PAGE NOT AVAILABLE

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

PAGE NOT AVAILABLE

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

QPH
Lesson

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

LES

POLYNÉSIENS

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

LES

POLYNÉSIENS

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

LES

POLYNÉSIENS

Leur Origine, leurs Migrations, leur Langage

PAR

Le Dr A. LESSON

ANCIEN MÉDECIN EN CHEF DES ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS DE L'OCÉANIE,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE

OUVRAGE RÉDIGÉ D'APRÈS LE MANUSCRIT DE L'AUTEUR

PAR LUDOVIC MARTINET

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE

2

TOME DEUXIÈME

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS, DE L'ÉCOLE
DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

1881

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

LES POLYNÉSIENS

DEUXIÈME PARTIE

LIVRE PREMIER

CHAPITRE III.

TROISIÈME THÉORIE

ORIGINE ASIATIQUE DES POLYNÉSIENS.

Bases sur lesquelles repose cette hypothèse : Révélation biblique ; Usages, coutumes, langues ; Direction des vents ; Proximité plus grande, les unes des autres, des terres avoisinant l'Asie. — Exposé, par ordre chronologique, de l'opinion de tous les auteurs partisans de l'origine asiatique ou malaise des Polynésiens : de Guignes ; de Bougainville ; Court de Gebelin ; Cook ; R. Forster ; de La Pérouse ; Marsden ; Molina ; Claret de Fleurieu ; de Chamisso ; Raffles ; Crawfurd ; R. P. Lesson ; Balbi ; Bory-St-Vincent ; Beechey ; Lutke et Mertens ; Ellis ; Dumont d'Urville ; Dunmore-Lang ; de Rienzi ; J. Williams ; Dieffenbach ; H. Hale ; Gaussin ; W. Earl ; Shortland ; de Bovis ; Sir Grey ; Taylor ; Thompson ; de Quatrefages. — Objections opposées à cette théorie : J. Garnier. — Résumé des opinions de tous les auteurs cités. — Conclusions générales : les Polynésiens ne descendent ni des Malais et des Javanais, ni des Malaisiens ; ils sont plutôt les ancêtres des uns et des autres. — Tableaux linguistiques.

La théorie de la provenance asiatique des Polynésiens, ou de la marche des migrations de l'Ouest vers l'Est, s'appuie avant tout sur la Révélation : « La Révélation, disait Scherer, s'accorde avec une saine physique pour faire adopter la

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

provenance asiatique (1). » Puisque la Bible enseigne que l'Asie est l'*officina gentium*, ceux qui y ont foi pouvaient-ils placer ailleurs le lieu d'origine des Polynésiens ?

M. de Bellecombe écrivait, dans une brochure publiée en 1867 : (2) « Jusqu'ici l'Asie réunit, comme on sait, la majorité des voix en sa faveur, majorité qui n'est que la majorité des probabilités et non des certitudes. La Bible, ajoute-t-il, affecte une prédilection marquée pour l'Arménie, où se trouve l'Ararat du déluge ; mais elle n'indique rien de certain et de positif. D'ailleurs le texte de la Genèse a pu être modifié ou mal interprété par ses éditeurs ou traducteurs. » Et l'auteur rappelle que les Chinois se prononcent formellement en faveur de la Chine ; les Indiens, de l'Inde ; les Chaldéens, de la Chaldée ; les Persans, de la Perse ; les Phéniciens, de la Phénicie : prétentions rivales, opposées et discordantes.

Il était d'ailleurs nécessaire d'attribuer à l'Asie l'origine des Polynésiens, dès que l'on croyait retrouver chez ceux-ci les usages, les coutumes et même le langage des Asiatiques.

En outre, certains vents pouvaient autoriser cette supposition, car les navigateurs n'avaient pas tardé à remarquer qu'il y a, dans l'année, deux principales saisons pendant lesquelles les vents soufflent dans des directions tout-à-fait opposées ; comme on verra, le premier qui rendit cette observation évidente est le célèbre de La Pérouse.

Mais ce qui porta surtout à supposer que les ancêtres des Polynésiens sortirent de l'Asie, c'est que, au départ, les terres se trouvent beaucoup plus rapprochées les unes des

(1) Scherer, *Recherches historiques et géographiques sur le Nouveau-Monde*, 1777, p. 24. — « En vain, ajoute-t-il, les philosophes de l'ancien continent ont-ils essayé de soutenir l'éternité du monde, ces paradoxes sont retombés dans la nuit d'où ils avaient été tirés. En vain plusieurs peuples, et les Athéniens surtout, se sont épuisés en raisonnements sur une origine sans génération, les différentes opinions que le siècle actuel a vu naître sur ce sujet n'ont pas eu plus de succès et n'ont pu ébranler l'autorité de l'Ecriture sainte. »

(2) De Bellecombe. *Polygénisme et monogénisme.* — Paris, 1867.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

autres. Cette proximité semblait, par cela même, favoriser l'éloignement des émigrants.

On ne peut le nier, lorsqu'on examine avec attention la carte de l'Océanie, on est véritablement frappé de la contiguïté des terres nombreuses reliant en quelque sorte les îles les plus orientales de la Polynésie à celles qui sont comme dépendantes des côtes du continent asiatique. Déjà nous avons signalé la disposition irrégulière de ces îles qui, parfois, et malgré leurs vastes dimensions, sont rencontrées sur la mer à d'assez grandes distances. Nous devons revenir ici sur ce sujet, parce qu'il n'en est pas de plus utile à consulter et surtout à apprécier dans les recherches ethnographiques.

Il est possible d'admettre, en effet, au point de vue géographique, que trois routes principales auraient pu servir aux migrations de l'Asie vers la Polynésie.

L'une de ces routes, la plus simple, la plus directe, part de la presqu'île de Malacca pour se continuer : d'un côté, au Sud, par Sumatra, Java, Florès, Timor, jusqu'au détroit de Torrès, entre la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Guinée ; d'un autre côté, au Nord, par Bornéo, Célèbes, Bourou, Céram, la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Bretagne, et, de là, en allant vers le Sud-Est, jusqu'aux îles Salomon, aux Nouvelles-Hébrides et à la Nouvelle-Calédonie d'abord, puis aux Viti, aux Tunga, aux Samoa, et autres îles encore plus orientales.

Une seconde voie se relie aux côtes de Chine par les Philippines et Formose et se porte de là, vers l'Est, par les Mariannes, les Palaos, les Carolines, les îles Marshall, Mulgraves, Gilbert ; elle rejoint ensuite la première route aux Samoa, tandis que la troisième, partant des îles du Japon, passe par les Mariannes encore, et peut être considérée comme une simple bifurcation d'origine de la route précédente.

Il est facile de le constater sur un atlas, ces routes sont assez nettement dessinées, assez distantes l'une de l'autre, pour qu'on ne puisse voir trop d'arbitraire dans ces distinctions. Aussi, est-ce par l'une d'elles que tous les partisans

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

de l'origine asiatique ont fait passer les émigrants qui se dirigeaient vers la Polynésie, en reliant ainsi tous les archipels polynésiens aux grandes terres voisines de l'Asie.

Seules, les îles Sandwich et la Nouvelle-Zélande se trouvèrent rester en dehors des lignes indiquées ; mais comme on reconnut bientôt combien il est facile de rapprocher ces îles des autres groupes, sous le rapport anthropologique, cette difficulté cessa vite d'en être une pour les partisans de l'origine asiatique ; tous, alors, entassant à l'envi hypothèse sur hypothèse, cherchèrent à expliquer leur propre peuplement par des colonies, au moins issues primitivement de la Malaisie.

C'est l'exposé de ces hypothèses et de l'opinion de chaque auteur, touchant le peuplement des îles polynésiennes par l'Asie et la Malaisie, que nous allons d'abord faire connaître dans les pages qui vont suivre. Chemin faisant, nous en donnerons une appréciation succincte ; nous ne nous arrêterons un peu longuement qu'à celles véritablement plus importantes, et nous renverrons, pour leur réfutation complète, aux considérations qui suivront notre exposé. Cette réfutation, en effet, n'est possible qu'après l'acquisition des données nécessaires. En somme, on verra, croyons-nous, qu'aucune de ces opinions ne résiste à l'examen critique et que, par conséquent, elle ne saurait avoir l'importance que leur ont accordée leurs auteurs.

Disons du reste que les objections n'avaient pas manqué, dès l'origine, à cette théorie : parmi les faits contraires à une provenance asiatique ou de l'Ouest, on a surtout indiqué la prédominance des vents d'Est et celle des courants ; la différence des mœurs et du langage, plus marquée à mesure qu'on avance de l'Est vers l'Ouest ; la différence des productions, etc. On l'a déjà vu, c'est ce qui a porté Quiros et quelques-uns de ses successeurs à admettre l'existence d'un ancien continent submergé dans l'est de l'Océan Pacifique. Plusieurs ethnologues ont même cru pouvoir affirmer que ces circonstances étaient un obstacle infranchissable à toute émigration partant de l'Asie : parmi eux, on doit sur-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tout citer l'auteur si connu des *Voyages aux îles du Grand Océan* (1).

Personne, en effet, plus que Moërenhoüt, n'a cherché à démontrer l'impossibilité d'une provenance malaisienne des Polynésiens. Aussi croyons-nous devoir, dès à présent, nous arrêter un instant à cette opinion.

Pour cet observateur, le premier fait contraire au peuplement des îles de la Polynésie par celles de la Sonde et des Moluques, était la prédominance des vents d'Est, qu'il croyait régner presque continuellement entre les Tropiques depuis une centaine de lieues du continent d'Amérique jusqu'à l'extrémité occidentale de l'Océan Pacifique (2). Le deuxième fait contraire était la fragilité des embarcations malaises.

En outre, il ne croyait pas que la multiplicité des îles permît de supposer que les Polynésiens auraient pu communiquer de l'une à l'autre, et arriver, à la longue, jusqu'à la plus orientale, puisque tout semblait prouver que le souvenir n'en avait pas été conservé par les indigènes.

Enfin, la quatrième circonstance qui s'élevait, suivant lui, contre l'opinion que les Polynésiens orientaux avaient pu venir de l'Ouest, c'était la différence des manières, des mœurs et du langage. Différence qui était toujours plus marquée à mesure qu'on se rapprochait de l'Ouest.

« Comment, disait-il, dans toutes les îles, depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'aux Sandwich, et depuis les îles des Amis jusqu'à l'île de Pâques, ne parlerait-on qu'un seul et même langage? Comment ce langage serait-il, chez les émigrants, pur et sans mélange, tandis qu'à leur point de départ, il en resterait à peine quelques traces chez les peuples qui l'auraient abandonné pour en adopter de nouveaux, presque aussi nombreux que leurs îles, et qui existaient déjà aux époques les plus reculées où l'histoire puisse re-

(1) J. A. Moërenhoüt. *Voyages aux îles du Grand-Océan*, 2 vol. in-8°. — Paris, 1836.

(2) Ouvr. cité, t. II, ch. IV, p. 230. *Recherches sur l'origine des Polynésiens*.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

monter ? (1) » Mais il insistait principalement sur la difficulté résultant de la direction des vents alisés et des courants qui portent tous à l'Ouest. Pour lui, tous ces témoignages avaient tant d'importance, qu'il n'hésitait pas à conclure : « Tout s'accorde donc pour détruire la supposition accréditée que la migration a eu lieu de l'Ouest à l'Est ; et toute personne qui connaît ces mers, regardera la chose comme absolument impossible. » Il terminait en disant (2): Si le peuple malais était effectivement venu de si loin pour peupler les îles orientales de l'Océanie, pourquoi, non-seulement chez les Malais, mais même chez les nations beaucoup plus rapprochées, ne voit-on pas se renouveler la migration de l'Ouest à l'Est, tandis qu'elle a encore journellement lieu dans la direction opposée ? Pourquoi ne trouve-t-on pas, dans les îles orientales, le mélange des races qui est remarqué dans les Fiji et autres îles occidentales ? Pourquoi enfin ne trouve-t-on nulle part, dans les mêmes îles, un seul descendant des races hideuses qui peuplent l'Ouest du méridien ? »

Certes il est impossible de ne pas reconnaître la valeur des objections faites par Moërenhoüt ; mais il faut pourtant reconnaître en même temps qu'elles ne reposent, pour la plupart, que sur des observations inexactes ; par conséquent leur importance est beaucoup moins grande que ne l'ont cru quelques ethnologues (3). Ainsi quand cet écrivain dit que le vent d'Est souffle au moins pendant six mois de l'année, tandis que les vents d'Ouest ne soufflent jamais avec violence, sinon pendant un petit nombre d'heures, son assertion ne repose que sur un fait inexactement observé. On sait parfaitement, en effet, aujourd'hui, que rien n'est

(1) Ouvr. cité, p. 240.

(2) Ouv. cité, p. 239.

(3) Faisons remarquer en passant qu'il n'est pas d'écrivain plus hardi à généraliser que M. Moërenhoüt. Aussi ses conclusions sont-elles parfois surprenantes de vérité ; mais il arrive assez fréquemment aussi qu'elles s'en éloignent, comme dans le cas actuel. (Voir 2e vol. p. 226 à 263).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

plus fréquent, à certaines époques de l'année, que des coups de vent du N.-O. au S.-O. Lui-même, ailleurs, en en citant des exemples, donne à ces vents une grande violence et une assez grande durée (1).

D'un autre côté, quand il avance que rien, dans le souvenir des indigènes, ne vient appuyer l'opinion que les canots sont arrivés dans leurs îles en venant de l'Ouest, et qu'ils ne l'ont jamais fait que poussés par des vents d'Est, il n'est pas plus exact : on sait par les traditions (2), par Ellis (3) et autres voyageurs modernes, enfin par lui-même (4), que c'est avec les vents d'Ouest que les habitants des îles de dessous le vent se rendent aux îles du vent (5).

Moërenhoüt a donc beau dire que toute personne qui connaît les mers pacifiques regardera la migration d'Ouest en Est comme absolument impossible, les faits observés dans ces dernières années ne permettent plus de douter que les migrations se sont, comme nous le montrerons, opérées de l'un des points du couchant vers le levant, point qui, seulement, n'est pas celui qu'on a généralement admis jusqu'à ce jour. Il est bien certain, comme il le dit, que les Polynésiens ont été entraînés plus souvent vers l'Ouest que dans toute autre direction ; mais, comme on verra, cela n'a pas empêché les entraînements contraires, et dans toutes

(1) T. I, p. 365. Il cite en note un coup de vent d'O. très violent, et dans la même note un coup de vent de N.-O., en 1832. Vancouver fait la même remarque, t. I, p. 107, 151.

(2) On verra, par toutes celles qui seront citées, que les exemples sont même nombreux : voir particulièrement l'article *Migrations*.

(3) P. 52, Ellis dit : « Quelques-uns rapportent que les cochons et les chiens furent apportés de l'Ouest par les premiers habitants. » Ellis est le premier qui parle des canots attendant les vents d'Ouest pour entreprendre leur voyage vers l'Est.

(4) Moërenhoüt cite un fait qui prouve, contrairement à ce qu'il voulait soutenir, que c'est avec les vents d'Ouest qu'on s'éloignait; voyez p. 256, note.

(5) On sait qu'on appelle *îles de dessous le vent*, les plus occidentales, et *îles du vent* les plus orientales.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

les directions, causés par des vents différents. D'ailleurs, ainsi que nous le montrerons encore, ce ne sont pas les entraînements involontaires ou isolés qui ont suffi à peupler les îles océaniennes, puisqu'il résulte de tous les faits aujourd'hui connus, que presque toutes, sinon toutes ces îles, étaient déjà occupées, soit par la même race, soit par une autre, à l'arrivée des canots entraînés. Cela prouve que leur peuplement s'était opéré bien antérieurement.

Plus tard nous aurons à revenir longuement sur ce sujet: mais, toujours est-il, que le fait de la différence des manières, des mœurs, du langage, constamment plus marquée à mesure qu'on avance de l'Est vers l'Ouest (1), et surtout la direction des vents alisés, et des courants, ont dû paraître des arguments on ne peut plus sérieux, alors qu'on ignorait que les vents changent complètement dans le cours de l'année. C'étaient certainement les objections les plus fortes qu'on pût faire à l'origine malaisienne des Polynésiens ; seulement ces objections ont perdu aujourd'hui toute leur importance, parce qu'il y en a d'autres bien plus importantes encore, et qui rendent bien autrement impossible la venue des Polynésiens de la Malaisie.

C'est ce qui sera démontré, nous l'espérons, par les développements dans lesquels nous entrerons par la suite.

On va voir, du reste, chemin faisant, que quelques-uns des écrivains qui seront cités par nous ont eux-mêmes, depuis longtemps, démontré que les vents alisés, qu'on regardait comme l'un des plus grands obstacles, n'en étaient pas un suffisant. De sorte, dirons-nous en terminant, que, s'il n'y avait eu que celui-là, les Polynésiens auraient certainement pu venir de la Malaisie, et que, s'ils ne l'ont pas fait, c'est que cela a tenu à des raisons majeures que nous ferons connaître.

En somme, la seule chose que nous croyons devoir retenir des lignes précédentes, c'est combien est vraie cette

(1) Ainsi qu'on le verra, cette opinion est entièrement opposée à celle soutenue par le naturaliste américain Horatio Hale, opinion qui a été adoptée par MM. Gaussin et de Quatrefages.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

remarque que la géographie seule conduit à faire : que les îles Viti, Tunga et Samoa, sont l'aboutissant de toutes les voies d'émigrations, le véritable point central, d'où s'irradient ensuite les routes secondaires : car nous montrerons encore que, quelque fût le véritable point de départ des émigrants, c'était par l'un de ces groupes qu'ils étaient tenus de passer.

Faisons pourtant remarquer encore, avant de commencer notre étude, qu'on dit « de l'Ouest à l'Est », en parlant de la marche des émigrants supposés partis des îles asiatiques, uniquement pour simplifier le discours : cette manière de parler n'est pas tout-à-fait exacte. Si, en effet, l'Asie est dans l'Ouest, par rapport à un certain nombre d'îles de l'Océan Pacifique, elle n'est cependant géographiquement ou exactement parlant que dans l'Ouest-Nord-Ouest et le Nord-Ouest de la plupart.

L'Ouest, d'ailleurs, comme le font les quartiers Sud, Nord et Est, comprend tout l'intervalle qui existe entre le N.O. et le S.O. Il ne faut donc jamais perdre de vue, quand on dit Ouest, que c'est cet intervalle qui est exprimé par ce mot, comme c'est tout l'intervalle entre le S.E. et le N.E. qui l'est pas le mot *Est* ; tout l'intervalle entre le S.E. et le S.O. qui l'est par le mot *Sud*, et enfin tout l'intervalle entre le N.E. et le N.O. qui l'est par le mot *Nord*.

Chose assez singulière, l'histoire ethnologique que nous poursuivons ne paraît pas avoir beaucoup préoccupé les premiers navigateurs de l'Océan Pacifique, puisqu'après Quiros qui, le premier, a établi une théorie, il faut arriver jusqu'à de Guignes et Bougainville pour voir émettre quelque hypothèse nouvelle à ce sujet.

En effet, Schouten et Lemaire (1615) Tasman (1642), Roggeween (1722), Anson (1740), Byron (1764), Wallis et Carteret (1766), etc., se contentent de donner le récit de leurs voyages, sans élever la moindre théorie ethnologique à propos des peuples visités par eux. On ne peut guère citer que le P. Le Gobien qui, à l'occasion des Mariannes, expose ses conjectures sur le peuplement de ces îles (1701.)

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Mais, dès qu'on eut commencé à s'en occuper, ce fut à la théorie que nous allons exposer que tous les anthropologistes monogénistes se rallièrent, ainsi que la plupart des voyageurs, et c'est cette doctrine qui est regardée aujourd'hui comme l'expression de la vérité par M. de Quatrefages.

Voici, du reste, pour qu'on puisse juger, d'un seul coup d'œil, du nombre et de l'autorité des écrivains qui ont adopté cette hypothèse, la liste de leurs noms:

Partisans de l'origine asiatique ou malaise des Polynésiens.

De Guignes	1761	Ellis	1829-31
De Bougainville ...	1771	Beechey...........	1831
Court de Gebelin ..	1774	Dumont-d'Urville ..	1833
Cook	1772-78	Dunmore-Lang	1834
Forster...........	1778	De Rienzi.........	1836
La Perouse........	1786	John Williams	1838
Marsden	1786	Dieffenbach........	1843
Cᵗ Carli	1788	Horatio Hale	1846
Molina	1789	Earl	1853
Claret de Fleurieu .	1790	Gaussin...........	1853
Chamisso..........	1816	Shortland	1854
Raffles	1817	De Bovis	1855
Crawfurd (1).......	1818-19	Sir Grey...........	1855
R. P. Lesson.......	1825-29	Taylor	1856
Bory-St-Vincent...	1826	Thompson.........	1859
Balbi	1826	De Quatrefages ...	1864
Lütke.............	1830		

1761. — Le premier qui a nettement formulé l'opinion que les Polynésiens avaient une origine asiatique est le savant de Guignes (2) : il dit qu'au lieu de venir d'un continent sub-

(1) Crawfurd a séjourné 9 ans à la cour du sultan de Java, comme résident ou préfet. Il était ami, collaborateur et subordonné de sir Raffles, de 1808 à 1815.

(2) *Recherches sur les navigations des Chinois du côté de l'Amérique et sur quelques peuples situés à l'extrémité orientale de l'Asie.* — Imp. dans le 28ᵉ vol. in-4° des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, pub. en 1761.

De Guignes, qui a émis cette opinion, est l'auteur de l'*Histoire des Huns*, ce monument d'érudition orientale ; il était membre de

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

mergé, les habitants des îles polynésiennes sont plutôt des descendants de Chinois ; car, ajoute-t-il, « dès le quatrième siècle de l'ère chrétienne, et longtemps avant les Européens, les Chinois voyageaient sur les mers de l'Amérique, allaient jusqu'au Pérou, et parcouraient toutes les îles de la Malaisie et plusieurs de celles de la Polynésie ou Océanie Orientale. »

Une pareille opinion n'ayant été considérée, par tous les savants, que comme une erreur d'homme célèbre, nous ne nous y arrêterons pas.

1771. — Bougainville, qui pensait que « le peuple de Taïti est composé de deux races d'hommes très différentes, quoique parlant la même langue, ayant les mêmes mœurs et se mêlant sans distinction (1), » s'en rapporte sur ce point à Court de Gebelin, de l'académie de la Rochelle ; ce savant, parlant de l'analogie des langues tahitienne et malaise, admettait, par suite, l'origine asiatique des Océaniens. « Je l'ai fort exhorté, dit Bougainville, à publier dans un de nos journaux le mémoire par lequel il me paraît prouver que la langue de Taïti a la plus grande analogie avec le Malais, et, conséquemment, que la plupart des îles de la mer du Sud ont été peuplées par des émigrations sorties des Indes Orientales. (2) »

On voit en effet que, dans un *Essai sur les rapports des mots entre les langues du Nouveau-Monde et celles de l'Ancien*, qui figure dans l'ouvrage de Scherer (3), Court de Gebelin,

l'Académie des inscriptions, et il est mort à Paris en 1800, âgé de 79 ans. Son fils, mort en 1845, est l'auteur du *Voyage à Péking* etc. et d'un *Dictionnaire chinois*.

(1) *Voyage autour du monde sur la frégate du roi la Boudeuse, et la flûte l'Etoile*, 1766-1769. — 2e édit. Paris, 1771, p. 214.

(2) Quand on a pu vérifier le petit nombre de données recueillies alors sur la langue tahitienne, on est naturellement porté à trouver, *à priori*, cette grande analogie, par trop hâtivement admise.

(3) Scherer, *Recherches historiques et géographiques sur le Nouveau-Monde*. — Paris, 1777, p. 302 et 336.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

mis à l'épreuve par Banks qui lui avait envoyé 62 mots de Tahiti, trouva, après avoir compulsé tous les vocabulaires de Bougainville, Solander, Cook et Lemaire, que « ces mots tenaient étroitement à la langue malaie la plus méridionale de l'Asie et à celles qu'on parle dans les îles du midi de l'Asie et de l'Afrique ; de sorte, disait-il, que toute la portion méridionale de notre globe paraît unie par une langue commune, à peu près, à toutes les peuplades qu'on y a rencontrées. Mais, ajoutait-il, comme la langue malaie a les plus grands rapports avec les autres langues de l'Asie, surtout avec la langue arabe, qui en a elle-même de très grands avec la Celtique, on ne sera pas étonné de voir que les langues de la mer du Sud ont de si grands rapports avec toutes nos anciennes langues. » Et il concluait en disant que les îles de l'Amérique méridionale, de même que le Pérou, avaient été peuplées par l'Asie méridionale.

D'un autre côté, il est vrai, le même écrivain, dans son *Monde primitif* (1), considérait les populations polynésiennes comme des colonies phéniciennes, et, pour donner quelque créance à cette opinion, voici comme il raisonnait : « Dès qu'il est démontré que les Phéniciens ont fait le tour de l'Afrique, et qu'ils ont été jusqu'aux Indes, ils ont pu faire le tour de la mer du Sud, en allant d'île en île, et suivre les côtes de l'Amérique orientale et occidentale ; c'est d'autant plus possible que les Chinois eux-mêmes, navigateurs bien inférieurs aux Phéniciens, voyagèrent dès le 4e siècle sur les mers de l'Amérique. » Puis il donnait comme preuves du séjour des Phéniciens dans ces contrées : 1° La conformité des noms de nombre qu'on observe dans l'île de Madagascar et dans toutes ces îles, avec ceux des anciens Phéniciens ; 2° Le rapport prodigieux des langues qu'on parle dans toutes ces îles avec la langue malaie et le Phénicien.

Nous ne saurions dire quelle conformité de désignation

(1) Court de Gebelin, *Le Monde primitif, analysé et comparé avec le monde moderne*, 9 vol. in-4°, Paris, 1773-1783, et *Abrégé de l'Histoire naturelle de la parole*, Paris, 1776.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

existe entre les noms de nombre phéniciens et ceux de Madagascar; mais ce qu'on sait aujourd'hui, c'est que, si la conformité est grande entre les noms de nombre de Madagascar et ceux des Polynésiens, elle l'est beaucoup moins entre les noms de nombre de Madagascar et ceux des Malais (1); et que, s'il existe quelque rapport entre le Phénicien et le Malai, ce rapport est loin d'être aussi prodigieux que le croyait Court de Gebelin, entre les langues malaie et polynésienne. On a vu, en effet, qu'il n'y en a qu'entre les mots échangés par ces deux peuples, et que ces deux langues diffèrent complètement par le fond (2).

On n'accorde, du reste, généralement, qu'une confiance médiocre aux idées systématiques de Court de Gebelin ; on peut même dire que peu de livres ont été jugés aussi sévèrement que son *Monde primitif*, ouvrage, dit Balbi (3), « qui est le plus grand exemple que l'on puisse citer pour prouver qu'une longue étude et un travail opiniâtre ne suffisent pas toujours pour réussir dans la carrière de l'érudition, quand on les emploie à soutenir des systèmes réprouvés par la saine critique. » Et le même écrivain fait remarquer que « parmi les fautes grossières dont il fourmille, et que les partisans de Court de Gebelin ont répandues dans un grand nombre d'ouvrages, on y lit, entre autres assertions, que le Persan, l'Arménien, le Malai et l'Egyptien sont des dialectes de l'Hébreu. »

Balbi a certainement raison quand il fait cette critique de détails; mais il n'est pourtant pas moins vrai que son jugement doit sembler bien sévère, adressé à l'homme qui, par ses travaux et ses idées avancées, a été l'un de ceux qui ont le plus contribué à l'émancipation des Français.

On oublie trop aujourd'hui ce qu'était Court de Gebelin; on semble ne pas se douter que les idées qu'il soutenait, il y a plus de cent ans, sont celles qui, chaque jour, tendent à se généraliser de plus en plus en France.

(1) Voy. vol. Ier, le tableau linguistique de la page 151.

(2) Vol. I, ch. 1er, p. 142 et suiv.

(3) *Discours préliminaire*, p. 25.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Comme J.-J. Rousseau, Court de Gebelin n'admettait rien de surnaturel, point de révélation, point de miracles, point de prophètes, point de mystères.

Pour lui, toutes les religions qui ont existé et qui existent sur la terre, n'étaient que des institutions purement humaines, par conséquent factices, fantastiques.

A ses yeux, tout était matériel et physique dans l'univers. Le ciel était l'être suprême, l'être supérieur à tout ce qui existe. L'âme n'était qu'un instinct physique perfectible.

Il disait que la nature a tout fait, qu'elle est la cause unique de tout ce qui existe, qu'elle fournit les éléments de tout ; que tout a sa cause et sa raison d'être dans la nature, qu'enfin rien ne se fait de rien.

Il disait encore que ce grand ordre de la nature est éternel, nécessaire, immuable, qu'il fait tout, règle tout, dirige tout ; qu'il est le lien de tout ; qu'il meut le ciel et la terre, le corps et l'âme, la vie physique et la vie morale ; etc.

C'était, en un mot, ainsi qu'on le lui a reproché, un matérialiste dans toute la rigueur du terme, ce qui lui a valu les épithètes d'impie, de pervers et tant d'autres qui lui étaient adressées, par les cléricaux de son temps, de même qu'elles le sont aujourd'hui encore à ceux qui pensent comme lui, par les cléricaux du nôtre.

Certes, après cela, il est facile de comprendre les critiques faites à ses immenses travaux par les gens dévots, d'abord, puis par beaucoup d'autres qui l'étaient moins sans doute, mais qui ne lui pardonnaient pas d'avoir osé écrire qu'il soupirait après le moment où la monarchie française sera détruite.

Pauvre grand homme ! pourquoi n'a-t-il pu voir ce qui se passe de nos jours, et entendre ce que l'on dit aujourd'hui, même en chaire, des hommes les plus savants de la France ?

1770 et 1778. — Cook ne paraît pas avoir porté son attention sur l'origine des peuples visités ou découverts par lui dans ses premiers voyages ; mais ce qu'on en a dit, en son nom, dans la publication de sa troisième expédition, suffit à prouver qu'il était loin d'avoir une opinion bien arrêtée

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

sur ce sujet. On lit, en effet, dans la relation du 3ᵉ voyage (1) :

« Il n'est pas aisé de dire comment une seule nation s'est répandue, dans toutes les parties de l'Océan Pacifique, sur un grand nombre d'îles séparées les unes des autres par des intervalles si considérables. On la trouve depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'aux îles Sandwich au Nord, et du levant au couchant, depuis l'île de Pâques jusqu'aux Nouvelles-Hébrides, c'est-à-dire sur une étendue de 60° de latitude ou de 1200 lieues du Nord au Sud, et de 83 degrés de longitude ou de 1600 lieues de l'Est à l'Ouest. On ne sait encore jusqu'où vont ses colonies dans chacune de ces directions. Mais, d'après les observations faites durant mon deuxième voyage et celui-ci, je puis assurer que si elle n'est pas la nation du globe la plus nombreuse, c'est certainement la plus étendue. »

Et, dans la vie de Cook par le Dʳ Kippis (2), on lit encore quelques lignes qui établissent, en résumé, qu'il croyait à une origine asiatique, après avoir admis, un instant, avec Forster, le point de départ dans un continent disparu.

« On savait en général, écrit son biographe, que la nation asiatique des Malais était jadis en possession de la plus grande partie du commerce des Indes, et que leurs vaisseaux non seulement fréquentaient les côtes d'Asie, mais se hasardaient sur les mers même d'Afrique, jusqu'à la grande île de Madagascar. Mais on ignorait que de Madagascar aux îles Marquises et à l'île de Pâques, et enfin jusqu'au côté Ouest de l'Amérique, dans un espace qui renferme plus de la moitié de la circonférence du globe, la même nation, partie de l'Orient, avait fondé des établissements et des colonies dans tous les ports de ce vaste pays, même dans des îles à des distances étonnantes du continent, et dont les habitants ne soupçonnaient pas l'existence les uns des autres. C'est pourtant un fait historique que les voyages du capi-

(1) Cook (Jacques). *Troisième voyage autour du monde* (1776-1780), rédigé par King en 1784. Trad. franc. par Demeunier. — Paris 1785, t. II, p. 411.

(2) *Vie de Cook*, trad. par Castera. — 1789, p. 518.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

taine Cook, ont parfaitement développé. C'est le capitaine Cook qui a découvert ce nombre innombrable d'îles perdues dans l'immensité de l'Océan Pacifique, dont tous les peuples montrent, par des traces frappantes, que leur commune origine vient d'Asie. Cela ne paraît pas seulement par la conformité des coutumes et des institutions, mais par une preuve invincible, l'analogie du langage. »

Cela a été dit plus de dix ans après les travaux des deux Forster ; mais il en résulte bien que Cook croyait que Polynésiens et Malais appartenaient à une même nation, envoyant ses colonies au loin : ce qui est une erreur que tout notre livre a pour but de démontrer. On a déjà vu, en effet, qu'il n'y a nulle conformité dans les coutumes et les institutions, et qu'il n'y en a même pas dans le langage, quoiqu'on ne cesse de répéter le contraire, depuis Court de Gebelin, Bougainville et Cook lui-même. C'est pourquoi nous ne nous arrêterons pas plus longtemps ici sur cette question, nous contentant de faire remarquer, en passant, l'origine de l'erreur de l'opinion qui a été soutenue jusqu'à ce jour et qui l'est encore par la plupart des ethnologues.

En somme, comme on voit, Bougainville et Cook, entraînés, sans doute, par les croyances dominantes, se sont bornés à cette assertion, mais sans chercher à l'étayer de témoignages suffisants.

1778. — L'écrivain qu'on peut considérer comme ayant élevé le premier une théorie ethnologique à propos des peuples visités par les premiers voyageurs et par lui même, et qui adopta, comme Bougainville, l'origine asiatique ou malaisienne, fut Reinold Forster, le compagnon de Cook dans son deuxième voyage. Plus apte peut-être que son illustre capitaine, pour la solution de problèmes qui exigent des connaissances spéciales et étendues, il consacra quelques développements à l'origine des Polynésiens (1).

Nous allons reproduire ici ces développements, parce qu'ils

(1) *Observations faites pendant le 2e voyage de Cook dans l'hémisphère austral et autour du monde*, etc., par le Dr R. Forster, 1778. — Voy. aussi *2e voyage de Cook*, t. V. et VI, édit. in-8o. — Paris, 1778, et édit. in-4o, t. V.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

sont le oint de départ de tous les travaux entrepris dans cette voie, depuis lors, et qu'ils feront voir d'où vient une opinion que plusieurs autres auteurs se sont attribuée.

Après avoir rejeté complétement l'origine américaine des Océaniens, et prouvé qu'ils n'ont pu venir davantage de la Nouvelle-Hollande, Forster ajoute : « Du côté du Nord, les îles de la mer du Sud se trouvent pour ainsi dire liées aux îles des Indes-Orientales. La plupart de ces dernières terres sont habitées par deux différentes races d'hommes. Sur quelques-unes des Moluques, il y a encore une race plus noire, qui a des cheveux laineux (1), qui est haute et mince, qui parle une langue particulière et qui habite les collines de l'intérieur du pays. Sur différentes îles, ces individus sont appelés Alfouries (2).

« Les côtes de ces îles sont habitées par une autre nation dont les individus ont le teint brun, des formes plus agréables, des cheveux longs et bouclés et une langue différente, qui est un dialecte du Malais. Les montagnes de l'intérieur de toutes les Philippines sont habitées par un peuple noir, qui a les cheveux frisés, qui est grand, qui a de l'embonpoint, qui est très guerrier et qui parle une langue particulière différente de celle de ses voisins. Mais sur les bords de la mer, il y a une race infiniment plus blanche, qui a de longs cheveux et qui parle différents idiomes. On donne à ces peuplades des noms divers, mais les Tagales, les Pampangos et les Bissayas sont les plus fameux. Les premiers sont les plus anciens et les derniers sont certainement alliés des différentes tribus malaises qui auraient rempli les îles des Indes-Orientales avant l'arrivée des Européens dans ces mers. Leur langue a également plusieurs rapports à celle des Malais (3).

(1) Cette opinion n'est que celle empruntée à Rumphius. Forster n'est point allé aux Moluques ; il avait sans doute mal compris Rumphius qui distingue les Alfourous de la race noire.

(2) Aborigènes de Bornéo, nommés Byajos par Beekmann, *Voyage à Bornéo*, p. 43.

(3) Hernan de los Rios (colonel) *Relacion de las islas Molucas.* — Navarrete, *Trattados historicos de la monarchia de China.* — Gemelli

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

« L'île Formose ou Taï-Wan, renferme aussi, dans l'intérieur de ses montagnes, une race d'hommes bruns, qui ont les cheveux frisés et la face large ; mais les Chinois occupent les côtes du pays, surtout les cantons qui sont au Nord.

« Les habitants des îles de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Irlande, ont un teint noir, et par les mœurs, les coutumes, le tempérament et les formes, ils ressemblent beaucoup aux insulaires de la Nouvelle-Calédonie, de Tanna et de Mallicolo, c'est-à-dire à la seconde race des habitants des mers du Sud, et les noms de la Nouvelle-Guinée ont beaucoup de rapport avec ceux des Moluques et des Philippines.

« Les Ladrones et les îles Carolines, nouvellement découvertes, sont habitées par une race d'hommes qui a une grande ressemblance à la première race des mers du Sud : leur taille, leur tempérament, leurs mœurs et les usages, tout annonce cette affinité, et, suivant quelques écrivains (1), ils ressemblent presque à tous égards aux Tagales de Luçon et de Manille.

« De sorte qu'on peut suivre la ligne des migrations par une suite continuelle d'îles, dont la plupart ne sont pas éloignées de plus de cent lieues l'une de l'autre.

« Il y a d'ailleurs une conformité très remarquable entre plusieurs mots de la langue de la race blanche des insulaires de la mer du Sud et ceux de la langue malaise ; mais, de ce rapport d'un petit nombre de termes, il ne faudrait pas en conclure que ces insulaires descendent des Malais, car, comme le Malais a des mots qu'on trouve dans la langue des Persans, des Malabars et des Madecasses (2), des Brames, des Chingulais et des habitants de Java, il faudrait donc dire aussi que ces nations viennent des Malais. Cette ma-

Carreri, *Il Giro del mundo.* — F. Diego Bergamo, *Vocabulario de Pampango.* — Juan de Noceda y el padre Pedro de san Lucar, *Vocabulario de la lengua Tagala.* — Manila 1754, in-folio, etc.

(1) Le père Le Gobien, *Histoire des îles Mariannes.* — Paris 1700, in-12.

(2) Reland, *Dissertationes miscellanæ.* Vol. III.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

nière de raisonner prouverait trop ; je suis donc porté à croire que tous ces dialectes conservent différents mots d'une langue ancienne qui était plus répandue, et qui s'est divisée peu à peu en différents idiomes. Les mots de la langue des îles de la mer du Sud, qui sont semblables à d'autres de la langue malaise, démontrent clairement, suivant moi, que les îles Orientales de cette mer ont été peuplées par les îles de l'Inde ou les îles septentrionales de l'Asie, et que celles qui sont plus à l'Ouest ont tiré leurs premiers habitants des environs de la Nouvelle-Guinée. Si nous avions des vocabulaires exacts des différentes langues qu'on parle dans ces îles, nous pourrions dire de quelle tribu en particulier elles tirent leur origine (1). La postérité acquerra peut-être sur cela des connaissances plus étendues. (2) »

Forster est l'un des premiers auteurs qui se sont occupés d'étudier les migrations océaniennes, et son texte est vraiment remarquable par l'érudition et l'esprit de critique si indispensables à ce genre de recherches. Comme nous l'avons dit, du reste, l'exposition qui précède comprend à peu près tous les arguments invoqués à l'appui de l'origine asiatique des Océaniens : facilités des communications d'île en île, existence dans un grand nombre d'archipels de deux races distinctes d'hommes, analogies de langues, que l'auteur avouait être incomplètement étudiées à son époque.

Forster est d'ailleurs plus explicite dans une autre partie de son ouvrage où il dit: « Il y a lieu de supposer que les premiers habitants des îles de la mer du Sud étaient de la race des Papous et des insulaires de la Nouvelle-Guinée et des environs.... Il est probable que les anciens Malais de la péninsule de Malacca se répandirent insensiblement, par hasard ou à dessein, sur les îles des mers de l'Inde, d'abord

(1) Suit une table comparative de 46 termes, de quinze langues ou idiomes océaniens et américains, qui ne prouve pas grand chose, par suite du peu d'exactitude des données, mais qui cependant établit déjà les ressemblances et les différences principales.

(2) *Observ. pendant le 2e voy. de Cook*, t. I, p. 251.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

à Bornéo, ensuite aux Philippines ; qu'ils s'étendirent de là aux îles des Larrons, aux Nouvelles-Carolines et aux Pescadores ; et enfin qu'ils allèrent aux îles des Amis, à celles de la Société, aux Marquises et à l'île de Pâques, à l'Est, et jusqu'à la Nouvelle-Zélande, au Sud. Cette migration paraît avoir été successive, et, depuis le premier établissement des Malais à Bornéo, il s'écoula peut-être plusieurs siècles jusqu'à l'arrivée de ces peuplades à la Nouvelle-Zélande et à l'île de Pâques. »

Le même auteur, frappé des ressemblances des indigènes des îles les plus orientales du Pacifique avec ceux des îles Carolines, n'hésitait pas à dire plus loin, que ces dernières îles étaient presque sûrement le berceau des premières (1) ; et il terminait enfin ses réflexions générales par de sages conclusions, plus modestes certainement que celles que des voyageurs moins autorisés n'ont pas craint d'avancer depuis.

« J'espère, dit-il, que ces conjectures engageront les navigateurs à examiner les idiomes, les mœurs, les usages, le tempérament et la couleur des habitants des diverses terres de cette mer, afin de remonter d'une manière plus certaine à l'origine et aux migrations de ces peuples et de jeter plus de jour sur cette partie intéressante de l'histoire de l'homme. »

Malheureusement cet appel n'a pas été suffisamment entendu, et, malgré l'accomplissement d'une partie des vœux de Forster, puisqu'on a rassemblé depuis une foule de vocabulaires, l'ethnologie océanienne conserve encore bien des mystères. Mais on ne peut nier cependant qu'on ne lui ait fait faire un pas immense dans ces dernières années, justement à l'aide de la linguistique, tant recommandée par Forster.

En somme, pour lui, les habitants de l'Océanie avaient deux origines différentes et formaient deux races ou variétés distinctes : l'une noire, partant de la Nouvelle-Guinée et de ses environs, et allant peupler la première les îles de la mer du Sud ; l'autre, celle des Malais, allant successivement

(1) *Observations pendant le 2e voyage de Cook*, p. 306.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

occuper toutes les îles polynésiennes d'aujourd'hui par des migrations successives. Pour lui encore, les îles Carolines étaient le berceau presque certain des Polynésiens de l'Est ; tous les dialectes conservaient des mots d'une langue ancienne plus répandue et qui s'était divisée en plusieurs idiomes ; enfin les mots malais trouvés en Polynésie démontraient clairement, suivant Forster, que les îles de l'Est avaient été peuplées par les îles de l'Inde.

Et si, avec toute sa sagacité ordinaire, il avait vu que l'existence de quelques mots malais en Polynésie n'était pas suffisante pour faire conclure que les Polynésiens descendent des Malais, il n'avait pas moins fini par dire, qu'ils provenaient de la Malaisie, puisqu'il avance que « les îles orientales de la mer du Sud, aussi bien que la Nouvelle-Zélande et Pâques, ont été peuplées par les îles de l'Inde ou les îles septentrionales de l'Asie. »

On voit d'où vient l'opinion qui a tant pesé depuis sur celle soutenue par presque tous les successeurs de Forster, et particulièrement l'idée du peuplement préliminaire des îles de la mer du Sud par la race noire. Mais ce que nous croyons devoir surtout faire remarquer, c'est cette croyance de l'habile observateur que les divers dialectes de la Malaisie et de la Polynésie conservent différents mots d'une langue ancienne qui était plus répandue et qui s'est divisée peu à peu en différents idiomes. On a déjà vu précédemment deux savants anglais, Marsden et Crawfurd, soutenir cette idée, et le dernier donner à cette langue ancienne le nom de « Grand-Polynésien », sans pouvoir dire exactement d'où elle était venue jusqu'à Java. Nous reviendrons plus tard sur ce sujet, et nous essaierons alors d'établir quelle était cette langue, admise par un savant français, M. Gaussin, qui a même essayé de la reconstituer à l'aide du Maori.

Quant à l'opinion de Forster (1) que les îles Carolines ont

(1) En parlant de ce savant voyageur, R. P. Lesson, p. 156 de son *Voyage médical*, dit : « Forster, le premier, traça d'une main habile le vaste cadre des productions du grand Océan et des insulaires qui y vivent. Combien l'on doit regretter que le cours de

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

été le berceau presque certain des Polynésiens orientaux, nous aurons à nous y arrêter longuement quand nous essaierons de prouver le contraire; nous devons nous borner ici à rappeler que l'illustre compagnon de Cook a trouvé, comme nous-même, des analogies frappantes entre ces deux populations, contrairement, il est vrai, à presque tous les ethnologues et les voyageurs.

1786. — Après Forster, le malheureux de La Pérouse fut le premier à regarder comme démontré que les différentes peuplades de l'Océanie provenaient de colonies malaises qui, à des époques extrêmement reculées, avaient fait la conquête de ces îles (1). Mêlant les indigènes des Philippines, de Formose, à ceux de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Bretagne, des Hébrides, des îles des Amis, dans l'hémisphère Sud, et à ceux des Carolines, des Mariannes, des îles Sandwich, dans l'hémisphère Nord, il était convaincu que tous étaient cette race d'hommes crépus que l'on trouve encore dans l'intérieur de l'île de Luçon et de la Nouvelle-Guinée; qu'ils n'avaient pas été vaincus à la Nouvelle-Guinée ni aux Nouvelles-Hébrides, mais qu'ils l'avaient été dans les îles plus à l'Est. « Là, disait-il, ils se mêlèrent avec les peuples conquérants, et il en est résulté une race d'hommes très noirs, dont la couleur conserve encore quelques nuances de plus que celle de certaines familles du pays qui, vraisemblablement, se sont fait un point d'honneur de ne pas se mésallier. Ces deux races très distinctes ont frappé nos yeux aux îles des Navigateurs, et je ne leur attribue pas d'autre origine. »

Les Polynésiens n'étaient donc en somme, pour lui, que les métis résultant des premiers occupants noirs et de leurs vainqueurs, les Malais. Seulement il est difficile de comprendre

l'expédition ne l'ait pas mis à même de voir un plus grand nombre de points, et de surveiller des idées qu'il avait émises avec tant de succès sur les lieux qu'il visita. »

(1) 3e vol., p. 238. Le voyage de La Pérouse a été accompli de 1785 à 1788, mais il a été publié seulement en 1797, pour la 1re fois, par Milet de Mureau, en 4 vol. in-4.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

qu'il ait pu sortir de ce mélange une race d'hommes très noirs, ainsi qu'il le dit : peut-être est-ce simplement une erreur du rédacteur de son voyage. Mais on reconnait ici la source de cette opinion, que plus tard nous retrouverons souvent reproduite : Que les émigrants en Polynésie appartenaient à une race de conquérants. Nous avons déjà vu M. de Quatrefages soutenir aussi que les Polynésiens ne sont que des métis de Malaisiens.

Voici d'ailleurs comment La Pérouse expliquait les changements survenus dans les caractères physiques : « Les descendants des Malais ont acquis dans ces îles une vigueur, une force, une taille et des proportions, qu'ils ne tiennent pas de leurs pères, et qu'ils doivent sans doute à l'abondance des subsistances, à la douceur du climat, et à l'influence de différentes causes physiques qui ont agi constamment et pendant une longue suite de générations. Les arts, qu'ils avaient peut-être apportés, se seront perdus par le défaut de matières et d'instruments propres à les exercer ; mais l'identité de langage, semblable à un fil d'Ariane, permet à un observateur de suivre tous les détours de ce nouveau labyrinthe (1). »

Cette identité de langage n'existant pas, quoi qu'on l'ait cru si longtemps, et que quelques ethnologues le croient encore, nous ne nous arrêterons pas davantage à l'opinion de l'illustre navigateur ; nous avons tenu cependant à la rappeler quand ce ne serait que pour montrer qu'il ne méritait pas, même à ce sujet, l'espèce d'oubli dans lequel l'ont laissé presque tous ceux qui se sont occupés de l'Océanie.

Non seulement, en effet, La Pérouse a été l'un des premiers à soutenir la théorie de la provenance malaisienne des Polynésiens, mais, prévoyant les objections qui pouvaient lui être faites, il a été le premier à démontrer que les vents d'Est ne sont point un obstacle à des migrations venant de l'Ouest.

« On objectera peut-être, dit-il, qu'il a dû être très-difficile aux Malais de remonter de l'Ouest vers l'Est pour arriver

(1) *Relation du voyage de La Pérouse*. — 3e vol., p. 231.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

dans ces différentes îles; mais les vents de l'Ouest sont au moins aussi fréquents que ceux de l'Est, aux environs de l'équateur, dans une zone de sept à huit degrés au Nord et au Sud, et ils sont si variables qu'il n'est guère plus difficile de naviguer vers l'Est que vers l'Ouest. D'ailleurs ces différentes conquêtes n'ont pas eu lieu à la même époque ; ces peuples se sont étendus peu à peu, et ont introduit de proche en proche la forme de gouvernement féodal qui existe dans la presqu'île de Malacca, à Java, Sumatra, Bornéo, et dans toutes les contrées soumises à cette barbare nation. »

Cette opinion de La Pérouse sera appuyée bientôt, comme on verra, par les navigateurs Beechey, Dillon, etc., et par le missionnaire J. Williams, de même que par les travaux des Kerhallet et autres marins.

1786. — L'écrivain qui, avec Forster, a le plus contribué à répandre l'opinion que les peuplades polynésiennes proviennent de la Malaisie, est le docte Marsden, l'auteur de la *Grammaire malaise*, des *Miscellaneous Works* et d'un *Voyage à Sumatra* (1). Il n'est guère de livres, depuis les siens, qui ne se servent de ses paroles pour soutenir cette opinion.

Quoique Marsden n'eût jamais vu que la Malaisie et l'Inde, il croyait, en effet, à l'analogie complète des langages polynésien et malais, comme on peut le voir dans son *Histoire de Sumatra* (2) : « J'ai remarqué, dit-il, qu'une langue générale, quoique mutilée et altérée par le laps de temps, est répandue dans toute cette partie du globe qui s'étend depuis Madagascar jusqu'aux nouvelles découvertes les plus reculées de l'Est, et dont le Malai est un dialecte fort corrompu ou perfectionné par le mélange d'autres idiomes. Cette conformité de langages, si étendue, annonce que ces diverses peuplades ont une origine commune ; mais un voile épais

(1) W. Marsden, *Histoire de Sumatra*, trad. de l'anglais par Parraud, 2 vol. in-8°, Paris, 1788. — *A grammar of the Malayan language, with an introduction and praxis*, in-4°, London, 1812. — *Miscellaneous Works*, in-4°, London, 1834.

(2) 1er vol., p. 68.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

cache les circonstances et les progrès de leur séparation. »

Il y revient dans le même ouvrage, en disant : « Outre le Malai, on parle à Sumatra plusieurs idiomes qui ont néanmoins une affinité manifeste, non-seulement les uns avec les autres, mais avec cette langue générale qu'on trouve répandue et indigène dans toutes les îles de la mer du Sud, depuis Madagascar jusqu'aux terres les plus éloignées découvertes par Cook, c'est-à-dire dans un plus grand espace que celui qu'ait jamais embrassé la langue latine ou toute autre langue. »

Ainsi, comme Forster, il admettait une langue générale ancienne, et de plus, il croyait à l'analogie complète des langages polynésien et malai, s'en rapportant évidemment pour cela à ses prédécesseurs, puisqu'il n'était jamais allé en Polynésie. Mais, comme eux, il se trompait, en concluant de quelques analogies réelles de mots à une analogie complète de langage qui n'existe pas.

Nous devons toutefois appeler l'attention sur les expressions de *corrompu* ou *perfectionné* qu'il applique au langage malai, considéré par lui comme un dialecte de la langue générale qu'il admet : cela montre que le savant écrivain n'était pas bien fixé sur les deux langages, et particulièrement sur celui des vrais Polynésiens.

On verra bientôt que pour Crawfurd le langage malai ne pouvait être que corrompu, puisqu'il le fait dériver du Javanais ancien, qui n'est pour lui que la « langue générale » de Marsden, ou ce qu'il appelle « Grand-Polynésien. »

1789. — Peu d'années après Marsden, parut, à Paris, le petit livre si plein de faits de l'abbé Molina (1). On y voit que son auteur devait être d'autant plus partisan de l'origine malaisienne des Polynésiens, qu'il regardait ces derniers comme les ancêtres des Araucans.

« Il serait mieux, disait-il, de faire dériver les habitants du Nouveau-Monde, du vieux monde sur l'Océan par la chaîne d'îles, contre le cours de la mousson, ou de la Nou-

(1) *Essai sur l'Histoire naturelle du Chili*, par Jean-Ignace Molina, in-8°. — Paris, 1789. Trad. de l'italien par Gruvel.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

velle-Zélande, sous l'influence des vents. » Cette dernière supposition n'était, comme nous l'avons dit, que la conjecture de Crozet, le compagnon de Marion Dufresne, en 1772, tandis que la première est celle qui a été admise, comme on le verra bientôt, d'abord par le missionnaire écossais Dunmore Lang, en 1834, puis par le missionnaire J. Williams lui-même, en 1837, ainsi que cela résulte de l'extrait suivant de son ouvrage (1) :

« J'aimerais plutôt dire, vu la conformité physique, la construction de leur langage et autres circonstances qui établissent l'identité des Polynésiens et des aborigènes de l'Amérique, que ces derniers gagnèrent le continent à travers les îles du Pacifique. Mais ceci, quoique fort intéressant, est un sujet dans lequel je ne puis entrer : on n'a donc pas besoin, ajoute-il, de recourir à la théorie admise par quelques écrivains et soutenue avec une certaine force par Ellis : que les insulaires polynésiens sont venus de l'Amérique du Sud » (2).

Nous avons précédemment, en examinant la théorie qui fait de l'Amérique le berceau des Polynésiens, réfuté longuement cette opinion de J. Williams, qui se contente d'ailleurs de l'exprimer sans apporter la moindre preuve à l'appui : nous ne nous y arrêterons donc pas davantage. Néanmoins nous insisterons encore ici sur ce fait évident que les caractères physiques des Polynésiens et des aborigènes de l'Amérique ne sont pas semblables, et que la construction du langage, de même que presque toutes les autres circonstances, établissent plutôt leur différence que leur identité. La seule chose à remarquer, à cette occasion, c'est que les deux missionnaires J. Williams et Ellis étaient d'avis complètement opposé, et que le premier s'accordait à ce sujet avec Dunmore Lang et Molina.

On verra plus loin que la conjecture de ces derniers était

(1) *A narrative of missionary interprises*, etc. — London, 1837, p. 501.

(2) Ellis, *Polynésian researches*, vol. I, p. 122, et *Tour through Hawaii*, p. 443.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

aussi celle que M. de Bovis (1) semblait faire, puis qu'après avoir soutenu la provenance occidentale des Polynésiens, à l'aide des vents d'Ouest, il se demandait si les Peaux-rouges de l'Amérique n'étaient pas seulement l'avant-garde de la migration aborigène de la Polynésie : question que Forster, Cook, La Pérouse, Moërenhoüt, avaient déjà résolue.

1790. — Ici, par ordre de date, nous devons citer le savant marin et géographe Claret de Fleurieu, l'auteur des instructions, aussi complètes que précises, que Louis XVI fit donner à La Pérouse au moment de son départ. Tout en partageant l'opinion de Forster, que la Polynésie a été peuplée par l'Asie, Claret de Fleurieu avouait seulement ne pas comprendre comment les migrations avaient pu se porter à 1500 lieues de leur terre natale contre les vents alisés. Nous croyons devoir citer textuellement ses paroles si remarquables, bien qu'écrites à une époque où il y avait fort peu de données acquises (2) :

« Mais, disait-il, si les connaissances que nous avons acquises résolvent le problème de la manière dont a pu être peuplée l'Amérique, on ne peut présumer qu'il soit jamais donné aux hommes de savoir quand et comment les îles du grand Océan ont reçu leurs habitants. On sait seulement, d'après les notions que les voyageurs philosophes ont pu recueillir sur les divers idiomes parlés, et dans les îles basses et dans les îles montueuses, que les idiomes ne diffèrent pas autant, ou pas plus entre eux, que le provençal ou le languedocien ne diffère du français ; et l'on peut conclure de cette identité de langage, l'identité d'origine de toutes les peuplades qui occupent ces îles. Mais cette langue universelle des insulaires du grand Océan est aussi celle des îles du grand archipel de l'Asie, et en première source, la langue de la terre la plus méridionale de cette partie du monde, la langue de la presqu'île de Malacca ou Malaie ; et l'on peut, de cette conformité, tirer une seconde

(1) *La Société Tahitienne*, *Revue coloniale*, année 1855.

(2) *Voyage autour du Monde fait pendant les années 1790 et 1792* par Etienne Marchand, 4 vol. in-4°. — Paris, an VI, t. III, p. 328.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

induction, c'est que les insulaires du grand Océan ont une origine commune avec la nation malaise. Mais à présent, comment s'est faite cette migration d'un peuple de l'Asie? Comment a-t-il pu originairement se porter à 1,500 lieues de la terre natale ? Comment a-t-il remonté contre les vents alisés, qui soufflent presque constamment de la partie de l'Est, sur toute l'étendue de la zone équinoxiale du grand Océan? A quelle époque s'est opérée cette migration? C'est ici qu'un vaste champ s'ouvre aux hypothèses ; car on ne peut s'appuyer d'aucune tradition conservée parmi les peuplades qui habitent les îles des Tropiques ; en général, leurs annales ne remontent pas au-delà de quelques années ; un siècle pour ces peuples est l'éternité. On ne peut donc attendre d'eux aucun secours pour soulever le voile épais qui dérobe à nos yeux cette partie de l'ancienne histoire des hommes ; et, comme ici la raison et l'imagination sont à peu près également en défaut, on peut croire qu'à cet égard les siècles qui suivront ne seront pas plus instruits que celui qui va finir. »

Claret de Fleurieu écrivait ces lignes en l'an VI, c'est-à-dire à une époque où l'on n'avait sur les langues de la Polynésie que les observations de Le Maire ; celles de Banks et Parkinson, compagnons de Cook dans son premier voyage ; des Forster et d'Anderson, dans le second ; de Crozet, le compagnon de Marion; celles de Roblet, le médecin de Marchand; enfin quelques vocabulaires incomplets, tels que celui de Pigafetta, le compagnon de Magellan. Il était dès lors tout simple que le savant écrivain crût à la similitude de ce qu'il appelle la langue universelle des Polynésiens avec celle du grand archipel d'Asie, et particulièrement de la presqu'île de Malacca, et qu'il admît l'origine commune des Polynésiens et des Malais, puisque Forster, La Pérouse et Marsden l'avaient dit. Mais ce n'était pas moins une erreur, comme on l'a vu.

Il est, du reste, le premier qui soulève la difficulté de la distance, 1,500 lieues, et celle, toute naturelle alors, puisqu'on ignorait l'existence de vents contraires à certaines époques, de la marche des émigrants contre les vents

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

alisés. Nous disons toute naturelle, parce que telle était, à cette époque, la croyance générale, résultant des renseignements fournis, depuis Magellan, par les anciens navigateurs, tant Espagnols, qu'Anglais, Hollandais et Français. Claret de Fleurieu ne connaissait point, en effet, les renseignements contraires recueillis par La Pérouse, le premier, et il le pouvait d'autant moins, que ces renseignements, longtemps conservés dans les archives du ministère de la marine, n'ont été publiés par Milet de Mureau qu'en 1797 (1).

Aujourd'hui, comme on va voir, tout le monde reconnaît que la direction des vents n'aurait pas été une difficulté, et l'on verra également bientôt que la distance elle-même n'aurait pu être un obstacle, puisque des entraînements ont eu lieu et ont lieu tous les jours encore jusqu'à de très-grandes distances, soit dans un sens, soit dans un autre.

Quant à l'époque à laquelle les migrations ont pu être faites, nous n'essaierons point ici d'aborder incidemment une pareille question, qui exige tant de données préliminaires, et nous nous bornerons à renvoyer au long examen que nous aurons à en faire plus tard, quand les données nécessaires auront été acquises. Seulement nous dirons, dès à présent, que si, à l'époque où furent publiées les réflexions de Claret de Fleurieu, les traditions, trop peu nombreuses et incomplètes, ne permettaient pas, comme le dit le savant écrivain, de soulever le voile qui dérobe l'ancienne histoire des Polynésiens, il n'en est plus de même aujourd'hui, grâce aux recherches des Crawfurd, Barff, Ellis, John Williams, et surtout des Shortland, sir Grey, Taylor, et autres. C'est au contraire à ces traditions qu'il faut surtout s'adresser si l'on veut découvrir le lieu d'origine des Polynésiens et la marche de leurs migrations : du moins, c'est en nous en aidant beaucoup, que nous espérons pouvoir éclairer une foule de faits océaniens, jusqu'ici restés si obscurs, et arriver, d'une manière presque certaine, à découvrir la véritable si-

(1) Milet de Mureau. *Voyage de La Pérouse autour du Monde*, 1785-1788, publié par Milet-Mureau. — 4 vol. in-4° Atlas in-folio. Impr. de la République, an V.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tuation du lieu d'origine des premiers émigrants vers les îles Polynésiennes.

1816. — De Chamisso, le célèbre naturaliste, compagnon de Kotzebüe en 1816, était, lui aussi, d'avis qu'un peuple d'origine asiatique avait fourni les Océaniens et, comme ses prédécesseurs, il s'étayait surtout sur l'identité du langage. « S'entourant, dit R. P. Lesson (1), de toutes les ressources d'une érudition riche et féconde, M. de Chamisso emprunta aux langues parlées par les diverses peuplades, ses principales lumières pour remonter à leur origine. »

Sans s'embarrasser des vents alisés, de Chamisso disait de plus que les migrations s'étaient faites contre eux, car voici ses paroles (2) :

« La nature vivante s'est évidemment répandue de la terre ferme aux terres avancées et aux îles, ce qui est positivement contre le cours des vents, sur toutes les terres qui s'élèvent sur le Grand-Océan. » Et plus loin : « L'homme a émigré des grandes contrées situées entre l'Asie et la Nouvelle-Hollande, en remontant contre les vents qui règnent habituellement de l'Est vers l'Ouest, jusqu'à l'île de Pâques. La langue qu'on y parle prouve son origine ; ses manières, ses coutumes et ses arts l'indiquent également. « Il ajoutait encore : « Les animaux domestiques, les plantes usuelles, ont suivi partout les pas de l'homme ; tous appartiennent au vieux monde et nous montrent les côtes d'où on les a enlevés. »

Tout lui prouvait, enfin, qu'une émigration simultanée avait dû avoir lieu d'un seul point, et à une époque assez moderne, tandis que l'enfance de la langue lui faisait supposer une antiquité reculée. Mais, en homme consciencieux,

(1) *Voyage médical*, p. 156, et *Zoologie du voyage de la Coquille.*

(2) Adelbert von Chamisso, *Mémoires du Grand Océan*, *de ses îles et de ses côtes*, *Annales Maritimes*, 1825, 2e partie.

Voyage sur le brick le Rurick, etc. 2 vol. in-12 avec cartes et portraits, Leipsig, 1836. Le voyage de Kotzebüe a été publié en russe à St-Pétersbourg en 1821-1823, 3 vol. in-4e et Atlas in-folio.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

il confessait son ignorance sur la manière et l'époque où ce peuple asiatique avait été semé sur ces îles, contre le cours des vents régnants, en emportant avec lui ses animaux domestiques et ses plantes usuelles. Il ne pouvait dire non plus comment les diverses tribus, depuis leur séparation les unes des autres, avaient pu conserver les mêmes manières, les mêmes arts, et un même langage.

L'opinion de M. de Chamisso n'était en résumé que celle de Forster : le savant naturaliste, dans sa préoccupation, n'avait pas vu que les animaux et les plantes de la Polynésie diffèrent presque complètement des plantes et des animaux du vieux monde. On ignorait d'ailleurs encore qu'il y eût si peu de mots malais dans la langue polynésienne.

1817. — Vers la même époque, en 1817, le savant gouverneur anglais, Sir Raffles, publia son grand ouvrage sur Java (1) en collaboration avec son subordonné Crawfurd, et il émit l'opinion que les Polynésiens ou Océaniens n'étaient que des colonies parties originairement de la Malaisie.

Crawfurd, qui avait résidé pendant neuf ans à Java, de 1806 à 1815, époque de la reddition de l'île aux Hollandais, fit lui-même paraître, peu de temps après, ses immenses recherches sur l'archipel indien (2), et, comme Marsden entre autres, il admit l'origine commune des peuples de cet archipel et des Polynésiens des îles de la mer du Sud. Ce qui le prouvait, disait-il, c'est qu'on trouvait des vestiges de la civilisation autochthone des Javanais jusqu'à l'île de Pâques.

Comme on voit, il était cependant moins affirmatif que ses prédécesseurs, puisque, pour lui, qui ne connaissait les Polynésiens que par les récits des voyageurs, ce n'étaient plus que des vestiges, qu'il acceptait tels quels, en cédant, sans nul doute, à son insu, à l'autorité des premiers qui avaient soutenu cette opinion.

(1) *History of Java* by Sir Stamford Raffles, 2 vol in-4° — London, 1817.

(2) *History of the Indian archipelago*, by J. Crawfurd. — Edinburg, 1820, 3 vol in-8°.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Mais, qu'on le remarque, ce n'était pas des Malais que Crawfurd faisait descendre les Polynésiens, c'était des Javanais (1) : pour lui, ceux-ci descendaient d'un « Peuple inconnu », qui était allé, le premier, s'établir dans l'île de Java ; ce peuple parlait le langage qu'il a appelé « Grand Polynésien » ou Javanais ancien.

Ici qu'il nous soit permis de donner un aperçu des savantes recherches de Crawfurd sur ce sujet, que nous n'avons fait qu'aborder incidemment (2).

C'est à ce Peuple inconnu, parlant, disait-il, une langue qui était pour l'Océanie ce que le Sanskrit est pour les langues indo-germaniques, que Crawfurd attribuait la civilisation autochthone, souche de l'état social dans lequel avaient été trouvées, lors de la découverte, les innombrables tribus de la Malaisie, et même, croyait-il, celles de la Polynésie. C'était la langue de ce peuple qu'il regardait comme la souche primitive des idiomes javanais. Aussi l'appelait-il encore le Javanais ancien. Il concluait, du reste, de toutes ses recherches, que ce n'est pas le Malai, mais bien le Javanais qu'il faut considérer comme la véritable souche des idiomes dits Malais.

La civilisation autochthone du monde maritime, ou ce qu'il désignait par le nom de « foyer Javano-Malais », lui semblait démontrée par la comparaison des différentes langues de la Malaisie entre elles et avec celles de l'Inde et de la Polynésie. C'est ainsi qu'en examinant les mots javanais correspondant aux objets les plus indispensables à l'homme dans le premier état social d'une nation, il trouvait d'abord que ce peuple inconnu avait fait d'assez grands progrès dans la navigation et l'agriculture, puisqu'il avait étendu, croyait-il, l'influence de sa langue au-delà des limites du monde maritime, depuis l'île de Pâques jusqu'à Madagascar ; puisqu'il cultivait le riz et autres végétaux, et qu'il avait

(1) Malte-Brun était aussi de cet avis, car il dit en propres termes, que Java doit être la mère patrie des Malais et des Polynésiens.

(2) Voy. [illegible] 1re partie [illegible] p. 174, 180.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

déjà rendu domestiques la vache et le buffle, le cochon, la poule et le canard. Crawfurd trouvait, en outre, que ce peuple avait été assez industrieux pour connaître et travailler l'or, l'étain et le fer, et pour savoir tisser les étoffes; pour avoir une semaine et un calendrier particuliers, et, enfin, pour s'être peut-être élevé jusqu'à l'invention d'un système alphabétique.

En résumé, toutes les recherches de Crawfurd lui avaient démontré, autant que pareille chose peut l'être, que la civilisation s'est développée dans la Malaisie même, indépendamment des nations de l'ancien et du nouveau monde, et que là, comme dans l'ancien continent, se retrouvaient les traces d'une nation antique, ayant influé puissamment sur la formation de la langue, sur les institutions sociales, politiques et religieuses, sur les mœurs et les usages d'un grand nombre de populations, mais dont on n'a pu ni déterminer l'époque précise de l'existence, ni indiquer exactement le lieu de la demeure primitive.

Il est certain que celui qui étudie cette question, peut difficilement mettre en doute l'existence d'une nation primitive à Java, car la comparaison et l'analyse des langues parlées en Malaisie, la comparaison et l'analyse des mœurs, des usages des diverses tribus malaisiennes, de leurs institutions politiques et religieuses, de leurs traditions populaires, etc., indiquent bien un foyer de civilisation indigène, sur laquelle s'est entée la civilisation étrangère, apportée successivement par les Hindous, les Arabes, les Chinois, et, plus tard, par les Européens. Mais, ce qu'on semble n'avoir pas vu, et ce que Crawfurd particulièrement n'a pas remarqué, c'est que tout ce qu'il dit de cette nation inconnue, ainsi entée, ne peut s'appliquer qu'aux différents peuples de la Malaisie et de ses environs, et nullement aux Polynésiens de ce qu'on appelle aujourd'hui la vraie Polynésie : ces Polynésiens, lors de leur découverte, ne possédaient, pas plus qu'ils ne possèdent de nos jours, ce qui distinguait si bien, aux yeux de Crawfurd, son Peuple inconnu.

Il est évident, en effet, que les Polynésiens des îles de la mer du Sud ne pouvaient pas provenir d'un peuple qui, ainsi

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

que le dit le savant anglais, avait fait des progrès dans l'agriculture ; qui connaissait l'usage du fer, de l'or et de l'étain ; qui savait travailler ces métaux ; possédait l'art de tisser des étoffes faites de la partie fibreuse d'une plante indigène ; qui avait apprivoisé le buffle et la vache et les employait dans l'agriculture et les transports ; qui avait domestiqué la poule, le canard et le cochon pour augmenter ses moyens d'existence ; qui s'était donné un gouvernement régulier ; avait un calendrier civil et un calendrier agricole ; qui, enfin, possédait un système d'arithmétique et s'était même élevé jusqu'à l'invention d'un véritable alphabet.

Tous les ethnologues savent aujourd'hui que les Polynésiens ignoraient complètement l'usage des métaux ; l'art de tisser en général ; qu'ils n'avaient même pas, ce que nous prouverons ailleurs, l'idée de l'existence de quadrupèdes autres que le rat et le cochon, et qu'enfin l'écriture leur était tout-à-fait inconnue. Il faudrait donc supposer alors qu'ils seraient partis avant que le Peuple inconnu n'eût reçu l'enté des autres nations, et c'est, en effet, ce qui a été soutenu par quelques écrivains, partisans à tout prix de l'origine malaisienne des Polynésiens, mais qui ne s'appuyaient, ainsi que nous espérons le démontrer, que sur des témoignages insuffisants (1).

Cependant, dirons-nous, ce Peuple inconnu devait nécessairement avoir, avec les peuples de la Polynésie, quelques traits de ressemblance attestés, au moins, par les mots analogues qui se trouvent dans les deux langues, bien que leur analogie prouve probablement le contraire de ce qu'on en a conclu. Si on le dépouille des connaissances adventices puisées par lui après son arrivée à Java, on voit que, par le reste, il se rapproche beaucoup des Polynésiens. En effet, en comparant la langue de ce peuple avec les idiomes de l'Inde méridionale, le savant Crowfurd a trouvé qu'il devait aux Hindous la connaissance du cuivre et de l'argent, et peut-être même celle du cheval et de l'éléphant, animaux dont les noms, communs dans presque tout le grand archi-

(1) Voir plus loin l'examen de l'opinion du Dr Thompson.

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

pel, sont sanskrits ; qu'il devait aux mêmes Hindous la connaissance et la culture du coton, du poivre, du mango et d'autres fruits, ainsi que l'art de fabriquer l'indigo et le sucre ; la pêche des perles et leur usage ; qu'il leur devait encore la modification de son système d'écriture et d'arithmétique, son nouveau calendrier et sa nouvelle semaine, de même que la connaissance de leur littérature et de leurs dogmes religieux. Par la même comparaison, Crawfurd a démontré le peu d'influence exercée par les Arabes sur la civilisation de ce peuple : ce qu'atteste le vocabulaire de cette langue qui n'offre que peu de mots arabes et presque tous relatifs à la religion mahométane, introduite postérieurement, comme la législation (1). Il a fait voir enfin, par le petit nombre de mots d'origine persane, ou empruntés à la langue portugaise, l'influence encore moindre exercée par les Persans, au moyen des habitants de l'Inde méridionale, et, sans aucun intermédiaire, par les Portugais. De sorte qu'ainsi débarrassé de ses diverses acquisitions, le Peuple inconnu, en réalité, ne possédait guère que des caractères qui auraient pu convenir à des émigrants de la Polynésie, ou à toute autre population peu avancée en civilisation.

Crawfurd était, du reste, aussi embarrassé pour préciser le point de départ de ce peuple que pour fixer l'époque de son arrivée. Seulement, de la description qui lui en avait été faite par les peuples noirs de la Malaisie, qui avaient conservé, disait-il, quelque souvenir de sa venue, il avait conclu, « que ce ne pouvait être que celui des îles occidentales de l'océan Pacifique, arrivé à Java depuis un temps immémorial. »

On pourrait, d'après cela, supposer que c'était un peuple de race noire, puisque les îles occidentales de l'océan Pacifique, autrement dit de la Polynésie occidentale des écrivains

(1) « L'époque de l'introduction de l'Arabe chez les Malais, dit Crawfurd, est indiquée par l'histoire. Des données assez certaines peuvent faire soupçonner celle du Sanskrit. Mais celle de la langue Grand-Polynésien est ensevelie dans la plus profonde et même dans une impénétrable obscurité. »

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

modernes, paraissent n'avoir jamais été habitées par des hommes d'une autre race ; mais, comme ces renseignements étaient fournis à Crawfurd par des hommes eux-mêmes de race noire, cette supposition est peu probable.

Crawfurd ajoute : « La nation qui répandit sa langue à Java était vêtue d'une étoffe fabriquée avec l'écorce des arbres, et elle ignorait la fabrication des étoffes de coton. » Cette assertion est très remarquable, et elle servira à mieux faire comprendre l'opinion à laquelle nous nous arrêterons. Elle prouve évidemment que les premiers émigrants à Java n'appartenaient qu'à une nation primitive, venant presque sûrement d'une contrée intertropicale ; mais elle n'aide pas à découvrir quelle était exactement leur race, car les Mélanésiens se vêtissent d'écorces d'arbres comme les Polynésiens ; elle n'aide pas davantage à deviner de quel pays ils venaient, puisque l'usage de fabriquer une étoffe vestimentale avec des écorces d'arbre existait autrefois aussi bien dans l'Inde que dans plusieurs autres lieux (1).

D'un autre côté, cependant, quand on se rappelle, comme nous l'avons montré plus haut, qu'un grand nombre de mots polynésiens ont été trouvés ou existent encore en Malaisie, non-seulement dans les langages des populations dites aujourd'hui malaisiennes, c'est-à-dire les Battaks, Dayaks, etc., mais même, quoique en plus petit nombre, dans les langages malais et javanais ; quand on sait que les Polynésiens ont été de grands navigateurs, et que les vents les plus ordinaires poussent de la Polynésie vers la Malaisie ; quand enfin on cherche à se représenter ce

(1) On sait que le vénitien Marco Polo dit, en parlant des habitants de l'île Cipangu et de la province de Caigui, dans l'archipel des Indes : « Ils sunt jens balances, de beles maineres, et biaus ; « ils sunt ydulaire se tienent por els ; vivent de mercandise dars ; « et si voz di qu'il funt dras des escorces d'arbres, » etc. — p. 167 in-4°, *Voyage dans l'Inde et à la Chine*, 1270. La 1re édition a été publiée à Venise, en italien, en 1496, in-fol. Traduction française insérée dans le recueil de Bergeron. La dernière édition vient de paraître sous ce titre : *Les récits de Marco Polo*, *citoyen de Venise*, etc., Texte rajeuni et annoté par Henry Bellanger. — Paris, Maurice Dreyfous, 1878, in-16.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

que pouvait être ce peuple inconnu avant qu'il n'eût acquis toutes les connaissances, dont l'origine a été indiquée par Crawfurd, il nous semble qu'il est plutôt permis de soupçonner qu'il n'était formé que par des émigrants polynésiens, entraînés jusqu'en Malaisie, malgré eux, ou s'y rendant volontairement, à une époque probablement reculée, mais dont il est impossible de fixer la date. C'est, en effet, cette opinion que nous adoptons : mais, comme en l'absence des faits qui lui sont favorables, ce n'est point ici le moment de chercher à en faire la démonstration, nous nous bornons à l'exprimer en renvoyant aux développements qui suivront l'exposé des diverses opinions qu'il nous reste à faire.

Il est d'ailleurs bien certain que l'usage des vêtements en écorce a été trouvé aux Moluques, en 1521, par Pigafetta : les lignes suivantes ne permettent pas d'en douter : « Voici, disait-il, (1) comment ils font, à Tidor, Gilolo, Ternate, leurs étoffes d'écorce d'arbre : ils prennent un morceau d'écorce et le laissent dans l'eau jusqu'à ce qu'il s'amollisse, ils le battent ensuite avec des gourdins pour l'étendre en long et en large autant qu'ils le jugent convenable ; de façon qu'il devient semblable à une étoffe de soie écrue, avec des fils entrelacés intérieurement comme s'il était tissu. (2) »

Mais ce qui semble surtout prouver que les Polynésiens s'étaient rendus en Malaisie et qu'ils l'avaient fait peut-être assez récemment encore, c'est que le même voyageur (3)

(1) *Premier voyage autour du monde par le chevalier Pigafetta, sur l'escadre de Magellan*, pendant les années 1519, 20, 21 et 22. — in-8°. — Paris, an IX. Traduction d'Amoretti, p. 185.

C'est Pigafetta qui, en parlant, quelques lignes auparavant, des habitants de Tidor, a dit : « Ils étaient surtout fâchés de nous « voir quelquefois arriver à terre avec nos braguettes ouvertes, « parce qu'ils s'imaginaient que cela pouvait donner des tenta- « tions à leurs femmes. »

(2) Il est certainement difficile de donner en si peu de mots une idée plus exacte des tissus façonnés absolument de la même manière en Polynésie.

(3) Nous ne pouvons nous dispenser de faire remarquer, en passant, combien ce compagnon de Magellan, malgré son amour pour

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

s'était procuré dans les Moluques, et particulièrement à Tidor, Gilolo et Bachian, un vocabulaire qui contenait des mots polynésiens, en apparence plus nombreux qu'ils ne sont aujourd'hui dans ces langages, par suite sans doute de l'absorption d'un grand nombre de mots par la langue Malaie.

On sait que c'est ce vocabulaire qui n'a cessé d'être invoqué pour établir l'identité ou du moins l'analogie des langues polynésiennes et malaises, analogie que Pigafetta était naturellement loin de soupçonner, puisqu'il n'avait vu que les îles Mariannes. Il expliquait seulement la variété des idiomes rencontrés par lui dans les îles malaisiennes, en faisant la supposition assez curieuse « que les rois des îles « de la mer du Sud prenaient la peine d'étudier les langues « étrangères. »

Il est, en effet, bien certain qu'un bon nombre de mots de ces îles ressemblent à des mots polynésiens ayant la même signification; aussi, croyons-nous utile, en raison de l'importance de ce fait, d'en mettre quelques-uns sous les yeux du lecteur. Nous ne citerons absolument que les mots semblables de ce vocabulaire, qui n'en comprend pas moins de 456, et nous ferons voir que quelques-uns ont été mal entendus ou mal appliqués.

Voici ces mots, tels qu'on les trouve à la fin du livre traduit par Amoretti, comparés à ceux donnés par d'autres navigateurs en Océanie et aux mêmes mots employés à la Nouvelle-Zélande.

le merveilleux, était observateur profond et exact pour tout ce qu'il voyait lui-même. Lui et Lemaire sont certainement les voyageurs qui ont dit les choses les plus vraies sur les pays visités par eux, et alors si peu connus, et qui ont le mieux rendu les sons qu'ils entendaient.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

TABLEAU LINGUISTIQUE COMPARATIF N° 1.

	MOLUQUES, ET SURTOUT TIMOR d'après		NOUVELLE-ZÉLANDE et POLYNÉSIE.
	PIGAFETTA.	AUTRES NAVIGATEURS.	
Aïeul	nini.	bapo.	tupuna.
Beau-Frère	mintua.	tomeiua.	taungowari.
Nez	idou.	idou.	ihu.
Lèvres	bebere. (1)	olu.	ngutu.
Gencives	gigi.	enichia.	niho (*dent*) ; tako (*gencives*).
Oreille	talinga.	telinga.	taringa.
Épaule, dos	dia.	tua.	tuara.
Nombril	"	pita.	pito.
Cuisse	taha.	pia.	huha.
Sang	dara.	toto.	toto.
Poule	anabetina. (2)	moa.	moa (Polynésie).
Poisson	ican.	iada.	ika.
Patate	gumbili.	gomala.	kumara.
Canne à sucre	tobu.	etu.	to (Polynésie).
Poivre rond	iada. (3)	ava.	ava (id.)
Hameçon	matavaine.	gayl.	matau
Cendre	abu.	addan.	pokereku.
Montagne	gonum.	mona.	maunga.
Manger	makanu.	madann.	whakai.
Épée	golo.	tao (*lance*).	tao (*lance*).
Igname	ubi.	ubi.	uwhi.
Coco	nior.	niu.	niu (Polynésie).
Oui	ka ; ue.	ae.	e (id.)

Évidemment, beaucoup de ces mots ne sont que malais et ont été mal écrits. Mais si l'on y ajoute les mots suivants, trouvés aux Philippines par le même observateur : *bapa*, père ; *poho*, cheveu, ou plus exactement, tête ; *guai*, front, (polyn. *rae*) ; *matta*, œil ; *ilou*, nez (polyn. *ihu*) ; *nipin*, dent, (polyn. *niho*), et plusieurs autres, on ne peut mettre en doute la grande quantité de mots polynésiens qui faisaient alors partie du langage des habitants de ces diverses contrées.

Voici enfin la numération rencontrée par Pigafetta. Nous plaçons en regard celles de Tahiti, de la Nouvelle-Zélande

(1) Ce mot pourrait être espagnol, mais c'est plutôt le mot malai *bibir* ou *biber*, lèvres.

(2) *Betina* est le terme malais indiquant la femelle.

(3) Mot malai.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

et des Fiji, en faisant remarquer que, pour la numération tahitienne, les mots placés entre parenthèses sont, ainsi que nous l'avons déjà expliqué, les noms modernes adoptés pour remplacer les noms primitifs proscrits par suite de la coutume appelée pi (1).

TABLEAU LINGUISTIQUE COMPARATIF, N° 2.

	MOLUQUES.	PHI-LIPPI-NES.	ILES TONGI-NES	TAHITI.	Nlle-ZÉ-LANDE.	FIJI.
Un	sawa.	isa.	taa.	tahi (hoe).	tahi.	dua.
Deux	dua.	dua.	dua.	rua (piti).	rua.	rua.
Trois	tiga.	tolo.	tolu.	toru.	toru.	tolu, kua.
Quatre	ampat.	apat.	fa.	aha (maha).	wha.	va.
Cinq	lima.	lima.	nima.	rima (pae).	rima.	lima.
Six	unam.	anam.	ono.	ono (fene).	ono.	ono.
Sept	tujuh.	pitu.	fitu.	hitu.	whitu.	vitu.
Huit	delapan.	walo.	valu.	varu (vau).	waru.	walu.
Neuf	sambilan.	siam.	iva.	iva.	iwa.	ciwa.
Dix	sapulo.	polo.	polo.	ahuru.	ngahuru.	tini.

Il est évident encore que ces numérations, par les termes, se rapprochent les unes des autres ; mais il y a plus d'analogie entre les mots de celle des Philippines et les mots de la Polynésie, qu'entre ces derniers et les mots malais.

A cette occasion, nous devons dire que l'analogie des numérations était une des raisons qui portaient Crawford à regarder les Polynésiens comme s'étant transportés en Malaisie, et comme étant la source probable des désignations employées. « L'une des preuves les plus frappantes, dit-il, qu'on puisse donner de l'influence de la langue générale de la Polynésie sur la civilisation des tribus les plus sauvages de la Malaisie, est l'analogie que présente le système de numération dans leurs différents dialectes. » Et il ajoute même,

(1) On sait que cette coutume consiste à prohiber l'usage d'un mot ou d'une syllabe qui deviennent sacrés (tapu) quand un chef les adopte pour son propre usage, et à les remplacer par d'autres. Ainsi *po* et *mare* ont été remplacés par *Rui* et *hota*, le jour où Pomare adopta les deux premiers pour son nom.

Digitized by Google

Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

un peu plus loin, que les noms de nombre des tribus les plus civilisées sont, à peu d'exceptions près, les mêmes chez toutes ; qu'on trouve également chez les autres des restes d'une numération générale identique, et qu'enfin toutes tirent leur numération d'une même source, c'est-à-dire de la langue polynésienne.

Il faut bien en convenir, toute paradoxale que puisse sembler une pareille assertion, elle est probablement plus fondée qu'on ne le croit généralement. Pour que le lecteur en puisse juger, nous allons mettre sous ses yeux quelques tableaux de numération, où les désignations sont aussi exactes que possible. Il ne pourra guère s'empêcher de remarquer, que les désignations des numérations des tribus les plus sauvages en Malaisie, sont celles qui offrent le plus d'analogie avec la numération des Polynésiens.

TABLEAU LINGUISTIQUE COMPARATIF, N° 3.

	MALAI.	MADEKASS.	MAORI.
1	sa ; satu ; asatu.	eek.	tahi.
2	dua.	rue.	rua.
3	tiga.	telu.	toru.
4	ampat.	efat.	wha.
5	lima.	limi.	rima.
6	anam.	enim.	ono.
7	tudju.	fitu.	whitu.
8	delapana.	valu.	waru.
9	sambilann.	sivi.	iwa.
10	sapulu.	polu.	ngahuru.

On voit par ce tableau que la numération maori a plus d'analogie avec la numération madécasse qu'avec la numération malaise, quoiqu'elle en ait pourtant avec cette dernière.

Si nous prenons pour terme de comparaison le Maori de préférence au Tahitien, au Tongan ou à l'Hawaiien, c'est, ainsi que nous le ferons voir en temps plus opportun, parce que la langue maori peut seule expliquer la présence de certains mots en Malaisie. On verra, du reste, par les tableaux suivants, quelles sont les autres désignations employées par les autres dialectes polynésiens.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

TABLEAU LINGUISTIQUE COMPARATIF N° 4.

	MALAI.	MADÉKASS (1).	MAORI.	HAWAIIEN.	MARQUÉSAN.	SAMOAN.	TAHITIEN.	FIDJIEN.
Vent........	anghin.	anghin ; aghin ; [illegible]	[illegible]	makani.	[illegible]	[illegible]	[illegible]	cagi.
Vent d'Est...	timor.	[illegible]	[illegible] (2).	[illegible]	»	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Vent d'Ouest.	barat.	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Vent de Nord.	outara.	[illegible]	[illegible]	[illegible]	»	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Vent de Sud.	selatan.	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Vent de N.-E.	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	»
Vent de N.-O.	[illegible]	anghin [illegible]	[illegible]	[illegible]	»	»	[illegible]	»

(1) D'après la *Philologie de l'Astrolabe* et l'*Histoire de Madagascar* [illegible], 1661.

(2) *Par*, [illegible] ; *roa*, grand : [illegible]

TABLEAU LINGUISTIQUE COMPARATIF N° 4 (*Suite*).

	MALAI.	MADEKASS.	MAORI.	HAVAIEN.	MARQUÉSAN.	SAMOAN.	TAHITIEN.	FIDJIEN.
S.-E.	timor-laut; sela-tann-menang-gara (S.S.-E.).	angkin.	pitonga-ma-rangai (1).	hikina-hema.	uatoka.	tuaoloa.	»	ceva.
Vent de S-O.	barat-daya; se-latan-daya (S.S.-O.), barat-semata-sela-tann (O.S.-O.).	talahota.	tonga-ko-tara-tara (2).	komohana-he-ma.	»	»	aroeroa; aroe-roa; aroe-roa; aru-hoa; tiimau-ue.	»
Le Nord.....	utara.	avaratra; ava-ratch; anavar.	nota.	kaïau; akau.	»	itu i matu.	apatoa.	vualiku; ki-navoni-ni-vualiku (*du côté du N.*).
Le Sud.....	»	atsimou; atsi-mou.	tonga (*Vent du Sud*).	hema.	»	itu i toga.	apatoerau.	ceva.
L'Est.......	timor.	atsignana; anti-gnana.	rawhiti; whi-tinga o te ra (*le lever du Sol.*)	hikina; hikiku.	»	sasae.	te hitia o te ra (*le lever du Soleil*).	kake; mai-kake (*dans l'Est*).
L'Ouest.....	barat.	andrefan; an-drefan; andre-fan.	hauauru; ka-to te ra (*le So-leil se couche*).	»	»	sisifo.	te tua o te ra (*le coucher du Soleil*).	ra.

(1) *Pu*, précis, identique; *marangai*, vent Est: les vents de S.-E. apportent généralement avec eux la fraîcheur.
(2) *Taratara*, âpre, rude, caractère ordinaire des vents de S.-O.
On voit par ce tableau que deux mots seulement offrent quelque ressemblance en Malai et en Maori: *ang'inn* et *matangi*.

TABLEAU LINGUISTIQUE COMPARATIF, N° 5.

	MALAI.	ATCHENOIS	BATTA.	REDJANG.	LAMPONG.	MAORI.
1	satu.	sah.	sadah.	do.	sahi.	tahi.
2	dua.	dua.	dua.	dui.	rowah.	rua.
3	tiga.	tlu.	tolu.	tilau.	tulu.	toru.
4	ampat.	pat.	opat.	empat.	ampah.	wha.
5	lima.	limong.	limah.	limo.	limah.	rima.
6	anam.	*	*	*	*	ono.
7	tudju.	tudjo.	pitu.	tudjuh.	pitu.	whitu.
8	delapan.	dlappan.	walu.	delapan.	walu.	waru.
9	sambilam.	sakurang.	sioh.	sembilan.	siwah.	iwa.
10	sapulu.	saplu.	sapulu.	sepulu.	pulu.	ngahuru.

Ce tableau montre que c'est aux noms de la numération des Battaks, mais surtout des Lampongs, que ressemblent le plus les noms de la numération Maori. Il montre encore d'assez grandes ressemblances entre les mots maori, atchenois et redjang; mais ces ressemblances sont bien moindres entre le Maori et le Malai, quoiqu'il y en ait évidemment dans tous les mots de ces numérations, comparés entre eux.

On dirait vraiment que ces désignations sont formées de pièces et de morceaux; mais, s'il est vrai, comme on le croit généralement, que les Battaks et les Lampongs sont plus anciens que les Malais, il n'y a guère qu'une conclusion à en tirer : c'est que les Malais ne sont parvenus, avec le temps, qu'à changer une partie des mots primitifs.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

TABLEAU LINGUISTIQUE COMPARATIF, N° 6.

	MALAI.	ATCHENOIS	BATTA.	REDJENG.	LAMPONG.	MINDANAO	TAGALOG.	FIJI.	MADEKASS	MAORI.	ARAUCANIE
1	sa, sa, satu.	sah.	sadah.	do.	sye, sahi.	isa.	isa.	dua.	rek.	tahi.	quine.
2	dua.	dua.	dua.	duy.	rowah.	duwa.	dalowa.	rua.	rue.	rua.	epu.
3	tiga.	tlu.	tolu.	tilau.	tulu.	tulu.	tatlo.	kou, kolu.	telu.	toru.	cula.
4	ampat.	pat.	opat.	empat.	ampah.	upat.	apat.	va.	efat.	wha.	meli.
5	lima.	limong.	limah.	lima.	limah.	lima.	lima.	lima.	dimi.	rima.	quechu.
6	anam.	*	*	*	*	anom.	anim.	ono.	enen.	ono.	cayu.
7	tujuh.	tudjo.	pitu.	tud	pitu.	pitu.	pito.	vitu.	fitu.	whitu.	relgho.
8	delapan.	dlapan.	walu.	delapan.	walu.	walu.	walo.	walu.	valu.	waru.	pura.
9	sambilan.	sakurang.	siah.	sembilan.	siwah.	siam.	siyam.	ciwa.	sivi.	iwa.	aylla.
10	sapulu.	sapluh.	sapulu.	sapulu.	pulu.	sampuru.	sangpolo, palo	sini.	polu.	ngahuru.	mari.

Ce tableau prouve qu'il y a plus de ressemblance entre le Maori et le Batta, le Redjang, le Lampong, le Mindanao, le Tagalog, le Madekass et surtout le Fijien, qu'entre le Maori, l'Atchenois et le Malai.

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

TABLEAU LINGUISTIQUE COMPARATIF, N° 2.

	MAORI.	TONGA.	SAMOA.	TAHITI.	MARQUISES.	HAWAII.	MANGAREVA.	ROTUMA.	[illegible]	ÎLES HOORN [illegible]	FIJI.
1	tahi.	taha.	tasi	tahi (hoe).	tahi,	[illegible]	tahi.	tahi.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
2	rua.	ua.	lua.	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
3	toru.	tolu.	tolu.	toru.	[illegible]	[illegible]	toru.	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
4	wha.	fa.	fa.	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
5	rima.	nima.	lima.	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
6	ono.	ono.	ono.	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
7	whitu,	fitu.	fitu.	hitu,	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
8	waru.	valu.	valu.	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
9	iwa.	hiva.	iva.	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
10	ngahuru, tekau.	hogofulu.	sefulu.	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]

Ce tableau montre l'identité complète des noms de la numération dans les principaux dialectes de la Polynésie.

TABLEAU LINGUISTIQUE COMPARATIF, N° 8.

	CHINOIS.	COCHIN-CHINOIS.	FIJIEN.	TAHITIEN.	MAORI.	BATTA.	LAMPONG.
1	ya.	moĕ.	dua.	tahi (hoe)	tahi.	sadah.	sahā.
2	ul.	hai.	rua.	rua (piti)	rua.	dua.	roua.
3	san.	teng.	kau, kalu	toru.	toru.	tolu.	tulu.
4	su.	bon.	va.	aha (maha)	wha.	opat.	ampah.
5	ou.	lang.	lima.	rima (pae)	rima.	limah.	limah.
6	leu.	lak.	ono.	ono (hene)	ono.	*	*
7	tchi.	hai.	vitu.	hitu.	whitu.	peschu.	pitu.
8	pa.	tang.	valu.	varu (waru)	waru.	ualu.	ualu.
9	tcheou.	chin.	ziwa.	iva.	iwa.	siah.	siwah.
10	thi.	muop.	tini.	ahuru.	ngahuru, tekau.	sapulu.	pulu.

TABLEAU LINGUISTIQUE COMPARATIF, N° 9.

	CHINOIS.	COCHIN-CHINOIS.	FIJIEN.	TAHITIEN.	MAORI.
Soleil	yi-teu.	mat-bloei; *ceil-du-ciel*	mata ni siga, siga	ra.	ra, komara.
Lune	yue.	blang.	vula.	marama.	marama.
Jour	yi, tien.	ngai.	siga.	mahana; ao.	ra, mahana, ao.
Terre	ti.	tia.	vanua; kele, soso.	henua.	whenua.
Feu	hao.	whoa.	bukawaka.	ahi.	ahi, kora.
Œil	yen, sching	mat.	mata.	mata.	kanohi, kara.
Tête	teu.	ta.	ulu.	upoo.	upoko.
Main	shu.	tai.	liga.	rima.	ringaringa.
Pied	tchiou.	tchen.	yava.	vaevae.	waewae.
Firmament	tien.	tren.	lagi.	rai.	rangi.
Eau	*	*	wai.	vai.	wai, kalou.
Père	*	*	tamā.	metua-tane.	matua-tane.
Mère	*	*	tina.	metua-vahine.	matua-wahine, whaea; koka.
Nez	*	*	ucu.	ihu.	ihu.
Dent	*	*	bati.	niho.	niho.
L'Est	tung.	du.	cake.	te hiti o te ra.	rawhiti.
L'Ouest	si.	tai.	ra.	te tooa o te ra.	hauauru, hauraki.
Le Nord	pi.	pak.	vualiku; ki na mata ni na walu-ku.	apatoa.	nota.
Le Midi	nan.	sang-wian.	ceva.	apatoerau.	tonga (v. Sud) tua.
Fleur	wha.	hu.	se.	pua.	kura, kirehe.
Chien	kiun.	ka.	koli.	uri.	
Poisson	eu.		ika.	ia.	ika.

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

1826. — Pour R. P. Lesson, les Océaniens formaient le deuxième rameau de la race qu'il appelait indoue-caucasique, et dont les Malais étaient le premier rameau (1) mélangé au sang mongol ; c'est-à-dire que, pour lui aussi, les Polynésiens et les Malais avaient une origine commune. De plus, comme on a vu, il attribuait tout particulièrement au mélange du sang mongol les habitants des îles Carolines, Mariannes, Philippines et de toutes celles intermédiaires jusqu'aux Mulgraves. Il les regardait comme formant un troisième rameau, appelé par lui Mongol-Pélagien ou Carolin.

En s'appuyant de l'opinion des orientalistes les plus connus, il leur donnait la Tartarie et le royaume d'Ava pour patrie primitive. Cette supposition est inadmissible pour les Polynésiens et les Carolins du moins ; nous savons que les uns et les autres, quoi qu'on en ait dit, ne ressemblent en rien aux Malais.

Il n'accordait du reste lui-même qu'une importance relative au tableau qu'il avait dressé ; voici, en effet, ses paroles (2) : « Sans donner une grande importance au tableau suivant, nous grouperons les divers Océaniens à l'aide de distinctions spécifiques dont les noms, communément adoptés, n'ont d'ailleurs à nos yeux aucune valeur absolue qui puisse répugner à l'intelligence. »

Mais s'il ne cherchait point à préciser davantage la source originelle des Océaniens, et s'il leur en donnait une commune avec les Malais, il était le premier, au contraire, à dire qu'il ne croyait pas à la possibilité de la descendance des Polynésiens des Malais (3). Cela est assez remarquable pour que nous n'hésitions pas d'en donner la preuve en citant encore ses paroles :

(1) On sait qu'il n'admettait que trois races en Malaisie et en Polynésie : les races Indoue-caucasique, mongolique et noire.

(2) Le voyage de la *Coquille*, ordonné par Louis XVIII, a eu lieu de 1822 à 1825, le texte sur les Polynésiens a paru en 1826 dans le t. I de la *Zoologie*. — Voir aussi le *Voyage médical* publié en 1829, qui reproduit ce texte, p. 154 et 158.

(3) Mêmes ouvrages cités.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

« Le rameau malais, dit-il (1), est bien loin d'être à nos yeux, comme le veut l'opinion reçue, la souche des Tahitiens, des Sandwichois, des Mendocins et des Nouveaux-Zélandais ; et l'on ne reconnaît dans ces peuples ni la même conformation physique, ni la moindre analogie dans la langue, ni la moindre ressemblance dans la tradition, les arts et les usages. Le seul point de rapprochement serait une sorte d'identité de croyance religieuse ; mais, chez ces rameaux distincts et d'une même origine, ce fait n'a rien de remarquable : il indique que tous les deux ont conservé les traditions indiennes. » Ajoutons que s'il eût pu connaître à cette époque, aussi bien qu'on le fait aujourd'hui, les idées religieuses des Polynésiens, il n'eût même pas admis ce rapprochement, qui, ainsi que nous le prouverons bientôt, n'existe pas plus que l'identité des caractères physiques et du langage.

Disons, d'ailleurs, que si R. P. Lesson trouvait que le cachet hindou était imprimé sur les hommes du rameau océanien (polynésien) et que tout indiquait qu'ils étaient partis du golfe de Siam et du Cambodge, il soulevait lui-même l'une des difficultés les plus grandes à cette provenance, car, disait-il avec raison, « il aurait dû rester quelques indices du passage des premiers émigrants indiens sur les îles traversées par eux, et cependant il n'en existe aucun. C'est ici, ajoutait-il, il faut bien l'avouer, que cette théorie est en défaut et que les faits nous abandonnent complètement. » Et il continuait en disant (2) : « Peut-être, cependant, les Océaniens pourraient-ils être représentés, dans quelques-unes de ces îles, par cette belle race d'un blanc jaunâtre, mentionnée par des auteurs estimables, et qu'un état permanent d'hostilité a refoulée dans l'intérieur. Cette question est sans contredit bien épineuse ; et, quoique nous ne cherchions nullement à la résoudre, nous soumettons avec confiance le rapprochement qu'il est possible de faire de ce passage du savant docteur Leyden, concernant les Dayaks, habitants de l'intérieur de Bornéo : « Les Dayaks ont un extérieur agréa-

(1) *Voyage médical*, p. 158.

(2) *Voyage médical*, p. 166.

Digitized by Google

Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

« ble et sont mieux faits que les Malais ; leur physionomie « est plus délicate ; le nez et le front sont plus élevés ; leurs « cheveux sont longs, roides et droits. Leurs femmes sont « jolies et gracieuses. Ils ont le corps couvert de dessins « tatoués, etc., etc. » En un mot, ce tableau, peint à grands traits, est entièrement applicable aux Océaniens. »

Nous avons voulu citer ces lignes pour montrer d'où vient l'idée, si généralement adoptée dans ces derniers temps, que les Polynésiens ressemblent plus à certains habitants de l'intérieur des grandes îles malaisiennes qu'aux Malais proprement dits. On va voir d'Urville s'en emparer d'abord et l'appuyer de ses propres observations faites pendant notre relâche, en juillet 1828, à l'île Célèbes ; puis, suivant son habitude, de Rienzi la répéter, et la plupart des ethnologues modernes l'adopter, notamment M. de Quatrefages.

En résumé, R. P. Lesson a avancé le premier que les Polynésiens ne paraissent pas être les descendants des Malais, qui en diffèrent par presque tous les caractères ; et le premier il a fait, entre les Dayaks et les Polynésiens, le rapprochement que nous allons voir adopter, faute de mieux, par tous ceux qui veulent absolument que les Polynésiens soient venus de l'Asie ou de la Malaisie, sans chercher à déterminer de quelle partie de l'Inde aurait pu provenir une pareille espèce d'hommes.

1826. — A peu près à la même époque que R. P. Lesson, mais après lui, puisqu'il le cite à chaque pas dans ses immenses travaux (1), le savant Balbi attribua l'origine des grandes nations de la Malaisie (archipel indien), au Peuple inconnu qui, d'après Crawfurd, était venu occuper le premier l'île de Java.

Il reconnaissait deux branches principales parmi les nations sorties de ce Peuple inconnu ; à la première appartenaient, disait-il, les Javanais et les Malais ; à la seconde tous

(1) Adrien Balbi, *Introduction à l'atlas ethnographique du globe*, in-8°, Paris 1826. — Bey et Gravier, *Abrégé de géographie*, etc., gr. in-8°, Paris, 1833.

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

les autres peuples de l'Océanie. De sorte qu'il admettait, lui aussi, l'origine commune de ces nations, et plus particulièrement la parenté des Javanais et des Polynésiens.

Mais, comme ce n'est que l'opinion de Crawfurd dont nous avons déjà parlé, sans le moindre témoignage nouveau en sa faveur, nous ne nous y arrêterons pas.

Ce que nous ferons seulement remarquer en passant, c'est que Balbi, tout en admettant la communauté d'origine ou de race des Polynésiens, d'une part, et des Javanais et Malais, de l'autre, établissait, le premier, par ses savantes études linguistiques, que c'était à tort qu'on les croyait parler une même langue : « Les assertions vagues de quelques voyageurs, disait-il (1), quelques ressemblances trouvées entre les mots de vocabulaires imparfaits et la plupart inexacts, rassemblés à la hâte par les navigateurs, ont fait adopter aux géographes et aux philologues, même les plus savants, l'opinion banale que tous les nombreux peuples de race malaise parlent, depuis Madagascar jusqu'à l'île de Pâques, des dialectes d'une seule et même langue. L'infatigable Hervaz et le savant Adelung, ont entrepris en vain de détruire cette opinion ; il était réservé aux savants Leyden, Marsden, Raffles et Crawfurd de lever tous les doutes. »

Nous ne saurions dire jusqu'à quel point ces derniers écrivains ont réussi à lever tous les doutes ; mais ce qu'il y a de bien certain, c'est que, malgré leurs efforts, malgré ceux de Balbi, de Rienzi et autres, la plupart des ethnologues modernes persistent dans cette croyance banale, tant il est difficile de se défaire d'une erreur à laquelle on s'est, pour ainsi dire, habitué avec le temps.

1826-1827. — N'oublions pas de dire encore qu'un savant naturaliste, dont on apprécie chaque jour davantage les travaux, Bory-St-Vincent, plaçait les Polynésiens, de même que les Malais et les Papua, dans ce qu'il appelait l'espèce neptunienne : cette espèce, essentiellement riveraine, occupait, depuis Madagascar, les bords occidentaux du

(1) Introduction à l'atlas ethnographique, p. 231.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Nouveau-Monde jusqu'au Chili, et toutes les îles polynésiennes.

La race malaie était, pour lui, la première race de cette espèce; la deuxième, la race océanique (orientale), était formée par ce qu'on appelle aujourd'hui les Polynésiens; enfin la race papoue (intermédiaire), formait la troisième.

Il donnait donc une origine commune à ces trois races. Seulement il ajoutait: « La race océanique paraît s'être séparée de la race malaise avant la connaissance des métaux, si toutefois, elle n'eût pas un berceau différent » (1).

Ces dernières lignes nous semblent écrites avec une prescience vraiment surprenante, puisqu'il regarde la Nouvelle-Zélande comme le lieu « d'où sortit cette race, pour s'étendre vers le Nord et dans tous les archipels de l'océan Pacifique que n'occupent pas des Mélaniens, des Papous, ou même des Siniques et des Hindous, qui ont pénétré aussi dans quelques parties de l'Océanique » (2).

Les lignes suivantes, que nous citons encore, confirment cette assertion et établissent qu'il plaçait bien à la Nouvelle-Zélande le foyer d'origine des Polynésiens (3): « Il est, au reste, dit-il, assez remarquable qu'en cherchant l'origine des habitants de ce qu'on appelait naguère encore les îles de la mer du Sud, tantôt chez les Indiens, tantôt chez les Chinois, tantôt ailleurs, personne ne l'ait supposée américaine. L'habitude où l'on était de peupler le Nouveau-Monde avec des enfants du patriarche Seth, ne l'a sans doute pas permis. Une telle opinion pourrait cependant se soutenir tout comme une autre. En attendant qu'on nous en prouve la possibilité, nous continuerons à reconnaître le point d'où s'irradia la race océanique dans la Nouvelle-Zélande. »

On a vu précédemment que cette opinion de l'origine américaine des Polynésiens avait elle-même été soutenue déjà par quelques auteurs.

(1) *L'homme*, vol. I, p. 273.

(2) *Ibid*, p. 298.

(3) *Ibid*, p. 314, note.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

1829-1830. — Vers cette époque parut la première édition du voyage de Beechey, ouvrage sur lequel, pour la question qui nous occupe, il n'y a que fort peu de chose à dire, parce que le savant navigateur, qui donne de si curieux détails sur les îles de corail, parle à peine de la provenance des Polynésiens.

Il n'agite en effet cette question qu'un instant en disant : (1) « Ça été jusqu'à présent matière à conjecture que de savoir comment des îles, si éloignées de deux grands continents, ont reçu leurs habitants. La grande analogie du langage, du culte religieux, des coutumes, des manières et des traditions des habitants de ces îles, comparés à ceux des Malais, ne laisse pas douter que de fréquentes émigrations ont eu lieu de la Malaisie. Aussi regardons-nous naturellement cette contrée comme le berceau des Polynésiens. Cependant la difficulté d'expliquer comment les migrations ont pu venir de si loin, contre les vents et les courants, sans navires mieux équipés que ceux qu'ils possèdent, a fait douter de la possibilité de cette provenance, et cette objection a tellement influencé l'esprit de quelques auteurs, qu'ils ont eu recours à la route détournée, à travers la Tartarie, en traversant le détroit de Behring et sur le continent américain, pour faire arriver les émigrants à un point d'où ils pussent être conduits, par le cours des vents ordinaires, aux terres polynésiennes. Mais si cela avait eu lieu il y aurait une plus grande ressemblance entre les Américains et les habitants de la Polynésie. » Et il ajoute : « Tous ont admis que des migrations ont eu lieu entre les îles et qu'elles ont encore lieu, dans quelques circonstances rares, mais qu'elles n'ont eu lieu que dans une direction seulement, et qu'enfin elles ont toujours été favorables à l'opinion que les migrations venaient de l'Est. »

C'est après cela qu'il cherche à démontrer, par un fait bien souvent cité depuis lors, que la direction des vents

(1) *Narrative of a voyage to the Pacific and Beering's strait, performed in His M. Blossom, under the command of Cap. S. W. Beechey, in the years 1825, 26-27-28.* Nouv. édit. 2 vol — London, 1831, t. I. p. 252.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

alisés ne s'oppose nullement à la migration de l'Ouest vers l'Est, attendu que les vents alisés sont remplacés, pendant deux ou trois mois de l'année, par les vents de la mousson d'Ouest.

Il conclut de cet exemple, sur lequel nous aurons nécessairement à revenir plus tard, que de pareils cas ont dû se présenter souvent, et suffire pour peupler toutes les îles Polynésiennes : il est donc disposé à admettre le peuplement de ces îles par la seule voie des entraînements involontaires.

En somme, le fait observé par Beechey vient corroborer les observations faites pour la première fois par La Pérouse, et renouvelées si souvent depuis par Dillon, J. Williams, de Bovis, etc., comme on le verra bientôt.

On sait que le *Blossom*, navire commandé par Beechey. quitta l'Angleterre en mai 1825, cinquante-cinq jours après le retour de la *Coquille* en France, et qu'il ne rentra que trois ans et demi après, ayant fait plusieurs découvertes dans les îles Paumotu.

Ainsi que nous le ferons voir, quand nous parlerons de l'île de Pâques, Beechey, comme d'autres l'avaient fait avant lui, croyait que les statues colossales trouvées dans cette île étaient dues à une race d'hommes, différente de celle qui l'occupe aujourd'hui, race qui aurait disparu à la suite de quelque cataclysme. Mais cela ne tenait probablement qu'à ce qu'il n'avait pas examiné avec assez d'attention la nature de ces statues.

1830-1831. — En 1826, d'après les ordres de l'empereur Alexandre, l'amirauté russe expédia dans la mer du Sud deux corvettes, le *Môller* et le *Seniavine*, pour lever le plan de la partie des côtes de l'Asie et de l'Amérique appartenant alors à l'empire russe. L'expédition fut mise sous les ordres du capitaine Lütke, et C. H. Mertens lui fut attaché comme naturaliste.

La traduction de ce voyage en français aurait seule été publiée, sur le manuscrit original, par le conseiller d'Etat Boyé, et imprimée chez Didot frères. C'est ce qui semble

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

résulter des explications du compilateur de Rienzi, qui en cite de nombreux extraits dans son *Océanie* (1).

On voit, par ces extraits, que le capitaine Lütke regardait les Carolins comme les descendants des Hindous. Or, comme il trouvait, avec de Chamisso, que les Carolins avaient la plus grande conformité avec les Polynésiens, il donnait donc aux uns et aux autres une même origine, celle de l'Inde. Voici, du reste, ses propres paroles : « Les Carolins descendent d'un peuple chez lequel la civilisation avait déjà fait de grands progrès, d'un pays commerçant et navigateur, et ici, la vraisemblance indique, de nouveau, la race hindoue, passionnée pour les voyages, plutôt que les Chinois et les Japonais, qui ne quittent point leurs foyers. (2) » Mais ce n'était qu'une erreur, qui n'a point échappé à de Rienzi lui-même, comme on l'a vu, quand nous avons cherché à préciser le lieu d'origine des Carolins.

Inutile donc de nous arrêter plus longtemps ici à cette opinion du navigateur russe. Mais ce que nous devons faire remarquer, c'est celle émise par son naturaliste, Mertens, contre la possibilité d'une provenance malaise des Carolins : « On a ordinairement compris, dit-il, les habitants des îles Carolines sous le nom général de race malaise ; mais il ne faut qu'un coup-d'œil pour les distinguer des véritables Malais qui habitent les îles des Indes et les Philippines. (3) »

Ainsi, voilà déjà deux naturalistes compétents, Lesson et Mertens (4), niant la possibilité de la descendance malaise

(1) *Océanie*, t. II, pages 114, 130, 135, 156, etc. : ouvrage publié en 1836. Des extraits plus nombreux sont cités par d'Urville, dans son *Voyage pittoresque* : Art. Ualan, Iles Carolines, publié en 1835 : voir t. II, p. 463.

(2) *Océanie*, t. II, p. 219.

(3) *Mémoire sur l'archipel des Iles Carolines, particulièrement sur les îles basses*, inséré dans la *Bibliothèque universelle*, 1834 et 1835. C'est le seul travail que Mertens ait pu donner, sa mort etant survenue le 17 septembre 1830, un an environ après le retour du *Möller* et du *Seniavine* en Europe.

(4) Lesson était à Ualan en 1824, Mertens en 1828.

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

des Polynésiens, et l'on va voir d'Urville la mettre également en doute dans son *Mémoire sur les îles du Grand-Océan*. Plus tard, on verra un savant missionnaire anglais faire de même, à propos des Nouveaux-Zélandais.

1829. — Ici, par ordre de date, se présente Ellis, dont les *Recherches* ont été publiées, comme on sait, en 1829 (1).

Cet écrivain, si ingénieux et si facile dans les explications qu'il donne du peuplement de la Polynésie, ne se contente pas, en effet, de l'Amérique, il fournit en même temps presque autant de témoignages en faveur d'une origine malaise.

Or, pour lui, qu'ils vinssent de l'Amérique ou de la Malaisie, les ancêtres des Polynésiens étaient d'origine asiatique : un missionnaire ne pouvait guère penser différemment.

Comme nous avons déjà longuement exposé sa collection d'opinions, surtout en parlant de la théorie de la provenance américaine, nous n'insisterons pas davantage sur la manière de voir du savant anglais à ce sujet.

Nous arriverons de suite à l'illustre marin français qui a le mieux fait connaître la Polynésie par ses écrits et par ses nombreux voyages.

1831-1834. — On sait que Dumont d'Urville, imitant ses devanciers, s'est borné à reconnaître deux races en Océanie : Il appelait ainsi l'ensemble des îles, grandes ou petites, éparses sur la surface du Grand-Océan, nommé par différents navigateurs Océan Pacifique.

La première race était formée par ce qu'on a appelé, depuis lui, les Polynésiens (2), c'est-à-dire par des hommes auxquels il donnait une taille moyenne, un teint d'un jaune olivâtre plus ou moins clair, des cheveux lisses, le plus souvent bruns ou noirs, avec des formes assez régulières, des membres bien proportionnés, offrant du reste presque autant de nuances diverses que la race blanche d'Europe.

La seconde race, par des hommes d'un teint très rembruni, souvent couleur de suie, quelquefois presque aussi noir que celui des Cafres, aux cheveux frisés, crépus, floconneux,

(1) *Polynésian researches*, 2 vol. in-8°. — London 1829.

(2) *Mémoire sur les îles du Grand Océan*, p. 3.

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

mais rarement laineux (1), avec des traits désagréables, des formes peu régulières, les extrémités souvent grêles et difformes, offrant enfin dans leur couleur, leurs formes et leurs traits, tout autant de variétés que l'on peut en observer parmi les nombreuses nations qui habitent le continent africain et constituent la race éthiopienne de la plupart des auteurs.

On sait également que l'Océanie a été partagée par lui en quatre divisions principales et fondamentales : Il a appelé la première, ou Océanie orientale, Polynésie, en limitant l'acception de ce mot aux peuples qui reconnaissent le *tapu* et parlent une même langue ; le nom de Micronésie est celui qu'il a donné aux populations des îles Carolines, Mariannes et Pelew, occupant ce qu'il appelle l'Océanie boréale ; il a laissé à son Océanie occidentale le nom de Malaisie que R. P. Lesson lui avait donné ; et il a enfin formé son Océanie australe par la grande île de la Nouvelle-Hollande, et toutes les terres qui l'environnent, jusqu'aux limites de la Micronésie et de la Polynésie : il lui a donné le nom de Mélanésie, et il a appelé ses habitants Mélanésiens, à l'instar de Bory-St-Vincent qui les avait appelés avant lui Mélaniens.

Nous ne croyons pas avoir besoin de tracer ici les limites que d'Urville a données à chacune de ces divisions ; on peut les voir dans son « *Mémoire sur les îles du Grand Océan.* » Nous aurons d'ailleurs plus d'une fois l'occasion de revenir plus tard sur ce sujet.

En somme, d'Urville n'admettait donc que deux races en Océanie. L'une noire, regardée par lui comme la première occupante du sol ; l'autre plus claire, se divisant en deux branches qu'il a appelées Polynésienne et Micronésienne, et dont la première occupait l'Océanie orientale, la deuxième l'Océanie boréale.

La race plus claire n'était, suivant lui, qu'une race de

(1) Après avoir dit, p. 3 « rarement laineux », il dit, p. 4 : « Quelquefois presque laineux, avec un nez épaté, une grande bouche, etc. »

Digitized by Google — Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

conquérants, provenant de l'Ouest, et, pour mieux préciser, de ce qu'il a appelé l'Océanie occidentale, c'est-à-dire de la Malaisie. C'est ce que prouve la citation suivante (1) : « Nous n'hésitons pas à croire que les Polynésiens sont arrivés de l'Occident et même de l'Asie ; mais nous ne croyons point qu'ils soient des descendants des Hindous. Ils ont eu probablement une origine commune avec eux, mais les deux nations étaient déjà séparées depuis longtemps quand une d'elles alla peupler l'Océanie. » Ce qui ne l'a pas empêché, quelques années plus tard, comme nous l'avons déjà dit, d'adopter l'hypothèse de R. Forster, qui les faisait venir d'un continent submergé, situé dans le Sud-Est de la Polynésie, mais peuplé, il est vrai, par l'Asie, avant sa submersion.

Toutefois, d'Urville n'admettait pas que les Polynésiens fussent une colonie de Malais, comme on le croit généralement, tant il y avait pour lui de différence dans les caractères physiques ; c'est à peine même si, sous le rapport linguistique, il avait pu découvrir cinq mots malais de plus que les 55 déjà rencontrés en Polynésie par Martin, l'auteur du voyage de Mariner. « Sans aucun doute, disait-il (2), ces deux nations ont eu jadis des relations ensemble. De longues recherches ont fait découvrir environ 60 mots (3), qui sont évidemment communs entre les deux langues, et c'en est assez pour attester d'anciennes communications ; mais il y a trop de différence dans les rapports physiques, pour que l'on puisse supposer que les Polynésiens ne soient qu'une colonie malaise. » Et il ajoute : « Si la langue des

(1) *Mémoire sur les îles du Grand Océan*, p. 16.

(2) *Mémoire*, p. 17.

(3) Nous avons déjà montré qu'il n'y a même pas 60 mots d'origine malaie en Polynésie ; et d'Urville reconnaît que Martin en avait d'abord indiqué 55. On sait que ce sont les mots malais trouvés en Polynésie, qui avaient surtout porté le rédacteur du voyage de Marchand à conclure que les Polynésiens étaient de même race que les Malais, qu'ils avaient une même origine et qu'ils avaient eu jadis des communications ; mais il ne concluait pas pour cela qu'ils en descendaient, au contraire.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Alfourous de Célèbes présentait plus de rapports avec le Polynésien que le Malai lui-même, je ne balancerais pas à croire que Célèbes a été l'un des berceaux de la race Polynésienne, ou du moins l'une des stations principales dans sa marche de l'Ouest vers l'Est. »

Néanmoins, tout en disant que les Polynésiens différaient trop des Malais pour être leurs descendants, d'Urville trouvait qu'il y avait de grands traits de ressemblance entre les langues polynésienne, malaie et madécasse (1). C'est ainsi qu'on lit dans le texte du voyage de l'*Astrolabe* (2), à propos de la langue des Nouveaux-Zélandais : « Il est certain que le Malai nous a paru être la langue la plus rapprochée du Nouveau-Zélandais, et il est incontestable que l'une des langues a reçu de l'autre certains mots par des communications d'une date déjà bien éloignée. Cependant, faisait-il remarquer lui-même, le nombre des mots vraiment communs aux deux langues est beaucoup moindre qu'on ne le pense généralement. Sur plus de 1500 mots cités dans la grammaire anglaise de M. Kendall et Lee, je n'ai guère pu en trouver plus de cinquante qui appartiennent réellement au Malai : or, c'est à peine 1 sur 30. »

Et c'est après cela qu'il ajoutait (3) : « De fortes présomptions donnent lieu de croire que des îles malaises sortirent primitivement les hardis navigateurs qui prirent possession des deux premières divisions de l'Océanie : Polynésie et Micronésie. »

Il n'y a donc pas à en douter, c'était, dans son Mémoire du moins, à la Malaisie qu'il attribuait l'origine des Polynésiens, et il disait, en parlant des Micronésiens : « Suivant nos conjectures, ce serait aux habitants des Philippines qu'ils pourraient se rapporter, et leur première patrie doit être dans les îles Luçon et Mindanao. » Mais nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit à ce sujet, en parlant des îles Carolines.

(1) *Philologie*, 2e vol., p. 263.

(2) P. 564.

(3) *Mémoire*, p. 6.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

« Les hommes d'une teinte plus claire appartiennent, disait-il encore (1), à une race de conquérants qui, provenant de l'Ouest, se répandit peu à peu sur les îles de l'Océanie et y fonda des colonies plus ou moins considérables. Souvent elle expulsa ou détruisit complétement les premiers possesseurs du sol. D'autrefois les deux races vécurent ensemble en bonne intelligence et leurs postérités se confondirent par des unions multipliées. Enfin il put arriver que les étrangers trouvèrent la place encore vacante. De là cette foule de nuances diverses qui caractérisent les habitants de chaque archipel, sans compter celles qui ont eu pour cause les climats, les habitudes, le régime alimentaire, en un mot les circonstances dues aux localités. »

Quant à la race noire, d'Urville lui donnait pour berceau la Nouvelle-Hollande et toutes les terres qu'il a appelées Mélanésie ; c'est cette race, avons-nous dit, qu'il considérait comme la première occupante.

Voici ses propres paroles (2) : « Nous devons déclarer que nous considérons la race noire comme celle des véritables indigènes, au moins de ceux qui ont occupé les premiers le sol de l'Océanie. » Et, plus loin, il répète : « Nous devons ajouter qu'à notre avis la race mélanésienne dût occuper dans le principe la plupart des îles de l'Océanie. »

C'est à cette occasion qu'il dit : « On observe encore aujourd'hui à Taïti, dans les basses classes, des individus qui, pour la couleur, les formes et les traits du visage, se rapprochent beaucoup du type mélanésien. Cook trouva même à Taïti une tradition qui constatait qu'une tribu entière de noirs très féroces vivait dans les montagnes de l'île, peu de temps avant son arrivée. C'était probablement les tristes débris des primitifs possesseurs du sol, et ces hommes du peuple, dont nous venons de parler, sont des métis issus du mélange des vaincus avec la race conquérante. » Ailleurs nous ferons voir que cela n'est guère qu'un conte.

En parlant des habitants de plusieurs îles des Paumotu :

(1) *Mémoire*, p. 3.

(2) *Mémoire*, p. 3 et 15

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

« Ils ne paraissent être, disait-il encore, qu'une race mixte due à un semblable mélange. »

Enfin, le même observateur soupçonnait que les Papous de Dorey, à la Nouvelle-Guinée, étaient arrivés récemment des régions occidentales, et peut-être, disait-il, des îles Andaman, de Ceylan, ou même de Madagascar.

Il résumait ainsi son opinion : (1) « Il est facile de voir que je n'admets point cette multitude de races adoptée par quelques auteurs modernes. Revenant au système simple et lucide de l'immortel Forster, si bien continué par Chamisso, je ne reconnais que deux races vraiment distinctes dans l'Océanie, savoir : la race mélanésienne, qui n'est elle-même qu'un embranchement de la race noire d'Afrique, et a race polynésienne, basanée ou cuivrée, qui n'est qu'un rameau de la race jaune, originaire d'Asie.

« Et qu'on me permette d'observer, en passant, que je ne vois sur toute la surface du globe, dans l'espèce humaine, que trois divisions ou coupes qui me paraissent mériter le titre de races vraiment distinctes : la première est la race blanche, plus ou moins colorée en incarnat, qu'on suppose originaire des environs du Caucase, et qui occupa bientôt toute l'Europe, d'où elle s'est ensuite répandue sur toutes les parties du globe. La seconde est la race jaune, susceptible de prendre diverses teintes cuivrées ou bronzées : on la suppose originaire du plateau central de l'Asie, et elle se répandit de proche en proche sur toutes les terres de ce continent, sur les îles voisines, sur celles de l'Océanie, et même sur les terres d'Amérique, en passant par le détroit de Behring. La troisième est la race noire, qu'on suppose originaire de l'Afrique, qu'elle occupe dans sa majeure partie, et qui se répandit aussi sur les côtes méridionales de l'Asie, sur les îles de la mer des Indes, sur celles de la Malaisie et de l'Océanie. »

En résumé, comme presque tous les ethnologues, d'Urville ne reconnaissait donc que deux grandes races en Océanie, la jaune et la noire. Que les émigrants allant peu-

(1) *Mémoire*, p. 18.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

pler l'Océanie fussent de race noire ou de race jaune, c'était toujours de l'Asie qu'il les disait sortis, c'est-à-dire de l'Ouest (1). Par conséquent il admettait alors les migrations d'Ouest en Est, avec Forster et tous les partisans de cette opinion que nous avons cités ; mais le seul témoignage qu'il apportait à l'appui de ce qu'il dit, c'est que « les hommes habitant l'intérieur de l'île Célèbes lui ont paru être ceux qui ont le plus de rapport avec la race polynésienne, dans la Malaisie. » Ce fait est véritablement bien remarquable, et il avait déjà été remarqué, ainsi qu'on l'a vu, par R. P. Lesson, à l'occasion des Dayaks de Bornéo.

La race noire était, pour d'Urville, la première occupante de toutes les îles, et la race jaune une race de conquérants, produisant, à Tahiti et aux Pomotou particulièrement, par son mélange avec la première, une race mixte ou de métis.

Pas plus, du reste, que R. P. Lesson et Moërenhout ne l'avaient fait, il ne croyait que les Polynésiens fussent des Malais, mais il était tout disposé à les considérer comme des Malaisiens de Célèbes, surtout si l'on venait à reconnaître que la langue des Alfourous de Célèbes ressemble plus au Polynésien qu'au Malai lui-même.

Si nous avons tenu à donner in-extenso les opinions de d'Urville à ce sujet, c'est qu'elles sont celles qui, en raison de son autorité, ont été adoptées par presque tous les ethnologues modernes. Mais nous avons, dans notre chapitre relatif aux populations malaisiennes, fourni assez de données pour que le lecteur puisse juger lui-même notre propre appréciation. Nous ne reviendrons donc pas ici sur ce que nous avons dit alors (2).

Comme on le voit, c'est à d'Urville, après La Pérouse, que revient l'idée que les Polynésiens étaient une race de conquérants, idée qui a été généralement adoptée, quoiqu'elle ne soit guère démontrée, ainsi que nous le prouve-

(1) On a vu pourtant qu'il avait fini par adopter la croyance d'un continent submergé dans l'Est.

(2) Voy. 1er vol., ch. III, p. 148, 200, 230, 258, etc.

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

rons quand nous parlerons des habitants des îles *Fiji*. C'est à lui aussi qu'est due l'opinion que tous les Mélanésiens ne sont que des Australiens, puisqu'il donne la Nouvelle-Hollande pour berceau à toute la race noire. Cette assertion, nous le savons, n'est pas admissible. La chevelure des Australiens diffère de celle des autres Mélanésiens ; elle est généralement lisse, au lieu d'être crépue ou laineuse comme celle de ces derniers, et nous avons montré que, aujourd'hui du moins, il y a plus d'une espèce d'hommes en Australie, contrairement à l'opinion soutenue par la plupart des écrivains et particulièrement par le continuateur de Péron, le savant commandant de l'*Uranie*, Louis de Freycinet, qui, l'un des premiers, a observé avec soin les habitants de l'Australie.

Quant à la croyance de Forster, adoptée par d'Urville, que la race mélanésienne a été la première occupante de la plupart des îles de l'Océanie, on verra plus tard que rien n'est moins démontré pour la Polynésie proprement dite, et que quelques autres assertions de d'Urville, telle, par exemple, que le métissage des Polynésiens, n'ont pas plus de fondement.

Ajoutons que, dans une note qui termine son *Mémoire sur les îles du Grand-Océan*, et destinée à appuyer les grandes divisions de l'espèce humaine admises par G. Cuvier, Dumont d'Urville dit, — ce qui prouve peut-être un peu qu'il n'avait pas lu, avec autant d'attention qu'il l'avance, l'ouvrage de Bory-St-Vincent : — « Après avoir composé cet écrit, j'ai relu avec attention l'article publié en 1825 par M. Bory-St-Vincent sur l'*Homme*, et, pour la première fois, j'ai vu que M. Cuvier ne reconnaissait que trois variétés dans l'espèce humaine, auxquelles il donne les noms de caucasique ou blanche, mongolique ou jaune, éthiopique ou nègre. Il est assez remarquable que douze années d'études et d'observations, et près de soixante mille lieues parcourues sur la surface du globe, m'aient ramené aux opinions que le célèbre physiologiste avait adoptées depuis longtemps, sans que j'eusse connaissance des écrits où il les avait consignées. Seulement si, comme l'avance M. Bory, M. Cuvier ne sait

Digitized by Google

Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

à laquelle des trois races rapporter les Malais, les Américains et les Papous, je ne balancerai pas un moment à rapporter les deux premiers peuples à la race jaune, et les Papous à la race noire. »

1834.— Après d'Urville, et presque dans le même moment, l'origine asiatique des Polynésiens fut soutenue par le missionnaire écossais Dunmore Lang (1) : non-seulement il admit que les migrations s'étaient effectuées de l'O. vers l'E., mais de plus, comme on l'a déjà vu, que l'Amérique elle-même avait reçu ses premiers habitants de la Polynésie, d'abord peuplée par les Malais. « Je connais, disait-il (2), toutes sortes de raisons pour croire que la population américaine est venue originairement de l'Asie, non, comme on le croit communément, par la route des îles Aleutiennes et le détroit de Behring, mais par les îles de la mer du Sud, et à travers la vaste étendue de l'Océan Pacifique. » Nous avons précédemment montré que les raisons invoquées par le docteur Lang, pour soutenir sa thèse, n'avaient pas l'importance qu'on leur avait attribuée ; nous nous bornerons donc ici à cette courte citation, qui suffit d'ailleurs à prouver que le missionnaire écossais était d'un avis tout-à-fait opposé à celui du missionnaire Ellis, défenseur de l'origine américaine des Polynésiens, et qu'il devait être nécessairement un chaud partisan de l'origine asiatique.

Le R. Lang se basait, pour démontrer cette origine des Polynésiens : sur l'analogie existant entre les Malais et les Polynésiens, quoiqu'il n'y eût cependant, disait-il, qu'une trentaine de mots semblables dans leur langue; sur la similitude d'un grand nombre d'usages entre les Polynésiens et les Asiatiques ; et particulièrement sur la ressemblance des idoles polynésiennes avec celles de l'empire Birman. Ces rapprochements sont assez maigres, comme on le voit, et comme on le verra encore mieux quand nous établirons qu'il n'y a de ressemblances ni dans les caractères

(1) *View of the origin and migrations of the Polynésian*, etc., by Dunmore Lang. — London, 1834.

(2) Ouvr. cité, p. 86.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

physiques, ni dans le langage et les usages de deux peuples, ni dans leurs croyances religieuses, etc.

Après avoir admis l'origine malaise ou asiatique, le Dr Lang, finissant par trouver, comme Marsden l'avait déjà fait, qu'il aurait été impossible aux Polynésiens de franchir la barrière malaise pour se rendre en Océanie, sans y laisser une plus profonde trace de leur passage, crut préférable d'admettre que les Polynésiens provenaient de la Tartarie Chinoise (1). Sur quoi s'appuyait-il pour

(1) Nous croyons devoir citer ici l'opinion émise plus récemment par l'amiral Jurien de la Gravière. (*Voyage de la corvette la Bayonnaise*, t. I, p. 196, note. 3e édit. 1872).

« On s'est beaucoup préoccupé, il y a quelques années, de l'origine des premiers émigrants qui formèrent le noyau des populations indigènes de l'Océanie. Des systèmes diamétralement opposés se trouvèrent en présence. On supposa donc que, partis des bords du continent américain, ils avaient été successivement portés d'île en île par les vents alisés jusqu'aux extrêmes rivages des Philippines ; mais diverses considérations puisées dans une observation plus exacte des coutumes, du langage, considérations que M. Dunmore Lang sut présenter avec beaucoup d'habileté, ont fait abandonner définitivement cette hypothèse. Fondant son opinion sur quelques phrases échappées à La Peyrouse et sur les perturbations auxquelles sont soumis les vents alisés dans le voisinage de l'équateur, M. Dunmore Lang voulut établir la possibilité d'une colonisation qui se serait avancée graduellement de l'Ouest vers l'Est, des rivages de la Malaisie aux côtes de l'Amérique. En notre qualité de marin, nous ne pouvons admettre une hypothèse, appuyée sans doute de raisons très savantes et très ingénieuses, mais contre laquelle proteste notre expérience personnelle. Cinq fois, dans le cours de notre campagne et dans des saisons très différentes, nous avons navigué non loin de l'équateur, entre le 110e et le 160e degré de longitude. Nous croyons pouvoir affirmer que cette navigation eût été complétement impraticable pour les navigateurs primitifs, qui, suivant M. Dunmore Lang, l'auraient accomplie jadis dans leurs frêles pirogues. Il nous semble que si les îles de la Polynésie n'ont point été, comme on l'avait pensé d'abord, peuplées par des émigrations fortuites, s'avançant dans les mers intertropicales, de l'Est à l'Ouest, elles ont dû l'être par des barques isolées ou des flottilles que les tempêtes des mers boréales avaient entraînées vers l'Orient ou vers le Sud. Car il est, suivant nous, de toute impossibilité que le mouvement de colonisation ait eu lieu sous l'équateur de l'Ouest

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

cela ? Sur ce qu'il existe, disait-il, un langage de cérémonie dans l'Indo-Chine, la Malaisie et la Polynésie, et qu'il y a des analogies grammaticales entre le Chinois et le Polynésien. Or ces analogies grammaticales se bornent, d'après lui-même, aux mots identiques *Tong* et *Tonga*, qui signifient respectivement l'Est en Chinois et en Polynésien. On sait en effet que le mot *Tung*, en Chinois, signifie l'Est ; mais le mot *Tonga* est-il chinois comme il l'avance ? nous l'ignorons ; ce que nous savons seulement, c'est, comme nous le montrerons, qu'on ne s'accorde pas sur sa signification à la Nouvelle-Zélande, où il est plus spécialement employé comme nom de vent. M. Lang, du reste, aurait pu ajouter que l'on trouve en Chine plusieurs autres mots identiques à ceux des Polynésiens, tels que *Tu*, tête, *wha*, fleur, etc. ; de même qu'en Cochinchine où le mot *Ku* est le nom donné au chien qui, en Polynésie, ou mieux à la Nouvelle-Zélande, est appelé *Kuri*.

Ces analogies sont évidemment peu nombreuses ; il serait

à l'Est. On ne saurait oublier d'ailleurs que plusieurs fois des bateaux japonais, emportés loin des côtes par les ouragans qui désolent les rivages de Matsmaï, de Niphon ou des Kouriles, sont venus atterrir, tantôt aux Philippines, tantôt au Kamtschatka, quelquefois même aux îles Sandwich. Nous inclinerions à croire que les peuples de l'Océanie, que ceux même du continent américain, ont eu pour ancêtres quelques-uns de ces membres égarés de la famille mongole, et c'est dans les steppes fécondes de l'Asie centrale, plutôt que dans les plaines de l'Hindoustan, que nous serions tenté de placer leur berceau. »

Il avait dit ailleurs dans son texte : « On serait tenté de reconnaître dans les îles Mariannes, ainsi échelonnées du 13e au 20e degré vers le Nord, autant de degrés naturels par lesquels ont dû descendre les émigrations japonaises ou mongoles, des bords de l'Asie septentrionale jusqu'aux groupes occidentaux de l'Océanie. Il est certain que le régime des vents qui règnent dans l'Océan Pacifique rapproche les îles Mariannes des côtes du Japon, tandis que ces mêmes vents les placent, pour ainsi dire, hors de la portée des naturels de la Malaisie. »

On a vu quelle était à ce sujet l'opinion de R. P. Lesson, touchant plus particulièrement les Carolins, et nous nous bornerons à y renvoyer le lecteur.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

certainement plus logique, pour le mot *tonga* du moins, s'il n'est pas chinois, de l'attribuer à l'entraînement de quelque canot polynésien jusque dans ces contrées. Aux orientalistes seuls, du reste, appartient la solution de cette question ; mais, en attendant, ce que l'on sait, c'est que Marsden dit, dans son dernier ouvrage, publié en 1834 (1), qu'il est impossible de trouver un arrangement grammatical entre le Polynésien et aucune langue des continents les plus rapprochés. Aussi regarde-t-il le Polynésien comme original, en ce sens que son origine est dans cet état d'obscurité au-delà duquel on ne peut tracer aucune ligne de dérivation ou de connexion. C'est ce qui a fait dire par M. Jules Garnier (2), avec raison, quoiqu'il n'en ait guère tenu compte plus tard, que « cette assertion catégorique de Marsden semble montrer que le peuple polynésien, protégé de tous côtés par d'infranchissables barrières naturelles, n'a jamais pu, aux temps anciens, être envahi par d'autres peuples, pendant que lui, au contraire, s'écoulait peu à peu vers l'Occident, semblable à un ruisseau que les eaux de la mer ne peuvent remonter, mais qui descend constamment vers elles. » On verra plus tard combien ce mot « descendre » était juste. Nous ferons voir, en effet, que le peuple polynésien, d'après les traditions elles-mêmes, au lieu de venir de l'Ouest ou de l'Est directs, s'est dirigé, ou est descendu, comme le disent les traditions, du Sud vers le Nord, ou mieux du Sud-Ouest vers le Nord-Est. Ici, il doit suffire de faire cette remarque qui, à notre avis, est de la plus haute importance pour la question que nous cherchons à résoudre.

Après cela, inutile sans doute de dire que l'analogie trouvée par M. Lang dans les langages cérémoniels de l'Indo-Chine, de la Malaisie et de la Polynésie, n'existe qu'incomplètement, ou pour mieux dire, n'existe pas du tout dans la dernière contrée comparée aux deux premières ; car s'il a existé, il a tout-à-fait disparu aujourd'hui, et il semble

(1) *Miscellaneous Works*, p. 5.

(2) *Mémoire sur les Migrations polynésiennes*, p. 39.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

résulter de nos recherches que ce langage, compris seulement par les prêtres et les chefs, n'était que l'ancien langage des ancêtres ou premiers émigrants partant de l'Hawahiki. Nous essaierons de démontrer ultérieurement que ce langage n'était bien probablement que la langue maori ancienne.

En somme, on peut dire que, comme tous ses confrères, le missionnaire Lang appuie surtout sa croyance en une origine asiatique des Polynésiens et des Américains, sur les traditions bibliques, et que les autres raisons, données par lui pour étayer cette croyance, ont peut-être moins d'importance encore que toutes celles de ses devanciers. Il en est pour ainsi dire de même, comme on l'a vu, des raisons qu'il a invoquées pour soutenir que l'Amérique a été peuplée par l'Asie et par des émigrants traversant la Polynésie, au lieu de passer, comme le dit Ellis, par le détroit de Behring.

1836. — En 1836, parut la compilation de Rienzi, intitulée *Océanie pittoresque*, dans laquelle on voit que l'auteur était partisan, lui aussi, de l'origine malaisienne des Polynésiens (1).

De Rienzi, au lieu des deux races admises par tous ses prédécesseurs, en comptait quatre bien distinctes en Océanie : La Malaise, la Polynésienne ou Daya, l'Endamène et la Papoua. Toutes, suivant lui, avaient eu pour berceau l'île de Bornéo.

Pour lui, les Polynésiens n'étaient donc que des Dayaks, et, comme d'Urville, c'est avec les Bouguis de Célèbes qu'il leur trouvait le plus de ressemblance. Cette opinion, on l'a déjà vu, était celle de R. P. Lesson pour les Dayaks eux-mêmes (2). En outre des habitants de Célèbes, de Rienzi

(1) *Univers Pittoresque. Océanie*, 3 vol. par Domeny de Rienzi, 1836, Firmin Didot. — p. 303 et suiv.

Nous avons vu précédemment que de Rienzi avait, dès le 17 décembre 1831, lu à la Société de géographie le mémoire où il établissait les nouvelles divisions de l'Océanie, tandis que celui de d'Urville, daté du 27 décembre 1831, ne parut que quelques jours plus tard, le 5 janvier 1832.

(2) A la page 27 de sa *Mastologie méthodique*, il dit, en parlant

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

regardait ceux des Philippines, et même ceux des Palaos, comme appartenant aussi à la race daya.

C'était, d'après lui, la race noire endamène qui avait « vraisemblablement » formé la population primitive de l'Océanie (1). Il pensait qu'elle avait été chassée de Bornéo par la race papua et que celle-ci, à son tour, avait elle-même été chassée par la race malaise.

Pour lui, la Nouvelle-Guinée avait été le foyer des Mélanésiens, quoique cette race fût venue primitivement, disait-il, de Bornéo, de même que toutes les autres races. On a déjà vu précédemment que Forster plaçait aussi le foyer de la race noire océanienne dans l'île de la Nouvelle-Guinée. Il disait enfin qu'après avoir été chassée de la Nouvelle-Guinée par les Papua, la race endamène s'était refugiée à la Nouvelle-Hollande (2).

En somme, pour de Rienzi, c'étaient ces quatre races qui, par leur croisement, avaient donné naissance à un certain nombre de variétés ; mais toutes avaient eu Bornéo pour foyer primitif. C'est de cette île, regardée par lui comme l'*officina gentium* de l'Océanie, qu'étaient sortis la langue et les peuples polynésiens, les langues et les peuples de l'Océanie occidentale et australe.

Ce qui prouvait, disait-il, que le Daya était la langue mère du Polynésien, c'est qu'il y avait trouvé une centaine de mots polynésiens : pour appuyer son opinion, il renvoyait à un tableau de 21 langues de l'Océanie dressé par lui. Or, que démontre ce tableau ? Que c'est surtout par les noms de la numération que les Dayaks, comme les Battaks, les Bouguis les Tagals, etc., se rapprochent des Hawaiiens, des Tahitiens, des Maori et autres Polynésiens, mais que, excepté un certain nombre d'autres mots, évidemment polynésiens, tous les autres, au contraire, diffè-

de la famille Dayak qu'elle fut « très-certainement souche de la race océanienne.

(1) Tome I, p. 19.

(2) De Rienzi regardait les habitants de Vanikoro comme des Endamènes ou Australiens.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

rent complètement de ceux de la Polynésie, et ne sont que des mots malais ou javanais. Ainsi, à part les mots suivants de la numération à Mindanao, d'après Forrest : *isa* un ; *daua*, deux; *telu*, trois ; *apat*, quatre ; *lima*, cinq ; *anom*, six ; *petie*, sept ; *walu*, huit ; *sean*, neuf ; *sampulu* ou *puru*, dix, nous n'avons trouvé, sur 800 mots environ recueillis par lui dans cette île, à laquelle d'Urville attribuait la provenance des Micronésiens, que les quelques mots suivants se rapprochant du Polynésien : *ka*, à ; *atte*, foie ; *alema*, main ; *walle*, maison ; *matta*, œil ; *ang'inn*, vent ; *ina*, mère ; *watu*, pierre ; *élong*, nez ; *ulo*, tête (1).

Le fait que cite de Rienzi est néanmoins de la plus grande importance, puisqu'il établit, entre les Polynésiens et les Dayaks, une parfaite identité de langage pour un certain nombre de mots. On comprend parfaitement après cela que, retrouvant, d'autre part, chez eux, tous les caractères physiques, les coutumes, etc., des Polynésiens, il en ait conclu que le Daya était la langue mère de la langue polynésienne : il est vrai que, pour les mêmes raisons, il eût pu tout aussi bien conclure le contraire.

Nous avons déjà traité suffisamment ce sujet et nous avons montré que ces ressemblances n'existent pas seulement pour les Dayaks, mais qu'on les a observées aussi chez les Battaks, les Bouguis, les Alfourous, et même chez les Javanais et les Malais. Il n'est donc pas nécessaire de nous y arrêter davantage.

« En admettant, disait de Rienzi (2), que le foyer primitif des Polynésiens a été dans l'île de Bornéo et chez les Daya, et particulièrement les Daya-Idaans qui habitent le Nord de cette grande terre, la grande difficulté d'origine disparaît : la langue et les peuples polynésiens, ainsi que la langue et les peuples de l'Océanie occidentale et australe, seraient venus de ce point central. Déjà j'ai considéré les Dayers et les Ygolotes de Bornéo comme leurs sources. Ainsi, ajoutait-il, une langue et un grand peuple océanien se seraient

(1) Voy. les tableaux linguistiques placés à la fin du chapitre.

(2) Ouvr. cite, t. I, p. 70.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

répandus de Bornéo à Madagascar, c'est-à-dire à 1400 lieues à l'Ouest, et de Bornéo à Waïhu ou Pâques, 2520 lieues à l'Est ; enfin de Formose et d'Hawaii au Nord, jusqu'à l'extrémité de la Nouvelle-Zélande au Sud, environ 1800 lieues. »

Ce qui ne l'a pas empêché de dire ailleurs, et nous croyons devoir citer encore ce passage pour montrer quelle confiance il faut accorder aux énonciations de Rienzi : « C'est à tort que les géographes et les philologues ont répété que tous les peuples de race malaise parlent, depuis Madagascar jusqu'à Pâques des dialectes d'une seule et même langue, et que cette langue est le Malayou ; cette erreur, tant de fois répétée, n'en est pas moins une erreur. » C'est, comme on voit, la paraphrase écourtée de l'observation déjà présentée à ce sujet par Balbi, et qui est si vraie, comme nous aurons tant d'occasions de l'établir.

Du reste, tout en reconnaissant, dans la langue polynésienne, le système du Malayou dans sa plus grande simplicité, de Rienzi disait encore : « Cependant le Polynésien ressemble moins au Malayou qu'au Malakassou, et le Tonga ressemble plus au Tagal qu'au Malayou (1). » Ce qui prouve bien, dirons-nous ici en passant, qu'il n'avait qu'une connaissance incomplète du Polynésien, puisque ce langage ne ressemble davantage au Malakassou que par sa numération, et que le Tonga ressemble plus au Maori qu'au Tagal, ainsi que nous l'avons déjà fait voir (2).

En résumé, de Rienzi ne voyait dans les Polynésiens que des émigrants de la Malaisie, et pour lui, la race polynésienne était la même que la race daya. Aussi l'a-t-il appelée race daya ou polynésienne.

1838. — Parmi les partisans de la théorie asiatique, il en est un surtout qui doit nous arrêter quelque temps, en rai-

(1) Ce n'est point en effet le Malai seulement, comme on le croit généralement, qui a été retrouvé à Madagascar, dans la numération, mais bien le Polynésien ; aux Philippines ce n'est pas non plus le Malayou.

(2) Voir préface des vocabulaires Maori et Tahitien, traduits par nous, et encore inédits.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

son des faits et des raisonnements qu'il apporte à l'appui de l'origine malaise des Polynésiens, et de l'autorité qu'on lui accorde généralement. Cet écrivain est le missionnaire anglais John Williams, qui a résidé plus de dix-huit ans en Océanie, et qui a publié le récit des entreprises des missionnaires dans les îles de la mer du Sud (1).

J. Williams, comme presque tous ses prédécesseurs, n'admettait que deux races distinctes et d'origine différente, dans les îles du Pacifique. Il appelait l'une la race polynésienne nègre ou occidentale, et l'autre la race polynésienne orientale : celle-ci est, dit-il, de couleur de cuivre clair et a la mine malaise. Il trouvait que cette dernière était évidemment d'origine asiatique par son caractère général, par sa contenance malaise, et, comme preuves surabondantes, il citait : l'affinité presque complète qu'il trouvait entre la caste de l'Inde et le *tapu* des îles de la mer du Sud ; la ressemblance des opinions et des procédés à l'égard des femmes, en Polynésie et au Bengale plus particulièrement ; la pratique commune de ne pas manger certains aliments ; la conduite barbare des deux contrées pour les malades ; le sacrifice des veuves aux funérailles de leurs maris ; enfin, un grand nombre de jeux et d'usages (2).

Pour lui, tous ces rapprochements indiquaient clairement l'origine asiatique des Polynésiens ; mais c'était surtout la correspondance des langages qui, à l'entendre, appuyait le plus son opinion. C'est ainsi qu'il trouvait que beaucoup de mots étaient les mêmes dans tous les dialectes des îles de la mer du Sud, et qu'il citait à l'appui les quelques mots suivants, si connus et si peu nombreux, pris dans les dialectes rarotongan et malai :

Œil, *mata*, *mata*; — mort, *mate*, *mate*; — nourriture, *manga*, *makann* ; — oiseau, *manu*, *manu* et *burong ;* — poisson, *ika*, *ikann* ; — eau, *vaï*, *vaï* et *ayer-aer* ; etc.

(1) *A Narrative of missionnary enterprises in the South Sea Islands*, by John Williams. — London, 1837.

(2) Nous avons précédemment établi le peu d'importance de la plupart de ces rapprochements.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Il signalait particulièrement l'emploi que les Polynésiens font de la numération malaise, avec peu de différence, disait-il, quoiqu'il y en ait une plus grande qu'avec celles de toutes les autres tribus malaisiennes, comme on a pu s'en assurer par la comparaison que nous en avons faite. Enfin il trouvait que c'était la langue des indigènes de Samoa, dans laquelle le *s* et le *l* sont fréquemment employés, qui ressemblait le plus à la langue malaie. Il concluait que ces circonstances devaient faire regarder les Polynésiens, couleur de cuivre, et les diverses tribus habitant l'archipel Indien, comme ayant la même origine.

Il ne disait d'ailleurs rien de bien satisfaisant sur la race qu'il appelait polynésienne-nègre ; il se contentait d'exprimer l'espérance que, lorsqu'on aurait obtenu quelque connaissance du langage et des traditions de cette race, une partie de l'obscurité qui enveloppe son origine disparaîtrait. En attendant, il ne lui répugnait pas de la croire partie des îles asiatiques, en suivant la même route, et de la regarder comme ayant habité toutes les îles avant l'arrivée des Malais-Polynésiens, qui l'auraient chassée de beaucoup de ces îles, mais non pas de toutes.

En somme, au sujet de cette dernière race surtout, ce n'était que l'opinion de Forster, adoptée sans commentaire et sans la moindre preuve ; c'est pourquoi nous ne nous y arrêterons pas plus longtemps. Nous ajouterons seulement que ce fut au moment où il cherchait à répandre le Christianisme dans l'île Erromango, l'une des Nouvelles-Hébrides de Cook, et alors qu'il était à même de pouvoir observer lui-même la race mélanésienne, c'est-à-dire sa race polynésienne-nègre, que le malheureux missionnaire fut tué par les indigènes en 1839.

Voici comment J. Williams réfutait les objections faites à son opinion de l'origine malaise des Polynésiens. Nous croyons utile de transcrire ici la traduction du texte de l'auteur, à cause de son importance et malgré la longueur de cette citation (1).

(1) *A Narrative*, etc., p. 504, ch. XXIX.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

« Trois objections principales, disait-il, ont été faites à cette opinion et ont été considérées comme formidables : 1° La distance qui sépare la côte malaie de Tahiti ; 2° la permanence des vents alisés entre les Tropiques ; 3° l'incapacité des pirogues indigènes pour de longs voyages. Mais je puis montrer que ces difficultés ont été exagérées.

« Examinons la première, c'est-à-dire la distance qui existe entre la côte malaie et Tahiti, les Sandwich et autres îles.

« Cette distance est d'environ 100 degrés ou 7000 milles (1), et l'on pense qu'il est impossible à des sauvages d'avoir fait un pareil voyage avec leurs pirogues et leur connaissance imparfaite de la navigation. Sans doute, s'il n'y avait pas d'îles sur la route, j'admettrais moi-même la force de cette objection, et je l'admets même si l'on a voulu dire qu'ils sont allés directement de la côte malaie aux îles les plus à l'Est. Mais, si nous pouvons démontrer qu'un pareil voyage s'est accompli à l'aide de très-courtes étapes, cette difficulté n'en sera plus une.... Supposons, par exemple, que les ancêtres des insulaires actuels sont partis de la côte malaie, et nous allons voir quelle aurait été leur route.

« En avançant de cinq degrés, ou 300 milles, ils auraient atteint Bornéo ; de là, traversant le détroit de Macassar, qui n'a que deux cents milles de largeur (2), ils seraient arrivés à Célèbes, île qui est à 8 degrés de la Nouvelle-Guinée, mais ayant pour intermédiaires les grandes îles Belley

(1) Pour lui, tous les degrés étaient, paraît-il, de 24 lieues environ ou 72 milles. Cependant plus loin il les fait de 20 lieues.

(2) Du cap Kanioungan ou Mangkalihat, sur Bornéo, à la côte ferme de Célèbes, la largeur n'est que de un degré et dix minutes. A ce point, près de la côte de Célèbes, se trouve le groupe des sept îles Pangalassian, dont la plus éloignée, appelée par les Hollandais *Noordwachter* (gardienne du Nord), n'est qu'à 55 minutes de distance du cap Kanioungan. Le passage de Bornéo à Célèbes, et *vice versa*, est donc des plus faciles, puis que ces deux terres ne sont, en cet endroit, distantes que d'une vingtaine de lieues. La partie méridionale du détroit de Macassar est, au contraire, assez large. (Renseignements fournis par M. Meyners d'Estrey.)

Digitized by Google

Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

et Céram. La distance de la Nouvelle-Guinée aux Hébrides est de 1200 milles ou 20 degrés; mais les îles intermédiaires sont si nombreuses que le voyage aurait pu se faire à l'aide d'étapes courtes et commodes : cinq cents milles séparent les Nouvelles-Hébrides des Fiji, et, trois cents milles environ plus loin, on trouve les îles des Amis. Par une autre étape de 500 milles, on est porté aux îles des Navigateurs, et, entre ces deux derniers points, on rencontre trois autres groupes. Enfin, des îles des Navigateurs aux îles Hervey, la distance est d'environ 700 milles (230° Long. E.), et, de là au groupe de la Société, il y a environ 400 milles de plus, ou 130 lieues.

« Ainsi s'évanouit, je pense, chaque difficulté, car l'étape la plus longue, dans le voyage de Sumatra à Tahiti, serait celle des îles des Navigateurs au groupe Hervey, environ 700 milles, et les habitants de Rarotonga disent que leur ancêtre Karika venait de là (1).

« Indiquons les deux points extrêmes : les îles Sandwich et la Nouvelle-Zélande. Les premières îles sont à environ 2500 milles au Nord de Tahiti ; mais, en partant des Marquises, le voyage serait facile, puisque la distance est moindre de 6 à 800 milles, et que les vents alisés pousseraient rapidement les voyageurs. Les traditions indigènes s'accordent d'ailleurs avec cette hypothèse ; et l'une d'elles rapporte, qu'après la formation de l'île par la rupture d'un œuf, un immense oiseau avait déposé sur l'eau un homme et une femme, avec un porc, un chien et une paire de poules ; ils arrivèrent dans un canot qui venait des îles de la Société, et ce furent eux qui devinrent les ancêtres des habitants actuels. Dans une autre, il est dit qu'un certain nombre de personnes vinrent de Tahiti, dans un canot, et que, s'apercevant que les îles Sandwich n'étaient habitées que par des dieux ou des esprits, elles se fixèrent à Oahu (2).

(1) On verra plus tard que cette assertion est très probablement inexacte, et que la tradition a été mal interprétée par M. Williams.

(2) Nous aurons plus tard à revenir sur ces traditions des Sandwich, que nous chercherons alors à expliquer.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

De pareilles traditions, en l'absence de preuves évidentes du contraire, doivent être admises pour confirmer la théorie que je soutiens.

« En partant de Tongatabou ou des Fiji, pour atteindre la Nouvelle-Zélande, il y aurait comparativement peu de difficultés. La distance, en effet, est d'environ 1200 milles; mais si le vent se met à souffler du N.-E., ce qui arrive fréquemment, le voyage peut être fait en peu de jours.

« Ainsi donc est détruite, je crois, la première objection faite à ma théorie. »

C'est avec raison, et nous le prouverons surabondamment plus tard, que J. Williams soutient que la distance n'aurait pas été un obstacle pour des émigrants de la Malaisie se rendant en Polynésie : non-seulement, comme il l'avance, les canots de cette époque étaient peut-être autrement grands que ceux rencontrés par les premiers navigateurs européens, — et pourtant ces canots l'étaient déjà suffisamment, — mais, à notre avis, les migrations auraient pu avoir lieu avec les pirogues que possèdent encore les Polynésiens pour leurs grands voyages, tant ils étaient bons marins et navigateurs entreprenants, surtout autrefois : c'est ce que prouvent toutes leurs traditions et les connaissances géographiques qu'elles constatent. De nombreux exemples, assez récents, montrent d'ailleurs que les pirogues actuelles peuvent être entraînées à des distances considérables de leur point de départ. Nous aurons à y revenir longuement quand nous nous occuperons des migrations, et surtout des traditions qui tracent l'itinéraire des Polynésiens, depuis leur départ du pays d'origine.

Comme le dit J. Williams, les nombreuses îles jetées sur la route auraient pu leur servir d'étapes, et leur permettre d'atteindre ainsi, successivement, les îles les plus orientales de la Polynésie. Quand on jette les yeux sur la carte, on ne peut même avoir d'autre opinion que la sienne, car c'est bien par là que les émigrants auraient eu à passer, en partant de la Malaisie pour se rendre en Polynésie. Mais rien ne prouve, avons-nous déjà dit, et nous le ferons voir en temps opportun, que les îles intermédiaires, qu'on regarde

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

comme peuplées d'abord par la race noire, aient jamais reçu la visite d'une autre race, soit en passant, soit pour s'y fixer, car la langue de cette race noire ne présente quelque vestige de la langue polynésienne que dans les îles les plus proches de la Polynésie. Il est bien certain, d'un autre côté, que les émigrants n'auraient pu suivre exactement la route indiquée par J. Williams et franchir sans hésitation 500 ou 700 milles, s'ils n'avaient eu une connaissance antérieure des îles qui se trouvaient à cette distance les unes des autres ; or il est difficile d'admettre une pareille connaissance ; tout au plus pourrait-on supposer qu'ils y sont arrivés involontairement.

Mais toujours est-il, répéterons-nous, que s'il n'y avait eu d'autre obstacle que la distance, les Malais auraient certainement pu se répandre dans toute la Polynésie.

« Je vais maintenant, dit J. Williams, examiner la deuxième objection : L'existence des vents alisés.

« Cette objection est celle que beaucoup d'auteurs ont considérée comme un argument puissant contre l'origine asiatique des insulaires de la mer du Sud ; mais je ne puis y attacher tant d'importance.

« Il est certain que les vents alisés règnent généralement, et que les canots indigènes ne peuvent lutter contre eux ; mais après avoir observé, j'ai acquis la conviction que les vents n'ont pas une direction tellement uniforme qu'elle soit capable d'empêcher les Malais d'atteindre les divers groupes et les îles dans lesquels leurs descendants sont aujourd'hui répandus.

« Tous les deux mois au moins, il y a, pendant quelques jours, des vents frais de l'Ouest, et il arrive en février ce que les indigènes appellent les jumeaux de l'Ouest, c'est-à-dire un vent d'Ouest qui souffle pendant plusieurs jours de suite ; il fait alors le tour du compas et revient dans les 24 heures au même point. J'ai souvent vu qu'il continuait pendant huit à dix jours, et, une fois, je l'ai vu durer pendant plus de quinze : de sorte que la prétendue difficulté présentée par la persistance des vents d'Est est parfaitement imaginaire.

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

« Ayant déjà dit que la plus longue étape, en allant de Sumatra à Tahiti, serait de 700 milles, j'ajouterai que j'ai, moi-même, dans mon premier voyage aux îles des Navigateurs, fait, en peu de jours, 1600 milles directement à l'Est. »

On a vu que l'existence de ces vents alisés a porté Queiros à supposer l'existence d'un continent méridional, pour expliquer le peuplement des îles polynésiennes, peuplement qui, avec eux, lui paraissait impossible par l'Asie, et que son opinion a été partagée surtout par Claret de Fleurieu, de Chamisso, et plus particulièrement encore par Forster, Moërenhoüt et Dumont-d'Urville. On a vu aussi que c'est l'existence des mêmes vents qui a fait placer par Zuniga le berceau des Polynésiens en Amérique, tant ces vents étaient pour lui un obstacle insurmontable à la provenance asiatique ou seulement malaise des Polynésiens. Mais on a vu également que La Pérouse a été le premier à démontrer qu'ils n'étaient pas un obstacle, puisqu'ils étaient remplacés, dans le cours de l'année, par des vents tout-à-fait contraires. L'expérience de J. Williams, vient donc corroborer l'assertion, si longtemps restée inconnue, du grand navigateur français. Quand nous parlerons des migrations et des vents avec lesquels elles se sont opérées, nous démontrerons par de nombreux exemples, fournis par les Kotzebüe, les Beechey, les Dillon, etc., que la direction des vents alisés ne s'opposait pas aux voyages de l'Ouest vers l'Est, puisque ces exemples ne pouvaient être produits que par des vents soufflant de la partie de l'Ouest.

Du reste, disons-le de suite, on s'accorde à reconnaître que l'argument tiré de la direction des vents alisés, si sérieux alors qu'on ignorait le renversement des vents à certaines époques de l'année, n'a aujourd'hui aucune valeur. C'est ce que savaient certainements tous les marins de l'Océan Pacifique, avant que Maury (1) et Kerhallet (2) n'en

(1) Maury, *Géographie physique de la mer*, et travaux résumés par M. Julien, officier de marine, sous ce titre : *Courants et révolutions de l'atmosphère de la mer*, 1849.

(2) *Considérations générales sur l'Océan Pacifique*, par M. Ch. Philippe de Kerhallet, capitaine de vaisseau, 1856.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

eussent réuni les preuves scientifiques, car il n'est peut-être pas un navigateur de la Polynésie qui n'y ait éprouvé quelque coup de vent du N.-O. au S.-O., ainsi que cela résulte du récit de leurs voyages (1). Si donc il n'y avait eu que cet obstacle, les Polynésiens auraient, en effet, fort bien pu franchir toutes les distances pour se rendre dans les îles qu'ils occupent (2).

Enfin J. Williams réfute en ces termes la troisième objection faite à sa théorie :

« La troisième objection, tirée de la construction des canots indigènes, paraîtra sans doute aussi peu fondée que les autres, d'après les courtes considérations qui vont suivre.

« Dans l'histoire de Sumatra, de Marsden, différents faits sont rapportés qui prouvent que, longtemps avant la visite des Européens, les peuples de Sumatra étaient allés fonder, dans l'archipel de l'Est, des états maritimes puissants et étendus. En 1573, le roi d'Achian se montra avec une flotte qui couvrait, dit-on, le détroit de Malacca; il ordonna d'attaquer trois frégates portugaises qui étaient dans la rade pour protéger les navires de commerce, et l'attaque fut exécutée avec une telle décharge d'artillerie, que les navires portugais furent détruits avec leurs équipages. En 1615, le même roi attaqua de nouveau l'établissement avec une flotte de 500 voiles et de 6,000 hommes, etc. Dès lors, où trouver l'empêchement à reconnaître qu'une population, si avancée dans l'art de la navigation, pouvait aisément faire des voyages dans tous les points de l'Océan Pacifique ?

« Un écrivain moderne nous apprend que la côte de la Nouvelle-Hollande était connue depuis bien longtemps par les Malais. Chaque année une flotte de pros, au nombre de 200, quitte Macassar pour y aller pêcher. Cette flotte part

(1) Voy. Cook et Vancouver, édit. en 5 vol. trad. d'Henry, t. I, p. 107, 151.

(2) Consulter, à ce sujet, les voyages de Beechey, Dillon, et autres marins modernes, et particulièrement le 2e chapitre de l'ouvrage de M. de Quatrefages sur les *Polynésiens*, où il expose, avec son talent ordinaire, tous les témoignages favorables à la possibilité des migrations malaisiennes.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

en janvier, pendant la mousson d'Ouest, et va d'île en île jusqu'à ce qu'elle soit arrivée au N.-E. de Timor ; puis elle gouverne alors au S.-E. et S.S.E, ce qui la porte à la côte de la Nouvelle-Hollande. De là, le corps de la flotte fait route à l'Est, laissant çà et là une division de quinze à seize pros sous le commandement d'un rajah, dont le pros est le seul qui possède une boussole. Après avoir pêché le long de la côte, vers l'Est, jusqu'à la fin de la mousson d'Ouest, tous alors retournent. Chaque portion détachée de la flotte se met en route, vers la fin de mai, sans attendre les autres. On gouverne au N.-O. pour retourner, et cette route conduit sur quelque point de Timor : une fois là, le chemin est facile à retrouver pour arriver à Macassar, où les trafiquants chinois qui attendent, achètent les diverses cargaisons.

« Cela dit, il est sans doute inutile de faire remarquer que les ancêtres des insulaires de la mer du Sud ne durent pas émigrer dans les chétifs canots que leurs descendants emploient aujourd'hui dans beaucoup d'endroits, mais bien dans des navires pareils à ceux dans lesquels ils étaient, quand ils attaquèrent et coulèrent à fond les frégates portugaises, et assaillirent l'établissement de Malacca. En outre, nous avons des preuves qu'anciennement les Tahitiens et les insulaires des îles de la Société avaient des canots bien supérieurs à ceux qu'ils emploient aujourd'hui, et avec lesquels ils accomplissaient des voyages extraordinaires. L'une de leurs traditions rapporte même que l'un de leurs ancêtres visita toutes les îles des Amis, et même Rotuma, qui est à 2,000 milles à l'Ouest de Tahiti, et qu'il apporta de cette île le fameux vieux siège appelé *Reua*.

« Je pense donc, après cela, que toute difficulté a disparu, et qu'on n'a pas besoin de recourir à la théorie mise en avant par quelques écrivains, et soutenue avec une certaine force par M. Ellis : que les insulaires polynésiens sont venus de l'Amérique du Sud (1).

(1) Ellis, *Polynesian researches*, vol. I, p. 122, et *Tour through Hawaii*, p. 443.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

« J'aimerais plutôt dire en raison de la conformité physique, de la conformité de structure du langage, et des autres circonstances qui établissent l'identité des Polynésiens et des aborigènes de l'Amérique (1), que ces derniers gagnèrent le continent à travers les îles du Pacifique. Mais ceci, bien qu'intéressant, est un sujet dans lequel je ne puis entrer. Je dirai seulement encore que je suis si bien convaincu de la possibilité d'accomplir le voyage de Sumatra à Tahiti, dans l'un des grands canots des naturels, que, s'il pouvait en résulter quelque chose d'utile, je n'hésiterais pas d'entreprendre un pareil voyage. »

Quant à cette troisième objection, John Williams nous semble la réfuter avec d'autant plus de raison, en apparence, qu'il finit par partager notre manière de voir, c'est-à-dire par admettre que les émigrants auraient pu se transporter jusqu'aux îles les plus orientales, même avec les canots qu'on a trouvés en leur prossession lors de la découverte. A plus forte raison ils auraient pu le faire à l'aide de canots beaucoup plus grands, tels que ceux trouvés autrefois en Polynésie, et que nous y avons encore vus lors de notre voyage avec *l'Astrolabe* : ces embarcations, comme on verra, étaient plutôt de véritables petits navires, par le tonnage et le nombre des hommes composant leur équipage, que de simples bateaux, ainsi que pourrait le faire supposer cette appellation de canots, employée par les écrivains.

En somme, il résulte bien encore une fois de la réfutation faite par John Williams de ces trois objections, que les Malais auraient certainement pu se transporter en Polynésie ; mais, comme il le dit lui-même, cela ne fait pas disparaître toute difficulté et n'explique pas, parculièrement, pourquoi les Polynésiens parlent un langage qui diffère foncièrement de celui des Malais ; pourquoi leurs usages, leurs coutumes, leurs croyances religieuses, les noms de leurs animaux, de leurs plantes alimentaires, etc., diffèrent également : toutes choses qui trouveront nécessairement leur explication dans le cours de notre travail.

(1) Nous avons précédemment réfuté cette assertion.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Certes, dirons-nous en terminant, personne plus que John Williams, par son long séjour en Océanie, ses voyages dans les principaux archipels, ses études consciencieuses, n'était à même de traiter une pareille question ; s'il ne l'a pas résolue d'une manière tout-à-fait satisfaisante, cela a tenu, d'abord à ce qu'il lui manquait une foule de données qui n'ont été acquises que plus tard, et qu'il s'était trouvé réduit à ses propres observations, si importantes d'ailleurs ; puis, qu'on nous permette de le dire, à ce qu'il était missionnaire. Il est bien évident, en effet, qu'il ne pouvait chercher à soutenir, par écrit, que l'origine asiatique des Polynésiens.

1843. — On peut se demander s'il faut placer Dieffenbach, l'auteur d'un ouvrage intéressant sur la Nouvelle-Zélande (1), parmi les partisans d'une origine asiatique des Polynésiens. On a déjà vu précédemment qu'il a émis, comme d'Urville et Ellis, les opinions les plus contradictoires ; mais, de ses propres réflexions, il est peut-être permis de supposer qu'il doutait de la possibilité d'une pareille origine. Voici en effet ce qu'on lit dans son ouvrage (2) :

« La tradition que nous avons trouvée généralement admise à la Nouvelle-Zélande : que les ancêtres des Nouveaux-Zélandais venaient de l'Est et non de l'Ouest, comme on l'assure pour appuyer la théorie de leur émigration d'Asie, soulève d'importantes remarques.

« La vraie race polynésienne est séparée de l'Asie par les nègres austraux et les Malais, races qui, étant inférieures à la fois par la force physique et les capacités intellectuelles aux Polynésiens, ne peuvent être regardées comme les ayant chassés vers l'Est. Je n'ai nullement l'intention d'établir une théorie nouvelle ; mais si nous nous laissons guider par la tradition, par le langage et par la distribution géographique des vrais Polynésiens, il est évident que, s'ils sont venus de la péninsule de Malacca, ou de Java, ou de Bornéo, la migration aurait eu lieu dans les temps tout-à-fait primitifs, et alors que la langue mère des Malais et des

(1) *Travels in New-Zealand*, etc., 2 vol. — London, 1843.

(2) T. II, ch. 6, p. 98.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Polynésiens n'avait pas éprouvé d'altération. Il est évident aussi qu'ils ne peuvent avoir cheminé graduellement à travers la chaîne d'îles qui s'étend depuis Java jusqu'aux îles Viti, car s'ils l'eussent fait, on trouverait beaucoup de ces îles habitées par la race polynésienne, et non par la race des nègres austraux. »

Et Dieffenbach ajoute : (1) « D'un autre côté, la belle mine ordinaire des Nouveaux-Zélandais, l'expression juive de leurs traits, la couleur très claire de leur peau, et toutes leurs coutumes, nous rappellent fortement cette civilisation asiatico-africaine primitive, qui s'éleva à son plus haut degré sous les empires phénicien, tyrien et carthaginois, et attestent que les Polynésiens ont des rapports plus intimes avec les nations qui ont l'Asie pour lieu d'origine, mais desquelles ils sont séparés aujourd'hui par les tribus noires. Le baptême des naturels, les lois du *Tapu*, le cachet monothéiste des croyances religieuses, tout, en un mot, nous rappelle fortement les nations asiatiques. »

On voit, par ces deux citations, qu'il n'était pas bien fixé lui-même sur le lieu d'origine des Polynésiens.

Après cela, inutile sans doute de dire que Dieffenbach n'admet que les deux grandes variétés de race, déjà tant de fois signalées: la noire, et celle qui est plus claire ; mais, ce qu'il importe d'ajouter, afin de surprendre sa véritable opinion, c'est qu'il divise la race plus claire en trois groupes. Le premier, pour lui, se compose des vrais Polynésiens ; il est caractérisé par les mythes de Maui, l'usage religieux du *Tapu*, celui du *Kawa*, mais surtout par la ressemblance des dialectes. Le deuxième groupe occupe les îles au Nord et à l'Est des précédentes : les populations sont, dit-il, généralement plus noires, n'ont pas l'usage du *Kawa*, qu'elles remplacent par le *Bétel*, et possèdent des traditions distinctes ; leur langage a beaucoup de points de ressemblance, mais il forme plusieurs dialectes séparés, qui sont appelés Tagal, Bissaya, Kawi, Kingsmill, Gilbert, etc. Enfin le troisième

(1) Loc. cit., p. 90.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

groupe comprend les vrais Malais, et c'est à cette division qu'appartiennent, suivant lui, les Nouveaux-Zélandais.

Cette fois, il n'y a plus de doute à avoir. Pour Dieffenbach, les Nouveaux-Zélandais et les Malais avaient au moins une origine commune. C'est, comme nous avons dit, l'opinion de beaucoup de ses prédécesseurs, et en cela, Dieffenbach laisse voir qu'il n'en avait qu'une d'emprunt, puisqu'il se contente de l'exprimer sans l'appuyer d'aucunes considérations nouvelles.

Mais il n'est pas moins vrai que, parmi ses doutes, on voit figurer l'une des difficultés les plus fortes qu'on puisse opposer à la provenance asiatique: l'absence de toute population polynésienne dans quelques-unes des îles occupées par la race des nègres austraux. Bien qu'elle ait été présentée déjà par Moërenhoüt et quelques autres, on ne peut qu'être frappé de cette remarque judicieuse. Cette absence est certainement l'une des difficultés qui s'opposeraient le plus à l'admission de migrations provenant de la Malaisie, s'il n'était pas impossible, par une foule d'autres raisons, que nous exposerons plus tard, qu'elles aient pu s'opérer de cette contrée.

Ajoutons que, tout en admettant l'origine commune des Malais et des Nouveaux-Zélandais, Dieffenbach était disposé à croire à une différence entre les langues malaie et polynésienne, car il dit, dans sa grammaire de la Nouvelle-Zélande (1): « La langue malaise a été regardée comme la langue mère du Polynésien; mais quoiqu'elle soit la plus répandue, nous ne croyons pas pouvoir la regarder comme la source de toutes les autres. Peut-être seulement le Malai est-il une langue sœur des autres dialectes polynésiens. » Et il ajoute, quelques pages plus loin (2): « Le langage polynésien, dans sa construction et sa formation, est beaucoup plus primitif que le Malai et les langues javano-tagales. »

(1) Ouvr. cité, t. II, p. 207.

(2) Ibid., p. 209.

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Nous avons déjà traité cette question quand nous avons comparé le Malai et le Polynésien entre eux (1).

1846. — Ici, par ordre de date, se présente un auteur dont les travaux, dans ces dernières années, ont trop pesé sur les croyances des ethnologues modernes, pour que nous ne disions pas, au moins, pourquoi nous ne nous en occuperons que lorsque nous essaierons de préciser la situation véritable du lieu d'origine des Polynésiens. Cet auteur est le savant américain Horatio Hale, le compagnon de Wilkes, dans son voyage en Polynésie et au pôle Sud. Hale place le bercean des Polynésiens dans Bourou, l'une des îles Moluques.

A l'entendre, rien de plus clair que la marche des émigrants : il les fait partir en une colonne qui, après avoir remonté au Nord, pour doubler la Nouvelle-Guinée, redescend au Sud le long des îles Salomon, et se divise en deux branches, en approchant de la Polynésie. L'une de ces branches s'arrête aux Fiji, déjà peuplées par une autre race, et l'autre atteint les îles Samoa, d'où elle envoie une portion d'elle-même aux Tunga. Après cela, sans tenir le moindre compte de la longueur d'un pareil voyage, ni de l'absence de tout indice du passage d'émigrants, venant de l'Ouest, dans les îles mélanésiennes, ni du silence des traditions, M. Hale, en s'appuyant seulement sur la linguistique, fait chasser par les indigènes la branche qui s'était arrêtée aux Fiji, et la fait se porter aux Tunga où elle soumet, à son tour, la portion de même race qui y était arrivée en venant des Samoa (2).

Nous espérons démontrer plus tard que rien, et pas même la linguistique, quoique ce soit sur elle que Hale s'appuie le plus, ne vient en aide à son opinion, qui n'est pas moins, il faut bien le reconnaître, la seule généralement admise aujourd'hui. Mais, c'est justement parce que nous ne pouvons pas aborder incidemment une opinion si auto-

(1) Voy. 1er vol. p. 142, 154, 162, 403, etc.

(2) Horatio Hale. — *United State's exploring expedition narrative* (1838-42) publié en 1844. — *On Ethnography and Philology of the United State's expedition under Ch. Wilkes*, 1846.

Digitized by Google — Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

risée, que nous jugeons convenable d'en réserver l'examen pour le moment où nous aurons toutes les données préliminaires indispensables. Du reste nous allons pouvoir bientôt commencer cet examen, puisque M. de Quatrefages a adopté et soutenu l'opinion de Hale.

1853. — Après M. Hale vient M. Gaussin, l'auteur d'un ouvrage sur la langue polynésienne, qui a remporté le prix de linguistique en 1852 (1).

M. Gaussin est partisan, lui aussi, de l'origine asiatique des Polynésiens; ce qui le prouve, ce sont les lignes suivantes de son ouvrage (2) : « Nous pensons, dit-il, comme la plupart de nos devanciers, que les migrations ont dû se faire de l'Ouest à l'Est. Cette direction étant contraire à celle des vents alisés, quelques auteurs regardent comme impossible que les Polynésiens aient réussi à remonter contre le vent et à gagner les îles de l'Est ; nous reconnaissons que, avec les moyens qu'ils ont aujourd'hui, de semblables voyages ont dû être, en effet, très difficiles; mais il suffit que sur cent expéditions une seule ait réussi. C'est ce qui a pu arriver lorsqu'une des pirogues doubles, montées par des marins habiles et entreprenants, aura profité des vents d'Ouest qui, dans l'océan Pacifique, soufflent quelquefois avec persistance. »

Le changement des vents, à certaines époques, étant démontré, il n'y a point à s'arrêter à la difficulté de remonter contre les vents alisés.

M. Gaussin dit encore (3) : « La marche générale des migrations ayant eu lieu dans le sens de l'Ouest à l'Est, il est naturel de supposer que les îles Samoa ont elles-mêmes été peuplées par des colons venus de l'Ouest. Depuis longtemps déjà les ethnologues ont, en effet, rattaché les Polynésiens aux habitants de l'archipel de l'Asie : c'est ce que démon-

(1) *Du dialecte de Tahiti, de celui des Marquises et en général de la race polynésienne*, par P. L. J. B. Gaussin, ingénieur-hydrographe de la marine, in-8°. — Paris, 1853.

(2) P. 272.

(3) P. 279.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

trent les rapports des langues parlées par les deux groupes de peuples. Il serait certainement prématuré, et probablement inexact, de faire dériver toutes ces langues d'une seule d'entre elles. Nous devons seulement les considérer comme appartenant à une même famille, divisée en plusieurs rameaux. D'ailleurs, avant toute comparaison générale, il faudrait étudier séparément chacun de ces rameaux. On arriverait par là à établir qu'il y a eu plusieurs migrations dans l'archipel d'Asie, et, sous plusieurs rapports, celle des Malais paraît s'être effectuée la dernière. Nous pouvons ajouter que nous avons été frappé de la ressemblance beaucoup plus grande du Polynésien avec les langues des environs de Timor, qu'avec le Malai et le Tagal. Quelques-uns des points communs portent sur des mots qui, en Polynésien, sont composés de deux racines ; mais l'imperfection des vocabulaires que nous avons pu nous procurer nous interdit d'être plus explicite à cet égard. »

A quoi nous nous contenterons de répondre ici : il n'existe de grands rapports ni entre les langues de ces deux groupes, ni entre les caractères physiques de leurs habitants.

Nous ne pouvons toutefois nous dispenser de faire remarquer, en passant, la ressemblance plus grande que M. Gaussin trouve entre le Polynésien et les langues des environs de Timor, qu'entre le Polynésien et les langues malaie et tagale. Cette observation est peu favorable aux partisans de l'origine malaise pure, mais elle n'a pas la moindre importance quant au lieu d'origine réel des Polynésiens, puisque les dialectes parlés à Timor et dans les environs ne sont, presque certainement, que des dialectes mélanésiens, qui n'ont pu former la langue polynésienne, mais seulement la corrompre quand ils s'y sont mêlés, ce qui a été fort rare.

Nous montrerons plus loin que ce n'est pas le Polynésien qui offre quelque ressemblance avec les langues des environs de Timor, mais bien le Fijien. Déjà, du reste, on a vu qu'il n'y a pas plus d'une soixantaine de mots malais dans le Polynésien, et qu'il y en a fort peu, s'il y en a, appartenant à la langue tagale. Les dernières lignes citées ne

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

peuvent donc s'appliquer absolument qu'au langage des habitants des îles Fiji.

C'était, en somme, en s'appuyant sur les rapports qu'il trouvait exister entre les langues parlées en Polynésie et en Malaisie, que M. Gaussin se montrait disposé à accepter l'origine asiatique des Polynésiens, déjà admise par beaucoup d'ethnologues. Or nous ferons voir bientôt que ces rapports sont loin d'être aussi grands qu'on l'a cru.

A cette occasion, qu'on nous permette une observation.

Déjà, en 1865, dans un mémoire qui avait pour but d'établir l'impossibilité d'une provenance malaise et de déterminer la véritable situation du lieu d'origine des Polynésiens, en réponse aux articles publiés dans la *Revue des Deux-Mondes* par M. de Quatrefages, nous nous appuyions non-seulement sur les caractères anthropologiques qui séparent les deux peuples, mais encore sur les traditions et même sur la linguistique qui, suivant nous, ne les sépare pas moins, contrairement à l'opinion généralement reçue. Ce mémoire fut adressé à la Société d'Anthropologie de Paris, qui en accusa réception dans la séance du 7 décembre, et ce fut justement M. Gaussin qu'on en nomma rapporteur. Il est évident que c'est l'opinion, déjà arrêtée chez lui, d'une origine primaire asiatique, qui lui a fait rejeter notre système, — il n'eût pas pu l'accepter sans se déjuger, — et qui nous a valu la fin de non recevoir par laquelle il a répondu à nos arguments, dans son rapport lu seulement le 18 juillet 1867. Il eût fallu, en effet, qu'il fournît les preuves contraires et qu'il soutînt de nouveau son opinion.

1853. — Nous devons signaler, en passant, un ouvrage publié, dans la même année que celui de M. Gaussin, par M. W. Earl, anglais qui avait résidé assez longtemps en Malaisie (1). Cet ouvrage doit d'autant mieux être cité que

(1) *The Native races of the Indian Archipelago*, by W. Earl. — London, 1853.

Nous ferons remarquer ici que le nom de cet écrivain a été à tort orthographié Earle. L'auteur des *Native races* n'est pas le voyageur qui a publié, en un volume in-8°, ses voyages aventureux. Ce dernier, dont le nom s'écrivait Earle, était un artiste ; nous lui avons entendu raconter à M. de Sainson, peintre de l'expédition de

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

c'est à lui, depuis quelques années, que les ethnologues ont emprunté un certain nombre de passages pour étayer l'opinion que, non-seulement les Polynésiens ont une grande resssemblance avec certains habitants de la Malaisie, mais qu'ils en sont probablement les descendants. Nous avons déjà montré que cette ressemblance est, en effet, fort grande, mais qu'elle ne suffit pas à prouver que ces habitants sont les ancêtres des Polynésiens, et qu'une foule de considérations semblent plutôt indiquer le contraire.

Devant d'ailleurs examiner bientôt l'opinion de M. de Quatrefages sur l'origine des Polynésiens, opinion que le

l'*Astrolabe*, l'un des épisodes de sa vie aventureuse, qu'on peut lire, p. 45, 1er vol du *Voyage pittoresque* de d'Urville. Abandonné par son navire à Tristan d'Acunha, où déjà en 1793 s'était égaré le botaniste Dupetit-Thouars, il avait dû y passer 14 mois, avant de trouver une occasion d'en sortir.

Ce M. Earle est le même dont parle en termes si avantageux de Rienzi, (*Océanie*, 3e vol., p. 231). : « Vrai type, dit-il, de ces hommes aux désirs ardents, au vouloir tout puissant, qui passent, inébranlables, à travers une vie errante, semée d'aventures et de périls, pour arriver à leur but ». De Rienzi apprend que de Tristan il se rendit à la terre de Van-Diemen, puis à la Nouvelle-Galles du Sud, puis à la Nouvelle-Zélande. De retour à Sydney, il repartit pour visiter les îles Carolines, les Mariannes et les Philippines, Singapoura, Poulo-Pinang, Madras, Pondichéry, et rentra en Angleterre pour repartir encore une fois sur le *Beagle*.

A en juger par les extraits de son séjour à la Nouvelle-Zélande, que donne de Rienzi, nous ferons l'aveu que nous sommes plutôt porté à croire à son exagération, ou à son goût pour les faits exceptionnels, à son imagination en un mot, qu'à une observation vraie, exacte et surtout scientifique. (Voir *Océanie pittoresque*, t. III, p. 231 à 243.)

C'est lui, du reste, qui dit que les formes des Zélandais ont « tellement de perfection dans l'enfance, qu'ils pourraient poser pour Hercule enfant. Les hommes faits, ajoute-t-il, sont remarquablement taillés et musclés. Les femmes présentent à l'œil les plus harmonieux contours, et tous ont un regard éloquent, de beaux cheveux soyeux et bouclés ; hommes et femmes ont enfin une telle supériorité intellectuelle, une telle soif d'apprendre, une énergie si infatigable et un amour si prononcé pour certains arts cultivés chez eux, qu'il est impossible de les comparer aux Australiens. »

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

savant français étaie particulièrement de plusieurs passages de Earl, nous croyons devoir nous abstenir de donner ici le texte de ces passages, qui seront mieux placés alors, et qui ne seraient, pour le moment, qu'une citation inutile.

1854. — Parmi ceux qui regardent les Polynésiens comme des descendants de Malais, nous devons citer encore le Dr Shortland (1).

Comme la plupart de ses devanciers, il les fait partir des îles asiatiques : Sumatra, Java, Célèbes, etc., en chassant devant eux les peuplades noires qui occupaient d'abord les îles se trouvant sur la route des Philippines. Il les envoie à la recherche des terres vers l'Est : ils peuplent d'abord les Carolines et les Ladrones, opinion qui n'était que celle de Forster, puis de là ils se rendent aux îles Sandwich. Voici, en effet, ses paroles (2) :

« Il est probable que le voyage des émigrants vers la Polynésie proprement dite s'est surtout opéré par la route indirecte des îles Sandwich, parce qu'il eût été impossible à la race brune (polynésienne) de passer à l'Est, par la route plus directe de la Nouvelle-Guinée et de la chaîne des îles qui l'unissent à la Polynésie, sans rencontrer une race hostile qu'elle n'aurait pu vaincre que partiellement ; et, parce qu'après avoir quitté les îles des Larrons, en suivant le Nord jusqu'à ce qu'ils tombassent dans les vents d'Ouest, les émigrants auraient atteint les Sandwich, et de là les Marquises ou les îles de la Société, tout aussi facilement que s'ils eussent suivi une route directe contre les vents alisés. »

Ainsi, c'est parce qu'il voyait un obstacle insurmontable dans l'existence des populations noires primitives, qu'il faisait suivre aux émigrants une voie indirecte. Mais, quand on sait que les vents changent à certaine époque de l'année, on ne voit vraiment pas de quelle nécessité aurait été le long détour qu'il fait faire, et qui n'était certainement

(1) *Traditions and Superstitions of the New-Zealanders, with illustrations of their manners and customs*, by Edward Shortland. — London, 1854 ; 2e édit., 1856.

(2) Ch. II, p. 43.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

pas aussi facile, pour des canots sans boussole, qu'il le suppose ; on comprend très bien, au contraire, que les migrations, si elles eussent pu venir de la Malaisie, se seraient plutôt faites directement, comme le soutient, ainsi que nous allons le voir, un autre écrivain anglais, Thompson.

Inutile de dire ici que, pour soutenir son hypothèse, Shortland s'appuie surtout, lui aussi, sur l'identité de langage qu'il dit exister (1) entre le Polynésien et le Malai · Identité que nous avons démontrée être tout à fait nulle, à part quelques ressemblances grammaticales.

1855. — Nous devons citer également M. de Bovis, officier de marine qui, après avoir observé en même temps que nous l'Océanie, y est retourné une seconde fois, et a publié, dans la *Revue coloniale*, un travail intéressant, résumé de plus de dix ans de recherches, sur la *Société Tahitienne* (2).

M. de Bovis admet le peuplement des îles polynésiennes par voie de migrations venant de l'Ouest, à l'aide des vents d'Ouest, et il fait partir ces migrations de la Malaisie ; mais il ne s'appuie pas toujours, il est vrai, sur des faits bien exacts, comme quelques extraits de son travail suffiront à le prouver.

« Malgré, dit-il, la première opinion qui s'est présentée aux navigateurs relativement à l'origine de ces peuples, et qui les faisait tout naturellement descendre de l'Est avec les vents généraux, plaçant ainsi leur berceau dans l'Amérique du Sud, on arrivera, avec quelques réflexions, à adopter un avis contraire. En effet, quel est le marin qui voudra accepter que des pirogues, quelque perfectionnées qu'elles fussent sous les rapports nautiques, aient pu franchir des distances de cinq ou six cents lieues et plus, sans but, sans moyen de diriger leur route, autres que la course assez variable des vents généraux et la marche du soleil qui, selon les épo-

(1) « La preuve la plus convaincante, dit-il, de cette provenance asiatique, c'est l'analogie qui existe dans les langages qui sont construits d'après les mêmes principes grammaticaux, et qui offrent plusieurs points de contact sous d'autres rapports. » (*Traditions et superstitions*, p. 43.)

(2) *Mémoire sur la Société Tahitienne*, in *Revue coloniale*, année 1855.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ques de l'année, donnent des rumbs de vent assez distants l'un de l'autre ? Comment auraient-ils pu réunir assez de vivres dans ces pirogues, pour passer simplement quinze jours à la mer ? Et, à supposer que la force du vent les ait poussés au large et les ait à jamais éloignés de la côte, comment peut-on croire qu'une telle éventualité les ait surpris justement munis d'une quantité de vivres et d'eau suffisante, pour entreprendre un pareil voyage ?

« Mais il n'en a pas été ainsi : une connaissance plus exacte de ces mers a appris qu'à certaines époques de l'année, les vents d'Ouest y régnaient transitoirement, par séries qui vont de trois à quinze jours. Ces vents amènent quelquefois un temps magnifique. Ils ont, dans ce cas-là, un nom particulier : *Arueroa*, et les naturels de la partie sous le vent des archipels s'en servent encore aujourd'hui pour les remonter dans de véritables coques de noix. N'est-il pas plus simple de penser que ces vents-là ont toujours emporté l'émigration sur leurs ailes, lors même qu'on n'aurait pas encore l'exemple récent de l'archipel des Paumotu, presque tout entier soumis à l'île de la Chaîne, dont les habitants ont, de temps immémorial, et par des expéditions successives, dont la dernière ne remonte pas à beaucoup d'années, vaincu et mangé tous les rois chefs, qui n'ont pas reconnu leur autorité dans les autres îles ?

« Ils partaient, par un beau temps de vent d'Ouest, pour aller à la recherche de contrées connues ou inconnues, sachant bien que les vents d'Est leur permettraient, tôt ou tard, le retour dans leur île.

« L'émigration vient donc de l'Ouest, et il faudrait déjà l'accepter pour telle, si on n'avait pas d'autres preuves. »

Plus loin, il ajoute : « Il y a une autre raison qui confirme cette opinion, c'est la dégradation insensible des cheveux crépus, des membres grêles et nerveux, qui sont le caractère de la race malaise ; caractère encore fréquent à Tongatabou, mais qu'on ne rencontre dans l'archipel de la Société que par accident, et plus rarement encore dans l'archipel des Paumotu, si toutefois on l'y rencontre.

« Ce mélange de race malaise, aussi bien qu'un mélange

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

évident de langage, dont on pourrait comparer la dégradation à celle que nous avons indiquée pour les cheveux crépus, paraissent indiquer une émigration postérieure, qui a dû suivre la même route que la première, et qui s'est mêlée aux autochthones sous la forme ordinaire des conquérants, laissant des traces d'autant plus profondes et d'autant plus durables, que les lieux étaient plus voisins du point de départ. »

Ces longues citations étaient, à notre avis, indispensables pour bien établir que M. de Bovis faisait, des Polynésiens, des Malais perdant leurs caractères primitifs, au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient de l'Ouest pour se rapprocher de l'Est et du Sud-Est.

Tout d'abord donc, M. de Bovis vient appuyer l'opinion de La Pérouse, Beechey, Williams et autres, que des vents, complétement opposés aux vents généraux, remplacent ces derniers, à certaines époques de l'année, et pendant un temps plus ou moins long ; mais, plus explicite que Claret de Fleurieu, il nie la possibilité des longs voyages des Polynésiens à l'aide des moyens en leur possession, et, suivant lui, il y aurait eu impossibilité matérielle d'une provenance américaine, ce qui ne l'empêche pourtant pas de dire presque aussitôt : « L'île de Pâques donnerait peut-être, par la langue, des moyens de reconnaître quel degré de parenté réel existe entre la Polynésie et l'Amérique, et ferait peut-être voir que les Peaux-Rouges de ce dernier pays ne sont pas autre chose que l'avant-garde de la migration aborigène de la Polynésie, dans laquelle aucun mélange malais n'a altéré les traits caractéristiques primitifs, tels que les cheveux noirs et plats, les contours charnus, le buste fortement développé, etc. »

De sorte que M. de Bovis, qui ne croit pas à la possibilité des voyages de l'Amérique aux îles polynésiennes, se montre disposé à regarder comme possibles ceux de la Polynésie vers l'Amérique (1). Il ignorait alors sans doute que Forster, Cook et La Pérouse avaient depuis longtemps ré-

(1) On a vu que J. Williams l'admettait, de même que Molina, Crozet, etc.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

solu cette question, en montrant que le langage de l'île de Pâques est le même que celui du reste de la Polynésie, et que celui de l'Amérique en diffère complètement.

D'un autre côté, en le voyant supposer cette avant-garde, sans le moindre mélange malais, il faut se demander par quelle race il la croyait formée. C'était sans doute par la race mélanésienne, ainsi que le pensaient tous ses prédécesseurs ; mais alors, comment cette avant-garde aurait-elle pu avoir les cheveux plats, le buste développé, etc. ? Tous les ethnologues savent que les Mélanésiens, ou ce que beaucoup, parmi eux, appellent la race noire océanienne, n'ont absolument rien de ces caractères.

Nous en conclurons que M. de Bovis n'avait pas d'idée bien arrêtée sur le lieu d'origine des premiers occupants des îles orientales de l'Océan Pacifique.

Nous ferons remarquer que ce qu'il dit particulièrement des caractères anthropologiques des habitants de Tongatabou est surtout inexact ; car, après avoir observé de près et pendant assez longtemps ces insulaires, nous pouvons assurer qu'ils forment une espèce aussi belle et même plus belle que celle des Paumotu, et qu'ils n'ont point les membres grêles et les cheveux crépus qui, suivant M. de Bovis, seraient les caractères distinctifs de la race malaise.

En résumé, il semble ressortir du texte de M. de Bovis, qu'il regardait les populations polynésiennes, du moins les plus occidentales, comme des métis de Malais et d'une race première occupante, qu'on doit supposer être la race mélanésienne, quoiqu'il ne le dise pas. Ce ne serait dès lors que l'opinion de la plupart des écrivains qui l'ont précédé, présentée seulement sous une forme moins nette.

1855. — Nous citerons de même encore l'ancien gouverneur de la Nouvelle-Zélande, Sir G. Grey, qui a publié sur cette contrée, en 1855, un livre appelé à rendre les plus grands services aux ethnologues dans leur recherche du véritable pays d'origine des Polynésiens (1).

(1) *Polynesian mythology and ancient traditional history of the New-Zealand Race*, by Sir George Grey. — London, 1855.

Digitized by Google   Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Comme nous devons entrer dans l'examen de ce livre, quand nous essaierons de préciser la position de ce lieu, et que nous nous appuierons surtout sur lui, de même que sur celui du missionnaire Taylor, pour arriver à cette découverte, nous nous bornerons ici à le signaler aux philologues comme celui qui, avec les ouvrages des anglais Shortland, White, Dieffenbach, Brown, etc., et surtout Taylor, a le plus contribué à porter un peu de lumière dans ce qui touche l'ancienneté et le lieu d'origine des Nouveaux-Zélandais en particulier.

On verra que Sir Grey s'occupe d'ailleurs très peu de la provenance des Nouveaux-Zélandais, et encore moins de celle des habitants des îles polynésiennes proprement dites, mais qu'il donne une antiquité d'au moins plusieurs milliers d'années aux Polynésiens.

1856. — Un savant missionnaire anglais, le Rév. Taylor (1), qui a publié un ouvrage si intéressant sur la Nouvelle-Zélande, doit être cité aussi parmi les partisans de l'origine asiatique.

Bornant, il est vrai, ses recherches aux Maori, il ne partage pas l'opinion de ceux qui les font descendre des Malais, et il est porté plutôt à les considérercomme des descendants des Hindous ou même des Juifs.

Voici en effet ses paroles (2) : « On a généralement supposé que les Malais sont les ancêtres des Maori ; mais je ne puis voir sur quel fondement, au delà de la similitude de quelques mots. L'affinité entre le Maóri et le Sanskrit est bien plus grande, et il en est de même des coutumes. »

Et plus loin (3) : « Il y a encore plus de ressemblance entre les Nouveaux-Zélandais et les insulaires des îles de la Société et des îles Sandwich, qu'entre les premiers et les Malais, et peut-être, de toutes ces îles, est-ce l'île de Pâques qui offre la ressemblance la plus complète. »

(1) *Te Ika a Maui, or New-Zealand and its inhabitants*, by the Rev. Taylor, 1 vol. — London, 1856.

(2) P. 184.

(3) P. 189.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Enfin, il ajoute (1): « La race polynésienne est un débris des anciennes tribus perdues d'Israël. Pendant que celles de Babylone restaient peut-être, certains juifs noirs s'enfuyaient dans l'Inde, et d'autres allaient peupler les îles de l'Inde, tels que les Malais.

« Les premières populations et les plus civilisées des Amériques, paraissent avoir passé, par les îles Aleutiennes, au continent ; d'autres, entraînées par les courants, ont atteint les Sandwich, et, de là, sont allées même jusqu'à l'île de Pâques. » Ce seraient ces dernières qui, suivant lui, auraient peuplé la Nouvelle-Zélande.

Nous ne nous arrèterons pas ici à réfuter ces dernières suppositions, qui ne sont guère que l'opinion du missionnaire Ellis à ce sujet, opinion que nous avons examinée longuement ailleurs. Toujours est-il que M. Taylor était partisan, lui aussi, de la provenance asiatique des Polynésiens ; mais, de même que R. P. Lesson, d'Urville, et tant d'autres, dans ces dernières années, il ne croyait pas qu'on pût regarder les Malais comme les ancêtres des Polynésiens, et particulièrement des Nouveaux-Zélandais.

1859. — Enfin, plus récemment, un écrivain anglais, M. Thompson, dans un livre écrit sur la Nouvelle-Zélande (2), est venu soutenir que les Polynésiens ont une origine asiatique ; comme il a tracé un itinéraire nouveau de la marche des émigrants vers la Polynésie, nous ne pouvons nous dispenser de nous arrêter assez longuement sur cette hypothèse, qui, semble-t-il, aurait dû être l'une des premières admises par les partisans d'une origine occidentale, tant elle est simple et surtout commode.

De même que Forster, d'Urville, et presque tous les ethnologues, Thompson n'admet que deux races en Océanie : la race brune, qui occupe les îles de la Polynésie et qui n'est, par conséquent, que la race polynésienne des autres écrivains ; et la race noire, c'est-à-dire la race mélanésienne, peuplant les îles qui s'étendent des Fiji jusqu'à la Nou-

(1) P. 190.

(2) *The Story of the New Zealand*, 2 vol. 1859.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

velle-Guinée inclusivement. Il adopte, du reste, les divisions de d'Urville : Mélanésie et Polynésie, et comme lui, il subdivise les habitants de cette dernière en vrais Polynésiens et en Micronosiens, différant, entre eux « autant qu'un Danois diffère d'un Anglais. » Il trouve d'ailleurs que tous les ethnologues, et particulièrement Guillaume de Humbodt (1), ont nettement établi que les Polynésiens proprement dits sont sortis de la famille malaise, qui sort elle-même, dit-il, de Sumatra.

C'est donc de cette île qu'il fait partir les Polynésiens pour les conduire, comme Hale, jusqu'aux Samoa, d'où ils se rendent ensuite dans toutes les autres îles polynésiennes, et même à la Nouvelle-Zélande. De sorte, en résumé, que son hypothèse, quoique se rapprochant de celle du savant naturaliste américain, en diffère : d'abord en ce que, au lieu de Bourou, il donne aux Polynésiens Sumatra pour lieu d'origine, et qu'ensuite il leur fait suivre un itinéraire tout différent, pour arriver premièrement aux îles Samoa, et en dernier lieu à la Nouvelle-Zélande.

On voit, qu'en adoptant une pareille hypothèse, Thompson n'a d'autre but que de remédier aux difficultés présentées par celle de Hale, qui commence par faire remonter les émigrants vers le Nord, pour qu'ils puissent doubler la Nouvelle-Guinée, avant de se diriger vers les Samoa et les Fiji. Par son itinéraire, en effet, on arrive à ces îles presque directement, et par conséquent par un chemin beaucoup plus court. Il est vraiment surprenant que les partisans de l'origine asiatique n'y aient pas songé plus tôt. Voici, du reste, la traduction du texte de Thompson (2) :

« Les ethnologues ont nettement établi que les vrais Polynésiens sont sortis de la famille de la race malaise (3).

« Il est facile de comprendre comment les Malais se sont portés d'une île à une autre dans l'archipel indien ; mais

(1) *Dissertation sur la langue de Java.*

(2) *The Story*, etc., p. 52.

(3) Humboldt, *Dissertation sur la langue de Java.*

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

leur migration aux îles les plus éloignées des Navigateurs semble pleine de difficultés matérielles, difficultés qui s'évanouissent cependant, quand on les examine attentivement.

« Sumatra était le lieu d'origine des Malais, et, maintenant, ils vivent partout sur les îles de l'archipel indien, mais rarement sur le continent d'Asie.

« Partout les Malais sont connus comme formant une race hardie, ayant le goût de la piraterie, naviguant bien, et ayant l'instinct du commerce. Ils sortirent de Sumatra en 1160 et fondèrent Singhapoura, et, un siècle plus tard, Malacca (1).

« Les migrations eurent lieu à l'aide de navires comme les Malais en possédaient à cette époque en grand nombre (2).

« Autrefois les flottes malaies se transportaient en Australie, et aujourd'hui encore, suivant le capitaine King, 200 pros fréquentent tous les ans les côtes Nord de ce continent pour y pêcher. Dans ces expéditions, les Malais, qui sont accompagnés par leurs femmes et leurs enfants, sont préparés pour rester, en permanence ou temporairement, dans le lieu qui leur paraît favorable.

« Que l'esprit se reporte vers l'île tropicale de Sumatra et s'imagine une centaine de pros malais, partant au commencement de la mousson d'Ouest, pour aller pêcher ou pour émigrer. Il y a dans la flotte des femmes et des enfants, des vivres pour le voyage, et des graines pour semer dans chaque contrée où l'on s'arrêtera. Des chiens, ces compagnons de l'homme dans toutes les parties du monde, ont sauté à bord, et des rats se sont logés dans les pros sans permission. Peu de jours après, la flotte arrive à Bornéo ou à quelque endroit de Java. De Java à Timor, sur la côte Nord de l'Australie, la traversée est facile, et de Timor aux îles des Navigateurs, la distance est de 3000 milles, presque dans une direction directe à l'Est, avec plusieurs lieux de relâche sur la route. »

(1) *Life of Sir Stamford Raffles*; Crawfurd, *Indian archipelago.*

(2) *Marsden's history of Sumatra.*

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Comme on va le voir, il est impossible de partager cette opinion ; mais il faut bien le reconnaître, dès qu'on admet la possibilité d'une provenance asiatique, rien n'est plus simple que la marche des émigrants jusqu'en Polynésie, tracée par Thompson sur la carte que l'on trouve à la page 50 du premier volume de son *Histoire de la Nouvelle-Zélande.*

D'après cet itinéraire, ils partent de Sumatra, longent le côté Nord des îles Java, Sumbava, Timor, en se dirigeant toujours vers l'Est ; puis, de la pointe Sud de cette dernière île, ils atteignent le détroit de Torrès, s'y avancent en cotoyant la Nouvelle-Guinée, le franchissent, et, continuant de faire route à l'Est, ils arrivent, en évitant les Hébrides et les Fiji, aux îles Samoa, d'où, plus tard, s'éloignent les colonies qui vont peupler le reste de la Polynésie et même la Nouvelle-Zélande. Seulement ici, l'auteur les fait passer d'abord par les îles Hervey, afin, comme il le dit, d'éviter à dessein les îles Fiji et Tunga.

Thompson appuie d'ailleurs son hypothèse : 1° sur le fait emprunté par tous les ethnologues à Marsden, qui le tenait du capitaine King, que de nombreux pros malais se rendaient annuellement, autrefois, de Sumatra jusque sur les côtes Nord de l'Australie, dans le détroit de Torrès, pour y pècher ; 2° sur cet autre fait que, d'octobre en avril, les vents de N.-O. soufflent depuis le 15° degré de latitude, en s'étendant parfois dans l'Océan Pacifique ; 3° enfin, sur cette habitude qu'ont les Polynésiens, comme tous les peuples navigateurs sans boussole, de s'éloigner de leurs îles en prenant une direction, qu'ils n'ont qu'à suivre en sens inverse pour retourner chez eux (1).

(1) On sait que John Williams a observé cette manière de faire aux îles Manaia. Pendant qu'il se trouvait à Atiu, ayant demandé où gisait Rarotonga, on s'empressa de lui dire que cette île n'était qu'à un jour et une nuit de distance ; mais l'un lui montra une direction, un autre une direction différente. Cela nous fut aussitôt expliqué, dit M. Williams, car les indigènes, quand ils entreprennent un voyage, ne peuvent pas partir comme nous le faisons du premier point venu, et ils ont constamment recours à ce qu'on

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Il est parfaitement exact qu'une flotte de canots, partant de Sumatra, peut arriver en quelques jours à Bornéo ou à Java, et que, de Java à Timor, la traversée peut être facilement faite, surtout d'octobre à avril, à l'aide des vents de N.-O. Il ne l'est pas moins que, de Timor, les pros pouvaient atteindre facilement le détroit de Torrès, et qu'une fois là, c'est-à-dire presque à moitié chemin, plus d'un était probablement entraîné à de très grandes distances, et, si l'on veut, jusqu'aux Samoa. Mais il y a loin de là, on en conviendra, à aller chercher tout spécialement les îles Samoa, comme le suppose Thompson, et surtout à s'y rendre, comme il le dit, « en évitant les îles à populations mélanésiennes, » jetées comme en travers sur la route. Pour que les Malais eussent pu le faire, il aurait fallu qu'ils connussent ces îles, et Thompson dit lui-même qu'elles leur étaient inconnues. Il est donc bien évident que ce n'est de sa part qu'une pure supposition pour mieux faire accepter son hypothèse, si simple en apparence, mais qui ne s'appuie que sur des données inexactes, comme nous allons le montrer.

Il suffit, en effet, de jeter les yeux sur la carte, pour reconnaître que la voie directe, de l'Ouest vers l'Est, ne peut être suivie depuis Sumatra, ou seulement depuis Timor, jusqu'aux îles Samoa, puisque les latitudes de ces divers lieux sont différentes. Thompson s'en est si bien aperçu, qu'après avoir montré l'obstacle présenté par la pointe sud de la Nouvelle-Guinée, et l'avoir fait longer jusqu'au cap de la Louisiade ou de la Délivrance de Bougainville, il dit que les émigrants ont repris « là, la route à l'Est qu'ils s'étaient d'abord tracée, et que cette pointe avait interrompue. » Ce qui veut dire, sans doute, qu'ils ont regagné la même latitude que celle du dernier point de départ, avant d'entrer dans le détroit de Torrès. Or quel est ce dernier

peut appeler des points de départ. Dans ces points ils ont certaines marques, d'après lesquelles ils gouvernent jusqu'à ce que les étoiles soient visibles ; et ils calculent leurs départs de manière à avoir ces guides des cieux avant que les marques de terre aient disparu. (*A Narrative*, etc., p. 96.)

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

point de départ ? Timor, qui gît par 10°, tandis que le cap de la Louisiade est à 12°50, et que les Samoa se trouvent situées par 14°, c'est-à-dire à un degré et demi de ce dernier, ou 4 degrés plus au Sud que Timor. Il est évident que si l'on eût fait la route directe à l'Est, indiquée par Thompson, soit en partant de 12°50, soit en partant de 10° on ne serait point arrivé aux Samoa, car si les émigrants avaient pu les apercevoir à un degré et demi de distance, il leur eût été certainement impossible de le faire à la distance de quatre degrés.

Après cela, il est bien certain que, par une pareille route, il eût été facile d'éviter les Hébrides, puisqu'on les aurait doublées à assez grande distance dans le Nord, en passant à peu près sur la position de Tukopia ou de Vanikoro, et qu'on eût évité, à plus forte raison, comme le dit Thompson, les îles Fiji les plus Nord, qui se trouvent par environ 16 degrés. Il est bien certain aussi que, depuis l'île Rossel, la route vers l'Est est la plus dégagée de ces parages. Mais tout cela ne rend pas la supposition d'une pareille route plus acceptable. En effet, même en ne prenant pour dernier point de départ de la route directe, que le cap de la Délivrance, il eût fallu que les équipages des pros entraînés fissent, pour se rapprocher du 14ᵉ degré, des calculs qu'on ne doit guère supposer, et qui sont d'autant moins supposables, que les courants, comme on sait, portent naturellement vers l'Occident, de même que les vents le plus ordinairement régnants, et tendent par conséquent à en éloigner.

Ainsi, rien qu'en s'appuyant sur la manière de voyager qu'on attribue aux Polynésiens, on peut mettre en doute la marche indiquée par Thompson, car il leur eût été impossible d'atteindre ainsi les Samoa, à moins de le faire par hasard, puisque ces îles ne sont pas par la même latitude que les points de départ. Si donc on voit sur la carte une ligne directe, depuis la Louisiade jusqu'aux Samoa, c'est, croyons-nous, une pure supposition, qui ne repose que sur le raisonnement et non sur l'observation.

Disons, du reste, que le même écrivain, pour soutenir

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

l'origine malaisienne des Polynésiens, et surtout l'ancienneté de l'émigration de ces derniers, invoque particulièrement l'absence, en Polynésie, d'un alphabet pareil à celui de la Malaisie, et l'habitude qu'ont, dit-il, les Malais et les Polynésiens de donner aux lieux nouveaux, découverts par eux, les noms du pays d'origine. Voici, en effet, ce qu'il écrit à ce sujet (1) :

« La date de la migration des Malais en Polynésie n'est pas complètement tombée dans l'oubli. Des restes de quelques coutumes hindoues et juives parmi les Nouveaux-Zélandais, branche de la race polynésienne, et de l'absence complète de quelque chose de semblable aux coutumes mahométanes, on doit inférer que la migration malaie, de l'archipel indien en Polynésie, s'est faite après que l'influence hindoue eût prévalu, et avant l'arrivée des marchands et résidents mahométans venant d'Arabie. Des colonies indiennes s'établirent à Java dans le 1er siècle après le Christ (2). Suivant les annales javanaises, la première arrivée des Hindous, de l'Inde occidentale dans l'archipel indien, eut lieu vers a. d. 800 (3), et la migration mahométane dans l'archipel commença en a. d. 1278. La date de la dernière migration est probablement exacte, mais celle des Hindous, étant plus ancienne, est incertaine. On peut inférer de ces deux événements que les ancêtres malais des Polynésiens ont quitté l'archipel indien aussitôt après le commencement de l'ère chrétienne, et certainement avant a. d. 1278.

« La grande différence qui existe entre les langages malai et polynésien permettrait de conclure qu'une séparation de plus de 10 à 12 siècles a eu lieu ; mais le Malai moderne diffère beaucoup du Malai ancien, par suite de l'introduction, par les Mahométans parmi les Malais, de l'alphabet arabe et de plusieurs mots nouveaux. Cette in-

(1) *History of New-Zeeland*, t. I, p. 56.

(2) Wilson, *Journal Soc. Asiatique*, vol. V.

(3) Sir Raffles, *Mémoires*, vol. I, p. 261.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

troduction d'un alphabet a une haute importance pour ce sujet puisque les colons malais fixés en Polynésie devaient l'ignorer complétement ; car pas une race polynésienne, en jugeant du passé par le présent, n'aurait oublié l'art d'écrire, si elle l'eût jamais possédé. Que les émigrants malais en Polynésie aient été privés d'un alphabet, cela est appuyé par le fait que la plus haute antiquité assignée à quelque ouvrage malai, est la venue des Mahométans dans l'archipel ; et Sir James Brooke a trouvé les Malais de Bornéo complétement privés d'alphabet.

« La conversion des Javanais au Mahométisme eut lieu dans le 13[e] siècle, et l'ancienne religion fut abolie en 1478. (1) »

Nous ferons remarquer d'abord la grande différence que Thompson avoue lui-même exister entre le langage malai et le langage polynésien, différence qu'il explique, il est vrai, en disant que le Malai moderne diffère beaucoup du Malai ancien. Son observation est certainement exacte quant au Malai vulgaire, qui n'est aujourd'hui qu'une sorte de langue franque ; mais est-elle aussi juste quant au Malai parlé par les hautes classes ? Nous ne le croyons pas, et nous avons fait voir pourquoi ailleurs.

Toujours est-il qu'il fait, de l'absence de l'alphabet en Polynésie, un argument favorable au peuplement de cette contrée par les Malais, tant il est vrai qu'en pareille matière, il est possible de faire parler les faits, comme tant d'écrivains font parler les chiffres dant leurs statistiques. Cette absence de l'alphabet malai en Polynésie tient à une cause beaucoup plus simple, puisqu'elle n'est due qu'à la provenance des Polynésiens d'une contrée toute autre que la Malaisie.

Nous ne nous arrêterons non plus ici à la date reculée que Thompson donne à l'émigration malaise vers la Polynésie, car pour nous, cette émigration n'a pu avoir lieu. Nous ferons seulement remarquer qu'il nous paraît être le premier à avancer que la date des migrations n'est pas complète-

(1) Crawfurd, *History of the Indian archipelago.*

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ment tombée dans l'oubli. Elle l'est si bien, que pas une des nombreuses traditions qu'on possède aujourd'hui n'y fait allusion et n'aide en quoi que ce soit à la découvrir. On verra plus tard que certaines de ces traditions font même suivre aux émigrants une route toute autre que celle qu'ils auraient eu à parcourir en venant de la Malaisie. Toutes d'ailleurs s'accordent à montrer que c'est par voie de migrations que les îles polynésiennes se sont peuplées.

Ajoutons que si Thompson ne s'appuyait que sur quelques restes de coutumes hindoues et juives, pour considérer les Nouveaux-Zélandais comme des descendants de Malais, il semblerait, jusqu'à un certain point, avoir raison, car le nombre des coutumes juives surtout, est vraiment considérable à la Nouvelle-Zélande et dans tout le reste de la Polynésie : on y trouve particulièrement l'usage des ablutions, de la circoncision, de l'année lunaire, des villes de refuge, etc. Mais la plupart de ces usages ne sont pas ceux des Malais, et l'on sait d'ailleurs que quelques coutumes, fussent-elles même assez nombreuses, ne suffisent pas à prouver une origine commune ou une même descendance. Autrement on pourrait tout aussi bien attribuer l'origine des Polynésiens à des peuples qui, presque certainement, n'y sont pour rien, tels que les Arméniens, les Abyssiniens, les Péruviens, les Chinois, et même les Grecs, comme nous le ferons voir à la fin de cet ouvrage. On verra du reste, quand nous nous occuperons de la Nouvelle-Zélande, que Taylor avait exprimé cette opinion avant Thompson, et que c'est aussi celle de beaucoup d'autres missionnaires anglais.

Il faudrait donc admettre, si l'on acceptait l'interprétation de Thompson, que la migration malaise, partie avec une langue toute faite, aurait changé presque complètement cette langue, puisque celle de la Polynésie n'a pas plus d'une soixantaine de mots que l'on puisse rapporter au Malai, et quelques-uns à peine au Sanskrit. Or rien ne le prouve, et il est même certain que la langue polynésienne, que Thompson dit lui-même différer considérablement du Malai, n'a éprouvé que très peu de modifications depuis la découverte ; d'où il est permis d'inférer

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

qu'elle en avait subi encore moins, alors que les émigrants vivaient dans l'isolement. On sait, en effet, que lorsqu'une colonie se détache de la mère patrie avec sa langue toute formée, et qu'elle vit isolée, la langue du nouvel établissement n'éprouve, même à la suite d'un grand nombre d'années, que des modifications provenant de l'action toujours lente des causes locales et physiques, sur l'organisation de la postérité des premiers colons : ces modifications sont toujours légères ; elles se bornent à des changements sans importance, n'affectant que quelques sons, quelques lettres, tels que ceux qui ont été constatés dans la langue polynésienne. Mais ce n'est point ici le lieu d'en parler plus longuement ; nous nous bornerons à renvoyer au savant travail de M. Gaussin sur les langues polynésiennes, aux vocabulaires de la Nouvelle-Zélande et de Tahiti, que nous avons traduits, et surtout aux travaux des missionnaires anglais W. Williams, John et Thomas Williams, Orsmond, Maunsell, ainsi qu'à l'ouvrage du médecin naturaliste de la Compagnie de la Nouvelle-Zélande, le Dr Dieffenbach.

En résumé, il est bien certain que c'est avec les Malais proprement dits, malgré la croyance contraire, si généralement admise, que les Polynésiens ont le moins d'analogies, puisqu'ils en diffèrent par ce qu'il y a de plus caractéristique : ils n'ont guère, avec eux, d'autres analogies que la construction de grands bâtiments communs destinés à loger les étrangers et à donner des fêtes ; la coutume si singulière, et qui existe à Sumatra, par laquelle un fils, en naissant, déshérite son père ; celle d'empoisonner l'eau avec une certaine plante pour pêcher le poisson, et quelques autres encore. Ces analogies ne sont certes pas suffisantes pour qu'on puisse y voir une preuve sérieuse de la descendance malaisienne des Polynésiens ; nous avons déjà montré qu'elles n'appartiennent qu'à une sorte de fonds commun des peuples, de même que certains usages, certaines croyances, etc. (1).

Quant au témoignage en faveur du peuplement de la Polynésie par les Malais, que Thompson trouve dans

(1) Voy. ci-dessus, 1er vol., p. 449 et suiv.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

l'habitude qu'ont les Malais et les Polynésiens de donner aux lieux nouveaux, découverts par eux (1), les noms anciens qui leur sont familiers dans leurs pays d'origine, nous dirons que ce témoignage prouve, au contraire, d'une manière presque certaine, que les noms n'ont pas été donnés par des émigrants malais.

C'est ainsi que Thompson cite, entre autres, comme analogues aux mots polynésiens *Samoa* et *Savaii*, les mots de l'archipel indien : *Sama*, *Samoa*, *Sammow*, le premier malais, et les deux autres, appartenant à une petite île située à l'extrémité sud de Timor.

Il est même frappé de l'analogie des noms *Sumbava*, *Java* et autres, de même que de celle présentée par le nom de *Sumatra*, nom dont l'origine, dit-il, est inconnue.

Pour nous, qui avons passé tant d'années en Polynésie, et qui avons vu la plupart des peuplades des îles dont il donne les noms, nous ferons l'aveu, qu'excepté le mot *Samoa* qui serait, d'après lui, le nom d'une petite île près de Timor (2), nous ne voyons pas que les autres aient la moindre ressemblance avec ceux des Polynésiens. Il est certain, du moins, que, malgré notre attention, nous n'avons jamais rencontré de mots parfaitement analogues, pas plus, du reste, que nous n'avons trouvé les analogies que Thompson, comme tant d'autres, dit exister entre le Malayou et le Polynésien, bien qu'il reconnaisse, ainsi qu'on vient de le voir, « qu'il y a une grande différence entre les deux langages. »

Mais, si nous n'avons pas rencontré, en Polynésie, des mots qu'on pourrait considérer comme les analogues de ceux qu'il cite dans l'archipel indien, nous croyons avoir découvert, par contre, que ces mots ne pouvaient y être qu'excessivement rares, puisqu'ils appartiennent, non à la race

(1) On lit, p. 55 : « Cette coutume des Malais et des Polynésiens de donner aux lieux nouveaux des noms semblables à ceux de la contrée d'où ils venaient, est la preuve que la route vers la Polynésie, que nous venons de tracer, est la seule exacte. »

(2) Probablement *Simao* : l'erreur serait donc de lui.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

polynésienne, mais bien à la race mélanésienne qui, à en juger seulement par les noms de localités, a dû être la première occupante de Timor, et a dû fournir les populations habitant aujourd'hui les îles Fiji, sur les limites occidentales de la Polynésie. Le mot *Sumatra*, lui-même, ne semble pas faire exception.

En effet, que l'on jette les yeux sur les mots cités dans le consciencieux travail de Freycinet (1), et l'on verra que ces mots ne sont ni Bouguis, ni Macassarais, ni Alfourous, ni Javanais, ni même Malais. Beaucoup d'entre eux, au contraire, existent dans la langue des Fiji, particulièrement les noms de lieux qui, comme on le sait, ne disparaissent pas et conservent le souvenir de la population qui les a imposés. Tels sont les noms des montagnes : *Fatoumé*, *Fateleou*, *Bolerata*, *Korrara* ; les noms des rivières : *Koupang*, *Chamarro* ; ceux des baies et des anses : *Bolerata*, *Binino*, *Seterama*, *Mena* ; ceux des provinces : *Bello*, *Vaïquenos*, etc. Or tous ces mots se retrouvent dans le langage des îles Fiji, pourvu toutefois que, le plus souvent, on les décompose.

Il en est de même pour les noms timoriens des capitales du pays : *Balibo*, *Barike*, *Bebiko*, *Bibilouta*, *Bibisoussou*, *Dakolo*, *Damara*, *Dilé*, *Kaïkassa*, *Kaïlako*, *Kaïmoau*, *Koutoubava*, etc.

Nous pourrions, en outre, extraire de l'ouvrage de Freycinet une foule d'autres mots qu'il donne comme timoriens, et qui se retrouvent identiquement semblables dans le langage fijien : *laga*, *leki*, *luka*, *sarosaro*, *suaï*, *bacanassi*, *sika*, *sacu*, *dela*, *baca*, *lobe*, *keka*, *talaï*, *kama*, etc.(2). Mais il est inutile de nous étendre plus longuement sur ces recherches linguistiques.

Nous allons, du reste, prouver notre assertion, en montrant que les mots cités par Thompson, qui, pour la plupart

(1) *Voyage de l'Uranie*, t. II, p. 553.

(2) Voir, pour la signification de ces mots, le *Dictionnaire Fijien-Anglais* du Rév. missionnaire anglais Hazlewood, imprimé aux Fiji en 1850.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

n'appartiennent pas au Malai moderne, se retrouvent dans le langage des îles Fiji.

Si, en effet, *sama* est bien un mot malais signifiant : comme, semblable ; si *sama-sama*, signifie, en Malayou, ensemble ; nous voyons aussi qu'en Fijien :

Sama, signifie : balayer, sarcler, nettoyer, élaguer ; tailler, frotter avec la main ;

Sa, signe du temps actuel, compagnon, ami, chevron de maison ;

Mo, signe du mode impersonnel ;

A, signe du temps passé, article, etc.

Moa, n'existe pas, mais bien *mua*, extrémité d'une chose ;

Samoa, semble ne pas exister non plus en un seul mot, mais on trouve ce mot joint à un autre dans *Samo-samoa*, boueux.

Samu, frapper, généralement avec un gros bâton ;

Samuta, même signification ;

Somu, la sèche, (mollusque),

Sommow, mot cité par Thompson, n'est, ni ne peut être malai, polynésien ou fijien.

Su, en Fijien, signifie sorte de panier, filet à ouverture étroite pour prendre le poisson, éteindre le feu ;

Bava, plat-bord d'une embarcation. Si l'on remarque que les Fijiens placent, dans la conversation, un *m* devant le *b*, on a le mot *Sumbava* complet.

Java, ne peut guère être trouvé, aux Fiji, que dans les mots suivants, quoique le dialecte des îles du vent emploie le *j*, qui ne l'est que là :

Ja, oui, conjonction, faire, être fait ;

Va, quatre ;

Yava, subst. : le pied ; adject. : stérile comme la femme.

Sumatra, n'est pas fijien sous cette forme ; nous venons de voir la signification de *Su* ; mais *ma* et *matra* n'existent pas aux Fiji. On y trouve au contraire

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

madra qui veut dire vieux, usé, en parlant surtout des vêtements. Or, on sait que ce mot est souvent écrit *Sumadra* et *Samoudra* (1).

En résumé, si telle n'est pas la véritable étymologie de ces différents mots, il faut du moins reconnaître que ceux cités par Thompson sont loin d'être polynésiens.

Ce serait donc la confusion faite par Thompson entre le langage malai et celui de la Polynésie vraie, qui lui aurait fait regarder à tort, comme un témoignage favorable à son opinion, les quelques mots analogues cités par lui.

Après cela, il est bien certain que les Malais, comme les Polynésiens, et comme la plupart des peuples, avaient l'habitude de donner les noms de leur pays aux contrées qu'ils découvraient ou qu'ils occupaient. Tous les ethnologues savent que les Polynésiens ont procédé de cette façon pour un certain nombre d'îles, habitées ou non par une autre race ; mais ils ne leur ont appliqué que des noms purement polynésiens, quoique quelques-unes, sinon toutes, dussent être déjà dénommées par les habitants primitifs : C'est ainsi qu'ils ont donné les noms de *Tukopia*, *Anuta*, *Fataka*, etc., à des îles qui étaient probablement désertes à leur arrivée, et qu'ils ont appelé *Mare*, *Lifu*, *Uvea*, *Futuna*, etc,. d'autres îles qui étaient déjà occupées et presque certainement dénommées par la race mélanésienne. Futuna est l'île Erronan, l'une des Hébrides les plus Sud, l'une des îles Horn découvertes par Lemaire et Schouten, ainsi que l'une des îles Tunga ; Mare, Lifu et Uvea, sont les îles Loyalty, séparées de la Nouvelle-Calédonie par un canal qui n'a guère

(1) Sumatra, d'après un texte malais traduit par M. L. de Rosny, (*Notice sur les îles de l'Asie Orientale, extraits d'ouvrages chinois et japonais*. Impr. impér., 1861, p. 75.), aurait été fondée par un pêcheur nommé Marah-Silou, devenu roi de Pasey, avec le titre de Melek-el-Saleh. Marah-Silou, ayant été un jour à la chasse, avec son chien Si-Passey, arriva sur une butte de terre où il aperçut une fourmi grande comme un chat. Il vit là un présage l'engageant à s'établir dans cet endroit. Il y bâtit donc son palais, et, en mémoire de la fourmi qu'il avait vue, il nomma la localité *Samoudra*, mot qui signifie « la grande fourmi. »

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

plus de vingt-cinq lieues. On sait que les colons polynésiens venant se fixer dans ces îles, étaient partis de l'île Wallis (Uvea), et on rapporte généralement ce fait à près d'un siècle. Mais toujours est-il que ces noms, excepté Lifu, sont purement polynésiens, et n'ont rien de malais. Ainsi :

Anuta : — *anu*,,froid ; *ta* v. subs. pron. etc.

Tu-ko-pia : — *tu*, il y a, être ; *ko*, préfixe devant les choses, bêcher ; *pia* exsudation gommeuse.

Fataka : — *fata*, en Tahitien, autel, empiler du bois pour le feu ; *ka*, brûler ; particule, préfixe.

Mare : — toux, tousser, à la Nouvelle-Zélande et à Tahiti.

Uvea : — *Tu*, arriver par eau, être ferme ; *wera*, chaud, être chaud ; *ueha*, appui, support.

Futuna : — *hu*, silencieux, marais, boue ; *tuna*, anguille.

On a dit que le mot *lifu*, était fijien ; mais il ne l'est pas plus que polynésien, car les Fijiens ne se servent pas de la lettre *f*. Il ne pourrait guère être d'ailleurs que le mot *liku* des Fiji, lequel est le nom donné à une certaine manière de se coiffer chez les femmes fijiennes ; ou bien encore le mot *levu*, qui y signifie grand, mais qui aurait été transformé par l'euphonie polynésienne. Dans ce cas, le mot d'origine première aurait, jusqu'à un certain point, été conservé.

Nous pourrions citer encore quelques autres noms de localités appliqués par les émigrants polynésiens en souvenir de leur pays, tels que *Rotuma*, *Lefuka*, *Uporu*, etc. Mais il est inutile d'insister davantage sur ce sujet.

Nous venons de montrer que les mots cités par Thompson sont plutôt des mots fijiens que des mots polynésiens. Nous ajouterons ici qu'il existe une analogie assez grande entre plusieurs mots des îles Sumbava et Fiji ; que cette analogie est beaucoup moins apparente entre un certain nombre de mots de Mindanao comparés à ceux des îles Fiji ; qu'il existe des différences et des analogies dans les langues Malaie, Tagalog, Fijienne et Maori. Il suffira, pour s'en convaincre, de se reporter aux tableaux comparatifs que nous avons insérés à la fin de ce chapitre.

On remarquera que la numération de Sumbava est entiè-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

rement malaise, tandis que celle de Mindanao se rapproche davantage de la numération des Fiji, qui a la plus grande analogie avec la numération polynésienne. Celle des Tagals est pour ainsi dire toute malaise.

Enfin la comparaison de plusieurs mots papous, fijiens et de Mindanao montrera quelques analogies, mais un bien plus grand nombre de différences.

1864-1866. — Après M. Thompson, et en s'aidant de son témoignage, un des maîtres de la science en France, a, lui aussi, soutenu l'origine malaisienne des Polynésiens. Quoiqu'il n'ait pu émettre que des idées théoriques, l'importance de ses travaux à ce sujet est telle, que nous ne croyons pas pouvoir nous dispenser de nous arrêter longuement à l'examen de ses assertions. Les laisser passer inaperçues serait, à notre avis, contribuer à entretenir des opinions erronées.

Ce savant est M. de Quatrefages qui, en 1864, a d'abord publié dans la *Revue des Deux-Mondes* un premier travail sur les Polynésiens (1), et qui, après l'avoir augmenté, l'a fait paraître en un volume in-4° à la fin de l'année 1866 (2).

Pour M. de Quatrefages il ne semble exister, dans l'humanité toute entière, que trois types fondamentaux : le type blanc, le type noir et le type jaune ; et le savant professeur n'admet qu'un seul lieu de création et qu'un seul berceau de l'espèce humaine, l'Asie centrale, patrie générique admise aussi par les écrivains religieux, les savants, les poètes, et même les historiens.

Il admet également, ainsi que nous l'avons déjà vu quand nous nous sommes occupé particulièrement des Malais, que les habitants de la Malaisie forment deux familles : la première, qu'il appelle famille ou race malaisienne; la deuxième, famille ou race polynésienne. Ces familles sont formées des mêmes éléments, dans des proportions un

(1) *Revue des Deux-Mondes*, *février 1864*.

(2) *Les Polynésiens et leurs migrations.*— Paris, Arthur Bertrand. Voir aussi : *Comptes-rendus de l'Académie des sciences*, vol. LXIII, p. 813 à 816 ; — Séance de l'Institut du 12 novembre 1866 ; — *Avenir National* du 27 novembre 1866, etc.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

peu différentes, et c'est de la première qu'il fait descendre la dernière.

Or, pour lui, la race polynésienne n'est qu'une race mixte, c'est-à-dire une race qui ne se rattache directement à aucun des trois grands types fondamentaux.

Tout indique, en outre, dit-il que la race polynésienne est une race métisse, c'est-à-dire formée par voie de croisement entre des populations fort différentes par leurs caractères physiques.

Enfin il trouve que l'ensemble des faits montre, dans cette race, le produit d'éléments empruntés aux trois types fondamentaux : blanc, nègre et jaune (1).

Résumant son étude, M. de Quatrefages dit : « La race polynésienne présente un ensemble de caractères tenant à la fois du blanc, du jaune et du noir ; mais la part qui revient à ces éléments ethnologiques est très différente. L'élément jaune ne s'accuse guère que par la couleur : il semble influer assez peu sur les traits. L'élément noir agit sur les traits, sans doute aussi sur la forme du crâne ; quelquefois il ressort presque à l'état de pureté, comme dans le Néo-Zélandais, dont Hamilton Smith a reproduit le portrait fait à Londres. C'est encore à lui qu'il faut probablement attribuer la disposition à friser que présente la chevelure. Toutefois l'élément qui domine de beaucoup, au moins dans une partie de cette population, c'est l'élément blanc. Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir les atlas de voyages, et en particulier ceux qui complètent les ouvrages de d'Urville et de ses compagnons. »

Puis il ajoute : « Ce mélange de caractères, cette fusion d'éléments anthropologiques chez les Polynésiens, ne les rattachent pas uniquement aux populations blanches, jaunes ou noires pures, qui ont fourni ces éléments, mais les rapprochent, surtout par les traits généraux, d'une grande formation ethnologique, dont la nature ne paraît pas avoir

(1) On sait que M. Vivien de St-Martin a été l'un des premiers à émettre l'idée qu'une race blanche s'établit anciennement dans les îles de l'Océanie : cette opinion a eu un écho au sein de la Société de géographie de Paris. (V. Bull. de février 1872.)

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

été justement appréciée par la plupart des anthropologistes : je veux parler des populations malaises, étendues, on le sait, depuis Madagascar jusqu'à l'extrémité des archipels indiens. »

C'est donc, comme on voit, aux populations malaisiennes qu'il rattache les Polynésiens : ce qui le prouve, c'estque, avec Hale, il fait partir ces populations de l'île Bourou, dans les Moluques, d'où elles se rendent dans les îles polynésiennes. Nous n'examinerons point ici cette opinion, puisquenous devons forcément y revenir quand nous passerons en revue toutes celles émises sur la marche des migrations ; nous l'indiquons seulement, en passant, parce qu'elle met hors de doute la croyance de l'auteur à la venue des Polynésiens de la Malaisie.

Mais ce n'est point aux Malais proprement dits que M. de Quatrefages attribue l'origine des Polynésiens. C'est, comme on a vu, à ce qu'il appelle, avec quelques ethnologues, les Malaisiens : cette désignation, inventée par ceux qui n'avaient pas une idée bien nette de la variété des populations de la Malaisie, est, du moins, on ne peut plus élastique, car elle s'applique aussi bien aux Bouguis, aux Touradjas, aux Battaks et aux Dayaks, qu'aux Alfourous de la plupart des îles malaisiennes, et aux Malais eux-mêmes.

Si M. de Quatrefages ne dit pas nettement à laquelle de ces populations est plus spécialement dû, selon lui, le peuplement de la Polynésie, il est, toutefois, permis de conjecturer, d'après les autorités qu'il invoque le plus souvent, que c'est aux Bouguis, ou tout au moins aux Touradjas, habitants de Célèbes, comme d'Urville était disposé à l'admettre ; ou bien aux Alfourous de Bourou, puisqu'il adopte, d'un autre côté, l'opinion de Hale qui fait de cette dernière île le lieu d'origine première des Polynésiens. Nous savons déjà que quelques-unes de ces populations ont, en effet, de grands traits de ressemblance avec les Polynésiens ; mais nous avons montré, en même temps, qu'un pareil fait prouve plutôt le contraire de ce qu'on en a conclu.

Toujours est-il que, pour soutenir ses prémisses et dé-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

montrer que les Polynésiens sont des émigrants de la Malaisie, se transportant dans toute l'Océanie et jusqu'à la Nouvelle-Zélande, M. de Quatrefages s'appuie à la fois sur les caractères physiques, et particulièrement sur ceux fournis par les os, sur les mœurs, sur les coutumes, la religion, les traditions, et sur la linguistique elle-même. Mais, comme M. Hale, c'est surtout en se servant de l'analogie du langage qu'il établit la parenté des deux peuples. Aussi, avance-t-il avec lui, qu'une seule et même langue est parlée depuis Madagascar jusqu'à l'île de Pâques (1), et qu'elle forme une seule famille linguistique qu'il appelle, avec les Bopp, les Balbi, Hale et autres, la famille des langues malayo-polynésiennes. Cette famille, dit-il, se partage, à son tour, en deux groupes naturels, celui des langues malaises et celui des langues polynésiennes, parlés, le premier de Madagascar aux Philippines, l'autre dans toutes les îles de la mer du Sud (2).

On sait, aujourd'hui, que c'est une erreur, signalée depuis longtemps par les ethnologues et qui l'a même été, redirons-nous, par l'un des écrivains que M. de Quatrefages cite le plus souvent, par de Rienzi. Ce dernier dit textuellement, en paraphrasant, suivant son habitude et sans indiquer la source, une partie des paroles de Balbi (3) : « Plusieurs géographes et philosophes ont répété que tous les peuples de race malaise parlent, depuis Madagascar jusqu'à l'île Waïhu, des dialectes d'une seule et même langue, et que cette langue est le Malayou ; mais cette erreur, tant de fois répétée, n'en est pas moins une erreur. » On a vu que c'était l'opinion de Balbi, Lesson, etc.

(1) Ouvr. cité, p. 18 ; *Revue des Deux-Mondes*, février 1864, p. 529, et l'*Espèce humaine*, p. 321.

(2) Ainsi on lit en note : « Cette identité de la langue malaise et des dialectes parlés dans toutes les îles du grand Océan Equinoxial n'a échappé à aucun des voyageurs modernes accoutumés à observer et à comparer. » Et ailleurs, *Revue des Deux-Mondes*, p. 531, il appelle ce fait un « fait capital. »

(3) *Langues Océaniennes*, p. 231.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Pour étayer son opinion, M. de Quatrefages fait d'ailleurs remarquer, comme l'avait fait Thompson, (1) que, comme toujours, c'est surtout la grammaire, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus fondamental dans le langage, qui établit, entre ces deux groupes de langues, des relations intimes, et que le vocabulaire n'y entre que pour une très faible part : ce qui, d'après lui, a fait parfois tirer des conclusions évidemment inexactes. A cette occasion, il cite Crawfurd qui, n'ayant trouvé que 85 mots malais sur 5254 mots maori, et 74 mots malais ou javanais, sur 6123 mots des Marquises et des Sandwich, eut, dit-il, le tort de tirer de ce petit nombre un argument pour nier le rapprochement généralement admis. Il indique ensuite, mais inexactement, comme nous le ferons voir ailleurs, le nombre des lettres composant l'alphabet polynésien, et il conclut enfin que « l'étude de la linguistique, d'accord avec les résultats que fournit l'observation des caractères physiques, conduit à ne voir, dans l'ensemble de ces populations, qu'une grande formation anthropologique. » En un mot, la linguistique et les caractères physiques lui démontrent la réalité des rapports ethnologiques qu'il trouve exister entre les Malais et les Polynésiens.

Voici, en effet, ce qu'il a dit à ce sujet (2) : « Les caractètères physiques et linguistiques relient évidemment ces deux races. C'est là un fait sur lequel Hale a insisté avec toute l'autorité que donnent à sa parole ses immenses travaux. Envisageant la question surtout au point de vue philologique, il a montré la langue polynésienne se décomposant au fur et à mesure qu'on s'éloigne des régions occidentales et qu'on s'avance vers l'Est. Dans l'ouvrage

(1) Thompson, partisan, comme on a vu, de l'origine malaisienne, dit, en effet, p. 79 : « L'identité des mots du dialecte polynésien et la construction grammaticale prouvent l'origine malaie des langues polynésiennes, bien que plusieurs écrivains, qui regardent plus aux mots qu'à leur structure, le nient et oublient, en raisonnant à ce sujet, que le langage malai moderne est très différent du Malai que parlaient les émigrants qui ont colonisé Shingapoura et la Polynésie. »

(2) *Les Polynésiens*, etc., p. 81.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

remarquable qu'un de nos compatriotes, M. Gaussin, a consacré à la langue polynésienne, ce résultat est pleinement confirmé. En outre, certains traits de mœurs, certaines coutumes, qu'on trouve seulement en germe dans les archipels les plus occidentaux, se développent de l'Ouest à l'Est, de manière à accuser une marche analogue des populations. »

Pour établir la parenté des Malaisiens et des Polynésiens, M. de Quatrefages ne se borne pas aux divers témoignages précédemment indiqués, il invoque encore à l'appui ceux de plusieurs voyageurs et particulièrement de M. Earl, qui a longtemps résidé dans ces contrées. Ces témoignages ont pour lui une grande importance.

Il cite d'abord, de ce dernier auteur, le passage suivant : « Quant aux Dayaks de Bornéo, dès nos premiers rapports avec eux, je n'ai pas douté qu'ils ne soient Polynésiens ; malheureusement, lorsque j'eus reconnu que le dialecte des Dayaks était décidément polynésien, je ne me donnai pas la peine d'en recueillir un vocabulaire. »

Dans le deuxième passage cité par M. de Quatrefages, Earl dit, en parlant des Timoriens, et tout en faisant des réserves relativement au mélange de certaines tribus avec la race nègre (papoue) : « C'est évidemment une race polynésienne pure, ressemblant extrêmement à la race brune des îles de la mer du Sud par les coutumes, le langage et les caractères personnels (1). »

Dans le troisième passage cité, Earl ajoute : « Dans tout l'archipel, les tribus montagnardes de la race polynésienne ont le teint plus clair que les tribus de la plaine. Ainsi, tandis que les Dayaks de la plaine ressemblent aux Malais et aux Bouguis par leur aspect physique, ceux de l'intérieur ont une ressemblance frappante avec les tribus montagnardes de Manado et de Célèbes (Touradjas), avec les tribus de Bencoolen, dans l'île de Sumatra, avec les na-

(1) On sait que les Anglais appellent race brune, *brovvn*, la race polynésienne ; le nom de *black*, noire, étant donné par eux à la race mélanésienne.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

turels de Nias et des îles Poggi, et enfin avec les Timoriens les plus clairs. »

Pour montrer enfin que l'étude des mœurs et des usages conduit toujours à la même conclusion, M. de Quatrefages invoque jusqu'à de Rienzi, « l'homme, dit-il, qui a vu lui-même la plupart des contrées dont il s'agit. » Il en cite le passage suivant : (1) « Nous ne finirons pas ce chapitre sur Timor, sans faire remarquer une conformité frappante entre plusieurs usages des indigènes et ceux de diverses races polynésiennes, et peut-être de quelques tribus de l'Australie. Les plus extraordinaires sont le tatouage par incision, le salut par l'attouchement du nez, l'échange des noms avec l'étranger dont on veut faire son ami, le massage comme remède médical, les bracelets de coquilles, l'aplatissement du nez des enfants, la manie de teindre les cheveux en couleur rousse et d'autres usages. (2) »

En résumé, tout en ne prétendant pas confondre ou identifier les races malaisienne et polynésienne, M. de Quatrefages ne les compose pas moins des mêmes éléments, en proportions différentes, il est vrai, et il attribue l'homogénéité et les caractères propres des Polynésiens aux circonstances spéciales dans lesquelles ils se sont trouvés, et aux conditions générales presque identiques de leur existence, pendant que les Malais étaient modifiés par une foule de causes. Pour lui, en un mot, les Polynésiens ne sont que des Malaisiens se transportant en Polynésie et s'y fixant.

Telles sont donc les idées de M. de Quatrefages à ce sujet : nous dirons de suite qu'elles ne reposent, en partie, que sur des caractères et des rapports inexactement observés, et sur des témoignages qui sont, pour ainsi dire, sans valeur, ou qui, parfois même, en ont une toute opposée à celle qu'on leur donne.

En effet, les caractères physiques que M. de Quatrefages donne aux Polynésiens, non-seulement ne sont pas exactement ceux de la race polynésienne, mais ces caractè-

(1) *Les Polynésiens*, p. 20.

(2) *Océanie pittoresque*, p. 209, t. I.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

res diffèrent beaucoup de ceux des Malais et de ceux des populations javanaises. En outre, tous les ethnologues connaissent aujourd'hui les différences crâniennes qui séparent les Polynésiens des Malais et des Javanais. Il en est de même des coutumes et des usages. Enfin ces diverses populations diffèrent également par le langage, contrairement à ce qu'on ne cesse de dire, puisqu'il n'y a de rapports qu'entre quelques mots réciproquement adoptés, ainsi que nous l'avons fait voir. S'il y a quelque ressemblance entre les Polynésiens et quelques autres populations de la Malaisie, ce n'est absolument qu'avec celles que M. de Quatrefages appelle malaisiennes, et cette ressemblance prouve plutôt elle-même que ces dernières sont les descendantes des premiers.

Nous avons précédemment fourni les preuves de ces assertions : nous nous bornerons donc ici à quelques observations qui aideront elles-mêmes à confirmer encore l'opinion du lecteur.

Certainement, ainsi que le dit M. de Quatrefages, on regarde généralement la grammaire comme ce qu'il y a de plus fondamental dans les langues, et la grammaire des Polynésiens se rapproche, par plusieurs points, de celle des Malais. Mais il n'est pas moins vrai que, pour juger de l'analogie des langues, il ne faut pas se borner à comparer leurs grammaires, mais étendre la comparaison à leurs vocabulaires ; il faut surtout que ces moyens soient employés ensemble, car, pris isolément, ils donnent parfois les résultats les plus erronés. C'est ainsi, par exemple, comme le dit Balbi (1), qu'en ne regardant que la grammaire seule, on trouve que le Russe a plus d'analogie avec le Latin que l'Italien ; que le Chinois en a plus avec l'Hébreu que l'Hébreu avec l'Arabe ; etc. Aussi ce philologue a-t-il donné la préférence aux mots, qui sont incontestablement la partie essentielle d'une langue, celle d'après laquelle on doit la classer. C'était l'avis du savant Klaproth, qui disait (2) :

(1) Ouvr. cité, p. 19.

(2) *Asia polyglotta*, Paris 1823 (Vocabulaire).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

« Les racines et les mots sont l'étoffe des langues, qui reçoit la forme de la grammaire. Mais ceux-ci restent toujours ce qu'ils sont, comme le diamant, soit qu'on le taille d'une manière ou d'une autre. » Enfin c'était aussi, comme on a vu, l'opinion de Crawfurd. Nous croyons qu'il est impossible de ne pas partager la manière de voir de ces linguistes, malgré l'opinion contraire de Thompson, adoptée par M. de Quatrefages.

Comment, en effet, pouvoir admettre que la langue polynésienne, où Crawfurd n'a trouvé qu'un si petit nombre de mots usités par les Malais, puisse, sous le nom de langue malayo-polynésienne, former une seule et même famille linguistique avec la langue malaise qui diffère de la première par tous les autres mots ? Nous venons de voir que les mots pareils se réduisent à 74 ou 85, et nous avons déjà montré précédemment qu'ils ont été exagérés par l'auteur. Mais dès lors, n'est-ce pas avec raison que le savant anglais s'est servi de ce petit nombre de mots, à titre d'argument, pour nier le rapprochement qu'admet M. de Quatrefages avec beaucoup d'autres ethnologues ? Cela, pour nous, ne fait pas le moindre doute, et les derniers mots ajoutés par M. de Quatrefages viennent eux-mêmes appuyer l'opinion de Crawfurd. Après avoir dit, avec raison, que les mots *laïki*, *pifa*, etc., (1) cités par lui, d'après Crawfurd, sont des mots étrangers que les Polynésiens ont modifiés ou transformés par suite des nécessités de la langue, il ajoute : « il a dû en être de même pour un certain nombre de noms malais ou javanais, lorsque le Polynésien manquait des articulations nécessaires pour les reproduire. » Mais n'est-ce pas la preuve évidente que les deux langues ne forment point une seule famille? Conçoit-on, disions-nous déjà dans l'un des mémoires envoyés par nous à la *Société d'Anthropologie* de Paris, mémoire qui était l'appréciation des articles de la *Revue des Deux-Mondes* publiés par M. de Quatrefages sur les Polynésiens, conçoit-on que des Malaisiens, puisqu'on fait venir les

(1) Ces mots sont la traduction des mots *rice*, *beef*, etc. (Voir *Revue des Deux-Mondes*, février 1864, p. 590).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Polynésiens de la Malaisie, soient incapables, une fois en Polynésie, de reproduire les mots de leur pays ? Nous nous contenterons de répéter ici ce que nous disions alors : « vraiment c'est se contenter trop facilement de la première explication venue. » Du reste, nous avons suffisamment fait voir ailleurs que, s'il y a de grandes analogies dans la grammaire des Polynésiens et dans celle des Malais, ces analogies ne s'étendent pas à toute la grammaire, et que, excepté un certain nombre de mots analogues, très-restreints en Polynésie et plus nombreux en Malaisie, tous les autres mots diffèrent. On a vu également alors que la langue polynésienne se sert de quelques lettres qui ne sont point employées par les Malaisiens, et que ceux-ci, par conséquent, ne pouvaient les leur avoir transmises. On a vu, enfin, que les mots polynésiens ont été trouvés, en Malaisie, en plus grand nombre que les mots malais en Polynésie, et que ce fait prouve tout le contraire de ce qu'on en a conclu.

Après cela, si Hale a insisté, autant qu'il l'a fait, sur l'intimité des rapports des deux races, il doit, croyons-nous, s'être trompé et, pour nous, il se trompe certainement, quand il avance que la langue polynésienne se décompose au fur et à mesure qu'on s'éloigne des régions occidentales et qu'on avance vers l'Est : c'est tout le contraire qu'il faut dire, car c'est en se rapprochant de l'Ouest qu'elle perd de son homogénéité, et c'est en s'éloignant directement de la Nouvelle-Zélande vers le Nord-Est et l'Est, qu'elle se montre plus pure. M. Gaussin, en confirmant le résultat qu'admet M. de Quatrefages, n'a fait lui-même que répéter une erreur : ce qui le prouve, c'est que, tout en ne voulant voir dans la langue Maori qu'un dialecte porté à la Nouvelle-Zélande par des émigrants polynésiens, il n'en prend pas moins les mots maori pour types de ce qu'il appelle la langue polynésienne fondamentale.

Il résulte donc, de ce qui précède, qu'il n'existe, entre les Polynésiens et les Malais, ni analogies physiques, ni analogies linguistiques.

Quant à l'assertion que les émigrants venaient de la Malaisie, dont M. de Quatrefages trouve la preuve dans cer-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tains usages, certaines coutumes et certains traits de mœurs, qui, suivant lui, ne sont qu'en germe dans les archipels les plus occidentaux, tandis qu'il sont très développés dans les archipels les plus orientaux, elle est absolument sans valeur : les témoignages empruntés à de Rienzi prouvent plutôt le contraire. C'est moins le germe, que la dégénérescence de certaines coutumes et de certains traits de mœurs, que l'on a rencontrés dans la Malaisie et dans les archipels les plus occidentaux.

En effet, le tatouage par incisions, que de Rienzi dit exister à Timor, appartient tout particulièrement à la race mélanésienne ; il en est de même de l'usage des bracelets de coquilles, usage qui a été retrouvé, on le sait, dans les îles Fiji. Ce fait mérite d'autant plus d'être remarqué que le langage des Fijiens a la plus grande analogie, comme nous l'avons déjà dit, avec celui des premiers occupants de Timor. Il est bien vrai que quelques autres traits sont communs aux deux races, notamment la manie de teindre la chevelure en couleur rousse et noire; mais, par cela même, on n'en peut rien conclure. Ajoutons aussi que de Rienzi n'avait point vu autant de contrées qu'on paraît le croire, et qu'il n'était jamais allé aux Sandwich, à la Nouvelle-Zélande, à la Nouvelle-Irlande, et encore moins dans les îles de la vraie Polynésie ; mais seulement dans quelques-unes des Carolines, et la plupart des îles Malaisiennes. Il n'avait même probablement pas visité Timor, ainsi qu'on peut le conclure en lisant ses articles sur cette île (1), empruntés en entier aux savants Péron et Lesueur, de Freycinet et Gaimard.

Les témoignages fournis par M. Earl, témoignages qui font dire à M. de Quatrefages que « tout doute doit disparaître à leur lecture, » sont donc les seuls qui soient favorables à l'opinion soutenue par le savant anthropologiste. Mais ceux-là même ont-ils donc toute l'importance qu'on leur accorde ? Nous ne le croyons pas.

Que résulte-t-il, en effet, de la première citation de Earl ? Que les Dayaks sont des Polynésiens et qu'ils parlent

(1) Tome I, p. 209.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

un dialecte polynésien. Comme lui, nous pensons qu'ils sont les descendants des Polynésiens, ce que nous avons déjà tâché de démontrer; mais nous ne croyons pas, avec lui, que leur langage, actuel du moins, soit polynésien. Tout ce qu'on sait de cette langue prouve, au contraire, qu'elle est plus malaie que polynésienne, et c'est ce que Balbi particulièrement a établi dans son immense travail ethnographique (1). Tous les mots cités par lui montrent, en effet, que le plus grand nombre a plus d'analogie avec le Malayou qu'avec le Polynésien, et que la langue dayaque, comme beaucoup d'autres de la Malaisie, n'a surtout d'analogie avec le Polynésien que par les mots de la numération (2). De Rienzi, on l'a vu, n'a porté le nombre des mots polynésiens trouvés dans la langue des Dayaks qu'à une centaine, bien qu'il regardât le Daya comme la langue mère du Polynésien et que, pour lui aussi, les Polynésiens fussent les descendants des Dayaks originaires de Bornéo. Les quelques mots suivants, s'ils appartiennent réellement à la langue dayaque (3), montreront les analogies et les différences existant entre cette langue et le Polynésien, le Fijien et le Basa-Krama.

TABLEAU LINGUISTIQUE, N° 10.

	DAYA.	POLYNÉSIEN.	FIJIEN.	BASAKRAMA.
Soleil....	matandao; matasu	ra ; la.	siga.	suria.
Lune	bulan ; bolan.	marama.	vula.	sasi.
Terre....	benua ; benoa.	henua;fenua;whenua	vanua.	bantala.
Eau	danum ; danom.	waï ; vaï.	wai.	toya.
Feu	apoy ; apy.	ahi.	bukawaka.	latu ; brama.
Père.....	spang.	matua ; metuatane	tama.	rama.
Mère....	indu ; amaï.	matua; metuavahine	tina.	ibu.
Œil.....	mata.	mata.	mata.	maripat.
Tête.....	takuluk ; ulu.	upoo ; upoko.	ulu.	sira ; mastaka.
Nez	iggher.	ihu.	ueu.	eu ; grana.
Langue..	lila.	telo ; rero ; orero.	yame.	lidah.
Dent	kasunga ; isie.	niho ; nifo.	bati.	waja.
Main....	tangan ; tesa.	nima; rima; ringa	liga.	asta.
Pied	kakk.	vae ; vaevae.	java.	sukit.

(1) *Tableau polyglotte, Atlas.*

(2) V. *Grammaire de la langue Daya* par von Gabelentz. — Leipsig, 1852.

(3) Voy. dans l'*Atlas* de Balbi, le *Tableau polyglotte des langues océaniennes* : *langues bornéennes.*

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Ainsi, sur 14 mots, trois ou quatre sont évidemment polynésiens ; les autres sont tout-à-fait malais ; aucun ne se rapproche du Basa-Krama. Il n'est donc pas parfaitement exact de dire que les Dayaks parlent, aujourd'hui encore, un dialecte polynésien ; mais il n'est pas douteux qu'autrefois leur langue ait eu une origine commune avec le Polynésien, tant leurs autres caractères se rapprochent de ceux des véritables Polynésiens. Nous avons déjà montré comment les mots polynésiens que l'on trouve encore dans le langage actuel des Dayaks y ont été bien probablement apportés par des colonies polynésiennes venant s'établir à Bornéo, de même que dans la plupart des autres îles de l'Archipel. Aujourd'hui, il est vrai, les Dayaks ne parlent plus qu'une langue plus voisine en apparence des dialectes malais ; mais ils ont conservé, pour ainsi dire, tous les caractères des Polynésiens, ainsi que Leyden, Crawfurd, R. P. Lesson, etc., l'avaient déjà fait remarquer avant M. Earl.

Dans la deuxième citation faite par M. de Quatrefages de l'auteur anglais, celui-ci dit que certaines populations de Timor sont « évidemment une race polynésienne pure, ressemblant extrêmement à la race brune des îles de la mer du Sud par les caractères physiques. » Il est certain cependant qu'elles aussi diffèrent aujourd'hui des Polynésiens par les coutumes et par l'ensemble du langage. Les caractères extérieurs de ces populations se rapprochent beaucoup, il est vrai, de ceux des Polynésiens, puisqu'ils sont les caractères qu'on donne aux Dayaks et surtout aux Battaks ; mais on a déjà vu, qu'à part quelques coutumes communes aux Timoriens et aux Polynésiens, telles que le massage, l'échange du nom, le salut par l'attouchement du nez, etc., toutes les autres sont différentes et appartiennent spécialement à la race noire ou mélanésienne. L'assertion de M. de Quatrefages, que « les idiomes timoriens tiennent de plus près aux Polynésiens », n'est elle-même pas plus exacte que la ressemblance trouvée dans les coutumes, car tout semble indiquer, au contraire, qu'ils tiennent de plus près à la langue des populations noires premières occupantes de cette île, qu'à celle des populations conquérantes qui

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

l'occupent encore : Macassarais, Bouguis, Malais, etc.

Cette dernière assertion d'ailleurs, n'a pas été aussi complètement confirmée par M. Gaussin que le dit M. de Quatrefages, puisque cet écrivain s'est contenté d'écrire (1) : « Nous pouvons ajouter que nous avons été frappé de la ressemblance plus grande du Polynésien avec les langages des environs de Timor, qu'avec le Malai et le Tagal. Quelques-uns des points portent sur des mots qui, en Polynésien, sont composés de deux racines. Mais l'imperfection des vocabulaires que nous avons pu nous procurer nous interdit d'être plus explicite à cet égard. »

Que l'on compare, en effet, les mots des vocabulaires plus ou moins exacts que l'on possède sur les langues de Timor, aux mêmes mots des vocabulaires malai et polynésien, et l'on verra, ainsi que nous l'avons dit, que c'est aux mots malais qu'ils ressemblent le plus, et que, excepté par les mots polynésiens communs à presque tous, sinon à tous les dialectes ou toutes les langues de la Malaisie, ils diffèrent presque complètement des langues de Java, de Mindanao, de Sumbava, etc.

En d'autres termes, on trouve, dans les vocabulaires timoriens, moins de mots polynésiens que de mots propres à la plupart des idiomes des autres îles de la Malaisie.

Malheureusement, il faut bien le dire, rien n'est moins connu que les différentes langues parlées dans l'île de Timor, quoique les Portugais aient découvert cette île en 1522, que les Hollandais s'y soient établi en 1616, après avoir pris Solor, et que l'île ait été souvent visitée par les expéditions scientifiques de l'Europe. Si les mots malais paraissent être plus nombreux dans le peu que l'on sait des langues timoriennes, cela ne tient peut-être qu'à ce que les collecteurs de mots n'ont, pendant leurs relâches dans les ports de cette île, interrogé le plus souvent que des Malais ou métis de malais. A part les quelques mots polynésiens communs à toutes les langues de la Malaisie, il n'y a vraiment aucun rapport entre le langage timorien connu et

(1) Ouvr. cité, p. 279.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

celui des îles Sumbava, Mindanao, Guébé, Ombay, Philippines, Savu, etc. ; de même que le Timorien s'éloigne généralement du Basa-Krama, quoiqu'on ait avancé le contraire.

Pour nous, ce qui ne paraît pas avoir été remarqué jusqu'à présent, le langage foncier de Timor ne pouvait être que celui parlé par les peuplades noires premières occupantes de cette île, et ce langage, probablement, est encore parlé par celles qui ont survécu et qui se sont réfugiées dans l'intérieur du pays. Nous avons démontré ailleurs que ce langage, en apparence du moins, était celui de la race noire Papua (1).

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons écrit à ce sujet : Nous nous bornerons à rappeler que les mots timoriens cités par de Freycinet, dans ses savantes recherches sur *Timor et ses habitants*, ne sont ni Bouguis, ni Macassarais, ni Alfourous, ni Javanais, ni même Malais ; qu'ils ne ressemblent pas non plus au Polynésien, mais que beaucoup d'entre eux se retrouvent dans la langue des îles Fiji ; et que, *à priori*, nous en avons inféré que la population primitive de Timor et celle des Fiji avaient eu une origine commune. Voici les conclusions auxquelles nous ont conduit dès lors le rapprochement et la ressemblance si complète des mots que nous venions de citer (2) :

« 1° La plus grande analogie semble exister entre le langage actuel des Fijiens purs et celui que parlait la population timorienne qui la première a dénommé les localités, villes, etc., de Timor ;

« 2° Par suite, puisque les Fijiens purs ne sont que des Papua, cette population n'était bien probablement elle-même que papua, c'est-à-dire que l'une et l'autre peut-être avaient eu une même origine ;

« 3° Ce sont, dès lors, des noirs de la race papua qui auraient été les premiers occupants de Timor, ou, tout au moins, ceux qui, après avoir chassé, exterminé, ou absorbé

(1) P. A. Lesson, *les Races noires de Timor*, *Revue d'anthropologie*, 1877, p. 256.

(2) *Loc. cit.*, p. 263.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

les Négritos, auraient remplacé les appellations de ceux-ci par les leurs. »

Il n'est donc pas exact de dire, avec M. Earl, que la population de Timor est foncièrement polynésienne : tout établit, au contraire, qu'excepté les caractères physiques, qui sont ceux des Bouguis et des Battaks, et qui se rapprochent par conséquent des caractères polynésiens, tous les autres, c'est-à-dire les coutumes et surtout le langage, les différencient aujourd'hui de la race polynésienne. Dès lors, on ne saurait conclure que ces caractères prouvent, tous à la fois, la réalité des rapports ethnologiques des Timoriens et des vrais Polynésiens. Néanmoins les caractères extérieurs suffisent à montrer que, après les races noires premières occupantes de l'île, ceux qui se transportèrent les premiers à Timor, et probablement en grand nombre, étaient des Malaisiens, c'est-à-dire des Battaks, Dayaks, Bouguis, Alfourous, que nous avons vus être les descendants directs des purs Polynésiens, se transportant à une époque reculée dans les îles de la Malaisie (1). En somme, pour nous, les Timoriens ne seraient donc généralement aujourd'hui que des descendants de Malaisiens et de races noires, plus ou moins croisés avec les races diverses qui se sont successivement établies depuis longtemps dans l'île de Timor.

Il nous resterait à dire quelques mots sur le troisième passage de M. Earl, cité par M. de Quatrefages. Mais ce passage a par lui-même assez peu d'importance, puisqu'il ne fait que constater ce fait bien connu, que les montagnards ont le teint plus clair que les habitants des plaines. C'est ce qui a lieu partout et c'est ce qui est surtout sensible en Polynésie, où les habitants des îles basses, des îles Paumotu, par exemple, sont si bruns, comparés aux habitants des îles hautes.

(1) Les Timoriens donnent le nom de *fatu*, à des rochers isolés, de formes particulières et bizarres, derrière lesquels ils se retirent en temps de guerre, et sur quelques-uns desquels ils habitent même, à cause de leur peu d'accessibilité. Or ce mot, à Tahiti, est donné à la plus grosse pierre d'un four, et il signifie en outre seigneur, maître, etc.; aux Marquises, il signifie mamelle.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Mais l'assertion de M. Earl n'est peut-être pas tout-à-fait exacte, quand il ajoute que les Dayaks de la plaine ressemblent aux Malais et aux Bouguis par leur aspect physique.

En effet, si les Dayaks de la plaine ressemblent, comme il le dit, aux Malais, ils ne sauraient ressembler aux Bouguis qui, au contraire, ont véritablement quelque ressemblance avec les purs Polynésiens. Ici il faut opter : ou les Dayaks ressemblent aux uns, ou ils ressemblent aux autres. Pour nous qui avons vu les Bouguis, aussi bien que les Malais proprement dits, nous pouvons assurer que les premiers ne ressemblent pas aux seconds. Il est bien probable, du reste, que M. Earl n'a voulu parler que de la couleur. D'un autre côté, quand il ajoute que les habitants de l'intérieur de Bornéo ont une ressemblance frappante avec les tribus montagnardes de Ménado et de Célèbes, il ne fait que répéter, avec raison, qu'ils ressemblent aux Touradjas qui, de même que les Alfourous des autres îles, ont un certain cachet polynésien. Ayant vu ces derniers, en même temps que Dumont d'Urville, nous avons trouvé nous-même que les habitants de l'intérieur de Menado (1), dans l'île de Célèbes, ont l'apparence des Polynésiens et que leur couleur est même plus claire. Nous avons déjà longuement traité ce sujet en parlant des Malaisiens : il est inutile d'y revenir ici.

M. de Quatrefages admet que la formation de la race polynésienne n'est pas seulement due aux actions du milieu, mais que le métissage a joué, à une certaine époque, un rôle considérable dans sa caractérisation. « Les insulaires de la mer du Sud, dit-il, ne descendent pas d'une source unique ; ils sont le produit du mélange de populations primitivement différentes. La race polynésienne n'est pas seulement une race mixte, c'est en outre une race métisse. »

Nous espérons pouvoir convaincre, par tout ce que nous avons dit et par tout ce que nous dirons encore dans le

(1) Menado est une baie et un district occupé par un résident hollandais, sur la côte ouest de Célèbes. *L'Astrolabe* s'y trouvait en 1828.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

cours de notre travail, que la race polynésienne n'est pas une race métisse, mais qu'elle forme une race particulière, bien distincte des autres, et qu'elle ne s'est croisée, en Polynésie, avec une race différente, que dans un très-petit nombre d'îles et de points, bien connus aujourd'hui. Nous dirons seulement, à cette occasion, que Moërenhoüt, qui avait résidé si longtemps en Océanie, ne croyait pas au mélange de cette race. Voici ses paroles : (1) « Il n'y a presque pas un navigateur, un voyageur ou un auteur parlant de la Polynésie, qui ne fasse mention du mélange des races ou des castes ; et moi, après six années de voyages dans un grand nombre d'îles, et d'observations des plus consciencieuses, je n'ai rien trouvé qui vînt à l'appui de cette opinion ; je n'y ai jamais vu un seul individu à cheveux crépus. Si le teint des uns est plus foncé que celui des autres, cette différence n'est jamais plus sensible que celle que nous remarquons chez nous dans nos familles ; etc. »

D'Urville lui-même, partisan du métissage des Polynésiens, disait, en parlant des habitants des îles Tunga (2) : « A Tonga la race polynésienne m'a semblé offrir moins de mélange avec la race noire océanienne ou mélanésienne qu'à Tahiti ou à la Nouvelle-Zélande. On y trouve, beaucoup moins que partout ailleurs, de ces individus à taille rabougrie, à nez épaté, cheveux crépus ou frisés et peau d'un brun très foncé. Ce fait est d'autant plus remarquable que les îles Tonga sont immédiatement suivies à l'Ouest par les îles Viti, qui sont demeurées au pouvoir de la race noire. » Et cependant c'est là, entre les Tunga occidentales et les îles Fiji les plus orientales, qu'existent, ainsi que nous le ferons voir, de véritables métis bien distincts des populations polynésiennes qui peuplent les Tunga, et des populations mélanésiennes qui occupent les Fiji.

Du reste, en citant ce passage de d'Urville, nous avons surtout voulu montrer une chose, c'est que le savant marin ne voyait qu'une race sans mélange dans les îles Tunga.

(1) Ouvr. cité, t. II, p. 247.

(2) *Voyage de l'Astrolabe*, t. IV, 1re partie, p. 229.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Plus tard, on comprendra l'importance de son observation ; mais nous dirons, dès à présent, que s'il n'a pas reconnu dans ces îles une race métisse, c'est qu'elle n'existe, en effet, que dans quelques-unes des Fiji les plus orientales.

Il résulte de l'examen que nous venons de faire de l'ouvrage de M. de Quatrefages, que le savant français a trouvé à tort de nombreux et intimes rapports entre les Polynésiens et les Malais : ces deux races, en effet, à part quelques ressemblances grammaticales dont nous avons donné l'explication ailleurs, sont séparées à la fois par les mœurs, les usages, les croyances religieuses, et surtout, ce qui est plus fondamental, par l'ensemble de la langue, les caractères physiques et particulièrement les caractères crâniens. Quant aux rapports trouvés entre les Polynésiens et les Malaisiens, ces rapports, nous le savons, sont réels, et plus grands même qu'on ne l'avait cru jusqu'alors ; mais ils prouvent plutôt le contraire de ce qu'on en avait conclu.

Si la race polynésienne peut être appelée race mixte par ceux qui admettent l'existence de trois types fondamentaux dans l'humanité, elle n'est certainement pas une race métisse, c'est-à-dire formée par le croisement de populations différentes. Les caractères qu'elle possède lui sont tout-à-fait propres et ils n'existent nulle part aussi complets qu'en Polynésie et à la Nouvelle-Zélande.

Il est inutile de rappeler ici que M. de Quatrefages est partisan des migrations de l'Ouest vers l'Est, et qu'il groupe dans son livre, avec son talent ordinaire, tous les témoignages qui démontrent que des émigrants de la Malaisie auraient certainement pu se rendre en Polynésie, malgré les difficultés matérielles admises par beaucoup d'ethnologues. Il insiste particulièrement sur l'existence, à certaines époques de l'année, de vents contraires aux vents alisés, ce qui, avons-nous déjà dit, a été démontré d'abord par La Pérouse, et ensuite par Beechey, Dillon, J. Williams, de Bovis et autres, avant que le commodore Maury et M. de Kerhallet n'eussent cherché à le faire.

Nous ne croyons pas qu'il soit aussi facile que le dit M. de Quatrefages de franchir l'espace considérable qui sépa-

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

re les îles asiatiques de la Polynésie ; mais nous partageons néanmoins son opinion sur la possibilité des migrations de l'Ouest vers l'Est : c'est du reste celle qu'admettent aujourd'hui presque tous les ethnologues.

Naturellement tel n'est pas l'avis de M. J. Garnier, dont nous avons exposé les idées dans le précédent chapitre. En admettant l'origine américaine des Polynésiens, il ne pouvait que combattre les arguments de tous les partisans d'une provenance occidentale ou malaise, et particulièrement M. de Quatrefages qui avait écrit : « Je ne crois pas que cette opinion (origine américaine) compte aucun adhérent dont le nom ait quelque valeur dans la science. (1) » M. Garnier, prenant à partie le savant professeur du Muséum, s'écrie(2) : « Il eût peut-être été plus vrai de dire que peu de savants ont été à même d'étudier sérieusement la question, qui est précisément de celles qui exigent que l'on voie les choses par soi-même, et non point d'après des rapports. Quelques hommes de science sont cependant de mon avis, le Révérend Ellis lui-même, un missionnaire anglican ! Quant aux marins qui ont pratiqué l'Océanie, il en serait à peine un sur un mille qui voudrait faire venir les Polynésiens de l'Asie ; et, à cet égard, nous avons le témoignage énergique et expérimenté de M. Lafond de Lurcy. Quant aux hommes de mer qui ont écrit sur la question, ils ont tourné plus ou moins habilement la difficulté. M. Moërenhoüt fait des Polynésiens des autochthones ; Dumont d'Urville, ressuscitant une hypothèse tombée devant l'examen de la géologie, en fait les restes d'un peuple vivant sur les débris d'un ancien continent.

« M. de Quatrefages a aussi parfaitement saisi la difficulté qu'opposent à sa thèse les vents et les courants, car il cherche, par un grand nombre de faits, à démontrer : en premier lieu, que les Polynésiens peuvent accomplir de longues traversées en mer, au moyen de leurs pirogues ; et en second lieu, qu'un grand nombre de fois les migrations

(1) *Les Polynésiens*, p. 81.

(2) *Les Migrations polynésiennes*, p. 40.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

connues ont eu lieu de l'Ouest à l'Est. A l'égard de ces dernières, je remarquerai, dès à présent, qu'elles sont presque toujours plus ou moins obliques aux méridiens, et ensuite qu'elles ne sont que des exceptions à la grande règle, bien connue, que les pirogues égarées finissent toujours par échouer sur un rivage à l'Ouest du point de départ. Moërenhoüt ajoute-t-il, et Ellis sont catégoriques à cet égard (1). »

En outre, M. Garnier réfute vigoureusement, et avec succès, croyons-nous, l'appui que M. de Quatrefages trouve, pour sa thèse, dans la présence de la zone des calmes et des vents variables; dans le courant équatorial que, contrairement à Moërenhoüt et à Maury, M. de Kerhallet dit aller de l'Ouest à l'Est (2), et dans les coups de vent et les tempêtes. Enfin, il termine en disant : « Ainsi est vérifiée notre pensée qu'un courant polynésien intertropical, et de l'Est à l'Ouest, existe depuis la plus haute antiquité. »

Les raisons données par M. Garnier n'ont pas, à notre avis, toute la valeur qu'il leur accorde ; s'il n'y avait qu'elles contre la provenance asiatique des Polynésiens, l'hypothèse de M. de Quatrefages ne serait guère ébranlée. Il est bien certain d'abord que si Ellis est un homme de savoir, ce n'est pourtant pas un savant dans toute l'acception du mot, pas plus que ne l'était Zuniga, qui, on l'a vu, passe même pour n'avoir pas fait le livre qui porte son nom. D'un autre côté, à qui fera-t-on croire que la question n'a pas été étudiée sérieusement avant nous, non pas il est vrai avec les moyens possédés aujourd'hui, mais avec cette raison philosophique qui caractérisait si bien les Forster, les Moërenhoüt, et qui semble devenir chaque jour plus rare ? Evidemment, il faut bien qu'on se contente des rapports et des études des autres, puisqu'il est si peu donné aux observateurs de voir et de comparer successivement un grand nombre de peuples ; c'est ce que nous faisons nous-même

(1) Moërenhoüt, *Voyages aux îles du Grand-Océan*, t. II, p. 231.

(2) Voyez à ce sujet, Fitz-Gérald, *Etude sur les courants océaniques*, dans le *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux*, décembre 1878, janvier et février 1879.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

et c'est d'ailleurs ainsi que la science a été faite, surtout par les hommes de cabinet.

Il n'est pas moins certain, comme on a pu voir, que, à part quelques écrivains, et particulièrement Moërenhoüt, contrairement à ce que dit M. Garnier, presque tous les marins et ceux qui ont observé et écrit, ont fait venir les Polynésiens de l'Asie. M. Lafond de Lurcy ne serait donc lui-même qu'une exception, à laquelle on peut ajouter quelques autres voyageurs, tels que d'Urville, Moërenhoüt, et nous-même.

D'autre part, si M. Garnier trouve que les hommes de mer ou les observateurs ont tourné plus ou moins habilement la difficulté, c'est qu'elle n'est pas mince, comme le savent tous ceux qui s'occupent d'un pareil sujet ; mais il n'est pas moins vrai qu'ils se sont appuyés sur les faits véritablement les plus sérieux : d'abord la différence des caractères physiques ; puis celle des caractères linguistiques, des mœurs, coutumes, usages, croyances religieuses, etc. Ce sont ces faits qui les ont portés à soutenir : Moërenhoüt, que les Polynésiens ne sont ni des Malais ni des Américains ; Lesson, d'Urville et autres, qu'ils ne sont pas des Malais. Car si d'Urville s'est laissé entraîner plus tard par les idées de R. Forster, il n'était pas moins partisan de l'origine asiatique, puisque, d'après Forster, ce continent avait été peuplé par l'Asie. Pareillement, si M. de Quatrefages a cherché à montrer que les vents et les courants n'étaient point un obstacle à des migrations d'Ouest en Est, le savant naturaliste appuyait son opinion sur des faits incontestables, faits que nous croyons avoir étayés nous-même d'un certain nombre de raisons, mais sans adopter pour cela sa conclusion.

Il est bien certain, comme nous le montrerons plus tard, que les faits d'entraînements, que M. Garnier prend, à tort, pour des faits de migrations, sont plus nombreux vers l'Ouest que vers l'Est, parce que les vents alisés ont une plus grande durée que les autres vents et qu'ils soufflent fréquemment avec intensité ; mais néanmoins, qu'ils soient obliques ou non aux méridiens, on en connaît un bon nombre qui

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

se sont opérés de l'Ouest vers l'Est, et pour ainsi dire dans toutes les directions. C'est une preuve que la grande règle déduite par M. Garnier n'est peut-être pas aussi fondée qu'il le dit, d'après Ellis et Moërenhoüt. Ces écrivains, en effet, citent eux-mêmes, sans le vouloir peut-être, des faits qui prouvent le contraire, ainsi que nous le ferons voir lorsque nous étudierons la question des migrations en général. On verra alors que c'était avec les vents d'Ouest qu'on se portait autrefois, comme aujourd'hui, vers les îles plus orientales, et *vice versa* avec des vents d'Est, de ces îles vers celles de l'Ouest ; de même qu'on profitait des vents de Sud et de Nord-Ouest pour s'avancer vers le Nord et le Nord-Est, etc. Bien que M. Garnier dise que les vents d'Ouest n'ont pas de durée et qu'il n'existe absolument pas de mousson en Polynésie, parce que les îles sont trop petites et trop espacées, nous croyons que le tableau qu'il cite, de 149 observations de vents faites, en 1866, à Nouméa, en Nouvelle-Calédonie, n'est pas suffisant pour détruire les faits nombreux attestant tous, sinon la durée, du moins l'existence, à certaines époques de l'année, des vents d'Ouest ou plutôt de Nord-Ouest à Sud-Ouest.

Déjà on a vu que J. Williams, le missionnaire si autorisé, dit que, tous les deux mois, il y a, pendant quelques jours, des vents frais de l'Ouest, et qu'il arrive en février ce que les indigènes appellent les Jumeaux de l'Ouest, c'est-à-dire un vent d'Ouest qui souffle pendant plusieurs jours de suite. « J'ai souvent vu, ajoute-t-il, qu'il continuait pendant huit à dix jours, et, une fois, je l'ai vu durer pendant plus de quinze. » Nous avons montré qu'avant lui, La Pérouse avait avancé que les vents de l'Ouest sont au moins aussi fréquents que ceux de l'Est, aux environs de l'Equateur, dans une zone de sept à huit degrés au Nord et au Sud, et ils sont si variables, disait-il, qu'il n'est guère plus difficile de naviguer vers l'Est que vers l'Ouest. C'était l'avis de Dillon, le capitaine qui connaissait peut-être le mieux l'Océanie, tant il y avait voyagé longtemps ; il disait même qu'il existe dans les régions du Grand-Océan, situées entre l'Equateur et le parallèle de 12° Sud, une mousson du Nord-Ouest

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

et de l'Ouest. Enfin, pour ne citer que les hommes les plus compétents, on a vu que l'officier de marine, M. de Bovis, l'auteur des *Recherches sur la Société Tahitienne*, dit qu'une connaissance plus exacte de ces mers a appris qu'à une certaine époque de l'année, les vents d'Ouest y règnent transitoirement par séries qui vont de trois à quinze jours, et que c'est surtout le vent d'Ouest, appelé *Arueroa*, qui sert aux naturels de la partie sous le vent des archipels, à ceux de Raiatea par exemple, pour remonter au vent, c'est-à-dire à Tahiti.

Nous croyons en avoir dit assez à ce sujet pour convaincre, du moins, que les vents d'Ouest ne sont pas si rares en Polynésie qu'on paraît le croire, et nous en fournirons plus tard bien d'autres témoignages. Nous n'ajouterons plus qu'un mot, c'est qu'à part le tableau, pour ainsi exceptionnel, qu'a donné M. Garnier, les arguments dont il se sert ne sont guère que ceux de Moërenhoüt qui, voulant peupler la Malaisie par les Polynésiens, avait besoin de diminuer les difficultés du voyage dans ce sens, en augmentant, au contraire, celles des voyages malais dans le sens opposé. Nous l'avons dit, il rapporte lui-même plusieurs cas qui attestent que les vents d'Ouest sont assez fréquents en Polynésie, et que c'est avec eux qu'on partait des îles sous le vent pour aller aux îles du vent, c'est-à-dire aux îles les plus orientales.

Nous aurons nécessairement à revenir sur cette question quand nous nous occuperons des migrations : nous ne nous y arrêterons donc pas plus longuement ici ; nous nous contenterons de répéter encore une fois que, s'il n'y avait eu que les obstacles généralement admis, les Polynésiens auraient certainement pu provenir de la Malaisie : s'ils ne l'ont pas fait, cela tient aux raisons que tout notre ouvrage a pour but de démonrer.

Le travail de M. de Quatrefages, publié d'abord en 1864, dans la *Revue des Deux-Mondes*, puis, à la fin de 1866, (1) en un volume considérablement augmenté, est un livre du

(1) *Académie des sciences*, séance du 12 novembre 1866.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

plus haut intérêt scientifique. On est frappé, en le lisant, de l'immense savoir qu'il a fallu pour réunir tant de sources d'époques et d'origines différentes, et de l'habileté qui a été nécessaire pour combiner ces sources et les mettre en œuvre. Mais, à notre avis, il lui a manqué une chose des plus importantes, la critique qui discute et épure les témoignages invoqués. C'est, sans nul doute, à l'absence de cette critique que sont dues les quelques erreurs que nous aurons à signaler et qui, le plus souvent, sont le résultat de faits mal interprétés ou mal rapportés, parfois inexacts, ou tout au moins incomplets.

Nous ajouterons ici que ce fut le premier travail publié par M. de Quatrefages dans la *Revue des Deux-Mondes*, qui nous donna l'idée d'adresser à la *Société d'Anthropologie* de Paris deux mémoires sur le même sujet. M. Gaussin en fut nommé rapporteur le 7 décembre 1865, mais son rapport ne fut lu que le 18 juillet 1867. Ce fut dans l'intervalle, c'est-à-dire un an après la réception de nos mémoires, que M. de Quatrefages fit paraître son édition in-4° revue, corrigée et augmentée. L'auteur, on le voit, a eu connaissance de ces mémoires : dans deux ou trois passages (1), il fait allusion à l'opinion que nous soutenions, et qui, jusque-là, n'avait été soutenue par personne, c'est-à-dire à l'origine Maori des Polynésiens. Sans doute M. Gaussin lui en avait fait part dans l'une de ces visites que M. de Quatrefages signale dans le cours de son livre (2).

Résumé des opinions des auteurs cités. — Telles sont donc les diverses opinions émises touchant la provenance asiatique ou seulement malaisienne des Polynésiens. Nous les résumerons en disant :

1° Que presque tous les écrivains admettent le peuplement de la Polynésie par deux grandes races bien distinctes : la race noire ou mélanésienne, et celle qu'ils appellent, tantôt race tannée, tantôt race malaie, javanaise ou daya.

(1) Voyez notamment p. 133, 188, etc.

(2) Voy. p. 110.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Parmi eux sont surtout à citer Bougainville, Cook, Forster, La Pérouse, d'Urville, John Williams, Thompson, etc. ;

2° Que tous, après R. Forster, qui l'a le premier avancé, regardent la race noire comme la première occupante des îles polynésiennes : ce qui a permis à La Pérouse d'abord, puis à plusieurs autres, et plus récemment à M. de Quatrefages, de considérer les Polynésiens comme des métis des peuples conquis et des peuples conquérants qui étaient, avons-nous dit, pour les uns des Malais, pour d'autres des Javans et pour d'autres encore des Malaisiens, c'est-à-dire des Dayaks, Battaks, Bouguis ou Alfourous ;

3° Que la plupart, en s'appuyant à la fois sur les caractères physiques, les caractères linguistiques, les usages, etc., font descendre les Polynésiens des Malais : tels sont Bougainville, Court de Gebelin, Cook, Banks, Anderson, Forster, La Pérouse, Marsden, Claret de Fleurieu, de Chamisso, J. Williams, Dieffenbach, H. Hale, Gaussin, Thompson ;

4° Que d'autres, au contraire, tels que Crawfurd, Balbi, Maltebrun (1), soutiennent que c'est plutôt aux Javanais qu'il faut attribuer l'origine des Polynésiens ;

5° Que quelques-uns, tels que R. P. Lesson, d'Urville, Mertens, nient, en s'appuyant sur les mêmes caractères, que les Polynésiens aient pu provenir, soit des Malais, soit des Javanais, tant ces caractères sont différents ;

6° Que quelques-uns encore, tels que R. P. Lesson, Lütke, Mertens, Taylor (2), font descendre les Polynésiens des Hindous, tandis que d'Urville soutient qu'ils ne sont pas plus des Hindous que des Malais, et qu'ils pourraient plutôt être les descendants des indigènes de Célèbes, qui descendent eux-mêmes des Dayaks. C'est ce qui avait déjà

(1) Maltebrun dit en propres termes que Java doit être la mère patrie des Malais et des Polynésiens.

(2) Taylor, qui ne trouvait aucune ressemblance entre les Malais et les Polynésiens, ne voyait dans ces derniers que des Hindous ou des Juifs.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

porté R. P. Lesson à émettre lui-même quelque doute quant à sa croyance en une origine hindoue, et à finir par les supposer d'origine japonaise ;

7° Que de Rienzi, sans hésiter, fait venir les Polynésiens des Dayaks de Bornéo, de même qu'il fait sortir des diverses autres races de cette île toutes les populations de la Malaisie et de la Polynésie. Cette opinion paraît être celle de M. de Quatrefages pour les Polynésiens, mais, comme toutes les précédentes, elle est l'opposée de celle que soutient Moërenhoüt, quand il dit, sans preuves suffisantes, il est vrai, que les Polynésiens sont les ancêtres des Malais, au lieu d'en être les descendants ;

8° Que tous enfin, par suite, admettent que le peuplement de la Polynésie s'est opéré par des migrations, se portant de l'Ouest vers l'Est, soit avec des vents soufflant directement de l'Ouest, comme le croyaient la Pérouse, Beechey, Dillon, John Williams, et comme le croient encore MM. de Bovis, Thompson et de Quatrefages ; soit en remontant contre les vents alisés d'Est, et de Sud-Est, comme la plupart l'ont supposé.

Nous répéterons aussi que Forster, le premier, a parlé d'une langue générale, et que cette opinion a d'abord été adoptée par Crawfurd et Marsden, puis par M. Gaussin et par presque tous ceux qui ont écrit après ce dernier (1) ;

Que R. P. Lesson est le premier qui a signalé les différences séparant les Polynésiens des Malais, et qu'après lui, d'Urville est celui qui a le plus insisté sur l'impossibilité d'une descendance malaise des Polynésiens ;

Qu'enfin Claret de Fleurieu, après Quiros toutefois, a été le premier à trouver dans les vents alisés un obstacle à la mar-

(1) Voici les paroles de Marsden : « Mais outre le Malai, on parle à Sumatra plusieurs autres idiomes qui ont néanmoins une affinité manifeste, non-seulement les uns avec les autres, mais avec cette langue générale qu'on trouve répandue et indigène dans toutes les îles de la mer du Sud, depuis Madagascar jusqu'aux terres les plus éloignées découvertes par le capitaine Cook, c'est-à dire dans un plus grand espace que celui qu'ait jamais embrassé la langue latine ou toute autre langue. »

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

che des émigrants allant de l'Ouest vers l'Est, tandis que La Pérouse a été le premier à démontrer que cet obstacle n'en était pas un : cette démonstration est généralement acceptée aujourd'hui, malgré les assertions contraires de Moërenhoût, Ellis et tant d'autres, et M. de Quatrefages l'a plus récemment appuyée de sa vaste érudition (1).

Certainement, dirons-nous maintenant, si nous n'avions voulu que donner un aperçu des connaissances acquises jusqu'à présent sur un pareil sujet, nous pourrions regarder notre but comme atteint ; mais nous en avions un autre en insistant autant que nous l'avons fait sur chacune de ces opinions : nous voulions mettre le lecteur à même de juger, en connaissance de cause, l'opinion presque diamétralement opposée aux précédentes, qui est résultée pour nous, d'abord de l'étude attentive de tous les écrits sur cette matière, puis de celle de toutes les observations faites par nous-même dans les divers lieux occupés par les populations dont il s'agit.

En résumé, nous ne croyons pas que les Polynésiens aient pu avoir l'Asie ou les îles malaisiennes pour berceau, c'est-à-dire les Malais, les Javanais ou les Malaisiens pour ancêtres, et cela pour des raisons bien autrement importantes que celles dont se sont contentés jusqu'à ce jour ceux qui ont soutenu l'impossibilité d'une provenance malaisienne des Polynésiens. Nous ne croyons pas davantage à l'identité de langage que tant d'écrivains modernes admettent encore, enfin nous ne croyons même pas à l'identité des coutumes et des usages que quelques-uns signalent. Pour nous, les Polynésiens, au lieu de descendre des populations de la Malaisie, seraient plutôt les ancêtres de quelques-unes d'elles.

Nous pouvons donc, dès à présent, poser les conclusions suivantes :

1° Les Polynésiens sont allés anciennement bien probablement jusqu'en Asie et peut-être aussi, comme nous le ferons voir plus tard, en Afrique et en Amérique ; ils sont

(1) *Les Polynésiens et leurs migrations*, ch. II, p. 91 à 100.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

allés d'une manière certaine en Malaisie, où, sous les noms de Battaks, Dayaks, Bouguis, Alfourous, etc., on les trouve encore aujourd'hui, dans un grand nombre d'îles, avec tous les caractères physiques de leur race, et avec un grand nombre de mots de leur langage primitif.

2° C'est par le croisement des Polynésiens avec les populations brunes de l'Inde et avec celles de la Chine, mais probablement d'abord avec la race noire brachycéphale qui existait à Java, qu'ont été produits les Javanais et les Malais : ces derniers, nous avons cherché à le démontrer, n'étaient que des Javanais ou Javano-Malais fuyant leur patrie et se formant en corps de nation à une époque peu reculée ; depuis leur séparation, ils n'ont cessé de se croiser chaque jour davantage. En un mot, les Malais et les Javanais, au lieu d'être les ancêtres des Polynésiens, comme le disent presque tous les auteurs, ne sont plutôt eux-mêmes que leurs descendants, mais leurs descendants indirects. C'est donc à tort qu'on aurait attribué l'origine des Polynésiens soit à l'Asie et surtout à l'Inde, soit à la Malaisie.

En somme, après l'étude que nous venons de faire, il n'est guère, suivant nous, qu'une conclusion possible, c'est que les Polynésiens ne descendent pas plus des Malaisiens que des Malais et des Javanais, et qu'ils sont plutôt eux-mêmes les ancêtres des uns et des autres.

On verra bientôt, quand nous chercherons à préciser le lieu de provenance des Polynésiens, qu'une foule de témoignages nouveaux viendront appuyer cette conclusion et démontrer, avec plus de certitude encore, que les Polynésiens ne pouvaient avoir pour patrie ni l'Asie, ni la Malaisie.

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

TABLEAU LINGUISTIQUE COMPARATIF N° 11.

	SUMBAVA. (d'après Balbi.)	FIJIEN. (Hazelewood.)	MAORI.	MALAI.	BASA-KRAMA.	TAGALOG.	MINDANAO.
Soleil	singhar (1).	siga.	ra ; komaru.	mata-hari.	surin.	arao.	senang.
Lune	wulan.	vula.	marama.	boulan.	sasi.	bouan.	ulan-ulang.
Jour	aso.	rarama ; ma-mada.	ra; mahana.	siang; tchaya.	dinten.	arao.	malamog.
Terre	tana.	vanua.	whenua.	tana.	bantala.	lupa.	lopa ; lupa.
Eau	iene.	wai.	wai ; ngongi.	ayer-aer.	toya.	tubig.	»
Feu	upi.	bukawaka.	ahi ; kanaku.	api.	brama ; latu.	apui.	klaiu.
Père	bapa.	tama.	pa ; bapa.	pa ; bapa.	rama.	ama.	ama.
Mère	mama.	tina.	matua ; whaeu.	ma ; mama.	ibu.	ina.	ina.
Œil	mata	mata.	kanolu ; karu.	mata.	maripat.	mata.	mata.
Tête	ulu.	ulu.	upoko.	kapala.	sirah ; mastaka.	olo.	ulo.
Nez	inga.	ueu.	ihu.	idong.	eu ; grana.	ilong.	elong.
Dent	isi.	bati.	niho.	guiguit.	waja.	ngipon.	nipun.
Main	limang.	liga.	ringaringa.	tang'ann.	asta.	camai.	alema.
Pied	aje.	yava.	waewae.	kaki.	sukit.	paa.	siki ; butis.

(1) Il est à remarquer que pas une seule autre île malaise que Sumbava n'emploie le mot *singhar* pour signifier soleil : ni Sumatra, ni Timor, ni Florès, ni Savu et autres îles voisines, ni les Moluques, ni Célèbes, ni Bornéo, ni les Philippines ; seul le Javanais de cour ou Basa-Krama se sert du mot *Suria*, qui en est approchant ; dans les Vedas, soleil se dit *sourya*, *savitri*.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

NUMÉRATION COMPARÉE N° 12.

	SUMBAVA (Balbi)	FIJIEN (Hazelewood)	NOUVELLE-GUINÉE (Forrest)	BASA-KRAMA.	TAGALOG.	MINDANAO.
1	satu.	dua.	oser.	eka.	isa.	isa.
2	dua.	rua.	seron.	katih ; dui.	dalaua.	daua.
3	tega.	tolu.	kior.	tri ; tiga.	tailo.	tulu.
4	ampat.	va.	tiak.	chatur ; lakawan.	apat.	apat.
5	lima.	lima.	rim.	gangsai ; pamhe.	lima.	lima.
6	anam.	ono.	onim.	sad.	anim.	anom.
7	tuju.	vitu.	tik.	sapia.	pito.	petu.
8	delapan.	walu.	war.	asta.	ualo.	walu.
9	sambelan.	ciwa.	siou.	nawa.	siyam.	seau.
10	sapulu.	tini.	saufour.	dasy.	polo ; sangpoulo.	sampulu.

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

LIVRE DEUXIÈME

RECHERCHE DE L'ORIGINE RÉELLE DES POLYNÉSIENS.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Les théories jusqu'ici émises sur le lieu d'origine des Polynésiens sont insuffisantes. — Nouvelle théorie basée sur l'étude de toutes les données anciennes et récentes : anthropologiques, philologiques, traditionnelles, spéciales. — Marche suivie dans cette étude.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire qu'aucune des trois théories émises jusqu'ici sur le lieu d'origine des Polynésiens n'a rallié les ethnologues, parce qu'elles ne sont pas l'expression de la vérité. Elles sont trop exclusives, trop dogmatiques ; chacune d'elles laisse subsister trop de difficultés à résoudre ; il faudrait vraiment fermer les yeux pour ne pas voir les contradictions qu'elles présentent ; il est évident qu'elles n'ont pas pour base une connaissance assez approfondie des faits.

C'est donc à une théorie nouvelle, fondée sur les faits eux-mêmes, qu'il faut avoir recours : c'est cette théorie que nous allons maintenant essayer d'exposer.

Disons du reste que ce fut en observant, sur les lieux mêmes, pendant de longues années, les faits océaniens, et en les comparant, pour ainsi dire, dans chacune des îles de cette partie du monde, que l'insuffisance des théories précédentes s'imposa à nous, et que nous vint, par suite, l'idée

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

d'en présenter une nouvelle, naturellement plus capable, à notre avis, de démontrer quel avait dû être le véritable berceau des Polynésiens, ainsi que la route suivie par eux dans leurs migrations.

C'est à l'exposition et à la démonstration de cette théorie que nous allons consacrer le reste de notre ouvrage. Cette théorie est trop contraire à toutes celles connues pour pouvoir se passer des témoignages les plus variés et les plus irrécusables ; il nous faudra souvent recourir à la citation des textes, parfois même à leur discussion : nécessairement il en résultera pour notre travail une étendue considérable, mais qui n'aurait pu être évitée qu'aux dépens de la nouvelle théorie que nous nous proposons d'établir. Celle-ci, du reste, quel que soit le sort qui lui sera réservé, ne reposera, nous pouvons l'assurer ici, que sur les observations les plus attentives et les plus détaillées, sur l'étude approfondie de tous les faits, anciens et modernes, et sur l'examen comparé de presque tous les travaux français et étrangers publiés sur cette matière.

A notre avis, en effet, le seul moyen de pouvoir espérer sortir du dédale des opinions que nous avons rapportées, c'est d'étudier les faits polynésiens, tant actuels que récents (1), rapprochés des faits plus anciens bien connus ou rendus presque authentiques par l'accord des récits.

Comme on sait, ces faits dérivent de quatre sources ; ce sont :

1° Les données anthropologiques ;

2° Les données philologiques ;

3° Les données historiques : car il y en a qu'il est possible, avec un peu d'attention, de distinguer assez facilement, quoiqu'elles soient le plus souvent mêlées aux données des temps héroïques et mythologiques, et conservées toutes par la tradition seulement ; à ce genre de faits appartiennent les noms propres, les noms de lieux, etc.

(1) Par faits récents, nous entendons tous ceux observés depuis que les Européens se sont fixés en Polynésie, ou qu'ils y ont paru.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

4° Enfin, certaines croyances, pratiques, habitudes, ce[r]tains préjugés, etc., qui rappellent les époques les pl[us] solennelles de la vie de la patrie absente.

Pour arriver à la découverte de la patrie première, c'[est] donc à ces divers faits que nous nous adresserons succe[s]sivement, toutes les fois que cela nous sera possible, no[us] bornant, au contraire, à quelques-uns d'eux seulemen[t] quand nous ne pourrons pas faire autrement.

Comme M. Hale l'a fait, surtout pour tracer l'itinérair[e] des migrations, nous aurons nous-même souvent recours [à] la philologie, ce moyen précieux, sinon assuré, pour déco[u]vrir la filiation des peuples ; mais nous y aurons recour[s] en nous aidant, plus qu'on ne paraît l'avoir fait jusqu'ici, d[e] la critique qui, seule, donne quelque valeur aux déduction[s]

Bien que nous soyons convaincu de l'importance de tou[s] les faits que nous venons d'indiquer, ce sera surtout au[x] faits traditionnels, c'est-à-dire aux traditions pures, mai[s] interprétées souvent autrement qu'elles ne l'ont été jusqu'à présent, que nous accorderons une sorte de préférence. Il nous sera facile de montrer, alors, qu'on a fait dire à quelques-unes tout le contraire de ce qu'elles disent réelle-ment. Mais, en attendant, nous affirmons que, chez les peu-ples sauvages, les traditions doivent être regardées comme les meilleures sources de leur histoire, quand surtout elles se trouvent appuyées par tous les autres faits. Nous sommes convaincu que si elles sont restées si long-temps obscures, et pour ainsi dire lettre morte en Polynésie, cela n'a tenu qu'au manque de faits suffisants pour qu'on pût les comprendre et choisir, dans les versions contradic-toires qui étaient données, celle qui se trouve être la seule véritable. Il n'en est certainement plus de même depuis les beaux travaux de Grey, Shortland, Taylor et autres, pour la Nouvelle-Zélande particulièrement, et ceux des mis-sionnaires anglais, surtout pour les îles polynésiennes. Ces traditions présentent aujourd'hui une telle clarté, un tel enchaînement, on peut si bien découvrir où elles ont pris naissance, qu'au lieu d'occuper la dernière place, com-me elles l'ont fait jusqu'à présent, elles méritent, à notre

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

avis du moins, d'être comptées parmi les données les plus capables d'aider à élucider une pareille question. Chemin faisant, nous en fournirons bientôt d'abondantes preuves.

Inutile sans doute de dire que nous accorderons aux données anthropologiques la première place qu'on leur donne généralement aujourd'hui, et que nous ne manquerons pas une seule fois d'indiquer les caractères physiques des populations des divers groupes polynésiens. Mais ce que nous voulons rappeler ici, c'est que ces caractères sont à peu près identiques dans toutes les îles : ils indiquent par conséquent eux-mêmes que la nation polynésienne n'est formée que par une seule et même race.

Nous insisterons tout particulièrement sur les pratiques, croyances, etc., qui rappellent celles du pays d'origine : c'est de ces données qu'on pourra surtout inférer quel était ce pays.

Enfin, aux données anciennes et bien connues, nous en ajouterons quelques-unes restées jusqu'à ce jour inédites, quoiqu'elles aient été recueillies il y a déjà assez longtemps : celles-ci offriront, nous n'en doutons pas, d'autant plus d'intérêt qu'elles ont été obtenues à l'époque où il était encore possible de se procurer des renseignements exacts, le contact des Européens n'ayant pas encore eu le temps de mettre les indigènes de la Polynésie dans l'état sans nom où ils se trouvent aujourd'hui.

Nous aurons, du reste, assez rarement recours aux faits actuels et récents :

Aux faits actuels, parce qu'ils ne constatent guère qu'une chose, c'est que les voyages, d'une île plus occidentale vers une île plus orientale, ne sont entrepris qu'avec des vents bien arrêtés de l'Ouest et *vice versâ*, comme faisaient les indigènes des anciens temps : cette observation, en effet, n'aide en rien à faire découvrir le pays d'origine des habitants de chaque île ni l'époque des migrations ; elle démontre seulement la possibilité de ces dernières et quand nous en serons là nous y reviendrons longuement ;

Aux faits que nous appelons récents, pour ne pas les confondre avec les faits anciens, quoique la plupart datent

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

déjà d'assez longtemps, parce que, malgré leur grand nombre, ces faits n'aident pas davantage à retrouver le pays d'origine ; ils ne font que témoigner de la fréquence des entraînements, tantôt d'un côté tantôt de l'autre, et avec les vents les plus opposés ; mais, excepté quelques petites îles, entre autres les îles Tarawa qui paraissent avoir été peuplées ainsi, et quelques îlettes bientôt abandonnées, il n'en est pas une qui leur doive son peuplement, contrairement à ce que l'on croit généralement. C'est ce qui prouve que presque toute la Polynésie, comme nous le montrerons ailleurs, était déjà peuplée lors des entraînements dont les voyageurs nous ont conservé le souvenir, et ce qui explique, d'un autre côté, la connaissance que nous avons de ces faits. Il faut ajouter pourtant que le raisonnement indique qu'il a dû en être autrement à une époque plus reculée, c'est-à-dire à l'époque de la grande émigration. Mais toujours est-il que, lors des premières visites des Européens dans le 16e siècle, toutes les îles occupées aujourd'hui l'étaient déjà par les mêmes populations. Ajoutons aussi que si les entraînements, dont parlent tous les livres de voyages en Polynésie, n'ont pas servi au peuplement des îles, ils rendent du moins compte des mélanges trouvés, là ou deux races étaient en contact, comme aux Fiji, à Tanna, etc. (1).

Cela dit sur les faits que nous comptons invoquer, où commencer cette étude ?

Dans la Polynésie centrale ? Aux archipels Tahiti et Samoa, c'est-à-dire là où d'Urville, Hale, et la plupart des ethnologues ont cru retrouver les îles qui ont peuplé toutes les autres terres polynésiennes ? Non ; car commencer ainsi, serait nous condamner à considérer comme fondées des opinions que nous aurons à combattre longuement ; ce serait nous mettre, pour ainsi dire, dans l'impossibilité de découvrir la situation véritable du lieu d'origine des Polynésiens. D'ailleurs les partisans de ces opinions ont eux-mêmes reconnu

(1) Voir les développements dans lesquels nous entrerons à ce sujet quand nous étudierons la marche des migrations.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

que ces îles ne sont point le berceau des Polynésiens, puisqu'ils disent qu'elles ont reçu leurs premiers habitants d'une contrée éloignée, et qu'ils les regardent implicitement comme étant l'une des étapes de la grande émigration qui est venue envahir la Polynésie.

Il en est de même, et pour les mêmes raisons, des îles Tunga, puisqu'il est généralement admis que ces dernières îles ont reçu, elles aussi, directement ou indirectement, leurs populations de cette même émigration.

Par suite, c'est donc ailleurs qu'il faut commencer, et on ne doit le faire, suivant nous, que dans l'une des îles Polynésiennes les plus éloignées, dans l'une de celles qui forment de tous côtés les limites de la Polynésie. Voici pourquoi :

Toutes les îles ainsi placées, et surtout celles les plus éloignées de toute grande terre, n'ont presque évidemment pu être peuplées qu'après les autres. Dès lors, il est facile de comprendre que si l'on essaie, depuis l'une d'elles, de revenir, étape par étape, jusqu'au pays d'origine première, il doit y avoir beaucoup plus de chance d'y parvenir que par la marche suivie jusque-là. En effet, si les renseignements, obtenus dans l'île choisie pour commencer cette étude, indiquent nettement à quelle contrée ses habitants attribuent leur provenance, il est évident qu'il n'y a qu'à suivre exactement ces renseignements, à se laisser diriger, conduire par eux, pour arriver, d'une manière certaine, d'abord au dernier point de départ, puis successivement, de dernier point de départ en dernier point de départ, jusqu'au pays d'origine.

Cette marche, comme on voit, diffère de l'ancienne en ce que, au lieu de prendre les émigrants dans le centre de la Polynésie et de les suivre pendant qu'ils s'éloignent, en un mot de descendre (1) avec eux, on les prend, au contraire, au point extrême où ils se trouvent, pour chercher à les ramener, à l'aide de toutes les données obtenues, à leur point de

(1) On verra plus tard que les Polynésiens appellent descendre, se diriger du Sud vers le Nord, car pour eux le Sud, *Runga*, est le haut, et le Nord, *Raro*, est le bas.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

départ primitif. Autrement dit, on leur fait remonter le chemin parcouru d'abord jusque-là.

Cette marche est-elle préférable à l'ancienne? Nous le croyons, et c'est parce que nous en avons la conviction que nous l'avons adoptée pour la démonstration que nous allons entreprendre. Avec elle, il nous semble qu'il est presque impossible de s'égarer, ce qu'on peut faire au contraire facilement, quand on n'obéit qu'à une idée préconçue; c'est une marche simple, naturelle. Il suffit, nous le répétons, de se laisser guider par les faits, pour arriver, d'une manière presque certaine, à découvrir ce que l'on cherche. Nous dirons plus : si, jusqu'à ce jour, on n'a pu déterminer d'une façon positive le lieu d'origine des Polynésiens, c'est, suivant nous, qu'on n'a jamais essayé de procéder de la sorte, et qu'on s'est évertué à faire cadrer les faits avec une idée arrêtée, mais sans fondement, comme nous espérons le prouver par tout ce que nous allons dire.

Ceci posé, par quelle île ou groupe d'îles commencer, parmi les îles polynésiennes les plus extrêmes?

Commencerons-nous par celles qui sont le plus à l'Ouest? Non, pour la raison que ces îles sont d'abord peu éloignées, petites, qu'ensuite, comme nous le montrerons, elles n'ont été peuplées qu'assez tard par des îles plus orientales, et qu'enfin, comme on l'a vu, la théorie qui fait peupler la Polynésie par des émigrants venant de cette direction n'est pas admissible.

Par celles qui sont le plus à l'Est et qui forment, en s'étendant depuis le Nord-Est jusqu'au Sud-Est, cette longue bande, limite orientale de la Polynésie, ou mieux de l'océan Pacifique? Pas davantage; car si, dans le Nord-Est, les îles Marquises sont à une distance assez grande, et parfaitement isolées des autres groupes, il y a, dans diverses autres directions, d'autres îles plus éloignées qu'elles; dans l'Est direct, les îles Paumotu sont trop voisines de la Polynésie centrale pour qu'on commence par elles ; et si, dans le Sud-Est, les îles Mangareva se trouvent être à bonne distance, ces îles sont trop petites, leurs populations trop restreintes, et leurs moyens de navigation trop inférieurs, pour qu'elles aient pu

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

avoir avec la Polynésie des communications régulières et fréquentes, à travers la vaste ceinture de mer qui les sépare. Reste, dans le Sud-Est, l'île de Pâques, placée à une distance considérable, et par laquelle on pourrait peut-être d'autant mieux commencer qu'elle est, pour plusieurs ethnologues, celle qui a servi au moins d'étape aux émigrants de la patrie première, avant leur arrivée en Polynésie et à la Nouvelle-Zélande. Mais, comme cette dernière croyance est sans fondement, ainsi que nous le démontrerons plus tard, qu'en outre, cette île est petite, et ses habitants mauvais navigateurs, qu'enfin, tout semble indiquer, comme ou va le voir bientôt, qu'elle n'a été peuplée qu'à la suite de quelque entraînement involontaire, ce n'est point par elle que nous commencerons, malgré son isolement et son éloignement ; cet éloignement et cet isolement ne doivent en faire pour ainsi dire qu'une île exceptionnelle, ayant besoin d'être examinée à part, et sur laquelle nous allons avoir à revenir souvent dans tout ce qui va suivre.

Commencerons-nous donc plutôt par quelques-unes des îles qui sont situées dans le Sud ? Encore moins, car il n'existe de ce côté que des terres insignifiantes par l'étendue et le nombre, et qui attribuent leur peuplement aux îles Polynésiennes les plus voisines, telles que Tahiti et les Manaia : Elles sont d'ailleurs assez peu éloignées.

Et cependant c'est de ce côté, à la limite occidentale du Sud, c'est-à-dire au Sud-Ouest de l'océan Pacifique, que se trouve une terre considérable, assez éloignée, et qui aurait bien pu être préférée à toutes les autres pour point de départ de notre étude : cette terre est la Nouvelle-Zélande. Mais, comme elle est placée en dehors de la Polynésie proprement dite, et que tous les ethnologues veulent absolument qu'elle ait été peuplée par cette dernière, nous la laisserons nous-même de côté, pour le moment, malgré le rôle qu'elle est appelée à jouer, et nous irons chercher ailleurs l'île qui ouvrira cette étude.

Or, dans une direction presque diamétralement opposée, c'est-à-dire dans le Nord-Est de la Nouvelle-Zélande, et presque le Nord de la Polynésie proprement dite, se trouve le

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

groupe considérable des îles Hawaii, qui est non-seulement le plus éloigné de la Polynésie centrale, mais en même temps le plus isolé. Il est séparé de Tahiti par une quarantaine de degrés ; un intervalle presque aussi grand le sépare de la Californie, et il n'est pas moins éloigné de la Nouvelle-Zélande que l'île de Pâques ne l'est elle-même.

Ce groupe est fort étendu ; c'est même à cause de cela que plusieurs ethnologues, tels que d'Urville, Ellis, Dieffenbach, etc., ont cru pouvoir, en s'aidant de quelques faits mal appréciés, le considérer comme le berceau des Polynésiens. Mais c'est surtout son éloignement et son isolement qui, pour nous, sont la raison du choix que nous en faisons pour commencer notre étude.

Il est évident que ces dernières circonstances prouvent, à moins de supposer les habitants autochthones, que ceux-ci n'ont pu y arriver qu'en traversant la vaste étendue de mer qui l'entoure, et, par conséquent, par voie de migrations en canots.

Or, comme rien n'indique qu'ils avaient pu venir de l'Amérique, il en faut nécessairement conclure qu'ils étaient presque certainement des Polynésiens. Raison de plus donc pour nous, de commencer par cette île, puisqu'avec un peuplement, opéré comme le sien paraît l'avoir été, nous ne pouvons qu'être ramenés sûrement à la contrée dernière qui l'a d'abord fourni, puis, successivement, à celle qui en a eu l'initiative.

Une fois la provenance des Hawaiiens bien établie, de même que leur marche rétrograde, nous aurons nécessairement à rechercher celle des habitants de toutes les îles qui, depuis les Marquises, s'étendent jusqu'à Pâques, en formant la limite orientale de la Polynésie. Nous guidant, pour celles-là comme pour les Hawaii, rien que sur les données locales de chacune d'elles, nous nous laisserons conduire nécessairement là où ces données l'indiqueront, soit qu'elles se divisent, soit qu'elles convergent vers un même point. Mais si elles aboutissent presque toutes à un même point, si elles se rapprochent d'une même direction, nous serons en droit de conclure, croyons-nous, que la marche indiquée a pour elle toute l'exactitude désirable.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

CHAPITRE PREMIER

ILES SANDWICH OU HAWAII

Considérations géographiques et historiques. — Epoque des premières visites des Européens. — Caractères physiques des Hawaiiens. — Traditions favorables à une origine polynésienne et relatives à l'arrivée d'étrangers polynésiens: Paao; Manihini. — Traditions relatives à l'arrivée d'étrangers européens. — Voyages lointains des Hawaiiens: Kamapiikai. — Examen et discussion des légendes. — Chant de Taual. — Les premiers émigrants fixés dans les îles Sandwich semblent être venus des îles de la Société. — Iles existant entre les Sandwich et Tahiti.

Considérations géographiques et historiques. — Dix îles principales (1) composent le groupe des Sandwich, qui a été découvert par les Espagnols et redécouvert, long-

(1) L'archipel Hawaii se compose de 12 îles, en y comprenant une petite île voisine, Bird-Island, qui est à 120 milles dans le N.-O de Kauai. Huit de ces îles sont habitées, ce sont :

	Longueur	Largeur	Surface
Hawaii......	88 milles.	73 milles	4000 milles
Maui........	48 —	30 —	620 —
Kahulaui....	11 —	8 —	60 —
Lanai.......	17 —	9 —	100 —
Molokai.....	40 —	7 —	190 —
Oahu........	46 —	25 —	530 —
Kauai.......	22 —	24 —	500 —
Niihau......	20 —	7 —	90 —

Les quatre autres ne sont que des îlots inhabités ; ce sont : Lehua, qui a 1000 pieds de haut ; Molokini, qui a de 15 à 20 pieds de haut ; Kaula, l'îlot le plus petit, et Bird-Island.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

temps après, par Cook, grâce à la carte publiée par Anson et au célébre grand-prêtre tahitien Tupaia.

Nous savons qu'on ne pense généralement pas ainsi et qu'on attribue au hasard la rencontre de ces îles par Cook. Mais ce que nous allons dire fera peut-être partager notre manière de voir.

On sait qu'Anson, en s'emparant d'un galion espagnol, en 1743, y trouva une carte qui figure dans son voyage (1), et sur laquelle les îles Sandwich sont désignées en Espagnol, et placées à la latitude qu'elles occupent réellement. En effet, on voit, sur cette carte, un archipel d'îles appelées *La Mesa*, *Los Mojas* (sic), *la Desgraciada*, *Roca partida*, placé absolument à la même latitude que les îles Sandwich, mais à sept cents milles plus à l'Ouest.

Or, le nom d'une de ces îles, *Mesa*, qui signifie table, convient parfaitement à l'apparence plate de Mauna-Loa sur Hawaii, lorsqu'on voit cette montagne volcanique à grande distance. Aussi le capitaine King l'appela-t-il Table-Land. Quand on remarque qu'aucun autre groupe d'îles n'existe dans le voisinage de cet archipel, il est pour ainsi dire impossible de ne pas regarder les îles Sandwich actuelles comme les mêmes qui sont portées sur la carte espagnole.

D'un autre côté, on sait que Juan Gaetano ou Gaytan passe pour avoir découvert, en 1542, entre les 19e et 20e degrés de latitude Nord, et en diverses longitudes, plusieurs groupes d'îles qu'il nomma St-Thomas, Roca partida, de los Reyes et Coral. Gaetano était bien probablement alors le pilote de Ruiz Lopez de Villalobos, et la relation qu'il a publiée de ce voyage, relation qui n'est qu'une sorte de routier, comme l'a dit de Brosses, se trouve au folio 375 de l'édition de 1563 de Ramusio (2). Elle ne dit rien qui puisse s'appliquer aux Sandwich, tandis qu'elle cite encore les

(1) *Voyage autour du monde* (1740-1744), Edition d'Amsterdam, 1751, p. 304.

(2) *Terza editione delle navigationi e viaggi raccolti gia* D. G. B. Ramusio. — Venezia, Giunti, 3 vol. in-fº, 1563.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

îles Ameblada, Jardines, Matelotas et Arecife, plus voisines des Mariannes et des Philippines. C'est ce qui a porté M. W. Martin, l'auteur d'un excellent catalogue d'ouvrages relatifs aux îles Hawaii (1), à dire qu'il ne croyait pas que les îles Giardini ou Jardines, vues en 1542 par Gaetano et Villalobos, fussent les îles Sandwich, comme le veulent la plupart des auteurs. Il ne les retrouve, lui aussi, que dans la grande île Mesa et les autres îles qui figurent sur la carte du galion d'Acapulco publiée par Anson (2). Nous sommes de son avis ; seulement nous différons avec lui, quand il avance que cette carte montre que l'île Mesa et las Mojas sont presque exactement à la latitude et à la longitude qu'occupe l'île Hawaii : évidemment il y a là une inexactitude, car tous les géographes savent qu'il y a une différence de plus de dix degrés en longitude ; la latitude seule est la même. Cette différence s'explique du reste facilement, soit par l'imperfection des anciens moyens d'observation, soit, ce qui est plus probable, par le désir que les Espagnols avaient de tenir leurs découvertes secrètes.

Il résulte d'ailleurs d'une note publiée par W. Martin, à la fin de son livre, que le gouverneur des îles Philippines a écrit, il y a quelques années, au ministre des affaires étrangères d'Hawaii, d'après des documents qui se trouvent aux archives de Simancas, une lettre semblant prouver que les îles Hawaii ont été découvertes en 1555 par Juan Gaetano, c'est-à-dire 223 ans avant que ces îles ne fussent revues par Cook : ce ne serait donc que dans un second voyage que Gaetano aurait fait cette découverte (3).

(1) *Catalogue d'ouvrages relatifs aux îles Havaii* : *Essai de bibliographie Hawaiienne*, par W. Martin, chargé d'affaires de Hawaii en France.— Paris, Challamel aîné, 1867.

(2) Edition d'Amsterdam, in-4° 1751.

(3) M. de Varigny, alors ministre des affaires étrangères de Kamehameha V, rapporte ce fait à la page 8 de son livre : *Quatorze ans aux îles Sandwich*, Paris, 1874. C'est à l'instigation de M. de Varigny que le gouverneur général des îles Philippines fit des recherches dans les archives de son gouvernement.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

A cette occasion, M. Hopkins, le consul anglais qui a écrit dans ces dernières années une nouvelle histoire des îles Sandwich (1), s'est demandé, sans y répondre autrement, de quelle utilité avait pu être à Cook, pour leur découverte, la carte espagnole saisie par Anson, et l'on peut inférer de son silence qu'il n'était pas éloigné de croire qu'elle ne lui avait pas été inutile. Nous sommes nous-même de cet avis et nous croyons de plus, contrairement à ce que l'on dit généralement, que le grand-prêtre Tupaia n'a pas moins été utile à Cook.

Nous savons que tous les écrivains ont répété que Tupaia ignorait l'existence des îles Sandwich, de même que celle de la Nouvelle-Zélande, et que l'île portée sous le nom de Heavai dans sa carte n'était que l'île Savaii des îles Samoa. Mais, plus nous avons étudié cette question, plus nous avons cru pouvoir en douter et nous espérons montrer ailleurs que cette île Heavai n'était que l'Hawahiki dont Tupaia n'avait pu parler que par tradition, puisqu'il ne connaissait pas la contrée qui portait ce nom. Il est certain pour nous que c'est bien sur l'indication qui lui a été fournie par Tupaia, et d'après les renseignements obtenus aux îles de la Société, que Cook a pu rencontrer les îles Hawaii; seulement le grand navigateur ne s'est servi de ces renseignements que dans son second voyage.

L'itinéraire suivi par Cook, pour se rendre jusqu'au gisement des îles Sandwich, est, en effet, une preuve convaincante : on le voit partir de Huahine et ne s'arrêter sur sa route, un instant, qu'à une petite île, jusque-là inconnue, et qu'il appela Christmas. Il est évident que, sans une intention arrêtée, il n'aurait pas franchi si rapidement les 40 degrés environ qui séparent les îles de la Société des îles Sandwich. On sait d'ailleurs que Cook avait cherché à se procurer le plus de renseignements possible sur les terres que les Tahitiens connaissaient dans le Nord et le Nord-Est

(1) Manley Hopkins, *Havaii, the past, présent, and future of its Islands Kingdom.* — London, 1862.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

de leur île, ainsi que l'apprend l'américain Jarves (1), l'un des historiens des îles Sandwich ; cet écrivain fait même remarquer que Cook semblait si bien s'attendre à rencontrer quelque terre dans la direction suivie par lui, qu'il ne montre aucune surprise en la découvrant (2). Sans doute la carte espagnole aurait pu suffire à le conduire jusque-là, et il est probable qu'elle a contribué à lui faire découvrir la plus grande partie des îles Sandwich ; mais nous sommes convaincu aussi que les renseignements de Tupaia n'y ont pas été étrangers. C'est ce que nous essaie-

(1) *History of the Hawaiian or Sandwich islands, by James Jackson Jarves*, 2e édition. — Boston 1844.

(2) Voici les paroles de Jarves, p. 106 : « On doit supposer que Cook possédait la carte d'Anson et qu'en suivant la route prise par lui, il s'attendait à tomber sur cette terre, car il avait demandé aux indigènes de Tahiti si quelques îles existaient dans le Nord de leur île. Il ne montre pas beaucoup de surprise dans son journal quand il découvre la terre dans cette direction ; s'il fût allé quelques milles plus à l'Ouest, il aurait passé sans la voir. Il est donc naturel de supposer qu'un navigateur aussi distingué avait examiné toutes les cartes et les voyages, et qu'il avait cherché tout ce qui pouvait l'éclairer sur la route qu'il suivait.

« Il est plus croyable qu'il savait qu'un groupe d'îles devait exister quelque part dans l'océan Pacifique Nord, que d'admettre qu'il ne l'a découvert que par hasard. Mais dire qu'il n'a reçu aucune aide des travaux des autres, et s'efforcer de lui attribuer à lui tout seul l'entreprise, est indigne de lui-même et de ses biographes. Il est à remarquer qu'il a gardé, dans tous ses journaux, le plus grand silence sur les travaux de ses devanciers.

« Dans la carte du globe qui figure dans les voyages d'Anson, publiés en 1748, les îles Sandwich sont tracées et désignées par des noms espagnols, et placées exactement en latitude, mais seulement dix degrés trop à l'Ouest. Une autre île nommée San Francisco est placée à un degré de la véritable position d'Hawaii, et elle répond, par son étendue, à cette île. Croire que Cook ignorait cette carte, ou n'avait pas lu avec attention un ouvrage aussi populaire que le voyage d'Anson, c'est l'accuser d'une négligence impardonnable à acquérir les connaissances spéciales à sa profession. »

Nous dirons en passant que le chef d'Hawaii, lors de la visite de Cook, était Kalaniopuu, le même que Cook, Ledyard et Beechey ont appelé Terreeboo, Teraiobu, et Teriapu : ce qui montre quelle difficulté les oreilles anglaises ont à saisir les sons polynésiens.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

rons de démontrer ailleurs ; nous nous bornerons à dire ici qu'on retrouve même sur la carte de Tupaia le nom au moins de l'une des îles Sandwich. Tupaia, en effet, ne s'était pas contenté seulement de désigner 74 ou 78 îles, comme on le dit généralement, mais il en avait décrit environ 130. Ce fut ce fait, bien digne de fixer l'attention, qui porta l'honnête et savant Dalrymple à remarquer ce qu'il appelait la grande négligence que l'on aurait eue à bord de l'*Endeavour*, en ne profitant pas des connaissances et des éclaircissements que pouvait donner Tupaia. Il est probable, au contraire, que cette négligence n'a été qu'apparente. On verra du reste plus tard, quand nous examinerons en détail la carte de Tupaia, qu'il est possible d'y retrouver quelques-unes des îles Sandwich.

Ce qui prouve enfin encore que ces îles ont été visitées bien avant Cook, c'est que le navigateur anglais a trouvé deux pièces de fer dans la possession des indigènes de Kauaï. Il est vrai que ces morceaux de fer auraient pu être portés par quelque naufrage sur cette île ou sur quelque autre voisine, où on se les serait procurés ; mais toujours est-il que la tradition constate que des navires avaient été aperçus, plusieurs générations auparavant, passant à distance des îles ; que les indigènes les appelaient *Moku*, îlots, îlettes, nom qui depuis cette époque a été appliqué à tous les navires ou bateaux ; et que l'usage du fer était généralement connu. Dire exactement à quelle époque ont eu lieu les premières visites des Européens n'est certainement pas chose facile ; mais, comme on va voir, il est à croire que les Hawaii ont été visitées par eux deux siècles au moins avant l'ère de Cook, car nous avons déjà montré que leur découverte par les Espagnols remonte jusqu'au 16e siècle (1).

Ajoutons qu'on a cru, mais à tort, trouver des mots espagnols qui attestaient particulièremeut la venue de ces navigateurs. Les premiers Européens y ont, en effet, com-

(1) Voy. de Varigny, *les îles Havaii* : *Comptes-rendus de l'Association française, congrès du Hâvre*, 1877, p. 1064, et *Quatorze ans aux îles Sandvvich*, p. 7 et suiv.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

me cela a eu lieu aux îles Pelew et à Vanikoro, rencontré des mots qui semblent avoir cette origine ; mais ils sont purement polynésiens. Ainsi les mots *pono*, *poko*, etc., que l'on a cités et qui signifient: « bon, juste, agréable », et « petit, court, peu », ne viennent pas, comme on l'a cru, de l'Espagnol *bueno* ou du Portugais *bono*, ni de l'Espagnol *poco*. Ces mots, comme on l'a reconnu depuis, ne sont que les mots polynésiens: *bono*, vérité, vrai, et *poto*, court. Mais il y a assez d'autres témoignages pour que l'on ne puisse mettre en doute que les Espagnols se sont arrêtés, au moins momentanément, dans les îles Sandwich.

Beaucoup d'écrivains pensent, avec raison, croyons-nous, que le nom Hawaii, imposé à l'île principale des Sandwich, a été donné par les premiers colons, en souvenir de la contrée originaire commune à tous les Polynésiens. Toutefois, nous devons le dire, ce mot n'est pas, comme nous le démontrerons, le nom d'une île ou d'un pays, mais seulement une expression collective, exprimant l'idée de « patrie, » de « contrée qui a vu naître, » de « pays nourricier. »

Nous ajouterons encore une remarque faite par tous les voyageurs: quant les Hawaiiens parlent collectivement de toutes leurs îles à la fois, ils emploient les termes *Hawaii-neï*, qui, d'après eux, signifient « ces îles Hawaii. » Ce nom leur a été donné, en effet, de l'île principale ; mais il ne l'a été que dans ces dernières années, et après leur soumission par Tamehameha Ier. On sait aujourd'hui qu'avant ce grand conquérant, toutes les îles Sandwich étaient indépendantes les unes des autres, ainsi que Cook l'avait lui-même remarqué dès son premier voyage, et qu'elles avaient, comme elles ont encore, des noms particuliers qui sont suffisants à eux seuls pour indiquer la race des premiers occupants.

Si le mot Hawaii signifie bien, comme nous le croyons, « patrie, pays nourricier, » il est évident que les mots *Hawaii-neï*, n'ont pas d'autre signification, puisque *neï* est l'adverbe, « ci, ça, y. » C'est comme si l'on disait « ces pays nourriçiers-ci, cette nouvelle patrie. »

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Caractères physiques des Hawaiiens. — La population des îles Sandwich étant une population essentiellement polynésienne, comme s'accordent à le reconnaître tous les ethnologues, nous n'essaierons point d'étayer cette opinion, mais nous mettrons sous les yeux du lecteur les caractères physiques qui nous ont paru appartenir plus spécialement aux habitants de ces îles. Or voici, en peu de mots, ceux que nous avons observés, sur les lieux mêmes, en 1840 :

Hommes généralement bien faits ; grands ; physionomie complétement polynésienne ; visage ovale ; oreilles grandes ; front plus ou moins découvert ; nez légèrement épaté et à base large ; yeux grands, mais souvent moyens, toujours noirs ; bouche grande ; lèvres épaisses, saillantes ; cheveux noirs longs, légèrement frisés chez quelques-uns, et portés ras aujourd'hui, après avoir affecté diverses formes et particulièrement celle d'un casque ; barbe peu abondante ; dents océaniennes ; tendance des chefs et surtout des cheffesses à l'embonpoint.

Les femmes ont plus particulièrement le front découvert ; le nez épaté ; les lèvres saillantes et souvent en cœur ; les dents et les seins océaniens.

La couleur de la peau est brun clair, mais un peu plus foncée, à notre avis, que celle des Tongans et des Marquésans, plus foncée même que celle des Tahitiens, en général. C'est d'ailleurs une observation qui a été faite par plusieurs voyageurs, entre autres par Ellis qui dit : « Ils ne sont ni jaunes comme les Malais, ni rouges comme les Américains ; leur couleur est une sorte de couleur olive et quelquefois brun rougeâtre. »

Pour nous, il est à peu près certain que si les habitants des îles Sandwich sont généralement plus bruns que ceux des archipels précédemmeut désignés, cela n'est dû qu'à ce qu'ils travaillent davantage et qu'ils restent davantage exposés aux rayons solaires, par suite des habitudes despotiques plus grandes de leurs chefs. On verra du reste qu'à Pâques, de l'autre côté de la Ligne, le même phénomène est observé, quoique la population soit complètement polynésienne, par

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

les traits et le langage. Là, ce phénomène n'est probablement dû qu'à l'absence des arbres, comme aux îles Paumotu, où l'on observe également une même teinte plus foncée, sans qu'elle le soit peut-être autant qu'aux Sandwich et à Pâques. On observe, du reste, aux Sandwich comme ailleurs, des insulaires plus bruns, et d'autres qui le sont moins ; mais tous sont de la même race, quoiqu'en aient dit Cook, Crozet et tant d'autres après eux ; c'était, comme on verra, l'opinion de Moërenhoüt.

Qu'il nous soit permis de dire, dès à présent, que nous avons nous-même vainement cherché, pendant sept années de séjour en Océanie, les races si distinctes que quelques écrivains ont admises : pas plus aux Sandwich qu'à la Nouvelle-Zélande, nous n'avons pu y parvenir. Là, comme aux Marquises, aux Tunga, à Tahiti, etc., nous avons vu des hommes ou plus clairs, ou plus foncés, ou plus laids, ou plus beaux, mais tous de la même race ; seulement aujourd'hui on trouve parmi eux des métis faciles à reconnaître, et si nous avons rencontré ces cheveux blonds ou rouges signalés par les voyageurs, nous ne les avons jamais vus que sur des gens de la même race, qui les avaient rendus tels par des moyens artificiels. Nous aussi, au début de nos voyages, et sans doute parce que nous l'avions lu dans Cook et les autres voyageurs, nous avions cru voir que les chefs formaient une race à part, plus blanche ; mais nous avons bientôt reconnu le contraire. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir plus loin sur cette question.

Quelle qu'en soit la raison, la couleur de la peau des Hawaiiens est donc un peu plus foncée, à notre avis, que celle même d'un Tahitien ; mais, par tout le reste, les Hawaiiens sont de purs Polynésiens, car non-seulement ils ont les mêmes caractères physiques, mais ils leur ressemblent encore par le langage, les coutumes et les croyances religieuses. Ils ont même des traditions qui, toutes vagues qu'elles soient, comme toutes les traditions, semblent établir qu'ils descendent des Polynésiens de certains autres archipels, ou que, tout au moins, ils ont avec eux une origine commune. Ce sont, faute d'autres données, ces traditions qui

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

vont nous aider à retrouver le dernier ou les derniers points de départ des ancêtres des Hawaiiens actuels.

TRADITIONS DES ILES SANDWICH. — Nous ferons d'abord remarquer qu'il y a plusieurs espèces de légendes, et qu'il est nécessaire de bien les distinguer, pour ne pas confondre les faits qu'elles rapportent. Ces légendes sont de quatre sortes :

1° Celles qui parlent du peuplement des îles Sandwich et font connaître les îles d'où sont venus les premiers émigrants qui y ont abordé. Malheureusement, bien qu'elles soient les plus importantes pour la recherche que nous entreprenons, elles sont en même temps les moins précises.

2° Celles qui signalent l'arrivée d'étrangers, alors que le peuplement était fait, mais d'étrangers en apparence polynésiens ;

3° Celles qui rapportent les voyages faits par les Hawaiiens eux-mêmes, dans diverses contrées ;

4° Enfin celles qui indiquent la venue d'Européens avant les voyages de Cook.

Les trois premières sortes de légendes montrent que les îles Hawaii avaient des relations avec des pays fort éloignés ; mais, comme partout du reste, elles établissent que les opinions les plus diverses étaient admises par les habitants au sujet de leur origine. Ainsi, s'il faut s'en rapporter aux premiers missionnaires qui les ont observés, beaucoup d'indigènes disaient que leurs ancêtres descendaient des Dieux ; d'autres qu'ils avaient été créés sur leurs îles ; d'autres encore, qu'ils venaient d'Akea, le premier roi dont le souvenir a été conservé ; d'autres enfin, et c'était l'opinion la plus répandue, que leurs ancêtres étaient venus de Tahiti.

Nous allons les passer en revue :

Parmi les traditions relatives au peuplement des îles Hawaii, il en est une qui se borne à dire qu'un homme et une femme arrivèrent à Hawaii apportant des poules et des cochons et qu'ils devinrent les ancêtres du peuple Hawaiien.

Une seconde, qui n'est probablement que la même, a été rapportée par Ellis dans les termes suivants : « Les pre-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

miers habitants partis de Tahiti auraient apporté avec eux un cochon, un chien et une paire de poules. Avant de débarquer, ils demandèrent aux dieux, qui seuls alors habitaient l'île, la permission de s'y fixer : cette permission leur fut accordée. »

Enfin une version différente de cette même tradition est rapportée par d'Urville (1), qui la dit prévaloir à Oahu. D'après cette version, un certain nombre de personnes vinrent de Tahiti dans un canot, et s'arrangèrent à l'amiable avec les dieux et les esprits qui, seuls, peuplaient alors ces îles.

D'un autre côté, les chants historiques et sacrés ou *mele* viennent appuyer ces traditions, car on y voit souvent cités les noms de Nukuhiva et de Tahuata, deux îles des Marquises ; de Vavau, l'une des îles Afulu-hu, connues généralement sous le nom de Tunga ; de Savaii, l'une des îles Samoa, et enfin de Tahiti, Borabora et autres îles des environs. Comme le nom de Tahiti est celui qui s'y trouve le plus fréquemment répété, on en a conclu assez logiquement que c'est l'île qui a le plus visité les Hawaii et qui les a probablement peuplées, de même qu'il est également probable que c'est celle qui a été le plus visitée par les Hawaiiens eux-mêmes. Cependant, près de 40 degrés les séparent, puisque les Hawaii sont par 19° à 23° lat. dans l'hémisphère Nord, et Tahiti par 18° lat. S. et 150° long. O. dans l'hémisphère Sud.

C'est un fait certain, du reste, que l'opinion la plus populaire aux Sandwich, est que Tahiti a été la source de la population de ces îles ; Jarves, frappé de la fréquence de ce nom, l'a même expliquée en disant que si la population a davantage conservé le souvenir de Tahiti, après la cessation des rapports, c'est que c'était la dernière contrée quittée par les émigrants. Les noms des autres lieux auraient, d'après lui, été oubliés, parce qu'ils se seraient trouvés conservés avec peu de soin par les prêtres et les chefs. Que cette explication soit exacte ou non, nous

(1) *Voyage pittoresque*, p. 441.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

croyons que l'opinion qui attribue le peuplement des Hawaii aux îles de la Société est celle qui approche le plus de la vérité. Ce serait donc avec raison que de Freycinet a écrit l'un des premiers : (1) « Le nom de Tahiti se trouvant dans quelques-unes des histoires chantées par les bardes ou rhapsodes des îles Sandwich, cela semble offrir la preuve que les Sandwichiens ont eu autrefois des communications avec les habitants des îles de la Société et que peut-être même leur première population n'a pas eu d'autre origine que la leur. » Depuis, tous les ethnologues ont adopté cette provenance.

Comme on peut le supposer, l'idée des Hawaiiens à ce sujet était vague, et ce qui n'a peut-être pas peu contribué à la rendre plus vague encore pour les ethnologues, c'est qu'on ne cesse de répéter, depuis Jarves, qui l'a dit le premier, que les indigènes donnaient le nom de Tahiti à toute contrée étrangère, et que la signification actuelle de ce nom répond au terme anglais *abroad*, « dehors, au loin, dans les pays étrangers (2). » Nous sommes certain, au contraire, et nous le démontrerons ailleurs, qu'on a pris un nom pour un autre : le mot *Kahiki*, pour Tahiti, ainsi que cela est arrivé si souvent aux Anglais et aux Américains, qui sont si mal organisés pour saisir la prononciation polynésienne. Ce mot *Kahiki*, ainsi écrit, est bien hawaiien ; il signifie étranger, tandis que le mot Tahiti n'est, pour les Hawaiiens, que le nom de l'île qui le porte.

En somme, telles sont les données traditionnelles qui ont conduit les ethnologues, et particulièrement Horatio Hale, à conclure que Tahiti a été le lieu d'origine des populations Hawaiiennes ; si ces données sont insuffisantes pour que

(1) *Historique du Voyage de l'Uranie*, t. II, p. 591. On verra plus tard que les mêmes bardes pouvaient réciter de mémoire les noms de 77 rois successifs.

(2) C'est cette remarque, sans aucun doute, qui a fait dire par M. de Quatrefages, entre autres, que le nom de Tahiti avait pris une signification générale et signifiait « loin, un pays étranger et lointain. » *Revue des Deux-Mondes*, note, et *les Polynésiens*, p. 152.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tout doute cesse, il faut au moins reconnaître qu'elles réunissent le plus de probabilités en leur faveur. Mais, comme nous allons le faire voir, si les traditions ne citent pas aussi souvent les autres îles que Tahiti, elles donnent, en parlant d'elles, quelques détails qui pourraient faire croire que ces îles elles-mêmes n'ont point été étrangères au peuplement des îles Sandwich.

D'abord il y a une tradition fort précise, primitivement rapportée par l'américain Jarves, puis citée par J. Rémy (1), d'après laquelle un prêtre ou sage (*Kahuna*), nommé Paao, venant d'une terre lointaine, appelée Kahiki, alla aborder à Kohala (d'après Jarves) ou à Puuepa (d'après Remy), sur la côte N.-O. d'Hawaii, dans l'endroit où l'on voit encore les restes du *hieau* ou temple de Mokini, qu'on dit avoir été bâti par lui (2).

Le fait se serait passé dix-huit générations avant Kamehameha, et Paao aurait apporté les idoles qui devinrent celles du pays : d'où, suivant nous, il faudrait tout d'abord conclure, contrairement à Jarves, qui en faisait un blanc, « *he was a white man* » dit-il, que c'était bien probablement un Polynésien, et qu'Hawaii était déjà peuplée.

D'après M. Rémy, ce serait ce Paao qui aurait institué l'ordre sacerdotal, et dont les descendants auraient, par suite, toujours été regardés comme les *Kahuna maoli*, vrais prêtres ou sages. Mais il montre en même temps qu'il y en avait un autre avant l'arrivée de Paao, quand il dit : (3) « Quelques Hawaiiens prétendent qu'il existait une autre race sacerdotale plus ancienne que celle de Paao, et dans laquelle les prêtres appartenaient en même temps à une race de chefs. C'est la race de Maui,

(1) J. Rémy, *Récits d'un vieux sauvage*, p. 12.— Châlons-sur-Marne, 1850.

(2) M. Rémy fait dire par Jarves que Paao aborda à Kahoukapu, tandis que Jarves, de même que Hopkins, dit seulement : « sous le règne de Kahu-Kapu, » *in the reign of Kahu Kapu*, ainsi que nous l'expliquerons plus loin.

(3) Ouvrage, cité, p. 13.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ajoute M. Rémy, et l'origine de cette race est fabuleuse. Ce n'est que depuis le règne de Kamehameha 1er que les prêtres de l'ordre de Maui ont perdu la faveur du pouvoir. »

Ici il doit y avoir contre-sens ; car si les prêtres de Maui n'ont perdu leur pouvoir que sous le grand usurpateur Kamehameha, il est plus que probable que c'est Paao lui-même qui avait institué le clergé de Maui, à Hawaii, à la place de celui qui y existait d'abord et qui n'était, comme nous l'expliquerons plus loin, que le clergé de l'ordre de Maru ou dieu de la guerre dans la patrie première. Mais s'il est vrai que la venue de Paao a eu lieu, comme on le dit, dix-huit générations avant Kamehameha, ou encore 200 ans avant le passage de Cook et sous le règne de Umi, cela indiquerait aussi que les prêtres de Maru ne seraient pas restés puissants longtemps après leur arrivée dans les Sandwich, supplantés qu'ils auraient été par ceux de Maui, dont Paao était probablement l'Ariki ou pontife. Nous ne pouvons entrer ici dans de longs développements à ce sujet ; mais pour qu'on comprenne mieux que le culte de Maui a succédé à celui de Maru, nous dirons de suite que ce Maui, forcé de fuir sa patrie, alla s'établir dans une île voisine, et que, déifié après sa mort, ses prêtres prirent son nom et lui attribuèrent, comme on l'a vu faire à d'autres, tout ce qu'avaient fait ses prédécesseurs. Nous y reviendrons du reste ailleurs.

Après cela, que les prêtres institués par Paao se soient regardés comme les seuls vrais *Kahuna maoli*, rien de surprenant, car c'est ce que font à peu près tous les clergés.

On sait du reste que le mot *maoli* est, aux Sandwich, l'expressionqui signifie « indigène, vrai, qui est du pays », et que cette expression se rend aux Marquises par *maoi*, à Tahiti par *maohi* et *maori*, et à la Nouvelle-Zélande par *maori* également : témoignage superflu de l'origine commune de tous les Polynésiens.

Quelle que soit, en résumé, la race sacerdotale à laquelle appartenait Paao, la même tradition apprend que ce fut son fils Opili qui le remplaça et que ce fut pendant l'existence

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

de ce dernier qu'arrivèrent des étrangers que la tradition qualifie de blancs.

Voici comment Jarves rapporte cette tradition (1) : « Pendant que vivait Opili, le fils de Paao, qui lui avait succédé dans ses fonctions religieuses, on dit que quelques blancs allèrent débarquer sur la côte Sud-Ouest de l'île, puisqu'ils se rendirent dans l'intérieur et fixèrent leur demeure dans les montagnes. C'étaient pour les indigènes des êtres mystérieux et ils se demandaient s'ils étaient d'origine divine ou humaine. Opili fut d'avis d'établir quelques rapports avec eux et de se les rendre propices. Dans ce but on prépara une grande quantité de provisions et on les leur porta en procession solennelle. Opili et les autres chefs de distinction précédaient ; tous portaient des drapeaux blancs, symbole de leurs intentions pacifiques. En voyant cela, les étrangers sortirent de leur retraite. Les cochons, les patates et autres denrées, furent déposés sur le sol, et ceux qui les avaient apportés, se retirèrent à quelque distance. Quand les étrangers se furent rapprochés, Opili s'adressa à eux. Les présents furent reçus avec plaisir, et une conversation, dont on n'a pas conservé les détails, s'établit entre eux. Il paraît qu'Opili put converser facilement, ce que les indigènes ne manquèrent pas d'attribuer à quelque langage miraculeux. Après cela, les étrangers furent considérés comme des dieux et on les traita avec le plus grand respect. Ayant séjourné fort longtemps dans l'île, ils finirent par l'abandonner, sans que la tradition dise comment. Manahini était le nom du principal personnage. »

Nous préférons cette version à celle de d'Urville, parce qu'elle donne des détails du plus haut intérêt, que les narrateurs ont eu le tort de passer sous silence. Voici, du reste, le texte de d'Urville (2) : « Les étrangers arrivés durant la vie d'Opiri allèrent se fixer dans les montagnes. Ils étaient de couleur blanche, comme Opiri et son père Pao. Les indigènes ne savaient pas s'ils devaient les traiter

(1) Ouvr. cité, p. 102.

(2) *Voyage pittoresque*, t. I, p. 441.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

comme des dieux ou comme des hommes ; ils les regardaient avec un sentiment de curiosité respectueuse et n'osaient les approcher. Enfin le roi du district ayant mandé Opiri pour le consulter, celui-ci fut d'avis qu'un présent considérable en vivres leur fut offert. On réunit une grande masse de provisions et Opiri, marchant à la tête des insulaires qui les portaient, se dirigea vers la montagne. Les étrangers acceptèrent. Opiri ayant dit quelques mots, les étrangers y répondirent, et ils conversèrent grâce à lui avec les naturels.

« Le séjour de ces hommes blancs ne fut pas long ; ils s'en retournèrent bientôt chez eux. La chronique ne spécifie pas quel vaisseau les avait conduits et ramenés. Tout ce qu'elle a constaté, c'est le nom du chef : il s'appelait Manahini, c'est-à-dire, en polynésien, un étranger, un hôte. »

Ainsi, d'après la tradition, Mana-hini ou Mani-hini était le nom donné au chef et probablement aussi à ceux qui se trouvaient avec lui. Quelques remarques sont indispensables à cette occasion. En effet, partout, dans les îles polynésiennes, existe un mot presque semblable pour signifier hôte, visiteur du dehors. Ce mot a bien été traduit par « ami », mais il ne veut absolument dire que « visiteur, hôte », ainsi que nous en avons eu l'explication dans les îles Marquises mêmes (1).

Aux Sandwich, ce mot est aujourd'hui *malihini* ; aux Marquises, c'est *manihi* ou mieux *manihii*; à Tahiti, c'est l'un des deux mots suivants : *manihini* ou *manuhiri*, qu'on emploie dans le même sens restreint, c'est-à-dire pour hôte, visiteur du dehors. Il n'y a guère d'autre différence entre ces deux mots qu'en ce que le premier semble être toujours employé au pluriel, et le second au singulier.

Mais, fait qui mérite d'être remarqué, c'est que le mot

(1) C'est à Nuku-Hiva que Putona nous a fait comprendre la valeur de ce mot, en nous disant qu'elle était notre *manihii* quand elle venait nous voir dans notre demeure ; mais que, tant que nous nous y trouvions, nous n'étions pas son *manihii*, et que nous ne pouvions le devenir qu'en allant chez elle. Donc ce mot signifie visiteur ou hôte, et non ami.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

manuhiri, de Tahiti, est absolument le même que celui qui est usité à la Nouvelle-Zélande, dans le même cas ; là, hôte, visiteur étranger, se dit également *manuhiri*.

Evidemment, tous ces mots sont les mêmes quant à la signification ; mais, puisque le nom Manahini, donné d'après Jarves au principal personnage des étrangers arrivés du temps d'Opili à Hawaii, se rapproche plus du mot employé à Tahiti que de tous les autres (1), n'est-il pas permis d'en inférer que si ce n'étaient pas des Tahitiens qui l'apportaient c'étaient probablement au moins des Tahitiens qui le prononçaient ainsi, et qui par conséquent étaient déjà fixés sur Hawaii ? Quoi qu'il en soit, nous sommes convaincu que le premier Européen qui a recueilli cette tradition a pris, pour nom du principal chef, l'expression qui était simplement appliquée à sa qualité de visiteur, d'hôte.

Du reste, comme on a pu le remarquer, il résulte des textes que Paao n'était pas plus le premier chef des émigrants que son fils n'était le chef de la colonie, à l'arrivée de Manihini et de ses compagnons. L'un et l'autre n'étaient que les ariki de la tribu, c'est-à-dire les grands pontifes, paraissant avoir retrouvé, après leur émigration, la puissance qu'ils avaient perdue dans leur patrie et qui, comme nous l'expliquerons bientôt, avait été la cause de leur éloignement.

Quant à l'épithète de « blanc, » donnée à Paao, nous croyons qu'elle n'a été appliquée que par simple comparaison, ou pour mieux dire, par opposition à la couleur acquise des premiers colons. Ce qui semble le faire croire, c'est d'abord ce nom de Paao qui est tout polynésien, comme celui d'Opili ou Opiri (2) ; c'est encore le nom de Manihini donné au

(1) Par sa terminaison du moins, ce qui doit suffire, puisque la 1re partie du nom, *Mana*, a presque certainement été mal entendue et par suite mal orthographiée.

(2) *Pa-ao* : *Pa*, père ; *ao*, monde, jour, lumière.

O-Piki :	O	Préfixe devant pronoms, noms de personnes et de lieux.	*Piki*, monter, grimper ;
O-Piri :			*Piri*, adhérer, rattacher, être près de ;
O-Pili :			*Pili*, s'attacher, suivre.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

chef des visiteurs, car tous ces noms sont polynésiens. Enfin, c'est surtout les idoles que Paao apporta et qu'il fit adorer par les colons, à la place des leurs. Tout cela, à notre avis, prouve que Paao et ses compagnons n'étaient que des Polynésiens purs, mais non des blancs ou autrement dit des Européens.

Quoique nous ayons déjà donné deux versions de la tradition qui parle de Paao, il en a paru, dans ces dernières années, une si explicite, et qui nous paraît si bien enlever tout doute à cet égard, que nous n'hésitons pas à la faire connaître. Elle le mériterait d'ailleurs, quand ce ne serait qu'à cause de l'explication si originale que l'auteur donne pour établir que Paao était certainement un prêtre catholique.

L'écrivain auquel elle est due est le consul anglais Manley Hopkins, qui la rapporte dans ces termes : (1) « M. Ellis l'a trouvée conservée parmi le peuple ; et, dans trois endroits différents, on lui raconta que sous le règne de Kahukopu, un prêtre (*Kahuna*), arriva à Hawaii, venant d'une contrée étrangère. C'était un homme blanc, nommé Paao, et il apporta avec lui deux idoles des dieux, l'une grande, et l'autre petite : adoptées par la nation, elles furent placées dans les temples, et adorées comme l'indiqua Paao. Le temple, appelé Mokini, dans le district de Puu Epu, près de l'extrémité Nord de l'île, fut construit pour elles, comme le rapporte la tradition, par un prêtre qui, plus tard, devint puissant dans la nation. A la mort de Paao, son fils, qui s'appelait Opiri, officia dans le temple de Mokini. On a même conservé oralement le souvenir qu'Opiri servit d'interprète entre le roi et les hommes blancs qui venaient d'arriver dans l'île. »

Nous nous bornerons à relever en passant, le fait attestant qu'Opiri n'était pas plus le roi de l'île que ne l'avait été son père, contrairement à ce que quelques écrivains avancent, et particulièrement M. Rémy, et nous arriverons aussitôt à l'interprétation, si originale à notre avis, que Manley Hopkins donne de cette tradition.

(1) ***Hawaii, the past, present and future of its Islands Kingdom.***

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

« Il ne faut pas un grand effort d'imagination, dit-il, pour voir, sous ce nom indigène de Paao, la forme métaphorique de Paolo, et, dans les deux idoles, la grande et la petite, les images de la Vierge et de l'Enfant divin (1). Enfin, dans le temple, une petite église ou chapelle. »

Il n'y a, d'après cela, vraiment rien de plus simple, et il se pourrait même dès lors que ce fût St Paul lui-même, venant finir ses jours en Hawaii, malgré ce qu'en ont rapporté les historiens sacrés. Il est pourtant vrai que M. Hopkins n'ose pas le dire.

En somme, pour nous, Paao n'était qu'un Polynésien, et un Polynésien émigrant assez longtemps après l'adoption du culte de Maui, qui avait succédé, aussitôt après la grande émigration d'Hawahiki, à celui de Maru ou mieux de Tawhaki (2). A en juger par les idoles trouvées aux Sandwich par Cook et les anciens navigateurs, c'étaient absolument celles des autres îles Polynésiennes ; enfin si l'on tient compte de ces noms Paao, Opiri, Manihini, il ne doit pour ainsi dire pas rester le moindre doute, et, malgré l'épithète de « blanc », donnée à Paao, ce n'était, d'une manière presque certaine, qu'un Polynésien.

Toutefois, nous le reconnaissons, il est plus difficile de dire ce que la tradition entend par « blancs », en parlant de ceux qui arrivèrent aux Sandwich du vivant d'Opili, et, à moins que ce ne soient quelques-uns des arrivants indiqués par les traditions qu'il nous reste à citer, nous ne voyons pas quels auraient pu être ces blancs : la légende n'en dit rien de plus ; elle se borne à leur faire quitter l'île après peu de temps pour retourner chez eux. Nous croyons seulement que, si la qualification de blanc a été mal appliquée à Paao, il est très probable qu'il en a été de même pour eux, en raison, avons-nous dit, du nom de leur chef.

(1) C'est ce que Jarves avait déjà dit lui-même sous forme dubitative, en supposant que l'une des images était un crucifix.

(2) Nous parlerons plus amplement de Maru et de Tawhaki quand nous en serons à la Nouvelle-Zélande.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Que cela soit exact ou non, nous allons citer des traditions qui se rapportent vraiment à l'arrivée d'hommes de race blanche.

Plusieurs versions de la principale de ces traditions ont été données par Jarves, d'Urville, J. Rémy et Hopkins. Nous citerons avant tout celle du premier de ces écrivains, à cause de ses détails.

Voici ce qu'il rapporte : (1) Sous le règne de Ke-alii-o-kaloa (2), fils d'Umi (3), trente générations de rois avant l'arrivée de Cook, ce qui, en ne calculant que des règnes de 5 ans en moyenne, ferait remonter vers l'année 1620, un navire appelé *Kona-li-loha* (4) par les naturels, arriva à Pale (5), aujourd'hui Keei, sur la côte sud de la baie Keala-Kea-Kua, à Hawaii. Là, il fut jeté à la côte et complètement brisé. Le capitaine, Kukanaloa, et une femme blanche, qu'on dit être sa sœur, furent les seules personnes qui atteignirent la terre. Aussitôt qu'ils eurent foulé le rivage, soit par crainte des habitants, ou pour remercier Dieu de leur salut, ils se prosternèrent et restèrent longtemps dans cette attitude : le point où ce fait se passa est connu aujourd'hui sous le nom de Kulou (6). Les naufragés furent reçus avec hospitalité, invités dans les demeures indigènes, et on s'empressa de placer de la nourriture devant eux. Ainsi que le rapporte la tradition, on leur fit la question suivante : « Avez-vous vu jamais cette espèce de nourri-

(1) Ouvr. cité, p. 103.

(2) *Ke*, le ; *alii*, chef ; *o*, c'est ; *ka*, particule d'attention ; *loa*, long, très-grand : le grand *alii*, ou le grand chef.

(3) *Umi*, étrangler. Nous avons vu aux Marquises un chef surnommé *Umi* ou l'étrangleur, parce qu'il avait étranglé plus d'une personne.

(4) *Kona*, effort, s'éveiller en sursaut ; *li*, pendre, étrangler ; *lilo*, passer au pouvoir d'un autre, tourner, être perdu ; *loha*, souschef ; têtu, sournois.

(5) *Pale*, délivrer, parer un coup, rendre inutile, frapper, diviser.

(6) *Kulou*, s'incliner, se courber, s'abaisser, adorer.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ture ? » A quoi ils répondirent : « Elle croît dans notre pays. » On ignore par quels moyens ils purent alors converser facilement ensemble ; peut-être Opili, déjà cité, vint-il encore servir d'interprète. On leur donna des bananes, du fruit de l'arbre à pain et des *ohiu*, sortes de pommes sauvages : ils les mangèrent avec satisfaction. Ils s'unirent avec les naturels hawaiiens et donnèrent naissance à une race mêlée, de laquelle un grand nombre de chefs et d'hommes du peuple disent être descendus.

Ce fait, d'après M. J. Rémy, se serait passé vers 1570 ; et, à cette occasion, il s'est demandé s'il n'est pas permis de supposer que les naufragés étaient des Espagnols ou des Portugais cherchant à introduire le christianisme. Il pense que cela est très probable.

Ce serait d'ailleurs à cette époque, d'après lui, que des hommes de race blanche se seraient présentés, pour la première fois, dans l'Archipel.

Le consul anglais Hopkins, comme Jarves, place, au contraire, leur arrivée vers 1620 (1) ; mais ils admettent qu'antérieurement, c'est-à-dire vers 1600, d'autres blancs étaient arrivés dans l'île.

Le récit que donna d'Urville de la tradition qui rapporte ce dernier fait, étant le plus complet, c'est lui que nous citerons : (2) « Une tradition plus récente et plus précise que celle de Paao, établit que, plusieurs années après le départ de Manahini et de ses compagnons, sous le règne de Kahukapu (3), roi de Kaava-loa, sept étrangers abordèrent dans la baie de Kealakeakua, au lieu même où descendit plus tard le capitaine Cook. Ils vinrent dans un canot semblable au sien, avec un tendelet (4) sur l'arrière, mais sans mât ni

(1) Il faut alors calculer des règnes de 5 ans en moyenne, ce qui semble trop court.

(2) *Voyage pittoresque*, t. I, p. 441.

(3) Kahukapu régnait dix-huit générations avant Kamehameha 1er.

(4) Petite tente, préservant les chefs du soleil.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

voile. Ils étaient tous habillés de blanc ou de jaune ; l'un d'eux portait un *Pahi* ou long poignard à son côté et une plume à son chapeau. Les naturels reçurent les nouveaux venus de la façon la plus amicale. Débarqués, ces hommes épousèrent des femmes du pays, furent nommés chefs, se montrèrent habiles, généreux, vaillants et finirent, dit-on, par gouverner l'île Hawaii.

« Le missionnaire Ellis prétend, à ce propos, qu'on trouve encore dans cette île des individus provenant de ces colons étrangers : ces hommes, dit-il, se reconnaissent aisément à la teinte plus claire de leur peau, au caractère de leurs traits, à leurs cheveux bruns et bouclés, appelés *ehu*. Du reste ils se targuent eux-mêmes de cette origine, dont le souvenir est une gloire et un titre de famille. »

Qu'étaient ces étrangers ? Probablement des Espagnols, car, on l'a vu, les îles Sandwich, découvertes dès 1555, étaient sur la route du Galion de Manille, et il devait être difficile de ne pas rencontrer au moins l'une d'elles. Dès lors, elles auraient certainement pu recevoir les naufragés dont parle la deuxième tradition, dès 1570, comme le dit M. J. Rémy, et si elles ne les ont reçus qu'en 1620, comme le croit M. Hopkins, on n'a pas moins une date à peu près exacte de l'arrivée des premiers Européens dans ces îles (1).

Quant au canot qui aurait déposé, une vingtaine d'années avant 1620, tous ceux qui le montaient, il semble bien probable que c'était un canot européen, monté sans doute par des déserteurs de quelqu'autre navire espagnol, allant, comme les révoltés de la *Bounty* à Pitcairn, chercher une nouvelle patrie dans cette île de la Polynésie. Ce serait alors dès 1600 que des Européens se seraient établis dans les îles

(1) En 1566, un pilote nommé Martin Lopez, ayant comploté avec 28 autres matelots, de s'emparer du navire espagnol sur lequel ils étaient, vit son complot découvert, fut arrêté, lui et ses complices, et déposé avec eux dans une île située à l'Est des Mariannes. Cantova voyait à tort dans cette île une des Carolines. (Voy. de Brosses, p. 488, et le P. Colin, *Histoire des Philippines*, ch. XX).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Sandwich. Mais il faut dire aussi qu'une autre version du même fait lui donne une date moins ancienne.

Du reste, d'autres traditions établissent encore qu'à une époque, en apparence plus rapprochée de la nôtre, deux navires se sont perdus sur la côte N. E. d'Hawaii, et que pas un homme des équipages n'a échappé au naufrage, ou n'a été épargné par les indigènes.

Une autre parle d'un navire qui, dans le même temps, se serait perdu à Maui.

Enfin un souvenir légendaire semble se rapporter à l'arrivée des premiers Européens. La grande montagne volcanique, maintenant éteinte, Mauna-Kea, passe pour avoir été ainsi dénommée non par suite de la neige dont elle est constamment couverte, *kea* étant le terme absolu signifiant blanc, mais parce que quelques hommes blancs auraient résidé sur la montagne, et qu'ils effrayaient les naturels en en descendant le soir pour aller au rivage. Ces hommes étaient appelés *na-kea*, « les blancs ». Quel est le peuple qui n'aime pas le merveilleux ?

Ce qui semble résulter, en définitive, de ces traditions, c'est que les îles Sandwich ont été visitées d'abord, et peuplées presque certainement par des Polynésiens, à une époque assez éloignée ; qu'elles ont ensuite reçu la visite d'autres Polynésiens qui n'étaient pas de la même contrée que les premiers colons ; qu'enfin, plus tard, elles ont été visitées par des Européens que tout fait supposer avoir été des Espagnols.

Jusqu'à présent nous n'avons parlé que des traditions relatives à la venue d'étrangers polynésiens ou européens aux îles Sandwich. Il nous reste maintenant à indiquer celles qui montrent que les Hawaiiens allaient eux-mêmes faire des voyages dans des contrées éloignées. Jarves en cite plusieurs, entre autres celle du roi Lono, que l'on prend à tort pour le dieu de la guerre, émigrant sur un vieux canot, et qui n'est jamais revenu. Nous nous bornerons à rapporter avec détails celle intitulée : « Voyage de Kamapiikai (1). » D'après cette tradition, le premier voyage de ce

(1) Voir Manley Hopkins, ouvr. cité, p. 79.

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

prêtre fut entrepris pour obéir à l'ordre que son Dieu lui avait donné dans un songe, en lui révélant l'existence et la situation de Tahiti, en même temps que son éloignement. Obéissant à son injonction, il partit d'Hawaii dans quatre doubles canots avec quarante compagnons (1) ; ce ne fut que quinze ans après qu'ils retournèrent à Hawaii, où ils firent une pompeuse narration de la contrée visitée par eux et nommée *Haupokane*. Cette terre était entourée de belles plages de sable, riches en coquillages ; les habitants étaient beaux, possédaient de grandes richesses et le pays était couvert de fruits. Il s'y trouvait enfin un lac ou fontaine de Jouvence, appelé *Waï-ola-loa*, « eau qui prolonge la vie. »

Après ce premier voyage, il en fit trois autres dans le même endroit, accompagné chaque fois par de nombreux compagnons désireux de partager sa fortune, mais il ne revint jamais du quatrième, et l'on supposa qu'il s'était fixé tout-à-fait à Haupokane ou qu'il avait péri en route.

On s'est demandé naturellement quelle avait pu être la terre ainsi appelée. M. Hopkins voulait y voir une des Marquises, à cause seulement de leur proximité, car il reconnaissait qu'il n'y avait pas d'île portant un pareil nom dans le groupe ; mais rien n'autorise cette supposition, et c'est avec plus de raison qu'on a généralement admis l'existence du lieu ainsi désigné dans l'île de Tahiti.

Ici, quelques remarques linguistiques sont indispensables : en hawaiien, *kamapiikai* peut se décomposer ainsi :

Kama-pii-kaï..........	*Kama*	enfant ;
	pii	monter ;
	kaï	mer.

En Maori, ce serait :

Tama-piki-taï..........	*Tama*	fils, enfant ;
	piki	monter, grimper ;
	taï	mer.

Ce mot signifie donc : « le monteur, le parcoureur des mers, ou « le fils, l'enfant, coureur des mers. » En Tahitien,

(1) Probablement 40 compagnons dans chaque canot.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ce mot se rendrait par *Tama-piu-tai*. Comme on le voit, la ressemblance est complète dans ces trois archipels.

Quant à *Haupokane*, nom du lieu où, d'après la légende, s'est rendu Kamapiikai, il en est tout autrement, et c'est en vain que nous avons cherché, dans les trois dialectes, une étymologie satisfaisante de ce mot (1). Mais, fait à remarquer, il y a dans l'île Tahiti un lieu nommé *Teaupoo*, où résidait habituellement le missionnaire Crosmond. Ce lieu, autrefois, était très célèbre parce que c'est là qu'existait un temple rempli de crânes humains, qui était naturellement sous la protection du Dieu des *Maraë*, Tane. Or *tea*, en Tahitien, signifie blanc et *upoo*, tête humaine d'un parti ennemi.

Ne se pourrait-il donc pas que ce lieu eût été justement celui que les Hawaiiens appelaient *Haupokane*? On pourrait sans doute d'autant mieux l'admettre que la tradition rapporte que le pays était riche et fertile en fruits, entouré de plages de sable et plein de coquillages : or, tout ceci abonde encore aujourd'hui à *Tea-upoo* sur Tahiti. Mais il n'y avait point, paraît-il, dans cette île, de fontaine de Jouvence, et

(1) Aux Sandwich,	*hau*,	signifie	neige, glace, rosée, brise de terre ;
	po,	—	nuit ;
	kane	—	mâle, homme ;
	haupo,	—	estomac.
A Tahiti	*hau*,	—	rosée ;
	po,	—	nuit ;
	tane, (a)	—	un des principaux dieux, mâle, mari.
A la Nouv.-Zélande,	*hau*,	—	vent, coin, reste, être illustre, célèbre ;
	po,	—	nuit, lieu où se rendent les âmes, faire nuit ;
	tane,	—	divinité principale, mâle, mari ;
	haupu,	—	tas, monceau, être en tas ;
	ka,	—	particule, brûler, brûlé ;
	nu,	—	ce.

(a) On sait qu'à Tahiti le *k* n'existe pas et est remplacé par le *t* et qu'à la Nouvelle-Zélande, où le *k* existe, le *t* le remplace souvent.

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

une pareille absence est suffisante pour qu'on conserve au moins quelque doute à ce sujet.

Aussi bien, ce qu'on n'avait peut-être jamais remarqué encore, il existe, dans une contrée à population polynésienne, l'île du Milieu de la Nouvelle-Zélande, une croyance en une fontaine de vie, qui porte là absolument le même nom qu'aux îles Sandwich, avec la seule différence d'une lettre changée : *Waï-ora-roa* pour *Waï-ola-loa*.

Là aussi, les plages de sable sont nombreuses et la pêche particulièrement abondante ; mais il s'en faut que les fruits le soient autant, et nous l'avons déjà dit, c'est en vain que nous y avons cherché quelque nom indigène se rapprochant du mot *haupokane* ; nous n'avons trouvé que le mot *kaupokonui*, donné par Turi, d'après les légendes, à un point de la côte d'Aotearoa, dans le détroit de Cook.

Il est certain qu'il y a quelque analogie entre ces deux mots, puisque *ka-upoko-nui*, signifie la grande tête, le grand cap. Mais cela ne suffit pas pour faire préférer la Nouvelle-Zélande à Tahiti, quoique la présence d'une fontaine de Jouvence dans la première soit un témoignage défavorable à la seconde. Pour être fixé, il faudrait, en effet, être bien certain que jamais pareille croyance n'a existé à Tahiti. En attendant, nous nous en tenons à l'opinion générale qui suppose que Kamapiikaï n'est allé qu'à Tahiti, et nous ne chercherons à approfondir cette question que quand nous aurons exposé tous les faits qui mettront le lecteur à même d'en juger.

Nous ajouterons seulement ici que c'est probablement ce voyage qui a porté d'Urville à dire que Tahiti avait été peuplé par ce prêtre Kamapiikai (1) ; car alors il n'avait point encore admis l'opinion de Forster et de Moërenhoût sur un continent disparu. Mais cette opinion a trop peu de valeur pour qu'il soit nécessaire de chercher à la réfuter, l'auteur l'ayant d'ailleurs fait lui-même en adoptant en dernier lieu la provenance d'un continent submergé.

En résumé, toutes les traditions hawaiiennes, aussi bien

(1) *Voyage Pittoresque*, p. 441.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

que les données diverses que nous venons de citer, établissent : d'abord, que des rapports ont existé d'une manière certaine entre les îles Sandwich et d'autres archipels de la Polynésie ; ensuite, que ces mêmes îles ont été visitées par les Européens à une époque beaucoup plus rapprochée.

Il est plus difficile de trouver dans ces traditions des témoignages suffisants pour démontrer quel est l'archipel qui a le plus contribué à peupler les Sandwich ; on voit, du moins, que toutes s'accordent à donner à ce peuplement une origine étrangère, mais évidemment polynésienne.

Quelques noms de localités des îles Hapaï et Samoa, appliqués à divers lieux des îles Sandwich, mais surtout les noms des îles Hawaii elles-mêmes, achèvent, en effet, de démontrer que les populations hawaiiennes sont d'origine polynésienne ; car, comme on le verra plus tard, Lefuka est une des îles Hapaï, et Upolu, l'une des Samoa : cette dernière n'a pas moins de 20,000 habitants. Or toutes les îles Sandwich portent des noms polynésiens : *Maui*, *Kauai* ou *Tauai*, *Oahu*, *Kahulani*, *Lanai*, *Nühau*, *Molokai* (1) et *Havaii* ; puis les îlots inhabités *Molokini*, *Lehau*, *Kaula*. Ces noms sont purement polynésiens, comme la cosmogonie, le langage, etc. Ainsi que nous le montrerons plus loin, quand nous parlerons de la Nouvelle-Zélande, ils indiquent eux-mêmes, mieux encore peut-être que les traditions que nous venons de rapporter, le véritable point de départ primitif des Hawaiiens. Nous nous bornerons ici à faire remarquer que l'on trouve, dans plusieurs des îles Sandwich, des noms qui sont excessivement répandus dans les îles de la Nouvelle-Zélande, et particulièrement le mot *Waïmea*, qui, dans trois îles au moins, est donné à des lieux différents.

Nous renvoyons, pour l'étymologie de tous ces noms, au chapitre qui sera consacré à l'arrivée des Polynésiens dans

(1) Nous ferons remarquer en passant que l'une des Moluques orientales, près de Ternate, Batyan, Guébé, Waigiou, est également appelée *Morotai*, nom qui est identiquement le même que *Molokai*, puisque, aux Sandwich, le *r* et le *t* se remplacent par le *l* et le *k*.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

les îles qu'ils occupent. Il nous suffira de dire, en passant, que le mythe de Maui, si célèbre dans l'île Nord de la Nouvelle-Zélande, était le même aux îles Sandwich. Comme à la Nouvelle-Zélande encore, on trouvait au nombre des dieux des îles Sandwich, O-Lono et Maru. O-Lono est une sorte d'Hercule polynésien, un ancien roi, qui émigra après avoir tué sa femme. Il existait à la Nouvelle-Zélande sous le nom de O-Rongo. Ce fut, comme on sait, sous le nom de O-Rono (1), que Cook fut un instant adoré dans les îles Sandwich, où Maui passait, de même que le Maui de Tahiti, pour être le demi-dieu qui avait arrêté le soleil.

Mais c'est surtout le nom de Maru qui est à remarquer particulièrement : en effet, on ne le trouve donné à un Dieu que dans une seule autre île, l'île du Milieu de la Nouvelle-Zélande. On a vu, d'un autre côté, qu'il existait aux Sandwich la croyance en une source de vie que l'on croyait placée dans une contrée fort éloignée, plusieurs fois visitée par des voyageurs hawaiiens. Or, cette croyance est aussi celle des Nouveaux-Zélandais qui plaçaient cette fontaine de Jouvence ou « eau qui donne la vie » en Hawahiki, c'est-à-dire dans le pays d'origine première. Enfin il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que, de tout temps, les Hawaiiens ont été friands de la chair des chiens, et qu'ils élevaient autrefois ces animaux pour les festins des chefs, en les nourrissant de *kalo* (2) et d'autres légumes, et en les faisant même allaiter par les femmes pour les rendre plus tendres et plus délicats. Plus tard, on verra quelle nation polynésienne pratiquait surtout cet usage.

Mais nous signalerons particulièrement, dans cet ordre d'idées, un chant hawaiien qui, suivant nous, n'a pas été assez remarqué, même par Ellis, l'homme si compétent en matières polynésiennes, qui, le premier, l'a fait connaître (3).

(1) Mot probablement mal entendu pour *O-Lono*, les Sandwichois n'employant pas le *r*.

(2) Le *Kalo* est *l'Arum esculentum* ; c'est le *Taro* des îles polynésiennes.

(3) *A Journey through Hawaii*.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Si nous ne nous trompons, ce chant indique nettement quelle terre fût la patrie des ancêtres des habitants des îles Sandwich ; cette terre portait le nom de *Tauaï*, et ce nom, comme nous le montrerons, est absolument le même que celui de la plus grande île de la Nouvelle-Zélande. Il est à supposer d'ailleurs que la traduction n'est pas parfaitement exacte ; mais, telle qu'elle est, elle suffit, à notre avis, pour montrer elle-même que les ancêtres des Hawaiiens n'ont pas eu d'autre origine que celle des Maori de l'île Nord et que celle, par conséquent, des autres Polynésiens.

Voici ce chant, si important pour l'opinion que nous désirons faire adopter.

Nous le transcrivons intégralement, avec la traduction que nous en avons faite presque mot pour mot. Nous y ajoutons également les traductions faites par de Freycinet et Ellis, afin que le lecteur soit mieux à même de juger.

Inoa a Mauae (1) *a Para* (2).
Nom de Maui fils de Tala.
Eaha matou auanei (3),
Comment pouvons-nous te louer aujourd'hui assez dignement,
O Mavae, te vahine hovoua nei ! (4)
O Maui, femme célèbre dans ce pays !

(1) C'est évidemment le mot *Maui*, et peut-être *Maui-e*.

(2) Partout où se trouve le *r*, il faut ici le remplacer par le *l* les Hawaiiens n'ayant pas la première lettre. Nous croyons donc qu'au lieu de *Para*, qui n'est pas Hawaiien, il faut lire *Pala* ou mieux *Tala*. Ce mot, en effet, n'est probablement que la première partie du mot Néo-Zélandais *Taranga* ou *Tara-hunga*, qui, à la Nouvelle-Zélande, était le nom de la mère de Maui.

(3) *Taha*, lequel de nous, après, comment ; *auanei*, aujourd'hui.

(4) Tel qu'il est orthographié, *Hovoua* n'est ni Hawaiien, ni Maori ; il doit être probablement écrit *o-wa* : *o*, préfixe de noms propres, des pronoms et quelquefois des adjectifs-substantifs, interjection, signe distinctif, qualificatif, traduisible en Français par « c'est ; » *Wa* pays, saison, époque. De Freycinet écrit *holua*, glissade, jeu, amusement. En Tahitien, *horue*, même signification ; en Maori, *horua* descendre, ocre rouge.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Vahine mahiai pono ! (1)
Femme versée dans l'agriculture !
Tuura te lavaia (2)
Que le pêcheur soit uni
I te vahine mahiai ;
A la femme qui cultive le sol ;
I pono vale ai te aïna o olua (3).
Très heureuse sera la terre qui les portera.
I lavaia te tane,
Quand le mari s'occupe de la pèche,
I mahiai te vahine,
Et quand l'épouse cultive le sol,
Mahe te aï na te ohua (4),
La nourriture est assurée à la famille,
I aï na te puali (5).
Et la nourriture aux guerriers.
Malama te ola na te hoapilivale (6)
Pendant un mois, la vie des mourants de f. im
E mahiai na Tui te Lani (7).
Fut soutenue par la culture du chef du ciel.

(1) *Mahiai*, culture, agriculture, cultiver, cultivateur.

(2) *Lavaia*, pêcheur, pêcher, pêche.

(3) *Pono*, bon, bien, apte ; en Maori, vérité ;
Vale, seul, seulement, très, fort, beaucoup ;
Aïna, terre, île, champ, nourriture ;
Olua, nous deux.

(4) *Mahe* n'est pas Hawaiien ; c'est probablement *Mahiaï*, nourriture ;
Ohua, famille.

(5) *Puali*, armée, gardes.

(6) *Malama*, mois ;
Ola, vie, vivre, sauver, délivrer, salut ;
Hoa, compagnon, ami ;
Pilivale, mourir de faim, disette.

(7) *Tui*, chef, roi, est un mot maori que l'on retrouve aux Samoa et aux Tunga, dans *Tuitonga* ; c'est également le titre des pre-

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

O vela vahie i uta i Tapapala (1) ;
Les bois intérieurs de Tapapala brûlèrent ;
Tupu manu u ola te pali (2) ;
Il se fit un grand bouillonnement dans le précipice.
Oneanea te aïna o Tuaehu (3) ;
La terre de Tuaehu devint déserte ;
Uatu la te manu i te pali Ohalahala (4).
L'oiseau s'arrêtait sur le précipice de Ohalahala.
E valu te po, e valu te ao (5),
Pendant huit nuits, pendant huit jours.

miers chefs aux Fiji. On peut donc traduire ce mot *Tuite-Lani* par le chef, le maître du ciel. Mais pour que le mot *tui* soit connu avec cette signification aux îles Sandwich, il faut qu'il n'y ait été porté qu'après son adoption dans les îles Samoa et Tunga, c'est-à-dire assez longtemps après le séjour des Polynésiens dans ces îles, puisqu'il n'y a été adopté que pour remplacer le mot *ariki*, titre des anciens chefs, dont un usurpateur s'empara en même temps que de tous les pouvoirs civils et militaires.

(1) *Vela*, chaleur, brûler, cuire ;
Vahie, bois de chauffage ;
Tapapala, village situé sur le versant sud-est du Mauna Loa.
En Maori, *tapa* signifie commander, nommer ; *para*, poussière, boue, reste, sédiment, etc. Puisque les Hawaiiens disent que Maui était le fils de Para, Pala est bien le même mot, et c'est sans doute avec le temps que le *r* a été changé en *l*.

(2) *Tupu*, concevoir, enfanter, engendrer, naître, croître, pousser.
Manu oiseau, volaille ; il faut probablement ici lire *mano*, beaucoup ;
U, bouillir, sortir ;
Ola, vivre, vie ;
Pali, précipice.

(3) *Oneanea*, lieu désert, vaste contrée ;
Aina, terre.
Tuaehu, localité particulière de Hawaii.

(4) *Ohalahala*, localité particulière de Hawaii ; en Maori, *o*, c'est ; *harahara*, diminuer.

(5) *Valu*, huit ; *po*, nuit ; *ao*, jour.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Ua pau te aho o na hoa mahiai (1).
Le courage abandonna les cultivateurs.
I te tane vale i lau a malua (2).
Les hommes n'obtenaient que des feuilles en bêchant.
Ua mate i te la (3),
Mourant (succombant) sous le soleil,
Ua tu neveneve (4).
Ils étaient tristes (ils blasphémaient).
I ta makani, ua ino auau lele (5),
Par le vent rapide de la tempête, accompagnée de pluie,
Ua tu ta lepo Hiona (6) ;
La terre fut portée vers Hiona ;
Pula ta onohe i ta u i ta lepo (7).
La poussière de la terre pénétra dans leurs yeux.
O Tauaï, O Tauaï aloha vale ! (8)
O Tauaï, O Tauaï, je te salue !

(1) *Pau*, être fini, finir, disparaître :
Aho, être souffrant, respiration, courage.

(2) *Vale*, seul, seulement ; *lau*, feuilles, herbes ; *malua*, *maloa*, bêcher.

(3) *Ua*, marque du passé ; *mate* mourir ; *i* par ; *te*, le ; *la*, soleil.

(4) *Tu*, debout ; *neveneve*, paraître triste, blasphémer.

(5) *Ta*, particule marquant possession, source, principe ;
Makani, *matani*, vent ; *ino*, tempête ; *anau*, poursuivre, laver ;
Lele, voler, secouer, sauter, tomber sur.

(6) *Lepo*, terre ; *Hiona*, Ellis écrit *Hoïna* : en Maori, *hoï*, distance, morceau ; *na* article partitif, que relatif, marque du pluriel, etc. Peut-être faut-il écrire *ohina* : *o*, c'est ; *hina*, fille des cieux, grisâtre.

(7) *Pula*, poussière dans l'œil, paille, feuille ; *onohe*, prunelle de l'œil.

(8) Kauai est une des îles Sandwich les plus éloignées du volcan, à 65 milles dans le O.-N-O d'Oahu ; c'est une île montagneuse, presque circulaire, de 25 à 30 milles de diamètre. Ses habitants emploient le *t* au lieu du *k*. Ce mot Tauaï est évidemment le même que celui donné par d'Urville à l'île du Milieu de la Nouvelle Zelande, c'est-à-dire Tawaï. La description qui en est faite

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Te aīna i loto i te taī (1),
Terre qui gîs au milieu de la mer,
E noho marie oe i loto o te taī,
Qui reposes paisiblement au sein des ondes,
E haliu aī te alo i Lehua ! (2)
Et présentes ton visage (fais face) à Lehua !
Pula ta onohe i ta makani (3)
La poussière chassée par le vent avait rougi les yeux, (la prunelle)
Ta tatau ta ili onionio (4) ;
Des hommes à peau tachetée par le tatouage ;
Ta lepo a Tau i Pohatuloa (5) ;
La terre (poussière) de Tau fut transportée à Pohatuloa ;
Te a i Ohia-ota-lani (6).
La lave à Ohia-ota-lani.
Ma kaī te alanui e hiki ai (7)
La mer était la route pour aller

dans ce chant, s'applique parfaitement à cette île qui fait face, par son plus long côté, aux vents du Sud et du Sud-Est.

Aloha, terme de salut, saluer, bénir, aimer ; *vale*, seul, seulement, très, fort, beaucoup.

(1) *Aïna*, terre ; *loto*, fond, intérieur, sein, dans.

(2) *Haliu*, présenter ; *alo*, face, front, le devant, regarder en face.

Lehua, pour *Rehua*, nom d'une étoile à la Nouvelle-Zélande ; Rehua était en outre le grand ancêtre de Rupe, qui habitait le 10e ciel.

(3) *Pula*, poussière dans l'œil ; *onohe*, prunelle de l'œil ; *makani* pour *matani*, vent.

(4) *Tatau*, tatouer ; *ili*, peau ; *onionio*, tacheté.

(5) *Lepo*, terre ; *tau*, nom d'un district d'Hawaii ; arriver, aborder ; en Maori, sommet de montagne ; *pohatuloa*, nom d'un district d'Hawaii ; *polaku*, pierre, roc ; *loa*, très long ; *lua*, trou.

(6) *A*, feu, incendie, flammes.
Ohia-ota-lani, piton nord du grand volcan d'Hawaii.

(7) *Kai*, en Maori *taï*, mer, marée, eau salée ; *alanui*, en Maori *aranui* : *ala*, route, chemin ; *nui*, grand ; *hiki*, pouvoir, arriver.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

I te one i Taïmu (1) ;
A la plage sablonneuse de Taïmu ;
Ma uta i ta tuaivi (2),
A l'intérieur par les sommets des monts,
Te alanui i hunaia (3).
La grande route ayant été cachée.
Nalovale Tirauea i te ino (4) ;
Kilo-ea était caché par la tempête ;
Noho Pele i Tirauea (5),
Pele habite dans Kilo-ea,
I tahu mau ana i te lua (6).
Où elle entretient constamment les feux au fond de l'abîme.

TRADUCTION DE DE FREYCINET (7).

Nom de Mauae fils de Para.
Comment pourrai-je dignement vous louer,
O Mauae, femme habile à l'Holua,
Femme versée dans l'agriculture ?
Que le pêcheur soit uni

(1) Nom d'une localité, d'après de Freycinet.

(2) *Tuaivi*, montagne escarpée.

(3) *Huna*, cacher, chose cachée.

(4) *Nalovale*, caché, hors de vue, perdu, oublié ; *ino*, tempête. *Tirauea*, ainsi écrit par de Freycinet, est, d'après le savant navigateur, le nom du grand volcan d'Hawaii. Ellis écrit *Kiro-ea*, mot qui, aux Sandwich, doit se prononcer *Kilo-ea* : *kilo*, magicien, sorcier ; *ea*, souffle, boue, poussière.

(5) *Pele*, aux Hawaii, déesse des volcans.

(6) *Tahu*, allumer ; *mau*, constamment, continuer durer, conserver ; *ana*, souffrance, peine, temps, antre, caverne ; *lua*, trou, tuer.

(7) *Voyage de l'Uranie*, t. II, p. 590.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

A la femme qui cultive le sol :
Heureuse sera la terre qui les portera
Quand le mari s'occupe de la pêche
Et que l'épouse cultive le sol,
La nourriture est assurée aux vieillards ainsi qu'aux jeunes hommes.
Et elle est assurée à la troupe aimée des guerriers.
On a pensé à la vie de l'ami ;
On cultive pour Tuitelani.
Les bois intérieurs de Tapapala ayant été brûlés,
Longtemps le prépicice fut en feu lui-même.
La terre de Tuaheu devint solitaire ;
L'oiseau fut obligé de se percher sur les rochers d'Ohalahala.
Pendant huit nuits et pendant huit jours
Ceux qui s'occupent de la culture ne purent respirer ;
Fatigués de planter sans succès,
Défaillants sous le soleil,
Ils regardaient avec anxiété tout autour d'eux.
Le vent rapide de la tempête
Porta au loin vers Hiona des parcelles de terre ;
La prunelle devint rouge à cause de la poussière.
O Tauaï, ô Tauaï, pays aimé,
Terre au centre des eaux,
Tu demeures tranquille au milieu de la mer,
Et ta face est rafraîchie par une brise agréable.
Rouge était la prunelle à la suite du vent,
De ceux dont la peau était tatouée.
Le sable de Tau se reposa à Pohatuloa,
La lave à Ohiatalani.
Il fallut faire route par mer
Vers la plage sablonneuse de Taïmu ;
A l'intérieur, par les pitons de la montagne,
Dont le sentier avait disparu,
Tirauea était caché par l'orage.
Pele habite dans Tirauea,
Au fond de l'abîme, au milieu des feux éternels.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

TRADUCTION D'ELLIS (1).

Nom de Mawi, fils de Para.
Comment vous célébrer
O Mawi, femme célèbre dans l'Hovoua,
Femme habile dans l'agriculture !
Marions le pêcheur
A la femme qui cultive la terre.
Heureuse la terre qui vous appartiendra !
Si le mari est pêcheur,
Et si la femme cultive la terre,
Les vivres sont assurés pour les vieillards et les jeunes
gens,
Comme pour nos guerriers chéris.
On songe à la vie de l'ami,
On cultive pour Toui-te-Lani.
Les vastes forêts de Tapa-pala ont été brûlées,
Le précipice même a été embrasé.
La terre de Toua-Ehu, était-solitaire.
L'oiseau se perchait sur les rocs d'Ohara-hara.
Durant huit nuits, durant huit jours,
Ceux qui cultivent furent essoufflés,
Fatigués de planter les herbes,
Succombant sous le soleil.
Autour d'eux ils regardaient avec inquiétude.
Par le vent, par la tempête chargés de pluie,
Le sable a été jeté sur Hoïna :
Les yeux en étaient tout rouges.
O Taouaï, ô Taouaï, sois chérie !
Terre au milieu de la mer,
Qui reposes paisiblement au sein des ondes,
Et tournes ton visage aux vents agréables.
Le vent avait rougi les yeux
Des hommes dont la peau est tatouée.

(1) *Voyage aux îles Sandwich.*

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Le sable de Taou est à Poha-touaa ;
La lave à Ohia-ota-lani.
La mer était la route pour arriver
A la plage sablonneuse de Taïmou ;
A l'intérieur, par la cime des monts,
Le sentier était caché.
Kiro-ea était caché par la tempête.
Pele réside à Kiro-ea,
Dans le volcan, et se nourrit toujours de flammes.

On voit, par les quelques remarques linguistiques que nous venons de faire, que la traduction d'Ellis est un peu confuse et que plusieurs mots ont été mal orthographiés ; mais il ne saurait y avoir de doute pour Maui et Tawaï.

Nous n'essaierons pas de développer ces remarques, qui exigeraient d'ailleurs d'autres connaissances que celles que nous avons en linguistique, et qui, à notre avis, ne pourraient l'être, avec avantage pour les savants, que par quelque Hawaiien érudit. Mais, quand on aura pris connaissance des traditions et des idées religieuses des habitants de la Nouvelle-Zélande, nous ne doutons pas qu'on ne soit frappé, comme nous, du rapprochement qu'un pareil chant permet de faire. Nous y reviendrons du reste, quand nous parlerons du peuplement de la Nouvelle-Zélande.

Ici, il doit nous suffire de répéter que c'est surtout des îles de la Société que paraissent être venus, d'après tous les documents précédents, les premiers émigrants qui se sont fixés dans les îles Sandwich. Nous disons « surtout », parce que nous croyons qu'après eux sont arrivées d'autres colonies qui provenaient d'îles différentes, soit du même groupe, de Borabora, par exemple, soit des Tunga, des Samoa, ou, ce qui est plus probable, des Marquises. Paao n'était pas, comme on a vu, de la contrée des premiers occupants, et Manihini n'était pas non plus de la contrée de Paao ; mais les uns et les autres étaient presque certainement Polynésiens. Si on les a appelés « blancs, » ce n'était, nous le répéterons, que comparativement à la couleur des premiers colons, puisque tout le reste témoigne en faveur

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

de leur origine polynésienne commune. On sait, du reste, que les prêtres et chefs polynésiens présentent généralement, de nos jours même, une couleur beaucoup moins foncée que celle du reste de la population, ce qui est dû aux circonstances que nous exposerons, en parlant des habitants des Paumotu.

Evidemment, Paao, Manihini et leurs compagnons, étaient de la même race et avaient les mêmes usages ; ils possédaient dans leur pays les mêmes productions alimentaires, ainsi que le montrent les traditions que nous avons empruntées à Jarves (1). Ce serait à tort, croyons-nous, si l'on pensait qu'ils ne parlaient pas une même langue : il est dit, dans la légende, qu'Opili, à la grande surprise, il est vrai, de son peuple, put converser facilement avec les étrangers. Mais Opili était grand-prêtre ; il connaissait par conséquent la langue sacerdotale, qui, au contraire, était ignorée du peuple, et qui n'avait même été conservée que pour l'empêcher de comprendre. Ce serait donc tout au plus cette langue qu'il aurait employée pour causer avec le chef étranger ; or, si ce dernier la connaissait, il faut, à plus forte raison, conclure qu'il était de la même race et, presque sûrement, de la même religion, s'il n'était pas d'un même archipel.

Sans doute, quelques ethnologues ont cru reconnaître, dans la population déjà fixée dans les Sandwich à l'arrivée de Paao, une race différente, la race mélanésienne, ou encore une population micronésienne (2) qui y serait arrivée d'une autre contrée : c'est cette race qu'ils appellent primitive. Mais quand on remarque qu'il n'existe, dans le langage des Sandwich, aucun débris de la langue qu'aurait parlée cette race, il semble difficile d'accepter cette manière de voir, qui repose seulement sur cette croyance si longtemps générale, que les îles polynésiennes avaient été d'abord occupées par une race plus noire que les Poly-

(1) Voy. ci-dessus, p. 165, 170.

(2) Voy. de Quatrefages, *les Polynésiens*, etc., p. 153.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

nésiens, en un mot, par la race mélanésienne. Nous ferons voir que cette assertion est inexacte.

Les Hawaiiens, il est vrai, sont plus bruns que les autres Polynésiens, mais tous leurs caractères physiques sont les mêmes, et leur langage n'est qu'un pur dialecte de la langue polynésienne.

Il est donc fort probable que les habitants trouvés par Paao, à son arrivée, n'étaient qu'une colonie de Polynésiens débarqués à Hawaii plus ou moins longtemps avant lui. Ce qui vient tout particulièrement à l'appui de cette opinion, c'est, avons-nous dit, que ces premiers habitants, avant d'accepter le culte de Maui, apporté par Paao, avaient celui de Maru, et que toute leur cosmogonie semblait être polynésienne. Pourtant, il faut bien le reconnaître, la démonstration est loin d'être complète ; d'autre part, on s'expliquerait mieux l'épithète de Blancs, appliquée à Paao et à Manihini, si les premiers habitants rencontrés à Hawaii eussent été des Mélanésiens, ou tout au moins cette partie de la population micronésienne, que M. de Quatrefages dit être plus noire que l'autre. On comprendrait parfaitement, dans ce cas, que les nouveaux venus eussent paru blancs, comparativement, et que Opiri eût pu appliquer ce qualificatif à Manihini et à ses compagnons. Mais ils étaient si peu des Blancs qu'ils portaient des noms polynésiens, qu'ils avaient les mêmes croyances polynésiennes et qu'ils adoraient les mêmes idoles que les Polynésiens.

Tout ce qu'il est permis d'en conclure, en dernier résultat, c'est que Paao et Manihini n'étaient pas de la même île polynésienne. Lequel des deux était des îles de la Société ? Peut-être le premier, parce que le nom du dernier a été prononcé comme le font d'ordinaire les Tahitiens ; mais nous n'oserions le soutenir.

Quoi qu'il en soit, quelle que fût la distance séparant les îles de la Société de l'archipel des Sandwich, environ 40 degrés, elle n'était, par le fait, pas aussi difficile à franchir qu'on pourrait le croire, car des iles étaient disséminées presque tout le long de la route.

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Iles existant entre les Sandwich et Tahiti. — 1° La première île indiquée sur les cartes, en allant des Sandwich à Tahiti et aux Marquises, est l'île dite Manuel Rodrigues, dont l'existence est mise en doute aujourd'hui, et qui figurait dans le Sud de l'île San Francisco sur la carte du galion de Manille, saisie et publiée par Anson. On croit qu'elle est le groupe Smith, découvert en 1807 par le capitaine Johnson, de la frégate anglaise *Cornwallis*, et qui a été revu depuis. Ce sont de petites îles coralligènes, inhabitées, d'environ neuf milles de circuit, gisant par 10°37' lat. N. et 171°52' long. O.

2° — La seconde, Palmyre, découverte par l'américain Fanning en 1798, et revue depuis, est une île basse, de trois lieues d'étendue, avec deux lagons intérieurs et de grands brisants extérieurs. Elle est déserte et gît par 5°50', lat. N. et 164°45' long. O.

3° — Par 4°45' lat. N. et 162° long. O. se trouve l'île Washington, découverte également par Fanning, la New-Year des cartes d'Arrowsmith : c'est une terre élevée et couverte de verdure, mais déserte et hérissée de brisants.

4° — Plus près de l'Equateur est le groupe Fanning, du nom de son découvreur : ce groupe se compose de trois îlots boisés et ceints de brisants, au dedans desquels est un bon mouillage. Les deux îlots du Nord ont chacun neuf milles de long ; celui de l'Est en a six. M. Le Goarant y relâcha en 1828, et y rencontra vingt-cinq bâtiments occupés à la pêche des holothuries.

Ce petit groupe est au N.-O. de Christmas et à mi-chemin à peu près des Sandwich à Tahiti. On y a trouvé des traces nombreuses d'anciens habitants, telles que pavés de maisons, haches en pierre, etc., tout à fait semblables aux mêmes objets dans les îles polynésiennes. Le capitaine Mackay y a vu des pierres régulièrement taillées, et, dans une fouille pratiquée à deux pieds de profondeur, il a rencontré un caveau maçonné rempli de cendres, de fragments d'os humains, d'instruments en pierres, en coquilles et en os, d'ornements divers, de pointes de lances et de flèches.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Cette île est l'América de quelques navigateurs ; elle gît par 3°48' lat. N. et 161°25' long. O.

5° — Christmas, découverte par Cook en 1777, gît par 1°59' lat. N. et 159°50' long. O. C'est une île basse, boisée et déserte, d'environ quinze lieues de circuit. Elle est tellement échancrée d'un côté, que sa configuration est celle d'un croissant. Ce fut la seule vue par Cook, depuis son départ de Borabora jusqu'à son arrivée aux Sandwich.

6° — Jarvis est une île basse, placée par 1°30' lat. S. et 162°18' long. O.

7°. — Malden, découverte par le capitaine Byron, en 1825, alors qu'il ramenait aux Sandwich les restes de Rio-rio, mort à Londres, est une île basse, coralligène, ne s'élevant pas à plus de trente pieds au-dessus de la mer. Elle est placée par 4° lat. Sud et 155° ou 157°20' long. O.

Fait bien curieux et peu connu, on a trouvé sur Malden de nombreux vestiges attestant qu'une population assez nombreuse a dû y séjourner assez longtemps ; et, fait peut-être plus curieux encore, on a constaté que quelques-uns de ces vestiges avaient la forme de nos monuments mégalithiques. Encore aujourd'hui, cette île présente un grand nombre d'autels élevés et distincts. Le capitaine Goddard, qui la visita en 1861, en a vu sept, et plus de cent plate-formes disposées en croix et entourées de coraux. D'Urville a dit, avec raison, que leur forme rappelait les marae de Nukuhiva et de Tahiti (1).

Le capitaine Goddard y a vu aussi d'autres constructions, consistant en trois blocs de corail, plantés droits, avec un quatrième placé au sommet. L'ensemble ressemblait, dit-il, à une boite ayant une issue à chaque bout ; enfin il y examina plus de 30 puits ayant 5 à 6 pieds de profondeur et creusés dans le corail. Ces puits étaient à sec dans le moment et ne contenaient qu'un peu d'eau salée. Il remarqua en outre un grand nombre de fosses profondes contenant un certain nombre d'os humains.

(1) Voy. *Voyage pittoresque*, vol. II, pl. I.

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Certes, en voyant ces pierres levées, il ne viendra à personne l'idée de les attribuer à des émigrants de nos populations préhistoriques ; mais, si l'on se rappelle que les Sandwich ont possédé quelque chose d'analogue, il est permis, du moins, de croire que la colonie qui a vécu si longtemps sur cette petite île sans ressource, provenait probablement de cet archipel, ou s'y rendait.

En effet, on a trouvé à Hawaii une ancienne route ou chemin en lave, attribué à Umi, qui régnait il y a 500 ans, disent les uns, il n'y a que 200 ans, disent les autres. Cette route s'est conservée parfaitement intacte ; elle est bornée de chaque côté par une bordure de pierres. Le long de cette route, et près d'elle, sont dressés de véritables dolmens : trois pierres debout et penchées en supportent une quatrième qui les recouvre ; leur hauteur au-dessus du sol est de trois à quatre pieds environ.

8° L'île Starbuck, plus stérile que Malden, gît par 5°58' lat. S. et 157°26' long. O.

9° Par 9°55' lat. S. et 152°20' long. O., se trouve l'île Caroline, terre basse, déserte, qui a offert, elle aussi, des traces d'industrie primitive, quoiqu'elle n'ait pas plus de six à sept milles de longueur sur très peu de largeur.

10° Par 9°2' lat. S. et 159°55' long. O. se trouvent les îles Penrhyn, découvertes par Sever et visitées par Kotzebüe ; elles sont basses, couvertes de cocotiers et d'autres arbres.

Le commandant du *Rurick*, remarqua que les habitants nombreux de ces îles ressemblaient aux naturels de Nuku-Hiva, mais qu'au lieu de se tatouer comme eux, ils se sillonnaient le corps de cicatrices régulières. Ils n'avaient qu'un Maro ou allaient tout nuds, et leurs ongles étaient fort longs, surtout chez les chefs : ce qui est un des caractères de la race polynésienne.

11° Enfin l'île Flint, par 11°30' lat. S. et 154°30' long. O, paraît être l'ancienne Perégrino de Queiros.

Comme on voit, quelle que fût la route suivie, à l'aller ou au retour, les étapes ne manquaient pas plus dans un sens que dans l'autre, et elles étaient assez peu distantes les unes

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

des autres, puisqu'il n'y avait que les différences suivantes de position entre chaque île :

De Flint à Penrhyn......	2° en lat. et 4° en long.
De Penrhyn à Caroline....	0°50' en lat. et 2° en long.
De Caroline à Starbuck...	4° en lat. et 5° en long.
De Starbuck à Malden....	1°55' en lat. et 0° en long.
De Malden à Jarvis.......	2° à 3° en lat. et 2° en long.
De Jarvis à Christmas....	3° en lat. et 2° en long.
De Christmas à Fanning..	2° en lat. et 2° en long.
De Fanning à Washington	2° en lat. et 1° en long.
De Washington à Palmyre	1° en lat. et 2° en long.
De Palmyre à Smith......	10° en lat.

La différence est surtout grande entre ces deux dernières (1), et c'est peut-être à cela que les Sandwich doivent d'être restées, en apparence, assez longtemps avec une faible population. Mais, si les colonies n'y ont pas été portées seulement par des entraînements involontaires, c'est un témoignage de plus en faveur de l'esprit d'entreprise et de la hardiesse des navigateurs polynésiens.

Inutile de dire que de Tahiti à Flint, il n'y avait aucune difficulté, quoique la distance soit de 5 à 6 degrés, puisque les Tahitiens s'y rendaient souvent et facilement, comme le montre la carte de Tupaia, et qu'ils allaient même de ce côté de la Ligne jusqu'aux Marquises.

Quand donc les Polynésiens n'auraient pas été aussi habiles navigateurs qu'ils l'étaient, ils auraient même pu, comme on voit, atteindre les Sandwich, à l'aide des îles intermédiaires.

Si nous n'avons pas placé les îles Marquises parmi les étapes citées, c'est qu'elles se trouvent beaucoup plus à l'Est de la route directe, du Sud au Nord, qu'il fallait faire, en partant de Tahiti, pour arriver aux Sandwich. Mais, malgré leur

(1) Plusieurs cartes modernes indiquent, à égale distance entre Smith et Palmyre, mais en le faisant suivre d'un point d'interrogation, l'emplacement d'une île qui ne serait pas encore dénommée.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

position. Il est au moins très probable, d'après les quelques souvenirs traditionnels conservés dans les Mele (1), qu'elles ont envoyé quelque colonie, ou simplement des visiteurs aux îles Sandwich.

Nous allons donc nous arrêter à ces îles avant d'arriver à Tahiti, et nous examinerons ce que disent les traditions touchant l'origine de leurs habitants, et leurs rapports avec les autres archipels.

(1) Les *Mele* sont les chants traditionnels indigènes.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

CHAPITRE DEUXIÈME

ILES MARQUISES

Caractères physiques des Marquésans, d'après A. Lesson ; Le Batard. — Leurs caractères crâniens. — Légendes relatives à l'origine des habitants des îles Marquises. — Havaiki. — Voyages lointains des Marquésans : carte de Tupaia. — Légende de Maui ; origine du feu. — Origine des jours et des nuits. — Légende de Tiki. — Origine des cochons et des poules. — Origine des chiens et des chats. — Origine des cocotiers. — Origine des rats. — Origine de la première femme. — Origine des arbres à fruits comestables. — Traditions diverses. — Texte polynésien de la légende de Maui. — Murmu Marquésans. — Les Marquésans sont venus de Tahiti, des Tunga, et probablement aussi des Samoa. — Leur pays originaire était situé plus à l'Ouest que l'archipel des Marquises.

Il est sans doute inutile de dire qu'il n'y a, parmi les ethnologues, qu'une seule opinion touchant les populations des îles Marquises, et que tous s'accordent à reconnaître chez elles la race polynésienne pure.

Nous croyons devoir donner ici un extrait des observations que nous avons faites en 1843 et 1844. Voici ce que nous écrivions alors sur les caractères physiques des Marquésans (1) :

« La grâce, l'élégance, l'aisance, voilà ce qui distingue, à la première vue, les Marquésans des autres peuplades océaniennes. Ils n'ont ni trop d'embonpoint, comme beaucoup de naturels des Tunga, des Samoa, des Sandwich ; ni des formes efféminées, arrondies, comme celles des insulaires de Tukopia ; ni les formes trapues, vigoureuses du peuple sur-

(1) *Documents inédits sur les îles Marquises.*

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tout, à la Nouvelle-Zélande ; ni celles plus fortes et plus agrestes des Sandwichois ; mais ils sont bien faits et seulement peut-être plus agréables à voir que vigoureux. Pour moi, ils sont le type du beau, tel qu'on le conçoit pour l'espèce humaine.

« On en jugera par les détails dans lesquels je vais entrer.

« On sait, du reste, qu'excepté un navigateur anglais, Waldegrave, et d'Urville plus tard, tous les autres ont donné des Marquésans une idée des plus favorables, en même temps qu'exacte, même ceux qui les ont vus avec enthousiasme, tels que Forster. Aussi, est-ce avec la plus grande raison, à notre avis, que cet écrivain a dit qu'ordinairement les jeunes gens sont très beaux ; il n'a eu que le tort, selon nous, de ne pas trouver les adultes encore mieux, et tous les autres voyageurs n'ont pas trouvé moins bien les vieillards : car tous s'accordent à dire que la plupart des vieux chefs rappellent les belles figures des patriarches, par la sévérité de leurs traits, leur dignité, etc. On sait également ce que Quiros pensait de la beauté des femmes, qu'il ne craignit pas de placer au-dessus des Liméniennes.

« Au fait, voici le résultat de nos observations :

« Les Marquésans sont généralement de belle taille, bien que j'en aie vu beaucoup d'assez peu remarquables par leur stature ; cette taille ordinaire dépasse 1 m. 74. Ils ont le corps et les membres parfaitement proportionnés ; leurs pieds sont un peu larges, mais leurs mains sont petites et bien faites ; leur poitrine est arquée, très évasée supérieurement. Des muscles vigoureux enveloppent leur bassin, qui est étroit, et il résulte de cet état de choses une taille svelte et élégante. On est tout d'abord frappé de cette élégance, qui est mise en relief par une démarche aisée et noble et par des mouvements gracieux. Comme ces insulaires mènent une vie active, ils sont dépourvus d'embonpoint, et on n'en voit que mieux les saillies musculaires. A moins donc d'être aveugle, on ne peut qu'admirer les belles proportions de leur corps, proportions qui sont plutôt dues aux soins que les mères en prennent, qu'aux exercices que quelques voyageurs en regardent comme la

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

cause, et particulièrement plutôt qu'à leur habitude de parcourir les montagnes : il est sûr du moins que beaucoup m'ont assuré n'y être jamais allés. On sait qu'ils ne perchent point leur demeure, comme l'a dit Forster, et que c'est ordinairement dans les vallées, et le moins loin possible de la mer, qu'ils établissent leurs habitations. Ils n'ont donc point de longs trajets à faire pour les atteindre, en sortant de leurs pirogues. Pour nous, si leur poitrine et leurs hanches sont si bien musclées, cela tient autant et plus aux contractions de ces muscles pendant les efforts de nage, et, en outre des soins des mères, à la nature de certains exercices de ce peuple, qu'aux marches nécessitées par le parcours des montagnes.

« On ne peut donc nier que tout ce que nous venons de dire des proportions des indigènes, ne forme un ensemble plein de grâce et d'élégance.

« Tout chez eux est en harmonie avec ces premiers avantages physiques. Leur figure est plus ovale que ronde, ce qui ne se rencontre pas si généralement chez les autres Océaniens, excepté les habitants des Mangareva et de Pâques. Leur front est plus élevé, et il le paraît surtout par suite de leur manière de couper leurs cheveux. Ceux-ci sont noirs, droits, forts, et, le plus ordinairement, ils forment deux petites touffes ou mèches, repliées et fixées sur les côtés de la tête, à l'aide d'un morceau de tapa, tout le reste étant rasé. Il est rare que les hommes conservent leur chevelure longue et entière ; les ornements de tête de ces insulaires leur font une loi de se débarrasser de la plus grande partie. Il n'y a que les femmes qui la conservent complète, et qui entourent leur tête d'une fine tapa blanche. Les vieillards eux-mêmes n'ont recours à cette étoffe que lorsqu'ils sont chefs, et les prêtres ou *taua* n'en ont d'autre que le bonnet particulier qui leur appartient exclusivement. Tous les *vahana*, hommes en état de porter les armes, ont pour coiffure le fameux *tavaha*.

« En général leurs yeux sont grands, noirs, ornés de longs cils, et pleins d'intelligence : ce sont les yeux polynésiens.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

« Leur nez est bien fait, mais tantôt un peu court ou épaté ; cela du reste varie suivant les tribus ; dans quelques-unes il se rapproche, par la saillie des os nasaux, du nez aquilin, bien qu'en restant toujours avec une base assez large.

« Leur bouche est grande, et leurs lèvres sont généralement plus fortes que les nôtres : c'est la bouche polynésienne ; mais la première est moins grande, et les secondes sont moins saillantes que la bouche et les lèvres des Tahitiens, par exemple. Comme partout, quelques naturels présentent parfois des lèvres à rebords renversés, mais rarement la forme repoussante des bouches en cœur des Sandwichiens. Leurs dents sont blanches. Leurs pommettes enfin n'ont rien de blessant par leur saillie.

« Chez les hommes mûrs, l'expression du visage a cette impassibilité qu'on a tant signalée chez les anciens peuples d'Amérique. Mais il y a plus chez ceux-ci : c'est souvent de la sévérité, quelquefois de la fierté, parfois de la noblesse, ou même de la férocité.

« C'est à tort, croyons-nous, que quelques voyageurs leur ont donné pour caractères d'être doux et gais : cela peut être pour les jeunes gens, les femmes, comme on l'observe à la Nouvelle-Zélande ; mais, pour la majorité des hommes, on peut dire tout au moins qu'ils sont impassibles.

« Le tatouage des Marquésans est le plus beau que l'on connaisse. S'il se rapproche de celui des Néo-Zélandais par l'abondance des dessins, il en diffère, et à plus forte raison de tous les autres tatouages, par la forme, par plus de délicatesse et de fini. Il n'est pas une partie du corps, excepté les paupières, qui n'en soit couverte chez les chefs.

« Quant aux femmes, celles-ci ne sont pas moins belles, et ce que nous allons en dire suffira, pensons-nous, pour démontrer que ce n'est pas seulement à l'abondance des aliments, comme on l'a dit et comme on pourrait le croire, que cette population doit sa beauté.

« Comme toutes les femmes du globe, celles-ci, en général, sont relativement moins grandes que les hommes : leur stature est communément de 1^m70 ; mais nous en avons vu

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

un grand nombre de taille plus élevée, comme aux Gambier.

« En harmonie parfaite avec les hommes de ces îles, elles ont les formes les plus agréables et souvent les plus belles qu'on puisse imaginer. Moins fortes que les Tahitiennes, elles ont généralement plus de grâce, de même qu'elles ont des traits plus réguliers et plus beaux. Leur couleur n'est souvent pas plus foncée que celle des Liméniennes, qu'elles surpassent en beauté de formes, n'en déplaise à l'amiral Dupetit-Thouars ; cette opinion, du reste, à l'exception des capitaines Waldegrave et d'Urville surtout, a été partagée par presque tous les anciens voyageurs. Si une comparaison prise dans la sculpture pouvait suffire pour faire comprendre leur genre de beauté, nous dirions que ce sont autant de Psychés ou de Vénus de Médicis, comparées aux Tahitiennes qui sont plutôt des Vénus de Milo. Presque toutes ont les mains on ne peut plus belles (1), et excepté les pieds par lesquels elles pèchent, comme toute la population, il n'est rien qui ne soit à citer chez elles.

« S'il est vrai que l'abondance et une entière liberté influent le plus sur le développement physique et moral des peuples, nul, plus que celui-ci, n'est, peut-on dire, plus libre et ne doit posséder plus abondamment ce qu'il lui faut pour vivre ; car, petits et grands, jeunes et vieux, sont également remarquables, sous le premier rapport du moins, s'ils ne le sont pas autant sous le second. En les voyant, on pourrait croire que tous sont chefs, tous d'un haut rang et indépendants, tant sont communs les caractères que nous venons de signaler. Il semble véritablement qu'il n'y a pas de peuple parmi eux, tant ils se ressemblent tous, et cela suffirait pour montrer l'erreur dans laquelle tombent ceux qui disent que l'habitude de la supériorité est surtout ce qui façonne les traits à une expression de dignité, si l'on ne savait, du reste, que la plupart des hommes supérieurs

(1) Voir dans notre *Voyage du Pylade* les descriptions d'un grand nombre, et celles que nous avons réunies dans nos *Documents sur les îles Marquises.*

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

n'ont été remarquables que par leur bonhomie, mais non par cette dignité, qui se trouve au contraire très fréquemment chez les caractères altiers et orgueilleux. Porter, qui a vu de si près ces populations, avait déjà fait ces observations ; il a été jusqu'à dire « que les Marquésans sont braves, généreux, probes, affables, fins, spirituels et intelligents. » Figueroa avait osé dire le premier, en parlant des femmes : « Elles ont les traits les plus réguliers, la main belle, les formes agréables, la taille élégante et plusieurs d'entre elles surpassent en perfections les plus belles femmes de la capitale du Pérou. » On a vu que Quiros n'avait pas moins dit de leur beauté ; et à mon avis, c'est en effet par là que les Marquésans diffèrent le plus des autres insulaires de la Polynésie. »

Nous répéterons également une partie de la description que nous avons faite dans un ouvrage publié en 1847 par R. P. Lesson (1) :

« Le type des habitants des Marquises est, sinon le plus beau, du moins le plus agréable à l'œil et le plus pur de tous ceux qui se montrent en Océanie.

« Moins visités pendant longtemps que les autres Polynésiens, ceux-là se sont conservés tels que les a vus Queiros, et la description qu'en donne ce navigateur semble n'avoir été faite que depuis quelques jours, tant elle est semblable à celle qu'on peut en faire aujourd'hui.

« La haute stature et la belle prestance des hommes, la richesse de la taille des femmes, leur assurent la prééminence sur les autres peuplades océaniennes.

« Les Nuku-Hiviens, particulièrement, peuvent être considérés à juste titre comme l'un des plus beaux types des peuplades à peau jaune ; car ils sont remarquables par la beauté des formes de leur corps, la symétrie des membres, l'élégance du port et l'assurance de la démarche : les articulations sont minces et pleines de souplesse. Les femmes

(1) R. P. Lesson, *Description de mammifères et d'oiseaux récemment découverts, précédée d'un tableau sur les races humaines.* — Paris, 1847, p. 68.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ont une stature élevée, généralement des cheveux noirs, lisses ou à peine crépus ; un regard doux, une expression mobile et gracieuse. Leurs yeux sont grands et ombragés de longs cils, le nez semble assez souvent être aquilin ; enfin leur taille est souvent remarquable par la pureté de ses formes, car d'abord mince, elle est largement évasée au bassin. En outre les mains sont petites : il n'y a que les pieds qui pêchent un peu par leur largeur, de même que les oreilles par leur grandeur. »

Ce qui précède a été écrit après le voyage du *Pylade*, en 1840, dans les trois principales îles des Marquises, Tahuata, Uapu et Nuku-Hiva. Depuis, nous avons revu cet archipel, nous avons séjourné quelque temps à Nuku-Hiva ; mais notre appréciation, ainsi qu'on l'a vu par la description de nos observations postérieures, n'a nullement varié. Nous avons pu seulement ajouter, après avoir comparé entre elles toutes les populations polynésiennes, que c'est certainement la plus belle qui existe.

Nous pourrions dire encore que rien ne varie autant que la couleur de la peau de cette population : celle des chefs est presque noire, par suite du tatouage qui couvre tout leur corps ; celle du peuple est plus ou moins brune, suivant qu'il s'expose plus ou moins fréquemment au soleil ; enfin celle des femmes, suivant les soins qu'elles prennent, est presque claire et moins brune que la peau des Liméniennes.

Un ancien médecin de la marine, M. Le Batard, l'un des chirurgiens de l'amiral Dupetit-Thouars sur la *Reine-Blanche*, en 1843, a, de son côté, dans une note présentée à l'Académie des sciences en 1845, et lue tout récemment devant la Société d'anthropologie (1), résumé les caractères généraux des Marquésans et donné le résultat des mensurations par lui opérées sur 26 crânes d'indigènes de l'île de Tahuata.

« En étudiant ce peuple sous le rapport de son organisa-

(1) *Bull. Soc. d'anthrop.*, t. I, 3e série, p. 202. Séance du 16 mai 1878.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tion générale, on voit, dit-il, que sa constitution physique est belle et pour ainsi dire supérieure à celle des Européens ; la teinte de la peau se rapproche de la couleur du cuivre rouge foncé ; elle est luisante et un peu variable dans sa coloration, ce qui m'a semblé dépendre du temps plus ou moins long que ces naturels passent au soleil. Leur tête est de grosseur moyenne, les cheveux noirs ou bruns, plats, durs, gros, peu larges ; la barbe est rare. La charpente osseuse est solidement établie ; le système musculaire bien développé, les mouvements agiles, étendus comme chez tous les peuples à l'état de nature et qui prennent beaucoup d'exercice. Leur taille est beaucoup plus élevée que la nôtre ; la moyenne de hauteur m'a semblé de 1^{m} 80, c'est-à-dire de 10 centimètres environ au-dessus de la moyenne de l'homme en France. Chez ces insulaires, le corps est bien proportionné, les rapports du tronc avec les membres sont normaux. Ils portent la tête un peu élevée, et le haut du corps en arrière, de sorte que la colonne vertébrale paraît avoir une grande courbure ; l'assurance et la fermeté caractérisent leur démarche. La face est légèrement aplatie, le front un peu déprimé et rétréci, les yeux droits et généralement de couleur grise. La commissure externe des paupières est un peu élevée ; la bouche grande, les lèvres épaisses et fortement renversées en dehors, les dents d'une blancheur éclatante et admirablement disposées, le menton rond. Tels sont, sommairement, les principaux caractères chez les deux sexes. Seulement les femmes sont beaucoup plus petites et d'une taille qui n'est pas en proportion avec la belle nature des hommes. »

Il résulte des mesures prises par M. Le Batard que le diamètre occipito-frontal des crânes de Tahuata est de 185 millimètres en moyenne : Max. = 190 ^{mm}, Min. = 168^{mm} ; et que le diamètre bipariétal est de 139 millimètres : Max. = 148^{mm}, Min. = 130^{mm}. D'où l'on peut déduire que l'indice céphalique est égal à environ 75 p. 0/0. M. Le Batard a également mesuré les diamètres bi-temporal, frontal, fronto-pariétal, condylo-pariétal, ainsi que plusieurs lignes courbes. Mais ces mesures ont été prises en 1843, époque où la crânio-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

métrie n'était pas encore fondée, et leurs points de repère ne pouvaient pas être aussi exactement déterminés que ceux adoptés aujourd'hui par la généralité des anthropologistes modernes. Néanmoins, et bien qu'elles semblent avoir été arrangées après coup, ces mesures donnaient déjà une idée exacte de la forme du crâne chez la race polynésienne des Marquises. M. Le Batard a cru remarquer que souvent les deux côtés de la tête ne sont pas symétriques et qu'il y a une différence de quelques millimètres en faveur du côté gauche. Cette différence, dit-il, est même appréciable à l'œil. Enfin il a trouvé que la moyenne de la circonférence de la tête est de 50 centimètres et que l'angle de Camper varie entre 75 et 80 degrés.

Les recherches anthropologiques modernes ont en partie confirmé ces observations : M. Broca a établi que l'indice céphalique des Marquésans est de 75.68, leur indice nasal de 49,25 et leur indice orbitaire de 95.40. D'après M. Barnard Davis, l'indice céphalique s'élèverait en moyenne à 78 et l'indice orbitaire ne serait que de 91,21. Enfin le Dr J. W. Spengel, dans son étude sur les crânes polynésiens (1), a trouvé, pour deux crânes d'hommes de Nuku-Hiva, un indice céphalique moyen de 76,8 et un indice vertical de 78,6. M. Topinard, de son côté, a calculé un angle de 35°71 pour le prognathisme moyen des indigènes des Marquises (2), et de 70°9 pour leur prognathisme sous-nasal (3). Leur taille moyenne varie entre 1m 79 et 1m 80, et leur capacité crânienne s'élève à 1452 centimètres cubes (4).

La description générale donnée par M. Le Batard diffère, par quelque points, de celle que nous avons donnée plus haut, quoiqu'il ait observé pour ainsi dire en même temps que nous : nos observations ont été faites à Vaïtahu en 1840, à Uapu et surtout à Nuku-Hiva en 1843 et 1844. M. Le

(1) *Revue d'anthropologie*, 1877, p. 157.

(2) *Bull. Soc. d'anthrop.* 1873, p. 47.

(3) *L'Anthropologie*, p. 505.

(4) *Ibid.*, p. 249.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Batard a fait les siennes à Nuku-Hiva et surtout à Vaïtahu (Tahuata), en 1843. Son travail a été présenté dès 1845 à l'Académie des sciences par le ministre de la Marine et l'amiral Dupetit-Thouars, mais l'analyse n'en a été publiée qu'en 1878 dans les *Bulletins de la Société d'anthropologie*.

Excepté l'aplatissement de la face, que nous avons généralement trouvé à peine marqué, et la commissure externe des paupières qu'il a vue un peu élevée ; à part les lèvres fortement renversées en dehors, que nous avons aussi remarquées, mais exceptionnellement, tout ce qu'il dit vient corroborer ce que nous avons dit nous-même, surtout la beauté de la population.

Il est évident que là, comme partout, les femmes sont généralement d'une taille inférieure à celle des hommes ; mais nous avons vu aux Marquises tant de femmes de haute stature, que nous croyons pouvoir avancer qu'elles sont en plus grand nombre dans cet archipel que dans les autres îles polynésiennes. Nous citerons, à cette occasion, la fille du grand-prêtre Veketu, la reine de Uapu, la nourrice de l'enfant du roi de Vaïtahu, diverses femmes d'Hanamiaï, tribu voisine, etc.

Quant à la peau luisante, c'est ce que l'on remarque chez tous les sauvages qui usent fréquemment d'huile de cocos parfumée : Paëtini était admirable sous ce rapport.

Le front est souvent bombé, convexe, mais il paraît fuyant, ce qui semble dû à la coiffure et à la manière de se couper les cheveux. Néanmoins il nous a semblé qu'il existe naturellement une certaine étroitesse du front et une certaine diminution du volume de la tête comparée à celle des autres Polynésiens. Nous avons même cru remarquer que les deux crânes que nous avons rapportés, et que nous avons remis à M. Berchon pour la Société d'anthropologie, étaient à parois plus minces. Mais à cette époque on s'arrêtait peu à ce genre de recherches.

Pour que l'on ait une idée exacte des habitants des îles Marquises à l'époque où nous les avons observés, nous renverrons au portrait de Shaki, chef de la baie Uaua, dans la Nouvelle-Zélande : ce portrait, que l'on voit dans l'atlas de

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

l'*Astrolabe*, et dont d'Urville a donné la description dans le texte de son voyage (1), nous rappelle parfaitement la majorité des Marquésans. De même le portrait de l'esclave qui accompagnait le chef zélandais dans sa visite à bord, et que d'Urville se complaît à faire connaître en détail, rappelle non moins exactement la physionomie des femmes des Marquises.

D'où était venue cette population si pure Polynésienne ? des îles Tunga et Tahiti, répond le savant américain Horatio Hale. Nous allons voir, en effet, que les traditions, par les données qu'elles fournissent, viennent appuyer cette opinion, et qu'en même temps, peut-être, elles permettent de supposer que les îles Samoa ont envoyé également quelque colonie aux Marquises.

Disons d'abord que si les migrations des insulaires de la Polynésie sont devenues à peu près incontestables aujourd'hui, c'est surtout aux traditions marquésanes, de même qu'à celles de la Nouvelle-Zélande, qu'on doit la connaissance des faits démontrant le mieux leur existence dans les temps anciens.

Dès que l'on consulte les chants traditionnels des Marquésans, on voit que le mot adopté pour signifier « pays éloigné, pays des ancêtres, patrie première, » est le mot *Havaïki*, dont le souvenir semble perdu aux îles Sandwich, quoique le mot y existe sous la forme *Hawaii*, et qui paraît y être remplacé, avec raison, comme nous le ferons voir plus tard, par le mot *Tauai*. Ce nom Havaïki est employé dans le même sens par presque tous les autres archipels, et notamment par la Nouvelle-Zélande, sous la forme Hawahiki (2). Il n'est donc pas le nom particulier d'une contrée ;

(1) T. II, 1re partie, p. 104.

(2) Ce mot se décompose ainsi en Maori : *ha* ou *ka*, de, vers, c'est ; *wa*, pays, contrée ; *hiki*, qui nourrit, nourricier. Il se prononce à peu près avec le son Hawaïki à la Nouvelle-Zélande ; Savaii, aux Samoa ; Havaï dans les îles de la Société ; Havaïki aux Marquises ; Avaïki, aux Mangareva et aux îles Hervey ; Hawaii, aux Sandwich, et probablement Hapaï, aux îles Tunga.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

il n'y a pas d'île portant ce nom : ce n'est qu'une expression collective signifiant « pays nourricier, patrie. »

Ce nom n'est, en somme, que le nom du pays d'origine première, et c'est à tort que les missionnaires français lui ont donné la signification du mot enfer. Les Marquésans, en parlant des morts, emploient bien, il est vrai, l'expression « retourner en Hawahiki, » mais cette expression signifie simplement « retourner à la terre qui a vu naître, qui a nourri » en un mot, « retourner au pays nourricier ou des ancêtres. »

Les mêmes chants citent souvent le mot *Vevao*, nom qui, à lui seul, attesterait que les Marquésans ont eu anciennement des rapports avec des pays lointains, quand même tous les autres faits ne démontreraient pas que ces rapports ont réellement existé. Vevao, en effet, est l'île Vavau ou Vavao, des Afulu-hu, île située à 680 lieues dans l'Ouest-Sud-Ouest des Marquises. C'est de Vevao, dit une tradition rapportée par Porter, qui la tenait du chef Tiatonui, le père de la belle Paetini, qu'étaient venus O-Taia (1), O-Va-Nova (2) et Anamea, (3) pour peupler les îles Marquises, en apportant en même temps les différentes espèces de plantes.

O-Taia était allée s'établir à Taiohae (4) et c'était d'elle que Tiatonui (5), se glorifiait de descendre, après 88 générations.

(1) *O-taia*, n'est pas Marquésan ; il faut presque certainement écrire *O-tahia* qui signifie demoiselle, dame, princesse.

(2) Nous ferons remarquer que ce mot se rapproche beaucoup du mot *Hovoua*, pour *O-Wa*, cité dans la dernière tradition que nous avons rapportée sur les Sandwich.

(3) *Anamea*, en un seul mot, n'est pas Marquésan ; mais séparé, il signifie : *ana*, souffrance, peine, antre, caverne ; *mea*, chose, substance matérielle, personne, individu.

(4) *Tai*, mer ; *o*, préfixe, c'est ; *hae*, sorcier, sauvage ; ou : *tai*, mer ; *oa*, vaste ; *e*, marque du vocatif, ce, cette.

(5) *Tia*, en Marquésan, signifie mât, haut d'un toit, ferme, solide ; *to*, de, à ; *nui*, grand, beaucoup. Peut-être faut-il lire : *Ke-ato-nui* le grand constructeur étranger, ou mieux *Te-ato-nui* : le grand constructeur.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

On trouve encore, dans les mêmes chants traditionnels, des noms, tels que *Hiti*, et *Tahuata* : le premier est bien probablement le nom d'une contrée étrangère, telle que les Fiji ; le second est presque certainement l'île des Marquises qui a été appelée Santa-Christina par Mendana. Nous montrerons tout-à-l'heure que tout semble annoncer, en effet, que les Marquésans dirigeaient leurs expéditions jusqu'aux îles Fiji. Mais on doit conclure des citations que font les traditions de l'île Nuku-Hiva, que les habitants de cette île se rendaient fréquemment, pour un motif ou pour un autre, à l'île Tahuata : le nom de Vaïtahu est particulièrement cité dans ces traditions.

En résumé, ces chants font connaître quarante-quatre îles, en outre de celle de Nuku-Hiva ; ils établissent par conséquent que les Marquésans allaient eux-mêmes à de grandes distances de leurs îles. Plusieurs de celles qui sont nommées paraissent appartenir à l'archipel des Paumotu, et l'une est indiquée comme possédant un lagon. Il est vrai qu'elle pourrait être l'île Palmyre qui n'est pas très éloignée des Marquises, puisqu'elle est située, comme on a vu, par 5°50' Lat. N. et 164°45' Long. O. La plupart des autres îles ne peuvent être déterminées exactement, mais quelques-unes appartiennent presque certainement aux groupes des îles de la Société et des Amis, et, probablement aussi, à celui des Samoa : il n'y a pas à en douter, comme on vient de voir, pour Vevao et, comme on verra surtout bientôt pour Tahiti.

Déjà, dès la découverte des îles Marquises en 1595, Mendana avait pu apprendre des habitants de l'île Christine ou Tahuata, qu'ils allaient porter la guerre fort loin de leur île, dans une contrée où les habitants avaient, pour armes, l'arc et les flèches. La présence d'un nègre d'Afrique, parmi les hommes des équipages des navires espagnols, avait été l'occasion de ce renseignement. Dès que les naturels de Madre de Dios ou Vaïtahu le virent, ils firent comprendre à Mendana, en indiquant le Sud, qu'il y avait des pays habités par des peuples de cette couleur, peuples qu'ils allaient parfois combattre : ces nègres, disaient-ils, se servaient

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

d'arcs et de flèches. C'était d'ailleurs dans les grandes pirogues, alors sous les yeux de Mendana, qu'ils entreprenaient ces expéditions. Le récit de Mendana, que cite Dalrymple (1), ajoute que la difficulté de se comprendre réciproquement s'opposa à ce qu'on pût prendre de grands éclaircissements, et Queiros termine en disant : « Pour moi, ces récits ne me paraissent mériter aucune croyance, car leurs pirogues les plus grandes sont peu propres à tenir la mer, et moins encore à faire des voyages de long cours. »

Sans nous arrêter à ce que cette idée préconçue de Queiros a de contraire aux faits bien connus aujourd'hui, nous dirons seulement ici que ce récit fait plus qu'attester un voyage à grande distance : il semble même, comme le mot *hiti* dont nous avons précédemment parlé, indiquer que c'est dans les îles Fiji ou Viti, que les Marquésans allaient guerroyer.

Il n'y a pas, en effet, plus au Sud des Marquises, d'autres îles que les Fiji où les habitants se servent de flèches. Les Fiji, il est vrai, bien que situées plus au Sud que les Marquises, se trouvent dans l'Ouest-Sud-Ouest de ces îles ; il est bien évident que, s'il fallait prendre à la lettre l'indication du Sud, les Marquésans n'auraient pu aller que dans les iles Paumotu, qui se trouvent directement dans le Sud, mais dont les habitants n'emploient pas l'arc. On verra bientôt que cette expression a plus d'extension et qu'elle s'applique à toutes les terres plus proches du Sud que les Marquises, quelle que soit leur position plus ou moins éloignée vers l'Est ou l'Ouest.

Quel que soit, du reste, le groupe d'îles où se rendaient ainsi les Marquésans, ce récit fournit, en faveur de leurs voyages lointains, un témoignage auquel nous allons en ajouter d'autres.

On sait que Porter a dit également que les habitants de Nuku-Hiva, croyaient à l'existence d'un grand nombre d'îles dans les environs, et qu'il lui a été rapporté que, plusieurs fois, étaient partis des canots qui n'étaient jamais

(1) Voy. Traduction abrégée de Fréville, p. 154.

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

revenus. Le grand-père de Kiatonui, par exemple, avait emmené avec lui plusieurs familles, des cochons et des poules, sur quatre grandes pirogues doubles, et, depuis, on n'en avait jamais plus entendu parler. Un matelot anglais, déserteur de quelque baleinier, trouvé à Nuku-Hiva par Porter, lui donna même l'assurance que, de 1807 à 1813, plus de 800 personnes, hommes, femmes et enfants, avaient abandonné leurs îles pour chercher une nouvelle patrie.

C'est aux prêtres, est-il dit, que ces émigrations étaient généralement dues ; c'est à leurs encouragements et aux espérances qu'ils donnaient ; mais, ce qu'on n'a pas assez remarqué et ce que nous démontrerons, c'est qu'ils ne s'exemptaient pas de ces voyages, comme on l'a cru ; ils les dirigeaient, au contraire, presque toujours, pour des motifs qu'on comprendra facilement quand nous parlerons des migrations faites à l'île Nord de la Nouvelle-Zélande.

Ici nous devons dire quelques mots sur un document de la plus haute importance en faveur des communications entre les divers archipels ; ce document, en même temps qu'il prouve l'étendue des connaissances géographiques des Tahitiens, montre de quelle valeur pour l'histoire de la race polynésienne en général, et des Marquésans en particulier, sont les données conservées dans les traditions et les chants nationaux. Nous voulons parler de la carte dressée par Banks, sous la dictée de Tupaia, le grand-prêtre si savant qui s'embarqua avec Cook, et qui lui fit découvrir tant d'îles. Publiée par Reynold Forster, dans le 5e volume du deuxième voyage de Cook, cette carte démontre nettement l'étendue des relations qui existaient entre les Marquises et Tahiti, d'abord, et entre Tahiti et un grand nombre d'autres îles.

Comme nous reviendrons nécessairement sur cette carte quand nous parlerons des migrations en général, nous nous bornerons ici à dire que, parmi les 74 îles au moins qui y figurent, toutes celles appartenant aux groupes des Marquises s'y trouvent indiquées.

Ainsi qu'on peut le voir dans l'extrait de cette carte que M. de Fleurieu a joint à l'atlas du voyage de Marchand, onze îles, en effet, sont désignées par leurs noms, et plu-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

sieurs de ceux-ci sont orthographiés plus exactement, dès cette époque, qu'ils ne l'ont été depuis par beaucoup de navigateurs.

Ainsi *Hiva-roa*, de Banks et Cook, est évidemment l'île appelée Hiva-Oa, par Marchand ; *Waitahu* ou *Whattarreoura*, est l'île Tahuata ; *Teebooai*, l'île Hood ; *Onateya*, l'île San-Pedro ; *Whattarretoah*, l'île Fatu-Hiva ; *Terowha*, l'île Ua-Uka; *Neeo-Heeva*, l'île Niu-Hiva ; *Haneanea*, l'île Masse ou Uapu ; *O Otto* et *Te Manu*, les îlots les deux-Frères ; *O-Heeva-Potto*, l'île Uapu ou Chanal.

On voit donc qu'à part la difficulté d'appliquer exactement ces noms, toutes les îles Marquises sont signalées ; et si Cook n'en a vu que cinq, quelques années plus tard, cela certes n'a pas dépendu de Tupaia. Sans doute, ainsi qu'on l'a dit, elles étaient assez mal placées relativement, mais elles étaient bien groupées et l'erreur ne vient probablement pas du géographe tahitien. Il faut même reconnaître que les relations ont dû être excessivement fréquentes, à une certaine époque, pour que Tupaia ait pu faire une indication aussi complète des îles Marquises (1).

On verra, du reste, par une tradition inédite que nous

(1) D'autres îles, en bon nombre, et situées aux points les plus opposés de l'océan Pacifique, sont désignées nettement par leur nom, sur la carte de Tupaia. C'est ainsi qu'on y voit l'île *Rai-havai*, pour Raivavaï ; *Rarotoa*, pour Rarotonga; *Heavai*, pour Savai ; *Ooporroo* pour Upolu ; *Tootaoerre* pour Tutuila, *Wouwou* et *Weeha* pour Vavao et Uiha, îles des Hapaï et d'Afulu-hu. Si la plupart des noms sont si mal orthographiés, ce n'est pas non plus la faute de Tupaia, mais bien celle des Anglais, gens si incapables d'écrire un seul mot polynésien tel qu'il doit l'être, ainsi que le prouvent ceux qu'ont voulu rendre Cook, Anderson, Dixon, etc. Qui reconnaîtrait Rurutu dans l'île Oheteroa du grand navigateur anglais ?

Nous le répéterons, pour que Tupaia ait pu indiquer tant d'îles et déterminer exactement la position d'un si grand nombre, il faut absolument reconnaître qu'à une certaine époque, les relations entre les divers archipels ont nécessairement été fréquentes ; et nous ne serions pas surpris, avons-nous dit, que parmi les îles indiquées se soient trouvées Oahu et Hawaii, qu'on croit si généralement avoir été inconnues du grand-prêtre tahitien.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

allons faire connaître, que les rapports entre les Marquises et Tahiti semblaient être aussi faciles que fréquents. Mais avant de rapporter cette tradition, nous devons dire quelques mots sur le culte de Maui retrouvé aux Marquises.

Maui, dont nous aurons souvent à relater les hauts faits, était un héros né en Hawahiki ; il alla se fixer avec ses compagnons dans l'île Nord de la Nouvelle-Zélande, que des traditions, faites après coup, disent avoir été pêchée par lui. *Maui-i-Nukurau* ou *te Potiki*, avait cinq frères (1), nommés : *Maui-Mua*, *Maui-i-roto*, *Maui-i-taha*, *Maui-i-pai*, et *Maui-i-tikitiki-a-Tarenga* : ils étaient aussi surnommés *Ware-ware*, c'est-à-dire les oubliés, les absents. Fait bien curieux, le mythe de Maui était inconnu dans l'Ile-du-Milieu, tandis qu'il existait au contraire dans toutes les îles Polynésiennes, et notamment aux Marquises. Seulement, dans toutes ces îles, il était fort incomplet, comparativement à celui de l'île Nord de la Nouvelle-Zélande. Aussi est-ce pour cela que nous nous contenterons ici de constater son existence, renvoyant, pour en parler plus longuement, à ce que nous aurons à dire sur la Nouvelle-Zélande.

Pour les Marquésans, il nous suffira donc d'ajouter que Maui était un demi-dieu, et qu'ils lui attribuaient, entre autres hauts faits, d'avoir pêché leurs îles et d'avoir arrêté le soleil en plein midi. Mais tout cela, aux Marquises comme à Tahiti et ailleurs, était excessivement confus et à peine conservé dans le souvenir de la génération que nous avons vue.

Nous dirons cependant encore que, dans les Marquises, c'est, comme dans la plupart des îles de la Polynésie, sinon dans toutes, à un Maui qu'est attribuée la connaissance du feu. Les traditions marquésanes placent la de-

(1) Taylor, ouv. cité, p. 24. Shortland ne lui donne que deux frères, et sir Grey, quatre. Le missionnaire anglais R. Stannard, fixé à Waitotara, pense que le nom de Maui n'est qu'un titre : *Ma-u-i*, dit-il, signifie : « tant, autant, ensorceler, charmer, » art dans lequel excellait Maui.

Le nom du canot de Maui était *Aurarotuia* ; le canot des frères de Maui s'appelait *Riu-o-Maui*.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

meure du dieu du feu dans l'Havaïki ou pays des ancêtres qui, par rapport aux Marquises, gît vers le couchant. Elles appellent aussi ce dieu Maui, mais en y ajoutant l'épithète *ke*, qui signifie « autre, différent, étranger. » On sait que la même divinité du feu est appelée : dans les traditions de Tahiti, *Mahuie* ; aux Samoa, *Mafuie*; et à la Nouvelle-Zélande, *Mauika*. Cette divinité préside également aux volcans et aux tremblements de terre.

Aux Marquises, Mauike est une femme, dont la fille mariée vit sur la terre : cette fille est la grand'mère de Maui; elle garde l'entrée du chemin qui conduit à la demeure souterraine de Mauike. Maui, encore enfant, voulut manger ses mets cuits. Il alla à la recherche du feu, et, ne pouvant pénétrer dans l'Havaïki sans tuer son aïeule, il la tua ; puis il tua sa mère et enfin, trouvant Mauike peu disposée à lui donner du feu, il la tua aussi. De cette façon le charmant enfant, pour se procurer du feu, tua d'abord son aïeule, sa mère et sa bisaïeule.

Nous croyons devoir rapporter ici la curieuse légende qui nous a été racontée à Nuku-Hiva par la princesse Putona, et que nous avons écrite sous la dictée de cette femme remarquable. Nous transcrirons, à la fin de ce chapitre, le texte polynésien, ainsi que la traduction mot-à-mot et la traduction littérale que nous en avons faite. Cette traduction présente nécessairement beaucoup d'obscurités ; le récit de la narratrice était souvent embrouillé et confus ; mais tel qu'il est, il donnera une idée exacte du langage des îles Marquises.

Origine du feu. — Mahuike ou Mauike, déesse du feu, des tremblements de terre et des volcans, habite l'Havaïki ; elle n'a d'autre enfant qu'une fille mariée sur la terre ; cette fille est la grand'mère de Maui.

Maui vivait avec son père et sa mère sur un point de l'île qu'on ne désigne pas. Il n'était encore que poïti (1) ; mais il sentait déjà la privation du feu et il était las de manger ses aliments crus.

(1) *Poïti*, jeune garçon.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Les sorties fréquentes de ses parents, pendant la nuit, l'intriguaient beaucoup ; il était convaincu qu'ils allaient chercher du feu, car il leur avait déjà vu manger des aliments cuits.

Une fois sa mère lui dit : « Poïti, reste ici ; je vais revenir bientôt. » — « Je veux aller avec toi, dit l'enfant. » — « Tu ne peux pas, poïti ; je vais chercher du feu. » — « Je le veux, moi. » — « Ta Tupuna (1) te tuerait, si tu me suivais. »

La mère partit ; l'enfant la suivit de loin.

Près d'entrer dans le chemin qui conduit à l'Havaïki, la mère fut arrêtée par un oiseau perché sur un *Kaku* (2).

Le prenant pour le *Patiotio* (3), elle appela son mari et jeta des pierres à l'oiseau. Ils lui en jetèrent beaucoup, mais sans l'atteindre.

Soudain, à la place de l'oiseau, ils aperçurent leur fils Maui, sous forme humaine et sans plumes.

Maui pénétra dans l'ouverture qui conduisait à l'Havaïki; mais dès les premiers pas, il fut arrêté par sa Tupuna qui en gardait l'entrée, couchée sur le côté. Il ne put jamais la décider à le laisser passer : Supplications, menaces, tout fut inutile. Ne pouvant y réussir, il lui coupa le cou.

Dans ce moment, sa mère recevant sur la poitrine quelques gouttes de sang, dit à son mari : « Tiens, on tue ma mère ; il faut que je remonte » (4).

(1) *Tupuna*, aïeule. C'était la grand'mère de Maui, c'est elle qui gardait l'entrée du chemin conduisant à l'Havaïki.

(2) Le *Kaku* est le seul, parmi les arbres de Nuku-Hiva, qui ne s'enflamme pas par le frottement.

(3) Le *Patiotio* est, aujourd'hui encore, un oiseau *tapu* aux îles Marquises.

(4) On peut donc inférer de ces paroles qu'elle était descendue, quoiqu'elle eût reconnu son fils sur une des branches du *kaku*. Pourtant, d'après une autre version, la mère était restée en haut. Le sang qui lui jaillit sur la poitrine lui apprit le parricide commis par son fils. Elle descendit aussitôt et le trouva à moitié chemin qui remontait : « Tu as tué la vieille ? » lui dit-elle. — « Parbleu ! répondit-il, j'en étais fatigué. »

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Sa grand'mère morte, rien ne lui barrant plus le passage, Maui descendit courageusement dans les entrailles de la terre.

A moitié chemin, il rencontra sa mère qui remontait. Dès qu'elle le vit, elle s'écria : « Qu'as-tu fait ? tu as tué ma mère ! » — « Oui, répondit Maui, elle ne voulait pas me laisser passer ; je veux avoir du feu ; je vais en chercher. »

Arrivé en bas, il aperçut la demeure de Mauike et il alla aussitôt lui demander du feu.

Il y a plusieurs espèces de feu : le plus sacré est celui de la tête ; le plus mauvais est celui des jambes. Il y a le feu des genoux, du nombril, etc. Maui voulait le feu de la tête et pas d'autre. Mauike lui donna celui des jambes.

Ne pouvant obtenir d'elle le feu qu'il désirait, il lui fit comme à sa grand'mère : il la tua.

Puis, s'emparant de ce feu, il alla, en colère, le mettre à tous les arbres : Tous s'enflammèrent, excepté le *Kaku*. Il le mit même aux pierres. Mais ce fut en vain qu'il essaya de le mettre à l'eau : celle-ci, comme le *Kaku*, ne voulut jamais brûler.

Cette légende de la découverte du feu chez les Nukuhiviens a, comme on le verra dans la suite, la plus grande analogie avec celle rapportée par les naturels des Samoa. Nous avons dit plus haut que, d'après une version, Maui tue sa mère après avoir tué son aïeule et avant de tuer sa bisaïeule. Ici, au contraire, comme dans la tradition des Samoa, il épargne sa mère. Dans quelques archipels, il se contente de battre le dieu qui garde le feu. Ailleurs, l'enfant vole le feu à l'insu du dieu et il ne s'en empare que pour le distribuer aux humains.

Toutes ces traditions dénotent la tendance profondément égoïste de ces peuples : là c'est un père, ici une mère, ailleurs l'un et l'autre qui, en cachette, veulent profiter pour eux seuls de la découverte qu'ils ont faite du feu ; mais toujours un fils évente la découverte et la fait tourner à son avantage personnel.

La ressemblance n'est du reste pas moins grande entre ces légendes des îles Polynésiennes et celles de la Nouvelle-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Zélande ; il est évident que les unes et les autres dérivent d'une même source, source qui n'est autre, comme nous espérons le démontrer, que la Nouvelle-Zélande elle-même. C'est là, en effet, que toutes les traditions ont conservé leur pureté, et se trouvent complètes, quoiqu'elles présentent parfois des variantes.

Pour ne pas trop nous éloigner de la question principale et seulement pour montrer quelle est la ressemblance des légendes des Marquises et de la Nouvelle-Zélande sur la divinité chargée du feu, nous allons rapporter ici la tradition que donne le missionnaire Taylor. Voici ses paroles (1) :

« Le plus grand des travaux de Maui est sa dispute avec Mauika.

« Quelques traditions disent que Mauika était le grand-père de Maui ; d'autres disent le contraire. Il paraît avoir été une sorte de Pluton maori. Son corps était rempli de feu.

« Le nom de Mauika semble impliquer qu'il était de la famille de Maui, et qu'il s'en distinguait en ce qu'il était le dieu du feu. En tout cas, on admettait généralement que le feu en provenait.

« Quelques traditions représentent Mauika comme une femme.

« Toujours est-il que Mauika avait le feu dans ses doigts et ses orteils. Quand Maui le sut, il se mit en route pour aller le tuer par ruse.

« A son arrrivée, son ancêtre lui demanda quel était le but de sa visite. Maui lui répondit qu'il était venu pour avoir du feu. Aussitôt Mauika lui donna un de ses doigts, le *koiti* ou petit doigt.

« Maui s'en alla et marcha droit à l'eau, où il l'éteignit. Quand cela fut fait, il retourna vers Mauika et lui dit que son feu s'était éteint. Mauika lui demanda comment il s'était éteint, et il lui répondit qu'il était tombé dans l'eau.

« Mauika se coupa un autre doigt, le *manawa* ou doigt annulaire. Maui s'en alla et, quand il l'eut mis dans l'eau, il

(1) *Te Ika a Maui*, p. 29.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

fut également éteint ; alors il mouilla sa main pour que Mauika crut à la vérité de ses paroles. De nouveau il se présenta devant lui et lui demanda un peu de feu.

« Le motif de ses demandes incessantes, était qu'en enlevant le feu de tous les doigts et orteils de Mauika, il pourrait le brûler lui-même avec le feu. Il continua donc de lui en demander et il alla successivement au *mapere* ou doigt du milieu, au *koroa* ou index, au *rongo-matua* ou pouce. Puis, ayant fini avec les doigts il demanda les orteils et les obtint tous, excepté le gros orteil.

« Maui lui dit : « Donne-moi ce dernier orteil. » A quoi Mauika répondit : « Non pas Maui, car tu as quelque mauvais projet contre moi. »

« Alors Maui agita le feu et en brûla Mauika, de même que la terre et les arbres. Maui lui-même fut presque tout brûlé : s'il s'enfuyait dans une direction, le feu l'y poursuivait ; s'il s'enfuyait dans une autre, les flammes le suivaient : si bien que, ne trouvant aucun refuge sur la terre, il s'éleva dans l'air et fit appel à la pluie. Mais là, se trouvant toujours entouré de flammes, il lui fallut demander une plus grande pluie, et cela ne suffisant pas, il dut invoquer une pluie torrentielle, laquelle finit par arriver, et éteignit les flammes en se répandant sur la terre.

« Quand les eaux eurent atteint le Tikitiki ou nœud du sommet de la tête de Maui, les semences de feu qui s'y étaient réfugiées s'enfuirent vers le *Rata*, l'*Hinau*, le *Kaikatea*, le *Rimu*, le *Mataï* et le *Miro* ; mais ces arbres ne voulurent pas les recevoir ; elles se sauvèrent alors vers le *Patete*, le *Kaikomako*, le *Mahohe*, le *Totara* et le *Puketea*, qui les reçurent. Ces derniers sont les arbres dont on obtient encore le feu par friction. »

Nous nous abstiendrons de toute réflexion à propos de cette légende maori ; mais quand nous en serons à la recherche de la contrée où se trouvait l'Hawahiki, on verra qu'elle aide elle-même à la faire connaître, puisqu'il n'y a qu'une seule contrée produisant plusieurs des arbres désignés.

C'est encore à Maui qu'est due, aux Marquises, l'origine des jours et des nuits. Autrefois le soleil paraissait pendant

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

peu de temps et les nuits duraient peu. Maui se fâcha ; il combattit le soleil et il allait l'étrangler, lorsque le vaincu consentit à allonger les jours. C'est depuis ce temps que les jours et les nuits sont longs.

Nous croyons devoir faire connaître ici une autre légende des Marquises, qui aidera peut-être aussi à retrouver le lieu d'origine première : c'est celle qui parle du premier visiteur ou premier colon de ces îles.

Le souvenir du premier homme qui aborda à Nuku-Hiva est encore conservé par la tradition, et, fait à remarquer, ce premier homme s'appelait Tiki, absolument comme celui qui, d'après les traditions zélandaises, porta les premières patates à l'île Nord de la Nouvelle-Zélande qui en manquait (1). Ce Tiki zélandais était un grand voyageur et l'on peut se demander si ce n'était pas le même que le Tiki marquésan. Alors, on comprendrait mieux l'analogie complète du nom donné, par les deux archipels, à la patrie première : Havaïki aux Marquises et Hawahiki à la Nouvelle-Zélande. Il en serait de même pour l'existence, dans certains points des Marquises, d'un langage qui se rapproche infiniment de celui de la Nouvelle-Zélande. Mais, que ce soit ou non, la légende rapporte que Tiki, arrivé aux îles Marquises, fut déifié après sa mort, et que son nom fut donné aux idoles qui remplissent les temples, et au tatouage dont il était l'inventeur. Toutes les généalogies, du reste, en parlent, et quelques-unes même le considèrent comme le Dieu Créateur des hommes : d'où l'on doit supposer qu'il y avait peut-être confusion dans le souvenir des Marquésans, qui semblaient ainsi mêler les actes de leur premier chef à la tradition mythologique de la patrie première. D'un autre côté, il est d'autant moins surprenant que les habitants de ces îles attribuent leur origine à Tiki que,

(1) Comme nous avons à rapporter cette tradition en son lieu et place, nous nous bornons ici à la citer. Nous ajouterons qu'à Tahiti *Tiki*, sous la forme *Tii* était également le premier homme. (Voir Dictionnaire des missionnaires anglais, traduit par nous).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

d'après la mythologie de la Nouvelle-Zélande, Tiki n'était autre que l'aïeul des hommes, dans la patrie première ou Hawahiki, et qu'il était le deuxième fils du ciel et de la terre (1).

On ne s'accorde pas, toutefois, sur le lieu ou aborda Tiki à Nuku-Hiva. Les uns pensent que ce fut à Taiohae, où l'on montre encore le *Hau*, *Hibiscus tiliaceus*, que les indigènes disent avoir été planté par lui; d'autres rapportent que c'était dans le baie Atuatoa où se trouve le *Meï*, arbre à pain, qui prêta son ombrage au Dieu.

Que Tiki ait été le premier chef venant se fixer avec ses compagnons dans l'île Nuku-Hiva ; ou que ce ne soit qu'un souvenir mythologique, à peine conservé, du pays d'origine, il n'est pas moins à remarquer que ce nom se retrouve dans toutes les îles Polynésiennes, et particulièrement à Tahiti, où il ne se présente plus, il est vrai, que sous la forme *Tii*, par suite de la suppression du *k*, opérée avec le temps par les habitants des îles de la Société. Cette dernière circonstance permet d'inférer que, si une partie des Marquises ont été peuplées, comme on le dit, par les Tahitiens, ce ne sont évidemment pas ces derniers qui y ont porté le nom de Tiki, mais presque certainement les

(1) Taylor, p. 23. dit : « Le 2e fils du ciel et de la terre, était Tiki, qui fut le père des hommes et qui passe pour les avoir faits à son image. »

Une tradition rapporte que Tiki prit de l'argile rouge, la pétrit avec son propre sang, puis forma les yeux et les membres, et après cela l'anima.

Une autre dit que l'homme fut formé d'argile mêlée à l'eau rouge ocracée des marais, que Tiki lui donna sa propre forme et le nomma comme lui *Tiki-ahua*, « la ressemblance de Tiki ». De là est venue l'expression : *Aï-tanga-o-Tiki*, « la postérité de Tiki, » pour désigner les personnes de bonne maison.

L'ornement le plus prisé est une bizarre image d'homme, faite en pierre verte et portée suspendue au col, comme un *Hei-Tiki*, image ou souvenir de Tiki.

Le nouveau-né est appelé *he Potiki*, de *Tiki* et de *po*, nuit ; le nœud du sommet de la tête des chefs, la partie la plus sacrée, est appelée *he Tiki*.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Tongans qui ont conservé l'usage du *k*, alors que les Samoans eux-mêmes s'en débarrassaient (1).

Moërenhoüt a cherché, comme on sait, à donner la véritable signification du mot Tii, appliqué aux statues des îles Australes. S'il fallait s'en rapporter à son interprétation, ce mot n'aurait été que le nom des divinités inférieures marquant les limites des éléments ; et les statues n'auraient été érigées que dans le but de perpétuer le souvenir des phénomènes les plus extraordinaires. Mais il se pourrait bien cependant qu'un pareil nom ne signifiât tout simplement que statue, image, comme nous le montrerons bientôt en parlant de l'île de Pâques; ce qui pourrait appuyer cette supposition, c'est que chacune d'elles avait un qualificatif différent, de même que les *Tiki*, plantés sur tous les points de l'île Nord de la Nouvelle-Zélande par les émigrants venant d'Hawahiki. Il est du reste certain qu'aux îles Marquises le nom de *Tiki* était donné aux statues des temples et des pavés sacrés (2), et qu'il se retrouve dans toutes les généalogies de ces îles.

Ajoutons qu'il existe aux Marquises une tradition sur « l'origine des poules et des cochons », se rapprochant infiniment de la précédente, et qu'on pourrait, *à priori*, supposer lui être bien antérieure, parce que le personnage dont elle parle est un Dieu ; mais elle n'est elle-même que la légende bien vague de quelque voyage, fait dans les anciens temps, puisqu'elle montre qu'il existait déjà une population à Nuku-Hiva. Cette légende est encore due à Porter.

Porter raconte, comme le tenant du chef Te-ato-nui ou Ki-ato-nui, père de la célèbre Paetini, que les cochons ont été apportés dans les Marquises, 330 ans avant son arrivée

(1) On verra dans les légendes Samoanes que c'est à Tiitii, qu'est attribuée la découverte du feu et celle du taro.

(2) Par pavés sacrés, on entend les lieux faits en blocs de pierres cyclopéennes, sur la plate forme abritée desquels se réunissaient les chefs et les prêtres pour s'occuper des intérêts sociaux.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

dans ces îles (1), par un Dieu nommé Haii, dont le nom est inconnu des habitants actuels. Ce dieu visita toutes les îles du groupe et y laissa, en outre, les poules.

Ce fut dans la baie Atuaatua, l'Atouaatoua ou Dieudieu, de Vincendon Dumoulin, sur la côte Est de l'île, qu'il débarqua, et qu'il creusa le sol pour y trouver de l'eau. L'arbre sous lequel se tint le Dieu, pendant son séjour sur cette île, est resté sacré ; mais les indigènes ne peuvent dire si le Dieu est venu dans une pirogue ou dans un plus grand bâtiment, ni combien de temps il resta chez eux.

Nous trouvant sur les lieux, nous avons vainement demandé qu'elle était cette baie Atuaatua et il nous a paru que ce ne pouvait être que la baie E-Tua-Toa. Le nom de Haii lui-même était inconnu. Dans la version qui nous fut donnée, il s'appelait Hahi, nom qui, du reste, s'en rapproche beaucoup, et qui était suivi de la qualification de *E Tua tapu*, *Tapu nui*, « dieu révéré, très révéré ou sacré. » Voici la version qui nous a été donnée par la princesse Putona :

Hahi vint dans une pirogue montée par dix hommes. Il avait de longs cheveux et était sans femme. Cinq pirogues des Taïpii vinrent le joindre dans le même lieu (2). Il descendit à terre ; mais au lieu d'entrer dans une maison, il s'établit sous un *Meï* qui, depuis, est resté *tapu*. La pirogue était un grand bénitier, c'est-à-dire une de ces gigantesques coquilles qui ont été depuis utilisées comme bénitiers.

Ce que fit le Dieu et combien de temps il resta dans l'île, Putona ne put nous le dire. Mais elle assura que ce n'est point Hahi qui a apporté les cochons, et que ceux qui les lui attribuent se trompent, car il y en avait beaucoup dans l'île, avant son arrivée. Plus tard, il est vrai, les cochons disparurent à la suite d'une disette ; mais il en fut apporté

(1) Porter était aux Marquises en 1813.

(2) Les Taipii forment, comme on sait, l'une des tribus et la plus redoutable de l'île Nuku-Hiva. L'île était donc habitée à l'arrivée de Hahi, qui, dès lors, ne serait qu'un simple visiteur déifié avec le temps.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

d'autres de Tahiti. Ce qui prouve au moins qu'à une certaine époque, les rapports entre Tahiti et les Marquises étaient faciles.

Puaka est le nom donné aux cochons dans les îles Marquises ; mais nous ne partageons pas l'avis de ceux qui font venir ce mot de l'Espagnol *puerco*, parce qu'il était déjà usité dans ces îles lors de la venue de Mendana, en 1595. Il en est, presque sûrement, de l'origine de ce mot comme de celle des mots *pono*, *poto*, etc., aux îles Sandwich : ceux-ci, avons-nous dit, sont purs polynésiens. En effet, ils sont usités dans toutes les îles peuplées par la race polynésienne. Nous ajouterons que le mot cochon est rendu par *puaa* dans les îles de la Société, par *puaka* dans les îles des Amis, et par *poaka* à la Nouvelle-Zélande.

Avant de terminer ce chapitre, nous allons citer quelques traditions qui, malgré leur peu de clarté, nous semblent aider à la solution du problème qui nous occupe. Ces traditions concernent l'origine des chiens et des chats, l'origine des cocotiers, et l'origine des rats. Nous y ajouterons d'autres légendes curieuses et inédites, telles que l'origine de la première femme à Nuhu-Hiva, celle des arbres à fruits comestibles, etc., et nous transcrirons enfin quelques chants Marquésans, ainsi que le texte de la légende qui nous a été dictée sur la découverte du feu ; on pourra ainsi bien mieux apprécier quels sont le dialecte et les mœurs des habitants actuels des îles Marquises.

Origine des chiens et des chats. — L'origine des chiens et des chats aux îles Marquises est généralement attribuée aux Européens ; ce serait aux Anglais que serait due l'introduction des premiers, de même qu'aux Américains l'introduction des seconds.

Toutefois, dès 1813, Porter avait déjà pu remarquer qu'il y avait à Nuku-Hiva quelques chiens et quelques chats ; s'étant informé de leur provenance, Kiatonui lui dit qu'ils avaient été apportés, une quarantaine d'années auparavant, par un dieu appelé Hitahita.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

D'Urville et Vincendon Dumoulin en ont conclu que les naturels, sous le nom Hitahita, avaient voulu parler de Tahiti et de Cook. Mais cette supposition est d'autant moins admissible, que les traditions de l'île ont conservé parfaitement le souvenir de Cook et qu'elles ne lui donnent pas d'autre nom que celui de Tute.

Nous n'avons pu, sur les lieux, obtenir aucun renseignement précis ; il pourrait bien se faire que Porter eût mal entendu et pris le mot Tahiti, prononcé par les Nukuhiviens, pour Hitahita ; car, ce qui est à remarquer, tous les Marquésans connaissent et prononcent le mot Tahiti ; ils savent parfaitement que c'est une contrée qui, dans les anciens temps, avait de fréquents rapports avec la leur, comme le prouvent d'ailleurs toutes les traditions, et particulièrement la légende sur l'origine des rats, qui est encore inédite et que nous allons faire connaître.

Quoiqu'il en soit, dans les îles Marquises, les chiens vus par Porter avaient, comme ceux qu'on y rencontre encore aujourd'hui, tous les caractères qu'on donne aux chiens rencontrés dans les autres îles polynésiennes, particulièrement aux Samoa et à la Nouvelle-Zélande, aux Tunga et à Tahiti.

Ces caractères étaient et sont encore, malgré les mélanges opérés par l'introduction des chiens européens : de longues oreilles et un pelage brun sale ou jaunâtre, avec une queue touffue chez ceux, en petit nombre, il est vrai, qui se rapprochent le plus de l'espèce primitive. On dirait une espèce de renard ; mais, chaque jour, le nombre des chiens indigènes disparaît, et il n'y en aura plus probablement avant peu de temps. John Williams, qui parle de ceux des Samoa d'après les rapports des habitants, n'avait même pas pu en voir un seul.

On s'accorde à dire que le chien polynésien diffère du dingo ou chien de la Nouvelle-Hollande. Les habitants de l'Ile-Nord attribuent l'introduction des chiens dans leur île aux premiers colons qui s'y fixèrent en venant de l'Hawahiki. Nous ajouterons qu'à la Nouvelle-Zélande le chien est appelé *Kuri* ; à Tahiti, *Uri* ; aux Tunga *Kuli* ; aux

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Samoa *Uli* ; et, rapprochement curieux, *Koli* aux Fiji. Il est difficile de dire pourquoi, aux Marquises, chien se rend par *Nuhe* ou *Peto*, de même que par *Ilio* aux Sandwich. Il est probable que cela est dû à la coutume polynésienne de remplacer un mot par un autre dans certaines circonstances.

En somme, les chiens de Nuku-Hiva et des autres îles Marquises étant de l'espèce qui paraît propre à l'Océanie, il est certainement plus à supposer qu'ils y ont été portés par des émigrants océaniens que par les voyageurs européens.

Quant aux chats, il est évident qu'ils n'ont pu l'être que par ces derniers, probablement par les Américains.

Il n'existe pas de tradition sur l'époque de l'introduction du fer dans les Marquises ; mais cette introduction semble être plutôt due aux Espagnols qu'aux Français du navire *le Solide*, commandé par Marchand. Celui-ci ne relâcha à Nuku-Hiva qu'après Mendana à Tahuata.

ORIGINE DES COCOTIERS. — Les Nuku-Hiviens attribuent l'introduction des cocotiers dans leur île au dieu Aakua, qui venait, disent-ils, d'une île appelée Oata Maua, ou O Tupa : ainsi, du moins, que les navigateurs écrivent les mots entendus par eux.

Malgré nos recherches, nous n'avons pu retrouver l'étymologie du mot *Aakua*, dans la langue Nuku-Hivienne. Cependant les syllabes *aa* et *kua* sont bien du langage des îles Marquises ; elles signifient : la 1re, « Voici, voilà, celui-ci, celui-là, il y a ; » la 2e, « rouge. » *Akua*, aux îles Sandwich, est le nom donné aux dieux.

Quant au mot *Oata*, il est évident qu'il a été mal écrit ; il faut presque certainement en faire deux mots, c'est-à-dire *O-Ata*. Le mot qui suit nous semble, comme on va voir, en faire une loi.

Ce que l'on n'a pas remarqué, et ce qui cependant est on ne peut plus significatif, c'est que ce mot *Ata* est le nom qui, d'après une tradition tongane, rapportée par Pritchard, fut donné par Maui à la première île pêchée par lui dans les îles Hapai : cette île est la plus Sud du groupe. Nous cite-

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

rons cette légende quand nous en serons au peuplement des îles Tunga.

Le mot *Maua* ou *Maaua* semblerait avoir été mal entendu ou mal écrit : il n'est ni tahitien, ni marquésan, ni zélandais. Serait-ce, en Maori, *Maha*, abondance, multitude, grande quantité ; et *Wa*, pays ? Ne serait-ce pas tout simplement le mot *Maui*, mal entendu et mal rendu ? Peut-être cependant faudrait-il écrire *Oa-Tamaua*, « la limite solide », nom qui, dans l'Hawahiki, était donné au néant.

Quant au mot *O-Tupu*, nous dirons seulement qu'en maori, *Tupu* signifie lieu de naissance, rejeton, croître, pousser, naître, absolument comme aux Marquises, à Tahiti, etc.

Nous ajouterons que *Tupua* et *Tipua* sont les noms Maori d'une divinité, et qu'en Tahitien *Tupua* signifie charme pour préserver des sortilèges, de même que *Tupu-tupua* est le nom d'un *Tii*.

Mais il y a aux Marquises une autre tradition qui rapporte un peu différemment l'introduction des cocotiers. D'après cette tradition, le dieu Tao (1) serait venu de l'île Ahoata Maaua ou O-Tupu, et, trouvant que ces îles manquaient de cet arbre, il leur en aurait fait cadeau. Cette tradition est évidemment la même avec cette seule différence que le nom du dieu est tout autre.

Nous croyons donc qu'il est préférable de voir dans ce mot *Ata* le nom d'une île et justement de celle qui a été la première pêchée par Maui. Ce mot, à lui seul, fait mieux comprendre par qui les îles Marquises ont été en partie peuplées et par qui les poules et les cochons y ont été introduits. Ce serait alors, comme on voit, un témoignage de plus en faveur de l'arrivée dans les Marquises des Tongans ou Hapaiiens, puisque ce seraient eux qui, les premiers, y auraient porté ces animaux.

Ce mot *Ahoata* ou *Aoata* se trouve cité, comme nom de lieu, par d'autres traditions de Nuku-Hiva, et, ce qui est

(1) Rôtir sacrifier.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

particulièrement à remarquer, c'est qu'il existait en Hawahiki. L'une de ces traditions dit, en effet, que les poules ont été apportées d'une contrée appelée *Aoata* (1) et placée dans l'Hawahiki.

Quelle que soit la véritable signification du mot *ao-ata* des Nuku-Hiviens, ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que, d'après eux, la contrée portant ce nom, se trouvait en Hawahiki, et que c'est d'elle que provenaient, non seulement les poules, mais aussi les cochons. Toutefois, comme nous le ferons voir, il y a ici probablement confusion de la part des Européens qui ont recueilli ces dernières légendes, car toutes les traditions de l'Hawahiki prouvent, par leur silence, que les poules et les cochons y étaient inconnus. Les Marquésans ont dû probablement désigner par là une île située plus à l'Ouest qu'eux-mêmes.

Que ce soient des canots d'Ata ou des autres îles Tunga qui aient porté ces animaux dans les Marquises, rien de plus simple au contraire, car les cochons et les poules semblent être autochthones en Polynésie. On a vu que les habitants de ces îles passent pour avoir peuplé les îles Marquises, au moins en partie. Il ne serait pas surprenant, après cela, que la confusion ne vînt même des légendaires Marquésans.

Nous allons maintenant exposer la tradition qui, à notre avis, atteste le mieux les rapports anciens qui existaient entre les îles de la Société et les Marquises.

ORIGINE DES RATS. — Il existe aux Marquises une tradition sur l'origine des rats, qui prouve surtout avec quelle facilité des rapports avaient lieu, à une époque reculée, entre cet archipel et celui des îles de la Société. Nous allons rapporter cette légende telle qu'elle nous a été dictée, en 1844, par la belle princesse Putona, la femme la plus spirituelle, la plus philosophe, la plus libre-penseuse des îles Marquises :

(1) *Ao* signifie : jour, lumière, monde, éclairer, faire jour, etc. ; *ata*, image, portrait, statue, matin, ombre ; et en plus, à Tahiti, il veut dire messager. Dans ce dernier sens, *aoata* appliqué aux coqs pourrait signifier : Messager du jour.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Une grande *Haatepeiu*, noble, princesse de Nuku-Hiva, était la plus belle parmi les Teii (1). Elle était entourée d'adorateurs ; mais ayant entendu parler des chefs de Tahiti, elle refusait tous ceux de ses compatriotes qui se présentaient, dans l'espoir d'avoir un jour un Tahitien pour époux.

Son désir fût connu à Tahiti en même temps que sa réputation de beauté. Kioe (2), l'un des chefs tahitiens, s'embarqua secrètement et vint débarquer à Taiohae.

Dès que la nuit fût venue, il se fit conduire chez la belle Nuku-Hivienne. Aussitôt, aidé par ses compagnons, il l'enleva sans même lui adresser un seul mot d'amour.

Pressé de la posséder, il ne repartit pas immédiatement pour Tahiti, mais il se mit à rechercher, sur l'île même, un lieu tranquille et solitaire. Il alla, dit la tradition, cacher son amour à Anakea (3), dans les herbes de la montagne Tovii (4).

Après trois mois, la belle Haatepeiu s'aperçut qu'elle était enceinte, et elle accoucha heureusement de plusieurs enfants ; mais quelle ne fut pas sa surprise, quand elle vit d'aussi petits êtres !

Elle n'avait même pas la consolation de son mari pour se renseigner : il partait tous les jours de grand matin et il ne rentrait qu'à la tombée de la nuit. Elle ne l'avait jamais aperçu en plein jour. Toute sa journée, disait-il, était employée à visiter, à entretenir ses propriétés et surtout à pêcher. Chaque soir, en effet, il apportait toujours du poisson à sa femme et à ses enfants.

La pauvre mère se désolait : les enfants ne grandissaient point, et déjà ils avaient des poils.

Sur ces entrefaites, elle put entrevoir un instant Kioe ;

(1) Nom d'une tribu aux îles Marquises.

(2) Ce nom est écrit d'après la prononciation Nuku-Hivienne, là où la population fait usage du *k*.

(3) *Ana*, antre, grotte ; *Kea*, pierre.

(4) *To*, de, pour, appartenant à ; *Vii*, rond, glisser, tomber, rouler. La montagne Tovii est très-raide.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

elle remarqua que lui aussi avait de longs poils quoiqu'il fût fort petit. Elle fut alors convaincue que c'était un revenant, un *veinehae*.

Ses larmes, son chagrin augmentèrent avec sa terreur. Elle ne dormit plus ; elle maigrit à vue d'œil ; de belle qu'elle était, elle devint laide ; mais que faire seule, dans un désert, sans amis, sans secours ?

Elle fit tant, cependant, que son mari consentit à la renvoyer à Taiohae.

Les parents de la pauvre femme se mirent à pleurer quand ils revirent leur fille si maigre, si malade, avec des enfants si chétifs. Ils furent les premiers à lui conseiller de quitter son mari (1). Mais une certaine pudeur la retenait et surtout la curiosité.

Avant de se décider à quitter Kioe, elle résolut de s'assurer de sa forme qu'elle n'avait pu jusque-là entrevoir qu'une seule fois. Mais comment y parvenir ? Elle eut alors l'idée de lui soustraire son *hami* (2).

Une nuit, profitant du sommeil profond dans lequel son mari était plongé, elle lui enleva facilement sa ceinture. Celui-ci s'en aperçut en se réveillant vers le point du jour, lorsqu'il était temps pour lui de sortir. « Qu'as-tu fait de mon *hami* ? » lui dit-il. — « Je ne l'ai pas vu, » répondit-elle. Kioe se mit aussitôt à le chercher, mais ce fut en vain. Il chercha si longtemps que le jour avait eu le temps de paraître et que force lui était de sortir sans *hami*.

Pendant tout ce temps, sa femme ne cessait de l'observer attentivement. Quand il franchit le seuil de la caverne, elle le distingua complètement : Qu'avait-elle vu ? un gros rat.

Dans sa colère, mêlée de crainte encore, car elle craignait que ce ne fût un revenant, elle alla aussitôt porter, dans un lieu élevé et éloigné, ses petits au nombre de quarante.

C'est depuis lors, que les rats se sont répandus dans toute l'île.

(1) Noter que rien n'est plus dans les usages.

(2) Le *hami* est la ceinture des hommes.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Le mari disparut le jour même et l'on ne sait ce qu'il est devenu. La tradition ne parle pas davantage de la femme ; mais la moralité de cette légende est que les jolies femmes, aussi bien que les laides, ont tort de prendre des étrangers pour maris. On verra, du reste, par d'autres légendes, que c'était aussi le défaut des jolies femmes des Tunga et des Samoa.

Il n'est guère permis de conclure de cette tradition que le rat des îles Marquises est originaire de Tahiti ; tout au plus, croyons-nous, peut-on y voir un jeu de mots : *Kioe* est aux Marquises le nom du rat, qui s'appelle *kiore* à la Nouvelle-Zélande et *iore* aux îles de la Société. Si la légende donne le nom de *Kioe* au chef tahitien, c'est que ce nom est prononcé par un Marquésan de l'une des tribus qui ont conservé l'usage du *k* ; mais il ne pouvait être évidemment que le mot *iore,* puisque les Tahitiens n'emploient pas le *k*. Le rat, du reste, étant regardé généralement comme originaire de l'Hawahiki, on comprendra que les Marquésans eussent pu l'attribuer à ceux qui sont allés peupler leurs îles, c'est-à-dire aux Tahitiens qui, s'ils ne sont pas les seuls, paraissent être les principaux. Mais on sait que les Tahitiens eux-mêmes et les autres habitants des îles de la Société, comme ceux de l'île Nord de la Nouvelle-Zélande, attribuaient également sa provenance à l'Hawahiki (1). Il est certain, du reste, qu'aux Marquises le rat était *tapu* ; on ne le mangeait jamais, excepté toutefois en temps de disette, alors qu'il n'y a plus rien de sacré.

Origine de la première femme. — Nous allons résumer ici la légende relative à l'origine de la première femme à Nuhu-Hiva : cette légende nous fut également racontée par Putona, nièce du chef Vava Henua, qui passait pour savoir le mieux les traditions de son pays :

« Dieu existait.

« Il habitait le ciel.

(1) Il est inutile d'ajouter ici, et on le verra bien mieux par la suite, que c'est à l'Hawahiki que tout était reporté.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

« Là, vivait également la *Moï* (1).

« Seule et sans homme. »

Quel était le nom de ce Dieu? la légende ne le dit pas; elle ajoute seulement qu'il n'avait ni femme ni enfant. Quant au ciel où il habitait, il est probable que c'était un paradis quelconque.

La nièce de Vava ne put nous dire ce que la *Moï* faisait dans ce Paradis; mais, ajouta-t-elle, comme les arbres à pain, les cocotiers, les bananiers et autres plantes s'y trouvaient en abondance, il est à supposer qu'elle y mangeait bien et qu'elle ne s'y ennuyait pas trop.

Nous demandâmes également à Vava Henua lui-même ce que la jeune fille faisait dans le ciel; il nous répondit qu'elle y vivait heureuse, ne s'occupant qu'à manger, aller, venir et se baigner. Pour elle, la *popoï* était un mets délicat. Elle avait d'ailleurs une maison, et sa nudité était cachée par un *kahu* (2).

Mais voilà que le *Puhi*, espèce de *murenophis*, que l'on fait mâle, alla, une belle nuit, et sans que l'on puisse dire comment, dans le paradis : il se glissa, sans être aperçu, auprès de la jeune fille et renouvela avec elle l'histoire si connue du serpent. Ce fut, dit la légende, de sa queue qu'il se servit pour la faire femme. Le lendemain matin, il avait disparu. La nièce de Vava ajoute que ce serpent s'appelait *Puhi-nui-ao-too* (3).

A quelque temps de là, Dieu voyant que la fille qu'il avait faite à son image, — car les naturels de la mer du Sud pensent, comme nous, qu'il n'y a pas de plus belles formes que les formes humaines, — était devenue femme, se fâcha contre la pauvre pécheresse; ne pouvant contenir son courroux, il la chassa honteusement du ciel. L'Eve Nuhu-Hivienne fut alors forcée d'aller habiter la terre; mais Pu-

(1) *Moï*, fille, jeune fille.

(2) *Kahu*, vêtement.

(3) *Puhi*, anguille de mer, *murenophis*; *nui*, grand; *ao*, monde; *too*, racine, pied.

Digitized by Google — Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tona ne put nous désigner ni quelle terre, ni quel endroit elle choisit.

La femme, ainsi chassée, se sentit bientôt incommodée ; neuf mois après son aventure avec le *Puhi*, elle mit au monde un fils qu'elle allaita d'abord elle-même, puis qu'elle nourrit avec les poissons qu'elle parvenait à pêcher ; car les arbres à pain, les cocotiers et les autres plantes à fruits comestibles n'avaient pas été chassés du ciel en même temps qu'elle.

Quand son fils fut grand, il devint, à son tour, le mari de la première femme, sa mère, et d'eux naquirent plusieurs enfants. On ajoute qu'ils en eurent dix, *onohuu*; ce chiffre, toutefois, n'est pas donné comme certain. La narratrice nous assura que, parmi ces enfants, il y en avait un noir, un blanc, un jaune, en un mot un de chacune des nuances de peau existantes. Parmi eux, aussi, il y avait un garçon très beau et une fille très belle.

Sur notre observation que cette histoire avait dû être forgée à l'aide de traditions européennes, Putona nous affirma qu'il n'en était rien, et que telle était bien réellement la croyance des indigènes.

D'après ceux-ci, la mère ne mit pas au monde tous ses enfants dans le même lieu. Devenue très voyageuse, sans que l'on puisse savoir par quels moyens, elle les fit dans des contrées différentes : c'est ainsi qu'à Nuhu-Hiva elle accoucha d'un garçon, et ce garçon était brun, *keekee* ; à Tahiti, elle accoucha d'une fille et d'un garçon : ces deux enfants étaient également bruns ; comme aussi ceux mis au monde à Hawaii et dans quelques autres îles. On ne dit pas toutefois qu'elle sortit de l'Océanie.

Si l'on demande aux Nuhu-Hiviens qui nous a faits, nous Français, ils répondent que les Américains, les Anglais et les Français ont une autre mère que la leur : elle était blanche, tandis que celle des Espagnols était d'une couleur plus foncée. Mais, ajoutent-ils, toutes étaient sœurs et provenaient de l'opération du *Puhi* avec la première fille. Suivant la croyance générale, la mère des Nuhu-Hiviens était la *teina* ou sœur cadette de la mère des Français ; celle des

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Espagnols était la *tuana* ou sœur aînée de la leur ; la mère des Français était la *tuana* de celle des Espagnols, etc.

Nous nous bornerons à ajouter ici que, lors des premières visites des Européens, les insulaires de Nuhu-Hiva étaient si effrayés en voyant des blancs, qu'ils s'empressaient de leur offrir des cadeaux afin de les apaiser : « Ce sont vos frères amis, disaient les anciens à ceux qui étaient mal disposés ; ne vous fâchez pas contre eux. »

ORIGINE DES ARBRES A FRUITS COMESTIBLES.— A Nuhu-Hiva on appelle *Atua enana* les hommes devenus dieux : ce sont ordinairement les chefs de la religion.

Les premiers chefs, nés du *Puhi* et de la première fille, avaient, paraît-il, appris qu'il existait dans le ciel un grand nombre d'arbres tels que le *mei*, arbre à pain ; le *meika*, *jambosa purpurescens* ; l'*uhi*, igname ; etc. Ils résolurent de se les procurer. Un jour, ayant tout préparé pour la réussite de leur expédition, ils s'embarquèrent dans leurs pirogues.

Deux chemins conduisaient au ciel : le premier était l'horizon que l'on pouvait atteindre avec des pirogues ; le second partait directement de l'île ; mais, pour le suivre, il fallait se mettre à cheval sur un nuage, ce qui était moins facile.

Ils se mirent une première fois en route, montés dans cinq canots. L'*Atua* les vit et, devinant leurs projets téméraires, il laissa pendre un gros hameçon à l'extrémité d'une longue corde : il eut bientôt pris l'une des pirogues et il la hala au ciel. Les chefs des autres pirogues jugèrent alors prudent de regagner hâtivement la terre, et ils purent le faire avant que l'*Atua* n'eût eu le temps de redescendre son hameçon. Celui-ci, après avoir halé la pirogue au ciel, tua tous les hommes qui la montaient.

Cette expédition malheureuse suffit pour contenir, pendant quelque temps, l'ardeur des *Atua enana* ; mais la faim, mauvaise conseillère, ayant de rechef parlé haut, ils se décidèrent à faire une nouvelle tentative.

On ne dit pas quelle route ils prirent, cette fois ; mais ils

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

furent assez heureux pour atteindre le ciel. Là, ils surent se faire si bien venir de l'*Atua*, qu'ils purent échanger (*hoko*) pour des *taetae*, (cadeaux, biens de leur pays), tous les arbres utiles du ciel. Ce *taetae* n'était évidemment pas la *tapa* actuelle faite avec le mûrier, puisque cette plante (*aute*), n'existait pas encore sur la terre, de même que les *mei*, *uhi*, cocotiers, bananiers, *meika*, etc., manquaient également. Toutefois la tradition suppose que les *taetae* remis à l'*Atua* étaient des dents de cachalot qui, pour les Océaniens, sont d'un si grand prix.

C'est depuis ce temps que les insulaires possèdent le *to* (canne à sucre), le *ti* (*dracœna*), le *taro* (*arum esculentum*), le *meï* (*artocarpus*), l'*uhi* (igname), le *meika* (*jambosa purpurescens*), etc.

Tradition relative a l'ile Hiao, l'une des Marquises. — Taka oa (1), fils de l'*Enana atua* Ohio (2), s'était brouillé avec son père, parce que celui-ci avait obtenu les faveurs de sa femme : il se retira sur l'île Hiao. Le père le fit chercher partout : aux Atitoka, aux Pua, aux Taipii, etc. Il finit par le découvrir à Hiao. Dans sa colère, il le tua et emporta sa tête à Nuhu-Hiva, après avoir mis une pierre à sa place. Aujourd'hui encore, assurent les indigènes, on voit le fils d'Ohio, immobile comme une pierre, au sommet de la montagne d'Hiao.

Cette même petite île possède un lac, ou plutôt un marais, dont l'eau est salée comme celle de la mer. Les insulaires affirment que ce marais a été formé par le *mimi*, urine d'une divinité femelle qu'ils nomment *Anihoo* (3). Cette légende ne rappelle-t-elle pas celle de la jument de Gargantua ?

Origine des habitants des iles Marquises. — Ovanova et Anaana vinrent de Vavao pour peupler les Marquises ; Vavao, dit la tradition, est situé dans l'Havaïki. Ils appor-

(1) *Taka*, pointe ; *oa*, longue.

(2) *Ohiohio*, l'enchanteur.

(3) *Ani*, ciel ; *hoo*, faire.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tèrent avec eux les différentes espèces de plantes, dont les noms furent donnés à leurs enfants, à l'exception toutefois du premier, qui fut appelé *Po* ou la nuit. Taiohae fut le point de l'île où ils allèrent se fixer. La tradition ne dit pas quel était le nombre des enfants de ces étrangers, mais elle assure que *Tiki* fut le premier homme créé.

Cette légende n'est qu'un fragment de la légende maori si complète que nous aurons à relater.

CROYANCES RELATIVES AU MOKO ET AU PAAOA.— Les insulaires de Nuhu-Hiva sont convaincus que le *Moko* est le fils d'une femme du pays. Le *Moko* est une sorte de raie. Ils redoutent beaucoup ce poisson et ils font des tambours avec sa peau.

Il ne faut pas confondre le *Moko*, avec le *Mako*, sorte de requin, également très redouté et qui cause souvent la mort des sauvages, tant ils sont imprudents. Le *Mako* n'est pas un homme : il se contente de les manger.

Les Nuhu-Hiviens assurent aussi que la baleine, *Paaoa*, est un homme de Nuhu-Hiva. Il n'y a donc, en résumé, que deux poissons qu'ils croient avoir été des hommes : le *Moko* et le *Paaoa*.

TRADITION SUR L'ORIGINE DU FEU AUX MARQUISES.

AITU MEA MA TO MAUI KITE TE KUI HEKE I HAVAIKI.

To Maui tata i te kui.
To te kui kite. Uaua to ue i te tama i te oïoï.
Te tama tivava Te hiamoe.
Tekao i te tama : Maui ? Te tama aoe tekao : hiamoe tivava.
Te vehine tekao i te vahana : aue ! hakavaa !
To te vehine tekao : aue ! taa au !
Vahana tekao : aoe ; Maui hiamoe.
To te vahana tekao i te vehine : amaï.
To te kui me te metua putamai aanui mea oa.....
To te motua kukamai me manu, me Patitio ;
Te kui kukamaï veinehae to te kui to ia.
To te motua tekao : aoe ! Enana ke putamaï ineï ?

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

To te kui tekao : aoe.
Tekao : a ee, manu keee.
To te kui tekao ; aoe ; putamai manu tavaie, manu kaï, putamaï manu iti, manu keekee, tupuna ia ta koe.
To te moï tekao i te kui : apao koe.
To te moï pehi me te kea me to vahana.
Kea to te vahana, kea to te vehine pehi te tama.
To Maui kukamaï noho me te kea mea nui kata...
Tiohi to ue, aue !
Tekao i te motua : kooua ? to koe pehi me te kea.
To te motua tekao : ua aoe i kite ia koe.
To te tama tekao : to hiki koe ?
To te motua tekao : to hiki hoï au me manu koe...
E heke maua ia onatea.
To te kui too te moeka.
Titii vahi ke.
To te moï ua lakee me aanui me te vahana.
Te moï kukamai te fenua to ia, too i te to, ua kaï...
Maui kukamaï to te tupuna moe i te puta to te aanui.
To Maui kukamai kokoti i te upoko to te pakahio ;
Kukamaï te hope ;
Kukamai me te aanui akana, tohe.
Tekao i te pakahio : ihea taiu kui ?
To te tupuna tekao : ua heke i uta.
Maui kukamaï mei Havaïki, mei henua to te kui...
To te vahana tekao i te vehine : ua tehe ; te toto putamaï te uma to te moï.
Maui titii te tupuna.
To Maui ua heke i te Havaïki i te aanui to te kui.
Vave ka i te aanui.....
Maui a taa koe i te vaï.
To Maui taa i te vaï.
Kapo i te vaï meanui popotu, kakaa me te veri, me te moko, me te punaveevee.
Kukamaï me te papua.
To te kui tekao : Kave maï te vaï?
To te tama tekao : te vaï ?
To te kui meanui haohao.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

To te motua peke meanui ia Maui, tekao : e tama hauhau, e tama makaka.

To Maui tekao : aoe au i kite i te vaï, i te henua neï.

To te kui tekao : toïtoï.

To te kui tekao : aue ! ta koe.

To te kui tekao: e hiki i te ahi ; Maui a noho.

To Maui tekao : a noho koe ; ta au ua heke.

To te motua tekao : e noho koe me te kui.

To Maui tekao : aoe ; o to koe me te kui e noho ; o te tama te heke i te ahi.

To te motua tekao : aoe koe e kukumi te pakahio.

To Maui tekao : aoe.

To Maui heke i te hae to te pakahio.

Tuku mai te ahi ?

To te pakahio tekao : ta i koe.

Maui tekao : ta to te moï.

Te pakahio tekao : pehea koe ? i te ahi mea aha ?

Maui tekao : nunu meï.

Te pakahio tekao : tukumaï te keïkaha.

To Maui tuku te keïkaha.

Te pakahio tuku i te alu meï te makamaka vaevae.

Eaha te alu neï ? Tekao Maui.

To Maui too i te alu.

Ua hiki, kukamaï i te aanui kukumi te ahi.

To te Maui kukumi ; titii.

E putamai i te hae to Mahuike.

Tekao pakahio : ô ! i hea te ahi ? ua mate, tekao Maui ; to au ua hika, i to te vaï.

To te pakahio tekao : tukumaï te keïkaha.

To Maui tuku i te keikaha.

Pakahio tuku te ahi, alu mei te muo.

To te pakahio tekao : a hiki, poïti.

Te poïti tekao : Ehia ahi iti !

Mea tata me te kui.

To te Etua tekao : Maui, o ! a kukumi te ahi ana.

To Maui kukumi me te vaï.

To Maui heke i te hae to Mahuike.

To te pakahio tekao : mea paopao, te poïti makaka neï.

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Te poïti tekao : to au ua hati te vaevae.
To te pakahio tekao : i pehea ?
Te poïti tekao : i hika.
Tuku te ahi meï te tua.
To Maui too.
Kukumi i te ahi.
Tekao i te pakahio : tuku maï ahi ke, te ahi meitai.
Te pakahio tuku te ahi meï te pito.
To Maui kukumi i te ahi.
Pakahio meanui peke ; tekao : Etue, paopao.
Mahuike, nike, haka hui.
To Maui tiohi.
To Maui tekao : atahi to oe peeina.
To Maui too i te kea iti, kokoti te upoko to Mahuike. Hano te upoko, tuku me te kete.
To Maui kukamaï me te upoko to te pakahio, mate tua o te vainehae.
Tekao namunamu a enana....
Kukamaï te ahi haa enana......
Maui putamai i te hae to te kui me te motua.
To te kui meanui te peke. Tekao : Tuana nui matua maï, etaï nui tatou neï !
To te tama tekao : epo, to au kaï tu i te puaka.
Aoe e ahi o te nunu, o te mei, me te puaka, me te ika.
Epo tuu i te meï ; meï te tunu putamaï me te hae, kaï.
To te kui tekao : a hiki.
To Maui hiki, kukamaï me te paepae moe....
Etahi po aoe kai ; te oioi tika, taha me te hita.
Patu i te ahi ; tuku me te fau ; me te vevaï ; tuku me te keïka ; me te aukea, meanui kaau. Uapau te kaau me te ahi.
Kukamaï atu te upoko ; kukamaï me te vaï. Patu i te ahi, tuku me te vaï : aoe ua.
O Maui tekao i te kui : aoe ua te ahi me te vaï.
Too te upoko, koahu i te ahi ; tuku i te ahi me te kea.
To Maui meanui ninihi, aoe koaa : te kaku aoe e ahi....

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

TRADUCTION MOT-A-MOT DE LA LÉGENDE DE MAUI.

Aitu — Enfreindre, qui enfreint le *tapu*
Mea — chose, circonstance
Ma — à travers, par le moyen de
To — de, appartenant à
Maui — Maui
Kite — voir, savoir
Te — la, sa
Kui — mère
Heke — aller
I — à
Havaiki. — Havaiki.

—

To Maui — Maui
Tata i te kui. — auprès de sa mère.
To te kui kite, — La mère voyait,
Uaua to ue, — versait des larmes,
I te tama — sur l'enfant
I te oioi. — qui reposait.
Te tama — L'enfant
Tivava te hiamoe. — menteur le sommeil.
Tekao i te tama : Maui ? Elle dit à l'enfant : Maui ?
Te tama aoe tekao. — L'enfant pas parler.
Hiamoe tivava. — Sommeil menteur (il faisait semblant de dormir).
Te vehine tekao — La femme dit
I te vahana : à son mari :
Aue ! hakavaa. — Hélas ! il se réveille.
To te vehine tekao : — La femme dit :
Aue ! taa au. — Hélas ! il m'a vue.
Vahana tekao : — Le mari dit :
Aoe ; Maui hiamoe. — Non ; Maui dort.
To te vahana — Le mari
Tekao i te vehine : — dit à la femme :
Amai. — Viens, allons-nous-en.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

To te kui, — La mère,
Me te motua, — avec le père,
Putamai aanui, — allèrent vers le chemin,
Mea oa. — chose éloignée.

. . . .

To te motua kukamai — Le père pensait
Me manu, — (que c'était) avec un oiseau,
Me Patitio. — avec le Patitio.
Te kui kukamai — La mère pensait
Veinehae — le spectre
To te kui to ia. — de la mère à elle.
To te motua tekao : — Le père dit :
Aoe enana ke — pas homme étranger
Putamai inei ? — venir, être arrivé ici ?
To te kui tekao: *Aoe.* — La mère (de la femme) dit : non.
Tekao : *a ee,* — (Le père) dit : va-t-en,
Manu keee — oiseau messager.
To te kui tekao: — La mère dit :
Aoe ; *putamai,* — Non ; arrive,
Manu tavaie, — oiseau blanc,
Manu kai ; — oiseau bon à manger ;
Putamai, manu iti, — arrive, petit oiseau,
Manu keekee, — oiseau arrière-neveu,
Tupuna ia ta koe. — aïeule à toi.
To te moi tekao — La fille dit
I te kui : *apao koe !* — à la mère : tais-toi
To te moi — La fille
Pehi me te kea, — lança avec des pierres,
Me to te vahana. — ainsi que son mari.
Kea to te vahana, — Pierres du mari,
Kea to te vehine, — pierres de la femme,
Pehi te tama. — frappèrent l'enfant.
To Maui kukamai. — Maui pensa
Noho me te kea. — s'asseoir sur les pierres.

. . . .

Tiohi to ue, aue ! — Il essaya de pleurer, hélas !
Tekao i te motua : *Kooua,* — Il dit à son père : Vieillard,
To koe pehi me te kea. — tu me frappes avec des pierres.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

To te motua tekao : — Le père dit :
Ua aoe i kite ia koe. — Moi pas savoir c'était toi.
To te tama tekao : — Le fils dit :
To hiki koe ? — Tu t'en vas ?
To te motua tekao : — Le père dit :
To hiki hoi au, — m'en aller certainement moi,
Me manu koe. — puisque toi oiseau.

....

E heke maua — Aller nous deux
Ia ona tea. — à cet endroit.
To te kui — La mère
Too te moeka. — leva la natte.
Titii vahike. — Ils quittèrent ce lieu.
To te moi ua lakee — La fille serpenta
Me aanui, — dans le chemin,
Me te vahana. — avec son mari.
Te moi kukamai — La fille pensait
Te fenua to ia, — (que c'était) la terre à elle,
Too i te to ; — arracha une tige de canne à sucre ;
Ua kai. — la mangea.

....

Maui kukamai — Maui pensa
To te tupuna moe — (que) son aïeule dormait
I te puta to te aanui. — à l'entrée du chemin.
To Maui kukamai — Maui pensa
Kokoti i te upoko — (qu'il) couperait la tête
To te pakahio. — de la vieille.
Kukamai te hope. — Il pensait (qu'il) finirait par là.
Kukamai me te aanui, — Il pensait dans le chemin,
Akāna, toke. — à le faire, entêté.
Tekao i te pakahio : — Il dit à la vieille :
Ihea tau kui ? — Où de moi la mère ?
To te tupuna tekao : — L'aïeule dit :
Ua heke i uta. — elle est allée dans l'intérieur.
Maui kukamai. — Maui pensait
Mei Havaiki, — (qu'elle était descendue) dans l'Havaïki,
Mei henua to te kui. — dans la terre de sa mère.

....

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

To te vahana — Le mari
Tekao i te vehine : — dit à la femme :
Ua tehe. — On a coupé (le cou à ta mère).
Te toto putamai — Le sang tombait
Te uma to te moi. — (sur) la poitrine de la fille.
Maui titii te tupuna. — Maui laissa l'aïeule.
To Maui ua heke. — Maui alla
I te Havaïki, — dans l'Havaiki,
I te aanui to te kui. — par le chemin de la mère.
Vave ka i te aanui. — Marcha vite dans le chemin.

....

Maui, a taa, koe, — Maui, va voir, toi,
I te vai. — à l'eau, chercher de l'eau.
To Maui taa i te vai. — Maui alla à l'eau.
Kapo i te vai — Il saisit dans l'eau
Meanui popotu, beaucoup de bêtes,
Kakaa, — de vers,
Me te veri, — avec des insectes de mer,
Me te moko, — avec des lézards,
Me te punaveevee. — avec des araignées.
Kukamai me te papua. — Il pensait à les renfermer.
To te kui tekao : — La mère (lui) dit :
Kave mai te vai. — Apporte-moi l'eau.
To te kama tekao : L'enfant dit :
Te vai ? — de l'eau ?
To te kui meanui haohao. — La mère (fut) beaucoup étonnée.
To te motua. — Le père
Peke meanui ia Maui. — Colère beaucoup contre Maui.
Tekao : e tama hauhau, — (Il) dit : (c'est) un enfant révoltant,
E tama makamaka. — un enfant très méchant.
To Maui tekao : — Maui dit :
Aoe au i kite — pas moi savoir
I te vai — (où il y a) de l'eau
I te henua nei. — dans cette terre-ci.
To te kui tekao : toitoi. — La mère dit : c'est vrai.
To te kui tekao : aue ta koe ! — La mère dit : hélas ! de toi !

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

To te kui tekao : — La mère dit :
E hiki i te ahi ; — il faut aller chercher le feu ;
Maui, a noho. — Maui, reste là.
To Maui tekao : — Maui dit :
A nohoe ko ; — reste là toi-même ;
Ta au ua heke. — moi y aller.
To te motua tekao : — Le père dit :
E noho koe me te kui. — reste toi avec la mère.
To Maui tekao : *aoe* ; — Maui dit : non ;
O to koe me te kui e noho ; — à toi avec la mère rester ;
O te tama te heke i te ahi. — à l'enfant aller chercher le feu.
To te motua tekao : — Le père dit :
Aoe koe e kukumi te pakahio. — Ne tue pas la vieille.
To Maui tekao : *aoe.* — Maui dit : non.
To Maui heke — Maui alla
I te hae to te pakahio. — à la maison de la vieille.
Tuku mai te ahi.— Donne-moi le feu.
To te pakahio tekao :— La vieille dit :
Ta i koe ? — C'est pour toi ?
Maui tekao : *ta to te moi.* — Maui dit : c'est pour ta fille.
To te pakahio tekao : — La vieille dit :
Pehea koe ? — Pourquoi en demandes-tu ?
I te ahi mea aha ? — que veux-tu faire du feu ?
Maui tekao : — Maui dit :
Nunu Mei. — Faire cuire les fruits de l'arbre à pain.
Te pakahio tekao : — La vieille dit :
Tuku mai te Keikaha. – Donne-moi les filaments du brou de coco.
To Maui tuku te Keikaha. — Maui donna le Keikaha.
Te pakahio tuku — La vieille donna
I te alu mei — celui (le feu) pris dans
Te makamaka vaevae. — les doigts de pieds.
Eaha te alu nei ? Quelle est cette prise ?
Tekao Maui. — dit Maui.
To Maui too i te alu. — Maui prit cette prise, (ce feu).
Ua hiki, — Il s'en alla,
Kukamai i te aanui, pensant dans le chemin,

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Kukumi te ahi. — qu'il éteindrait le feu.
To te Maui kukumi, — Maui l'éteignit,
Titii, e putamai, — le jeta et alla (revint)
I te hae to Mahuike. — à la maison de Mahuike.
Tekao pakahio : o ! — La vieille dit : oh !
Ihea te ahi ? — Où est le feu ?
Ua mate, tekao Maui ; — Le mien est mort, dit Maui ;
To au ua hika i to te vai.— Je suis tombé dans l'eau.
To te pakahio tekao : — La vieille dit :
Tuku mai te keikaha. — Donne-moi le keikaha.
To Maui tuku te keikaha. — Maui donna le keikaha.
Pakahio tuku te ahi — La vieille donna le feu
Alu mei te muo. — pris dans le genou.
To te pakahio tekao : — La vieille dit :
A hiki, poiti. — Va-t-en, enfant.
Te poiti tekao : — L'enfant dit :
Ehia ahi iti ! — Quel feu petit !
Mea tata me te kui. — (Il s'en alla) non loin de sa mère.
To te Etua tekao : Maui o ! — Le Dieu dit : oh ! Maui,
A kukumi te ahi ana . — éteins ce feu aussi.
To Maui kukumi me te vai. — Maui l'éteignit dans l'eau.
To Maui heke — Maui retourna
I te hae to Mahuike. — à la demeure de Mahuike.
To te pakahio tekao : — La vieille dit :
Mea paopao ! — chose fatigante !
Te poiti makaka nei ! — l'enfant méchant celui-ci !
Te poiti tekao : L'enfant dit :
To au ua hati te vaevae. — de moi j'ai brisé les pieds.
To te pakahio tekao : i pehea ? La vieille dit : pourquoi ?
Te poiti tekao : i hika. — L'enfant dit : en tombant.
Tuku te ahi mei tua. — Elle lui donna le feu du dos.
To Maui too. — Maui le prit.
Kukumi i te ahi. — Il éteignit le feu.
Tekao i te pakahio : — Il dit à la vieille :
Tuku mai ahi ke,— donne-moi un feu autre,
Te ahi meitahi. — un bon feu.
Te pakahio tuku — La vieille donna

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Te ahi mei te pito. — le feu du nombril.

To Maui kukumi i te ahi. — Maui éteignit le feu.

Pakahio meanui peke, — La vieille en grande colère,

Tekao : etue ! paopao. — Dit : assez ! je suis lasse.

Makuike, nike, haka hui. — Mahuike, confuse, se fit spectre.

To Maui tiohi. — Maui l'observa.

To Maui tekao : — Maui dit :

Atahi to oe peeina. — (J'en ai vu) un semblable comme cela.

To Maui too i te kea iti ; — Maui prit une pierre petite ;

Kokoti te upoko to Mahuike. — il coupa la tête de Mahuike.

Hano te upoko, — Il saisit la tête,

Tuku me te kete. — la mit dans une corbeille.

To Maui kukumai — Maui pensait

Me te upoko to te pakahio, — (que c'était) la tête de la vieille,

Mate tua o te vainehae. — (la tête) morte coupée du fantome.

Tekao namunamu a enana. — Il parla inintelligiblement comme un insensé.

....

Kukumai te ahi — Il pensait le feu

Haa enana. — devenu insensé.

....

Maui putamai i te hae — Maui arriva à la maison

To te kui me te motua. — de sa mère et de son père.

To te kui meanui te peke. — La mère dans une grande colère.

Tekao : tuana nui, — Elle dit : grande ainée,

Matua mai, — proche parente,

Etai nui tatou nei ! — grand soutien de nous tous !

To te tama tekao : — L'enfant dit :

Epo, to au kai tu i te puaka. — Bientôt, je mangerai du cochon.

Aoe e ahi o te nunu — Il n'y avait pas de feu pour faire cuire

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

O te mei, — les fruits à pain,
Me te puaka, — les cochons,
Me te ika. — les poissons.
Epo, tuu i te mei ; — Bientôt j'offrirai les fruits à pain ;
Mei te tunu putamai — le fruit à pain cuit arrivera
Me te hae, kai. — à la maison (pour) nourriture.
To te kui tekao : a hiki. — Sa mère dit : va-t-en.
To Maui hiki, kukamai — Maui s'en alla, pensant
Me te paepae moe. — Au pavé (sur lequel il) dormira.

. . . .

Etahi po aoe kai. — Une nuit il ne mangea pas.
To oioi tika taha me te hita. — Le lendemain il alla en sueur.
Patu i te ahi ; — Il fit du feu ;
Tuku me te fau ; — il le mit à l'*hibiscus* ;
Me te vevai ; — au cotonnier ;
Tuku me te keika ; — il le mit au jambosier ;
Me te aukea ; — à l'aukea (sorte de *taro*) ;
Meanui kaau. — à beaucoup d'arbres.
Uapau te kaau me te ahi. — Les arbres furent consumés par le feu.
Kukamai atu te upoko ; — Il pensa à le mettre à la tête ;
Kukamai me tè vai. — Il pensa (à le mettre) à l'eau.
Patu i te ahi ; — Il fit du feu
Tuku me te vai ; — le mit à l'eau ;
Aoe ua. — (l'eau) ne brûla pas.
O Maui tekao i te kui : — Maui dit à sa mère ;
Aoe ua te ahi me te vai. — Le feu n'a pas pris à l'eau.
Too te upoko ; — Il prit la tête ;
Koahu i te ahi. — Il la jeta au feu.
Tuku i te ahi me te kea. — Il mit le feu aux pierres.
To Maui meanui ninihi ; — Maui s'efforça beaucoup ;
Aoe koaa. — il ne prit pas.
Te kahu aoe e ahi. — Le kahu ne (brûla) pas au feu.

Comment Maui sut que sa mère allait dans l'Havaiki.

Maui faisait semblant de dormir ; il reposait auprès de sa mère, qui regardait l'enfant et pleurait sur lui.

Pour s'assurer qu'il dormait et qu'il ne l'espionnait pas,

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

elle l'appela : « Maui ! » L'enfant ne répondit pas : il faisait semblant de dormir.

Soudain la femme dit à son mari : « Hélas ! voilà qu'il se réveille ; il m'a vue. » — « Non, dit le mari, il dort. »

Alors le mari dit à sa femme : « Viens, allons-nous-en. » Le père et la mère arrivèrent au chemin qui était éloigné.

(Arrivés près de l'entrée qui conduit à l'Havaiki, ils virent quelque chose qui attira leur attention) (1) : le père crut voir un oiseau, le Patitio ; la mère crut voir le spectre de sa mère.

Pour éclaircir ses soupçons, le père demanda à la mère de sa femme : « Quelqu'étranger n'est-il pas venu ici ? » — « Non, » lui répondit-elle.

Alors le père cria : « Va-t en, oiseau, messager de mauvais augure. » — « Non, dit la mère de la femme, viens, au contraire, oiseau blanc, oiseau bon à manger ; arrive, petit oiseau, oiseau arrière-neveu, oiseau ton aïeul. »

« Tais-toi ! » lui dit sa fille ; et, de concert avec son mari, elle lança des pierres à l'oiseau.

Pierres du mari, pierres de la femme atteignirent l'enfant qui, alors, alla s'asseoir sur les pierres. (Maui fut aussitôt reconnu par ses parents.)

L'enfant fit semblant de pleurer ; il cria à son père : « Pourquoi me frappes-tu à coups de pierres, vieillard ? » Son père répondit : « Je ne savais pas que ce fût toi. » « Va-t-en ! » dit Maui. « Oh ! certainement, répondit le père, puisque tu n'es qu'un oiseau. »

(Les parents dirent alors à la vieille) : « Nous allons là-bas tous les deux. » La vieille leva la natte pour les laisser passer.

Le mari et la femme suivirent les détours du chemin. La femme, voyant qu'elle était chez elle, arracha une tige de canne à sucre et la mangea.

(Dès qu'ils furent à quelque distance,) Maui, pensant que son aïeule dormait à l'entrée du chemin, se rapprocha d'elle.

(1) Les phrases entre parenthèses complètent les lacunes ou les obscurités du texte.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Il songeait en route à couper la tête de la vieille si elle lui refusait le passage. Il était convaincu qu'il serait forcé de finir par là, et, pendant tout le chemin, cette idée le poursuivit opiniâtrement.

(Quand il fut près d'elle), il lui dit : « Où est ma mère ? » Son aïeule lui répondit : « Elle est allée dans l'intérieur. » Maui comprit qu'elle était descendue dans l'Havaïki, dans la terre de Mahuike.

(Maui voulut passer ; mais sa grand'mère s'y opposa. Il la pria, la supplia vainement ; il la menaça même. Rien ne pouvant la décider à le laisser passer, il lui coupa le cou.)

(Dans le même moment,) le père de Maui dit à sa femme : « On vient de tuer ta mère. » Le sang tombait sur la poitrine de la fille.

Maui laissa là son aïeule ; il pénétra dans l'Havaïki en suivant la route que sa mère avait prise. Il marcha très vite dans le chemin.

(Il atteignit bientôt ses parents. Dès qu'il fut près d'eux, sa mère lui cria : « Qu'as-tu fait ? tu as tué ma mère ! » — « Oui répondit Maui, elle ne voulait pas me laisser passer.)

(Alors sa mère lui dit :) « Maui, va voir s'il y a de l'eau. » Maui y alla. Il prit dans l'eau beaucoup d'animaux, vers, kakaa, insectes de mer, lézards, araignées ; et il songea à les enclore.

Sa mère lui répéta : « Apporte-moi de l'eau. » — « De l'eau ? » répondit Maui.

Sa mère fut fort surprise de sa réponse. Le père entra en grande colère contre Maui : « tu n'es, lui dit-il, qu'un enfant révoltant, un méchant, un mauvais drôle. »

« Est-ce que je sais où il y a de l'eau dans cette terre ? » dit Maui. « C'est juste, reprit sa mère ; il a raison. » Et elle ajouta :« Pauvre garçon ! »

Puis elle dit : « Il faut que nous allions chercher du feu : reste là, Maui. » Maui répondit : » Reste là toi-même ; je vais y aller. »

Son père lui ayant ordonné de rester avec sa mère, Maui lui dit : « Non ! C'est à toi et à ma mère de demeurer ; c'est à l'enfant d'aller chercher le feu. » — « Au moins,

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

répartit le père, ne tue pas la vieille. » — « Non, » dit Maui.

Maui se dirigea alors vers la maison de la vieille Mahuike. Quand il fut en sa présence, il lui dit : « Donne-moi du feu. » — « Est-ce que c'est pour toi ? » lui demanda la vieille ? » — « Non, répondit-t-il, c'est pour ta fille. » La vieille ajouta : « Pourquoi, en demandes-tu ? que veux-tu faire du feu ? » — « Je veux, dit-il, faire cuire les fruits de l'arbre à pain. »

La vieille lui dit alors : « Donne-moi le Keikaha. (1) » Maui le lui donna.

Alors la vieille prit le feu qui gît dans les doigts des pieds et le donna à Maui. « Qu'est-ce que c'est que ce feu ? » dit-il. Cependant il l'accepta, et il s'en alla, pensant à l'éteindre en chemin.

Maui éteignit le feu ; il le jeta là ; puis, revenant à la maison de Mahuike : « O vieille, lui cria-t-il, où est le feu ? le mien est mort, parce que je suis tombé dans l'eau. »

De nouveau la vieille lui dit : « Donne-moi le Keïkaha, » ce que Maui s'empressa de faire.

Alors la vieille lui donna le feu qui gît dans le genou, en lui disant : « Allons, va-t-en, enfant. » — « Quel petit feu ! » dit Maui ; mais il le prit et il s'en alla dans le chemin, à peu de distance de sa mère.

En route, un dieu l'appela et lui dit : « Eteins aussi ce feu, Maui. » Maui l'éteignit aussitôt dans l'eau. »

Maui retourna à la maison de Mahuike. La vieille, en le voyant, s'écria : « Quel enfant fatigant ! quel méchant drôle ! » — « J'ai, lui dit-il, brisé mes pieds. » — « Comment cela ? » lui dit la vieille ? — « En tombant » répondit Maui. Elle lui donna alors le feu du dos ; Maui le prit et l'éteignit comme les premiers.

De retour à la maison, il dit à la vieille : « Donne-moi un autre feu, un bon feu. » La vieille lui donna le feu du nombril. Mais Maui l'éteignit encore.

La vieille entra en grande colère : « C'est assez ! lui dit-elle, je suis lasse. » Et, furieuse elle se changea en spec-

(1) On nomme *Keikaha* les filaments du brou de coco séchés.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tre. Maui l'observait et disait : « J'ai déjà vu quelque chose de pareil. « Alors Maui prit une petite pierre et coupa la tète de Mahuike.

Prenant cette tête, il la mit dans une corbeille, convaincu que c'était la tête coupée du fantôme. Puis il se mit à parler d'une manière inintelligible, comme un homme insensé.

(Alors, regardant de tous côtés, il vit qu'il y avait partout du feu et de la fumée). Il pensa que ce feu était fait pour l'homme. (Il en fit aussitôt provision, et il remonta sur la terre.)

Maui arriva à la maison de sa mère et de son père. Sa mère était dans une grande colère. Comprenant que Mahuike était morte, elle s'écria : « Oh ! ma grande aînée, ma plus proche parente, notre soutien à tous ! »

L'enfant dit : « Bientôt je mangerai du cochon cuit. Ah ! il n'y avait pas de feu pour faire cuire les fruits à pain, les cochons et les poissons! bientôt je donnerai des fruits à pain, et je les mangerai cuits à la maison. »

Sa mère lui cria : « Va-t-en ! » Maui s'en alla, en pensant qu'il dormirait avec plaisir.

Ici peut s'arrêter cette légende, si incomplète malgré sa longueur. Pourtant nous croyons devoir rapporter quelques phrases, encore plus incomplètes et plus obscures, que Putona nous a dictées en la terminant.

Une nuit, Maui ne mangea pas. Le lendemain, il fit du feu, et il s'en alla, tout en sueur, le mettre à l'*hibiscus*, au cotonnier, au jambosier, à l'*aukea* et à beaucoup d'arbres. Le feu consuma les arbres.

L'idée lui vint alors de le mettre à la tète et à l'eau. Il fit du feu ; il le mit à cette dernière ; mais le feu ne prit pas. Il vint trouver sa mère et lui dit : « L'eau n'a pas voulu s'enflammer. »

Il prit la tête, il la jeta au feu. Il mit le feu aux os ; il essaya de le mettre aux pierres. Mais il eut beau faire ; il eut beau se fatiguer; le feu ne prit pas. Enfin, parmi les arbres, le kaku non plus ne voulut pas brûler.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

MUMU (1) IMPROVISÉ PAR LA FILLE DU GRAND-PRÊTRE VEKETU ET CHANTÉ PAR SON FRÈRE le 1er mai 1844.

Henua oa to Taua, henua Hakapehi. — E
Maï vave Taua. — E.
Epuhi ketu ; e uvahi, eva maï. — E
Mahana maua me tuu vahana, Taua tapu. — E
Henua oa to Taua henua Nuhu-Hiva. — E
Maï vave Taua e ani nui. — E
Ua mahana na maï. — E
Mahana, maua me tuu vahana e ani nui. — E
Uhe tau vahana, o aninui, e aninui hoï. — E

TRADUCTION.

Eloignée est la terre du Taua (2) de la terre d'Hakapehi.
Le Taua vient vite.
On creuse la terre et l'on fait du feu ; la fumée sort par le milieu.
Nous sommes chauds tous deux, moi et mon mari le Taua sacré.
Loin est la terre du Taua de la terre de Nuhu-Hiva.
Il vient vite le Taua du grand ciel.
Il a eu chaud dans sa route.
Chauds nous sommes toux deux, moi et mon mari qui vient du ciel grand.
Il est mon collier, mon mari qui vient du grand ciel, oui qui vient du grand ciel, certainement.

MOT-A-MOT.

Henua — terre
Oa — éloignée

(1) On donne le nom de *Mumu*, bourdonnement, chanson, aux chants marquésans.

(2) Aux Marquises, on nomme Taua les médecins Européens, de même que les prêtres et le grand-prêtre.

Digitized by Google — Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

To — du
Taua — Taua
Henua — terre (de la)
Hakapehi — d'Hakapehi.
Mai — il vient
Vave — vite
Taua. — le Taua.
E — (infinitif) on
Puhi — souffle
Ketu — creuse (1)
E uvahi — la fumée (2)
Eva mai — vient, sort par le milieu.
Mahana — Chauds
Maua — nous deux
Me — avec
Tuu — mon
Vahana, — mâle, mari
Taua — le Taua
Tapu. — sacré.
Henua oa — Terre éloignée
To Taua — du Taua
Henua — de la terre
Nuhu-Hiva — de Nuhu-Hiva.
Maï vave, — Il vient vite
Taua — le Taua
E ani nui. — du ciel grand.
Ua — (marque du temps passé)
Mahana — chaud
Na — de
Maï. — venir.
Mahana — Chauds
Maua — nous deux
Me — avec
Tuu — mon

(1) Noter qu'il est d'habitude de préparer au four des mets pour le visiteur qui se présente.

(2) On reconnaît que les mets sont cuits quand la fumée sort.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Vahana — mari
E — infinitif (qui vient)
Ani — ciel
Nui — grand.
Uhe — Collier (1)
Tau — de moi
Vahana — mari
O — du
Ani nui — ciel grand
E ani nui — du ciel grand (2)
Hoï — certainement.

—

MUMU IMPROVISÉ PAR UNE JEUNE FILLE PUA (3) APRÈS LA PRISE DE POSSESSION DES ILES MARQUISES.

Hinenao tau i te Farani hoï ;
Tikao te hakaïki maka ui,
Etahi kahu me te vehine.
Hakaïki ino pehi vehine hoï ;
Pahi Arani pii aka me te upoko hoï.
Kahu to omo vehine ahea ? tuku mai ai :
Popo kopi, pipi haka me te ihu

TRADUCTION.

Oui certainement j'aime les Français ;
J'aime surtout les chefs qui disent oui, (4).

(1) Au figuré : chose précieuse.

(2) Signifie aussi surnaturel, mot propre à la poésie.

(3) *Pua* est le nom d'une tribu à Nuhu-Hiva.

(4) Les indigènes ont donné le surnom de *ui-ui* et de *maka-ui*, dire oui, aux Français qui, sans cesse, répètent : Oui-oui. De même, ils les avaient d'abord appelés *Kai Kakaa*, parce que, les voyant ramasser des insectes et des lézards, ils avaient supposé qu'ils ne les ramassaient que pour les manger. Dès le début, ils les avaient aussi appelés *Atua*, les Dieux.

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Et qui se couchent sous la même couverture avec le femmes :

Il n'y a que les mauvais chefs qui battent les femmes.

Les Français des navires ne s'unissent à elles qu'en battant des mains.

Enlève, (disent-ils), le vêtement qui recouvre ta poitrine, ô femme. (1)

MOT-A-MOT.

Himenao. — Aimer, amour, tendresse.
Tau — de moi
I te — à les
Farani — Français,
Hoi. — certes, certainement, aussi, encore ;
Tikao — désirer ardemment, avec passion
Te hakaiki. — les chefs
Maka ui. — faire, dire oui
Etahi — Seul, même
Kahu — couverture, vêtement
Me te — avec les
Vehine — femmes.
Hakaiki. — Chefs
Ino — mauvais
Pehi — battre
Vahine — les femmes
Hoi. — certainement ;
Pahi — navires (des)
Arani — les Français,
Pii — s'unir, s'attacher, union
Aka — faire
Me — avec
Upoko — la tête
Hoi — certainement.
Kahu — Vêtement
To omo — de poitrine

(1) La fin de ce [illegible] n'est même pas traduisible en latin.

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Vehine — femme
Ahea ? — Qu'est-ce ?
Tuku — donner
Moi — moi
Aï — coït.
Popo — Après, plus tard
Kopi — fermer, boucher
Pipi — répandre, arroser
Haka — faire
Me te — avec le
Ihu — nez, beaupré d'un navire. Ce mot est pris ici au figuré.

—

CHANSON FAITE POUR NOUS PAR LA FILLE DU GRAND-PRÊTRE VEKETU.

Hinenao Taua ia Timau hoï !
Mate to oe tu menava ia te pahoe :
Tau Timau tahia i te po ;
Vehine ino, vehine mako hoi :
Ue ta ue ina titoï ue.

TRADUCTION.

Le docteur aime sans doute Timau.
Il faut que son goût soit bien malade pour s'adresser à cette fille.
Mademoiselle Timau se rend la nuit à bord des baleiniers.
C'est une coureuse, une femme impudique, qui se livre à tous les hommes.

MOT-A-MOT.

Hinenao — Aimer,
Taua — docteur français
Ia — à

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Timau — nom de fille,
Hoi ! — certes, certainement, sans doute.
Mate — Malade
To — de
Oe — toi
Tu — être
Menava — goût, esprit, amour ;
Ia — à, pour
Te pahoe : — la jeune fille.
Tau, — Aller, aborder, aller à bord des navires
Timau — Timau.
Tahia — mademoiselle
I te po. — dans la nuit.
Vehine — Femme
Ino ; — mauvaise, coureuse ;
Vehine — femme
Mako-hoi — impudique, qui aime le *titoi*.
Ue — Pénis
Ta — frapper
Ue — pénis
Ina — là
Titoï ue. — avoir vu, voir beaucoup d'hommes.

Provenance des habitants des îles Marquises. — De toutes les données précédentes, que conclure en somme ?

Que les Marquésans, qui ont probablement envoyé des colonies aux îles Sandwich, venaient eux-mêmes de Tahiti et des Tunga, et peut-être aussi, suivant nous, des îles Samoa.

On sait que Hale ne les croyait issus que des deux premiers archipels : il se fondait, pour soutenir cette opinion, sur ce que les dialectes des Marquises se trouvaient ramenés par l'analyse à deux dialectes fondamentaux, l'un entièrement tahitien, et l'autre tongan. Pour lui, le premier dialecte était plus général ; il trouvait même que les mœurs et les usages offraient, suivant les districts ou les îles, les mêmes contrastes que les dialectes. Aussi regardait-il les insulaires des Tunga comme ayant peuplé les îles du Nord-

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Ouest et particulièrement Nuku-Hiva, tandis qu'il attribuait le peuplement direct des îles du groupe Sud-Est aux Tahitiens, dont la langue était conservée ainsi que le souvenir de Tahiti. Mais, comme les Marquésans avaient conservé, en outre, le souvenir vague de la patrie commune, qu'ils appelaient Havaiki, et que, pour M. Hale, l'Havaiki n'était que l'île Savaii des Samoa, le savant américain ne les regardait, en définitive, que comme des émigrants venus indirectement de ces îles qui, pour Tupaia, étaient la mère des autres.

M. de Quatrefages, se basant sur ces diverses circonstances, a émis l'opinion que les Marquésans pourraient être venus directement des îles Samoa, et qu'ils étaient plutôt les frères que les fils des Tahitiens. Nous serions nous-même très disposé à partager cette opinion, en ne considérant toutefois les îles Samoa que comme une étape ; car l'Havaiki des Marquésans, comme nous le démontrerons, n'était pas plus Savaii pour eux que pour les Tahitiens et les autres habitants des groupes orientaux. Il est certain que les Samoa, bien que deux fois plus éloignées que les îles de la Société, étaient mieux placées qu'elles pour envoyer des colonies aux Marquises : nul obstacle n'existait sur la route, tandis que les Tahitiens ne pouvaient les atteindre sans avoir à traverser les îles Paumotu les plus occidentales. Cette circonstance, dirons-nous en passant, doit faire supposer que si les Marquises ont été peuplées en partie par des Tahitiens, les îles Paumotu l'ont nécessairement été avant les Marquises.

Mais il faut bien l'avouer, excepté cette facilité de voyage, rien ne démontre que les Samoans aient pris part au peuplement des Marquises. Leur langage serait même plutôt un témoignage contraire ; car, on le sait, s'il est semblable par le fond à celui des Tunga et des Hawaii, il n'en diffère pas moins par l'absence de plusieurs lettres qui sont en usage dans ces derniers archipels. C'est ainsi qu'il n'a pas le *k* des Tunga et des Sandwich, ni le *r* de Tahiti, ni le *n g* des Tongans et autres, et qu'il emploie la lettre *s*, empruntée certainement à l'archipel mélanésien des Fiji : cette lettre

n'est employée par aucun autre archipel polynésien, si ce n'est par le petit groupe des îles Futuna et Alofi ou Iles de Horn de Lemaire et Schouten, découvertes en 1616.

On le voit donc, ce n'est pas le dialecte samoan qui aurait pu donner aux Marquésans l'usage du *k* et du *r*. Il aurait pu donner seulement ce que justement les Marquésans n'emploient pas, c'est-à-dire le *g* seul, le *l* et le *f* que possèdent aussi les Tahitiens et les Tongans. On sait que dans les Marquises, le langage de quelques tribus se sert du *ng*, mais jamais du *s*, ni du *g* seul, ni du *l* des Tongans, des Samoans et des Hawaiiens ; il n'emploie même pas le *r* de Tahiti. Mais il est pourtant vrai que, de même que le *ng*, le *r* a dû être plus employé autrefois, puisqu'on le retrouve encore dans quelques tribus ; ex : *Kore*.

En somme, s'il est difficile, à ce sujet, de dire quelque chose de bien exact, il ne semble pas moins résulter des remarques précédentes, que deux archipels suffisent à expliquer la langue des Iles Marquises : Tahiti et les Tunga. Cependant, malgré l'absence de témoignages positifs, nous croyons toujours pouvoir penser que les Samoans ont contribué au peuplement des Marquises, et cela parce que nous sommes convaincu que la langue polynésienne, au début des migrations, était la même pour tous : ce que nous essaierons de démontrer plus tard. Mais il y a loin de là à conclure avec M. Hale que l'Havaiki, la patrie première des Marquésans, n'était que l'île Savaii, d'où les émigrants étaient venus indirectement : cette île Savaii n'était, comme nous le démontrerons, qu'une des étapes de la grande émigration se répandant en Polynésie, et on ne saurait la considérer comme la patrie première ou terre d'origine.

Il est impossible de mettre en doute la fréquence et la facilité des rapports entre les Marquises et les îles de la Société particulièrement, ainsi qu'entre elles et les Tunga, et bien probablement aussi les Sandwich.

Si l'on ne peut dire exactement quelle est l'île qui a pris le plus de part au peuplement des Marquises, on voit du moins que toutes celles dont parlent les légendes sont placées plus à l'Ouest qu'elles, et que c'est, par conséquent, de

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

cette direction générale qu'elles disent avoir reçu leurs premiers habitants.

Ainsi donc déjà, l'examen des deux premiers archipels montre qu'ils ont été peuplés par des émigrants venant du Sud et de l'Ouest et se dirigeant, d'une manière générale, vers le Nord-Est, comme s'ils s'éloignaient de leur point de départ, poussés par des vents de Sud-Ouest.

Voyons maintenant à quelle contrée les autres archipels, formant la limite extrême de la Polynésie orientale, attribuent eux-mêmes la provenance de leurs populations. Ce ne sera qu'après cette étude qu'il nous sera possible de désigner, avec une certaine certitude, le véritable point de départ des émigrants. S'il y a concordance, il n'y aura plus de doute à avoir : ce sera presque sûrement de la terre indiquée par le plus grand nombre de témoignages que les émigrants seront partis. D'après la position de cette terre, par rapport aux îles plus orientales, il sera facile de conclure quelle aura été la direction suivie par eux, depuis le dernier point de départ.

Ces archipels sont, d'abord les Paumotu, puis les Mangareva et l'île de Pâques.

Nous commencerons par les Paumotu.

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

CHAPITRE PREMIER

ILES PAUMOTU ET MANGAREVA

I.

ILES PAUMOTU OU TUAMOTU.

Caractères physiques des habitants des îles Paumotu. — Ce sont de véritables Polynésiens, qui semblent être anciennement venus de Tahiti. — Etymologie du mot Paumotu.

Nous venons de dire que si les îles Marquises ont été peuplées, comme on le croit généralement, par Tahiti, les Paumotu ont dû l'être elles-mêmes aussi par les Tahitiens. En effet, ont dit généralement que tous les habitants de l'archipel reconnaissent qu'ils sont originaires de Tahiti. Une tradition tahitienne précise même le point qui les aurait fournis, en rapportant qu'ils ont été chassés d'Afaiti par les habitants d'Hitiaa, deux districts de l'île Tahiti.

A part la couleur plus foncée de leur peau, couleur due au hâle qui les atteint plus facilement sur leurs îles basses, à peine abritées par quelques arbres, les insulaires des Paumotu ont tous les caractères physiques des Tahitiens : ils sont grands, bien faits, à cheveux plus souvent frisés, il est vrai, mais qui sont toujours ceux de la race. Ils sont

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

seulement moins beaux, moins délicats, moins soigneux de leurs personnes, surtout dans les petites îles où ils trouvent à peine une alimentation suffisante.

Voici ce que Wallis, le découvreur de l'île de la Reine-Charlotte, la Reao des indigènes, a dit de ses habitants : « Ils sont de taille moyenne, ont le teint brun, et leurs cheveux flottent sur leurs épaules ; les femmes sont belles et les hommes bien pris. (1) » A l'occasion de leur couleur, Moërenhoüt dit lui-même en note (2) : « Il est d'observation constante qu'après quelque séjour loin de leur terre natale, de noirs et laids qu'ils paraissent être à leur arrivée, les habitants des îles basses prennent souvent un teint plus clair, des traits plus agréables et deviennent plus souples et plus agiles même que les habitants des iles élevées ; mais il est aussi de fait qu'ils sont moins robustes et moins grands que ces derniers. »

Ajoutons que la taille et la couleur varient suivant les îles, et que tous sont de véritables Polynésiens, parlant la langue polynésienne.

Moërenhoüt a bien dit (3) que le langage des habitants des Paumotu diffère « totalement » de celui de Tahiti, ou de la langue polynésienne ; mais c'est à tort, et lui-même prouve presque le contraire, quand il ajoute en note que « ce langage diffère surtout sous le rapport lexicographique, mais que la phraséologie, les formes grammaticales, sont les mêmes que celles de la langue polynésienne. » Il cite, il est vrai, les mots *koiko* et *epiko* qu'il a trouvés remplaçant, dans la numération des Paumotu, les mots *rua* et *rima* de la numération des autres Polynésiens ; mais ce n'est là qu'un changement analogue à celui que les Tahitiens eux-mêmes ont fait subir à leurs noms de nombre : on sait, par exemple, que les mots *tahi*, 1 et *rima*, 5, des autres îles, se

(1) Wallis (Samuel), *Voyage autour du Monde sur le Dauphin*, (1766-1768), publié dans le recueil de Hawkesworth. 3 vol. in-4°. — Londres, 1773.

(2) Ouvr. cité, p. 166, t. I.

(3) Ouvr. cité, t. I, p. 157.

Digitized by Google

Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

rendent aujourd'hui à Tahiti par *piti* et *pae*. L'observation de Moërenhoüt est donc inexacte, et la seule différence entre les deux dialectes se borne, pour ainsi dire, à la prononciation, qui rend le langage des Paumotu beaucoup plus dur que celui de Tahiti. Cette différence, néanmoins, peut faire supposer que la séparation date d'assez loin, ou que les habitants des deux archipels ont dû rester longtemps sans communication entre eux.

M. Jules Garnier, se fondant sur les exemples cités par Moërenhoüt, dit (1) : « La moitié de l'archipel parle un langage qui offre avec le polynésien des variations importantes ; » et il lui accorde un génie différent. Ce qui précède nous dispense de réfuter cette assertion. Quant à la grande différence que M. Garnier trouve dans la physionomie des indigènes, comparée à celle des Polynésiens, elle ne tient qu'aux circonstance signalées ci-dessus. Il se demande, il est vrai, si, au lieu de venir de la Polynésie, de n'être que des Polynésiens dégénérés par la misère et les fatigues, cette race ne proviendrait pas plutôt d'une migration de nègres américains que l'on retrouve en Californie et au Brésil. Ces nègres, d'après lui, seraient partis de la côte orientale du Nouveau-Monde et seraient venus s'échouer sur l'archipel Paumotu où, en se mélangeant avec les Polynésiens, ils auraient produit une race et des langages mixtes. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit précédemment sur l'improbabilité du peuplement des îles polynésiennes par des peuplades américaines.

C'est également à tort que M. de Quatrefages dit que les habitants des îles Paumotu accusent le mélange d'une forte proportion de sang noir : il n'y a chez eux pas plus de sang noir que de sang blanc. Ils n'ont que du sang polynésien, et s'ils sont plus bruns, on vient de voir pourquoi. Leurs pirogues, elles-mêmes, sont polynésiennes, quoiqu'en ait dit M. Hale, et elles ne ressemblent pas le moindrement aux pirogues des îles Carolines, ces fameux Pros tant van-

(1) *Mémoire*, etc. p. 16.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tés. On pourrait même dire qu'elles étaient supérieures à toutes celles connues, car elles étaient souvent longues de plus de cent pieds et construites d'une manière qui les rapprochait de nos grandes embarcations ; elles avaient une quille, une charpente intérieure, et les membrures portaient sur la quille en recevant les planches du bordage. C'est avec ces pirogues, attachées deux à deux, que les habitants des Paumotu se lançaient parfois à de très grandes distances. Comment, avec de pareils moyens, les Polynésiens n'auraient-ils pas été de grands navigateurs ! A part leur architecture, c'est aux pirogues des Fiji, et particulièrement de Tahiti, que ressemblaient davantage les pirogues des Paumotu. Comme elles, elles étaient doubles et pouvaient porter un équipage considérable : elles avaient évidemment été ainsi avantageusement modifiées après la séparation. Elles étaient appelées *pahi*, comme aux îles de la Société.

Autrefois les îles de l'Archipel dangereux de Bougainville, étaient seulement appelées par les Tahitiens : *Paumotu.* Ce nom a été mal écrit et mal interprété par Moërenhoüt, qui a cru voir dans *po* et *motu*, les « îles mystérieuses ou de la nuit. » Aujourd'hui, par décision du gouverneur Bonard, elles ne sont plus appelées, sur la réclamation des indigènes, que *Tuamotu*, c'est-à-dire « compagnie, chaîne d'îles. (1) »

Le mot *Paumotu*, que les Tahitiens leur donnaient anciennement, pouvait se traduire par « Pelasges ». Il avait la même valeur étymologique et il rappelait des évènements analogues à ceux qui déterminèrent le déplacement des Javans ou des Ioniens.

Nous ajouterons encore que ces nouveaux Ioniens ont conservé une physionomie à part et que, comme ceux auxquels nous les comparons, ils se sont toujours montrés hardis navigateurs, vivant de piraterie et de brigandage. C'est à eux, et particulièrement à ceux de l'île Anaa, ou de la Chaine, qu'est due la dévastation de la plupart des îles

(1) *Tua*, compagnie, chaîne; *motu*, île. *Pau*, en Tahitien, signifie : conquis, dépendant, et *motu*, petite île, île basse.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Paumotu, qui, aujourd'hui soumises au protectorat français, réclament contre l'appellation blessante de vaincus.

Qu'étaient ces Pelasges, et d'où avaient-ils été chassés ? On vient de le voir, de Tahiti même, d'après la tradition ; mais il est peut-être permis de croire qu'ils avaient une origine beaucoup plus ancienne. En effet les Tahitiens, qui désignent les étrangers par le nom de *Papaa*, appliquaient ce mot aux habitants des Paumotu, avant de connaître les Européens. Ce fait semblerait indiquer qu'ils ne les considéraient pas comme leurs descendants, ou que, du moins, l'occupation par eux des îles Paumotu était bien antérieure à l'arrivée des émigrants dont la tradition tahitienne a conservé le souvenir. Cet évènement, en effet, n'a eu lieu, comme on le verra, qu'à une époque peu reculée.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

II.

ILES MANGAREVA OU GAMBIER.

Considérations géographiques et historiques : Juan Fernandez. — Caractères physiques des Mangaréviens : A Lesson ; Beechey. — Les habitants des îles Gambier sont des émigrants polynésiens venus d'archipels plus occidentaux. — Etymologie du mot Mangareva.

On sait que les îles Mangareva occupent l'extrémité la plus méridionale et en même temps la plus orientale du groupe Paumotu, et qu'elles sont au nombre de onze, se distinguant des autres par leur élévation.

On attribue à Wilson la découverte des îles Mangareva ; mais c'est probablement une erreur, dans laquelle nous sommes tombé nous-même, avec tous les autres écrivains, dans un travail publié en 1844 (1). Wilson, il est vrai, vit, en 1797, ces îles qu'il appela îles Gambier ; mais, bien longtemps avant lui, elles avaient été aperçues et probablement visitées par d'anciens navigateurs espagnols.

Moërenhoüt, qui s'y trouvait en 1827-1828, rapporte que les indigènes parlaient d'un navire qui avait précédé de longtemps le capitaine Beechey ; ils montraient l'endroit où ce bâtiment était allé ancrer. Ils se souvenaient d'avoir eu avec son équipage une querelle qui avait été la cause de

(1) P. A. Lesson, *Voyage aux îles Mangareva*, annoté par R. P. Lesson. — Rochefort, 1844.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

la mort de plusieurs des leurs. Et ce fait doit sembler d'autant plus probable, disait Moërenhoüt, qu'à l'arrivée de Beechey sur *le Blossom*, les habitants des îles Mangareva connaissaient le fer et cultivaient les melons d'eau, qui ne sont pas propres à leurs îles. Il est inutile d'ajouter que les indigènes distinguaient parfaitement ce fait de leur querelle avec Beechey lui-même, arrivée comme on sait en 1826.

Maintenant si l'on rapproche cette tradition de l'existence sur ces îles de débris de murailles à ciment ; si l'on se rappelle combien il est difficile de déterminer quelles ont été les îles visitées par les premiers découvreurs espagnols, particulièrement par Queiros, et même celles visitées plus près de nous par d'autres navigateurs espagnols, tels que Bonechea, etc., il est certainement permis de supposer que les îles Mangareva ont été habitées un instant par des Européens.

Quels sont les anciens navigateurs qui auraient pu y aborder ? Il n'y a guère que Mendana, Queiros et Juan Fernandez. Mais Mendana n'est point allé de ce côté. Restent donc Queiros et Juan Fernandez, sans parler nécessairement des Espagnols qui ont pu y aller plus tard, mais dont l'histoire des navigations ne dit rien.

Or, un fait qui ne paraît pas avoir été remarqué, c'est que Juan Fernandez, beaucoup plus connu par les îles auxquelles il a donné son nom, en 1572, croyait avoir découvert un continent méridional ; c'est du moins, ce que rapporte Arias. Voici en effet ce que cet historien dit, dans son *Mémorial*, du navigateur espagnol (1).

« Un pilote, nommé Juan Fernandez, alla de Lima au Chili, en faisant route à l'Ouest. Cette traversée ne s'était encore faite qu'avec d'extrêmes difficultés, parce qu'on avait coutume de ranger la côte et que les vents du Sud, qui règnent presque constamment, rendaient cette navigation longue et pénible. Pour n'être pas obligé de lutter conti-

(1) Juan Luis Arias, *Mémorial* traduit par Dalrymple. — Edimburg, 1773.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

nuellement contre ces vents contraires, Fernandez fit voile à l'Ouest jusqu'à près de 40 degrés de la côte du Chili (1). Dans ses courses à l'Ouest et au Sud-Ouest il aborda, après un mois de navigation, à une côte qu'il reconnut aisément faire partie d'un continent.

« Fernandez et ses compagnons trouvèrent une contrée agréable, fertile, sous un climat tempéré et habité par un peuple blanc. Ces Indiens sont de la taille des Européens, bien faits, agiles, dispos. Ils étaient vêtus d'une très belle étoffe : civils et hospitaliers, ils offrirent à ces étrangers de toutes les productions du pays. Fernandez, charmé d'avoir découvert la côte de ce continent si ardemment désiré, fit voile de cette nouvelle terre pour se rendre au Chili, se proposant de garder un profond secret sur cette découverte, et de faire un armement convenable pour y retourner avec ses compagnons. Juan Fernandez mourut avant l'exécution de ce projet, qu'on perdit bientôt de vue.

« A ce même sujet, il faut observer que plusieurs écrivains ont fait mention de la découverte de Juan Fernandez, assurant qu'il leur avait lui-même raconté que, faisant voile à l'Ouest de Lima pour découvrir la route du Chili, il avait cru devoir s'éloigner de la côte, jusqu'à une certaine longitude qu'il ferait connaître un jour ; que portant ensuite au Sud, sans presque s'écarter de cette direction, il avait découvert la côte d'un continent méridional, par la latitude qu'il déclarerait, quand il serait nécessaire, et qu'il s'était rendu de cette côte au Chili.

« D'autres relations, d'une authenticité avérée, placent cette découverte à peu près dans le même temps ; mais, soit que les auteurs entendent parler de la même expédition, ou de deux découvertes différentes, du moins est-il certain que Juan Fernandez aborda le continent austral. Ce fait est at-

(1) Dalrymple paraît avoir compris à tort que Juan Fernandez, pour faire sa découverte, s'est élevé jusqu'au 40e degré de latitude ; c'est ainsi que, sur sa carte, il fait figurer des terres par cette latitude en disant : « Terres découvertes par Juan Fernandez. »

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

testé par des personnes dignes de foi, qui disent le tenir de la bouche même de ce navigateur. Un témoin peu suspect, que je puis citer à Votre Majesté, c'est le Maître de camp de Cortez, homme d'une intégrité généralement reconnue, qui a été employé près de soixante années au Chili. Fernandez, dont il tenait les particularités de ce voyage, lui avait montré la carte qu'il avait tracée de cette riche contrée, qu'arrosent de grandes rivières navigables et où rien ne ressemble à ce qu'on voit au Chili et au Pérou. »

Il est évident que si l'on prenait à la lettre une pareille version, Juan Fernandez n'aurait point découvert de continent, car, excepté la Nouvelle-Zélande, il n'existe pas de terre océanienne où les rivières soient navigables, ni à Tahiti, ni aux Samoa, ni aux Tunga, et, à plus forte raison, dans tous les autres petits archipels. Mais, à cette époque de passion pour les découvertes en général, et en particulier pour celle d'un continent, ne peut-on pas supposer que Juan Fernandez a pris pour rivières de grands bras de mer s'avançant plus ou moins dans les terres, ou mieux séparant les unes des autres les îles d'un même groupe ? C'est ce qui existe dans l'archipel Mangareva, dans ceux des Samoa et Tunga surtout, dont les îles sont groupées de manière à laisser croire quelles appartenaient à quelque continent. Evidemment, Juan Fernandez n'a pu vouloir parler que de l'un des groupes des îles polynésiennes, car il signale un peuple blanc, vêtu d'étoffe très-belle, et il dit que la contrée est agréable, fertile et sous un climat tempéré.

Il n'a pu vouloir faire allusion à la Nouvelle-Hollande, puisque là, le peuple est brun, vêtu de peau, quand il l'est, et généralement incivil et inhospitalier, c'est-à-dire le contraire de celui qu'il a vu. D'ailleurs, la Nouvelle-Hollande, quoiqu'elle ait des rivières navigables, est à une trop grande distance pour qu'on puisse admettre qu'il soit allé jusque-là vers l'Ouest, surtout après ce que dit Arias « qu'i fit voile à l'Ouest, jusqu'à près de quarante degrés de la côte du Chili. »

Qu'on remarque que ces 40 degrés à l'Ouest et au Sud-Ouest, plaçent sa découverte vers le point occupé par les Man-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

gareva, et, pour ainsi dire, exactement au même point. On comprend parfaitement que, de là, il ait pu atteindre le Chili directement et sans être embarrassé sur sa route par d'autres groupes d'îles. Quant à la description qu'il donne des Indiens de son continent, quoiqu'il ne paraisse pas être descendu à terre, elle convient très-bien aux habitants des Gambier. C'est une contrée agréable, fertile, sous un climat tempéré, et qui est habitée par des Polynésiens, c'est-à-dire par des hommes presque blancs. Les indigènes ont la taille des Européens, sont bien faits, agiles, dispos, et ils se vêtissent encore d'étoffe. Quoiqu'ils aient été reconnus pendant longtemps par leur incivilité ou leur peu d'hospitalité, ils avaient dû, comme les autres Polynésiens, être civils et hospitaliers ; et c'est ce qu'ils sont redevenus depuis que les missionnaires français se sont fixés parmi eux. Ces qualités, en effet, appartiennent à la race.

Une seule île, à la distance qu'indique Fernandez, aurait pu être prise par lui pour un continent : c'est l'île de Pâques ; mais il est plus probable qu'il a vu le groupe des Gambier, puisque, dans la carte faite par lui, il a tracé de grandes rivières navigables que ne possède pas l'île de Pâques, et qui ne peuvent être que les bras de mer séparant les îles du groupe des Mangareva.

S'il est impossible que, dans le temps indiqué, Juan Fernandez ait pu atteindre la Nouvelle-Hollande, à plus forte raison a-t-il dû ne pouvoir aller jusqu'à la Nouvelle-Zélande, qui est si riche en rivières de toute grandeur. Il est certain que de là aussi il aurait pu regagner le Chili sans entraves et même avec assez de facilité, grâce aux vents ordinairement régnants ; mais quand on tient compte de la distance, il est vraiment difficile de pouvoir l'admettre. D'ailleurs, nous l'avons dit, le texte indique formellement que quarante degrés ont été faits vers l'Ouest et le Sud-Ouest, c'est-à-dire en longitude seulement et non en latitude, ce qu'il faudrait nécessairement supposer, si l'on admettait qu'il a voulu parler de la Nouvelle-Zélande. Combien il est à regretter que l'on n'ait pas le journal de Juan Fernandez !

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Quoiqu'il en soit, d'après tout ce qui précède, non-seulement il ne serait point étonnant, mais il est même très probable que J. Fernandez a été le découvreur des îles Mangareva. Dès lors Wilson ne les aurait revues que deux siècles après lui. De la sorte encore, Juan Fernandez, aurait précédé le voyageur espagnol Queiros, qui a presque certainement vu ces îles, car il y serait allé vers 1572, tandis que Queiros ne l'aurait fait qu'en 1606. Telle était l'opinion du capitaine Duperrey relativement à Queiros, et telle est celle que nous avons adoptée nous-même après l'examen le plus attentif (1).

Dès 1840, nous avions pu remarquer que les habitants des îles Mangareva ou Gambier n'avaient, sur le lieu d'origine de leurs ancêtres, que les idées les plus vagues, et nous écrivions à cette époque (2) : « Prétendre donner une date à l'établissement de la race humaine sur ces îles, serait vouloir entrer dans le domaine des vaines conjectures. Tout indique seulement qu'elles sont peuplées depuis longtemps, car les naturels possèdent à ce sujet diverses traditions curieuses ; il se disent les descendants d'un grand peuple qu'ils appellent *Arani* ou *Harani* (3), et dont ils seraient une colonie d'émigrants. Ils n'ont cependant gardé aucune notion précise sur leurs ancêtres.

(1) Voir notre *Examen critique de l'itinéraire* de Queiros. (Manuscrit.)

(2) *Voyage aux îles Mangareva*, p. 109.

(3) En Maori, *ara* signifie route, se réveiller ; *hara*, péché, crime, pécheur, pécher. *Ni* n'est pas maori ; on ne trouve que *ninihi* qui signifie s'enfuir, échapper, se dérober. Aux Mangareva, *ara* signifie branche, rameau ; les mots chemin, route, se rendent par *aranui*. En Tahitien, *ara*, signifie route ; *aranui* le grand chemin, le chemin public ; *aranoa*, la grande route. *Arani* est la prononciation du mot orange. *Ni* n'est pas tahitien. Ne peut-on pas supposer qu'*arani* se dit d'une branche séparée d'un grand tout et que ce mot peut avoir un sens relatif à la première émigration ? Les insulaires paraissent en avoir perdu la valeur première ; mais, ce qui est bien curieux, ils appliquent ce mot aux Français, qu'ils se complaisent à regarder comme leurs ancêtres. Sans doute parce que français est prononcé par eux *farani*.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

« Les Mangaréviens portent leur premier établissement à six ou sept cents ans. Un calcul approximatif peut être fait pour concorder avec leurs annales orales, en donnant 10 ans de vie moyenne à leurs rois. Or comme ces peuples comptent de 60 à 70 monarques ayant gouverné comme chefs suprêmes le groupe entier des îles, on se trouve obtenir un résultat sinon précis du moins probable.

« Nous croyons, disions-nous encore, qu'il existe une grande connexion entre la race établie sur les Marquises et celle qui vit sur les îles Gambier, et si nous comparons leur analogie physique, leurs mœurs, leur religion primitive, nous serons porté à reconnaître que les Mangaréviens sont une jeune colonie de Marquésans. Les deux peuples descendent du rameau océanien pur ; leur langue, comme leurs usages et leur mœurs ont les rapports les plus grands. »

Aujourd'hui, après avoir demeuré parmi les Marquésans et les avoir observés intimement, nous ne pensons plus qu'ils soient les seuls ancêtres des Mangaréviens, et nous sommes porté à croire que ceux-ci doivent autant, sinon plus, aux habitants des îles les plus méridionales de l'Océan Pacifique, à ceux des îles Paumotu les plus voisines, peut-être même à ceux d'Anaa. Il est certain, en effet, qu'une tradition rapporte que les habitants de cette dernière île, grands navigateurs et de tout temps renommés par leur esprit d'entreprises et de conquêtes, sont allés jusqu'aux Mangareva, c'est-à-dire à plus de 600 milles de leur terre.

Moërenhoüt a trouvé que le dialecte des îles Mangareva se rapproche plus de celui des îles Rapa, Raïvavaï, Tubuaï et autres îles plus occidentales, et John Williams a lui-même avancé que les premiers Mangaréviens n'étaient pas des émigrants de l'île Rarotonga, opinion adoptée et soutenue par M. de Quatrefages. Mais, quand on remarque que le nom de la famille royale, aux Mangareva, est celui de *Tonga* ou *Tongoa, iti*, on peut se demander si les premiers émigrants n'étaient pas plutôt partis des îles Tunga elles-mêmes, pour s'y rendre, soit directement, soit en commençant par passer dans les îles Manaia. Lorsque nous aurons montré quel rôle

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ont joué les îles Tunga dans le peuplement des autres îles de la Polynésie, on sera peut-être porté à le croire.

Un fait qui mérite d'être cité à cette occasion, et qui prouve surtout que les îles les plus éloignées les unes des autres avaient des rapports au moins accidentels entre elles, c'est que, dès l'époque de la découverte de l'île Rapa par Vancouver, ce navigateur apprit que les habitants de cette île avaient des relations avec une île plus grande que la leur et gisant dans le N.-E. Ils l'appelaient *Manganeva*, comme on crut l'entendre (1). Cette île Manganeva n'était évidemment que la principale des Mangareva. Ce que nous voulons surtout faire remarquer, c'est que si Moërenhoüt a trouvé que les dialectes des deux îles se rapprochent, Vancouver qui il est vrai, ne connaissait pas les Mangareva, a cru voir que les habitants de Rapa offraient de grandes analogies avec ceux des Tunga, excepté qu'ils n'étaient pas tatoués.

Beechey, dit-on généralement, était d'avis que les Mangaréviens ressemblaient plus aux Nouveaux-Zélandais qu'aux habitants de tous les archipels voisins : c'est, en effet, ce qui résulte de quelques passages de ce navigateur. Mais, comme il a également trouvé tant d'analogies avec d'autres, il est difficile de dire avec quels indigènes il les trouvait véritablement plus ressemblants. Nous croyons devoir rapporter ses paroles qui constatent seulement, d'une manière positive, que les insulaires des Mangareva, comme ceux de Pâques, appartiennent à la race polynésienne (2) :

« La plupart des indigènes appartiennent à cette classe

(1) C'est donc à tort que M. J. Garnier a écrit (*Voyage autour du monde, Océanie*, p. 324) : « Ils se disent originaires de l'île de Pâques, qu'ils connaissent sous le nom de *Rapa-nui*, ou Rapa la grande, tandis que leur île est *Rapa iti*, ou Rapa la petite. » Le nom de Rapa-nui ne semble même pas appartenir à l'île de Pâques.

(2) *Narrative of a voyage to the Pacific and Beering's Strait, performed in His M. Blossom under the command of captain S. W. Beechey, in the years* 1825-26-27-28. — Nouv. édit., 2 vol., Londres, 1831. — Vol. I, p. 185.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

que J. R. Forster aurait placée dans la première variété de l'espèce humaine des îles de la mer du Sud.

« Par les traits, le langage, les coutumes, ils ressemblent aux indigènes des îles de la Société, des Amis, des Marquises et des Sandwich.

« Par le tempérament et la figure, on pourrait trouver quelque ressemblance même avec des tribus éloignées, telles que celles de la Nouvelle-Zélande, de la Nouvelle-Calédonie et de Malacca.

« Il y a parmi eux un grand mélange de traits et de couleur.

« Par leur manière de saluer, ils ressemblent aux habitants des îles des Amis, de la Société et des Sandwich.

« Par leur tatouage sur la face, aux derniers, et sur les cuisses, aux premiers.

« Par leurs maisons pavées, aux naturels des îles des Amis et des Marquises, mais ils se rapprochent davantage de ces derniers par le libertinage.

« Par la manière de conserver les morts, aux Tahitiens et aux habitants des îles Hapaï.

« En général, ils ont une tournure asiatique et quand ils sont habillés et leur tête ornée, on pourrait les prendre pour des Maures.

« La figure est généralement tatouée, et l'habitude de se tatouer la face est très rare dans la mer du Sud. Elle appartient spécialement, d'après Cook, aux insulaires des îles Sandwich et de la Nouvelle-Zélande. »

En effet, ce dernier caractère est particulièrement remarquable; il appuie l'assertion qu'on lui prête d'ordinaire, quoiqu'il n'ait pas toute l'importance qu'on pourrait être disposé à lui accorder, car il n'est plus permis de douter que tous les Polynésiens, qu'ils soient tatoués ou non (1),

(1) On sait que, dans beaucoup d'îles où les indigènes avaient commencé par être tatoués, le tatouage a peu à peu disparu, par suite de la mort des tatoueurs qui n'ont pu être remplacés, et que parfois aussi la mode du tatouage a reparu à l'arrivée d'un artiste étranger.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ont une origine commune. Il n'est pas moins, comme on verra, un témoignage favorable à l'hypothèse que nous espérons faire adopter. Quant aux autres caractères, ils prouvent également que les Mangaréviens n'étaient que des Polynésiens, et, de nos jours, la crâniologie a confirmé cette manière de voir.

Nous avions d'abord cru trouver plus d'analogies entre les Mangaréviens et les habitants des Paumotu et surtout des Marquises : mais, en tenant compte de tous les faits connus, notamment de la plus grande ressemblance de leur langue avec celle des îles les plus Sud, et après avoir comparé entre elles chacune de ces peuplades, nous ne serions pas surpris qu'elles fussent des colonies de l'Hawahiki, (prononcer Avaïki) arrivées successivement jusque-là, à la suite d'étapes qu'il est sans doute difficile de désigner nettement, mais que l'on peut placer dans les îles Tunga et Rarotonga, ou indirectement dans Tahiti, par les Paumotu. En effet, l'Hawahiki était, pour les Mangaréviens, le lieu d'origine de leurs ancêtres ; ils étaient peu fixés sur la situation de cette contrée, mais ils la plaçaient vers l'Occident, comme nous l'avons vu faire par les Marquésans, et comme nous le verrons faire par les habitants de toutes les îles polynésiennes plus occidentales que les Mangaréva.

Il est sans doute inutile de dire que la couleur plus foncée de la peau et les traits plus grossiers d'une partie de la population des Mangareva ne sont pas dus, comme le croit encore M. de Quatrefages, au mélange d'une forte proportion de sang noir. Ces caractères ne tiennent qu'à un genre de vie plus difficile et à l'exposition des pêcheurs sur les immenses récifs qui entourent leurs îles. Ce qui le prouve, c'est que les chefs et l'autre partie de la population sont moins foncés, plus beaux et absolument les mêmes que dans les îles Tunga et Tahiti. Les rapports de ressemblance sont même tellement grands, particulièrement chez les chefs, qu'en voyant Matua, le grand-prêtre de Mangareva, nous croyions voir ou le chef Tati de Tahiti, ou le chef Palu de Tunga-tapu.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Il est donc certain qu'en outre des caractères physiques propres à la race polynésienne, les Mangaréviens, avant d'être chrétiens, avaient les mêmes mœurs, la mêmelangue, les mêmes croyances que les autres Polynésiens, les mêmes idées sur la création de leurs îles pêchées par Maui, enfin la même connaissance traditionnelle d'un lieu appelé Hawahiki. En un mot, c'étaient de véritables Polynésiens, arrivés de l'un ou de plusieurs des points désignés et situés plus vers l'Occident que les îles Mangaréva, soit à la suite d'entraînements involontaires, soit, ce qui est moins probable, à la suite d'émigrations calculées. Les traditions des îles de la Société n'ont conservé aucun souvenir d'émigrations volontaires vers ces îles ; on voit seulement, dans la carte de Tupaia, que les navigateurs Tahitiens allaient parfois jusque-là : il semble, en effet, que l'île qui porte le n° 10 dans la copie donnée par M. de Quatrefages, ne peut être que Mangareva. Cette île est placée dans l'Est ou le Nord-Est d'O-Hitte-Roa (Rurutu), et à une élévation qui ne peut s'appliquer qu'aux îles Gambier. Mais que ce soit elle ou non, on vient de voir que les îles Mangareva étaient connues des habitants de Rapa, au moins à l'époque de Vancouver, et elles l'étaient presque certainement depuis bien plus longtemps, puisque les relations paraissaient alors n'avoir plus lieu que rarement et exceptionnellement.

Aucune tradition des autres grands archipels ne semble, du reste, faire allusion à ces îles : ni celles des îles Samoa, ni celles des îles Tunga, ni celles de la Nouvelle-Zélande ne désignent les îles Mangareva sous leur nom. Ce silence à leur égard pourrait autoriser à penser qu'elles ont été peuplées plutôt à la suite d'entraînements que de migrations volontaires et que, si elles l'ont été par quelques canots égarés venant de ces divers archipels, ces canots ne sont jamais revenus à leur terre natale. Nous nous bornerons ici à faire remarquer qu'il existe une montagne nommée Mangareva (1), près du lac Roto-Rua, dans l'Ile-Nord

(1) Ce mot *Mangareva* peut se décomposer ainsi dans les différents dialectes Polynésiens :

Nouvelle-Zélande : *Maunga*, montagne ; *manga* branche d'arbre

de la Nouvelle-Zélande. Ce fait seul est une présomption en faveur de la provenance Maori des Mangaréviens.

ou de rivière, poisson ; *rewa*, être haut, élevé, flotter, mât de navire.

Samoa : — *Mauga*, montagne ; *maga*, branche d'arbre, de rivière, route et tout ce qui est fourchu ; *leva*, long, éloigné, nom d'arbre (*Cerbera lactaria.*)

Tahiti : — *Mauna* et *moua*, montagne ; *maa*, fourchu, divisé ; *reva*, le firmament, abîme, profondeur inconnue, partir, voyager, nom d'un arbre. (*Barringtonia.*)

Futuna : — *Mauga*, montagne ; *maga*, branche, fourche ; *leva* nom d'arbre, son fruit.

Marquises, Sandwich : — *Mauna*, montagne ; *leva*, secouer, agiter, flotter, être suspendu, région élevée.

Il faut remarquer que les îles Mangareva sont élevées et que, vues de loin, elles présentent deux pitons distincts et fourchus.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

CHAPITRE QUATRIÈME

I

ILE DE PAQUES.

Considérations historiques. — Caractères physiques des habitants anciens et modernes. — Ces caractères les rangent parmi les Polynésiens, et les rapprochent surtout des Néo-Zélandais. — Ils s'en différencient par la distension lobulaire des oreilles et l'usage de la poterie, d'origine mélanésienne. — Discussion à ce sujet. — Traditions relatives à l'île de Pâques. — Le langage de l'île est polynésien et se rapproche surtout du Maori. — Liste des rois de Pâques. — Description des statues et autres monuments de Pâques. — Les habitants de Pâques sont des émigrants d'îles polynésiennes situées plus à l'Ouest, et probablement des îles de la Société ou de Raiatea.

L'île de Pâques a été appelée *Paaschen* par Roggeween, *Easter* par les Anglais, *te Api* ou *Tapi,* par Cook, *Waïhou* par Forster et *Waïhu* (1) par Beechey. On lui a même donné, dans ces dernières années, le nom de *Rapa nui* ; mais le contre-amiral de Lapelin pense que c'est à tort (2) : selon lui, les habitants de l'île de Pâques nientque *Rapa nui*

(1) En maori, *Wai* signifie eau ; *hu*, bouillir, marais, silencieux. On sait que *Wai-hu* est le nom de l'un des districts de l'île de Pâques ; il se pourrait donc que, cette fois encore, on se fût trompé sur la véritable appellation indigène de cette île.

(2) Voy. *Revue maritime et coloniale*, t. XXXV, p. 105, où M. de Lapelin a fait insérer les rapports : 1° de M. Pana, capitaine de la corvette de guerre chilienne *Ohigghins* ; 2° du commandant du

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

soit le véritable nom de leur île, qu'ils disent se nommer *Mata kite rage* (1).

L'île de Pâques fut découverte, comme on sait, le 6 avril 1722, par Roggeween, qui la nomma ainsi en raison de la solennité du jour, et qui décrivit le premier quelques-unes des statues colossales, dont ont tant parlé depuis tous les voyageurs.

Elle fut revue en 1770 par Gonzalez, qui la prit pour l'île Davis ; il la plaça à environ 600 lieues de Callao, et il ajouta à la description de Roggeween, touchant les habitants et les statues (2).

En 1774, Cook et les deux Forster y trouvèrent les poules et les cochons signalés par les premiers visiteurs, et parmi les principales plantes, le mûrier à papier (*Broussonetia papyrifera*), *l'Hibiscus populneus*, les patates douces, les ignames, les bananes, les cannes à sucre, le *Ti*, (*Dracæna terminalis*), etc. L'*Hibiscus* y était appelé *Hau* (3). Les Forster n'y virent d'ailleurs que neuf espèces de plantes de l'Amérique, y croissant à l'état sauvage, mais en plus grand nombre qu'à la Nouvelle-Calédonie, où ils n'en avaient rencontré que trois.

Ils remarquèrent quelques maisons en larges pierres parfaitement assemblées ; quelques-unes, à moitié construites

navire de guerre anglais la *Topaze* ; 3° des chirurgiens de ces deux navires, avec des annotations fournies à Tahiti probablement par quelque missionnaire ayant séjourné à Pâques.

(1) Ces mots ne sont peut-être que les mots maori *matakite rahi* : *matakite*, personne qui prévoit les événements, sorcier ; *rahi*, grand. Peut-être aussi peuvent-ils se décomposer ainsi : *mata*, figure ; *ki*, à ; *te*, le ; *rage* pour *rangi*, ciel. Mais nous croyons plutôt que c'est le mot maori *matakitaki*, mal entendu et estropié, et signifiant, prendre garde, veiller : ce mot s'appliquerait alors aux statues élevées sur l'île.

(2) Il commandait le *San Lorenzo* et la *Santa Rosalia* sous le vice-roi Amat.

(3) A Tahiti, l'*Hibiscus* est appelé *Purau* et *Fau* ; il est appelé *Hau* aux Marquises.

Digitized by Google — Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

en terre, avaient une voûte en pierres; d'autres étaient souterraines. Ils reconnurent également que les naturels parlaient un dialecte de la langue de Tahiti, puisque le compagnon de Cook, Oedidee (1) avait pu causer facilement avec eux.

Le 9 avril 1786, de La Pérouse visita cette île, et constata que les demeures souterraines vues par Cook étaient des habitations et non des tombeaux.

En 1816, Kotzebüe remarqua, pendant sa courte et dangereuse relâche, que les statues du rivage avaient été renversées de leurs piédestaux.

Après lui, Beechey s'y présenta en 1826 et y fut aussi mal reçu ; il y vit des maraë, c'est-à-dire des enclos sacrés, servant à la prière.

Il est inutile d'ajouter que, depuis ces navigateurs, de nombreuses visites ont été faites à cette île, surtout par les baleiniers, et que c'est dans ces derniers temps, avant que l'*Ohigghins*, la *Topaze* et la *Flore* s'y présentassent, qu'une mission française y a été établie, et que le rapt d'un grand nombre d'insulaires a été opéré par des navires péruviens armés dans ce but (2).

Comme pour presque toutes les îles de la Polynésie, on a diversement estimé la population de l'île de Pâques. Ainsi, d'après Roggeween, elle s'élevait à plusieurs milliers ; Gonzalès l'estimait être de 3000 âmes ; de La Pérouse en portait le chiffre à 2000 seulement et Forster ne l'évaluait qu'à 900. Depuis ces dernières années, tant d'insulaires ont fui leur patrie, tant d'autres ont péri à la suite d'enlèvements et de maladies importées par ceux qui sont revenus des îles Chinchas, tant d'autres enfin ont succombé à l'abus des liqueurs fortes, que la population se trouve réduite aujourd'hui à un nombre excessivement restreint. En 1868 on comptait encore 900 individus ; ils n'étaient plus

(1) Petit chef tahitien, dont le nom véritable était Mahine ; il était né à Raiatea.

(2) Voir *Revue coloniale*, t. XXXV.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

que 700 en 1870, d'après le commandant Pana ; enfin en janvier 1872, lors du passage de la *Flore* commandée par l'amiral de Lapelin, on n'en comptait plus que 275, dont 55 femmes seulement. Cette dépopulation, générale dans la Polynésie, est attribuée surtout à la scrofule et à la phthisie (1) ; mais ici elle a en plus pour cause la variole rapportée par les hommes que les Péruviens avaient enlevés et qui, sur les réclamations des autorités européennes, furent enfin rapatriés, alors que la plus grande partie d'entre eux avait déjà disparu.

Une tradition rapporte, dit-on, que, faute de nourriture suffisante, les habitants de Pâques ne laissaient pas la population dépasser le chiffre de 900 personnes. Ce fait est peu croyable, car non seulement les anciens navigateurs ont indiqué des chiffres plus élevés, mais encore le premier missionnaire français qui est allé s'établir sur cette île assure y avoir trouvé environ 1500 habitants vivants. Que les infanticides y fussent aussi communs qu'aux Mangareva, aux Marquises, à Tahiti, il ne pouvait guère en être autrement, puisque les indigènes étaient d'origine polynésienne ; que les vieillards malades y fussent tués et enterrés presque tout vifs, comme aux Mangareva et aux Marquises encore, il n'y a pas à en douter ; mais nous n'avons jamais entendu, pendant notre long séjour en Océanie, rapporter de tradition pareille à celle que l'on cite au sujet de l'île de Pâques.

Nous ajouterons que, pour Roggeween, l'île de Pâques avait 16 lieues d'étendue ; 12 à 15 lieues de circuit pour Gonzalez ; que Cook et La Pérouse déterminèrent exactement sa circonférence en la portant à 36 milles ; qu'enfin, d'après La Pérouse et Dagelet, Pâques gît par 27°8' ou 9' de Lat. S.

(1) Cons. sur ce sujet, *Bulletins de la Société d'anthropologie*, 1872, p. 682, 821 ; 1874, p. 103 ; 1875, p. 207, 210. — J. Garnier, *Voyage autour du Monde, la Nouvelle-Calédonie*, p. 240. — De Quatrefages, l'*Espèce humaine*, p. 163, 315. — De Varigny, *Comptes-rendus du Congrès du Hâvre*, p. 1064. — *Annales de l'Extrême-Orient*, février 1879, p. 256, etc.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

et 112°4' 31" de long. O. mérid. de Paris, et d'après Beechey, par 27°9' L. S. et 111°45' long. O.

Nous allons maintenant examiner la question qui a tant préoccupé les ethnologues, et qui, aujourd'hui encore, est si peu résolue, du véritable lieu d'origine des habitants de l'île de Pâques.

Bien que l'île de Pâques soit située à plus de 600 lieues du continent américain, à 500 lieues de l'île polynésienne habitée la plus voisine, à 1500 lieues de la Nouvelle-Zélande, et à 800 lieues de Tahiti, on sait aujourd'hui que ses habitants ont tous les caractères physiques généraux de la race polynésienne, qu'ils en ont les usages, les croyances, et même jusqu'au langage.

Déjà Roggeween avait dit que les insulaires, vus par lui à Pâques, étaient vifs, alertes, vigoureux, d'un air doux, soumis, agréable et presque timide ; que leur peau avait la couleur de celle des Espagnols, et que quelques-uns étaient blancs ; que leur corps, enfin, était tout couvert de dessins d'animaux et oiseaux divers (1).

Gonzalez les avait décrits d'une manière qui ne permettait guère de douter de leur origine polynésienne, car voici comment il s'exprime : « Ces Indiens sont d'un caractère souple et docile, et montrent un penchant irrésistible pour le vol. Leur teint est communément de couleur bronzée. Chez quelques-uns, ce teint est plus clair, chez d'autres, il est rougeâtre comme s'ils étaient brûlés par le soleil. Ils sont de la plus grande taille : on n en voit nulle part de mieux faits, ni de mieux proportionnés. Les hommes laissent croître leur barbe, qu'ils ont très-épaisse, et les femmes sont fardées d'un rouge très vif : ils conservent le feu sous terre et ne le prennent qu'avec des cérémonies qui annoncent quelque superstition. Ces insulaires n'ont d'autres armes que des bâtons et des pierres. Leur vêtement consiste en une légère draperie qui leur couvre les parties naturel-

(1) Quand les Forster virent cette île, les hommes étaient tatoués de la tête aux pieds ; les femmes l'étaient moins et les deux sexes se peignaient de rouge et de blanc.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

les. Ces ceintures paraissent être tissées de fil de coton : elles sont artistement travaillées. On voit dans leurs maisons des couvertures de la même étoffe (1). »

Enfin voici ce qu'en a dit l'observateur si exact, Beechey (2) : « Ils forment une belle race ; les femmes sont particulièrement belles. Le bel ovale de leur visage, leurs traits réguliers, leurs fronts hauts, arrondis et lisses, leurs yeux noirs, le plus souvent petits, quelquefois enfoncés, et leur rangée de dents blanches comme de l'ivoire, nous faisaient trouver que leurs figures ressemblaient aux têtes de la Nouvelle-Zélande. La couleur de leur peau est plus claire que celle des Malais. Leur corps est bien fait : les jambes ne sont pas très charnues, mais annoncent de l'agilité. La hauteur générale de la taille est de 5 pieds 7 pouces 1/2. La chevelure est d'un noir de jais, et portée modérément courte. Les lobes des oreilles sont démesurément percés. Les lèvres, quand elles sont fermées, ne forment qu'une ligne, laissant voir très peu de chair, et qui donne un air décidé. Les yeux sont petits et noirs, ou d'un brun foncé. Le menton est petit et un peu saillant quelquefois, et la langue excessivement large ressemble, par sa face supérieure, à celle d'un blanc malade. Le nez est aquilin et bien proportionné. Le tatouage est très-répandu, surtout chez les femmes. Les lignes sont tracées dans la direction des muscles, d'une manière semblable à celle de la Nouvelle-Zélande (3). »

C'est en somme avec les Néo-Zélandais que Beechey leur

(1) Voy. Dalrymple, ouvr. cité, trad. de Fréville, p. 480.

(2) Ouvr. cité, 1er vol. p. 51.

(3) Pour montrer le contraste opéré depuis lors, nous donnerons la description qu'on trouve dans la traduction du rapport de M. Pana. Leurs traits principaux, dit-il, sont aujourd'hui : une stature moyenne (la taille aurait donc diminué) ; des yeux grands ; le front protubérant ; le nez effilé ; les cheveux déliés et plats, noirs ou jaunâtres ; la bouche grande ; les lèvres régulières ; les dents belles, blanches, et bien alignées. Peu d'individus sont remarquablement musclés ; les membres sont déliés, les épaules étroites, le cou long et féminin.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

trouve le plus de ressemblance, malgré l'immense intervalle de 75 degrés ou 4500 milles qui sépare les deux terres. Ainsi qu'on le verra plus tard, c'est ce que fait également remarquer le missionnaire anglais Taylor (1). Il faut bien reconnaître, en effet, que tous les caractères indiqués, moins deux, sont complètement ceux des Polynésiens en général et des Néo-Zélandais en particulier.

Les caractères exceptionnels dont nous voulons parler sont: La petitesse des yeux, et l'ouverture démesurément grande pratiquée dans les lobules des oreilles, parfois si longs, dit Beechey, qu'ils tombent sur les épaules et qu'ils peuvent être attachés ensemble derrière la tête. Ces derniers caractères appartiennent évidemment à une autre

Mais c'est surtout la description du Dr Bate, chirurgien de l'*Ohigghins*, qui montre les changements survenus, et qui ne fait plus des insulaires actuels que des êtres maladifs, scrofuleux, destinés à disparaître avant peu de temps. En voici le résumé : muscles peu développés, mous, blancs ; angle facial, 75° ; tête longue, basse et large ; nez régulier, aplati et déployé ; yeux noirs, expressifs, un peu obliques ; pommettes proéminentes ; bouche bien dessinée ; lèvres un peu grosses ; dents grandes, fermes, blanches ; mains et pieds petits et bien proportionnés ; peau couleur citrine ou bronzée ; cheveux plats, lisses et noirs ; barbe de la même couleur, mais rare ; articulations saillantes ; thorax faible, étroit, long, aplati ; omoplates proéminentes et séparées plus qu'à l'ordinaire ; stature moyenne, 1 m. 57. La plupart, ajoute-t-il, sont scrofuleux. Cela est significatif.

(1) Voici ce qu'il écrit à la page 89 de son ouvrage sur la Nouvelle-Zélande : « Il y a encore plus de ressemblance entre les Néo-Zélandais et les insulaires des îles de la Société et des Sandwich, qu'entre les premiers et les Malais, et peut-être, de toutes ces îles, est-ce l'île de Pâques qui offre la ressemblance la plus complète. » Aussi en a-t-il conclu que l'île de Pâques paraissait être la demeure des ancêtres de la race polynésienne, et lui a-t-il attribué le peuplement de la Nouvelle-Zélande. « Il est très-probable, dit-il, que quelques-uns de ses habitants ont trouvé le chemin de la Nouvelle-Zélande et, fait à remarquer, le point qu'ils devaient atteindre, grâce au courant, se trouve être nommé *Waiho*, c'est-à-dire comme leur île. » Il y a ici une erreur de la part du savant missionnaire; c'est *Waihu* et non *Waiho* qui est le nom d'un district de la Nouvelle-Zélande et, peut-être aussi, celui de l'île de Pâques.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

race que la race polynésienne, c'est-à-dire à la race mélanésienne. Il en est de même pour l'existence, à l'île de Pâques, de l'usage de la poterie pour la cuisson de certains aliments, usage qui n'a été trouvé que dans les îles à populations fuligineuses. Ces trois différences sont en effet trop remarquables, à notre avis, pour qu'il soit possible de les passer sous silence. Si elles ne détruisent pas le cachet polynésien, que tous les autres caractères donnent aux insulaires de Pâques, il n'en est pas moins vrai qu'elles soulèvent, relativement à leur origine polynésienne, quelques doutes que nous aller tâcher d'éclaircir.

Le premier fait signalé par Beechey, la petitesse des yeux, pourrait bien être une exception, et n'avoir pas par conséquent une grande importance ; mais il n'en est évidemment pas de même de la longueur des lobes des oreilles et de l'usage de la poterie, sur le compte desquels se sont étendus presque tous les voyageurs. On sait que les Péruviens, sous les Incas, avaient, eux aussi, la coutume de se faire aux oreilles un trou d'une grandeur incroyable, dans lequel ils passaient un pendant d'or d'une longueur démesurée. C'est sans doute ce fait, joint à quelques autres analogues, qui a porté plusieurs écrivains à conclure que les premiers habitants de Pâques provenaient probablement d'Amérique, où non-seulement les lobes des oreilles étaient si largement fendus, mais où les cheveux sont droits et raides, absolument comme ceux des statues de Pâques. Il est vrai que ces mêmes analogies en ont porté quelques autres à conclure le contraire, c'est-à-dire à admettre que la partie sud de l'Amérique, et particulièrement le Pérou, avaient pu être peuplés par des émigrants venant justement de l'île de Pâques : cette dernière opinion paraît être celle de l'auteur du rapport inséré dans la *Revue Maritime et coloniale*, dont nous avons parlé plus haut, puisqu'il dit que Mango-Capac et Mama-Oello (1) pourraient bien être ces émigrants de l'île de

(1) En maori, *mango* signifie requin ; *kapa*, ligne, cercle de personnes ; *kapakapa*, battre comme le cœur. *Mama*, léger, être léger, couler, coulage.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Pâques ou de quelque île malaise. Pour M. Pana, les premiers habitants de l'île de Pâques ne seraient point les ancêtres de ceux d'aujourd'hui ; il croit que ces habitants primitifs auraient pu venir de la Malaisie et qu'ils auraient été chassés par les Polynésiens, longtemps après leur première occupation. Mais s'il y a un assez grand nombre d'analogies entre les habitants de Pâques et les Péruviens, en existe-t-il entre ces derniers et les Malais ? Quelques-unes physiques, il est vrai ; quant aux langues, mœurs, coutumes, croyances, etc., tout diffère.

En somme, l'opinion de M. Pana ne repose, à notre avis, sur aucune base solide, puisque, malgré quelques ressemblances, les Péruviens diffèrent des Polynésiens par une foule de points et même par les caractères physiques, et qu'ils se rapprochent plus des Chinois que des Malais (1).

Quoi qu'il en soit, d'autres écrivains ont pensé, avec plus de raison peut-être, que la distension exagérée du lobe des oreilles avait été introduite à Pâques soit par des Fijiens, soit par des Néo-Calédoniens, chez lesquels on trouve cette coutume de même que l'usage de la poterie. Il était, en effet, naturel de supposer que ces usages, tout-à-fait inconnus aux Polynésiens, ou du moins inusités, provenaient de la race fuligineuse elle-même ; et l'on en a conclu que l'île de Pâques avait été primitivement peuplée par des hommes de cette race et que c'était eux qui avaient élevé les statues et les monuments de toute sorte qu'on y rencontre. Plus tard, ajoutait-on, les Polynésiens arrivèrent et ils finirent par chasser ou par absorber les Mélanésiens.

En tahitien : *mao*, requin ; *apa* hameçon. *Mama*, léger, terminer une cérémonie, une prière. *O*, préfixe des noms propres au nominatif, etc.; *oe*, pron. toi, épée, cloche, erreur, disette, famine. (Le *l* n'est pas employé par les Tahitiens.) *Hio*, voir, regarder, etc.

En sandwichien : *oilo*, première pousse des végétaux.

Ces rapprochements sont curieux, s'il est vrai qu'une grande terre, qu'on croit être l'Amérique, ait été connue des Polynésiens, ainsi que semblerait le faire croire la carte de Tupaia.

(1) Voyez ce que nous avons dit à ce sujet.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Il est bien vrai que les Mélanésiens ont l'usage de la poterie et qu'ils se font de grandes ouvertures aux oreilles ; mais ils n'élèvent pas de statues : du moins on n'en a jamais rencontré dans les îles qu'ils habitent, tandis qu'on en a trouvé dans beaucoup d'îles polynésiennes et même, comme nous le montrerons, dans le pays d'origine des Polynésiens. En outre, si les Mélanésiens avaient existé à Pâques, les insulaires n'auraient point les cheveux droits et l'on retrouverait dans leur langage quelques traces du langage mélanésien, si foncièrement différent de celui des Polynésiens. Cependant comme les deux usages retrouvés à Pâques appartiennent tout spécialement aux Mélanésiens, il faut nécessairement admettre qu'ils y ont été apportés par eux.

Peut-être quelque pirogue égarée soit des îles Fiji, soit de toute autre île à race noire, a-t-elle été fortuitement entraînée jusque là, et les survivants, nécessairement peu nombreux, de ce périlleux voyage, soit qu'ils aient devancé ou suivi les Polynésiens, se seront promptement confondus avec eux. Cette supposition expliquerait même la remarque, faite par presque tous les observateurs, par Moërenhoüt entre autres, que les habitants de Pâques ont la peau plus foncée que les autres Polynésiens, bien que leur île soit beaucoup plus Sud que toutes les îles Polynésiennes. Elle expliquerait aussi la forme donnée par les dessins des premiers visiteurs aux visages de ces insulaires : cette forme n'est pas exactement celle des visages polynésiens, et elle se rapproche des figures mélanésiennes plus allongées. Elle expliquerait enfin pourquoi on n'a pas trouvé à Pâques des traces de la langue mélanésienne.

Cependant, pour ce dernier motif surtout, nous ne croyons pas à la venue d'un canot tout Fijien. Nous aimerions mieux supposer, malgré les légendes que nous ferons connaître, que ce canot venait des Tunga ou de toute autre île, car Tongans et Fijiens avaient anciennement de nombreux rapports qui s'expliquent par leur voisinage et que relatent leurs légendes. Il aurait alors suffi que quelques Mélanésiens des Fiji se trouvassent dans la pirogue entraînée jusqu'à Pâques : ainsi pourraient s'expliquer la présence, dans

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

cette île, de deux usages appartenant à la race mélanésienne, et l'absence de tout autre langage que le Polynésien.

Quelle que soit, du reste, la supposition que l'on adopte, elle entraîne l'idée des migrations tout comme un peuplement venant d'Amérique ou d'ailleurs. Dans ce cas seulement les migrations se seraient faites de l'Ouest vers l'Est, absolument comme cela a eu lieu pour le peuplement de toutes les îles de la Polynésie plus occidentales que Pâques, ainsi que nous le montrerons au fur et à mesure que nous avancerons.

Sans doute quelques auteurs ont dit que les habitants de Pâques étaient autochthones, soit qu'ils se fussent trouvés réduits un instant au sommet de leur île, lors de quelque grand cataclysme, soit que leur île fît partie du continent que l'on a supposé exister dans le S.-E. des îles de la Société. Il n'est certainement pas plus difficile d'expliquer de la sorte l'origine des habitants de Pâques que celle des plantes qui croissent sur cette île et sur toutes les autres. Mais une pareille hypothèse n'est guère satisfaisante, et, d'un autre côté, trop de faits prouvent les migrations, pour que l'on puisse mettre en doute que quelques-unes aient pu avoir lieu jusque là.

Toutefois, vu l'immense étendue de mer qui sépare l'île de Pâques de toutes les autres îles, nous croyons que ce n'est guère qu'au hasard qu'elle doit son peuplement, et comme les Polynésiens, plus voisins, devaient être ceux que les coups de vent entraînaient le plus fréquemment, nous croyons que ce sont eux, plutôt que tout autre peuple, qui s'y sont présentés les premiers ; mais peut-être s'y sont-ils présentés avec quelques individus de race noire. Il est également bien certain qu'en admettant la possibilité d'un peuplement antérieur par quelqu'autre race, les Polynésiens plus forts, plus aguerris, n'auraient pas eu de peine à soumettre ces populations primitives, à leur faire adopter leur langage, leurs croyances, à les absorber en un mot. On sait, en effet, qu'ils avaient la coutume d'exterminer tous ceux qui les gênaient. Cette coutume qu'on a retrouvée dans les îles de la Société, était surtout celle des Néo-Zé-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

landais, avant comme après leur départ de leur pays d'origine ; or, on l'a vu, c'est à eux que Beechey, Taylor et tant d'autres ont comparé, pour leur ressemblance, les habitants de Pâques.

Telle est donc, d'après nous, la manière dont l'île de Pâques se serait peuplée, c'est-à-dire par des migrations involontaires, venant de l'Ouest ; car il est certain que pour atteindre Pâques qui est dans le Sud-Est de l'Océan Pacifique, il fallait nécessairement venir de l'Ouest et être poussé, en outre, par des vents d'Ouest et de Nord-Ouest, contraires aux vents alisés qui, eux, n'auraient pu amener les habitants de Pâques que du cap Horn ou de l'extrémité la plus sud de l'Amérique méridionale.

Du reste, personne aujourd'hui ne met en doute que les habitants de Pâques ne soient des Polynésiens : c'est ce qu'attestent leurs caractères physiques et crâniens, leurs mœurs, leurs usages et croyances, et leur langue elle-même, comme l'avait déjà avancé Balbi (1). Ce savant trouvait même, ce qui mérite d'être remarqué, que l'idiome de cette île a la dureté et les sons gutturaux de celui des Néo-Zélandais. Le P. Roussel, missionnaire français qui le premier a résidé dans cette île, préconisait aussi la similitude des deux langages, et la ressemblance de celui de Pâques avec celui de la Nouvelle-Zélande. Enfin il n'est pas jusqu'à la connaissance, acquise dans ces dernières années de quelques légendes polynésiennes, qui ne vienne appuyer la croyance en une origine polynésienne des habitants de l'île de Pâques.

S'il fallait s'en rapporter au récit du commandant du navire anglais la *Topaze*, qui a visité l'île de Pâques avant *La Flore*, ce ne serait même que d'une petite île polynésienne voisine, que seraient arrivés les premiers habitants de Pâques : « Il y a plusieurs siècles, dit-il, leurs ancêtres arrivèrent dans un grand canot de Rapa, île située à 1900 milles à l'Ouest. Ils abordèrent à Upipu, baie située sur la côte Est. Leur roi était avec eux, et il fit les statues avec la

(1) V. Tableau 23 de la famille des langues malaises, et notes.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

pierre d'une carrière située dans le cratère. » Il ajoute que le caractère de ces statues et celui des autres monuments dénote évidemment une origine orientale. Enfin, il regarde comme probable que le voyage a eu lieu avec les vents d'Ouest.

Qu'une pareille tradition ait été donnée, nous n'en doutons pas ; mais qu'elle puisse être fondée, on nous permettra d'en douter. Nous sommes même convaincu que cette opinion provient uniquement de ce qu'on a rencontré à Rapa des pierres taillées de 2 m. 50 de long sur 1 m. 80 de haut, placées les unes sur les autres de manière à former un mur monumental, comme on en a tant trouvé dans les îles de la Société, Marquises, etc. On comprend cependant que quelque canot de Rapa aurait pu être entraîné jusque là comme de tout autre point de la Polynésie, et il y aurait même un fait favorable à cette opinion dans le langage de l'île Rapa, qui se rapproche plus du maori que celui des îles de la Société. Mais nous avons pourtant de la peine à admettre que telle a pu être l'origine des habitants de l'île de Pâques.

Nous croyons encore moins à la tradition rapportée par le commandant Pana, d'après laquelle deux grandes embarcations sans voile, avec la poupe et la proue relevées comme celles des jonques chinoises, et portant chacune 400 personnes, arrivèrent dans cette île sous le commandement d'un roi appelé Hotu ou Tu-Kaio, qui débarqua et se fixa à Anakena, puis partagea les terres et établit ses colons à Hangaroa, à Mataveri, à Vaï-hu et à Utu-iti (1).

(1) Evidemment, ce ne seraient pas des Chinois qui auraient donné aux localités les noms signalés : tous ces noms, et celui du chef lui-même, sont polynésiens et surtout néo-zélandais.

Hotu est probablement mis ici pour *O-tu*. *Tu* et *hotu* sont également tahitiens et néo-zélandais. En tahitien, *hotu* signifie porter des fruits comme un arbre, s'enflammer comme un homme en colère ; *O-tu* est le nom d'un dieu et était autrefois celui du premier chef ou roi. En maori, *hotu*, être pressé, poussé, sollicité.

Tukaio n'est pas maori en un seul mot ; peut-être est-ce *Tu*

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Il n'est rien dit d'ailleurs des populations qui auraient pu exister antérieurement. Mais dans ce cas, il est évident que les nouveaux venus se seraient imposés par la force et auraient chassé ou exterminé des populations nécessairement peu nombreuses, puisqu'il n'est rien resté des noms qu'elles auraient évidemment donnés les premières aux localités. M. Pana semble du reste admettre comme nous que la colonie, arrivant ainsi à Pâques, était quelque tribu fuyant l'esclavage ou la mort, et rencontrant cette île par hasard. Mais tout se réunit, ajoute-t-il, pour donner à penser que les habitants actuels de l'île de Pâques y sont arrivés à une époque peu éloignée, peut-être même à celle qu'indique leur tradition. Ici nous différons de manière de voir avec lui : malgré que les traditions n'indiquent que vingt-deux générations, nous pensons, et nous ferons voir pourquoi en parlant de la date des migrations, qu'elles auraient pu avoir lieu bien antérieurement.

Si néanmoins il était possible d'accorder quelque confiance aux traditions obtenues de nos jours, nous aimerions certainement mieux admettre celle qui appartient aux îles Mangareva, parce que celle-là a du moins pour elle la vraisemblance, tout en témoignant d'un fait qui a dû se présenter et qui s'est présenté bien souvent en Océanie. Voici cette tradition :

Les partisans d'un certain chef de Mangareva ayant été battus, durent chercher leur salut dans la fuite. Favorisés par un fort vent d'Ouest, ils partirent en grand nombre,

Kaioio : *ka*, particule, brûler ; *ioio*, être dur; ou *Tu-ka-iho* : *iho*, en bas. *Kai* signifie manger, nourriture et toute personne employée à quelque ouvrage.

Anakena est maori : *anake*, seulement ; *na*, interjection.

Hangaroa est aussi tout maori : *hanga*, fait, faire ; *roa*, grand.

Mataveri, en maori : *mata*, œil ; *veri*, racine. En tahitien, *veri* est un insecte de mer.

Vai-hu, en maori : *Wai*, eau ; *hu*, qui bout. En tahitien, *hu* signifie pet.

Utu iti, en maori : *utu*, paiement, présent ; *iti*, petit. En tahitien mêmes significations, en outre de plusieurs autres acceptions.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

hommes, femmes et enfants, avec des provisions de toutes sortes, sur deux grandes pirogues qui ne revinrent pas. La même tradition ajoute cependant qu'on a su plus tard, par l'un d'entre eux qui revint à Mangareva, qu'ils avaient rencontré une île en plein Océan, qu'ils y débarquèrent dans une petite baie environnée de montagnes, et qu'ayant voulu visiter l'île, il y trouvèrent des traces d'habitants. Pensant alors qu'ils ne tarderaient pas à être attaqués, ils se fortifièrent au plus vite sur les hauteurs d'Anakena et se renfermèrent dans des carrés de pierres. Peu de jours après, en effet, ils furent attaqués par une nuée d'habitants armés de lances et de pierres, mais ils reçurent si bien les assaillants que pas un d'eux n'échappa. Le reste de la population, éparpillée çà et là dans l'île, fut impitoyablement massacrée, sauf les femmes et les filles que les nouveaux venus gardèrent pour eux.

Nous ne savons quel est le premier écrivain qui a fait connaître cette légende ; elle n'était point encore connue du studieux M. de la Tour, quand nous visitâmes les Mangareva ; mais nous ne croyons guère au retour de l'un de ceux qui avaient émigré à Pâques : ne serait-ce pas tout simplement la même tradition que nous avons racontée si longuement dans notre *Voyage aux îles Mangareva* (1), et qui n'avait trait qu'à la fuite d'un parti vaincu, vers la petite île appelée Timoe, en vue des îles Gambier ? Nous serions assez porté à le croire.

Cette tradition, si elle pouvait être admise, prouverait que l'île de Pâques aurait déjà été peuplée avant l'arrivée des Polynésiens dont elle parle ; mais puisque la population entière aurait été exterminée par ces derniers, ce ne serait pas elle, comme on l'a soupçonné, qui serait allé peupler le Pérou, ayant Mango-Capac à sa tête. Tout au plus aurait-elle pu en venir, comme le supposent les partisans du peuplement de la Polynésie par l'Amérique. Mais alors on aurait dû trouver à Pâques quelques mots laissant soupçonner l'origine péruvienne, ce qui n'a pas eu lieu.

(1) P. 6 et suiv.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Malgré toutes les suppositions faites, aussi bien relativement à l'existence d'une race américaine, que relativement à celle d'une race noire polynésienne, première occupante de Pâques, on n'a, jusqu'à ce jour, jamais trouvé dans cette île que des mots non pas seulement polynésiens, mais plutôt Néo-Zélandais. A ceux que nous avons déjà cités, on peut ajouter, par exemple, les mots *miromiro, ti, hau, rano, kau papaku, puku manga manga*, etc., qui tous appartiennent à la langue maori (1). Il en est de même de la plupart des mots qui figurent dans la liste des rois de Pâques, liste qui a probablement été donnée par le P. Roussel à M. de Lapelin, lors de son passage à Tahiti, mais que l'on a signalée comme incomplète. Voici cette liste, telle qu'elle a été transcrite. Nous ne chercherons pas à déterminer la signification de tous ces mots ; nous nous bornerons à dire que ceux où existe le *k* sont de la Nouvelle-Zélande, des Tunga, des Marquises, des îles Hervey ou des Sandwich.

HOTU MOTUA : *hotu*, poussé, pressé, et plus probablement *o-tu*, nom de dieu et de chef ; *motua*, n'est ni Maori, ni Tahitien ; *matua*, père, mère à la Nouvelle-Zélande ; *metua*, à Tahiti.

TU MA HEKE : *tuma* au-dessus de ; *heke*, personne qui a émigré ; *tu*, dieu, chef ; *ma*, en Maori et en Tahitien, pur, blanc, net, propre, etc.

(1) *Miromiro* ou *miro*, est en Maori le nom du *Podocarpus ferruginea* ; à Tahiti, le *toromiro* ou *amae* est un arbre sacré planté dans les *marae*.

Ti, est, à la Nouvelle-Zélande, le nom de la cordyline australe ; à Tahiti, celui du *Dracæna terminalis*.

Hau, *hibiscus*, ne peut venir que des îles de la Société ou des Marquises : c'est le *purau* des Marquises et le *fau* de Tahiti.

Rano, nom d'un cratère à Pâques, n'est pas maori : c'est *rango*, et en Tahitien, *rao* ; ce mot, dans les deux endroits, signifie : rouleau pour traîner les embarcations, grande mouche, marques pour enchantements, etc.

Kau papaku : en Maori, *kau*, seulement ; *papaku*, profond; à Pâques, il signifie cimetière; peut-être aussi est-ce *raraku*, tranquille.

Puku manga manga, en Maori, enflure, tumeur ; c'est le nom d'une montagne à Pâques.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

MIRU OTU MA HEKE : *miru* n'est ni Néo-Zélandais, ni Marquésan, ni Tahitien ; ce doit être *maru*, nom d'un dieu, et signifiant en outre : puissance, être meurtri, tué, être couvert, protégé.

LATA MIRU : *lata*, apprivoisé, domestique (Samoa), être proche, être soumis ; *latu*, chef constructeur (Sam.)

MIRU OHATA : *ohata* n'est pas Samoan.

MITIAKE : *miti*, lécher, sucer, boire à petits coups, claquer des lèvres ; *ake*, toujours.

ATARAKA A MIRU : *ata*, ombre, aurore, héros, homme fort (Samoa) ; matin, ombre, doucement (Nouvelle-Zélande) ; *raka*, entortillé, embrouillé (Nouvelle-Zélande).

ATUU RERAKA : *atuu* n'est pas maori ; *atu*, d'ici, de là, en avant ; *aturere*, nom d'un poisson (Nouvelle-Zélande.)

URAKI KEKANA : *uraki* n'est maori ; *ura*, briller, resplendir en parlant du soleil ; *ki* ; très, parler, penser ; *keka*, se frapper la poitrine, se lamenter; *na*, interjection, conjonction, adverbe ; etc.

KAHUI TUHUKA : *kahui*, troupeau, (Nouvelle-Zélande) ; réunion, multitude (Marquises) ; *tuhuka*, prêtre, médecin, habile, maître (Marq.).

TE TUHUKA ROA : *roa*, grand, (Nouv-Zél.) ; le grand-prêtre (Marq.) ; long, grande distance (Tah.).

MARAKAPAU : *mara*, ferme, culture ; *ka*, particule, temps des verbes ; *pau*, patate, consommé, épuisé.

AHURIHAO : *ahuriri*, haie élevée autour des cultures pour les préserver de l'inondation (Nouvelle-Zélande) ; *hao*, entourer, environner.

NUI TE PATU : *nui*, grand ; *te*, le ; *patu* instrument pour frapper, battre, tuer.

HIRAKAU TEHITO : *hira*, multitude ; *kau*, seulement ; *tehito*, vieux, ancien, décrépit (Marq.).

TUPU I TE TOKI : *tupu*, descendre, pousser ; *i*, de ; *te* , la ; *toki*, hache.

KURA TA HOKA : *kura*, rouge ; *ta hoka*, abri en branches coupées.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

HITI RUA ANEA : *iti*, petit ; *rua*, deux, nom d'un dieu tahitien ; *anea* pour *anahe*, seulement.

HAVI NIKIRO : ces mots ainsi écrits ne sont pas maori.

TE RAVARAVA : *ravarava*, grand, mince, beau (Tahit). ; *rava*, noir, brun (Tah.) ; *rawarawa* n'est pas maori ; *rawa*, enjoué, étranglé, biens, propriété, etc. (Nouvelle-Zélande.)

TE REHAI : peut-être pour *te rehe*, le ridé, ou pour *te raï* qui signifie ciel, en Tahitien.

KOROHARUA : *koro*, personne, et probablement *horua*, ocre, descendre.

TE RIKAATEA : *te riki*, le petit ; en Tahitien, *rii* ; *ka*, particule ; *atea*, clair, être clair, nettoyé ;

KAÏ MAKOÏ : *kaï*, travailleur, homme ; *makoi*, menteur, tracassé, tourmenté, jaloux.

TEHETU KARAKURA : probablement *wuetu*, étoile ou plutôt *ketu*, couler comme la marée, déraciner, arracher ; *kara*, vieillard, pierre basaltique ; *kura*, rouge.

HUERO : probablement *wero*, pointe, aiguillon, percer à coups de lance ; en Tahitien, *huero* signifie graines des arbres, œufs des oiseaux, poissons, lézards, etc., *huero moa*, œuf de poule.

KAIMAKOI : *kai*, homme ; *makoi*, menteur, tracassier. Kaimakoi et son fils Maurata ont été enlevés et transportés aux îles Chinchas, où ils sont morts.

On voit que presque tous ces mots sont néo zélandais, à part quelques-uns, qui sont des noms tahitiens, samoans, etc.

Il existe une autre liste qui ne donnerait paraît-il que le nom des reines. Elle semble être encore plus incomplète que la première. Nous croyons devoir la donner également avec la signification des mots qu'elle cite :

HOTU, nom d'un roi dans la première liste.
INUMEKE : *inu*, boire ; *meke*, racine de fougère broyée.
VAKAÏ : *wa*, pays ; *kaï*, personne (du pays).
MARAMA ROA : *marama*, lumière ; *roa*, grande.
MITIAKE ; *miti*, lécher, sucer ; *ake*, toujours.
INUKURA : *inu*, boire ; *kura*, rouge.

Digitized by Google — Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Mira : chaleur rouge.

Otu raka : *raka*, enveloppé, entortillé.

Inu iku : *inu* boire ; *hiku*, queue d'un poisson, le dernier d'une troupe de peuple.

Iku kanae : *hiku* queue d'un poisson, etc. ; *kanae*, espèce de poisson, saumon.

Tuku ia ia : *tuku*, descendre ; *ia*, courant, ce, lui, elle ; *hiahia*, désir.

Au moa mana : *au*, moi ; *moa*, pierre ; *mana*, puissant.

Tupai riki : *tupai*, pierre ; *riki*, petite.

Mataipi : *matai*, mendier, nom d'arbre ; *pi*, monter.

Terakai : *tera*, celui-là ; *kai*, homme.

Raimokaki : *rahi*, serviteur ; *rae*, front ; *rei*, poitrine, grande dent ; *mokaikai*, tête desséchée.

Kopara : *ko*, préfixe ; *para*, couper des broussailles.

Tepito : *te*, le ; *pito*, nombril, fin d'une chose.

Cette liste, à notre avis, n'a d'autre valeur que de montrer, mieux que la précédente, que la plupart de ces mots sont maori. Les mots *meke* et *kanac* surtout indiquent cette origine. Peut-être aussi pourrait-on, de l'ensemble, conclure à l'entraînement, jusqu'à Pâques, de quelque colonie des Marquises qui aurait été la population première de l'île. Ainsi s'expliquerait l'absence de tout mot étranger et le peu d'influence que les femmes, conservées après le massacre des hommes, auraient eu sur la prononciation maori importée par les derniers Polynésiens arrivants. Ces langues, en effet, devaient alors se ressembler beaucoup ; on sait parfaitement aujourd'hui que les dialectes polynésiens sortent tous d'une source commune et que les légères différences qui existent entre eux ne se sont formées qu'avec le temps et l'isolement.

Quant à l'usage de la poterie et à la distension exagérée du lobe des oreilles, l'explication que nous avons donnée de leur introduction à Pâques nous paraît la plus rationnelle, car nous n'admettons pas, malgré quelques analogies, que les premiers habitants de cette île aient pu être des émigrants d'Amérique : les différences entre les deux

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

populations sont trop profondes. Le contraire serait plus vraisemblable.

Pourtant, il faut bien en convenir, c'est plutôt à cette dernière contrée que la plupart des écrivains, les modernes surtout, semblent disposés à attribuer l'origine des habitants primitifs de l'île de Pâques qui, plus tard, auraient été chassés ou exterminés par les Polynésiens. Ce qui les y porte le plus, c'est l'analogie trouvée entre certains monuments de cette île et ceux du Pérou, mais particulièrement celle qui existe entre les statues des deux contrées : on a vu que telle est l'opinion émise par M. Pana. Déjà Beechey, croyant qu'il y avait impossibilité matérielle aux habitants trouvés dans cette île d'élever de pareils monuments, n'avait pas hésité à les regarder comme l'ouvrage d'une race d'hommes différente de celle qui l'occupe aujourd'hui, et qui aurait disparu à la suite de quelque grand cataclysme ; c'était également, comme on sait, l'opinion de d'Urville, qui écrivait, alors qu'il n'avait pas visité Pâques : « Les habitants trouvés par les premiers navigateurs n'étaient pas les aborigènes, mais bien une autre race qui aurait été exterminée par la dernière arrivée, venant des îles occidentales. »

Ainsi que nous allons tâcher de le montrer, l'opinion de Beechey ne repose que sur une observation incomplète, et les ressemblances réelles qui existent entre les habitants de Pâques et leurs statues prouveraient plutôt, à notre avis, qu'elles n'ont été faites que par eux. Mais avant d'aborder cette discussion, nous dirons ce qu'étaient et ce que sont encore ces statues, dont tous les voyageurs ont parlé, depuis Roggeween, jusqu'à M. Palmer, le chirurgien de la *Topaze*, qui a décrit les monuments encore nombreux de l'île de Pâques, jusqu'à M. de Lapelin, le commandant de la *Flore*, qui en a donné un dessin exact dans la *Revue Maritime et coloniale* de 1872.

Ces statues, au nombre de plusieurs centaines encore, sont hautes de 5 à 20 pieds, et en atteignent même parfois 30 à 40. Beaucoup sont couchées, mais la plupart sont éle-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

vées sur de vastes plates-formes bâties avec des pierres polies et taillées avec soin (1). Quelques-unes sont enterrées jusqu'au cou, de sorte que la tête seule est visible. Elles sont faites d'un seul bloc de lave grise trachytique ; toutes autrefois portaient sur la tête une sorte de bonnet formé avec une pierre rougeâtre, d'une autre nature que celle du bloc principal. Une de ces statues, mesurée d'une épaule à l'autre, n'avait pas moins de dix pieds de largeur. Leur principale singularité, c'est que toutes ont les lobules des oreilles très-allongés et percés absolument comme les lobules de la population actuelle.

Le reste des traits de la figure est assez fidèlement reproduit, mais les autres parties du corps sont difformes. Pour en avoir une idée exacte il suffit, du reste, de jeter un coup d'œil sur les quelques figures publiées dans la *Revue Maritime et Coloniale de* 1872, mais surtout sur le dessin que Dumont d'Urville a donné dans son *Voyage pittoresque* (2). Ce dernier fait parfaitement comprendre l'effet produit par le bonnet posé sur la tête et l'allongement des lobules de l'oreille.

Cook et Forster ont, les premiers, décrit ces statues avec soin. Tous les deux observèrent que le front était à peine marqué, le cou très-court, les oreilles énormes, et que les cheveux étaient raides et droits. D'après eux, le bonnet qui surmontait la tête de chacune était formé d'un cylindre en pierre, de quatre à cinq pieds de diamètre, faisant à lui seul le tiers de la statue.

Quoique vues dans le même moment par Cook et Forster, le premier, qui n'a jamais écrit un mot polynésien sans le dénaturer, donna à ces statues les noms de *Goto-*

(1) Le rapport inséré dans la *Revue maritime* dit, au contraire, que les pierres des plates-formes sont brutes.

(2) Ch. 63. Voir aussi le *Journal sur Terre et sur Mer*, 3e no p. 73, où M. Viaud en fait figurer quelques-unes, dans les articles fournis par lui sous le titre de *Journal d'un sous-officier de l'Etat-Major de la Flore*.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

moara, *Marapate*, *Kanaro*, *Gowai-toogoo*, *Matta-Matta*, devant lesquels devait être placé, disait-il, le mot *moi*, auquel on ajoutait quelquefois celui d'*aree-kee*. Il ajoutait que le mot *moï* signifiait, d'après ce qu'il avait compris, « lieu où l'on enterre, lieu où l'on dort. » C'est probablement une erreur : le mot *moï* n'a d'autre signification que « jeune fille » aux Marquises. Forster, au contraire, dit que ces statues étaient appelées : *Kotomaï*, *Kotomoore*, *Ko-hoo-oo*, *Morahiena*, *Ouma-riva*, *Menabou*, etc. : ces noms sont évidemment mal écrits, mais ils annoncent tous une origine polynésienne. Toutes ces statues, du reste, avaient, et ont encore un nom particulier ; s'il fallait s'en rapporter aux renseignements publiés dans la *Revue maritime et coloniale*, leur nom générique serait *Mohaï* (1). D'après d'autres ce dernier nom serait *Anga-tapu* (2), mot d'origine tout-à-fait maori. Il en est de même de ceux cités par Forster, qu'on doit écrire ; *Ko-toma*, ou *Ko-to-mai*, *Ko-to-muri*, *Kohuru* ou *Kohuhu*, *Uma-riwha*, etc. (3), mais dont la véritable signification échappe.

(1) *Mohaï*, en Marquésan, signifie : sacrifier, sacrifice, offrir, offrande.

Mokai, en Maori, un pauvre homme.

Mokaïkaï, id., tête desséchée ; un oiseau ou reptile pris comme objet de curiosité.

(2) En Maori, *anga* signifie l'action de dériver, aller vers, tourner, etc. Ne serait-ce pas plutôt *whanga*, veiller, surveiller, protéger, ou encore mieux le mot un peu modifié de *whaka-tapu*, consacré, consacrée ?

(3) *Ko*, préfixe ; *toma*, lieu où les morts sont déposés ; et *to*, particule ; *maï*, ici, arbre.

Ko, préfixe ; *to*, particule ; *muri*, derrière, dernier, brise de vent.

Ko, préfixe ; *huru*, natte en peau de chien ; *huhu*, faire du bruit en bouillant.

Kohuru, en un seul mot, signifie tuer, massacrer, meurtre. *Kohuhu*, id., est un nom d'arbre.

Uma, poitrine, estomac, sein. *Riwha*, être réduit en copeaux, être rompu, brisé ; *rewa*, haut, élevé, mât de navire.

Le mot *mora hiena* a été évidemment mal entendu et mal

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

C'était donc ces statues que Beechey disait n'avoir pu être élevées par les habitants polynésiens, parce qu'ils n'auraient pu les façonner avec les instruments qu'ils possédaient, ni les ériger, sur les plates-formes qui les supportent, sans des apparaux qu'on n'a jamais trouvés parmi eux. Il croyait que leur résistance et leur poids seul auraient empêché leur érection ; mais c'est à tort, car au lieu d'être composées de masses lourdes et difficiles à travailler et à manier, ces statues n'étaient fabriquées, au contraire, qu'avec cette matière volcanique légère, appelée *lapillo*, ainsi que La Pérouse, le premier, l'a fait remarquer (1). On comprend dès lors que les nouveaux-venus, malgré leur peu de ressources apparentes, qui, du reste, comme on le verra, étaient plus grandes qu'on ne le croit généralement, pouvaient facilement travailler cette matière, tout comme ils savaient façonner le bois en divinités de toutes sortes. L'on comprend en même temps le grand nombre des statues trouvées, de même que le renversement de la plupart, déjà signalé en 1816 par Kotzebüe ; car par esprit d'imitation, et surtout par croyance religieuse, chaque tribu, ayant les matériaux sous la main, aura voulu sans doute avoir les siennes.

Mais dans quel but l'érection de tant de statues, dans une île si peu étendue ? Car aucune tradition n'a été conservée qui puisse aider à éclairer le passé. C'est naturellement la question que se sont faite tous les voyageurs, tous les ethnologues, et que tous ont résolue diversement. Ainsi beaucoup y ont vu des idoles : telle est, en particulier, l'opinion du missionnaire français Roussel, opinion que ne partage pas le commandant de la *Topaze*. Quant à nous, nous serions assez porté à y reconnaître des divinités protectrices, parfois dénommées d'après des circonstances de bien peu

écrit ; il n'est ni maori, ni marquésan, ni samoan, ni fatunien ; à Tahiti, *moora* signifie canard sauvage.

(1) Dans le rapport inséré dans la *Revue maritime*, c'est une lave grise compacte (trachyte) : lequel a raison ? La matière première serait-elle différente suivant les localités ?

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

d'importance, mais le plus souvent, sinon toujours, dans le but de rendre quelque chose sacré ou *tapu*.

Moërenhoüt, l'historien de l'Océanie, s'est procuré, chez les habitants d'une autre île peu éloignée de Pâques, l'explication de leur création : Nous allons la rapporter telle qu'il la donne, afin que l'on puisse juger.

Déjà cet observateur avait vu l'île de Pâques; il avait reconnu que ses habitants parlaient le même langage que ceux des îles plus occidentales, et qu'ils en avaient les mœurs et les usages, car son domestique marquésan causait et comprenait la langue de Pâques dès son arrivée. Quand il alla visiter la petite île Raïvavaï, située par 23°50' lat. S., et 151°12' long. O., il y trouva absolument les mêmes statues que celles de Pâques, et elles y étaient au même point de dégradation (1). Ce fut là qu'il apprit que ces statues étaient les *Tii-oni* et les *Tii-papa* (2) de la cosmogonie polynésienne, c'est-à-dire les génies du sable et des rochers du rivage, les protecteurs de la terre contre les usurpations de la mer, en un mot des espèces de dieux termes. Ce n'étaient point, dit-il, comme on l'avait pensé jusque là, des divinités du premier ordre, ni des monuments élevés

(1) Ce qui prouve que l'on avance à tort que pas un seul monument pareil aux statues de Pâques n'a été rencontré dans aucune île voisine, afin d'en conclure que les habitants primitifs de Pâques, n'étaient pas les ancêtres de ceux d'aujourd'hui. Seulement ces statues étaient un peu moins grandes. Les traits de la figure étaient aussi bien exécutés ; les oreilles étaient énormes et percées, et tout le bas du corps informe. Elles étaient, comme à Pâques, Libuaï (23°43' et 151°42') Pitcairn, Tupuaï, etc., montées sur des plates-formes aux extrémités des terres basses.

(2) *Oni* n'est pas maori, mais il signifie, en Tahitien, le mâle des bêtes, oiseaux, insectes, poissons, etc. Ce doit être le mot *one*, tahitien, marquésan ; *one one* et *onepu*, maori, signifiant sable, terre du rivage. *Papa*, rocher, stratum de rocher, etc., en Tahitien, et en Marquésan ; à la Nouvelle-Zélande, terre contestée, éclat, fondement, etc.

Tii, en Tahitien, pour *Tiki*, en Maori, image, poteau, marquant un lieu *tapu*, consacré. C'est aussi le nom du premier homme ou du père des hommes, d'après la tradition maori.

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

à la mémoire des grands hommes, mais simplement des *Tii* ou divinités inférieures, marquant les limites, et maintenant les droits des divers éléments, des dieux, des hommes, des morts et des vivants. Ces statues étaient très probablement érigées dans le seul but de perpétuer le souvenir des phénomènes les plus extraordinaires, des catastrophes les plus épouvantables connues dans le pays, comme la destruction du continent, par exemple, qu'il croit, ajoute-t-il, avoir surabondamment prouvée.

Divinités tutélaires ou non, perpétuant ou ne perpétuant pas les évènements extraordinaires, les statues de l'île de Pâques devaient au moins avoir, nous en sommes convaincu, les mêmes attributions que celles rencontrées dans une foule d'autres îles de la Polynésie, et que les poteaux sculptés, plantés partout autrefois dans l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande, par les premiers émigrants de l'Hawahiki, qui les appelaient aussi *tiki* : on voit donc encore que c'était un nom polynésien. Aussi, quoique les Polynésiens des grands archipels, tels que celui de la Société, n'en aient pas présenté la moindre trace à l'arrivée des Européens, nous croyons qu'il faut reconnaître qu'un pareil fait est plus favorable à une origine polynésienne des statues de Pâques qu'à toute autre origine.

Loin donc de croire, comme Beechey l'a dit, qu'il y avait impossibilité matérielle d'attribuer l'érection de ces monuments aux Polynésiens trouvés à Pâques par Roggeween ; loin donc de les regarder, avec le premier, comme l'ouvrage d'une race d'hommes différente de celle qui occupe encore aujourd'hui cette île, et qui aurait disparu à la suite de quelque catastrophe, nous croyons, pour toutes les raisons précédemment indiquées, que ce sont les ancêtres polynésiens des habitants actuels qui ont eux-mêmes élevé les statues en question. Mais, nous le reconnaissons, à moins d'admettre la venue de quelque pirogue mélanésienne, ou de quelques individus de cette race avec les Polynésiens, il n'est pas facile d'expliquer l'usage des oreilles largement percées, celui de la poterie, et peut-être aussi la teinte plus foncée de la peau des habitants de Pâques, comparée à

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

celle des habitants des principaux archipels polynésiens.

Un fait, bien important à signaler touchant ces statues, c'est leur existence sur les seules petites îles qui s'étendent de l'Ouest à l'Est, à la limite sud de la Polynésie, c'est-à-dire sur les îles qui semblent être, dans cette direction, la limite extrême de l'Océan Pacifique. Ce n'est que là, en effet, qu'elles ont été rencontrées, puisque jamais, depuis leurs premières visites, les Européens n'ont eu l'occasion d'en voir dans les grands archipels, tels que les îles de la Société, Samoa et Tunga, là même où il semble qu'on aurait plutôt dû les trouver. Nous l'avons déjà dit, c'est sur Pitcairn, Raïvavaï, Tubuaï et Libuaï ou Broughton, que l'on a vu des statues en pierre (1).

Moërenhoüt explique cette absence sur les grands archipels en supposant qu'elles y ont existé ; mais que, sans attendre, comme dans les petites îles, leur détérioration par vétusté, on les a fait disparaître à mesure que la civilisation polynésienne a perdu de son développement. Il devait, en effet, trouver cette explication suffisante, puisqu'il admettait l'existence en Polynésie d'une antique civilisation plus étendue que celle trouvée par les premiers navigateurs : il concluait donc naturellement que la disparition des statues n'avait pu provenir que de l'état de barbarie dans lequel la race était tombée plus tard. Mais n'en aurait-il pas été de même dans les petites îles ? Est-ce que là aussi cette civilisation n'avait pas dû aller en baissant comme dans les

(1) Pitcairn, 25° 02' et 130° l. O. Green., découverte par Carteret en 1767.

Raivavaï, 23°50' et 151°12' l. O. Green., découverte par Gayangos en 1775.

Tubuaï, 23°25' et 151°40' l. O. Green., découverte par Cook en 1777.

Libuaï, 23°43' et 151°42' l. O. Green., découverte par Broughton en 1791.

Broughton (W. Robert), commandant le brick *Chatam*, conserve de Vancouver, découvrit les îles Chatam, les Snares ou Knight et Libuaï, cette dernière le 23 décembre 1791, sans la dénommer. Voir relation du capitaine Broughton dans *Voyage de Vancouver*, vol. I, p. 109.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

grands archipels ? Pourquoi les premiers observateurs y ont-ils retrouvé ces monuments encore debout ? Néanmoins il est possible que Moërenhoüt ait raison ; mais à cette explication nous aurions préféré quelque fait positif et, plus particulièrement, l'indication de la nature des pierres ayant servi à la confection des statues : car, suivant cette nature, on aurait pu comprendre la détérioration plus ou moins prompte dans un lieu plutôt que dans un autre.

Plus on réfléchit à ces monuments, plus on doit être porté à croire qu'ils ont été façonnés à une époque assez reculée, soit qu'elle ait suivi de près quelque grand cataclysme, soit qu'elle soit celle des grandes migrations polynésiennes, dues, comme on verra, au besoin de fuir l'extermination dans le pays même d'origine, et qui probablement sont plus anciennes qu'on ne pense. Mais quelle que soit cette époque, ces statues ont été, à notre avis, presque certainement façonnées, d'abord par une même race, puis par une race plutôt polynésienne qu'américaine ou mélanésienne. Car, malgré ce qu'ont dit quelques écrivains, les Péruviens ressemblent aux habitants de Pâques moins par ces statues que par les restes d'édifices en grandes pierres polies qui existent aussi, et qui existaient surtout en grand nombre, dans les grands archipels de la Polynésie, à l'arrivée des premiers navigateurs européens (1).

Non seulement nous croyons que ces statues ont été faites par les premiers Polynésiens entraînés jusque là, et par leurs successeurs, mais nous croyons, en outre, que si les Maori ne formaient pas à eux seuls ces Polynésiens, ils en étaient au moins les plus nombreux et les maîtres, puisque la plupart des mots connus de la langue de Pâques, et particulièrement ceux des monuments, sont des mots maori. La religion, ou plutôt les prêtres qui guidaient les émigrants, et qui étaient généralement leurs chefs, pour les

(1) Ces pierres sont bien, en effet, des pierres polies, mais elles l'ont été par la mer seulement ; les indigènes les tiraient du rivage pour élever leurs plates-formes, entourer leurs places publiques, etc.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

raisons que nous ferons connaître quand nous chercherons à expliquer les émigrations de l'Hawahiki, auraient été, suivant nous, les promoteurs de cette espèce de manie d'ériger partout des statues sur l'île de Pâques : nous n'en voulons d'autre témoignage que la forme du bonnet posé sur la tête de chacune d'elle : cette forme est encore aujourd'hui celle du bonnet qui distingue tous les prêtres des îles Marquises, et qui a existé aussi dans l'archipel des îles de la Société et ailleurs. Mais, sans l'abondance de la pierre propre à façonner ces statues, on n'y eût certainement pas tant songé, et l'on se fût borné probablement, comme dans les autres archipels polynésiens, à les faire en bois. Il est d'ailleurs supposable que les Marquésans ont dû prendre part à la confection de ces statues, car, en outre de la forme du bonnet que nous avons signalée, ils savaient travailler et façonner des divinités avec la pierre la plus dure. Ces divinités existaient encore dans plusieurs de leurs *marae*, lors de notre séjour aux îles Marquises ; mais celles en bois étaient surtout nombreuses dans tous leurs temples. Il en était de même dans les temples des Néo-Zélandais, ainsi que dans leurs *pa* ou forteresses. On sait du reste que les Néo-Zélandais savaient parfaitement façonner la pierre, puisqu'ils étaient parvenus à sculpter le jade vert.

L'île de Pâques n'a pas seulement présenté que des statues aux voyageurs : on y a trouvé aussi des demeures souterraines en pierres. Ces souterrains furent d'abord vus par Cook, qui les prit pour des tombeaux ; mais La Pérouse reconnut que c'étaient des maisons d'habitation, maisons alors inhabitées. Comme aucun Polynésien ne paraît aujourd'hui se faire des demeures souterraines, en pierres surtout, et que de pareilles maisons n'ont guère été retrouvées qu'en Asie, au Mexique et au Pérou, où, comme on sait, les premiers conquérants ont constaté l'usage du ciment et l'art de tailler les pierres, on ne manqua pas d'en conclure que ces maisons prouvaient, encore plus que les statues, l'existence antérieure à Pâques d'une population non polynésienne, qui y était arrivée de l'un des

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

lieux designés, et, naturellement, plutôt du Pérou que des autres.

Il faut convenir que le cas serait embarrassant, puisqu'aucun archipel polynésien n'a offert pareil usage, (1) si l'on ne savait pas que tel était, et que tel est encore l'usage des Néo-Zélandais, qui n'ont point adopté les coutumes de leurs maîtres. On verra plus tard que tous leurs magasins de vivres étaient pratiqués sous terre, l'expérience leur ayant appris que c'était le meilleur moyen de les mettre à l'abri des rats et des voleurs. Les maisons vues par La Pérouse et Cook avaient-elles donc ce but ? Nous n'oserions l'affirmer ; mais après toutes les autres analogies signalées entre les habitants de Pâques et les Néo-Zélandais, nous serions assez porté à le supposer.

Toutefois nous sommes forcé de penser différemment pour les 80 maisons en pierres, parfaitement conservées, que les derniers explorateurs de l'île de Pâques ont trouvées à la pointe Sud. Evidemment ces maisons, si elles sont composées, comme on le croit, de pierres taillées, n'ont pu être élevées par des Polynésiens, qui eux, d'après tous les monuments que nous avons vus, ne savent construire qu'à la manière des Étrusques, c'est-à-dire entasser avec art de grandes pierres, soigneusement choisies, pour former des plates-formes, des espèces d'autels ou temples, etc., comme nous en avons vu un si grand nombre dans les îles Marquises. Mais ces maisons sont-elles bien construites en pierres taillées? Nous regrettons de n'avoir pu en observer aucune figure, car nous aurions pu dire si elles ressemblent aux monuments des autres îles de la Polynésie. Autrement, la seule conclusion possible, à notre avis, c'est qu'elles ne seraient que le résultat d'un travail Européen, fait dans l'intervalle des visites de Roggeween et de Cook. On n'ignore pas, en effet, que plusieurs îles Polynésiennes, et particulièrement les

(1) Nous avons vu plus haut (vol. I, p. 386), que le capitaine Mackay a trouvé, dans le groupe Fanning, des pierres taillées, des caveaux maçonnés, des restes de maisons, etc., et qu'il en était de même à Malden.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

îles Mangareva, ont offert aux voyageurs des restes de maçonnerie qui ne permettent pas de douter de la venue d'Européens, à une époque probablement voisine du voyage fait à ces îles, en 1770, par Gonzalès. Pourquoi les Espagnols, plus voisins encore de l'Ile de Pâques, n'y auraient-ils pas tenté un instant quelque établissement (1)?

Quant au parapet en pierres de 330 pieds de long sur 320 de large, que La Pérouse a vu, sans vouloir nier qu'il puisse aider à prouver le fait d'une civilisation antérieure, ainsi qu'on l'a dit, il est certain qu'on en a rencontré un trop grand nombre de pareils dans toutes les îles Polynésiennes, et particulièrement aux Marquises, pour que son existence soit bien significative. Tous ces parapets ou plates-formes sont en pierres roulées par la mer, assemblées avec soin, et on en a même trouvés à Malden, enfouies sous une couche de guano, en même temps que des plates-formes, des maraë, des fosses profondes et des puits creusés dans le corail (2). On verra, quand nous parlerons de Tahiti, que ces plates-formes existaient également dans cette île, mais que, partout, les pierres, lisses surtout à la surface apparente, n'étaient que superposées avec habileté sans le moindre ciment. Le parapet cité par La Pérouse ne prouve, à notre avis, qu'une seule chose, c'est qu'à une époque antérieure, la population de l'île avait dû être bien plus considérable qu'elle n'était à son passage. C'est à la même conclusion que mène la vue des *tohua* (3), de ces grandes places si curieuses et si désertes aujourd'hui, dans les îles Marquises, où la population a aussi tant diminué, quoiqu'elle n'ait rien changé à ses mœurs et à ses croyances et

(1) On sait que ce fut de 1772 à 1774 que les Espagnols essayèrent de coloniser Tahiti en y laissant quelques missionnaires, repris ensuite par eux. (Voir la relation de ces deux voyages dans les *Archives de la marine espagnole*, Madrid : Bonechea, 1772-1773.)

(2) Voy. ci-dessus, vol. I, p. 386.

(3) *Tohua*, pavés elevés.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

qu'elle soit encore, au physique, absolument celle que Mendana y a trouvée en 1595.

Il en est de même encore des maraë que Beechey a vus à Pâques en 1826 : leur existence prouve plutôt une origine polynésienne, car ils n'ont pas été retrouvés dans quelques îles polynésiennes seulement, mais dans toutes, aussi bien dans les îles de la Société, Marquises, Sandwich, que dans les îles Samoa, Tunga et à la Nouvelle-Zélande.

Il n'est pas enfin jusqu'à la croyance que leur pays d'origine se trouvait dans l'Ouest de leur île, qui ne vienne attester que les habitants de Pâques étaient des Polynésiens.

En résumé, toutes les données acquises établissent nettement que, depuis les premières visites européennes, au moins, jusqu'à ce jour, on n'a trouvé sur l'île de Pâques qu'une population présentant tous les caractères extérieurs, moraux et intellectuels, et même jusqu'au langage de la race polynésienne. C'est ce que sont venus confirmer les quatre crânes de cette île rapportés par le chirurgien-major de la *Flore*, M. Fournier, et offerts par lui à la Société d'anthropologie. Ces crânes ont été trouvés par M. Fournier à la surface du sol ; ils gisaient, avec d'autres ossements humains, près de quelques groupes de statues, et formaient une sorte d'ossuaire dont il n'a pu connaître l'origine ; « mais, ajoute-t-il, ils appartiennent sans conteste à la population polynésienne qui a peuplé l'île à une époque indéterminée (1). » De son côté, M. Topinard, après avoir examiné ces crânes, déclare que « la série polynésienne et celle de l'île de Pâques se ressemblent ; elles répondent à la même race mésaticéphale, à bosses pariétales développées. La glabelle est identique, la face est largement développée au niveau des pommettes ; le prognathisme est faible ainsi qu'on le retrouve dans les races polynésiennes. » Enfin, il écrivait ailleurs : « Il est incontestable que les quatre crânes de l'île de Pâques sont polynésiens (2).

(1) *Bulletins de la Société d'anthropologie*, 1873, p. 436.

(2) *Bulletins*, 1873, p. 436 ; *Revue d'anthrop.* p. 371, et lettre particulière, juillet 1876.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Quant à la construction des monuments trouvés dans cette île, rien n'autorise la croyance en une race différente et préexistante à l'arrivée des Polynésiens. La plupart de ces monuments sont ceux que les Polynésiens savaient construire et qu'on a retrouvés dans les îles polynésiennes ; si les statues semblent faire exception, tout autant du reste qu'elles diffèrent de celles du continent américain, c'est que là seulement les Polynésiens ont trouvé, comme dans les îles qui présentent de pareilles statues, les matériaux qui leur ont permis de les façonner. Il n'y aurait donc, en somme, que les maisons en pierres, si ces pierres sont véritablement des pierres taillés, qui seraient favorables à la venue d'étrangers dans l'île de Pâques ; mais ces étrangers auraient pu être certainement plutôt des Européens que des Américains-Péruviens, puisqu'on sait parfaitement aujourd'hui que les Espagnols s'y sont présentés avant Cook et de La Pérouse. Mais, nous le répéterons, il reste à savoir si ce sont bien des pierres taillées, au lieu de simples pierres polies, qui composent ces maisons.

A moins donc de supposer que l'île de Pâques faisait partie, comme l'ont soutenu quelques écrivains et particulièrement le comte Carli, d'un continent qui a été submergé, et que ses habitants étaient autochthones, il faut presque nécessairement reconnaître que la population de cette île provenait des îles actuellement appelées polynésiennes et que, par conséquent, elle n'avait pu arriver à Pâques qu'à la suite de migrations ou plutôt d'entraînements causés par des vents de la partie de l'Ouest (N.-O). Si aujourd'hui les habitants de cette île ne peuvent, pas plus que ceux des Mangareva, dire exactement de quelle terre étaient venus leurs ancêtres, il n'est pas moins vrai qu'ils ont la croyance, pareille à celle de tous les archipels précédemment examinés, que la contrée d'origine se trouve située plus à l'Ouest que leur île, et qu'ils ne l'appellent pas autrement que les habitants de ces archipels, c'est-à-dire : *Avaiki*. Cela seul montre que leurs ancêtres étaient venus de la patrie commune à tous les Polynésiens, patrie dont nous espérons pouvoir déterminer plus tard la véritable

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

situation, si différente de celle que l'on a supposée jusqu'ici.

Nous savons bien cependant que les missionnaires français mettent encore en doute une pareille origine, et qu'ils s'appuient sur la découverte faite par eux, à l'île de Pâques, d'une écriture hiéroglyphique et phonétique, dont le principe serait analogue à celle des Égyptiens, d'après MM. A. de Longpérier et A. Maury (1). Suivant M. Pinart, au contraire, c'est en Malaisie qu'il faudrait chercher ces affinités, et des inscriptions de même nature, encore inédites, auraient été rencontrées à la côte de Macassar (2). Mais nous ne voyons guère ce qui a pu motiver une pareille conclusion. En quoi consiste, en effet, cette fameuse écriture hiéroglyphique ? En trois planches en bois de Toromiro (3), sur lesquelles sont gravés, sur les deux côtés, des dessins représentant des hommes, des animaux et des poissons. Ces planches sont, dit-on, appelées « Bois parlants » par les indigènes.

Mais, ainsi que le dit l'auteur du rapport inséré dans la *Revue coloniale*, les indigènes ne connaissent rien de ce que contiennent ces bois, et n'ont aucune idée de leur objet ; en outre, d'après des renseignements pris à Tahiti auprès des habitants de l'île de Pâques qui s'y trouvaient lors du passage de la *Flore*, renseignements fournis sans doute par le P. Roussel, ces bois gravés seraient assez récents. Le dernier habitant qui écrivait et lisait ces signes n'existait plus, dit-on, à cette époque : il fallait peut-être un peu s'y attendre. « Je n'ai pu savoir, ajoute le traducteur, ce que ces signes représentaient, et s'ils avaient trait à l'histoire du pays. On pense que ce sont des sentences

(1) Voyez de Longpérier, *Inscriptions polynésiennes* et *Revue d'Anthropologie*, 1875, p. 528.

(2) *Rev. d'Anthrop.*, *ibid.*

(3) Deux de ces planches se trouvent au musée de Santiago (Chili). On donne le nom de Toromiro à un arbre consacré, dont les feuilles sont employées dans les cérémonies religieuses ; on l'appelle aussi Amae.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

morales, des chants ou des prières aux idoles pour obtenir leur protection. Mais je crois que cette grande quantité de caractères ou de signes, sur une surface souvent relativement très grande, semble devoir signifier quelque chose de moins abstrait. »

Pour nous, nous serions assez disposé à partager la manière de voir de l'auteur de ces lignes ; mais cependant quand ces hiérogyphes auraient eu une signification beaucoup plus étendue pour l'inventeur et les initiés, nous n'en serions pas surpris, puisqu'on a retrouvé aux Marquises, ainsi que nous l'avons dit précédemment, jusqu'à des espèces de Quipos ; et que, comme on le verra, les Néo-Zélandais employaient un moyen pareil pour se communiquer des renseignements. Le sceptre rapporté par Sir Grey de la Nouvelle-Zélande est dans ce cas.

Nous nous bornerons seulement à faire remarquer que les bois parlants de Pâques ne paraissent représenter surtout que des animaux, des hommes, des oiseaux, des poissons, et que ces derniers sont encore aujourd'hui le seul tatouage de beaucoup d'îles, telles que les Paumotu et plus particulièrement Wllegen ; or, s'il fallait s'en rapporter à Roggeween, les habitants de Pâques, vus par lui, n'auraient pas eu d'autre tatouage. Cependant Cook et les Forster, comme tous les observateurs qui les ont suivis, en ont signalé un pareil, par l'étendue, à celui des Marquésans ou des Néo-Zélandais.

Peut-être pourrait-on se demander si ces bois n'auraient pas été tout simplement sculptés par quelque baleinier ou tout autre Européen, fixé pour un temps sur l'île ; car sans y croire, nous avons rencontré trop souvent, dans d'autres îles de la Polynésie, des objets de toute espèce, en bois, en ivoire, en fanons de baleine, etc., sculptés par eux, pour que cette question ne nous vienne pas à l'idée. Tous ceux qui ont navigué savent, du reste, combien les matelots américains, entre autres, sont habiles dans ce genre d'industrie. Mais que cela soit ou non, ce qu'il faut surtout ne pas oublier, c'est que, même d'après des habitants de l'île de

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Pâques, ces bois gravés ne dateraient que d'une époque moderne (1).

On n'en peut donc rien conclure, à notre avis, quant au peuple qui aurait précédé les Polynésiens dans l'Ile de Pâques, et nous persistons à croire que ceux-ci, et peut-être quelques Mélanésiens partis en même temps qu'eux, ou arrivés avant ou après eux, ont été les ancêtres des habitants actuels. Ce sont donc eux qui ont construit tous les monuments que l'on a signalés dans cette île, moins toutefois les maisons en pierres taillées, si vraiment elles existent.

Ainsi donc, pour dégager ce qui a trait à la question qui nous préoccupe, l'origine des Polynésiens, on voit que, depuis les îles Sandwich jusqu'à Pâques, toutes les données, tous les renseignements traditionnels, ramènent non-seulement vers l'Ouest, mais semblent désigner presque nettement les îles qui ont le plus contribué au peuplement des premières : ces îles sont celles de la Société, qui, en effet, se trouvent situées plus à l'Ouest que les cinq archipels que nous venons d'examiner. Si les Mangareva et Pâques sont moins explicites à ce sujet, c'est, on peut le supposer, que leurs traditions sont beaucoup moins connues. Mais que ce soit ou que ce ne soit pas là le véritable motif de l'ignorance dans laquelle les traditions de ces îles, parvenues jusqu'à nous, laissent quant à Tahiti, il suffit qu'elles placent le lieu d'origine des ancêtres dans l'Ouest, et qu'elles le désignent comme le font tous les autres archipels, pour qu'il soit permis de penser que si elles n'ont point voulu parler de Tahiti, elles l'ont fait, du moins, d'une île bien probablement voisine, placée absolument dans la même direction, et par conséquent plus occidentale encore, c'est-à-dire de Raiatea.

(1) On peut voir une de ces planches avec ses dessins dans le *Tour du Monde* du 24 avril 1876, p. 271 ; *Souvenir du Pacifique*, par Pailhès, enseigne de vaisseau.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

CHAPITRE CINQUIÈME

ILES TAHITI ET MANAIA

I

TAHITI.

Exposé général. — Vents régnants à Tahiti. — Caractères physiques des Tahitiens. — Couleur de leur peau.— Formes de leur tête et de leur nez. -- Type des habitants de Tahiti. — Leurs caractères crâniens. — Traditions relatives au peuplement de Tahiti. — Création du premier homme : Tii. — Création de l'île : Maui. — Lieu de provenance des Tahitiens : Oro. — Discussion sur le nom de ce chef déifié.— Discussion sur le mot Havaï. — Considérations linguistiques. — Tahiti n'était pas habitée par une race mélanésienne avant l'arrivée des émigrants polynésiens. — Preuves à l'appui de cette assertion. — Tahiti a été peuplée par Raiatea. — Chants Tahitiens.

Nous ne dirons ici absolument rien de l'histoire de Tahiti, si souvent entreprise depuis quelques années, et que nous avons écrite nous-même dans un travail encore inédit (1). Nous relaterons, mais sans les approfondir, les caractères physiques de la population : ces caractères sont suffisamment connus par tous les ethnologues ; mais nous

(1) *Documents sur Tahiti.*

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

nous bornerons, autant que possible, aux faits et aux traditions qui aident le plus à découvrir le véritable lieu d'origine des Tahitiens. Nous chercherons, comme nous l'avons fait jusqu'à présent, à élucider chemin faisant quelques-uns des points obscurs fournis par les traditions, et qui, croyons-nous, ont été trop facilement acceptés par les ethnologues.

Nous commencerons cette étude par dire quelques mots sur les vents régnants dans les îles de la Société : cette indication, qui est généralement assez peu connue, montrera la facilité des voyages entrepris autrefois par les habitants de ces îles ; elle aidera à faire mieux comprendre la possibilité des migrations de l'Ouest et du Sud-Ouest, vers l'Est et le Nord-Est et même vers le Sud.

Vents régnants a Tahiti. — La plus grande partie de l'année, de mai à octobre ou novembre, le vent est fixé entre l'E.S.E. et l'E.N.E. C'est le véritable alisé.

Les indigènes appellent :

Maoae le vent qui est presque N.E. ; c'est à tort que quelques voyageurs l'ont désigné sous le nom de *Maoai* ;

Tutuamuri, le vent d'E. modéré ;

Niufiti ou *Niuhiti*, le vent de N.E. ;

Faarua, un vent violent et orageux du N.E. et du N.

Haapiti, le vent de N.E.

Ces vents soufflent parfois avec beaucoup de force ; l'atmosphère alors est souvent obscurcie et il tombe de la pluie ; mais quand ils sont modérés, le ciel est clair et serein.

Le vent, quand il se rapproche davantage de la partie du S., S.E. et S.S.E, est plus doux et accompagné d'une mer tranquille.

Maraamu est le nom moderne du vent du Sud ;

Feeti, *Mataihaaputu*, d'autres noms de ce vent ;

Maraai est presque Sud, mais pas exactement ;

Matapapa est le vent du Sud avec nuages et pluie ;

Fetietie, vent fort de Sud ;

Tapatoa, vent du Sud violent et balayant tout sur sa route.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Aux époques où le soleil est à peu près vertical, c'est-à-dire aux mois de décembre et janvier, le vent et l'atmosphère sont très-variables ; mais il est très-commun de voir les vents à l'O.N.O., à l'O. ou au N.O. Les vents d'O., à cette époque, sont quelquefois violents, mais de courte durée, et parfois accompagnés de pluie et d'un temps variable (1).

Toerau est le nom du vent d'O. ou de N.O. ;

Ohiuhiu faarua, le nom donné au vent de N.O. qui s'élève doucement ;

Ohiuhiu pafaite, le commencement du même vent : d'après d'autres, c'est le commencement de la brise d'E. ;

Pafaite est le vent de N.O. à O. ;

Arafenua, fort vent d'O. ;

Aotoerau, léger vent d'O. ou de S.O.

En général, le *Toerau* est accompagné d'un ciel couvert, nuageux, et de fréquentes ondées de pluie. Quoiqu'il soit ordinairement modéré, il souffle parfois avec force, mais il ne dure guère plus de cinq à six jours sans interruption. C'est ce vent qu'emploient les habitants des îles dites sous le vent, c'est-à-dire à l'Ouest, pour aller aux îles qui sont au vent.

Les vents du S.O. et de l'O.S.O. sont encore plus communs que ceux de l'O. et du N.O., et quoiqu'ils soient généralement doux et interrompus par des calmes ou des brises d'E., ils amènent de temps en temps de fort grains. Dans ce cas, le ciel est couvert, nébuleux et pluvieux, et il est souvent accompagné d'éclairs et de tonnerre : on le nomme alors, *Puahetoa*.

Les vents de S.O. sont :

Taimaue, près du S.O. ;

Aeroraa, vent de S.O. ;

Arueroa, vent de S.O. avec beau temps ;

Anahoa, fort vent de S.O. : ce dernier succède fré quemment au *Toerau* ; il est tempêtueux comme le *Tapatoa* ; il

(1) Voy. Ellis, ouvr. cité, p. 487.

renverse les maisons et les arbres, surtout les cocotiers ; mais il dure peu.

Quand le vent se rapproche de la partie du Nord, il a moins de force, et s'il est tout-à fait du Nord on l'appelle ***Huatau.***

Les vents du Nord sont souvent tempêtueux ; ils le sont plus souvent que ceux du Sud, qui soufflent durant plusieurs jours, sans être dangereux, lors de la saison des vents variables.

Moërenhoüt (1) fait remarquer que les vents de S.E. et de N.E. soufflent souvent avec tant de force, tant de violence même, et qu'ils amènent une si grosse mer, que les indigènes n'ont alors d'autre ressource que de fuir devant la tempête : ces vents, dit-il, sont d'autant plus capables de les entraîner loin, qu'ils soufflent plusieurs jours de suite sans aucune variation. Puis, après avoir dit que depuis mai jusqu'en novembre les vents de S.E. sont dominants au Sud de la Ligne, il ajoute en note : « les vents d'E. et de N.E. règnent les autres mois ; mais il s'y joint alors, par intervalles, des vents d'O. et de N. qui ne soufflent guère que trois ou quatre jours sur trente. »

En somme, voici comment M. Philippe de Kerhallet a résumé les vents de cette partie de la Polynésie (2) : « Dans l'archipel de Tahiti les vents, en novembre et décembre et une partie de janvier, soufflent de l'O. et du S. O. ; ils sont coupés par des calmes, de fortes brises de l'E. et quelquefois par des grains qui donnent de l'orage et de la pluie. En décembre et janvier, le temps et les vents sont très-variables. »

Ajoutons que l'*Annuaire des Etablissements français de l'Océanie* (3) les résume ainsi : pendant les mois de janvier,

(1) *Voyages aux îles du Grand Océan*, p. 257.

(2) *Considérations générales sur l'Océan Pacifique*, 1856.

(3) *Annuaire des établissements français de l'Océanie et du protectorat des îles de la Société et dépendances.* — Papeete imprimerie du Gouvernement. — Paris, Challamel, libraire.

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

février, mars et avril, les vents soufflent plus particulièrement du N.E., du N. et du N.O. ; s'ils viennent à sauter à une autre direction, ce n'est que pour peu de temps, et ils reviennent bientôt osciller du N.E. au N.O. par le Nord. Pendant mai, juin, juillet et août, les vents oscillent entre le S. E. et l'E. En septembre, octobre, novembre et décembre, on a de fraîches brises de l'E.N.E. à l'E.S.E.

Aux marins d'apprécier l'exactitude de ces diverses assertions assez souvent contradictoires.

Nous ajouterons encore qu'à Tahiti, le Nord est désigné par *Apatoa* ; le Sud, par *Apatoerau* ; l'Est, par *te Hitia o te Ra*, le lever du soleil ; l'Ouest, par *te Tua o te Ra*, le coucher du soleil.

Enfin les mots suivants signifient :

Matairofai, vent frais avec mauvais temps et pluie ;

Harifenua, vent tempétueux ;

Mataparapu, tourmente ;

Nihoorie, vent agréable ;

Moereruraa, vent modéré avec temps clair ;

Arahea, calme.

Mais ce que nous voulons surtout faire remarquer, c'est qu'à la Nouvelle-Zélande, l'Est et l'Ouest sont désignés presque absolument dans les mêmes termes qu'à Tahiti : ainsi l'Est s'y rend par les mots *Whitinga o te Ra* ou seulement par *Rawhiti*, le lever du soleil : l'Ouest, par *Ka to te Ra*, le soleil se couche. Les deux autres points cardinaux diffèrent : *Kotia* et *Nota* sont employés à la Nouvelle-Zélande pour désigner le Nord et le vent du Nord ; *Tonga*, pour désigner le vent du Sud.

A cette occasion, nous dirons que les vents portent, à Tukopia, les noms suivants : Nord, *Fakatiu* ; Nord-Est, *Toerau* ; Est, *Tonga* ; Ouest, *te Baki* ; Sud-Ouest, *Tuaaru* ; Sud, *Parapu* ; Sud-Est, *Marifea*. La plupart de ces mots se rapprochent davantage de ceux de la Nouvelle-Zélande que de ceux de Tahiti. Mais nous devons faire remarquer que les noms analogues semblent, suivant les localités, être appliqués différemment, et que cela même a lieu dans une même île, selon l'écrivain qui les donne. Ainsi l'on verra,

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

lorsque nous donnerons les noms que portent les vents à la Nouvelle-Zélande, que, pour le missionnaire Taylor, *Tonga* est, dans cette contrée, le nom du vent de Nord-Est, tandis qu'ailleurs il en fait celui du vent de Sud, ainsi que le fait observer Dieffenbach.

CARACTÈRES PHYSIQUES DES TAHITIENS (1). — Nous avons déclaré, au commencement de ce chapitre, que nous ne dirions que peu de mots des caractères physiques des Tahitiens. Nous pourrions, en effet, nous borner simplement à rappeler que ces caractères sont ceux des véritables Polynésiens. Mais néanmoins nous croyons devoir nous arrêter un instant à la couleur de la peau des indigènes, et surtout à la conformation de leur tête.

Presque tous les voyageurs ont avancé que les chefs sont plus blancs que le reste de la population, et l'on sait que Bougainville a été le premier à émettre cette opinion. Voici ce qu'il a écrit à ce sujet (2) : « Le peuple de Tahiti est composé de deux races d'hommes très-différentes, qui cependant ont la même langue, les mêmes mœurs, et qui paraissent se mêler ensemble sans distinction. La première, et c'est la plus nombreuse, produit des hommes de la plus grande taille : il est ordinaire d'en voir de six pieds et plus. Leurs cheveux, en général, sont noirs. La deuxième est d'une taille médiocre, a les cheveux crépus et durs comme du crin. Sa couleur et ses traits diffèrent peu des mulâtres, tandis que les autres ont de la ressemblance avec les Européens, et seraient aussi blancs, s'ils vivaient moins à l'air et au soleil. Aotourou est de la deuxième race, quoique son père soit chef de canton. »

Banks, le compagnon de Cook, était un peu moins explicite, car il dit (3) : « La différence que l'on remarque dans la taille et la couleur des habitants d'Otahiti, ferait croire que le peuple est composé de deux différentes races. Le

(1) Voir notre travail sur Tahiti, p. 177 et suiv.

(2) *Voyage autour du Monde*, Paris, 1771, p. 214.

(3) *Journal de son voyage*, trad. de Fréville. — Paris, 1772, p. 53.

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

teint de ces insulaires est de couleur bronzée, mais plus cl
que celui des indigènes d'Amérique. »

« Ferait croire », disait Banks quelques mois après Bo
gainville : or, comme on le verra ailleurs, tout prouve que l
population appartenait à une seule et même race, la rac
polynésienne.

Pour nous, nous avons trouvé que la couleur générale de la peau des habitants est celle du bois de Santal, avec toutes ses nuances, depuis celle la plus pure, le jaune clair, jusqu'à la plus foncée ; ces nuances, en effet, se trouvent, le plus ordinairement, la première chez les chefs, la seconde chez les hommes du peuple. Mais il est certain que la couleur claire n'appartient pas aux chefs aussi spécialement qu'on l'a cru. Nous pourrions citer, comme étant de nuance très brune, l'ancien régent Wata, et le chef Hitoti, quoique ce dernier fût le frère d'un homme qui, au contraire, était presque blanc ; nous pourrions citer également la reine Pomaré et sa mère : tous étaient plus foncés que Pataï, le frère d'Hitoti, que le mari actuel de la reine, et qu'un grand nombre d'autres petits chefs.

Aujourd'hui, rien n'est plus variable, rien n'est plus mêlé que la couleur des Tahitiens et des Tahitiennes ; mais ce qu'il faut remarquer, c'est que les moins mélangés sont moins bruns que les habitants des îles Hawaii, quoique leur île soit à la même distance de l'Équateur.

C'est la forme de leur tête qui, à notre avis, mérite surtout d'être signalée : cette forme est toute naturelle, quoiqu'on ne l'ait attribuée généralement qu'à la coutume qu'avaient autrefois, et qu'ont peut-être encore aujourd'hui, quelques Tahitiens, de modifier la tête de l'enfant à sa naissance. On sait trop ce qui a été dit sur ce sujet, à l'occasion des têtes des Algériens, des Mexicains, des Caraïbes, etc., pour que nous nous y arrêtions ; ce que nous voulons seulement démontrer, c'est que ce n'est point au massage qu'est due, à Tahiti, la forme de l'occiput, car si cette forme se montre chez les personnes dont la tête a été massée, on ne la rencontre pas moins chez celles qui n'ont pas subi cette opération.

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Nous avons connu de nombreux exemples pareils à ceux que nous allons citer ; mais nous ne citerons ici que ceux qui étaient à la connaissance de tout le monde dans la colonie, et que plusieurs personnes ont pu vérifier devant nous.

Le premier exemple est celui offert par l'enfant de M. Moërenhoût. Nous avions eu souvent l'occasion de parler avec ce dernier de la conformation particulière de la tête des Tahitiens, et il nous avait toujours soutenu que cette conformation était due, chez les indigènes, au massage employé par eux. Il n'avait pas voulu convenir avec nous que si nous parvenions à lui montrer une tête ainsi conformée, sans qu'on y eût contribué par ce moyen, il serait forcé de reconnaître que le massage n'était pas nécessaire pour que cette conformation fût produite. Son enfant présentait, en effet, l'aplatissement occipital d'une manière remarquable ; pourtant le père nous avait assuré qu'il avait pris toutes ses précautions pour empêcher qu'on ne le massât. La mère de l'enfant nous avait également juré que jamais ce massage n'avait été mis en pratique pour lui. M. Moërenhoût, en voyant cette conformation, qu'il n'avait pas remarquée jusque-là, quoiqu'elle fût très prononcée, crut alors devoir l'expliquer en disant qu'il était à supposer qu'on la lui avait donnée à son insu.

Le second exemple que nous citerons est celui qui nous a été offert par la tête de l'enfant de M. Dutaillis. Cet officier avait naturellement la même croyance que M. Moërenhoût, car c'était l'opinion générale à Tahiti ; comme il croyait en même temps que ce massage ne devait, ne pouvait pas être sans influence sur le développement de l'intelligence, il avait pris, nous disait-il, toutes les précautions pour empêcher qu'on y eût recours, et il était certain, ajoutait-il, d'y avoir réussi. Devant nous, la mère lui jurait que jamais, depuis l'expression de son désir, elle n'avait seulement songé à essayer de concourir à la conformation qui existait.

Bien que fort éclairé, cet officier n'avait pas remarqué, — ou s'il l'avait fait, il n'en avait pas saisi la conséquence, —

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

[illegible] la forme qu'on attribue [illegible] dès la naissance, [illegible] nous lui fîmes remarquer cet[te] [illegible] de son existen[ce] [illegible] : mais il nous sou[tint] [illegible] pas ce que nous voulion[s] [illegible] sa famille n'y avaient cependant [illegible] nous la priâmes de [illegible] avait été fait, mais elle [illegible] nous-même n'obtînmes en par[ticulier] [illegible] Pourtant, la tête était aplatie [illegible] forme de toit, à laquelle nous [illegible] était forcée : c'était une [illegible] cette forme se [illegible]

[illegible] ces deux cas, [illegible] présentés par [illegible] n'y répondre que [illegible] à fortiori devait- [illegible] par sang, puisque [illegible] tandis que, dans les [illegible] productives avait dû [illegible] à cette confor[mation] [illegible] apparente sur toutes [illegible] et cette preuve devait, il [illegible] suffisante.

[illegible] chez les indigènes, autant [illegible] pour celle des autres, et [illegible] quelques exemples [illegible] prouver que les moyens [illegible] être nécessaire pour produire cette con[formation] [illegible] en usage : les femmes de Tahiti, aujourd'hui, sont trop paresseuses pour qu'on puisse douter de leur assertion en pareille occasion.

Nous ajouterons que si, parmi les préjugés si nombreux de la population tahitienne, celui-ci s'est toujours conservé, il ne l'a été pourtant qu'avec cette indifférence qui gagne en tout les sauvages en contact avec les peuples civilisés. Les

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Tahitiens sont restés convaincus que le massage ancien était suffisant pour expliquer la forme actuelle de leur tête ; mais il est douteux que l'expérience serve de guide à leur conviction, car il est rare aujourd'hui, d'après eux-mêmes, qu'ils aient recours à cette opération (1).

Puisque nous parlons de la cause à laquelle est attribuée la forme de la tête des Tahitiens, disons encore que, s'il fallait en croire Moërenhout et quelques autres voyageurs, tous les Océaniens n'auraient le nez généralement si large ou plat que par suite du soin pris de l'épater dès la naissance. Mais, de même que les fortes et longues oreilles de ces peuples sont évidemment le résultat naturel de leur organisation, de même le nez ne doit qu'à celle-ci d'être si aplati ; car, qu'on le comprime ou non, il a toujours cette conformation.

Après cela, nous résumerons de la sorte les caractères physiques des Tahitiens, si longuement décrits par nous ailleurs.

Le corps est bien fait, possédant le plus ordinairement de belles proportions, avec tendance à l'embonpoint.

La physionomie est douce, avenante, joviale, et le sourire effleure volontiers leurs lèvres ; mais, quoique le front soit assez souvent bien développé et parfois même beau, il nous a paru qu'il était plus généralement bas.

Les yeux sont ordinairement grands et d'une grande douceur ; les sourcils sont noirs comme les yeux.

Les pommettes, chez la plupart, sans faire saillie comme chez quelques peuples, sont cependant plus saillantes que chez les Européens.

Chez les Tahitiens, ce sont les lèvres et le nez qui se rapprochent davantage des mêmes parties chez le nègre. Toutefois, des chefs tels que Pafai, Paite et le mari de la reine Pomaré, avaient le nez pareil à ceux des îles Marquises, où les nez aquilins sont communs, quoique à large base ; mais il n'est pas moins vrai que la majorité même des chefs a le nez plus ou moins épaté, écrasé. Cet aplatissement

(1) Voy. nos *Documents sur Tahiti*, p. 120.

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

n'est pas aussi prononcé que chez le nègre, mais il l'… peu près comme chez les métis indo-espagnols du Cen… Amérique. Cette forme du nez donne de la bonhomie … physionomie quand le front n'est pas trop bas ; il ne … semble pas mal à celui qu'on accorde à Rabelais, et ce n'… certainement pas le seul rapprochement qu'il y ait à fa… entre lui et les Tahitiens. Il est vrai que c'est surtout p… les narines qu'il s'en rapproche le plus.

Les parties les plus laides d'un visage tahitien sont le… oreilles, qui sont trop fortes, mais qui doivent parfaitemen… remplir leur usage, si pour cela il ne faut que de l'épaisseu… et une grande étendue. Sans ces oreilles, et sans la forme du nez, les visages seraient à peu près ceux des Européens qui ont la figure arrondie.

Quoiqu'il soit assez prononcé, le volume des lèvres n'a d'ailleurs rien de choquant : celles-ci n'ont que ce qu'il faut pour indiquer la sensualité.

Ce que les Tahitiens, comme tous les Océaniens, ont de moins avantageux, c'est l'ampleur de leurs pieds qui, de même que celle de leurs oreilles et de leur bouche, et même de leurs yeux, est relativement plus grande que chez les autres peuples : cette différence seule suffirait à les distinguer des Araucans et des Mexicains, de qui quelques écrivains les ont cru provenir, et chez lesquels les pieds, aussi bien que les mains, et probablement autre chose, (car le nez aussi est petit), sont remarquables par leur petitesse.

En résumé, ainsi que nous l'avons écrit ailleurs, si nous avions à dire quel est le rang que nous assignons aux Polynésiens d'après leur beauté, nous placerions en première ligne les indigènes des Marquises et, peut-être, sur la même ligne, les habitants de Tukopia. Après eux viendraient les Samoans et les insulaires de la Nouvelle-Zélande, des Mangareva, des Tunga et des Sandwich ; les Tahitiens n'auraient qu'un rang intermédiaire, sinon le dernier. Mais, après les femmes des îles Marquises, les leurs tiendraient le premier rang, moins par leur formes, que par leur douceur, leur air plus avenant, plus affectueux, etc.

Ajoutons encore que, pendant notre long séjour à Tahiti,

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

nous avons pu nous convaincre que le type de la nation est moins agréable, moins gracieux que celui qui résulte du croisement avec les Européens et surtout avec les Américains, mais qu'il est plus beau, plus mâle, et qu'il se rapproche davantage, lorsqu'on l'étudie, de celui que possèdent les Nouveaux-Zélandais. De même l'ancien langage tahitien, tombé complètement en désuétude depuis bien longtemps, et qui n'était connu que des chefs et des prêtres à l'arrivée des Européens, n'était très probablement, comme on verra, que celui des Nouveaux-Zélandais actuels.

Pour donner une idée exacte du type tahitien, nous croyons qu'il suffira d'indiquer ici les portraits de la reine Pomaré, celui de la mère de madame Salmon, descendante directe des rois légitimes, ceux des chefs Tati, Upufara et autres, et particulièrement le portrait de femme, un peu embelli par le nez et les lèvres, qu'on trouve à la page 149 du *Voyage autour du monde* d'Elie Léguillon. Le portrait qui le précède, dans le même volume, est sans doute parfaitement ressemblant, mais ce n'est qu'une métisse de Tahitienne et d'Américain, laquelle est devenue la femme du chef tahitien Tariirii qu'on a pu voir en France avec l'amiral Bruat. Si les yeux étaient un peu plus grands, les lèvres tant soit plus apparentes et le nez légèrement plus large aux ailes, il n'y aurait absolument rien à dire ; mais enfin, tels que sont ces deux portraits, ils montrent nettement les différences qui séparent la métisse au premier degré de l'indigène pur sang.

Nous ajouterons, pour compléter ces courtes observations sur les caractères physiques des habitants des îles de la Société, que, d'après M. Broca et les anthropologistes modernes, l'indice céphalique moyen des Tahitiens est de 76.18, leur indice nasal de 51.50 et leur indice orbitaire de 92.02. M. Topinard a trouvé leur prognathisme égal à 26.80. Ces caractères crâniens sont donc sensiblement ceux de tous les Polynésiens en général.

Pourtant le Dr G. W. Spengel, dans son étude sur les

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

crânes polynésiens (1), après avoir constaté que la capac
crânienne est en général considérable, 1535.7 centimèt
cubes en moyenne, avance que leur indice céphalique var
avec une grande régularité de l'Ouest à l'Est : aux Tong
on trouverait la brachycéphalie (80 à 87) ; à Tahiti et au
Marquises la méso-brachycéphalie (77 à 78.9) ; aux Paumo
la dolichocéphalie. Il en serait de même pour l'indice d
hauteur qui varierait dans le même sens. M. Spengel e
conclut que deux races différentes se sont trouvées en contact, l'une dolichocéphale et mélanésienne, l'autre brachycéphale et polynésienne : les mésaticéphales résulteraient de ce croisement.

Mais il faut remarquer que cette décroissance de l'indic
céphalique n'est pas aussi régulière que l'affirme le savant allemand. Aux Marquises, par exemple, l'indice céphalique moyen mesuré par M. Broca est de 75.68, et M. Spengel lui-même, dans ses tableaux, divise les crânes d'hommes de Nuku-Hiva en deux séries, l'une de 79.9, l'autre de 73.7. À la Nouvelle-Zélande, à l'extrémité opposée, l'indice céphalique des Maori a été trouvé égal à 75 par M. Barnard Davis. Il existe donc chez les Polynésiens les mêmes variations crâniennes que l'on constate chez toutes les races humaines, mais ces variations ne semblent pas suivre une progression régulière de l'Ouest à l'Est.

PEUPLEMENT DE TAHITI. — Tahiti, comme on sait, est l'île la plus orientale du groupe appelé Îles de la Société (2). C'est cette île que d'Urville disait avoir été la première occupée par les Polynésiens, venant, suivant une première opinion, de l'occident et même de l'Asie (3), et, suivant une dernière, d'un continent submergé (4) placé dans le Sud-Est ; c'est

(1) *Revue d'anthropologie*, 1877, p. 157.

(2) Ce nom a été donné pour la première fois par Claret de Fleurieu.

(3) *Mémoires sur les îles du Grand Océan*, p. 18.

(4) *Philologie de l'Astrolabe*.

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

encore la même île qu'il disait avoir fourni les colonies qui sont allées peupler la plupart des autres îles polynésiennes, et particulièrement les Sandwich et la Nouvelle-Zélande, bien que dans son *Voyage pittoresque* (1), il eût avancé, au contraire, que c'étaient les Sandwich qui avaient peuplé Tahiti.

Sans nous arrêter ici à ces contradictions qui sont sans importance pour la question que nous cherchons à résoudre, et dont l'appréciation sera mieux placée ailleurs, nous dirons de suite que si les traditions tahitiennes sont contradictoires aussi, comme presque toujours, la plupart s'accordent cependant à faire venir les ancêtres des Tahitiens actuels d'une terre placée plus à l'Ouest que Tahiti : cette terre, comme on va voir, est l'île Raiatea, l'une des îles les plus occidentales de l'archipel de la Société ; elle n'est éloignée de Tahiti, dans l'Ouest, que d'environ cent milles.

La plupart des faits et des traditions, en effet, viennent appuyer cette croyance ; jusqu'au nom même de Tahiti établit que les premiers colons de cette île venaient d'une autre contrée, puisque ce nom signifie, en Tahitien : « transplanter, ôter une chose de sa place. »

Toutefois, avant de rapporter les traditions qui appuient le plus cette opinion, qu'il nous soit permis d'indiquer celle qu'avaient les Tahitiens touchant la création du premier homme. Nous hésitons d'autant moins à le faire, que cette tradition montre davantage l'analogie de croyance des Tahitiens et des Néo-Zélandais.

Comme la plupart, cette tradition a été rapportée par Ellis (2) ; elle établit que c'est le dieu Taaroa qui fit le premier homme avec l'Areau, c'est-à-dire avec de la terre ou du

(1) Art. Sandwich. *Considérations historiques.*

(2) « L'origine des insulaires de Tahiti et des autres archipels de l'Océan Pacifique, dit Ellis, est un mystère ; diverses circonstances portent à supposer que c'est le continent américain qui les a peuplés. »

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

crânes polynésiens (1), après avoir constaté que la capacité crânienne est en général considérable, 1535.7 centimètres cubes en moyenne, avance que leur indice céphalique varie avec une grande régularité de l'Ouest à l'Est : aux Tunga on trouverait la brachycéphalie (80 à 87) ; à Tahiti et aux Marquises la méso-brachycéphalie (77 à 78.9) ; aux Paumotu la dolichocéphalie. Il en serait de même pour l'indice de hauteur qui varierait dans le même sens. M. Spengel en conclut que deux races différentes se sont trouvées en contact, l'une dolichocéphale et mélanésienne, l'autre brachycéphale et polynésienne : les mésaticéphales résulteraient de ce croisement.

Mais il faut remarquer que cette décroissance de l'indice céphalique n'est pas aussi régulière que l'affirme le savant allemand. Aux Marquises, par exemple, l'indice céphalique moyen mesuré par M. Broca est de 75.68, et M. Spengel lui-même, dans ses tableaux, divise les crânes d'hommes de Nuku-Hiva en deux séries, l'une de 79.9, l'autre de 73.7. A la Nouvelle-Zélande, à l'extrémité opposée, l'indice céphalique des Maori a été trouvé égal à 75 par M. Barnard Davis. Il existe donc chez les Polynésiens les mêmes variations crâniennes que l'on constate chez toutes les races humaines, mais ces variations ne semblent pas suivre une progression régulière de l'Ouest à l'Est.

Peuplement de Tahiti. — Tahiti, comme on sait, est l'île la plus orientale du groupe appelé Iles de la Société (2). C'est cette île que d'Urville disait avoir été la première occupée par les Polynésiens, venant, suivant une première opinion, de l'occident et même de l'Asie (3), et, suivant une dernière, d'un continent submergé (4) placé dans le Sud-Est ; c'est

(1) *Revue d'anthropologie*, 1877, p. 157.

(2) Ce nom a été donné pour la première fois par Claret de Fleurieu.

(3) *Mémoires sur les îles du Grand Océan*, p. 16.

(4) *Philologie de l'Astrolabe*.

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

PAGE NOT AVAILABLE

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

sable rouge, et que cet homme était appelé Tii (1). Or, rapprochement curieux, et qui prouve au moins l'origine commune de cette tradition et de celle de la Nouvelle-Zélande sur le même sujet, les Nouveaux-Zélandais disent, eux aussi, que le premier homme a été fait avec une terre rouge malaxée avec son propre sang, ou seulement avec l'eau ocreuse des marais, par Tiki, deuxième fils de la terre et du ciel, d'après les légendes Maori (2). Il n'y a absolument d'autre différence que celle du nom du créateur : Taaroa à Tahiti, et Tiki à la Nouvelle-Zélande. Tii, en effet, n'est bien certainement que le mot Tiki de la Nouvelle-Zélande et des Marquises ; c'est ce que montre le dictionnaire tahitien des missionnaires anglais, d'après lequel Tii, dans les îles de la Société, est le nom du premier homme. Donc ce n'était pas seulement un esprit, comme quelques écrivains l'ont dit, mais bien un être humain, le premier créé par le dieu Taaroa suivant les Tahitiens, et, suivant les Nouveaux-Zélandais, par Tiki, le dieu créateur des hommes. On a vu que celui-ci passait également aux îles Marquises pour les avoir créés, et que c'était en outre le nom du premier colon qui était venu se fixer à Nuku-Hiva, de même que c'était lui qui passait pour avoir porté les premières patates à l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande.

Ne pouvant entrer ici dans les développements qui seraient nécessaires à cette occasion, nous nous contenterons de faire remarquer, en passant, que non-seulement ces traditions prouvent, par leur analogie, que l'une dérive de l'autre, mais qu'il est même probable que la première vient de la seconde plutôt que la seconde de la première, comme on l'a cru. La légende de la Nouvelle-Zélande est, en effet, plus complète, et elle donne même, à notre avis, la clef de toutes les versions différentes que présentent à ce sujet les

(1) Taylor, p. 18, dit que la femme de Tiki a été faite aussi avec de la terre par l'Arohirohi, « tourbillon, tourner en rond », ou par la chaleur frissonnante du Soleil et de l'Echo. Elle était appelée Marikoriko, tandis qu'à Tahiti, c'était Hina.

(2) Taylor, p. 23.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

diverses îles polynésiennes. On voit, en résumé, que ce n'est qu'une vieille tradition dont l'origine remonte à une époque mythologique, et dont le souvenir n'a été nettement conservé que par les traditions de la Nouvelle-Zélande : ailleurs, ce ne sont que des fragments de ce mythe, plus ou moins dénaturés.

Cela dit sur la création du premier homme à Tahiti, nous ajouterons qu'il y a, sur la création de l'île elle-même, une tradition, qui ne montre pas moins que la précédente l'analogie de croyance existant entre les Tahitiens et les Nouveaux-Zélandais : cette tradition rapporte que Tahiti et les autres îles de la Société ont été produites lorsque Maui était occupé à traîner, de l'Ouest à l'Est, à travers l'Océan, une grande terre que les Tahitiens croyaient être située à l'Est ou mieux au Sud-Est de leur île.

Ainsi c'était, comme on voit, d'après la tradition ellemême, de l'Ouest vers l'Est que se dirigeait Maui en traînant sa terre, et quand on saura que c'est en suivant cette direction qu'il se rendit d'Hawahiki à l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande, on comprendra mieux que les Tahitiens n'aient conservé qu'un souvenir confus de la tradition la plus importante et la plus complète de toutes celles de la Nouvelle-Zélande, et que la leur n'en soit qu'un fragment.

A cause de cela, nous nous contenterons donc ici de renvoyer aux légendes Maori, qui expliquent si bien, à notre avis, l'existence d'une pareille croyance à Tahiti. Seulement, ce que nous croyons devoir dire dès à présent, c'est que le Maui de la Nouvelle-Zélande n'était qu'un homme, né en Hawahiki, forcé à peu près de s'expatrier, à cause de ses méfaits et divinisé plus tard. Cet homme, d'après les traditions, aurait été le premier fils de Dieu devenu mortel. On lui attribue les faits les plus extraordinaires, tels que d'avoir pêché l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande ou Oatearoa, surnommée à cause de cela Ika-na-Maui, le poisson de Maui ; d'avoir le premier obtenu le feu de Mauika qui le gardait, et d'avoir accompli un grand nombre d'actes pareils. Ce nom de Maui est si intimement lié à toutes les croyances polynésiennes, qu'on le retrouve dans toutes

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

les îles de la Polynésie, telles que les îles Hervey, Rapa, Marquises, etc., et Hawaii, où l'une des îles porte même le nom de Maui, enfin jusque dans les îles Tunga, d'après une tradition de Pritchard, que nous ferons bientôt connaître.

Dans les îles de la Société, à l'arrivée des Européens, ce nom de Maui n'était que celui d'un prophète qui l'avait pris, comme d'autres avaient pris, selon la coutume polynésienne, les noms de divers autres dieux, tels que Tangaroa, Tu, etc. C'était naturellement un homme de race sacerdotale ; il habitait Raiatea. Ce fut lui qui annonça la venue de navires sans balancier, prophétie qui se trouva vérifiée par l'arrivée des navires Européens ; il prédisait également qu'il en viendrait sans cordages, ce que l'apparition des bateaux à vapeur a réalisé (1).

Une autre tradition rapporte qu'un homme nommé Ui, venant d'un archipel sous le vent, est le premier qui soit allé prendre possession de Tahiti. Il est évident que ce mot n'est que la dernière syllabe du mot Maui, mal entendu par le premier européen qui a fait connaître cette légende ; mais en outre, il est bien probable que la légende fait confusion quand elle dit que cet homme se rendit à Tahiti pour en prendre possession : ce n'est presque certainement que le souvenir confus et mal appliqué du fameux mythe de Maui, pêchant à la ligne l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande. Il est du reste certain, comme on va voir, que d'autres traditions, beaucoup plus explicites et vraisemblables, attribuent la première occupation de Tahiti à d'autres personnages ; mais cette dernière légende semble elle-même établir que les premiers occupants de Tahiti venaient d'une contrée étrangère, et que, par conséquent, le peuplement de cette île s'est opéré par voie de migrations.

Nous allons maintenant examiner les faits qui aident le mieux à faire reconnaître le lieu de provenance des Tahitiens.

Déjà nous avons signalé le nom que porte l'île Tahiti,

(1) Voyez ci-dessus, vol. I, p. 458.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

comme indiquant, par sa signification, que les premiers qui le lui ont donné venaient d'une autre contrée. Mais, fait plus significatif, la divinité principale de Tahiti portait le nom d'Oro, tout comme dans l'île Raiatea, et cette divinité y avait un temple qui était une véritable succursale de celui de cette dernière île.

En outre, fait non moins significatif peut-être, mais dans un autre sens, il existe à Tahiti une montagne, plus élevée que toutes les autres, 2232 mètres, et qui porte le nom d'Orohena (1), absolument comme est appelée une île des Samoa, sous la forme Orosenga, qu'on prononce et écrit ailleurs Orohenga. Cette dernière orthographe se rapproche davantage de celle des Nouveaux-Zélandais.

D'un autre côté, quand on sait qu'il existe sur l'île Raiatea un lieu portant le nom d'Opaa, d'où les traditions font justement descendre les Tahitiens, on ne peut qu'être frappé aussi du nom que porte une tribu de l'île de Tahiti, celle appelée Te Oropaa ou Oropoa, surtout quand on remarque que les gens de cette tribu étaient, avant leur conversion, les adorateurs les plus fanatiques du dieu Oro. C'était dans le district occupé par les Oropoa que se trouvait le fameux Maraë neutre, dédié à Oro, et où l'histoire montre que Pomaré 1er se rendait lui-même, pendant ses tentatives d'usurpation, pour invoquer le dieu qu'il devait bientôt transporter dans un autre district, afin que ses ennemis ne pussent en faire autant. L'emplacement occupé aujourd'hui par le temple protestant, à Punaavia, est celui où existait autrefois ce Maraë national, si souvent arrosé de sang humain, avant la venue des missionnaires anglais.

Les gens de l'Oropoa se regardaient comme des émigrants de l'île Raiatea, et l'on conviendra que si cette croyance ne suffit pas à prouver, d'une manière certaine, que les Tahi-

(1) Ce mot signifie en Tahitien, la nageoire supérieure d'un poisson.

En Tahitien: *Oro*, dieu de la guerre ; *Hena*, peut-être pour *Hina*, nom de la première femme, la femme de Tii.

En Maori : *Oro* aiguiser, moudre ; *hengahenga*, fille.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tiens en venaient, elle semble du moins démontrer que les Oropoa, quelque fût leur lieu d'origine, n'étaient arrivés à Tahiti qu'en conquérants. Bien mieux, cela résulte de l'espèce de supériorité que les Tahitiens leur ont toujours reconnue, et qui existait encore quand les Français durent faire la guerre pour soumettre l'île. A cette époque, 1844 à 1846, ils passaient encore pour les plus grands guerriers, pour les plus courageux, et c'était eux, sous Utami, qui formaient le noyau des insurgés. Par leurs actes, comme par leur air martial, on voyait qu'ils avaient d'eux-mêmes la meilleure opinion : ils semblaient vraiment se regarder comme ayant une origine plus noble que celle des autres tribus de la même île. Quelques-uns nous ont dit à nous-même qu'ils descendaient des plus puissants conquérants de Tahiti, et que leurs ancêtres venaient de Raiatea, ce qui, il est vrai, ne suffit pas à rendre le fait plus certain, quand on sait quelle dose d'amour-propre et de vantarderie possèdent les Polynésiens.

Il est inutile d'ajouter que ce fut dans ce district que se passèrent les principaux évènements des guerres des Pomaré, pour subjuguer l'île : ce fut là que finit, en 1815, la dernière lutte entre le 2e Pomaré et les partisans de l'ancien régime (1).

Toujours est-il que nous trouvons dans le mot seul d'*Oropaa*, un témoignage en faveur de cette croyance des Tahitiens, et surtout des Oropaa, qu'ils étaient venus de l'Opaa de l'île Raiatea. Pour nous, *opaa* n'est bien probablement que le mot *oropaa* élidé ; mais, que cela soit ou non, il n'est pas moins à remarquer encore que la croyance générale des Tahitiens est que Raiatea a été non-seulement le berceau de leurs ancêtres, mais aussi celui de leur religion. Ce qui appuie le plus cette croyance, c'est qu'en certaines occasions, il fallait que les Maraë les plus importants de Tahiti envoyassent des victimes humaines à Raia-

(1) Voir nos *Documents sur Tahiti* : art. biographique sur les Pomaré.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tea. Toutefois, un pareil fait, il faut bien le reconnaître, prouve mieux que Tahiti a été vaincue par quelque colonie de Raiatea, qu'il ne démontre la provenance certaine de cette dernière île, de ses premiers habitants. Pourtant, comme tous les faits semblent appuyer cette croyance, il n'est guère possible, croyons-nous, de ne pas l'admettre : seulement il ne faut pas perdre de vue que le nom donné à la plus haute montagne de Tahiti par ses habitants indique, de son côté, que les îles Samoa ne sont probablement pas étrangères au peuplement de cette île, particulièrement celle d'Uporu, dont le nom se retrouve, comme on va voir, dans les traditions tahitiennes. Cette dernière circonstance est, sans nul doute, celle qui a le plus contribué à faire dire par quelques ethnologues que c'est par les Samoa qu'ont été peuplées les Iles de la Société.

Quoi qu'il en soit, d'après tout ce qui précède, c'est donc avec vraisemblance que les Tahitiens attribuent surtout leur provenance à l'île Raiatea, qui est plus occidentale que la leur, et que, de même que les habitants de cette île, ils placent leur lieu d'origine à Opaa.

Ce lieu, disent les traditions, était la terre héréditaire de la famille royale et sa résidence habituelle. C'était là que se trouvait le grand Maraë, où l'idole nationale était adorée, et où les sacrifices humains étaient accomplis. Ce qui semble le plus militer en faveur de la croyance des Tahitiens qu'ils provenaient de cette île, ce qui prouve le mieux qu'ils ont dû être tenus longtemps en sujétion par l'île Raiatea, c'est, comme nous l'avons déjà indiqué, que les offrandes étaient apportées à Opaa, non-seulement des districts de Raiatea et de ceux des îles voisines, mais aussi de ceux des îles du Vent, dont Tahiti faisait partie, et même des îles placées au loin, dans le Sud et le Sud-Sud-Est.

C'était là encore que, d'après les traditions locales, s'étaient établis les premiers hommes, que quelques écrivains modernes supposent y être arrivés sous la conduite d'un chef des Samoa, nommé Oro : ce chef fut divinisé plus tard, comme le fut Hiro, autre chef dont les généalogies de

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Mare font le 15e roi de Raiatea (1), mais qui pourrait bien, au contraire, en avoir été le premier, d'après les actes qui lui sont attribués.

Il est vrai, cependant, que d'après une autre tradition, Opoa était la résidence des esprits ou Tii : ceux-ci devinrent les créateurs de l'espèce humaine sous les noms, l'un de Tii Maaranuta, c'est-à-dire grand Tii ou dieu protecteur de l'intérieur, et l'autre de Tii Maaraatai ou grand dieu protecteur de la mer. Le premier demeurait à Opoa, d'où, suivant la même tradition, il peupla d'abord l'île et successivement toutes les îles du groupe. Enfin une autre tradition dit encore que Tii n'était pas un esprit, mais bien un être humain, le premier homme fait par les dieux, et que sa femme était appelée également Tii, et d'autres fois Hina.

Nous avons montré précédemment que le mot Tii de Tahiti n'est que le mot Tiki des traditions de la Nouvelle-Zélande; mais comme en outre il est, pour cette dernière contrée, où les traditions sont si complètes, le nom du dieu qui a créé l'homme, nous croyons qu'il est préférable d'admettre que c'est Tiki plutôt qu'Oro, qui a peuplé Raiatea, comme il a peuplé toute la terre. Ce ne serait, dans ce cas, qu'une allégorie, ou tout simplement le nom du chef qui aurait conduit la première colonie dans cette île ; car, on le sait, les chefs de race polynésienne avaient partout la coutume de prendre le nom de quelques-uns de leurs dieux : il nous suffira de citer, à ce propos, Tangaroa, Makea, etc. Cette coutume devait avoir l'avantage, chez des peuples crédules, de les mieux disposer à accepter l'origine divine que leurs chefs se donnaient ; mais elle aide surtout à comprendre aujourd'hui le peu d'utilité des généalogies sur lesquelles on s'appuie, quant au nombre exact des chefs qui se sont succédé dans une même île.

(1) Hiro, à Tahiti, était le dieu invoqué par les voleurs, tout comme à la Nouvelle-Zélande, Whiro et le fameux Tama te Kapua, deux chefs de l'Hawahiki, étaient les dieux protecteurs des voleurs.

Digitized by Google

Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Cette préférence que nous sommes porté à donner à Tiki pour le peuplement de Raiatea, trouve un appui dans ce fait, généralement admis aujourd'hui d'après Ellis (1) et M. de Quatrefages, qu'Oro n'était qu'un chef déifié, « entré dans l'Olympe polynésien, postérieurement aux grandes divinités engendrées directement de Taaroa (2) ou émanées de lui (3). »

Telle est, en effet, la croyance actuelle depuis le travail de M. de Quatrefages. Nous sommes nous-même disposé à l'adopter, non seulement pour Oro, mais aussi pour son père Taaroa et, à plus forte raison, pour le chef déifié Hiro, malgré les objections qui peuvent être faites à cette croyance. Il est certain qu'il existe à Tahiti une légende, d'après laquelle les îles de la Société ont été pêchées par Maui et non par Taaroa. Par conséquent ce dernier, se serait fait attribuer, ou on lui aurait donné soit de son vivant, soit après sa mort, tous les hauts faits que les légendes les plus diverses attribuent à Maui. Il est vrai que Maui lui-même, comme nous le montrerons, s'était, une

(1) Ouvrage cité, t. II, p. 194.

(2) Ce nom de *Taaroa* est le même que celui de *Tangaloa* aux Tunga ; *Tangaroa* aux îles Manaia ; *Tagaloa*, aux Samoa ; *Tanaloa*, ou mieux *Kanaloa*, aux Sandwich. Là, de même qu'à Tahiti, il était regardé comme le créateur de toutes choses. C'était donc, dans toutes ces îles, le nom du dieu créateur, tandis qu'à la Nouvelle-Zélande le nom de *Tangaroa* n'appartenait qu'au dernier né de Rangi et Papa, le ciel et la terre, et qu'il y passait pour le dieu de l'Océan et le père des poissons.

Mariner apprend qu'aux Tunga, Tangaloa était le dieu des constructions et des arts. « Il est douteux, dit-il, qu'il y eût quelque temple consacré à ce dieu ; cependant il avait de nombreux prêtres qui étaient tous charpentiers. C'était le dieu qui avait tiré les îles Tonga du fond de l'Océan, pendant qu'il pêchait. » (*Histoire des naturels des Iles Tonga ou des Amis*, etc., traduction de Fauconpret, Paris, 1817, vol. II, p. 180.) On verra plus loin qu'une autre tradition attribue ce fait à Maui, ce qui doit faire supposer que Tangaloa s'est fait attribuer une partie, sinon tous les actes de Maui.

(3) De Quatrefages, ouvr. cité.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

fois hors de l'Hawahiki, emparé des hauts faits qui avaient rendu Tawaki si célèbre : il aurait donc parfaitement bien pu, par cela même, être le premier découvreur des îles de la Société, aussi bien que des îles Tunga ; peut-être doit-il être considéré comme l'homonyme de ce Tangaroa qui, dans les légendes maori, est le sixième fils de Papa et de Rangi, c'est-à-dire de la terre et du ciel, émigrant d'Hawahiki vers la Polynésie. Car, nous l'avons déjà dit et nous le répétons encore, l'Hawahiki, dont nous aurons à parler si longuement pour faire adopter notre système, n'était pas, comme on le croit, ni dans la Malaisie, ni même dans ce qu'on appelle les îles Polynésiennes proprement dites : nous montrerons, en temps et lieu, qu'il se trouvait sur un point de l'Ile du Milieu de la Nouvelle-Zélande.

Quant à Hiro, ce nom n'était presque certainement que l'analogue de celui de Whiro, le fameux chef de l'Hawahiki, qui, une fois la guerre déclarée par suite de la mésintelligence survenue entre les chefs du *Whare-Kura*, et après la mort par trahison de ses deux fils, fut contraint de s'enfuir avec son troisième fils Monoa : on retrouve plus tard ce dernier dans l'île d'Aotearoa où Maui alla lui-même se fixer. De même que Hiro des îles de la Société, Whiro était le dieu des voleurs en Hawahiki et à la Nouvelle-Zélande (1).

Si, contrairement à l'opinion de Moërenhoüt, nous admettons, avec M. de Quatrefages, et comme semble le démontrer la légende maori, que tous les dieux ne sont que des chefs déifiés, nous devons dire aussi que la plupart des traditions et des écrivains regardent Oro comme un dieu. Ellis, par exemple, cite une tradition qui le place parmi les

(1) Voir pour le *Whare-Kura* et pour les traditions relatives à ce temple, à Whiro et à ses enfants, l'*Histoire de la Nouvelle-Zélande* du Rev. Taylor, p. 65 et 69.

Whiro et Tama te Kapua étaient les dieux du vol ; quand ils allaient voler, ils marchaient sur des *Pou toko* ou échasses, afin de ne pas laisser l'empreinte de leurs pas et d'être plus à même d'atteindre les *wata*, hautes étagères sur lesquelles on conservait la nourriture.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

dieux, mais seulement dans la 4e classe ; un manuscrit donné au gouverneur Lavaud lui assigne le même rang. Une autre tradition, au contraire, le place immédiatement après Taaroa, dont il serait le fils. Enfin Moërenhoût et Ellis (1) rapportent une tradition d'après laquelle Oro était non-seulement le premier né de Taaroa, mais avait pour mère Hina. Cette dernière assertion, disons-le de suite, n'est probablement qu'une erreur : presque toutes les traditions, aussi bien à Tahiti qu'aux Samoa, ne parlent d'Hina que pour en faire la fille de Taaroa. On verra plus loin le rôle important que joue Hina dans la formation des îles Samoa et dans la création de l'homme. Ellis dit même, à ce sujet, que le premier acte de Taaroa fut de créer Hina, qui devint la mère d'Oro (2).

Il est vrai qu'une tradition de la même île dit qu'Hina, née à Raiatea, était la fille de Tii, le premier homme ; qu'une autre tradition dit seulement qu'elle était la femme de Tii ; enfin qu'une autre encore en fait la femme d'Oro : ces divergences prouvent, sans contredit, la confusion commise par ceux qui ont fait connaître ces légendes aux Européens ; mais elles s'expliquent facilement, car les traditions n'ont été conservées que par la mémoire, et elles ne détruisent d'ailleurs en rien la valeur du fond traditionnel.

A l'occasion de ce nom Hina, nous ajouterons qu'ainsi restreint, il pourrait paraître inconnu à la Nouvelle-Zélande, parce qu'on ne le rencontre dans aucune des nombreuses traditions decette contrée ; mais on y trouve le mot Hinauri, nom donné à la sœur de Maui : Hinauri, après que son mari eût été tué par son frère, devint la femme du puissant chef Tinirau, des mains duquel vint l'enlever, avec son enfant, Rupe, frère aîné de Maui, qui la transporta au ciel (3), en laissant son enfant Te Huruhuru sur la terre. Dans une

(1) *Polynesian researches*, vol. II, p. 194.

(2) Ibid., p. 193.

(3) Quelques indigènes croient qu'elle est encore dans la lune.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

version différente des légendes, Hinauri est appelée Hine-te-Iwaiwa, « femme ou fille qui veille, vigilante (1). »

En somme, la plupart des traditions semblent bien dire qu'Oro était un dieu ; mais un pareil nom ne signifiant en Tahitien que « ratisser, racler du taro » et en Maori « aiguiser, moudre », ne peut avoir été donné avec ces significations comme nom à une divinité. Nous croyons qu'on doit y voir tout simplement les mots maori *Ko–Rongo*, élidés, c'est-à-dire *O-Ro* : les Tahitiens ayant, comme on sait, supprimé l'usage du *k* et du *ng* dans leur langage. A la Nouvelle-Zélande, en effet, Rongo est l'un des dieux principaux et des plus invoqués, comme nous avons vu qu'il l'était aux Sandwich sous la forme Lono, les Hawaiiens n'ayant pas l'usage du *g* et du *r* (2). C'était en outre, à la Nouvelle-Zélande, le dieu père des Kumara ou patates douces et, ce qui pourrait appuyer cette opinion, c'est qu'aux îles Manaia, où l'on a conservé l'usage du *k* et de la particule *ko*, on donne le nom de Koro au dieu Oro des îles de la Société (3).

(1) A la Nouvelle-Zélande *hina* signifie gris, tête grise ; *uri*, postérité, vestige.
Aux Samoa, *Sina*, nom de la 1re femme, blanc, blanche.
Voir pour *Te Hurukuru*, les traditions de sir Grey et Taylor.

(2) Nous avons dit que Cook, pris pour ce dieu Lono, fut un instant adoré à Hawaii. Nous croyons devoir ajouter, comme nouveau témoignage en faveur de la déification fréquente des chefs, que Lono était un ancien roi qui, ayant tué sa femme par jalousie, finit par émigrer dans un vieux canot, et qui ne revint jamais, après avoir prophétisé qu'il reviendrait plus tard sur une île chargée de noix de cocos, de cochons et de chiens.

(3) C'est ce qu'apprend J. Williams (*a Narrative*, etc., p. 51) quand il parle des demandes qui lui étaient adressées par le chef Tamatoa d'Aïtutaki, dans le but de savoir ce qu'étaient devenus, à Tahiti, Koro et le grand Tangaroa. Ce fait lui-même, tout en démontrant que les deux archipels avaient, à une époque, de nombreuses et fréquentes relations, semble prouver que, dans l'origine, les Tahitiens ne devaient pas parler d'autre langage que celui qui, de nos jours, est encore parlé dans les Manaia et dans le pays d'origine première. Nous appuierons plus loin cette assertion de témoignages probants.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Si donc, comme cela nous paraît probable, le mot *Koro* n'est que *Ko-Rongo* élidé, il est facile de comprendre que le mot *Oro* n'est que ce même mot *Koro*, élidé encore davantage, comme le sont, on le sait, tous les mots tahitiens, qui font du dialecte des îles de la Société le plus émasculé de tous les dialectes polynésiens. Mais, dans ce cas, il serait fait allusion à l'un des dieux mythologiques et non pas à un chef portant ce nom.

On peut d'ailleurs faire encore un curieux rapprochement entre les noms qui étaient donnés au dieu de la guerre à la Nouvelle-Zélande et dans les îles Polynésiennes. Nous venons de dire que ce dieu se nommait Oro à Tahiti ; mais là aussi *Tu* était une divinité dont les fonctions n'étaient pas bien spécifiées. Or, à la Nouvelle-Zélande, mais dans l'Ile Nord seulement, *Tu* était également le nom du dieu de la guerre (1), de même que dans plusieurs autres groupes polynésiens. N'en peut-on pas inférer que les attributions de Tu avaient été prises par Oro, ou que peut-être elles lui avaient été données, après sa mort, par les prêtres de l'île, soit par reconnaissance, soit par flatterie ? Il est certain que ce nom *Oro* ne se retrouve ni aux Sandwich, ni aux Marquises, ni aux Tunga, ni même aux Samoa, si l'on s'en rapporte à la liste des dieux que Pritchard a donnée de ces dernières îles. Aux Sandwich, le dieu de la guerre s'appelait *Ku* et il portait par conséquent le même nom que le dieu Tu de l'Ile Nord de la Nouvelle-Zélande. Ce fait encore nous ferait croire que si les Sandwich ont bien été peuplées par les Tahitiens, ceux-ci ont dû y arriver avant d'avoir remplacé le mot Tu par celui d'Oro. Ce serait une nouvelle preuve en faveur de l'opinion de ceux qui croient qu'Oro n'était que le nom d'un chef ; mais, dans ce cas, il ne serait arrivé qu'après le peuplement de l'île Raiatea déjà fait par Tiki ou par un autre.

On pourrait même alors se demander si Oro n'était pas tout simplement le premier roi qui figure sur la liste des

(1) Nous avons déjà dit que le Dieu de la guerre s'appelait Maru dans l'Ile du Milieu.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

rois de Raiatea, donnée par M. de Quatrefages (1). Dans cette liste, il est appelé Uru et ce nom ne se représente plus dans tout le reste de la généologie, jusqu'à la reine Pomaré. Cette liste, on le sait, a été dressée de notre temps par l'indigène Mare, qui a cherché, par flatterie, à faire remonter la généalogie de la famille Pomaré aussi loin que possible. Néanmoins, quand on remarque que le nom de la femme d'Uru était *Hina-tu-maroro* (*tu roro*), on est frappé, après ce que nous venons d'en dire, de ce nom Hina, qui n'est probablement lui-même qu'un nom emprunté au mythe originel, ainsi que semble l'indiquer l'épithète ajoutée (2).

Quant au mot Uru, il est donné à Tahiti aux personnes inspirées ; il est fort probable que ce premier roi, s'il n'a pas pris lui-même ce nom de son vivant, a été désigné ainsi après sa mort parce qu'il était regardé comme un prophète.

Mais enfin, quelle que soit l'origine de ce nom Uru ; quels que soient les rapports existant entre lui et le mot Oro ; que celui-ci soit le nom d'un dieu de la mythologie polynésienne, ou seulement le nom de quelque chef étranger, venant à Raiatea et déifié plus tard, toujours est-il que l'on attribue à ce personnage le premier établissement, à Opaa, des émigrants arrivés, sous sa conduite, à Raiatea : on dit même généralement qu'il commença par donner à cet établissement le nom de *Havaï*, c'est-à-dire celui de la mère-patrie.

Le savant américain Hale disait qu'il était parti des Samoa : or pour lui, *Havaï*, qui est écrit *Oheavai* sur la carte de Tupaia, n'étant que le mot *Savaii*, l'une des îles Samoa, il en concluait que cette île Savaii était celle dont avait voulu parler Tupaia, et qu'elle était la Mère-Patrie, la mère des

(1) *Les Polynésiens*, p. 195.

(2) *Tumaroro* n'est pas tahitien ; il faut probablement lire *tumarorarora*, être honteux, confus.

Turoro et *maroro* ne sont pas non plus tahitiens en un seul mot ; mais *tu-roro* et *ma-roro* le sont : *Tu*, Dieu, être, c'est, etc.; *roro*, cerveau des humains ; *ma*, avec, net, etc.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

autres îles. On verra bientôt que c'était une erreur, de même que l'opinion différente d'Ellis qui, s'appuyant surtout sur les traditions tahitiennes et sur l'analogie plus complète de ce mot avec celui d'*Hawaii*, plaçait la Mère-Patrie dans les îles Sandwich.

Ellis, affirme-t-on généralement, a appris que la plaine d'Opoa portait autrefois le nom de *Havai* : C'est par erreur, croyons-nous, qu'on ne cesse de répéter cette assertion dans tous les écrits modernes, car cet écrivain n'en dit pas un mot. Qu'on relise le chapitre 1er du 2e volume, où il est parlé de Raiatea, et l'on verra que le mot *Havai* n'est pas écrit une seule fois. On y trouve bien le mot *Haweis* qui n'est ni polynésien, ni maori ; mais ce mot n'est, dans le texte, que le nom du bâtiment qui servait à transporter les missionnaires d'une île à une autre. Qu'on relise le chap. 2e du même volume : *Origine des habitants*, et l'on verra que, parmi les nombreuses traditions citées, pas une seule n'y fait allusion. Celle sur Opoa même se borne à indiquer que ce lieu, patrie originaire de la population, fut d'abord habité par des esprits ; mais elle ne dit pas qu'il ait porté, dans l'origine, le nom de *Havai*. Si donc Ellis n'a rien dit à ce sujet, on aurait tort de s'appuyer plus longtemps sur l'assertion qu'on lui prête, pour soutenir que telle était bien autrefois l'appellation de la plaine d'Opoa, et c'est à d'autres écrivains qu'il faut s'adresser.

Pour nous, après avoir lu tout ce qui a été publié par les missionnaires et les voyageurs anglais sur les îles de la Société, nous ferons l'aveu que nous n'avions jamais rencontré cette assertion, jusqu'au moment où parut un petit livret de M. Barff, publié à Londres en 1847 (1). L'auteur y cite ce mot *Hawaii*, mais sans entrer dans le moindre détail. Il suffit cependant qu'il ait été donné par l'homme le plus compétent dans la langue tahitienne et les traditions des îles de la Société, par celui qui a fourni à Ellis la plus grande partie des faits ou des récits polynésiens que ce

(1) Ch. Barff. *E parau no Mahine*, etc. Discours sur Mahine, etc. — London 1847, p. 29.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

dernier a fait connaître, pour qu'on n'hésite pas à admettre que tel a bien été, à une époque aussi reculée que possible, le nom donné à la plaine d'Opoa. C'est d'ailleurs ce qui résulte d'un fragment de légende, rapporté et interprété par Moërenhoüt, commenté par MM. Hale et Gaussin, et appuyé par l'une des traditions que l'indigène Mare a données au gouverneur Lavaud.

Nous allons ici entrer dans quelques détails à ce sujet, nulle autre place dans ce livre ne pouvant être plus convenable.

On voit d'abord, dans la cosmogonie tahitienne rapportée par Moërenhoüt (1), que le dieu créateur, Taaroa, alors qu'il n'existait ni terre, ni ciel, ni mer, ni hommes, se changea lui-même en toutes choses. Entre autres, le dieu « créa la terre ou l'univers, création grande et sacrée » : *Fanaou fenoua Hoaii, Hoaii noui roa*, ainsi que Moërenhoüt traduit et écrit ces mots. Plus loin (2), le même écrivain traduit les mots *E pau fenoua no Hoaii* par « est achevée la création de l'Univers. » Plus loin enfin (3) il traduit : *Tei moua iri te atua Roo uravena e roto épou fanau Ouporou*, par « alors le dieu Roo saisissant ce que renfermait le sein de sa mère, en sortit par le côté. « Or il y a loin, comme on va voir, de cette traduction à celle qui en a été faite depuis.

En effet, M. Hale ayant discuté l'orthographe de Moërenhoüt, et s'appuyant sur le sens de tout le chant, a conclu, le premier, que le mot *Hoaii* devait être lu *Havaii* : c'est cette opinion qui est devenue générale parmi les ethnologues et qui a été adoptée par M. Gaussin entre autres.

Ce savant la soutient en disant : « En effet, la première ode concerne la création de Hoaii (Havaii) que monsieur Moërenhoüt interprète par « l'univers. » Le passage qui y est plus particulièrement relatif est celui-ci : *fanaou fenoua Hoaii* (*fanau fenua Havaii*,) qu'il faut traduire ainsi : « fut créée

(1) *Voyage aux îles du Grand Océan*, t. II, p. 419.

(2) Ibid. § 2, *Création*, p. 423.

(3) Ibid. § 3, *Naissance des dieux et des hommes*, p. 426.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

la terre de Havaii. » La seconde partie de l'ode continue à rapporter l'œuvre de la création, et finit par : *e pau fenoua no Hoaii* (*e pau fenua no Havaii*), « fut finie la terre de Havaii. » D'une autre part, la troisième partie se termine également par : *fanau Ouporou* (*fanau Uporu*). « fut créée Uporu » On sait que Uporu est en importance la seconde île de l'archipel Samoa. (1) »

De sorte, en résumé, que pour MM. Hale et Gaussin (2), ce dernier mot était bien le nom de l'île Uporu des Samoa : comme on le voit, la différence entre leur interprétation et celle de Moërenhoüt est complète.

Certainement il n'est pas facile de dire de quel côté est la vérité. Cependant quand on remarque que le mot *Uporu* ne vient qu'après la désignation de « enfants divins », peut-être doit-il paraître difficile de croire que l'ode a voulu parler de l'île du groupe Samoa, puisqu'aucune autre île, dans tout le chant, n'a été désignée par son nom.

M. Gaussin cite d'ailleurs, à cette occasion, un passage des traditions rédigées par l'indigène tahitien Mare (3), qui ne permet guère, à notre avis, de croire qu'on ait voulu parler de l'île Uporu, mais qui, par contre il est vrai, semble bien établir que la terre appelée Hoaii était celle désignée par les Tahitiens sous le nom de Havaï. La citation qu'a faite M. Gaussin de ce passage est trop importante pour que nous ne le fassions pas connaître en entier. En voici le texte et la traduction, d'après le savant français :

Teie te pehe na Taaroa, i te tuvauvau raa ia Havai i te fenua ; Tuvau, Tuvau, oneura onomea hunia haa ma e nu e ne ana e, hii tei taï e tai o, Tane nui mana ore i te horaho-

(1) Le mot *uporu* peut se décomposer ainsi à la Nouvelle-Zélande : *U*, gorge, sein, arriver par mer ; *po*, nuit, lieu où se rendent les âmes ; *ru*, tremblement de terre.

(2) *Du dialecte de Tahiti*, etc., in-8°, Paris, 1853, p. 275.

(3) Mare, sous les gouverneurs Lavaud et Bruat, était l'orateur du gouvernement ; dans ses moments de loisir, il se mit à réunir, et malheureusement à interpréter, les traditions de son pays.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

raneï e Tuvau te one i tau vaa iti a horahora te one i tau iti a tavau e'a oti, a horo e haa, a horohaa, a horohaa, a horohaa, e a oti a te Tumu te tuvauvau ra ia Havaï, a Tuvau.

« Voici le chant de Taaroa, lorsqu'il étendit, (comme de « l'herbe sur le sol), Havai, lorsqu'il étendit la terre : « Etendez-vous sables rouges, étendez-vous, sables blancs! « fleurs des cocotiers, épanouissez-vous ! Oh ! les gémisse- « ments, les cris de douleur de la terre dans le travail de « sa création. Tane nui mana ore (1), en disposant tout en « ordre, arrange le sable pour ma petite pirogue ; étends- « le pour ma grande pirogue. Etends, étends ! jusqu'à ce « que tout soit fini ! vite, à l'œuvre ! à l'œuvre ! à l'œuvre ! « jusqu'à ce que tout soit fini. Telle est la manière dont Te « Tumu (la cause, l'origine) façonna Havai. »

Et après avoir fait remarquer que Uporu est le nom d'un lieu sur Huahine (2) île voisine de Raiatea, de même qu'il est celui d'une localité sur Hawaii dans les Sandwich, M. Gaussin ajoute (3) : « Havaii est l'ancien nom du chef-lieu de l'île Raiatea. C'est à cette île, et en particulier au Marae de Havaii, construit par Oro, le premier roi de l'île, que les naturels des îles de la Société, rapportent leurs traditions. On comprend d'ailleurs que les habitants aient donné au lieu où ils ont abordé le nom de la « Mère-patrie. »

Si le nom d'*Havaii* a bien été donné à la plaine d'Opoa, nous ne pouvons, comme M. Gaussin, regarder ce nom que comme l'équivalent de celui de mère-patrie, mais nous ne croyons pas pour cela qu'il ait été donné par allusion à Savaii, comme le dit M. Hale. Nous croyons plutôt qu'il

(1) Nom du fils aîné de Taaroa.

(2) En effet, à Huahine, île voisine de Raiatea, et qui appartient au même groupe, on retrouve le nom d'Opuru, donné à une localité, comme on a vu qu'il est donné à un point de l'île Hawaii, dans les Sandwich : ce qui pourrait faire supposer que les premiers colons venaient de cette île, comme ceux d'un district particulier de Tahiti précisent celui duquel étaient partis leurs ancêtres, dans Raiatea.

(3) Ouvr. cité, p. 276.

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

l'a été en faisant allusion à une contrée toute différente. En effet, pour nous le mot *Havaï* de Mare, écrit *Hoaii* par Moërenhoüt, et, avec plus de raison probablement, *Havaii* par Barff, n'est que le mot Havaiki des Marquises, Hawaii des Sandwich et Hawahiki de la Nouvelle-Zélande. Tous ces mots signifient « pays nourricier, pays d'origine. » Si le mot Savaii a bien la même signification, cela ne dit pas du tout que cette dernière île ait été, comme le croient MM. Hale et Gaussin, plus spécialement le lieu d'origine des Polynésiens. Il faut même reconnaitre, puisqu'on ne s'est appuyé que sur l'euphonie pour arriver à cette conclusion, qu'il y a encore plus de ressemblance entre les mots Oheavai (1) de la carte de Tupaia, Hoaii de Moërenhoüt, Havaï de Mare, et même Kawaï et Hawahiki de la Nouvelle-Zélande, qu'entre ces mêmes mots et celui de Savaii; ces mots, par conséquent, auraient plus de droit que le dernier à être considérés comme le nom du véritable lieu d'origine. Mais on verra plus loin quel est celui de ces noms qui a été la source des autres, en même temps qu'il a été le nom donné à la contrée d'origine première des Polynésiens.

Nous nous bornerons à dire ici que certainement Tupaia aurait bien pu vouloir parler de l'île Savaii en lui donnant la qualification de « mère des autres îles, » mais qu'il n'aurait pu faire allusion, dans ce cas, qu'aux îles plus orientales que Savaii, c'est-à-dire à toutes celles que nous venons d'examiner. Car non-seulement Tupaia ignorait, comme on le croit à tort, d'après ce que nous avons déjà dit, l'existence de l'île Hawaii des Sandwich, mais il ignorait surtout l'existence de la plupart des îles plus occidentales que les Samoa et les Manaia, et, plus particulièrement, celle des îles de la Nouvelle-Zélande. Si, en effet, on jette un coup-d'œil sur sa carte, on voit qu'il y a à peine deux ou trois îles qu'on puisse rapporter au groupe si étendu des Hapaï

(1) Noter qu'il existe, à la Nouvelle-Zélande, un lieu nommé *Oheavaï*, situé dans l'intérieur, à 15 milles de la Baie des Iles et à 7 milles de la mission anglaise de Waimate. (V. Thompson, *The story of the New-Zealand*, tome II, p. 113.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

et des Tunga, tandis, au contraire, qu'on y trouve, et presque toutes désignées par leurs véritables noms, celles qui composent le groupe des Samoa : d'où il est permis d'inférer que les îles Tunga étaient probablement la limite des voyages tahitiens vers l'Ouest. Ajoutons que l'assertion tant de fois citée de Tupaia que « l'île mère des autres » était quatre fois plus grande que toutes celles connues par lui, et par conséquent bien plus grande que Tahiti, atteste elle-même que le grand-prêtre tahitien n'a pu vouloir parler de Savaii, puisque cette île n'a guère que le double de Tahiti (1). Mais, c'est ailleurs que cette question sera étudiée avec plus de fruit. Ici nous devons nous en tenir à une dernière observation.

Nous venons de dire que nous regardions le mot *Havaï* de Mare, tel qu'il est écrit par M. Gaussin dans la citation que nous lui devons, comme le nom de la « mère-patrie » ; mais, ce mot est-il bien orthographié ?

D'après le texte de M. Gaussin, Mare aurait dit : *ia Havaï i te fenua*, qu'on a traduit par : « lorsqu'il étendit Havaï, lorsqu'il étendit la terre », et, par conséquent, assez peu littéralement, puisque le texte dit au moins : « à Havaï, à la terre. (2) »

Dans le texte cité par Moërenhoût, il est dit seulement : *fanau fenua Hoaii*, que cet écrivain a traduit par : « créa la terre ou l'univers » et que nous aimerions mieux traduire par « créa la terre d'Hoaii. » Il y est dit encore : *e pau fenua no Hoaii*, « est achevée la création de l'univers, » que nous préférerions rendre par : « est achevée la terre d'Hoaii. »

Comme on voit, le terme *Hoaii*, quelle que soit sa signification, s'applique à la terre créée et vient après; tandis que Mare, en l'écrivant tel que le fait croire le texte de M. Gaussin,

(1) On sait que les deux péninsules de Tahiti réunies ont 120 milles de circonférence, et que la circonférence de Savaii est de 250 milles, c'est-à-dire environ le double.

(2) *I* en Tahitien, préposition, dans, pour ; *ta*, prép. à, pour avec, par.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

semble vouloir séparer ces deux mots et laisse au moins quelque doute. On dirait presque que Mare, en paraphrasant ainsi le texte cité par Moërenhoüt, n'a voulu viser qu'à l'effet, sans beaucoup le comprendre.

N'y aurait-il donc pas, par hasard, quelque erreur dans le texte donné par M. Gaussin, et, au lieu de : *ia Havai i te fenua*, Mare n'aurait-il pas plutôt dit : *ia Havaii te fenua*, « à Havaii la terre, » ou « à la terre Havaii ? » D'après l'ordre de ces mots dans le texte de Moërenhoüt, c'est ce que nous serions disposé à croire.

Ce qui semble prouver que le Tahitien dérive plutôt du Maori que le Maori du Tahitien, c'est, ainsi que nous l'avons déjà montré pour le Malai comparé au Javanais, que dans les mots communs aux deux langues, on ne rencontre guère le sens figuré qu'en Tahitien, tandis qu'on trouve à chaque instant, dans ce dialecte, des mots composés de racines maori.

Nous en citerons quelques exemples :

Ao, à la Nouvelle-Zélande : jour, lumière ; monde, univers ; éclairer, faire jour ; être certain, prendre, ramasser à poignée.

Ao, à Tahiti : jour, la lumière, le jour, nuages brillants du ciel ; ciel, bonheur, béni, heureux ; le règne d'un bon prince, un homme charitable ; la vie présente, *te-ao-nei*, le monde actuel ou l'état actuel de l'existence ; les boutons, bourgeons d'un arbre ; le cœur du chou, du taro, etc. ; le nom d'un gros oiseau de mer tacheté ; le cœur d'un paquet d'étoffe ; le roi qui est la tête et le cœur du pays ; les rainures du maillet à faire l'étoffe ; les marques du maillet sur l'étoffe ; la partie d'une flèche enlevée qu'on place sur la corde ; l'écorce intérieure employée pour faire l'étoffe ; la graisse des tortues, poules, poissons ; le nom d'une cérémonie avant celle du *Tihi* ; le cordon qui attache le *fa* ou but sur lequel les hommes visent avec leurs lances ; la chevelure tressée ; la nourriture qui est renversée à l'arrivée des visiteurs, lors de certaines fêtes ; la première partie des choses ; la première joie ; l'une des cordes d'une voile ; un espion ; les

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

côtés d'une place ; dépouiller l'écorce d'une branche pour faire l'étoffe ; comprimer le liquide du *mou*, ou le passer comme celui de l'*ava* ; sortir comme une anguille de son trou ; reparaître comme un fugitif ; conseil, avis ; conseiller, aviser, exhorter, prêcher.

Tini, à la Nouvelle-Zélande : plusieurs, grand nombre, multitude, être nombreux.

A Tahiti : élever ou faire d'un pauvre homme, un chef ; être sensible ; sentir, sentiment.

Aruroa, à la Nouvelle-Zélande : *aru*, suivre, poursuivre, poursuite ; *roa*, grand, large.

A Tahiti : *aru*, grand filet, grande vague, grande joie; ne désirant rien de plus ; *roa*, long, temps, distance ; marque du pluriel ; complètement, entièrement, particule emphatique: *aïta roa*, pas du tout, etc.

Maero, à la Nouvelle-Zélande : race, courant d'eau.

A Tahiti : sentir, ressentir une démangeaison à la peau ; qui démange.

Tiare, à la Nouvelle-Zélande : odeur.

A Tahiti : nom d'une plante très odorante, fleur et bouquet en général.

Timo, à la Nouvelle-Zélande : becqueter comme une poule, donner des coups de bec.

A Tahiti : nom d'un jeu, avec des pierres : jouer le *Timo*.

Mais il est une légende tahitienne, entre autres, qui fournit tant d'exemples à l'appui, en même temps qu'elle a une physionomie si maori, que nous n'hésitons pas à la faire connaître. Nous l'empruntons aux *Rohu-atua*, c'est-à-dire à l'histoire des dieux des îles de la Société. Il s'agit particulièrement de la famille royale de l'île Huahine.

Tutapu et sa femme, dit la légende, habitaient une terre appelée Puatiriura.

Ils n'eurent qu'une fille, Hotuhiva.

Aucun mari convenable ne put être découvert pour elle, à Puatiriura.

Ne sachant quel moyen employer pour lui en trouver un, les parents finirent par la mettre dans un tambour, appelé

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Taihi, qu'ils placèrent sous la protection de Tane et du dieu Taputura ; puis ils la lancèrent à la mer.

Après quelque temps, elle aborda à Manunu sur Huahine: ce nom de Manunu signifie fatigué, avoir une crampe. Autrefois ce point était appelé Toerauroa.

Tane était le dieu titulaire de Huahine.

Hotuhiva se maria avec un chef nommé Teaonui Maruia. Ils eurent deux fils, Tina et Hena, qui sont regardés par les chefs actuels comme leurs ancêtres.

Remarquons d'abord que Tutapu pourrait bien être le Ha-tu-tapu, dont il est tant parlé dans les légendes Maori.

Puatiriura, localité qu'habitait d'abord Tutapu, signifie en Maori : *pua*, fleur, graine, rouler son vêtement et le soutenir en l'air d'une main en nageant ; *tiri*, jeter un par un, planter, offrande ; *ura*, briller, resplendir, appliqué surtout au lever et au coucher du soleil ; être brun.

Hotuhiva, fille de Tutapu, se retrouve dans : *hotu*, avoir besoin, urgent, pressant ; sangloter ; *hiva*, être attentif, vigilant.

Taihi nom du tambour, se retrouve dans *ta*, frapper ; *ihi*, souffler, faire un bruit précipité.

Tane est le dieu de la mythologie maori qui sépara le ciel de la terre.

Taputura, nom du dieu protecteur, peut se décomposer ainsi : *tapu*, rite sacré, lieu sacré, sacré, sainteté, être sacré, être saint; *tu*, coup, rester, procéder, continuer ; *ra*, soleil, jour ; là ; par.

Manunu, point abordé sur l'île Huahine, signifie : *manu*, flotter ; *nunami*, être hors de vue.

Toerauroa, premier nom de *manunu*, veut dire: *toe*, rester, demeurer ; *rau*, feuille de plante, cent ; *roa*, grand, long, être grand : demeure aux larges feuilles.

Teaonuimaruia, mari de Hotuhiva, se décompose en : *te*, article le, ne pas ; *ao*, jour, lumière, univers ; *nui*, grandeur, étendue, grand, être grand ; *maru*, dieu de la guerre, puissance, être tué, meurtri, abrité, être protégé ; *ia*, il, elle, ce, cette.

Tina, rester calme, tranquille par peur.

Digitized by Google — Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Hena n'existe pas sous cette forme, en Maori, mais sous la forme *henga*, qui signifie bande de bois sur le côté d'un canot, et *hengahenga*, fille.

Il est évident que si tous ces mots sont écrits comme ne faisant qu'un tout, ils sont composés de racines qu'on retrouve toutes dans la langue Maori, mais qui, il faut bien le dire, se trouvent aussi dans la langue tahitienne, avec une signification toutefois plus étendue.

Ainsi :

Pua, corail ; maladie ; nom d'un arbre, sa fleur ; arbrisseau ; la tête du dauphin ; savon, savonner, la personne qui savonne ; fleur ; fleurir.

Tiri, l'homme qui était le serviteur d'un dieu ; jeter un petit filet dans l'eau.

Ura, plantes qui étaient consacrées aux dieux ; étincelle, flamme de feu ; briller, étinceler, en parlant du feu.

Hotu, porter du fruit, comme un arbre ; gonfler, enfler, appliqué à la mer.

Hiva, troupe, compagnie, équipage d'un canot.

Ta, frapper ; appartenant à ; pronom ; faire les mailles d'un filet ; répéter ; instrument ; corde; mouvement de l'enfant dans le ventre de sa mère ; remuer.

Ihi, arbre, sage, sagesse, habile.

Tapu, restriction, (était inusité depuis longtemps à Tahiti dans ce sens) ; sacré, consacré, (également inusité depuis longtemps) ; engagement solennel d'accomplir telle ou telle chose, s'engager ; sacrifier au dieu Oro.

Tura, être élevé, investi d'un pouvoir ; avoir des honneurs.

Tu, nom d'un dieu, et anciennement celui du roi ; avocat, défenseur d'un autre ; se tenir droit, être droit, fort ; agréer, répondre ; prép. de.

Ra, adverbe de temps et de lieu ; affine aux mots *atu*, *iho*, et *maï*, relativement à un autre temps.

Manunu, lassitude, accablement suite d'un long effort ; devenir faible du corps par suite d'efforts ou de maladie : ce mot n'a pas été cité par Williams, à la Nouvelle-Zélande ; on ne trouve dans son vocabulaire que le mot *manene*, étranger, chassé de sa demeure.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Toe, rester, être laissé comme un reste ; laissé, mis de côté, non compris.

Rau, la feuille de tout arbre ou plante ; cent ; beaucoup, indéfiniment.

Toerau, vent d'Ouest ou de Nord-Ouest.

Roa, long en mesure ; temps, distance ; quand on compare les qualités, il signifie plus grand et plus long, complètement, entièrement ; particule emphatique : *E ore roa*, jamais, dans aucun temps à venir ; plus emphatique : *e ore ore roa*, jamais dans quelque temps que ce soit ; fruit mûr, tombé, comme le coco, etc.

Te, art. défini ; verbe auxiliaire répondant généralement à je suis.

Ao, (voir les significations précédemment données.)

Nui, grand, large, remplacé aujourd'hui par *Rahi*, qui, à la Nouvelle-Zélande, signifie aussi grand, domestique, serviteur, grandeur, étendue, être grand, abondant.

Maru, consacré à un dieu particulier ; ombre, abri d'un arbre, d'un rocher ; doux, gentil, aisé, affable, être aimable, etc. On voit qu'à Tahiti *maru* a infiniment plus de significations qu'à la Nouvelle-Zélande ; c'est un mot que nous avons bien souvent entendu dire par les femmes, appliqué à quelques Français.

Ia, autrefois, si, par, avec, pour, à : il précède aussi tous les noms ; expression de désir, de souhaits, etc.

Nous avons tenu à entrer dans ces détails pour que le lecteur puisse mieux par lui-même juger et apprécier l'identité des deux langues et le sens plus figuré des mots tahitiens. Si cela ne prouve peut-être pas autant que nous le croyons, il est du moins bien certain que ces mots, tels qu'ils ont été écrits par les missionnaires anglais, sont composés des racines indiquées.

Avant de résumer toutes les données précédentes, nous allons examiner une question qui nous semble avoir été mal résolue par les ethnologues : l'île de Tahiti, et toutes celles du groupe étaient-elles peuplées ou non par une autre

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

race, avant l'arrivée des émigrants polynésiens venant d'une autre contrée ?

On sait que d'Urville était convaincu que non-seulement les îles de la Société, mais presque toutes les îles Polynésiennes, étaient occupées par la race noire mélanésienne, avant la venue des Polynésiens. Nous aurons plus tard à revenir longuement sur cette opinion qui, depuis Forster, est généralement admise par les ethnologues. Il nous suffira de dire ici qu'elle est inexacte et qu'elle ne repose que sur des faits mal observés ou mal compris. Seulement on ne peut être que de l'avis du savant marin, quand il dit que les émigrants polynésiens, soit de Raiatea, soit d'ailleurs, ne sont arrivés à Tahiti qu'en conquérants : l'étude approfondie de tous les faits polynésiens ne permet pas, en effet, d'en douter. Cela est démontré encore par les traditions tahitiennes ; mais ce sont surtout les changements apportés successivement à quelques mots, remplacés par d'autres dans leur signification, qui établissent que plusieurs émigrations de conquérants ont eu lieu dans l'île de Tahiti.

D'un autre côté on a vu que les Oropaa se regardaient comme les descendants des derniers conquérants. Il n'y a donc pas à hésiter ; mais cela ne dit pas du tout que la première conquête a été faite sur une population noire ; et puisqu'on a reconnu qu'il y a eu trois conquêtes successives à Tahiti, c'est même, à notre avis, une raison de croire que ces conquêtes n'ont été faites que par des peuples de même race, venant probablement de la même île Raiatea, peut-être encore des îles Tunga ou même des Samoa, directement ou indirectement. Dans le cas contraire, on eût certainement retrouvé quelque trace du langage de la race primitive.

Or, c'est un fait bien connu, rien, dans le langage des habitants de Tahiti, ne montre l'existence antérieure d'une population parlant une autre langue : ce qui n'eût pas manqué d'avoir lieu si les Polynésiens, arrivés là en conquérants, y eussent trouvé une population noire. Il est évident que, malgré les défenses qui auraient pu être faites, et même malgré l'extermination d'une partie des habitants,

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

quelques mots au moins de la langue de la population conquise seraient restés pour attester qu'elle avait existé avant son extermination ou son absorption : or ces mots sont encore à retrouver.

Que la race noire ait atteint les îles Polynésiennes en poursuivant sa marche vers l'Est et le Sud-Est, c'est, croyons-nous, un fait démontré ; mais cela ne témoigne pas davantage qu'elle ait occupé la plupart des îles habitées aujourd'hui par les Polynésiens, et qu'elle y soit restée jusqu'au moment de son extermination ou de son absorption par les conquérants de race polynésienne. Toutes les observations des voyageurs prouvent, au contraire, qu'elle n'a occupé la première que les grandes îles voisines de la Nouvelle-Guinée et de l'Australie où, d'après les mêmes observations, la race polynésienne ne s'est jamais présentée qu'à de rares intervalles et toujours involontairement : ceci, du reste, devait nécessairement avoir lieu, si le point de départ et la marche des migrations ont bien été, l'un et l'autre, la contrée et la direction que nous espérons faire accepter. Bien mieux, en voyant la limite que Polynésiens et Mélanésiens semblent s'être imposée, puisqu'ils n'occupent, les uns qu'un côté de l'Océan Pacifique, les autres, que l'autre côté, on pourrait même admettre, contrairement à ce que l'on ne cesse de dire, qu'au lieu d'occuper les îles Polynésiennes actuelles, les Mélanésiens ne se sont jamais plus avancés vers le Sud-Est que là où on les trouve, c'est-à-dire aux Fiji, et que, s'ils sont allés à quelques-unes des îles Polynésiennes voisines, ils n'y ont presque certainement jamais séjourné longtemps et en maîtres : car, encore une fois, on n'y retrouve pour ainsi dire aucune trace de leur langage.

On a bien dit que certains récits, faits par les indigènes de Tahiti, prouvaient en faveur de l'existence, dans cette île, d'une population primitive noire ; mais nous n'avons jamais pu entendre ces récits, tels du moins qu'ils ont été rapportés par les navigateurs européens, et ceux qui nous sont parvenus prouvent, au contraire, qu'on n'a voulu parler que d'individus de la même race, pauvres sauvages,

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

quelquefois en démence, vivant à l'écart dans l'intérieur de l'île.

Cook, le premier, a répandu cette croyance pour Tahiti, en disant que, quelques années avant son arrivée dans cette île, il existait encore dans les montagnes, au dire des indigènes, des hommes noirs et sauvages; mais, comme on voit, c'était avant sa visite, et, naturellement, le grand navigateur n'eut pas l'occasion d'apercevoir un seul de ces noirs, qui n'auraient pu être, en effet, que des Mélanésiens.

On sait que d'autres voyageurs, sans plus de preuves, ont dit la même chose des îles Sandwich et des îles Marquises ; ils auraient certainement pu le dire, avec autant de raison, des îles Samoa et de quelques autres grandes îles polynésiennes. Cette assertion n'est pas exacte ; nous l'avons nous-même entendu faire, mais les noms donnés par les indigènes à ces hommes plus noirs, ne signifient que « sauvages, hommes des bois ; » ils ont absolument la même acception que ceux donnés en Europe aux gens qui vivent indépendants, en dehors de la société : c'est ce que nous ferons mieux comprendre quand nous parlerons des hommes appelés Maero à la Nouvelle-Zélande.

Pendant notre résidence aux îles Marquises, et malgré nos demandes répétées à ce sujet, nous n'avons jamais entendu dire qu'il existât ou qu'il eût existé des hommes d'une autre race que celle qui les habite aujourd'hui, mais seulement qu'il y avait des naturels assez misanthropes ou assez indépendants pour s'isoler complètement des autres : là aussi, ils étaient appelés « sauvages, » par le reste des habitants.

Le même conte existait, du reste, aux îles Sandwich, et là encore, c'était à des hommes de leur race, plus noirs et plus laids, que les habitants donnaient la même qualification.

Nous sommes convaincu que ce qui a induit en erreur pour les îles Polynésiennes, c'est la présence bien démontrée, dans beaucoup d'îles Malaisiennes, d'une population différant complètement de la majorité des insulaires, vivant dans l'intérieur et ayant été évidemment la pre-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

mière occupante. Il était donc indispensable de donner aux îles Polynésiennes une population pareille, puisqu'on admettait que ces îles avaient d'abord été occupées par des noirs.

Suivant nous, il est bien probable que cette croyance ne repose que sur des faits de sauvagerie ou de folie, comme ceux que raconte Ellis lui-même, en termes trop étudiés, à notre avis, pour qu'il n'ait pas eu le désir de laisser au moins quelque doute dans l'esprit du lecteur.

Voici ce qu'on lit à ce sujet dans ses Recherches polynésiennes : (1) « Un résultat curieux de leurs affreuses guerres est l'existence d'un certain nombre d'hommes sauvages, habitant l'intérieur des montagnes de Tahiti. Je n'ai pas entendu dire qu'on en ait vu dans d'autres îles, mais on en a souvent rencontré dans le voisinage d'Atehuru. Lorsque je visitai cette station en 1821, je vis un homme qui avait été pris quelque temps auparavant dans les montagnes, et qui, relativement, était apprivoisé ; mais je n'oublierai pas de longtemps sa physionomie. Il était de taille moyenne, maigre, et avec de gros os ; ses traits étaient très prononcés, sa couleur n'était pas plus noire que celle de beaucoup d'indigènes des environs ; mais il paraissait inquiet et sauvage. Sa barbe n'était pas rasée, et sa chevelure n'avait pas été coupée depuis plusieurs années. Elle paraissait avoir environ un pied et demi de long, et elle était peut-être plus longue en quelques endroits. Il la portait partagée au milieu du front, mais pendante et en désordre sur les autres parties de la tête. La couleur en était singulière : à la racine des cheveux, elle était d'un brun foncé, tandis qu'aux extrémités exposées à la lumière, elle était d'un jaune brillant. On avait plusieurs fois essayé de le décider à se la laisser couper, mais il n'avait jamais voulu y consentir.

« Il n'avait qu'un maro pour vêtement. Ses ongles étaient coupés par commodité ; il parlait peu et, quoiqu'il se soit approché une fois ou deux pour nous voir, il semblait fuir l'observation, car il se retirait dès qu'on s'approchait de lui

(1) T. II, p. 504.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

pour causer. Il s'était enfui dans la montagne lors d'une guerre et y était resté seul pendant des années. Découvert à la fin par quelques personnes, et tranquillisé, il avait été amené à Atehuru, où on avait eu beaucoup de peine à le faire rester. M. Darling disait qu'il était tranquille, mais indifférent à presque tout ce qui se faisait autour de lui. On doit supposer que, dans la solitude, il était devenu fou à un certain degré, par suite de la terreur qui l'avait frappé pendant la bataille.

« Depuis que M. Darling réside à Punaavia, on en a aperçu d'autres dans la montagne, et l'un d'eux fut amené à Burder's point. Des indigènes étant allés dans la montagne pour y chercher des vivres ou du bois, avaient tout-à-coup vu un homme qui marchait vers eux, mais dès que celui-ci les avait aperçus, il s'était enfui précipitamment. S'étant mis à sa poursuite, ils avaient fini, après bien des difficultés, par l'atteindre. Il ne répondait pas quand on lui parlait, et semblait ne pas comprendre. L'ayant conduit au rivage, il montra la plus grande horreur à la vue des hommes. Conduit à la maison du chef, il y fut surveillé. Il commença par refuser la nourriture et l'eau qui lui furent apportées ; le lendemain, il refusa de nouveau la nourriture placée devant lui, et continua de garder le silence. Pendant la deuxième nuit, la surveillance étant moins grande, il se sauva dans les montagnes et, depuis, on n'en entendit plus parler. Il ne paraissait pas être âgé ; il était tout nu quand il avait été pris et, quoique ce fût un homme bien formé, il présentait l'un des plus tristes spectacles qu'on puisse se figurer.

« Il est à croire que, sous la panique qui s'emparait de ceux qui étaient défaits dans quelques-unes des batailles, si communes pendant les cinquante dernières années, il s'était retiré dans les lieux les plus cachés de l'intérieur, et avait peut-être éprouvé un degré d'aberration mentale qui l'avait privé de mémoire et qui l'avait poussé à errer comme un fou à travers les rocs et les vallées.

« Les naturels racontent en avoir vu d'autres et disent que quelques-uns des habitants des basses terres ont parfois

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

manqué de perdre la vie par suite de leur rencontre avec eux.

« En raison de ces faits, nous ne pouvons mettre en doute qu'il existe de pareilles malheureuses victimes ; mais vu le petit nombre aperçu, il est à supposer qu'elles ne sont pas nombreuses. »

Ainsi, d'après le récit précédent, les hommes dont parle Ellis n'étaient que de pauvres diables, déserteurs ou fous, vivant dans les lieux les plus inaccessibles de l'île pour éviter le contact des populations des divers districts ; et comme Ellis s'abstient de parler d'une population noire première occupante, on doit supposer qu'il ne croyait pas lui-même à l'existence de cette population.

Pour nous, ce n'est qu'une de ces croyances sans fondement, moins soutenue par les faits que par le merveilleux, auquel un Européen lui-même cède si facilement à son insu. Tout prouve, en effet, comme on verra, que les îles Polynésiennes étaient inhabitées avant l'arrivée de ceux qui portent le nom de Polynésiens.

Après cela, inutile sans doute de dire que des colonies conquérantes, arrivant successivement, ne devaient pas plus connaître les colonies antérieures de leur race que si elles eussent été de race différente. Comme elles ne se présentaient bien probablement qu'après un temps assez long, il était tout naturel que les premières n'eussent qu'un souvenir confus de leur pays d'origine, et que les autres ignorassent même parfois qu'elles avaient été précédées par des colonies de la même contrée. Se fussent-elles reconnues d'ailleurs, une fois en contact, il ne pouvait y avoir entre elles que le droit du plus fort, et il fallait que l'une se soumît à l'autre. Mais, par cela même, on comprend parfaitement qu'il ne soit resté aucune trace particulière des divers conquérants. Du moment qu'ils étaient tous issus d'une même race, qu'ils parlaient la même langue, il était tout simple que celle-ci ne variât pas.

Que les Tahitiens eussent perdu le souvenir précis des premières migrations et des conquêtes opérées successivement, on comprend très bien qu'il ne pouvait guère en être

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

autrement chez un peuple qui n'avait que la tradition pour conserver la mémoire des faits. Là probablement, comme ailleurs, les migrations n'étaient provoquées que par le besoin de fuir la servitude, de chercher un asile, de diminuer le trop plein des populations. Les colonies d'émigrants pouvaient-elles, dans ces conditions, chercher à retourner dans des îles d'où elles avaient été chassées ?

C'était donc presque une nécessité pour elles de vivre isolées, surtout avec la mère-patrie, et, dès lors, on s'explique facilement que, si elles ne perdaient pas tout souvenir du pays natal, ce souvenir allait du moins en s'affaiblissant chaque jour davantage et devait enfin, après un temps qui était sans doute assez long, finir par être ce qu'on l'a trouvé, c'est-à-dire vague et confus.

Mais tout vague et confus qu'il était, il n'a pas moins permis, comme nous venons de le montrer, de remonter d'une manière presque certaine au véritable lieu d'origine des Tahitiens. Si l'on est moins fixé sur le pays qui a le plus contribué à peupler Raiatea, ce souvenir établit du moins, lui aussi, comme l'ont fait les traditions de tous les archipels précédemment examinés, que c'est par voie de migrations qu'ont été peuplées les îles de la Société, de même que les îles plus orientales. (1)

(1) Nous croyons devoir citer une lettre du savant Commerson, le compagnon de Bougainville, qui, après avoir vu Tahiti, avança une opinion toute contraire.

Cette lettre, écrite par lui de l'Ile de France, le 17 avril 1769, à son ami Crassous, a été publiée par le fils de ce dernier, dans la *Décade philosophique*, en 1798. Il s'y exprime ainsi: « J'entends faire communément une question, savoir de quel continent, de quel peuple sont venus les Taïtiens ? Comme si ce n'était que d'émigration en émigration que les continents et les îles ont pu se peupler ! comme si on ne pouvait pas, dans l'hypothèse même des émigrations, qu'on ne saurait se dispenser d'admettre de temps en temps, supposer, pour toute terre isolée ou continue, un peuple primitif qui a reçu et incorporé le peuple émigrant, ou qui en a été chassé ou détruit. Pour moi, en ne considérant cette question qu'en naturaliste, j'admettrais volontiers partout les peuples protoplastes, dont, quelques révolutions physiques qui soient jamais arrivées sur les

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

De tout ce que nous venons d'exposer précédemment, il se dégage cette conclusion indiquée par tous les ethnolo-

différentes parties de notre globe, il s'est toujours conservé au moins un couple sur chacune de celles qui sont restées habitées, et je ne traiterais qu'en historien des révolutions humaines toutes les émigrations vraies ou prétendues. Je vois d'ailleurs des races d'hommes très distinctes. Les races mêlées ensemble ont bien pu produire des nuances, mais il n'y a qu'un mythologiste qui puisse expliquer comment le tout serait sorti d'une souche commune. Ainsi, je ne vois pas pourquoi les bons Taïtiens ne seraient pas les propres fils de leur terre, je veux dire descendus de leurs aïeux, toujours Taïtiens, en remontant aussi haut que le peuple le plus jaloux de son ancienneté.

« Je vois encore moins à quelle nation il faudrait faire honneur de la peuplade de Taïti, toujours maintenue dans les termes de la simple nature. Une société d'hommes, une fois corrompue, ne peut jamais se régénérer en entier. Les colonies portent partout avec elles les vices de leur métropole. Que l'on me trouve assez d'analogie dans la langue, dans les mœurs, dans les usages de quelque peuple voisin, ou éloigné de Taïti, je n'aurai rien à répliquer : et alors, la question ne serait-elle que retorquée et non résolue. »

Bien que nous ne partagions pas l'opinion du savant voyageur, nous avons voulu rapporter cette lettre, parce qu'elle rappelle l'un des plus célèbres botanistes de France. Il nous suffira de dire que quand Commerson l'écrivait, il ignorait l'existence de la Nouvelle-Zélande ou du moins il ne se doutait pas que cette contrée eût une population aussi considérable que celle qu'elle possédait, population en tout semblable à celle qui peuplait Tahiti. Commerson était à Tahiti avec Bougainville, en avril et mai 1768 ; il ne connaissait donc la Nouvelle-Zélande que par les récits de Tasman et il ignorait ceux de Cook. On sait que c'est le 6 octobre 1769 que Cook y arriva pour la première fois et qu'il put, grâce au tahitien Tupaia qui se trouvait alors sur son navire, remarquer l'analogie de cette population avec celle de Tahiti, surtout sous le rapport linguistique.

Depuis lors, il n'est pas un observateur qui n'ait reconnu les liens qui unissent les habitants des deux contrées entre eux, et avec les autres Polynésiens : ce sont, en effet, les mêmes caractères physiques, les mêmes croyances religieuses, les mêmes mœurs, les mêmes usages, le même langage. D'où l'on peut supposer que si Commerson eût eu le temps de les connaître, il eût probablement trouvé lui-même qu'au lieu d'être simplement retorquée, comme il disait, la question se trouvait résolue, autant du moins qu'une pareille question peut l'être.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

gues, que Tahiti a été peuplée par Raiatea, l'une des îles les plus Ouest du groupe de la Société, et que, par conséquent, c'est, comme nous l'avons déjà dit, en allant de l'Ouest vers l'Est, que les migrations se sont opérées vers cette île elle-même. Tout vient appuyer cette conclusion : aussi bien les traditions, que les faits anciens et les faits modernes.

Il est, du reste, bien connu aujourd'hui que, lors des premières visites des Européens aux îles de la Société, les Tahitiens avaient conservé non seulement le souvenir de leur provenance d'une contrée placée plus à l'Ouest que la leur, mais aussi celui de leurs rapports anciens avec un grand nombre d'autres terres, parfois très éloignées : c'est ce que prouve la carte de Tupaia, dont nous avons déjà dit quelques mots. Tracée surtout d'après les traditions, mais aussi d'après l'expérience du grand-prêtre tahitien, cette carte indique, en effet, au moins 74 îles qui, pour la plupart, ont été retrouvées. Il paraît même que Tupaia en avait signalé environ 130 à Cook et à Banks. D'après cette carte, non seulement les Tahitiens connaissaient les îles Paumotu, les îles Australes, peut-être les Mangareva, ainsi que les îles Marquises, les îles Samoa, Tunga et Fiji, mais même probablement aussi, comme nous l'avons déjà dit, les îles Sandwich ; car, si le souvenir de ces dernières semblait perdu à Tahiti (1), ce n'était pas moins à cette île, comme on a vu, que les

(1) Qu'on nous permette à cette occasion de rappeler les paroles dites à M. Moërenhoüt par le vieux prêtre qui lui a fourni tant de notions sur la religion, les mœurs et l'état ancien des Tahitiens. (Ouvr. cité, t. II, p. 213). « Je sais que vous nous appelez un peuple nouveau, mais néanmoins, que de temps écoulé avant que les larges voiles de vos navires eussent frappé nos regards ! Que de siècles avant que le bruit de vos armes à feu fût venu jeter l'épouvante parmi nous ! Nos pirogues ont parcouru les mers en se guidant sur les astres que nous observions alors. Il n'y a même pas si longtemps que nos aïeux connaissaient encore la situation d'un grand nombre d'îles, quoiqu'ils eussent cessé de les visiter. On se souvient encore que des chefs des îles, que votre race a retrouvées depuis, venaient à Otahiti et dans les autres îles voisines. »

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Hawaiiens faisaient remonter leur origine. Du reste, à l'époque des premières visites européennes, tous les vieillards s'accordaient à dire que les îles connues par eux, de tout temps, étaient les Manaia et les Samoa, ainsi que les îles Tunga et Fiji. Cette assertion semble être appuyée par la carte de Tupaia. On y voit figurer, sous leur véritable nom, presque toutes les îles composant les deux premiers groupes, tandis que, il est vrai, elle indique à peine quelques-unes des deux derniers. Ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, on pourrait en inférer que les Tahitiens n'allaient pas plus loin vers l'Ouest.

Les traditions montrent enfin qu'il existait anciennement de fréquents rapports avec un grand nombre d'îles, et que ces rapports étaient particulièrement intimes avec les Manaia. Ces îles même, d'après l'une de ces traditions, auraient autrefois fait partie du groupe des îles de la Société.

Nous croyons devoir donner ici une lettre écrite par la reine Pomare, ainsi que différents chants tahitiens et une chanson attribuée par M. Ad. Ricard (1) à Bougainville, quoiqu'elle puisse parfaitement être apocryphe.

On jugera bien mieux ainsi de la langue actuelle et des mœurs modernes des Tahitiens de notre siècle.

LETTRE ÉCRITE PAR LA REINE POMARE AU DOCTEUR A. LESSON (2).

Papaoa (3) 1 *Titema* 1847.
Papaoa, 1er décembre 1847.

E Taote e,
O Docteur,
Ia ora na oe i te Atua.
Je te salue par le (vrai) Dieu.

(1) Ad. Ricard, *l'amour, les femmes et le mariage.* — Paris, Garnier frères, 5e édit., 1862 p. 394.

(2) Cette lettre a été donnée autrefois à M. Ferdinand Denis.

(3) Résidence momentanée de Pomare.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Teie tau parau iti ia oe:
Voici ce que j'ai à te dire :
E haere mai na oe e hio ae i te mai i teienei.
Viens voir de suite un malade.
Haa peepee mai : e pohe paha !
Hâte-toi : car il va peut-être mourir !
Tei te ouma te mai e te tia.
C'est dans la poitrine et dans le dos qu'est son mal.
Eiaha oe faa tautau,
Garde-toi de te faire attendre.
Faatia mai oe i tau nei parau iti :
Ecoute bien ma parole :
Te peapea nei matou i teienei mai.
Cette maladie nous inquiète beaucoup.
Tirara tau parau,
J'ai fini de parler.
Ia ora na oe.
Je te salue.

Pomare arii.
Pomare reine.

MOT-A-MOT.

Titena, décembre.

E, signe du vocatif ; *taote*, docteur, ô docteur.

Ia, au ; *ora*, salut ; *na*, de ; *oe*, toi ; *i*, par ; *te*, le ; *Atua* Dieu (sous-entendu *mau*, vrai.)

Teie, celle-ci ; *tau*, de moi ; *parau*, parole ; *iti*, petite ; *ia*, a ; *oe*, toi.

E, verbe auxiliaire indiquant le futur ; *haere*, aller ; *mai*, vers : (*haere mai*, venir ;) *na*, de ; *oe*, toi ; *e*, pour ; *hio*, voir ; *ae*, là ; *i*, à : *te*, le ; *mai*, mal, maladie ; *i*, à, au ; *teienei*, plus tôt possible.

Haa, préfixe causative, faire ; *peepee*, prompt, agile, actif ; *mai*, vers ; *e*, verbe auxiliaire indiquant le futur ; *pohe*, mourir ; *paha*, peut-être.

Tei, dans ; *te*, la ; *ouma*, poitrine ; *te*, le ; *mai*, mal ; *e*, et ; *te*, le ; *tia*, dos.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Eiaha, adv. ne, non; *oe*, toi ; *faa*, préfixe causative, faire, être ; *tautau*, baisser, (1) pendre,

Faatia, agréer ; *mai*, vers ; *oe*, toi : *i*, à ; *tau*, de moi ; *nei*, ici, ce, cet ; *parau*, parole, discours ; *iti*, petit.

Te, les ; *peapea*, inquiets ; *nei*, ici, dans ce lieu, maintenant; *matou*, nous ; *i*, à ; *teeinei*, ce, cette ; *mai*, mal, maladie.

Tirara, tout, rien de reste ; *tau*, de moi ; *parau*, parole.

Ia, au ; *ora*, salut, santé, vie ; *na*, de ; *oe*, toi.

Arii, chef, roi, reine.

CHANTS TAHITIENS.

—

Eiaha to tere te maoro,
Ne t'en vas pas au loin,
Ua fatata roa, hoa, teï iau. *E hu ro tie* ! (2)
Car je serai bientôt morte

Ia pohe ae au,
Quand je serai morte,
Tii mai to tapea iti. *E hu ro tie* !
Tu viendras prendre ma bague.

Ua maitai oe tai hoa ;
Sois contente ;
Tena te Tane tei haerena. *E hu ro tie* !
Voici venir l'homme qui t'aime.

I haere noa vau i tou haerea.
Je me promenais quand j'ai entendu
To reo teï hape o teï tuo maï. *Ehu ro tie* !
Ta voix trompeuse.

E moua teïteï Orohena
De même que l'Orohena est la montagne la plus élevée

(1) Expression figurée.

(2) Exclamation de joie.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

II

ILES MANAIA.

L'archipel des îles Hervey a joué un rôle intermédiaire dans le peuplement de Raiatea et de Tahiti. — Aperçu géographique. — Considérations philologiques. — Caractères anthropologiques. — Croyance des habitants des Manaia en un Avaiki, patrie originaire située plus à l'Ouest encore que leurs îles.

S'il ne peut rester aucun doute sur la provenance des premières colonies qui ont peuplé Tahiti, il n'en est peut-être pas tout à fait de même pour le peuplement de l'île Raiatea qui avait fourni ces colonies. Là aussi, on croyait à une provenance plus occidentale ; les vieillards répétaient, comme ceux de Tahiti, que le berceau de leur race était situé du côté où le soleil se couche : mais c'était à peu près tout ce qu'ils en disaient. Chez eux, le souvenir du lieu d'origine semblait même encore plus confus que chez les Tahitiens, surtout quand il s'agissait de préciser de quelle terre étaient venus leurs ancêtres. En effet, aucune tradition ne fait allusion à une terre plutôt qu'à une autre, et il n'y a, pour ainsi dire, que les quelques mots d'un ancien poème, qui puissent permettre de croire que les premiers colons de Raiatea venaient plutôt des Samoa que de tout autre groupe. Pourtant, on a vu que ces quelques mots ont suffi à M. Hale pour lui faire émettre l'opinion, devenue générale depuis, que les premiers colons de Raiatea étaient venus des îles Samoa, sous la conduite du chef Oro, et, comme le savant américain ne parle pas d'étape intermédiaire, il est à supposer qu'il n'admettait qu'une migration directe.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Certainement, il est presque impossible, même après les données que nous venons d'exposer, de se refuser à croire que les Samoa et les Tunga elles-mêmes aient pu contribuer au peuplement des îles de la Société. Mais cependant, quand on tient compte, plus que M. Hale ne paraît l'avoir fait, de la différence des dialectes samoan et tahitien, on ne peut se dispenser de reconnaître qu'il est douteux que les colonies des Samoa ou des Tunga soient arrivées à Raiatea aussi directement qu'on le dit. Tout prouve, en effet, comme on va voir, que si les îles Samoa et Tunga ont envoyé des colonies aux îles de la Société, ces colonies y sont arrivées plutôt indirectement que par voie directe. Il est même encore plus probable qu'au lieu de venir de ces îles, les colonies ont été expédiées par un archipel différent, auquel on ne paraît pas avoir songé jusqu'ici : cet archipel n'est autre que l'archipel Manaia, moins éloigné et infiniment mieux placé qu'elles, pour expédier des colonies à l'Est. C'est ce que nous allons chercher à démontrer.

Mais, quelle que soit la part prise par chacun de ces divers groupes d'îles dans le peuplement de Raiatea, un fait certain résulte de toutes les données précédentes, c'est que les habitants de Raiatea, comme ceux des autres îles de la Société, plaçaient leur dernier lieu d'origine encore plus à l'Ouest que les terres habitées par eux : c'est là le fait culminant et incontestable.

Cherchons donc maintenant, dans cette direction, quelles sont les terres qui ont pu être ce lieu d'origine.

Nous ferons d'abord remarquer que par Ouest, alors même que ce mot est employé par les Polynésiens, il faut entendre le Couchant, l'Occident, qui comprend les points intermédiaires au N.-O et au S.-O. Cela seul, on le voit, donne une marge de provenance assez grande. Par conséquent, ce serait à tort qu'avec quelques écrivains, on en bornerait l'application au point cardinal de ce nom : ce point cardinal, d'ailleurs, est désigné lui-même par un nom spécial. Au surplus, il n'y a directement dans l'Ouest des îles de la Société, et à une assez grande distance, d'autres terres

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

que les îles Viti, d'où, avec raison, on n'a jamais songé à faire venir les Tahitiens.

Mais s'il n'existe pas de terres polynésiennes directement dans l'Ouest, on voit, dans une direction générale presque la même, puisqu'elles sont, les unes, dans l'O. 1/4 N.O. et le N.O, les autres dans l'O. 1/4 S.O, et à une distance de 14 à 1500 milles des îles de la Société, les terres qui forment les groupes Samoa et Tunga. Aussi est-ce à ces deux groupes, mais surtout au premier, qu'en donnant évidemment au mot Ouest, l'extension que nous venons d'indiquer, tous les ethnologues ont rapporté le point de départ des Polynésiens orientaux, et même, mais à tort, comme on verra, celui des Polynésiens occidentaux. C'est surtout depuis que le savant américain Hale a cru retrouver le mot Havaï des îles de la Société, dans celui de Savaii, que cette opinion est devenue générale, et que la suprématie des îles Samoa a été acceptée : mais c'est à tort aussi, comme on a déjà vu, et comme on verra encore mieux, quand nous examinerons la question du peuplement de la Nouvelle-Zélande.

Sans doute, ces deux archipels auraient pu envoyer assez facilement des colonies jusqu'aux îles de la Société, puisqu'on ne peut mettre en doute que leurs habitants, et surtout ceux des Tunga, étaient d'intrépides navigateurs qui se portaient souvent, comme l'a montré la carte de Tupaia, à des distances infiniment plus grandes que celle séparant les Tunga des îles de la Société. Mais, quand on remarque qu'il existe, pour envoyer des colonies vers l'Est, un autre archipel mieux placé que les îles Samoa, et surtout beaucoup moins éloigné des îles de la Société, puisqu'il n'en est qu'à la distance de 5 ou 600 milles dans le S.-O., il nous semble qu'il est plus naturel de lui attribuer l'envoi de ces colonies, que de l'attribuer aux Tunga et aux Samoa.

Non seulement, en effet, cet archipel est mieux placé que les Samoa et les Tunga pour expédier des émigrants à Raiatea, mais en outre, sa position est tellement intermédiaire, que ceux qui seraient partis des Tunga n'auraient pu passer sans le rencontrer. Quand on remarque que le langage des habitants des Manaia se rapproche plus du langage des îles

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

de la Société que de celui des Tunga et des Samoa, on doit être surtout porté à croire que les îles Manaia ont joué, dans le peuplement des îles de la Société, un rôle beaucoup plus important que celui qu'on leur a accordé jusqu'ici.

Telle est l'opinion à laquelle nous avons été conduit par l'observation et le raisonnement et nous espérons que les pages suivantes suffiront à la faire accepter par le lecteur.

On a beaucoup parlé des Manaia dans ces dernières années : M. Thompson en Angleterre, M. de Quatrefages en France, ont voulu en faire l'étape nécessaire des Samoans allant peupler la Nouvelle-Zélande. Mais l'opinion de ces savants est erronée, comme nous le démontrerons en temps opportun, car l'île Rarotonga des Manaia ne pouvait être celle dont parlent les traditions.

On sait que le groupe des îles Hervey ou de Cook se compose de huit îles, parmi lesquelles se trouvent Manaïa, Aïtutaki, Atiu et Raro-Tonga.

Ces îles sont situées entre 18°47' et 21°,55' Lat. Sud, et 159°35' à 160° ou 162°33' Long. O. Elles sont à 6 ou 700 milles des Tunga, qui gîsent dans l'Ouest, à 6 ou 700 milles des Samoa, qui se trouvent dans le N.-O., et à 4 ou 500 milles de Tahiti, qui gît dans l'E.-N.-E. Peut-être même sont-elles encore plus voisines de cette dernière surtout.

Il n'est pas d'îles mieux situées pour envoyer des colonies vers le Nord-Est et l'Est, placées qu'elles sont à si peu de distance dans le S.-O. des îles de la Société ; et, comme ces dernières îles ont l'usage, du moins en partie, des lettres qui sont usitées dans le groupe Hervey, c'est déjà, on en conviendra, une circonstance favorable à l'opinion que nous désirons faire accepter.

Mais il y a encore bien d'autres circonstances qui semblent prouver que les îles de la Société ont reçu leur population plutôt indirectement par les îles Hervey, que directement des îles Samoa ou Tunga, ou même directement des îles Manaia.

En effet, non-seulement la lettre *r* des Hervey est usitée dans les îles de la Société, alors, comme on sait, qu'elle est

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

remplacée par le *l* aux Samoa et aux Tunga, mais en outre, les îles Hervey désignent le pays des ancêtres par un nom identique à celui des îles de la Société, tandis qu'il est complètement inusité dans les archipels Samoa et Tunga : ce nom est le mot Avaïki, retrouvé par les missionnaires anglais à Aitutaki et à Rarotonga ; dans les îles Tunga et Samoa, au contraire, ce même nom est le mot Bulotu.

Ne doit-on pas en conclure que si les émigrants fussent venus directement des Samoa, les îles de la Société auraient eu le nom de Bulotu plutôt que celui d'Avaïki ? Du moment qu'elles ont ce dernier, il est plus naturel de penser que c'est de ceux qui le possèdent qu'elles l'ont tiré, c'est-à-dire que les colonies sont parties directement des Manaia, ou que tout au moins elles ont dû s'arrêter plus ou moins longtemps dans ces îles, en partant soit des Samoa, soit des Tunga pour se rendre aux îles de la Société.

La position donnée au pays des ancêtres par les habitants des îles Hervey, montre elle-même, à notre avis, que, si les îles de la Société ont été peuplées par les Samoa, ce n'a pu être qu'indirectement.

En effet, tous les habitants de ces îles regardent leur Avaïki comme la terre de « dessous le vent », c'est-à-dire comme placée dans l'Ouest par rapport à elles : Tahiti n'a donc pu être cet Avaïki, comme le croyaient quelques missionnaires anglais et d'Urville lui-même, puisque cette île n'est pas plus placée dans l'Ouest des îles Hervey que ne le sont les Samoa elles-mêmes. Le studieux J. Williams avait cru voir, il est vrai, que les traditions de Rarotonga rapportaient le peuplement de cette île à des colonies venant des Samoa et de Tahiti ; ce fut même cette opinion qui porta M. Hale à dire que la migration s'est faite de ces deux archipels. Mais il nous sera facile de démontrer plus loin que la tradition citée par le missionnaire anglais et par ceux qui l'ont copié, ne parle pas et ne pouvait vouloir parler des Samoa. Elle se borne seulement à dire, comme on verra, qu'un nommé Karika, colonisateur et découvreur de Rarotonga, venait d'une île située à l'Ouest et nommée Manuka ou Manua. Cette île, d'après la position qui lui est assignée.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ne pouvait être que l'une des Tunga, puisqu'on ne trouve dans l'Ouest que cet archipel. Les îles Samoa, au contraire, sont dans le Nord-Ouest, et Tahiti, par rapport à Rarotonga, n'est pas plus dans l'Ouest que les Samoa.

Mais, en outre de l'appellation donnée à la contrée d'origine du premier découvreur de Rarotonga, un fait plus important encore, c'est ce que dit J. Williams des caractères physiques des habitants de ces îles. Suivant lui, ils se rapprochent, par les traits et par le langage, plus des Néo-Zélandais que des insulaires des Samoa et des Tunga. En effet, le langage est loin d'être pur tahitien, comme on l'a avancé ; son origine est toute autre ; et les traits, ainsi que nous avons pu nous en assurer nous-même, prouvent également cette origine différente (1).

Que conclure de ce qui précède ? que les Manaia, bien plus

(1) Le R. W. Wyatt Gill, missionnaire protestant, qui a vécu pendant 28 ans dans les îles Hervey, affirme, dans un mémoire lu devant l'*Association britannique pour l'avancement des sciences*, que la couleur, les cheveux, la physionomie générale, les habitudes, le caractère et surtout le langage des Polynésiens indiquent clairement une origine malaise. Il pense, avec J. Williams, que, dans un temps très reculé, les ancêtres de la race actuelle ont pénétré dans le Pacifique par la partie Sud-Est de la Nouvelle-Guinée, mais qu'ils ont été repoussés vers l'Est par la race Négrito. Il trouve facile, après l'avoir vu, de comprendre que les émigrants aient traversé dans leurs canots la distance de 700 milles, depuis les Samoa jusqu'au groupe Hervey.

Le même missionnaire, dans un autre mémoire, fait connaître quelques-unes des légendes des îles Hervey. Comme nos missionnaires, il dit que l'enfer des insulaires s'appelle Avaiki : c'est presque certainement une erreur.

L'une des légendes qu'il rapporte vient corroborer celles relatées par Pritchard pour les Samoa : les âmes des morts, avant de partir pour Bulotu, vont se placer sur le bord d'une haute falaise regardant le soleil couchant. Là existe un arbre sur les branches duquel elles se posent et qui disparaît dans l'abîme dès qu'il en est chargé. Ce destin, dit-il, n'est réservé qu'aux lâches et à ceux qui meurent de mort naturelle ; quant aux esprits des braves, ils se rendent sur une montagne dominant le *marae* de Rongo, Dieu de la guerre, et ils se précipitent, du sommet de cette montagne, dans l'espace azuré où ils continuent à voltiger. M. Wyatt Gill ajoute,

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

probablement que les Samoa, ont envoyé des colonies de leurs îles peupler directement les îles de la Société ; ou tout au moins que, après avoir séjourné plus ou moins longtemps aux Manaia et avoir eu le temps de modifier leurs traits et leur langage, les colonies issues des Samoa sont arrivées aux îles de la Société. Nous montrerons plus loin que si les traits et le langage des habitants des Manaia se rapprochent plus de ceux des Nouveaux-Zélandais que ceux des Samoans, cela tient probablement à ce qu'ils se sont trouvés isolés de bonne heure, ou peut-être encore à ce que leurs îles ont été peuplées directement par les émigrants de l'Hawahiki. Mais, en attendant, nous répéterons que les premiers habitants de Rarotonga, dans les Manaia, ne pouvaient provenir, même d'après la légende de J. Williams, tant citée pour prouver le contraire, ni de Tahiti, ni des Samoa : cette légende dit que l'île d'où venait Karika, se trouvait directement sous le vent dans l'Ouest; or, il n'y a, dans cette direction, d'îles à populations polynésiennes que les Tunga. L'erreur des ethnologues à ce sujet ne provient du reste, elle-même, que de l'erreur commise d'abord par J. Williams.

Pour attester que le nom d'Avaïki était bien, aux îles Manaia, celui de la patrie première, nous allons rapporter

à propos de cette légende, mal comprise, et, en tous cas, incomplète, que les habitants du Port-Moresby, à la Nouvelle-Guinée orientale, placent leur paradis vers le soleil couchant, dans une région mythique appelée *Erama*, où, comme dans tous les paradis, on trouve à manger en abondance, sans parler, sans doute, des autres avantages.

M. Wyatt Gill, dans une communication précédente, disait que les ossements humains trouvés dans les grottes de corail de l'île Mangaia, l'une des îles Hervey, n'auraient été, d'après les *taata paari*, hommes sages du pays, que les ossements de cannibales et d'envahisseurs de Tubuai. Le missionnaire ne se serait-il pas trompé ? Il est certain que là, tout comme aux Marquises, les grottes servaient de sépulture. Le même missionnaire pensait, du reste, absolument comme John Williams, que les Manaia n'étaient peuplées que depuis cinq à six siècles environ. (Voy. *Revue d'anthropologie*, 1873, p. 717 et 1876 p. 147.)

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

PAGE NOT AVAILABLE

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

populations précédemment examinées, leur lieu d'origine encore plus à l'Ouest, que leurs îles. Et par Ouest, nous le répéterons, il ne faut pas entendre seulement l'Ouest direct, mais tout l'intervalle entre le N.-O et le S.-O. Autrement ce serait aux Tunga qu'il faudrait attribuer le peuplement des Manaia, puisqu'il n'y a que les îles Tunga directement dans l'Ouest, et que les Samoa se trouvent seulement au N.O. des Manaia.

Il faut du reste en convenir, il se pourrait d'autant mieux que les premiers habitants des Manaia fussent venus des Tunga que, outre le voisinage, ils ont conservé l'usage des lettres *k* et *ng*, qui sont usitées dans ces îles. Mais il faut en convenir aussi, il se pourrait encore mieux qu'ils fussent venus directement de l'Hawahiki à en juger par l'usage qu'ils font des trois lettres *k*, *r* et *ng*, qui ne sont pas employées aux Samoa.

En résumé, que les îles Manaia aient été peuplées par les Samoa et les Tunga, ou directement par l'Hawahiki, lequel ne se trouvait pas en Polynésie comme on le croit ; qu'elles aient peuplé à elles seules l'archipel de la Société, ou que ce soient les îles Tunga et Samoa qui l'aient peuplé par leur intermédiaire, toujours est-il que, d'après tous les faits, c'est de l'un de ces trois archipels qu'étaient venus les premiers occupants des îles de la Société.

Nous allons maintenant chercher à découvrir par quelles terres les Samoa et les Tunga ont elles-mêmes été peuplées.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

LIVRE TROISIÈME

RECHERCHE DU PAYS D'ORIGINE DES SAMOANS ET DES TONGANS

CHAPITRE PREMIER

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES ARCHIPELS SAMOA, TUNGA, FIJI.

Considérations préliminaires. — Les deux archipels Samoa et Tunga diffèrent géographiquement et historiquement. — Les îles Tunga et Fiji ne sauraient être confondues dans un même groupe. — Situation relative des terres occidentales par rapport aux Samoa et aux Tunga : ces terres ne sont pas dans une même relation géographique avec les deux archipels.

Considérations préliminaires. — Nous voici arrivés au point le plus difficile, au nœud même de la question qui nous occupe ; il n'est plus possible, en effet, de demander la filiation polynésienne à des îles voisines ou peu distantes ; il faut aller la chercher dans des terres fort éloignées. Or l'on sait que tous les ethnologues ont cru reconnaître la contrée d'origine première des Polynésiens dans les îles Malaisiennes ou Asiatiques.

Pour nous, nous sommes convaincu que l'opinion, géné-

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ralement adoptée depuis Hale, ne repose sur aucune base solide et nous avons été conduit, par l'étude attentive des faits, à en avoir une presque diamétralement opposée. Il ne nous suffira donc pas, dans la recherche que nous allons entreprendre de ce pays d'origine, d'exposer notre propre opinion ; il nous faudra aussi, chemin faisant, combattre les arguments de ceux qui en ont une contraire.

Nous l'avons déjà dit, l'étude des faits et des traditions conduit à reconnaître que les archipels Samoa et Tunga ont envoyé des colonies vers le Sud-Est, vers l'Est et vers le Nord-Est même de la Polynésie. Nous allons maintenant tâcher de montrer, en poursuivant la même étude, que ces archipels eux-mêmes ont reçu des colonies de contrées vers lesquelles on leur en fait généralement envoyer ; nous établirons en outre que l'archipel auquel on fait jouer un rôle secondaire dans le peuplement des îles polynésiennes est, au contraire, celui qui a joué le principal rôle.

Ici, pour la première fois depuis le commencement de notre travail, nous allons voir en présence les races polynésienne et mélanésienne. Le voisinage des Fijiens ne pouvait manquer d'exercer une grande influence sur les Tongans et les Samoans ; il devait nécessairement faire naître un antagonisme profond. Cet antagonisme s'est produit d'une manière apparente, mais pourtant beaucoup moins générale qu'on ne l'a cru.

Nous chercherons à indiquer les limites de cette influence réciproque des trois archipels. Pour y parvenir plus sûrement, nous nous aiderons de la linguistique qui, jusqu'à présent, pour ces archipels du moins, ne nous semble pas avoir été assez prise en considération, bien qu'elle soit peut-être le seul moyen d'éclairer la question.

En résumé, nous aurons à examiner les trois archipels des îles Samoa, Tunga et Fiji, c'est-à-dire les trois archipels que presque tous les écrivains ont considérés comme la première étape des émigrants venant de la Malaisie. Et, par le fait, ils sont tellement placés dans l'Océan Pacifique, qu'on n'aurait pu, en partant de la Malaisie, se diriger vers l'Est ou le Sud-Est sans rencontrer l'un d'eux ; de même

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

aussi qu'en venant de tout autre point, on eût été également forcé d'y passer, tant leur position est intermédiaire. Nous chercherons particulièrement à établir que l'un d'eux, ainsi d'ailleurs que son nom l'indique, a été la première étape des émigrants vers la Polynésie ; mais ce n'est pas celui auquel, jusqu'à ce jour, on a attribué ce rôle.

Nous ferons remarquer, à cette occasion, que ceux qui se sont occupés de ce sujet, ont eu le grand tort de confondre dans une même description les deux groupes Samoa et Tunga. Non seulement la position géographique de chacun n'est pas la même, mais cette confusion a suscité le principal obstacle à la découverte de la voie véritablement suivie par les émigrants se rendant en Polynésie. Nous signalerons également une autre confusion géographique qui a été faite par quelques navigateurs : Beechey, particulièrement, classait dans un même groupe les Fiji et les Tunga et, par suite seulement de leur proximité, il leur donnait la dénomination commune d'Iles des Amis. Or, sans parler des 120 lieues qui les séparent, ces deux archipels diffèrent trop et par leur nature géologique et par les caractères physiques de leurs habitants, pour qu'il soit permis d'admettre une semblable classification.

Nous examinerons donc séparément chacun de ces groupes et, contrairement à ce qui a été fait jusqu'à ce jour, nous n'excepterons même pas de cette distinction ceux qui sont habités par la même race. Si, en effet, les îles Samoa et Tunga ont entre elles les plus grandes analogies par leurs populations, elles diffèrent néanmoins géographiquement et, pour ainsi dire, historiquement. Si les caractères physiques et le langage des deux nations sont identiques comme leurs croyances, si le voisinage des deux archipels est assez grand, puisqu'ils ne sont séparés que par 500 milles environ, il n'en est pas moins vrai que ces groupes sont situés à des latitudes et à des longitudes différentes : l'un est beaucoup plus au Sud et plus à l'Ouest que l'autre. Or une pareille confusion, en préjugeant le lieu d'origine de l'un d'eux, ne peut que nuire à l'explication du peuplement de l'autre. Toutefois, pour éviter des longueurs, nous exposerons

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

en bloc les documents historiques qui s'appliquent également aux deux groupes.

Nous commencerons par étudier le peuplement des îles Samoa, tant à cause de la plus grande importance que leur accordent les ethnologues, qu'en raison de leur plus grande proximité des îles plus orientales, et surtout de la marche que nous montrerons avoir été réellement suivie par les émigrants. Nous aborderons ensuite le peuplement des îles Tunga. Mais comme l'étude de ces deux groupes ne peut, sans les plus grands inconvénients, être séparée de celle des îles Fiji, si voisines surtout des Tunga, nous aurons, dans l'intervalle, à examiner tous les documents relatifs à cet archipel, venus à notre connaissance : ce sont eux qui peuvent le mieux aider à la solution de la question. Nous insisterons même tout particulièrement sur quelques-uns d'entre eux, en raison de l'influence que l'archipel des îles Fiji a fait subir aux deux autres archipels, ou qu'il a éprouvée à leur contact.

Avant tout, nous commencerons par présenter quelques remarques sur les directions qui auraient pu être suivies par les migrations venant du couchant, et nous indiquerons, aussi rapidement que possible, la composition géographique des divers archipels en présence, ainsi que les caractères physiques de leurs populations. Cet exposé aidera par lui-même à élucider un sujet si obscur.

SITUATION RELATIVE DES TERRES OCCIDENTALES PAR RAPPORT AUX SAMOA ET AUX TUNGA. — Nous avons déjà fait remarquer que ceux qui ont placé le lieu d'origine des Polynésiens en Asie ou en Malaisie, se sont contentés des mots Ouest et Occident pour indiquer la position absolue du point de départ. Ils ont certainement ainsi plutôt cherché à simplifier l'énonciation, qu'à l'exprimer avec exactitude, car si ces mots suffisent pour indiquer, d'une manière générale, la position de ce point de départ par rapport à l'ensemble des îles Polynésiennes, il n'est pas moins vrai qu'ils conduisent nécessairement à confondre des lieux souvent séparés par une grande distance, et qu'ils entraînent à des erreurs géo-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

graphiques, puisqu'ils ne sauraient être applicables à la fois à des îles situées sous des latitudes différentes.

C'est pourquoi nous croyons indispensable de commencer par indiquer exactement la position des terres occidentales relativement aux Samoa et aux Tunga.

Or, dans le Nord-Ouest des Samoa, en allant jusqu'au Japon, on ne rencontre que des îles généralement petites et nombreuses : ce sont celles qui forment les groupes Gilbert, Marshall, Carolines et Mariannes.

En se rapprochant de l'Ouest, c'est-à-dire dans l'O.N.O. on trouve, à mesure qu'on s'éloigne des Samoa, d'abord les îles Rotuma, Vanikoro, Salomon ; puis les grandes terres appelées Nouvelle-Bretagne, Nouvelle-Irlande ; et enfin, près de l'Asie, les îles Philippines et Formose.

En se rapprochant encore plus de l'Ouest, c'est-à-dire dans l'O. 1/4 N.O, on voit le détroit de Torrès, puis la Nouvelle-Guinée ; et en s'éloignant toujours dans la même direction, les îles Moluques, Bourou, Céram, Célèbes, enfin Java et Bornéo, pour ne citer que les principales.

Dans l'Ouest direct, ce sont d'abord les îles Wallis, Waitupu, les îles Banks au Nord des Nouvelles-Hébrides, et une très petite portion de l'extrémité la plus Nord de la Nouvelle-Hollande ; enfin l'entrée du détroit de Torrès.

Dans l'O.S.O, les premières îles sont les Fiji ; puis vient la partie la plus Sud des Hébrides ; la Nouvelle-Calédonie, la Nouvelle-Hollande encore, se prolongeant vers le Sud, et la terre de Van-Diemen.

Enfin dans le S.O. ou S.O.1/4 S. on rencontre d'abord, à peu de distance, les îles Tunga et, plus loin, dans la même direction, le groupe des îles de la Nouvelle-Zélande.

Les émigrants auraient donc pu, tout en restant dans les limites de l'Occident, partir de six points différents pour se rendre aux Samoa :

Du N.O. c'est-à-dire des îles Carolines et Mariannes ;

De l'O.N.O, c'est-à-dire de Vanikoro, des îles Salomon, de la Nouvelle-Bretagne, de la Nouvelle-Irlande et des Philippines ;

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

De l'O. 1/4 N.O., c'est-à-dire de la Nouvelle-Guinée, du détroit de Torrès, de Bourou, de Bornéo ;

De l'O., c'est-à-dire d'une partie du détroit de Torrès et de l'extrémité Nord de la Nouvelle-Hollande ;

De l'O. S.O., c'est-à-dire des Fiji, de la Nouvelle-Calédonie, et de la Nouvelle-Hollande.

Du S.O.1/4 S. c'est-à-dire des Tunga et de la Nouvelle-Zélande.

Il est évident que ces routes diffèrent beaucoup ; mais cependant, pour simplifier cette étude, nous les réduirons à quatre directions principales, qui comprennent toutes celles admises par les ethnologues, ainsi que celle dont ils n'ont pas parlé et que nous croyons être la véritable :

Le N.O. sera la première ;

L'O. la seconde, comprenant l'O.N.O. et l'O. 1/4 N.O ;

L'O. S.O. la troisième ;

Le S.O, ou S.O. 1/4 S. la quatrième.

Il suffit d'ailleurs de signaler les inconvénients qu'il y a à placer dans une même direction, par rapport aux Samoa, les terres qui gisent dans l'O.N.O, l'O. 1/4 N.O et l'Ouest pour que le lecteur y remédie facilement.

D'un autre côté, en remarquant que les îles Tunga sont situées beaucoup plus au Sud, et en même temps plus à l'Ouest que les Samoa, on verra que les premières n'ont plus les mêmes lieux placés de la même manière, par rapport à elles, c'est-à-dire que, dans le N.O., ce sont, pour les Tunga, une partie des Fiji, Vanikoro, les îles Salomon, la Nouvelle-Irlande et la Nouvelle-Bretagne ; dans l'Ouest, en y comprenant l'O. 1/4 N.O. et l'O.N.O., d'abord les Fiji, puis les Nouvelles-Hébrides du Centre, la Nouvelle-Guinée, le détroit de Torrès et la pointe Nord de la Nouvelle-Hollande, tant il y a de marge en réunissant ces trois directions. On verra encore que dans l'Ouest direct, il n'y a plus que les Nouvelles-Hébrides les plus Sud, la Nouvelle-Calédonie et la Nouvelle-Hollande, que nous avons vue dans l'O. S.O. des îles Samoa ; et qu'il n'y a plus, dans l'O.S.O. des Tunga, absolument que l'Australie. Enfin, pour les îles Tunga, la Nouvelle-Zélande se trouve à peu près dans le S. O.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Il est évident que puisque les Samoa et les Tunga occupent des positions différentes, les terres qui se trouvaient dans certaines directions, par rapport aux Samoa, ne pouvaient pas être dans les mêmes directions par rapport aux Tunga. C'est donc à tort, par conséquent, que les ethnologues ont généralement confondu ces directions, et que quelques-uns ont cru pouvoir prendre l'une pour l'autre, suivant les besoins de la thèse qu'ils avaient à soutenir.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

I.

DESCRIPTION PARTICULIÈRE DES TROIS GROUPES.

Aperçu géographique sur les trois groupes : Iles Samoa ; vents régnants. — Iles Tunga ; vents régnants. — Iles Fiji ; vents régnants. — Caractères physiques des Samoans, d'après Bougainville ; La Pérouse ; Roggeween ; Hamilton ; d'Urville ; A. Lesson. — Caractères physiques des Tongans, d'après nos propres observations ; d'après Pritchard. — Caractères physiques des Fijiens, d'après A. Lesson ; Quoy et Gaimard ; Pritchard. — Des différences profondes séparent les Fijiens des Samoans et des Tongans.

Iles Samoa. — Les îles Samoa forment un groupe de huit îles principales et de quelques îlettes occupant l'étendue de 4 degrés de l'Est à l'Ouest, environ cent lieues, entre 171°42' et 175°8' Long. Ouest, 13°26', et 14°21', Lat. Sud.

Ces îles sont nommées : Manua, Olosenga, Ofu, Tutuila, Upolu, Savaii, Manono et Apolima.

Manua (1), l'Opoun de La Pérouse, est une île circulaire, si élevée, qu'on la voit à la distance de 40 à 50 milles ; ses côtes sont raides et saines. Elle gît par 14°9' Lat. Sud. et 169° Long. Ouest.

Olosenga (2) et Ofu (3) sont presque unies, ce sont les îles appelées Fanfoue et Leone par La Pérouse ; elles sont habitées.

(1) *Manua*, coup, blessure, être blessé. En Maori, *manu*, oiseau, flotter ; *manuka*, nom d'un arbre.

(2) *Olo*, forteresse ; *senga*, *sega*, nom générique des perroquets. En Maori, *oro*, aiguiser ; *henga*, bande de bois sur le côté d'un canot.

(3) *Ofu*, nourriture mise dans une feuille, prête à faire cuire. En Maori, *ohu*, compagnie de travailleurs.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Tutuila (1), par 14°20' Lat. S. et 170°16' Long. O., est à 50 milles environ à l'Ouest d'Olosenga : c'est une île de 80 à 100 milles de circonférence, ayant plusieurs baies, entre autres celles dites Rangopongo et Leone : cette dernière est fort grande et fort belle ; elle est exposée aux vents du Sud ; c'est là qu'eut lieu le funeste massacre des compagnons de La Pérouse.

Upolu (2) est une île de 150 à 200 milles de circonférence ; elle possède plusieurs ports et particulièrement celui d'Apia, qui fait face au Nord. Ses montagnes, très élevées, peuvent être vues de 50 à 60 milles au large. Elles sont recouvertes d'une belle verdure.

Ma-no-no (3) a environ cinq milles de circonférence. Elle tient à Upolu, dans le Sud-Ouest, par un récif. Quoique petite, cette île a plusieurs ports et une bonne rade dans le Nord. Ses habitants sont de grands guerriers, aussi les appelle-t-on *Malo* ou peuple victorieux. L'eau douce y est rare.

Apolima (4) est une île de deux milles de circonférence, élevée de 2 à 300 pieds. Son nom, dit J. Williams, signifie creux de la main, et provient de sa forme qui semble indiquer l'emplacement du cratère de quelque volcan éteint. Elle est couverte de précipices auxquels on ne parvient que par une seule ouverture, assez petite.

(1) *Tutu*, allumer, éclairer, bâtiment, couper, séparer ; *ila*, là, nœvus, envie de femme. En Maori, *tutu*, nom d'un arbrisseau, obstiné, effronté, insolent, se lever, sortir ; *hira*, multitude, nombreux. *Tutuira* est le nom d'une raie chez les Waikato.

(2) *Upolu*, je, moi. En Maori, *u*, gorge, sein, être ferme, arriver par eau ; *po*, nuit ; *ru*, tremblement de terre.

(3) *Ma*, prépos., pour, avec, à cause de ; *nono*, faire une pause pendant un discours, corde, fourmi blanche ailée ; *no*, emprunter. En Maori, *mano*, mille ; *ma*, blanc, net. *Manono* est en Hawahiki le nom d'une colline et d'une maison occupée par Ati Hapaï.

(4) *Apo*, prendre soin, être tranquille ; *lima*, main, cinq. En Maori, *apo*, cupidité, avare, être assemblé ; *apa*, compagnie de travailleurs ; *rima*, cinq. *Aparima* est le nom d'une rivière et d'un port dans l'île du Milieu.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Savaii (1) est la plus grande du groupe ; elle a près de 250 milles de circonférence. Ses montagnes, très élevées, sont visibles à la distance de 60 à 70 milles. Elles vont en augmentant depuis le bord de la mer jusqu'au centre de l'île, et sont entièrement couvertes de verdure.

Cette île est l'une des plus belles, sinon la plus belle de la mer du Sud. Elle est séparée d'Upolu par un détroit de 10 à 15 milles, à l'entrée Sud duquel se trouvent les deux petites îles Manono et Apoiima. Cinq cents milles environ séparent ces îles de celles des Amis.

La formation des îles Samoa, d'après la tradition indigène est des plus simples : Il n'y avait pas de terre d'abord, il n'y avait que les cieux en dessus et l'eau en-dessous. De sa demeure, dans les cieux, le dieu Tangaloa fit rouler dans les eaux deux grandes pierres : l'une de ces pierres devint Upolu, l'autre devint Savaii. La tradition ne dit rien des autres îles, qui passaient sans doute pour avoir été formées de la même manière (2).

Vents régnants aux îles Samoa. Les vents qui soufflent le plus ordinairement aux îles Samoa, comme aux Tunga et à Tahiti, sont les vents alisés de S.E, S.S.E. et E.S.E. Mais la mousson d'Ouest s'y fait sentir pendant toute une saison, c'est-à-dire d'octobre en avril.

C'est un fait qui a été constaté par le missionnaire P. Sun-

(1) *Savai*, oursin, *echinus* ; *sava*, saleté, ordure, être capable. *Savaii* est pour *Havahiki*, en Maori *Hawahiki*, ou mieux *Ka-wahiki*, pays nourricier.

(2) *Samoa* est le nom qu'ont adopté les voyageurs, d'après la prononciation des indigènes de ces îles; mais cette prononciation n'est plus que *Hamoa* aux Tunga et ailleurs. Seuls les Samoans prononcent le *s*. Nous croyons que c'est à tort qu'on écrit avec un seul *a*. Dans les autres îles polynésiennes nous avons entendu prononcer nettement *Haamoa*, et il est probable que c'est *Saamoa* qu'il faudrait écrire ; l'étymologie serait plus facile à expliquer. On aurait alors le mot polynésien *haa*, faire, équivalant au mot maori *whaka*, et *moa*, qui a la double signification de poule et de sacré. Au surplus, il y a, sur Savaii, une localité appelée seulement *Amoa*.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

derland (1), pour les îles Samoa particulièrement, et qui tend à prouver qu'il en est de même dans les archipels Tunga, Tahiti, Fiji et même aux Marquises. On sait, en effet, que dans ces dernières îles, les brises régnantes soufflent du Sud-Est, pendant la majeure partie de l'année, et que l'hivernage, c'est-à-dire la saison des grandes pluies et des coups de vent, a lieu de novembre en avril, tandis que la saison sèche s'étend de septembre à novembre. On sait aussi que là, de décembre à février, se fait sentir la mousson d'Ouest, quoique d'une manière moins régulière.

On a vu que ce sont également les vents d'E.S E. et d'E. N. E. qui se font sentir la plus grande partie de l'année à Tahiti, mais que les vents d'Ouest ou de Sud-Ouest sont égalemeut observés. M. Philippe de Kerhallet a résumé de la manière suivante les observations de tous les marins, en disant, dans ses *Considérations générales sur l'Océan Pacifique* : « Dans l'archipel de Taïti, en octobre, novembre et décembre et une partie de janvier, les vents soufflent de l'Ouest au Sud-Ouest; ils sont coupés par des calmes, de faibles brises de l'Est et quelquefois par des grains qui donnent de l'orage et de la pluie. En décembre et janvier, le temps et les vents sont très variables. »

Il dit encore : « Dans la zône tempérée de l'Océan Pacifique du Sud, les vents, pendant toute la saison, soufflent de toutes les directions. Dans la partie Ouest de cet Océan, les vents du S.E. sont remplacés pendant une partie de l'année, par des vents variables ou par des moussons, contrairement à l'opinion qui a longtemps prévalu à cet égard. »

Mais ce qu'il ne dit pas, et ce que nous croyons devoir dire, c'est que La Pérouse avait été le premier à signaler l'existence de la mousson d'Ouest, qui a été démontrée depuis par Dillon, ce marin si habitué aux îles Polynésiennes. Depuis ces observateurs, personne ne mettait en doute l'existence, dans les régions du Grand Océan situées entre l'Equateur et le parallèle de 12° Sud, d'une mousson du Nord-Ouest ou de l'Ouest.

(1) Voy. *Samoan reporter*.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Iles Tunga (1). — Ce groupe, également appelé archipel Tunga, depuis Mariner, se compose d'une centaine d'îles ou d'îlots, qui occupent environ 200 milles du Nord au Sud, et une largeur moyenne de 50 à 60 milles ; il s'étend du 18° degré au 20° degré de latitude S., et du 176° au 178° degré de longitude O. Il a été subdivisé en trois groupes secondaires qui sont : au Sud, les îles Tunga proprement dites ; au centre, les îles Hapaï ; au Nord, les îles Afulu-hu.

La première subdivision se compose des îlots et écueils appelés Ka-tao, Hunga-tunga, Hunga-hapaï et de quelques petits îlots à toucher l'ile Tunga-tapu, tels que Punga-i-motu, Oncata, etc. Elle comprend en outre : 1° Eoa, terre médiocrement élevée, située par 21°25' Lat. S. et 175°17' Long. E., découverte par Tasman en 1643 et appelée Middelbourg; 2° Tongatabou, dont le véritable nom est Tunga-tapu, île peu élevée, également découverte par Tasman qui l'appela Amsterdam.

Cette île étant la plus connue et presque la seule dont on parle quand il s'agit des îles des Amis, nous dirons qu'elle est située par 21° Lat. Sud, c'est-à-dire de la manière la plus favorable pour être rafraichie par les vents alisés. Elle est de nature madréporique et on n'y trouve aucune source

(1) Les mots *tonga* et *tabou* doivent être écrits, *tunga* et *tapu* : *tunga*, faire halte, s'arrêter, lieu de halte, station ; *tapu*, sacré. C'est John Martin, le rédacteur du voyage de Mariner, qui est la cause première de l'erreur généralement admise : c'est lui qui le premier se servit du mot *tonga*, employé ensuite par tous les navigateurs et écrivains. Mariner avait, lui du moins, évité cette erreur, puisqu'il écrit *toonga* : or on sait qu'en anglais *oo* se prononce *ou*. Il faut remarquer du reste que l'on ne doit pas dire *tunga* ou *tonga*, mais bien *tu-nga*, avec prononciation fortement nasale.

Quant à *tapu*, que l'on prononce *tapou*, c'est le mot vrai, et non pas *tabou* : les Polynésiens n'emploient pas le *b*, comme on l'a cru longtemps, quoique les Tongans l'aient adopté, par suite de leur voisinage des Fijiens.

Au surplus, pour nous conformer à l'usage et afin d'être mieux compris, nous écrirons parfois *Tonga*, *Tongans*, *Tonga tabou* ; il suffit que le lecteur soit prévenu.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

d'eau douce ; mais il y a de nombreuses flaques ou des puits qui se remplissent d'eaux pluviales. Une couche de terre végétale assez épaisse recouvre dans quelques points le calcaire, mais presque partout cette couche est mince et la végétation y est pauvre.

Les deux saisons s'y font sentir, et, pendant l'hivernage, les missionnaires anglais ont vu monter le thermomètre jusqu'à + 33°, tandis que dans l'autre saison ils l'ont vu descendre parfois + 12° et même 10°, mais exceptionnellement.

Nous avons fait connaitre, en 1832, la botanique de cette île, (1) et nous n'ajouterons plus qu'un mot pour dire qu'on a eu tort, dans les *Archives de Médecine navale* du ministère de la marine (2), d'avancer que cette île est relativement très élevée : elle l'est à peine au-dessus de celles appelées îles basses.

La 2e subdivision, ou groupe Hapai, est composée des îles Lefuka, Namuka, Foa, Uiha, Haano, Niniva, Futuna, Kao, Lataï et Tofua : cette dernière est une île élevée.

Enfin la troisième ou Afulu-Hu (3), comprend les îles Pungaimotu, Taonga, Lekaleka, Hounga et Vavao. Cette dernière île, découverte par Maurelle en 1780, et appelée par lui Mayorga, a été revue par La Pérouse et par Edward Edwards qui la nomma île Howe (4) : il ne faut pas la confondre avec l'île Howe découverte par Ball en 1788, pendant qu'il commandait le *Supply*. C'est de cette même île Vavao que parlent les légendes des Marquises.

(1) Voy. dans le *Voyage de l'Astrolabe*, la *Botanique* par A. Lesson et A. Richard, Paris. — Tastu, 1832.

(2) Tom. V, p. 27.

(3) *Afulu* est le mot maori *ahuru*, dix, le *h* se changeant en *f* et le *r* en *l* ; *hu*, pet, marais, boue, bouillir, silencieux. Le *h* n'existe pas en Samoan.

(4) *A voyage round the world, in His Majesty's frégate Pandora, performed under the direction of captain Edwards, in the years 1790, 1791, 1792, by George Hamilton, late surgeon of Pandora*; Berwick, 1793.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

On ajoute à ces divers groupes l'île Amargura, de Maurelle, terre peu élevée dans le Nord-Ouest de Vavao et qui est probablement l'île Gardiner d'Edw. Edwards, ainsi que l'île Pylstart, découverte par Tasman, à trente lieues au Sud de Tongatabou : c'est une terre haute et boisée.

Entre les Samoa et les Tunga se trouvent les îles Niua (1) ou Alu-Fatu (2).

Ce sont des îles élevées, placées par 15°50' Lat. S. et 176°25' Long O. d'après La Pérouse. Elles ont été appelées îles de Hoorn, des Cocos et des Traîtres par Lemaire et Schouten ; îles Boscamen et Keppel par Wallis, en 1767.

Niu-a, ou Niu-a-taputa, est l'île Keppel ou la Niuha Foho d'Edward Edwards ; Onoafu est l'île Proby du même capitaine, ou la Goode Hope de Schouten (1616).

La Pérouse remarqua que les habitants de ces îles offraient une grande analogie avec ceux des Samoa. Au rapport de Maurelle, ils étaient tatoués, sans barbe, et ils se coupaient les phalanges des petits doigts comme aux Tunga. Ils parlaient, disait-il, la même langue qu'à Vavao.

Vents régnants aux Tunga. — Aux îles Tunga, situées entre 18° et 21° de Lat. Sud et 176° et 178° de Long. Ouest, les vents le plus ordinairement rencontrés sont également les vents d'E.S.E., S.E, et S.S.E, c'est-à-dire les vents alisés, et là, ce sont les vents de S.S.E. qui sont les plus forts. C'est surtout en février, mars et avril que se font sentir les vents d'O. et de N.O., en même temps que des orages accompagnés de pluie et de violentes rafales.

En lisant les récits de voyages, on voit que La Pérouse et d'Urville ont essuyé, à cette époque, des vents prolongés

(1) *Niua*, en Samoan plein de cocotiers.

(2) *Alu*. en Samoan, arrivée heureuse, opportune ; aller de l'avant, de l'arrière.

Aru, en Tahitien, bois, forêt, lame, vague ; filet ; cri de joie du voyageur.

Fatu, en Tahitien, maître, seigneur ; en Samoan, pierre ; cœur d'un fruit, semences, chant, composer une chanson, dur.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

de cette partie. Il y a en outre des raisons de croire que c'est avec des vents de N.-O. que la Pérouse s'est perdu sur Vanikoro, car les vents entraînèrent immédiatement des débris de son naufrage jusqu'à Tukopia, qui gît dans le S.E.

Enfin on a fait l'observation importante qu'il règne souvent, sur les côtes méridionales de Tongatabou, une houle de S.O. regardée comme la suite des tempêtes qui ont lieu dans les hautes latitudes australes.

Iles Fiji ou Viti. — Ces îles sont au nombre d'environ 225 grandes et petites, presque toutes, sinon toutes, d'origine volcanique ; la plus proche des îles Tunga, dans l'Est, en est éloignée de 100 lieues.

Elles se trouvent entre 15°30' ou 16° et 20°30, de Lat. Sud, et 177° et 178° Long. Est. D'Urville les place entre 16° et 20° Lat. Sud, et 174° et 179° Long. Est.

On les a partagées en huit sections ou groupes :

1° Le groupe Ono, qui comprend Ono, Ndoï, Maua, Nudiu, Yameya, Tuvana-i-tholo, et Tuvana-i-ra ;

2° Le groupe Lakemba, composé de 33 îles, parmi lesquelles se trouvent Vatoa, Tuvutha, et Thithia ;

3° Le groupe des îles Manga, Kanathea, Naïtaumba, Vatuvara, Yathata, et un grand nombre d'îlots ;

4° Les Fiji du Milieu, comprenant Matuku, Totoya, Moala, Ngau. Nairai, Koro, Ovalau et quelques petites îles ;

5° Vanua Levu ou la Grande Terre, et Taviuni avec environ cinquantes îles voisines ;

6° Na Viti Levu ou la Grande Fiji, avec les 50 îles de ses côtes : c'est l'île la plus grande ;

7° Le groupe Kandavu, qui est composé de treize îles, dont plusieurs petites ;

8° Les Yasawa, qui comprennent plus de trente petites iles.

80 de ces îles sont habitées ; leur population totale qui était évaluée à 150,000 âmes, il y a quelques années, n'était plus, d'après la *Gazette des Fiji*, que de 116,000 au 31 décembre 1871. Depuis cette époque, des épidémies de rougeole et de dysentérie, en 1874-1875, et la petite vérole en

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

1876-1877, ont enlevé une grande quantité d'habitants : tous les principaux chefs sont morts. On estime à 2000 le nombre des blancs et à 320 celui des métis.

Les îles les plus petites sont celles de l'Est : on en voit de coralligènes et de volcaniques ; quelques-unes sont seulement composées de sable et de corail brisé, et couvertes de détritus végétaux : telles sont Yathata et Vatuvara.

Les îles du vent sont de formation volcanique ; leurs côtes seulement sont entourées de corail ; telles sont : Vulanga, terre élevée, à lagon ; Mothe, terre élevée, au N.E. de la première ; Lakemba, terre élevée, la plus grande des îles de l'Est.

Totoya, Moala, Nairaï, Koro, Ngau, sont des îles à hautes montagnes, présentant des précipices, des tours, des dômes, des villages fantastiques, etc. Mbau, siége du pouvoir politique, est une petite île près de Vitu Levu.

Taviuni ou Somosomo, est une terre élevée avec un lac dans un cratère : la montagne s'élève à 2000 pieds.

Kandavu, est une grande île élevée.

Vanua Levu, « la grande terre », a 100 milles de long, et 31 milles de large.

Na Viti Levu, « la grande Fiji, » mesure 70 à 80 milles de l'Est à l'Ouest, et 50 à 60 du Nord au Sud. Sa montagne se dresse à 4 ou 5000 pieds. Elle est complètement entourée de récifs. Le nombre de ses habitants est d'environ 50,000. Comparées aux îles de l'Est, ces deux dernières pourraient être considérées comme ayant l'importance de continents.

Les Fiji dépassent en surface et en population la plupart des autres groupes du Pacifique. Ainsi, les îles qui composent les Viti-i-Loma, ou Fiji du Milieu, égalent la belle et populeuse Tongatabou, en y joignant les îles Hervey ;

Les Yasawa égalent Vavau ;

Le groupe Est égale les îles Hapaï ;

Le groupe Somosomo égale l'Archipel Dangereux et les îles Australes ;

Vanua Levu est égale aux Marquises, à Tahiti et aux îles de la Société.

La grande Fiji seule surpasse le groupe Samoa et il reste

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

encore le groupe Kandavu avec une population de 12,000 âmes environ.

Ces îles, avons-nous dit, sont d'origine volcanique et, quoique leurs volcans semblent éteints depuis une époque fort ancienne, on y constate actuellement encore des preuves de leur activité. Ainsi on y éprouve de temps en temps de violentes secousses de tremblement de terre ; il existe à Waïnunu, à Na-Savu-Savu sur Vanua Levu, et à Ngau, des sources d'eau chaude, brûlantes (1). Les pics élevés et les aiguilles de la grande île sont basaltiques. On y trouve des conglomérats volcaniques, des pierres tuffacées, poreuses, des basaltes compacts, etc. Ces circonstances sont bien suffisantes pour expliquer les formes bizarres de certaines îles, de certaines montagnes et la formation de tout l'archipel, sans qu'il soit nécessaire de recourir aux récits merveilleux des indigènes.

Qu'on nous permette pourtant, à cette occasion, quand ce ne serait que pour aider à le conserver, d'emprunter à M. Pritchard le récit des habitants des Fiji sur l'origine de leurs îles (2) : « Passant sous silence, dit-il, comment et par qui la terre a été primitivement créée, une tradition parle brusquement du dieu nommé Roko Mouta (3) et du dieu Dengei : elle les montre se promenant autour de la côte de Viti Levu. Partout où la longue trainée de *Tapa* (4), qu'on plaçait devant

(1) Ce qui n'a pas empêché M. Garnier, qui n'a pas eu l'occasion de voir les Fiji, de dire : « Les îles Fiji conservent à peine les traces de leur origine, bien qu'elles soient exclusivement formées de tufs, de basaltes, de scories, etc. Les courants de lave et les cendres n'existent nulle part à la surface ; les seuls cratères que l'on remarque ne sont plus que des ruines informes. » (*Mémoire cité*, p. 12.)

(2) *Reminiscences*, p. 398.

(3) Il faut remarquer ici qu'il y a, à la Nouvelle-Zélande, un dieu Rongo et que, dans la mythologie de cette île, le premier être humain créé par le ciel et la terre, est appelé Tane Mahuta : *Tane*, mâle ; *Mahuta*, sauter, sauteur.

(4) Pièces d'étoffe faites, comme en Polynésie, avec le *liber* du mûrier à papier, de l'arbre à pain, etc.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

les pas des dieux, venait à toucher la terre, il se formait aussitôt d'agréables plages de sable ; mais là où ils étaient portés sur les épaules (1), la terre restait inégale et couverte de rochers.

« On regarde les îles éloignés du groupe principal comme les sommets des montagnes des deux grandes îles Vanua et Viti Levu, que les dieux et les déesses se sont amusés à transporter jusque là, dans un moment de bonne humeur. Ainsi l'île Ono, à l'extrémité S. E. du groupe, passe pour être le sommet de Koro-Thau, montagne de l'intérieur de Viti Levu, qui aurait été emportée, pendant une nuit, par deux déesses : celles-ci, surprises par le jour, laissèrent tomber l'île Ono où elle se trouve aujourd'hui. Il en est de même pour Thikombia, sur la côte N.-O. de Vanua Levu : c'est aussi un sommet de montagne volé dans l'intérieur de Vanua-Levu, par quelque dieu en gaieté. »

Nous ajouterons encore quelques mots sur les noms donnés à ces îles : les Anglais ont orthographié ces noms de différentes manières, tantôt Beetee, Fegee, Fejee, Feegee, Fegie, Fidjee, Fidje, Fidgee, Fidschi, Feigee, Vihi, tantôt Fiji et Viti. Ce sont les deux derniers que nous avons adoptés, parce qu'ils sont les seuls corrects : Fiji étant le mot employé dans les îles du vent, et Viti celui qui est usité dans les îles sous le vent.

Vents régnants aux iles Fiji. — Aux Fiji, par 16°30' et 19°5', Lat. Sud. et 174° à 179° Long. Est, les vents, pendant huit mois de l'année, d'avril à novembre, soufflent de l'E. N.E. au S.E., et S.S.E. Il y a alors fréquemment de forts coups de vents qui durent pendant plusieurs jours.

Pendant le reste de l'année, le vent varie beaucoup ; c'est ainsi qu'il souffle assez souvent du Nord : il est alors suffoquant et on le connaît sous le nom de *Tokalau*, quoique

(1) Remarquer également cette analogie avec les croyances polynésiennes.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Hazlewood prétende que c'est un vent d'Est qui porte ce nom (1).

Mais, comme aux Tunga, ce sont les mois de février, mars et avril, qui sont les plus dangereux, et naturellement les plus redoutés. Ces mois sont appelés par les indigènes *Vulaï Uea* ou les mois de pluie. Il y a quelquefois, dans le mois de janvier, des grains très violents ; mais en mars les pluies sont torrentielles, avec accompagnement de tonnerre et d'éclairs : les naturels appellent ce mois *Vulaï Botabota* c'est-à-dire qui brûle les feuilles. *Vulaï Liliwa* est le nom donné aux mois de juin et juillet, qui sont les mois froids.

Tels sont, du reste, les noms de quelques-uns des vents aux Fiji :

Vent se dit : — *Cagi* ou *Kagi*.

Vent de Nord, — *Vualiku.*

Vent du Sud ou du S.-E., — *Ceva.*

Vent d'Est, — *Kake* (au-dessus, dessus).

Vent d'Ouest, — *Ra* (sous, dessous).

Le Nord, — *Ceva* ;

Le Sud, — *Vualiku* ;

L'Est, — *Kake.*

L'Ouest, — *Ra* ; ce mot est le nom donné comme qualificatif aux îles sous le vent.

Du côté du Nord. — *Ki na mata ni Vualiku.*

Du côté de l'Est. — *Maï Kake.*

Cela dit sur la géographie et les vents des trois groupes, nous allons exposer avec soin les caractères distinctifs des deux races qui les occupent. Nous suivrons dans leur exposition, le même ordre que précédemment.

1° Caractères physiques des Samoans. — On sait depuis longtemps que les insulaires des Samoa appartiennent à la famille polynésienne et qu'ils se rapprochent, sous tous les rapports, de leurs voisins de même race, les Tongans.

(1) Fait curieux, dans l'Ile du Milieu de la Nouvelle-Zélande règne parfois un vent qui est très-chaud et fait fondre la neige : on le nomme *Tokarau*. Taylor dit que c'est un vent de N.E.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Voici ce qu'en dit Bougainville, le premier français qui les ait vus (1) : « Je ne crois pas ces hommes aussi doux que les Tahitiens ; leur physionomie est plus sauvage. Ces insulaires nous ont paru de stature médiocre, mais agiles et dispos ; ils ont la poitrine et les cuisses jusqu'au dessus du genou peintes d'un bleu foncé ; leur couleur est bronzée ; nous en avons remarqué un beaucoup plus blanc que les autres. Ils se coupent ou s'arrachent la barbe ; un seul la portait un peu longue, tous en général avaient les cheveux noirs et relevés sur la tête. »

Suivant La Pérouse, la taille ordinaire des hommes, vus par lui en 1787, était de cinq pieds dix pouces, avec des membres d'une proportion colossale. Ils étaient presque nus avec une simple ceinture d'herbes qui descendait jusqu'aux genoux. Tous semblaient avoir sur le corps un vêtement qui n'était dû qu'au tatouage. Leurs cheveux longs et retroussés ajoutaient à la férocité de leur physionomie. La taille des femmes n'était pas proportionnellement moins avantageuse que celle des hommes : elles étaient grandes, sveltes, gracieuses, quelquefois jolies, etc. (2).

Ces lignes suffisent à démontrer que les habitants étaient bien de la famille polynésienne, car cette famille ou race est la seule qui, en Océanie, ait une taille aussi élevée, des cheveux portés longs, et autant de tendance à l'embonpoint ; c'était d'ailleurs ce que Roggeween avait déjà vu et ce qui lui avait fait dire : « Tous les hommes sont blancs, ne différant des Européens que parce que quelques-uns ont la peau brûlée par le soleil. Leur corps est peint de diverses couleurs ; etc. (3). »

(1) *Voyage autour du Monde sur la frégate du Roi la Boudeuse et la flûte l'Etoile*, en 1766-69, 2e édit. in-4°. — Paris, 1772, p. 888.

(2) *Relation du Voyage de La Pérouse*, 1785-1788, publiée par Milet de Mureau, 4 vol. in-8°. — Paris, 1797, t. III, p. 189, 225, 226, 227.

(3) *Histoire de l'expédition de trois vaisseaux envoyés aux Terres Australes en* 1721, par C. F. de Behrens, etc. 2 vol. in-12. La Haye, 1739.

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Depuis, tous les navigateurs ont reconnu en eux la race polynésienne et tous, moins Bougainville, qui n'avait fait que les voir en passant, ont été frappés de leur haute stature et quelquefois de leurs proportions colossales. On peut lire dans le récit d'Hamilton (1), le médecin de la *Pandora* envoyée, en 1791, à la recherche des mutins de la *Bounty*, sous le commandement d'Edward Edwards, que les naturels de ces îles étaient remarquablement beaux ; il cite particulièrement la haute taille et la forte corpulence d'une femme. Cet observateur était d'autant mieux à même de comparer, qu'il venait de visiter Tahiti, les Tunga et un grand nombre d'autres îles polynésiennes.

Pour d'Urville, la population des Samoa n'était qu'une variété de la race polynésienne. Voici ce qu'il en disait (2) : « Les hommes sont en général grands et bien faits ; ils paraissent vigoureux et hardis. Lors de leur premier état sauvage, ce devait être une race dangereuse ; toutefois, sur ces physionomies ouvertes et décidées, on remarque quelquefois des dispositions bienveillantes, et elles rappellent ce caractère grand et sérieux propre à la race Tonga. »

Il avait fait la remarque que « les filles sont généralement bien faites, quelques-unes jolies, mais qu'on peut leur reprocher un air décidé et presque masculin. » Absolument, aurait-il pu ajouter encore, comme aux Tunga.

Il avait remarqué aussi, et avec raison, que « plusieurs individus, par leur teint foncé, et leur caractère organique, témoignaient encore des fréquentes communications qui existaient jadis entre les Samoa et les Viti. »

Excepté de Bougainville, tous les navigateurs ont donc signalé la haute stature de la population, et c'est un fait reconnu généralement aujourd'hui, quoiqu'en ait dit le commandant de la *Boudeuse*. Quant à la couleur bronzée

(1) *A voyage round the World, in His Majesty's fregate Pandora performed under direction of captain Edwards, in the years* 1790-91-92, *by George Hamilton, late surgeon of Pandora*. — Berwick, 1793, p. 78.

(2) *Voyage au pôle Sud et dans l'Océanie*, etc., t. IV, p. 123, 124.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

qu'il a indiquée, elle est en effet celle de la plupart des Océaniens qui sont souvent à la mer, mais elle est beaucoup plus blanche, comme il l'a remarqué lui-même, chez les chefs et ceux qui ont le temps de soigner leurs personnes.

C'est aux Tahitiens et aux Mangaréviens qu'on peut le plus comparer les insulaires des Samoa pour la couleur générale ; mais là, comme à Tahiti, aux Mangareva et aux Marquises, tous ceux qui s'oignent d'huile de coco présentent une teinte moins foncée. Il est bien certain que cette teinte plus brune ne tient qu'aux habitudes et au manque des soins qui procurent la couleur plus claire dans toutes les îles de la Polynésie, ainsi qu'à une action plus directe et plus prolongée du soleil. En effet, les habitants des Paumotu, qui sont les plus bruns de tous les Polynésiens, n'ont, avons-nous dit, qu'à vivre pendant quelque temps dans les îles hautes et boisées pour y prendre une teinte aussi claire que celle de leur propres habitants. Il est très possible, en résumé, que Bougainville n'ait vu que des hommes de petite stature dans les pirogues qui l'ont approché pendant qu'il passait près de l'île Tutuila, mais il se pourrait aussi qu'il n'eût pas pu en bien juger, en ne les voyant qu'assis pour pagayer.

Toujours est-il qu'on s'accorde généralement aujourd'hui à considérer les insulaires des Samoa comme une des belles variétés de la race polynésienne : au lieu de présenter « une remarquable altération de la race », comme on le dit dans les *Archives de Médecine Navale* (1), où l'on dit aussi que l'archipel des Samoa se compose d'une terre médiocrement élevée, ce qui est inexact, ces insulaires étaient, d'après La Pérouse, « les plus grands et les mieux faits qu'il eût rencontrés. » Il ajoutait « qu'ils étaient moins étonnants encore par leur taille que par les proportions colossales des différentes parties de leur corps (2). »

Voici, d'après nous, quels sont les caractères physiques de cette population : Variant d'aspect suivant les îles, elle

(1) Année 1865, t. V, p. 28.

(2) *Voyage de La Pérouse autour du Monde*, t. III, p. 225.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ressemble généralement, à part un cachet de sauvagerie plus grand, déjà aperçu par Bougainville, aux Polynésiens des îles de la Société et des îles Tunga. Sa couleur se rapproche plus de celle des Tahitiens que des Tongans ; mais, en comparant les personnes des deux archipels placées dans les mêmes circonstances, elle est absolument la même. Fait à remarquer, la chevelure, qui est abondante, grossière et généralement droite, est, plus fréquemment que dans les Tunga, frisée ou crépue ; de même qu'aux Fiji, dont les insulaires faisaient autrefois de fréquentes descentes aux Samoa, on la colore fort souvent en rouge et en blanc. Comme dans toute l'Océanie, les dents sont belles, la bouche grande, le nez épaté ou à large base ; les oreilles sont grandes, les pieds forts, ainsi que les mains ; le menton est nu ; la barbe rare. Les yeux sont toujours grands. Tous les indigènes sont généralement grands et bien faits ; les hommes riches, comme les femmes, ont des dispositions à l'embonpoint. Le costume se compose le plus ordinairement d'un simple *malo* (1) de feuilles ; mais, en outre, les femmes s'enveloppent d'une longue pièce d'étoffe de mûrier, comme aux Tunga. Les étoffes qui servent à la confection des vêtements sont, du reste, assez variées. Parfois les chefs portent de belles nattes en fil de *bromelia*. Presque tous sont tatoués autour des reins et sur les cuisses ; mais, fait à noter encore, et qui prouve lui-même la fréquence des rapports qui ont existé entre les Samoa et les Fiji, c'est que plusieurs ont sur le corps des traces du tatouage en relief des habitants de ces dernières îles. On sait que ceux-ci se tatouent par incisions : ils font naître ainsi des excroissances qu'ils conservent sous la forme de boutons, tandis que les Polynésiens ne se tatouent que par piqûres.

Bougainville, Roggeween, La Pérouse, avaient tous remarqué le tatouage des Samoans et le premier avait surtout signalé la couleur noire des cheveux, ce qui s'observe, en

(1) *Malo* se dit pour *maro* dans les îles où le *r* est remplacé par le *l*.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

effet, chez tous les Polynésiens qui n'ont pas recours à quelque moyen artificiel.

Tels sont les caractères physiques les plus importants des Samoans ; ils sont suffisants pour la question que nous cherchons à résoudre. Nous allons maintenant faire connaître ceux que nous avons observés à Tongatabou, en 1827, alors que nous étions embarqué sur l'*Astrolabe*.

2° Caractères physiques des Tongans. — Taille au-dessus de la moyenne ; beaucoup de beaux hommes : tendance à l'embonpoint, surtout dans les familles des chefs et des gens à leur aise ;

Peau un peu plus claire que celle des Tahitiens, mais s'en rapprochant complètement chez beaucoup ;

Visage régulier, agréable ; pommettes peu saillantes ; angle facial ouvert ; front développé ;

Bouche grande ; lèvres grosses ;

Nez généralement épaté, parfois presque aquilin en apparence, mais non réellement, à moins qu'on ne donne ce nom au nez épaté fortement convexe au milieu, tout en restant largement évasé ;

Oreilles grandes ;

Yeux noirs, grands, bien fendus ;

Cheveux généralement noirs, quelquefois frisés ou crépus, ce qui s'explique par le voisinage des Fiji, portés longs par les jeunes gens, ras par les personnes âgées, les chefs et les femmes ;

Barbe peu fournie ; favoris comme chez les Vitiens, mais moins touffus.

Les femmes ont de belles proportions ; elles sont généralement grandes et fortes, avec tendance à l'embonpoint ; leur figure est agréable, leurs traits réguliers, mais un peu communs, leurs seins parfaitement faits, quelquefois un peu volumineux.

Les enfants sont d'une gentillesse remarquable.

La physionomie des hommes est moins sévère que celle des Maori, et pareille à celle des Tahitiens, des Mangaréviens, des Rotumaiens, etc. Ils ont, en plus, ce cachet de

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

bonhomie, de franchise et d'intelligence que fait comprendre un visage de Touraine.

Nous n'avons pas rencontré parmi eux autant de ces proportions athlétiques et robustes qui sont si nombreuses à la Nouvelle-Zélande. Elles semblaient remplacées par de la graisse, même ches les hommes les plus grands et les mieux faits. Les chefs eux-mêmes, malgré leurs belles formes, n'ont pas cette beauté mâle des chefs Maori.

On voit, du reste, dans la population de Tunga une variété infinie de tailles, de figures et de conformations ; les bossus n'y sont pas rares.

Nous ajouterons que les Tongans se sont montrés à nous doux, bienveillants, mendiants, mais en même temps oublieux des bons procédés, en un mot hypocrites, comme tous les Océaniens. On sait qu'ils ont été dépeints par les missionnaires anglais comme peu généreux, peu hospitaliers, jaloux, etc.

D'Urville avait la plus haute idée de leur intelligence, car il dit : (1) « Sous le rapport de l'intelligence, les habitants de Tonga m'ont paru bien supérieurs à ceux de Tahiti et je les placerais volontiers sur la même ligne que ceux de la Nouvelle-Zélande. » Et ce qu'il ajoute plus loin mérite, à notre avis, d'être tout particulièrement remarqué :

« A Tonga, dit-il, (2) la race polynésienne m'a semblé offrir moins de mélange avec la race noire océanienne ou mélanésienne qu'à Tahiti ou à la Nouvelle-Zélande ; on y trouve, beaucoup moins que partout ailleurs, de ces individus à taille rabougrie, à nez épaté, à cheveux crépus ou frisés et à peau d'un brun très foncé. Ce fait est d'autant plus remarquable que les îles Tonga sont immédiatement suivies, à l'Ouest, par les îles Viti qui sont demeurées au pouvoir de la race noire. »

Tels sont donc les caractères physiques et moraux observés par nous-même aux îles Tunga en 1827, et que nous

(1) Ouvr. cité, t. IV, 1re partie, p. 223.

(2) *Ibid.*, p. 229.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

avons pu contrôler depuis, en voyant des Tongans à Tahiti ou ailleurs. Mais comme, plus récemment, ces caractères ont été donnés par M. Pritchard (1), si autorisé par son long séjour en Océanie, nous croyons devoir les faire également connaître.

Suivant lui « la peau des purs Tongans et Samoans est d'un noir brun rougeâtre, brun rouge foncé, douce et lisse. Leur chevelure, quoique naturellement noire et abondante, est grossière, rarement ondée, et généralement droite. Ils sont presque sans barbe et ont horreur d'un menton couvert de poils. Leur stature est herculéenne ; leurs membres sont bien arrondis et leur visage régulier. Leur air est doux et confiant ; leurs mouvements sont excessivement gracieux ; leurs yeux sont doux, humbles, etc. » Comme on voit, à part la couleur, que nous croyons être plutôt un brun jaunâtre qu'un brun rougeâtre foncé, tous les autres caractères sont, pour ainsi dire, ceux que nous avons signalés.

Nous croyons devoir ajouter ici quelques mots sur les portraits des habitants des îles des Amis donnés par Labillardière. Il y a beaucoup de vérité dans la « danse des insulaires des îles des Amis devant la reine Tine ; » il y en a moins dans les portraits de la double pirogue. Très vrais également sont les portraits de Toubou et de Nacece des îles Tunga et Fiji ; seulement Toubou, le Toubo de Cook, a une chevelure fijienne qui ne serait pas exacte s'il était pur Polynésien. Nous croyons que sa chevelure pouvait être crêpée, comme celle de Pomare 1er, par exemple, mais que le peintre l'a exagérée. Quant à celle de Nacece, elle devait bien avoir l'aspect qu'elle présente. Les cheveux de la « femme des îles des Amis » sont également trop crêpés : la nature des cheveux des Polynésiens purs étant d'être toujours lisses.

3° Caractères physiques des Fijiens. — Les Fijiens ont la taille bien faite et au-dessus de la moyenne. Nous avons

(1) *Polynesian reminiscences*, ch. 18, p. 378.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

été surpris en voyant, à Viti Levu, d'aussi beaux hommes et quelques-uns si forts et si grands ; mais on sait aujourd'hui, par les missionnaires anglais, que les hommes de six pieds ne sont pas rares dans ces îles. D'un autre côté, si les hommes grands, forts et bien musclés y sont communs, on n'en rencontre pas souvent qui aient beaucoup d'embonpoint. On peut dire qu'ils sont au-dessus de la race blanche par la stature, quoiqu'ils ne dépassent guère celle des Tongans. Il n'y a d'ailleurs d'autres différences entre les chefs et le peuple que celles qui sont le résultat d'un plus grand soin de la personne et du plus ou moins de rudesse des manières.

Voici quels sont, en détail, les caractères physiques des Fijiens :

Leur peau est d'un noir fuligineux : D'après les missionnaires anglais, elle tient le milieu entre le noir, *black*, et la coloration des races « couleur de cuivre. » Le capitaine Erskine, du navire britannique *Savannah*, dit que leur peau est noir bleuâtre, et il attribue cette teinte à la quantité de poils de leur corps. Cette couleur, du reste, varie beaucoup ; on assure que les habitants de l'île Kandavu sont plus noirs que ceux des autres îles.

La couleur n'est plus claire que dans les îles plus orientales, où réside la variété appelée Tunga-Fiji ; mais il est à remarquer que là pourtant les insulaires ressemblent encore plus aux Vitiens qu'aux Tongans. Telle était l'opinion de Th. Williams (1) ; telle fut également la remarque que nous fîmes nous-même en parcourant les Fiji avec l'*Astrolabe*. Cette ressemblance nous semble provenir de ce que les mélanges ne s'opèrent guère qu'entre les hommes Tongans et les femmes Fijiennes. Les femmes des îles Tunga n'accompagnent pour ainsi dire jamais leurs compatriotes quand ils vont pour quelque temps se fixer aux Fiji ; en outre, elles n'aiment généralement pas prendre des Fijiens

(1) *Fiji and Fijians*, vol. I, p. 105.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

pour maris. Nous disons « généralement », parce que là, comme partout ailleurs, il y a des exceptions (1).

Pour avoir une idée exacte de la couleur de la peau d'un Vitien, il suffit de regarder le portrait du chef Thakombau, qui sert de Frontispice à l'ouvrage de Thomas Williams sur les îles Fiji. (2).

Le front Fijien est plus étroit et plus comprimé latéralement que celui de la race polynésienne. C'est donc à tort que Pritchard a dit qu'il était plus large.

La tête des Fijiens est souvent couverte par une masse de cheveux noirs, longs, frisés, recroquevillés ou crépus, qui empiètent parfois sur le front et se joignent, par des moustaches, à une barbe arrondie ou pointue, quelquefois longue, épaisse, presque toujours frisée et d'un beau noir.

Les cheveux ont les formes de culture les plus variées : ils sont le plus souvent poudrés, soit avec les cendres du fruit de l'arbre à pain, soit avec la suie obtenue de la fumée du Tuitui, (*Aleurites triloba*), soit enfin avec une chaux pulvérisée obtenue du corail. Ces diverses substances leur donnent ces couleurs rouges ou autres, tant citées par les navigateurs, et qui ont été l'occasion de tant d'assertions fausses de la part des ethnologues.

C'est par la chevelure que les Vitiens ressemblent le plus aux Papous (3), dont ils ont également la couleur ; aussi, disions-nous dès 1827, alors que nous les avions sous les yeux : On dirait que les Vitiens descendent des Papous ; et tout prouve que, excepté les métis Tunga-Fiji, tout le reste de la population appartient à une autre race que la race polynésienne. Nous avons vu précédemment (4) que les Fijiens purs sont de véritables Papua, et que leur indice céphalique est le même que celui des Hébridiens.

(1) Voir à ce sujet Pritchard, *Polynésian reminiscences*, appendice, p. 417.

(2) Voy. également p. 104 et suiv.

(3) Voir ce que nous avons déjà dit à ce sujet, t. I, p. 14, 15 et 33.

(4) T. I, p. 76 et suiv.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

La face des Fijiens est généralement ovale, à traits mâles ; leur physionomie annonce la fausseté : il y a, du reste, une grande variété de figures. Leur œil est noir, vif, mobile, ne se reposant jamais. Leur nez est épaté avec de grandes narines ; leurs pommettes sont un peu saillantes. Leur bouche est grande, décorée de dents blanches, régulières, avec des lèvres un peu grosses. Le thorax est ample ; le cou court ; les membres robustes, vigoureux, seulement il nous a semblé que les mollets étaient plus faibles que ceux des Tongans, et qu'ils se rapprochaient de ceux des Maori ou des Européens les mieux partagés.

Nous croyons devoir également résumer ici les caractères donnés aux Fijiens par Quoy et Gaimard (1), qui observaient ces populations en même temps que nous-même : En général, beaux hommes, bien pris, sans tendance à l'obésité ; taille de 5 pieds 5 pouces à 5 pieds 10 pouces ; peau noire, tirant sur le chocolat ; front élargi par le haut, de même que le nez ; lèvres grosses ; chevelure comme celle des Papous, frisée, abondante, naturellement noire, mais rendue rouge, blanche ou blonde par l'usage de la chaux qui lui donne l'apparence de crin frisé ; tatouage en relief ; usage de la poterie ; etc.

Enfin, plus récemment, Pritchard a décrit de la manière suivante les caractères physiques extérieurs des Fijiens (2) : « La peau des purs Fijiens est foncée (*dark*, obscure, noire), rude et désagréable. La chevelure, naturellement noire et abondante, est épaisse, constamment frisée, presque fil d'archal ; elle semble être véritablement quelque chose entre des cheveux et de la laine. La barbe a la même contexture, elle est également abondante et épaisse, et c'est ce dont ils s'enorgueillissent le plus. La stature est élevée, mais moindre quelquefois que celle des Tongans et des Samoans. Le développement musculaire est plus complet mais les membres sont moins arrondis, et la figure des Fijiens est généralement dédaigneuse. Leur œil est inquiet,

(1) *Zoologie de l'Astrolabe*, p. 38.

(2) *Polynésian Reminiscences*, ch. 18, p. 377.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

vrir la race qui a eu le plus d'influence sur l'autre, et de montrer pourquoi cette influence a été nulle dans les îles Polynésiennes. Cette étude, nous l'espérons, fera comprendre quelques faits polynésiens qui semblent n'avoir pas été bien élucidés jusqu'à ce jour ; peut-être même aidera-t-elle les ethnologues à résoudre une des questions les plus ardues de l'histoire de l'Océanie.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

II.

ANTAGONISME ET RAPPORTS

DES POLYNÉSIENS ET DES MÉLANÉSIENS.

Influence réciproque des deux races. — Opinion des missionnaires anglais sur l'origine des Fijiens. — Les Fijiens se disent autochthones ; légendes relatives à ce sujet. — Peuples visités par les Fijiens, ou qui les ont visités. — Succession des rapports entre les deux races : ces rapports ont été d'abord involontaires, puis volontaires — Traditions rapportées par Mariner. — Loi d'extermination. — Métis dus au mélange des deux races. — Les métis Tunga-Fiji n'existent que dans quelques-unes des îles Fiji ; réfutation de l'opinion contraire de M. de Quatrefages. — La race polynésienne n'est pas une race conquérante. — Les Polynésiens n'ont pas assujetti les Fijiens ; ils n'ont jamais été complètement assujettis par eux. — Traditions relatives à ce sujet : guerres entre les Tongans et les Samoans ; origine des cochons aux Samoa. — Conclusions.

INFLUENCE RÉCIPROQUE DES DEUX RACES. — C'est surtout aux missionnaires méthodistes qui ont résidé pendant de longues années dans les Fiji, et plus particulièrement à Th. Williams (1), que nous demanderons la connaissance des notions acquises sur les populations de cet archipel. Si nous nous adressons de préférence à eux, c'est qu'ils nous semblent être à peu près les seuls ayant dit quelque chose d'exact sur ces îles, aussi bien que sur un grand nombre d'autres. Nous avouerons néanmoins que ce qu'ils racontent au sujet de l'origine des Fijiens n'est pas, à notre avis, aussi exact que le reste.

(1) *Fiji and Fijians*, vol. I, ch. II.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

C'est vainement, disent-ils, que, pour remonter à une source éloignée, ils se sont adressés aux traditions et aux souvenirs historiques : traditions et chants indigènes gardent le plus profond silence sur une provenance lointaine, et ne laissent même pas soupçonner que des colonies d'émigrants se soient jamais présentées aux Fiji. Au contraire, les Fijiens croient qu'ils n'ont jamais eu de rapports qu'entre eux et entre les peuples qui allaient les visiter involontairement ou qu'ils allaient visiter eux-mêmes. Ils affirment encore n'avoir jamais occupé d'autres terres que celles où ils se trouvent présentement, et ils prétendent n'avoir jamais connu d'autre pouvoir que celui qui existe parmi eux. On peut donc en inférer que les Fijiens considèrent leurs ancêtres non seulement comme les premiers occupants, mais probablement encore comme les autochthones des îles Fiji.

Suivant les missionnaires anglais, si la race fijienne, qu'ils font venir d'Asie, s'est conservée si longtemps pure de sang polynésien, ou, comme ils le disent, « de sang malais, » elle ne le doit qu'à la stricte observance de la coutume de massacrer tout étranger arrivant sur leurs côtes. Ces studieux observateurs concluaient d'ailleurs, de toutes les assertions précédentes, que le séjour des Fijiens dans leurs îles devait dater d'une époque assez reculée, aussi reculée, ajoutent-ils, que le peuplement du continent américain, par exemple.

Nous allons voir que l'analyse des faits connus, et surtout la philologie, viennent détruire une partie de ces assertions, tout en appuyant, au contraire, cette croyance des Fijiens qu'ils n'ont jamais été assujettis.

D'après les mêmes observateurs, c'est aux visites des Tongans que les Fijiens doivent l'introduction, parmi eux, des cochons et des volailles. Nous ajouterons aussi, pour ne rien taire de leurs opinions, qu'après avoir signalé la fusion, à l'extrémité Est des Fiji, des caractères distinctifs des deux races, caractères qu'ils trouvent asiatiques, les missionnaires reconnaissent que ces caractères changent en allant vers les îles de l'Ouest : là, disent-ils, ils sont défi-

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

dément africains, mais non nègres. Ils trouvent aussi que les Fijiens diffèrent des autres insulaires de l'Est, par la conformation physique, le langage et surtout la couleur de la peau : en ce qui concerne cette dernière, ils les comparent aux Papua-Nègres, bien qu'ils leur soient, pensent-ils, incomparablement supérieurs par la force et l'extérieur. Enfin ils terminent en disant qu'ils les croient provenir des races noires d'Asie.

Nous avons suffisamment précisé les caractères physiques des Fijiens, pour qu'il soit nécessaire de nous arrêter ici à réfuter quelques-unes de ces assertions. Comme on le voit, il résulte particulièrement de ce qui précède : que les Fijiens disent n'être pas venus d'une autre contrée que la leur ; n'avoir jamais habité que leurs îles, et n'avoir jamais été soumis par une autre race ; mais qu'ils reconnaissent avoir visité d'autres peuples, probablement les Samoans et les Tongans, ainsi que les légendes le font supposer, et qu'ils croient avoir reçu les cochons et les poules, des îles Tunga. Nous verrons plus loin une légende inédite les faire venir des Samoa.

S'ils soutiennent, vraisemblablement avec raison, qu'ils n'ont jamais été soumis, il est, au contraire, fort probable que l'orgueil seul leur fait avancer qu'ils n'ont jamais reçu de colonies étrangères : en effet, les récits des Tunga et des Samoa, mais surtout la linguistique, vont nous montrer que, à une époque reculée, les rapports ont dû être fréquents et nombreux. Pour qu'on trouve tant de mots polynésiens dans la langue fijienne, il est évident que les Fijiens, à moins de s'être établis en vainqueurs dans les archipels polynésiens, n'ont pu les emprunter qu'aux colonies qui se sont établies parmi eux ; car il est certain que l'existence de tant de mots communs ne peut pas être expliquée par une origine commune.

Les missionnaires anglais ne sont pas les seuls à apprendre que les îles Fiji ne possèdent pas de légendes faisant allusion à l'arrivée d'émigrants : un ancien consul, M. Pritchard, l'a également fait remarquer, et nous allons citer ici une tradition qu'il rapporte à ce sujet :

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

« Il n'y a aux Fiji, dit-il (1), aucune tradition indiquant la route qui a été suivie par les premières migrations. Au contraire, il y a une tradition qui dit que les Fijiens ont été créés dans les Fiji et qu'ils n'avaient pas émigré d'une autre terre. Voici cette tradition.

« Dans les vallées sacrées de Na Kauvandra, près de l'antre où habitait le grand dieu Ndengeï, le Kitu, pluvier, construisit un nid et y déposa deux œufs.

« Le dieu découvrit le nid, admira les œufs et eut l'idée de les couver lui-même. Son incubation donna naissance à un garçon et à une fille.

« Après les avoir sortis du nid, il les plaça sous l'ombrage d'un gigantesque Vesi (*Afzelia bijuga*, Gray), où ils furent nourris sous sa protection spéciale, pendant près de cinq ans.

« A cet âge, ils étaient séparés par le tronc immense de l'arbre ; mais, le garçon, regardant curieusement autour, aperçut bientôt la fille, à laquelle il s'adressa en lui disant instinctivement : « Le grand Ndengeï nous a couvés pour que nous peuplions la terre. »

« Au commandement de Dieu, la terre se couvrit d'ignames, de dalo (*colocasia antiquorum*) et de bananes, destinées à leur nourriture, et elle produisit du feu pour leur usage. Ils mangèrent d'abord les bananes comme elles avaient poussé ; mais le dieu leur recommanda de commencer par faire cuire les ignames et le dalo avant de les manger.

« Ainsi la première paire vécut abritée par l'ombrage du Vesi, protégée par le grand dieu Ndengeï, se nourrissant de bananes, d'ignames et de dalo, jusqu'au moment du développement complet de leurs formes, et de la maturité de leur passion. Alors ils devinrent homme et femme (époux), et leur lignée peupla la terre. »

Pritchard rapporte une autre version de la même tradition (2) : Ndengeï créa le premier homme et la première femme sans les faire passer par la période d'incubation, ni

(1) *Reminiscences*, p. 393.

(2) Ouvr. cité, p. 394.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

par l'intervalle de l'enfance à l'âge mur. Ce ne fut, toutefois, qu'après plusieurs essais infructueux, qu'il réussit à les façonner comme il le désirait lui-même et comme le voulaient les dieux ses frères. Roko-ma-tu surtout fut le plus difficile à contenter : il n'était jamais satisfait de la figure et de la taille de la femme ; aussi lui fut-il permis de donner la dernière touche à ses formes. C'est de cette paire, mise à la vie sans incubation, avec ses formes et ses forces complètement développées, que descendirent les Fijiens (1).

La tradition continue ensuite en disant : Quand les fils du premier homme s'occupèrent à enterrer leur père, un dieu se montra à eux et leur demanda ce qu'ils faisaient là. Ils lui répondirent : « Notre père est mort et nous l'enterrons. » — « Non pas, non pas, dit le dieu, il ne faut pas enterrer votre père : il n'est pas mort. Retirez son corps. » — « Il y a quatre jours qu'il est mort, et son corps sent mauvais », reprirent les fils. Mais le dieu renouvela son commandement : « Enlevez son corps : votre père est en vie. » A quoi les fils répliquèrent de rechef : « Voilà quatre jours

(1) On conviendra que la création de l'homme, aux îles Fiji, n'est pas plus mesquine que celle de la Genèse. Ecoutons ce que dit, à ce sujet, M. de Bellecombe (*a*) : « Dans la Genèse, c'est un peu de boue que Jehovah retire de la terre et pétrit pour en former Adam, le père du genre humain. Il attend ensuite son sommeil pour lui enlever une de ses côtes, avec laquelle il forme la femme, et donne l'existence à la femme destinée à être la compagne de l'homme sur la terre d'exil.

« En se représentant Dieu attaché à cette partie de son œuvre, qui doit être la plus parfaite et la plus accomplie, ne semble-t-il pas, vraiment, voir un sculpteur ébauchant péniblement, avec un peu de terre glaise, une statue qu'il changera plus tard en bronze ou en marbre, si le temps le lui permet ? un artiste esquissant un portrait ? Ou, si l'on veut bien me passer, en faveur de sa justesse, une comparaison des plus triviales, un boulanger pétrissant sa pâte pour en faire le pain destiné à la table commune ? »

Au surplus, les idées des Néo-Zélandais, des Tahitiens et des autres Polynésiens, sur la création de l'homme, se rapprochent beaucoup de celles de la Genèse.

(*a*) *Polygénisme et monogénisme*, Paris, 1867, p. 10.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

qu'il est mort, et son corps ayant commencé à se décomposer nous ne pouvons pas l'enlever de nouveau. »

Alors le dieu s'irrita et, de mauvaise humeur, il dit aux fils du premier homme : « Ecoutez la parole des dieux : La banane verte est enterrée pendant quatre jours, et, quand on la sort de terre, elle est mûre et meilleure qu'avant d'y être placée. Il en eût été de même de votre père, si vous aviez enlevé son corps de la terre ainsi que je vous l'ordonnais : de la sorte, il serait resté avec vous et vos enfants. Mais vous avez désobéi à mes commandements, les commandements des dieux, c'est pourquoi vous mourrez tous. Que la mort soit donc avec vous tous : mort à votre père ; mort à vous ses fils ; mort à vos enfants après vous ; mort à l'homme et à la femme. Tous, tous, vous mourrez et pourrirez. »

Comme on voit, en outre de l'intérêt que ces citations présentent à un tout autre point de vue, il en résulte bien qu'aucun souvenir de migrations, opérées par les ancêtres des Fijiens vers les îles occupées par eux, ne semble avoir été conservé, même dans les plus anciennes traditions. On peut en conclure, par conséquent, que les Fijiens se croyaient plutôt être autochthones que venus d'une autre contrée.

Quant à ce que disent les traditions que les îles Fiji n'ont jamais été soumises par une autre race, c'est ce que rendront évident, croyons-nous, les développements dans lesquels nous allons entrer. Mais d'abord, nous devons chercher à déterminer quels sont les peuples que les traditions reconnaissent avoir été visités par les Fijiens, et indiquer celui qui, le premier, a eu connaissance de l'autre.

Succession des rapports entre les deux races. — D'après ces traditions elles-mêmes, il n'y a pas à hésiter : il ne s'agit que des peuples des Tunga et des Samoa. A chaque pas, elles établissent que les Fijiens se rendaient dans ces îles ou du moins dans les Samoa, et qu'en outre Samoans et Tongans se rendaient à leur tour dans les îles Fiji, soit entraînés d'abord par les vents, soit, plus tard, volontairement.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Il y a longtemps qu'on s'est demandé, pour la première fois, quelle est la race qui, la première, est allée visiter l'autre, et que l'on a cherché à savoir si ce sont les Fijiens qui se sont rendus les premiers dans les îles Polynésiennes, ou si ce sont, au contraire, les Polynésiens qui ont commencé par aller aux îles Fiji.

A première vue, la solution d'une pareille question peut sembler sans importance ; mais, dès qu'on y réfléchit, on voit, au contraire, de quelle utilité est cette connaissance pour la recherche de la marche et de l'ancienneté relatives des migrations des deux races. C'est pourquoi nous nous y arrêterons nous-même un instant, en disant d'avance que la question est résolue de la même manière, par les observations des voyageurs et des missionnaires anglais et par les traditions.

Il suffit, en effet, d'examiner les faits observés, et surtout ceux qui l'ont été dans ces dernières années, pour que tout doute cesse. On voit alors que les Tongans se sont présentés les premiers dans les îles Fiji, d'abord involontairement, puis, bientôt après, intentionnellement. C'est ce que Mariner avait déjà signalé : ayant interrogé, en 1807, les plus vieux naturels des Tonga, tous étaient incapables de lui dire depuis quand ils connaissaient les Viti, mais tous s'accordaient à affirmer que leurs ancêtres étaient allés visiter ces îles avant que leurs habitants ne vinssent chez eux (1). On sait que les missionnaires anglais ont émis la même opinion, et l'on verra bientôt que les traditions fijiennes, surtout, viennent l'appuyer.

Essayer de dire à quelle époque ont pu se faire ces premières visites des Tongans aux Fiji, serait probablement une tentative vaine ; nous croyons cependant que certains faits, et les réflexions qu'ils suggèrent, pourront aider les ethnologues à fixer, approximativement sans doute, le mo-

(1) Mariner, *Histoire des naturels des îles Tonga ou des Amis, rédigée par John Martin, sur les détails fournis par William Mariner*, traduite de l'anglais par de Fauconpret. — 2 vol., Paris, 1817.

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ment relatif des premiers rapports des deux races. C'est ce qui nous décide à entrer dans quelques développements à ce sujet.

Pour Mariner, ces premiers rapports existaient « de temps immémorial : » par là, sans doute, il entendait que les indigènes avaient perdu complètement le souvenir de l'époque, tout en conservant un vague souvenir traditionnel du fait. Il croyait en outre que la première découverte des Fiji par les Tongans n'avait eu lieu qu'à la suite d'entraînements involontaires. Cette opinion est adoptée aujourd'hui par presque tous les ethnologues, et elle semble démontrée par les faits venus à la connaissance des observateurs modernes. Enfin, d'après Mariner, ce ne serait que plus tard que les Tongans auraient osé retourner volontairement dans les îles où leurs compatriotes s'étaient trouvés entraînés.

Telle est également l'opinion des missionnaires anglais, qui résident depuis un grand nombre d'années dans les Fiji, et particulièrement de M. Th. Williams, l'auteur d'un excellent livre sur les Fiji et les Fijiens. Mais il est inutile sans doute de le dire, pas plus que Mariner, ces observateurs n'apprennent vers quelle époque cette découverte a pu avoir lieu. Tout ce que l'on peut supposer, c'est qu'elle était probablement faite depuis longtmps à l'arrivée des premiers Européens, car des colonies Tunga assez fortes étaient alors établies dans quelques-unes des Fiji orientales.

C'est le missionnaire Th. Williams qui a donné les détails les plus circonstanciés sur les premières visites des Tongans aux Fiji : c'est donc à lui que nous les emprunterons, en les résumant.

De tout ce qu'il dit à ce sujet, il résulte d'abord que c'était à Lakemba, la plus grande des îles orientales des Fiji (1), que les Tongans s'étaient trouvés entraînés. Ils furent bien accueillis alors, ce qui prouve que, dans cette île

(1) Lakemba a environ 30 milles de circonférence ; elle possède 9 villages indigènes, sans compter 3 colonies des Tunga. Sa population totale est d'environ 4000 habitants.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

du moins, la loi d'extermination dont parlent les missionnaires n'existait pas encore, ou qu'elle était tombée en désuétude. L'équipage du canot, après sa réparation, et dès que les vents le lui avaient permis, s'était mis en route pour retourner aux Tunga, laissant probablement, dès lors, un noyau de Tongans dans l'île Lakemba, qui ne devait pas tarder à devenir le centre des émigrations de leurs compatriotes.

En effet, il se passa bientôt ce qui a presque toujours lieu en pareils cas. Les Tongans revenus dans leurs îles, ayant vanté les avantages que présentait Lakemba, des migrations volontaires s'organisèrent promptement, et, dès qu'elles le purent, se dirigèrent vers cette île, autant sans doute par curiosité, que par le désir d'établir des relations commerciales. Non moins bien reçues que les précédentes, elles purent bientôt revenir aux Tunga, rapportant de ces premiers voyages assez d'objets utiles pour donner à d'autres Tongans l'envie de tenter la même entreprise. C'est ainsi que l'intérêt ramenant les Tongans à Lekemba, il s'établit entre eux et les habitants de cette île des relations qui ne firent qu'augmenter avec le temps. Le noyau des Tongans, laissé par les premiers canots, se trouva bientôt assez considérable pour former une petite colonie ; celle-ci, s'unissant aux indigènes, commença à produire dès lors cette espèce hybride qu'on a cru à tort former la population entière des îles Fiji.

Lakemba, comme toutes les Fiji, du reste, possédait tout ce qu'il fallait pour attirer les Tongans : les bois de construction et de mâture, les cordages y abondaient ; ces objets étaient d'autant plus précieux pour les Tongans, qu'ils en manquaient presque complètement dans leurs archipels. Mais si on se rendait toujours à Lakemba, ou dans les petites îles dépendantes qui l'avoisinent, c'est qu'on était assuré d'y être bien reçu, et d'y trouver des compatriotes ; elle était d'ailleurs moins éloignée que la plupart des autres îles Fiji, peuplées par des hommes plus sauvages.

Les Tongans appréciant chaque jour davantage les productions des Fiji, ce ne fut bientôt plus par petites bandes

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

qu'ils se rendirent à Lakemba, mais bien par flottes assez considérables, commandées par des chefs entreprenants et puissants, emmenant avec eux les gens qui leur étaient dévoués. Ainsi s'explique la formation des trois différentes colonies Tunga, qui, aujourd'hui encore, se trouvent dans l'île Lakemba.

Dans ces expéditions, dit M. Th. Williams, les Tongans emportaient avec eux beaucoup de produits européens, ce qui prouve que ce fait se passait peu après l'époque de Cook. Ils emportaient, en outre, des dents de cachalots, des massues, des porcelaines blanches, de l'étoffe des Tunga et des nattes des Samoa, dont les Fijiens faisaient le plus grand cas ; les haches et les fusils étaient, avec le fer, les objets naturellement les plus recherchés par les Fijiens, qui donnaient en retour leur poterie, le *masi*, fruit de l'arbre à pain préparé, des ignames, des nattes fijiennes, mais surtout des tresses en brou de cocos et des provisions de toute espèce. Un article tout particulièrement demandé par les Tongans, était les plumes rouge-écarlate d'un beau perroquet, qui se trouvait en abondance sur l'île Taviuni ou Somosomo, et que l'on prenait au filet. Pour avoir ces plumes, les Tongans donnaient en échange, soit des tasses européennes, soit des nattes des Samoa, et, au rapport de Th. Williams, ils prêtaient même leurs femmes pour les obtenir. On sait que, lorsque d'Entrecasteaux alla relâcher aux îles des Amis, les plumes rouges avaient une telle valeur que, grâce à elles ceux qui en possédaient sur la *Recherche*, purent se procurer les objets Tongans les plus précieux. Cette coïncidence semble montrer que les expéditions des Tunga vers les Fiji devaient avoir lieu à cette époque ; mais, comme on voit, un intervalle assez grand avait dû s'écouler entre elles et les premiers voyages, et surtout les premiers entraînements.

Dès cette époque, les Tongans ne se contentaient plus d'aller aux Fiji pour commercer ; la guerre ayant surgi à Lakemba même entre les districts, ils y avaient pris part d'abord, en se mettant du côté de l'un des chefs, puis, les guer-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

res s'étendant dans les autres îles, ils avaient suivi les chefs à la solde desquels ils s'étaient mis.

C'était ce qui se passait du temps de Mariner, c'est-à-dire en 1807, alors que Finau 1er usurpait le pouvoir dans les îles des Amis. A cette époque, les Tongans, loin d'être paisibles comme du temps de Cook, semblaient avoir adopté la maxime favorite des Fijiens : « La guerre est la seule occupation digne de l'homme ; une vie de repos et de plaisir ne convient qu'au lâche et au fainéant. » En outre, beaucoup n'avaient d'autre ressource, pour éviter l'esclavage, que de s'expatrier. Aussi est-ce pendant que Mariner était dans les Tunga, que les départs pour les Fiji paraissent s'être opérés en plus grand nombre. Aussitôt arrivés, ils se mettaient à la solde de quelque chef fijien, et ils commençaient leur vie d'aventure. C'est cet état de choses que nous retrouvâmes en 1827, pendant notre exploration des îles Fiji sur *l'Astrolabe*; mais il n'existe plus aujourd'hui, depuis que les Anglais se sont emparés de ces îles. Actuellement, si les Tongans ne se rendent plus comme autrefois aux Fiji pour y vendre leurs services, ils y vont au contraire plus souvent pour commercer, tant sont devenues indispensables pour leur navigation les productions de ces îles. Tongatabou, la plupart des Hapaï et plusieurs autres îles manquent absolument de bois de construction, et leurs habitants sont forcés de s'adresser aux Fijiens pour leurs canots, leurs mâtures et leurs vergues. Pourtant on voit dans Pritchard et Th. Williams que, de leur temps, il s'y rendaient encore pour aller guerroyer, comme ils le faisaient du temps de Mariner et du nôtre.

D'après les mêmes autorités, les rapports entre les Tongans et les Fijiens paraissent, dès le début, s'être établis surtout à la suite des coups de vent, entraînant les canots, soit pendant leurs voyages d'une île des Tunga à l'autre, soit à leur retour de Fiji. C'était même ces retours qui étaient les plus dangereux, malgré le peu de distance qui sépare les îles Tunga des Fiji les plus orientales. Il suffisait, en effet, pour aller à Lakemba, de profiter d'un vent de S.E. bien établi ; mais, au retour, qui ne s'effectuait

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

qu'avec des vents d'Ouest, il arrivait fréquemment, paraît-il, que les vents de Sud-Est reprenaient à souffler. Dans ce cas, il ne restait aux canots d'autre ressource que de chercher à rallier l'île qu'ils venaient de quitter : ils y réussissaient souvent ; mais, souvent aussi, ils manquaient l'île cherchée et leur équipage se trouvait réduit à aborder la première venue, soit dans les îles orientales, soit dans les îles occidentales. C'est ainsi, d'après les traditions, que le district de Rewa, sur l'île Viti-Levu et que l'île Kandavu elle-même, reçurent les premiers Tongans : ils s'y établirent à demeure, et créèrent là, comme à Lakemba, une petite colonie mi-polynésienne qui, depuis, a pris une grande extension.

D'autres fois il arrivait que les canots allaient se briser sur les récifs de l'île qu'ils cherchaient à atteindre. C'est surtout dans ces cas que les équipages étaient condamnés à demeurer longtemps sur le lieu du naufrage. Il leur fallait, en effet, pour pouvoir en partir, construire d'abord de nouveaux canots, puis attendre les vents qui devaient les ramener aux Tunga. Cette attente était parfois si longue, que l'année s'écoulait avant qu'il leur fût possible de se mettre en route.

D'autres fois, enfin, les Tongans, quand ils ne pouvaient pas construire un nouveau canot, se trouvaient forcément condamnés à séjourner sur l'île où ils avaient fait naufrage et à attendre l'arrivée fortuite de quelque autre canot ; c'est, paraît-il, ce qui leur est arrivé sur quelques-unes des îles basses qui avoisinent Lakemba.

Comme on le voit, il semble résulter de ce qui précède que les rapports n'ont eu lieu, au début, qu'à la suite d'entraînements involontaires. Il faut donc en conclure que les coups de vent sont très fréquents dans ces parages ; autrement on ne pourrait expliquer d'aussi nombreux entraînements vers des îles aussi rapprochées. La distance entre les Tunga les plus occidentales et les Fiji les plus orientales n'est que de 250 milles ou 120 lieues. Cette distance était franchie par les Tongans en deux ou en quatre jours, suivant la force des vents, ce qui représente 25 à 30 lieues

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

par jour, avec petite brise, et 60 lieues avec grand vent de Sud-Est.

Evidemment ces rapports devinrent plus tard le résultat du voisinage et des habitudes prises par les Tongans ; mais, quelle que soit la part prise par les entraînements ou par les voyages intentionnels, dans les rapports entre les deux races, il n'en est pas moins vrai que, lors des premières visites des Tongans dans les Fiji orientales, la fameuse loi d'extermination, dont parlent les missionnaires et les traditions, n'existait pas encore, puisqu'on voit la population de Lakemba bien accueillir les Tongans et les encourager à revenir. Cette loi, on le sait aujourd'hui, n'a été promulguée qu'à l'occasion du soulèvement des Polynésiens dans les Fiji ; c'est ce que démontre une tradition de Pritchard, que nous citerons plus loin. Il est même supposable qu'elle n'était pas très antérieure à l'arrivée des premiers Européens en Océanie. Cette loi, du reste, n'existait pas davantage dans les îles Fiji occidentales. Si les Tongans hésitaient à s'y rendre et redoutaient d'y être entraînés, c'est que leurs populations, plus nombreuses et plus sauvages, étaient surtout à craindre pour leur mauvaise foi et leur férocité. Mais il n'est pas moins vrai qu'ils allaient jusque dans ces îles, même volontairement, du temps de Mariner, soit pour trafiquer, soit surtout pour louer leurs services, et qu'ils en revenaient après une absence plus ou moins longue. C'est ce qui résulte de plusieurs faits cités par Mariner, et particulièrement des deux suivants (1) :

Tui-Hala-Fataï avait, dit-il, déjà fait plusieurs voyages aux îles Fiji et contracté les goûts belliqueux de leurs habitants. Ennuyé de la vie tranquille qu'il menait à Tunga, il partit un jour pour l'île Lakemba, dans trois canots et avec 250 jeunes gens partageant ses inclinations. A leur arrivée, ils se joignirent à l'un des partis qui étaient en guerre, et, après deux années ainsi passées, ceux qui avaient échappé aux dangers revinrent à Tunga, mais non dans leurs canots : ceux des Fiji étant supérieurs, ce fut dans

(1) Mariner, tome I, p. 93 et 325.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ceux-là qu'ils s'embarquèrent, et l'un d'eux périt en route.

Ayant trouvé, à leur retour, que l'île Tongatabou était en insurrection, et que Finau 1er en essayait la conquête, Tui-Hala-Fataï et ses guerriers se joignirent à lui et firent pencher la victoire de son côté ; mais Tui-Hala-Fataï y trouva la mort.

Ce fait prouve d'abord que les relations étaient fréquentes entre les deux races, et qu'on se rendait de préférence dans l'île où des colonies Tunga étaient fixées depuis longtemps. Le fait suivant semble prouver en outre que la loi qui condamnait à mort tout étranger n'existait plus, si elle avait même jamais existé. Il est encore rapporté par Mariner (1).

Le chef Ko-Muala partit un jour pour les Fiji, avec un grand nombre de jeunes gens, dans le but de prendre part aux guerres que s'y faisaient entre elles les îles et quelquefois les tribus diverses d'une même île. Après y être resté deux ans, il mit à la voile pour retourner à Vavau. Il était déjà en vue de cette île, quand survint un coup de vent qui l'empêcha d'aborder et le mit dans la nécessité d'essayer d'atteindre les Haamoa (2). Le vent augmentant de violence, il fut jeté sur les côtes de l'île Futuna (3), située au N.-E. d'Haamoa, où son canot fut pris et pillé par les indigènes avec son chargement de bois de santal. Après être resté près d'un an dans cette île pour construire un autre grand canot, il partit et se dirigea vers les îles Fiji pour y prendre une

(1) *Ibid.*, p. 345.

(2) *Haamoa*, pour *Saamoa*, d'après la prononciation Tunga.

(3) Futuna est l'une des îles Horn, découvertes en 1616 par Lemaire et Schouten ; il y a une autre île Futuna, entre Anaton et Tanna, dans l'O.S.O. des Samoa, près de la Nouvelle-Calédonie, mais ici il ne s'agit que de la Futuna de Lemaire. Il y a aussi une île Futuna dans le groupe Hapaï, et il est même probable que ce sont les habitants de celle-ci qui ont imposé son nom à l'île des Hébrides. En Maori, *utu* signifie étancher, vider l'eau, compensation, tribut ; *utunga*, action de payer l'*utu* ; *utuhanga*, action de vider l'eau.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

nouvelle cargaison de bois de santal. Il avait alors à bord trente-cinq insulaires des Tunga, y compris quatorze ou quinze femmes, et quatre hommes de Futuna qui avaient voulu voir de nouveaux pays. En route, il toucha à l'île Lotuma (1), qui est à une journée de Futuna ; il n'y resta que le temps de prendre trois femmes désireuses de se joindre à sa troupe, et fit route pour Pau (2), qu'il ne put atteindre, le vent l'ayant poussé sur un autre point de Viti-Levu. Bien reçu par le chef de ce district, il l'aida aussi dans ses guerres et il demeura longtemps près de lui. De là, il se rendit à Pau, et enfin, après avoir aidé encore le chef de cet endroit, il partit, suivi de 150 personnes, pour retourner à Vavau, où il fut parfaitement accueilli par Finau. Son absence n'avait pas duré moins de quatorze ans.

Ces exemples prouvent donc bien qu'avant l'époque de Mariner, ou pour mieux dire pendant qu'il se trouvait dans les Tunga, les Tongans allaient impunément jusque dans les îles Fiji occidentales. Il faut cependant remarquer qu'il ne s'agit ici que de guerriers entreprenants, assez nombreux et assez courageux pour ne pas craindre les surprises, et qui inspiraient probablement, là où ils se présentaient, plus de crainte qu'ils n'en éprouvaient eux-mêmes. La loi d'extermination aurait donc pu parfaitement être en vigueur, à cette époque ; mais alors la prudence n'aurait pas permis de l'appliquer à de pareils aventuriers.

Que conclure, en somme, de toutes les données acquises jusqu'à présent ? que cette loi n'a dû être faite que dans l'intervalle qui sépare l'arrivée des colonies polynésiennes aux Fiji de la venue de Mariner dans les Tunga. Il est certainement bien difficile de dire quelque chose de précis à ce sujet ; mais quand on lit attentivement les traditions des archipels, il semble que cet évènement a dû se passer bien plus près de l'arrivée des premières colonies polynésiennes

(1) Probablement l'île Lotu des Fiji.

(2) On sait que c'est à Pau que d'Urville alla venger la mort du capitaine français Bureau et de tout son équipage, massacrés par les indigènes.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

aux Fiji que de celle des Européens en Polynésie. Malheureusement cela ne fixe nullement l'époque des migrations. Pourtant, à en juger encore par les noms qui figurent dans les légendes, il est permis de croire que c'était à l'époque la plus reculée de l'histoire des Polynésiens, puisque ce n'est plus pour eux aujourd'hui qu'un souvenir mythologique. Ajoutons que si, pendant le séjour de Mariner aux Tonga, les relations entre Fijiens et Tongans étaient reprises depuis longtemps, tout, d'un autre côté, semble annoncer que ces rapports avaient subi une longue interruption qui, à elle seule, explique le vague des traditions.

MÉTIS DUS AU MÉLANGE DES DEUX RACES. — Quoi qu'il en soit, le contact, passager d'abord, puis permanent, des Tongans avec les populations mélanésiennes, devait naturellement, par l'alliance des deux races, former une population métisse qui, en effet, est admise aujourd'hui par tous les ethnologues. « Cette population est si générale, si distincte dans les districts de l'Est des Fiji, qu'il est impossible de la méconnaitre et de la confondre avec les purs Tongans ou les purs Fijiens. (1) » Il suffit de la voir, dit Pritchard, pour la distinguer des habitants des autres îles, et surtout de ceux des grandes îles, où la souche mélanésienne, qu'il appelle papoue, est sans mélange. Et il ajoute : « Le mélange des Tongans et des Fijiens est si apparent dans les îles de l'Est, qu'il y a même un nom spécial pour les descendants des deux races : on les appelle Tonga-Fiji, et ils sont fiers de ce nom. »

On le voit, cet observateur commence par bien établir que cette population hybride a, comme tous les métis, tous les caractères dus au mélange de ses auteurs, et qu'elle provient ici de l'alliance des Polynésiens et des Mélanésiens, formant les populations pures des îles Tunga et des îles Fiji. Il montre donc, tout d'abord, qu'elle ne constitue pas le fond de la population des îles Fiji.

En effet, si les métis Tunga-Fiji sont encore très nombreux

(1) Pritchard, ouv. cité, p. 331

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

dans les îles où les Tongans ont longtemps séjourné et où ils ont fondé des colonies, telles que Lakemba et quelques petites îles voisines, Kandavu et même le district de Rewa sur l'île Viti-Levu, ils sont au contraire fort rares dans les autres îles; on peut même dire, qu'excepté les quelques métis transportés ou nés dans ces îles, toutes, et surtout les plus grandes du groupe, ne sont absolument peuplées que par la race mélanésienne ou fijienne pure (1).

C'est ce que Pritchard va démontrer surabondamment lui-même, par les citations que nous allons faire. Ces citations prouvent, *à priori*, qu'on a regardé jusqu'à présent à tort les îles Fiji comme habitées uniquement par une population métisse ; on sait que, tout dernièrement encore, c'était l'opinion soutenue par M. de Quatrefages, dans son ouvrage sur les Polynésiens.

Pour nous, qui avons vu cette population métisse à Lakemba, l'île même qui est son centre, il y a longtemps que notre opinion était arrêtée à ce sujet ; mais nous n'avions pas osé la faire connaître, tant elle était opposée à celle généralement admise ; en outre, il nous eût été difficile de la soutenir avec nos seules observations.

Aujourd'hui, il n'en est plus de même ; les observateurs les plus compétents ont parlé ; aussi n'hésitons-nous plus à dire, avec Pritchard, Th. Williams et autres, que c'est une erreur de croire les îles Fiji uniquement peuplées par une population métisse.

Cette population métisse existe sans contredit ; mais elle est bornée à un petit nombre d'îles. Il est certain, au contraire, que toutes les autres sont peuplées par une race sans mélange, ou du moins sans mélange aussi apparent.

Il est inutile, après cela, de parler des nombreux mélan-

(1) Cette race ressemble à la race Néo-Calédonienne par la couleur brun-rougeâtre de la peau, par la chevelure abondante et frisée, par la beauté des formes ; l'une et l'autre a les jambes moins fortes que la race polynésienne, avec des pieds énormes. Seulement les traits des Fijiens semblent être moins grossiers, moins communs que ceux des Néo-Calédoniens.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ges consécutifs qui ont dû se produire par le croisement de ces métis eux-mêmes avec d'autres métis ou avec des races différentes. Evidemment, en s'alliant aux Européens et autres étrangers, ils ont produit de nombreuses variétés, à toutes sortes de degrés, dont les caractères seront peut-être indiqués un jour par les observateurs à demeure, mais qui sont insaisissables par le voyageur. Ici nous ne devons nous occuper que des métis, résultat immédiat du mélange des deux races.

Nous avons déjà longuement indiqué les caractères physiques distinctifs de ces deux races : nous n'y reviendrons donc pas. Quant à ceux que présentent leurs métis directs, ils sont, comme on a dit, la résultante des caractères de leurs auteurs, mais en proportions différentes, suivant la race qui a fourni la mère : ainsi ces métis ressemblent davantage tantôt à la race polynésienne, tantôt et plus souvent à la race fijienne ou mélanésienne. Dès 1827, nous avions remarqué que les métis de Lakemba, et surtout de Kandavu, présentaient des traits plus mâles, une teinte de la peau plus foncée et des cheveux moins droits que les Tongans. C'est ce qui a été confirmé depuis par les missionnaires anglais, et plus particulièrement par M. Pritchard. Quelquefois pourtant, quoique plus rarement, les caractères inverses semblaient dominer, c'est-à-dire un teint plus clair, des traits moins sévères, des cheveux plus droits, des formes plus arrondies ; mais il était difficile d'assurer qu'ils n'appartenaient pas à de purs Tongans. En somme, les premiers caractères étaient les plus communs, les plus frappants et l'on reconnaissait, en les observant, que c'étaient les caractères adoucis de la race mélanésienne : ils rapprochaient donc les métis plus de cette race que de la race polynésienne.

De pareils caractères étaient évidemment dus, ce que nous croyons n'avoir pas été remarqué, à ce que ces métis avaient eu pour mères des femmes fijiennes. Un pareil fait expliquait en même temps pourquoi les métis à caractères tongans dominants, semblaient si rares : car s'il est certain que des femmes Tunga se rendaient

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

aussi dans les Fiji, il ne l'est pas moins qu'elles s'y rendaient en beaucoup plus petit nombre que leurs compatriotes. Or on sait que les mixtes tiennent toujours plus de la nature de la femelle que de celle du mâle : de sorte que l'on pourrait dire que la plupart des métis, vus alors par nous, n'étaient que les bardots des deux races. Nous le répétons, ce sont eux que nous avons vus en grand nombre à Lakemba ; ils étaient même si nombreux, qu'à première vue, il semblait n'y avoir que ce genre de métis ; mais, malgré la répulsion d'une partie des femmes Tunga pour les Fijiens, il est pourtant bien probable qu'il y a un assez bon nombre d'autres métis ayant pour mères des Tonganes : tels sont ceux nés des femmes qui, d'après Th. Williams, étaient livrées aux Fijiens par les Tongans, dans le but de se procurer les belles plumes rouges auxquelles ils attachaient un si grand prix.

Remarquons toutefois, en passant, que si ce nom Tonga-Fiji, donné aux métis par les Tongans, n'est pas retourné par les Fijiens, c'est probablement qu'il doit être interprété comme ne signifiant que métis de père Tongan et de mère Fijienne. Il semble donc avoir été justement donné parce que les Tongans s'alliaient aux femmes fijiennes plus que les Fijiens aux femmes polynésiennes.

Nous n'ajouterons ici que quelques mots touchant les qualités supérieures à celles des deux races reconnues à ces métis par les missionnaires. C'est ce qui a fait dire à Pritchard : (1) « Les descendants des naturels Tonga-Fijiens, ou Tonga-Samoans, ou Samoans-Fijiens, ont été trouvés relativement plus braves que les purs Tongans, ou les purs Samoans, ou enfin les purs Fijiens. Partout où il y a eu, dans un groupe, quelque mélange avec les indigènes de l'un des autres groupes, les habitants sont physiquement et intellectuellement supérieurs aux habitants des districts du même groupe où il n'y a pas de mélange. »

Il ajoute même, à ce sujet, quelques phrases qui ré-

(1) *Réminiscences*, p. 417.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

pondent si bien aux préoccupations des savants, que nous n'hésitons pas à les citer : « Les habitants de l'intérieur de Viti-Levu, dit-il, perdent à être comparés même avec les naturels des côtes Ouest, où le mélange avec des insulaires du dehors s'est produit sur la plus petite échelle. En avançant des districts orientaux vers les districts occidentaux, et de là dans l'intérieur, les visages ont moins de grâce, les fronts sont plus comprimés, l'occiput est plus développé ; en d'autres termes, quand on part du grand mélange des deux groupes pour arriver à un mélange borné, et de là à un point où il n'y a pas de mélange, ou en allant du bord de la mer jusque dans l'intérieur, on observe un abaissement marqué au physique et au moral.

« La supériorité générale des habitants des côtes est si bien connue dans tous les groupes, qu'on regarde comme un reproche et une insulte d'être appelé naturel de l'intérieur. Dans les Fiji, la manière la plus ordinaire d'exprimer son mépris pour un autre, et d'abaisser son savoir et son courage, est de l'appeler *Kaï-Vanua*, paysan. Il en est de même aux Samoa, où l'épithète employée pour désigner un homme de mauvaises manières et méprisable, est, *Uta-Fenua*, c'est-à-dire de la terre d'en haut, de l'intérieur autrement dit, montagnard. »

Mais Pritchard ne se contente pas de constater la supériorité physique et intellectuelle des métis sur leurs auteurs. Il établit, sans le vouloir peut-être, et ce témoignage, venant de lui, est de la plus haute importance, il établit que ces métis n'occupent point toutes les îles Fiji, mais seulement quelques-unes. En effet, tout partisan qu'il est d'un grand mélange entre les Tongans et les Fijiens surtout, il montre, dans maints passages de son livre, que ce mélange n'est d'abord pas aussi grand qu'il semble vouloir le faire croire, et qu'ensuite il est borné aux îles orientales des Fiji. C'est ainsi qu'après avoir fait remarquer que le mélange est bien plus apparent dans les Fiji qu'aux Tunga (1), il dit qu'il est principalement limité, dans les Fiji, aux districts de

(1) Ouvr. cité, p. 381, 383, 384, 418, etc.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

l'Est, c'est-à-dire aux îles qui avoisinent le plus les Tunga, et il cherche à expliquer un pareil fait en disant qu'il tient probablement à la grande étendue de la contrée. Voici, du reste, ses propres paroles :

« Dans les districts orientaux des Fiji, il y a un grand mélange avec les Tongans, mélange qui date de plusieurs générations antérieures ; mais dans les districts de l'Ouest, le mélange a été si limité qu'il est à peine apparent. » Il y revient ailleurs en disant : « Le mélange (dans l'Est), est si intime et si marqué, qu'il donne aux indigènes des caractères qui les distinguent des habitants de l'intérieur des grandes îles Fiji, où la souche papoue existe presque sans mélange. » Enfin il répète : « Là, partout, les naturels sont physiquement et intellectuellement inférieurs à leurs compatriotes des districts de l'Est. Si l'on quitte les côtes pour pénétrer dans l'intérieur de Viti-Levu, on trouve que le peuple est inférieur physiquement et intellectuellement à ceux des côtes, et qu'il n'y a pas eu de mélange avec les indigènes voisins, et rarement avec quelques-uns de leurs compatriotes des côtes. »

Nous avons voulu citer textuellement ces paroles, parce que nous croyons qu'il ne sera plus possible, après cela, de considérer les Fiji comme peuplées seulement par des métis Tunga-Fiji.

Si donc telle était notre opinion à la suite de nos propres observations, on voit qu'elle est fortement appuyée par celles des observateurs modernes les plus compétents.

Dès lors, c'est à tort que M. de Quatrefages, qui s'était abstenu de toute appréciation à ce sujet, dans son premier travail de la *Revue des Deux-Mondes*, a cru pouvoir, dans le second, appliquer les lignes suivantes à toute la population des îles Fiji : (1) « Ces insulaires sont très manifestement des métis de nègres et de Polynésiens : sous le rapport du teint, de la chevelure, des caractères intellectuels et moraux, ils se rattachent à la fois aux deux races. C'est un point sur lequel s'accordent tous

(1) *Les Polynésiens et leurs migrations*, p. 141.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

les voyageurs. Les Fijiens, sont, entre autres, de hardis et habiles navigateurs, contrairement à tous les autres habitants de la Mélanésie ; enfin Hale a reconnu que la langue présentait des caractères en harmonie avec tout le reste : un cinquième des mots est décidément polynésien. De leur côté, les Malaisiens expulsés des îles Fiji emportaient avec eux, dans leur langage, dans leurs mœurs, un certain nombre de traits spéciaux empruntés à leurs vainqueurs, et qui, de nos jours encore, distinguent leurs descendants de toutes les autres tribus polynésiennes. »

Ces paroles ne sont applicables, en effet, qu'aux métis Tunga-Fiji, qui n'occupent, comme on vient de le voir, que quelques-unes des îles Fiji orientales, où ils forment plusieurs agglomérations assez fortes ; mais elles ne le sont point aux Mélanésiens purs qui constituent, au contraire, le fond des populations fijiennes, même dans les îles où les colonies des Tunga se sont établies et ont donné naissance aux métis.

Il est bien certain, comme on le dit, que les métis Tunga-Fiji sont le résultat du mélange des Tongans avec les Mélanésiens. Mais, ce qu'il faut remarquer, c'est que ces derniers sont des Mélanésiens des îles Fiji même, et non des Mélanésiens d'îles différentes, telles que les Salomon, ainsi qu'il faudrait le supposer, si l'assertion de M. de Quatrefages avait quelque fondement.

Il est bien certain aussi que les Fijiens sont d'habiles navigateurs, surtout ceux qui occupent les îles les plus orientales ; mais les indigènes des îles Salomon ne le sont pas moins. Du reste, excepté les îles de Pâques, Mangareva et quelques autres, quelles sont les îles de la Polynésie qui n'ont pas de navigateurs aussi habiles et aussi hardis, ou qui, du moins, n'en aient pas eu autrefois ?

Mais ce qui mérite tout particulièrement d'être remarqué, c'est lorsque M. Hale dit, à l'occasion des caractères linguistiques de la langue fijienne, qu'il y a trouvé un cinquième de mots polynésiens. C'est un fait : tout-à-l'heure nous ferons voir que les mots polynésiens y sont peut-être en plus grand nombre encore, et, fait non moins important, qu'ils sont

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

donnés même à des objets qu'on ne peut supposer n'avoir jamais été dénommés par les Mélanésiens. Cela, du reste, n'empêche pas que le fond de la population ne soit mélanésien par les caractères généraux, comme la langue est mélanésienne par son ensemble.

Quant à ce que dit M. de Quatrefages, en terminant, que les Malaisiens expulsés des îles Fiji ont emporté avec eux, dans leur langage et dans leurs mœurs, un certain nombre de traits spéciaux empruntés à leurs vainqueurs, et qui, de nos jours encore, distinguent leurs descendants de toutes les autres tribus polynésiennes, nous ferons l'aveu que nous ne comprenons pas quels sont les descendants de ces expulsés : Les Tongans ? Or, on a vu que les Tongans actuels ont tous les caractères de la race polynésienne pure ; il les auraient même plus purs et plus nets que les Tahitiens et les Nouveaux-Zélandais, s'il fallait s'en rapporter au dire de Dumont d'Urville (1). Il est certain, du reste, comme nous le démontrerons ailleurs, que les Tongans ont même une langue qui, à part quelques lettres, est plus ressemblante à la langue maori qu'à toute autre, contrairement à ce qu'on serait porté à supposer, d'après les vocabulaires erronés de Mariner : mais toujours est-il, qu'excepté un très petit nombre de mots, leur langage est pur de mots fijiens.

Si donc les rapports entre les deux races sont plus fréquents aujourd'hui qu'ils n'ont peut-être jamais été, il ne faut pas oublier néanmoins que les Polynésiens n'aiment pas plus aller se fixer dans les Fiji occidentales que les Fijiens n'aiment eux-mêmes aller se fixer dans les îles polynésiennes. A l'exception d'un petit nombre de Fijiens purs, les métis Tunga-Fiji sont les seuls qui se rendent sans hésitation aux îles Tunga, assurés qu'ils sont d'y être au moins bien accueillis par leurs parents. Quoy et Gaimard avaient déjà fait cette observation : « Il est à remarquer, disaient-ils (2), que les Vitiens vont très-rarement à Tonga, et que

(1) *Voyage de l'Astrolabe*, t. IV, 1re partie, p. 229.

(2) *Zoologie de l'Astrolabe*, p. 49.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ce sont, au contraire, les insulaires des îles des Amis qui se sont établis sur Laguimba, une des îles de la partie orientales de l'archipel vitien ». Quant aux Tongans eux-mêmes, lorsqu'ils vont aux Fiji, ils se dirigent toujours, nous le savons, vers les îles orientales, où leurs compatriotes sont nombreux. On dirait vraiment que, malgré les changements favorables et avantageux survenus dans les mœurs des Fijiens, ils redoutent encore d'être entraînés vers les îles plus occidentales.

Nous croyons donc pouvoir conclure, de ce qui précède, que les Tongans, pas plus probablement que les Samoans, ne se sont jamais, ainsi qu'on le croit généralement, rendus en conquérants dans les îles Fiji ; mais que, en tout temps, ils se sont plutôt estimés fort heureux d'y être tolérés.

La race polynésienne n'est pas une race conquérante. — Cependant, pour la plupart des ethnologues, la race polynésienne est une race conquérante qui, dès son arrivée en Polynésie, aurait envahi les îles Fiji. Telle était l'opinion soutenue par Murray, dans son *Encyclopédie des géographes*. Cet écrivain admettait l'invasion et la soumission des Fiji par les habitants des îles des Amis, mais il n'apportait aucun témoignage à l'appui de cette opinion ; il se contentait, pour la soutenir, des suppositions sans fondement du capitaine Wilson, du *Duff*, qu'il copiait, comme lui-même, depuis, a été copié par presque tous ceux qui ont écrit sur le même sujet, et, entre autres, par d'Urville.

On pourrait certainement, à ne juger que par certains faits particuliers observés par nous dans plusieurs îles mélanésiennes, et notamment à Vanikoro, où les noms de quelques chefs sont tout polynésiens, on pourrait supposer que les Polynésiens, entraînés jusque là, ont fini par dominer les Mélanésiens, grâce à leur supériorité intellectuelle. Cependant, quand on remarque ce qui s'est passé à Tanna, à la Nouvelle-Calédonie, où les deux races se sont à peine mêlées, malgré leur contact, et surtout aux Fiji, où le mélange s'est borné, comme on vient de le voir, aux îles qui avoisinent le plus les Tunga, il faut au moins reconnaître :

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

d'abord que la suprématie intellectuelle, qu'on est disposé à accorder à la race polynésienne, n'est peut-être pas aussi grande qu'on l'a dit ; ensuite que cela n'aide guère à prouver que les Polynésiens sont venus en conquérants dans ces divers lieux.

On comprend pourtant très bien que si, au lieu d'être de simples naufragés, ils s'y étaient, dès le début, présentés en grand nombre à la fois, il aurait pu en être tout autrement. Mais, puisqu'ils sont toujours restés isolés ou inférieurs en nombre dans les îles Mélanésiennes où on les trouve, il n'y a, à notre avis qu'une conclusion possible, c'est que l'envahissement qu'on leur attribue n'a jamais eu lieu, excepté peut-être pour un nombre restreint de petites îles, jusque là inhabitées.

Du reste, comme on va voir, les traditions des deux races se taisent également sur le fait d'envahissement des îles Fiji par les Tongans ou tout autre peuple polynésien. Tandis que les traditions des Tunga montrent que les Fiji étaient indépendantes, celles des Fiji elles-mêmes établissent au contraire, à chaque pas, que, dans les premiers temps, les Tongans et les Samoans ne se rendaient aux Fiji, qu'entraînés par des coups de vent ; elles semblent dire aussi qu'à une époque reculée et antérieure à la loi d'extermination, de fréquents rapports avaient lieu entre les populations des trois groupes. Pourtant celles des Samoa indiquent qu'à une autre époque ces rapports étaient hostiles, puisque Tongans et Fijiens allaient faire la guerre aux Samoans. Mais, répétons-le, aucune ne parle de l'envahissement des Fiji.

De même que Murray, d'Urville regardait le peuple polynésien comme un peuple de conquérants ; mais, ce qui mérite d'être remarqué, venant de lui, il pensait, contrairement à l'écrivain anglais, que les Fijiens, loin d'avoir été subjugués par les Polynésiens, avaient dû, au contraire, être un obstacle à la marche des Tongans vers l'Ouest (1). Lorsqu'il formulait cette opinion, il regardait donc les Po-

(1) *Philologie de l'Astrolabe*, t. I, 2e partie, p. 281.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

lynésiens comme les derniers venus, soit de son continent submergé, soit de Tahiti, puisqu'il les faisait arrêter par les Fijiens déjà fixés dans leurs îles. Il ne paraissait pas voir que si les îles Fiji eussent été un obstacle aux Tongans cherchant à aller vers l'Ouest, elles en auraient sans doute été, en sens contraire, un aussi considérable à la provenance asiatique, d'abord admise par lui (1). Néanmoins, il faut bien en convenir, son opinion est digne de la plus sérieuse attention, et, toute hasardée qu'elle paraisse, elle peut être exacte en ce qui concerne les Tongans, car elle semble être appuyée par le raisonnement et les faits modernes.

Cette opinion de d'Urville ne préjuge du reste en rien le temps que les Tongans auraient passé dans leurs îles, avant de découvrir les Fiji les plus orientales et d'y établir des colonies. De même, en effet, que les Fijiens se trouvaient dans leurs îles quand les Tongans s'y présentèrent pour la première fois, de même aussi les Tongans devaient être fixés depuis assez longtemps dans les leurs, lorsqu'ils rencontrèrent les Fiji, et ils auraient pu, à leur tour, être eux-mêmes un obstacle à la marche vers le Sud-Est de l'avant-garde fijienne. Rien, il est vrai, dans les souvenirs traditionnels des deux races, ne fait allusion à la venue de Fijiens jusqu'aux Tunga ; pourtant il est peu admissible que les Fijiens, qu'on dit être d'excellents navigateurs, n'aient jamais poussé de pointe jusque là, et ils se seraient certainement alors emparé des îles Tunga, si les indigènes polynésiens ne se fussent déjà trouvés assez forts et assez nombreux pour leur résister. Les Fijiens, en effet, d'après ce que rapportent certaines légendes, ont été attaquer les Samoans : A plus forte raison, ont-ils dû se rendre dans le même but, aux îles Tunga, qui sont plus rapprochées, bien que, nous le répétons, aucune tradition ni Tongane, ni Samoane, ni Fijienne, ne parle des tentatives faites par les Fijiens contre les Tongans. Nous croyons donc, contrairement à l'opinion généralement admise, que les Fijiens au-

(1) *Mémoire sur les îles du Grand Océan*, p. 16.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

raient essayé d'envahir les îles Tunga, plutôt que les Tongans auraient essayé de conquérir les îles Fiji.

Pourtant, alors même que les Fijiens seraient allés, comme nous sommes disposé à le croire, attaquer les Tongans, les îles Tunga n'auraient jamais été tenues en sujétion : c'est ce que prouve l'absence presque entière de mots fijiens dans le langage tongan. Ces mots, en effet, se réduisent à trois ou quatre, tels que *bulotu*, *tui*, etc. Mariner en a cité un plus grand nombre, mais c'est par erreur, ainsi que nous le montrons dans la préface de notre *Dictionnaire Tahitien*. Il est évident qu'il en eût été tout autrement si les Fijiens fussent restés pendant quelque temps maîtres des îles Tunga. Il se serait alors produit, en sens inverse, le résultat fourni par la présence des Polynésiens dans les Fiji : car, ainsi qu'on va le voir, les mots tongans sont fort nombreux dans le langage fijien.

Ainsi les Fijiens, s'ils ont dépassé vers le Sud-Est les limites qu'ils occupent aujourd'hui, n'ont jamais dû s'établir à demeure dans les îles Tunga. Nous croyons cependant qu'ils ont été y livrer quelques combats, mais seulement après les premières visites des Tongans chez eux. Mais nous ne pensons pas que les îles Tunga aient jamais été complètement occupées par une population mélanésienne, soit avant, soit après l'arrivée des Polynésiens dans ces îles.

Si les traditions gardent le silence sur les attaques que les Fijiens auraient pu faire contre les Tunga, alors que ces mêmes traditions indiquent nettement les attaques faites par les Fijiens et les Tongans contre les Samoa, cela tient à un fait ignoré jusqu'à présent : c'est que les îles Samoa, ou du moins l'une d'elles, la grande île Upolu, ont été peuplées par les îles Tunga. Nous citerons bientôt la tradition de Pritchard qui le prouve. On comprend parfaitement dès lors que les Tongans, connaissant la faiblesse de la population d'Upolu, soient allés l'attaquer souvent, jusqu'au moment où celle-ci, renforcée sans doute par d'autres colonies, soit parvenue à repousser avec succès les assaillants, ses compatriotes. On verra également bientôt

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

la curieuse tradition qui rapporte les dernières tentatives faites par les Tongans contre les Samoans, ainsi que le motif non moins curieux de leur interruption.

Il est difficile de préciser l'époque où les Fijiens allaient faire la guerre aux Samoans et lever des tributs dans leurs îles. Mais, d'après des légendes que nous allons faire connaître, il est certain qu'ils s'y rendaient annuellement pour y faire des prisonniers. D'après d'autres légendes, il est vrai, ils y allaient aussi en visiteurs amis : il y a donc eu dans leurs relations au moins deux époques distinctes. Nous pensons que les visites amicales sont postérieures aux attaques et qu'elles ont précédé de peu de temps l'expulsion des Polynésiens jusque là tolérés, dans les îles Fiji.

En résumé, nous concluerons de ce qui précède :

1° Les Tongans et les Samoans n'ont presque certainement jamais essayé, avec leurs flottes, de soumettre les îles Fiji et, au début, ils n'y sont allés qu'entraînés malgré eux ;

2° Avant comme après leur expulsion des îles Fiji, les Polynésiens, heureux de n'être pas attaqués chez eux, ont simplement cherché à y être de nouveau tolérés, lorsqu'ils s'y trouvaient entraînés ou qu'ils s'y rendaient volontairement;

3° Les Samoa ont été souvent attaquées par les Tongans et les Fijiens, et les Tunga l'ont probablement été par ces derniers. Mais, presque certainement, les îles Tunga, et probablement les îles Samoa, n'ont jamais été complètement soumises aux Fijiens, soit avant, soit après l'arrivée des Polynésiens, de même que les Samoa ne l'ont pas été aux Tongans eux-mêmes.

On voit donc que si les faits s'étaient passés de la sorte, ce seraient bien les Fijiens, comme le disait d'Urville, qui auraient pu être un obstacle au passage des Tongans cherchant à se diriger vers l'Ouest. Cet obstacle, du reste, se serait également aussi élevé contre le passage des colonies samoanes allant, comme on le croit, peupler la Nouvelle-Zélande. En effet, il aurait été impossible à ces colonies de s'y rendre directement sans passer dans l'un ou l'autre de ces archipels : c'est, ce que nous démontrerons bientôt.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Au surplus, voici les traditions qui nous semblent appuyer notre manière de voir. Comme elles n'ont jamais été publiées, nous allons les donner ici telles qu'elles nous sont parvenues, et nous rejeterons à la fin du chapitre toutes celles des mêmes îles que nous nous sommes procurées, mais qui n'ont pas trait à la question qui nous occupe.

Quelle que soit l'exactitude de notre interprétation pour ce qui concerne les îles Tunga, ces traditions démontreront du moins, à n'en pas douter, que les îles Samoa, ont été en butte aux attaques des deux autres archipels.

Guerre ancienne faite aux habitants des Samoa par ceux des Tunga. — Cette légende, en montrant les rapports qui ont existé entre les deux archipels, à une époque éloignée, peint parfaitement le caractère et la croyance des Polynésiens ; elle fait comprendre, croyons-nous, mieux que les réflexions des voyageurs, le genre de relations de ces peuples. C'est pourquoi, malgré sa longueur, nous nous sommes décidé à la faire connaître.

Il y avait, à Tunga-tapu, un chef riche et redoutable, appelé Tui Tunga, qui faisait fréquemment la guerre aux habitants des îles Samoa. Dans ce but, il se rendit une fois à Upolu.

Dans cette île vivait un chef nommé Tui Maunga (1), le plus renommé de toutes les îles Samoa : ce chef avait une sœur d'une beauté remarquable.

Vaincu par Tui Tunga, Tui Maunga lui demanda grâce : — « Ne me tue pas, lui dit-il, et je te donnerai ma sœur en mariage. » — « Je le veux bien, répondit Tui Tunga, mais il faut d'abord savoir si ta sœur y consentira. »

Alors les deux chefs, devenus amis, se rendirent dans la case de Tui Maunga, où se trouvait sa sœur.

L'ayant prise à part, Tui Maunga lui dit : « Je compte sur

(1) *Tui* est le nom donné au chef suprême dans les deux archipels, de même que dans les Fiji, d'où il est probablement originaire. Mariner a longuement exposé l'importance du Tui Tonga à Tongatabou, et la déchéance du dernier chef de ce nom.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

toi, ma sœur, pour me rendre un grand service.» — « Avec beaucoup de plaisir, si je le puis, mon frère, lui répondit-elle : que veux-tu de moi ? » — « Il faut que tu deviennes la femme de Tui Tunga.» — « Pourquoi cela, mon frère ? » — « Ecoute : il m'a vaincu, et j'ai promis de lui donner ta main, à condition qu'il me laisserait la vie : Il y a consenti, de toi dépend mon sort. » — « J'accepte, mon frère, je suis prête à l'épouser, s'il s'engage à ne point me maltraiter. »

Tui Tunga promit sans hésiter de toujours bien traiter la sœur de son nouvel ami, et il dit à celle-ci : « Tu seras la plus grande princesse de Tunga ; tu auras autant de serviteurs que tu voudras. »

Le mariage ainsi conclu eut lieu ; peu de temps après, ils se mirent en route pour les îles Tunga.

Là, naquit un enfant qui, comme son père, fut appelé Tui Tunga.

Le père étant mort quelque temps après, la mère dit à son fils : « Ce pays n'est pas le nôtre ; il est vrai que c'est celui de ton père, mais notre patrie est Samoa : il me paraît convenable d'y retourner et de nous y réfugier. »

Le fils y consentit facilement : dès qu'ils furent prêts, ils se mirent en route.

Tui-Tunga, bien reçu de sa nouvelle famille et entouré de tous les soins, grandit à Samoa. Dès son bas âge, il se fit remarquer par son adresse et par sa force. Bientôt celle-ci devint prodigieuse ; dans les combats, Tui Tonga ne rencontrait personne qui pût lui résister.

Sa réputation se répandit partout dans toutes les autres îles ; les Samoans étaient fiers d'avoir pour chef un homme si renommé. Le moment n'était pas loin où ce chef devait montrer sa force d'une manière plus utile.

Depuis le départ du jeune Tui Tunga, les habitants de Tunga avaient rompu la paix ; mais ils ne s'étaient pas hasardés à venir attaquer les Samoa. Pourtant ils l'osèrent à la fin : une nuit ils débarquèrent dans l'intention d'attaquer Tui Tunga pendant qu'il dormait. Toutefois, comme ils étaient fatigués par la traversée, ils mouillèrent leur piro-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

gue, et se livrèrent au sommeil. Ils oubliaient qu'ils n'avaient plus à leur tête le père de Tui Tunga.

Le jeune homme, réveillé à temps, ne fit qu'un bond vers la plage où ils se trouvaient avec leur pirogue ; saisissant celle-ci, il l'emporta dans l'intérieur.

Grande fut la surprise des guerriers tongans quand ils s'éveillèrent (1) : tout le peuple et les guerriers des Samoa, étaient autour d'eux. Ils furent forcés de se reconnaître prisonniers, et ils s'engagèrent à payer pour rançon un grand nombre de nattes, de cochons et de *tapa*, heureux d'en être quittes à si bon marché. C'était de la part de Tui Tonga montrer autant de générosité que de force.

Dans ce temps-là, Tui Tunga devint Atua ou dieu vivant. Cette nouvelle preuve de sa force fut regardée comme un prodige, et lui-même, par suite, fut considéré comme un être divin, qualité d'ailleurs à laquelle lui donnait droit sa naissance.

Les autres dieux lui avaient dit qu'il ne mourrait point, et qu'il serait seulement changé en montagne. La légende ne dit point s'il mourut, mais aujourd'hui encore on appelle Tui Tunga la montagne du port d'Apia, à Opulu (2) : ce qui prouve surabondamment que les dieux ont dit vrai.

Jusque-là, Tui Tunga n'avait agi, pour ainsi dire, qu'avec ses propres ressources ; mais, dès qu'il fut dieu, il le fit en vraie puissance du ciel, en enchanteur.

Entre autres objets servant à l'accomplissement de ses

(1) Une légende maori rapporte que pareil fait arriva aux guerriers de l'*Arawa*, commandés par Tama-te-Kapua, quand ils se trouvèrent en présence des guerriers de Ruaeo, qui avaient halé leur navire à terre pendant leur sommeil.

(2) On a vu qu'à Tahiti la montagne Orohena, tire son nom de Orosenga des Samoa ; ici ce serait des Tunga que celle d'Apia aurait tiré le sien. Ce rapprochement nous semble de quelque importance, relativement à la marche des migrations polynésiennes.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

C'est, du reste, depuis la transformation en pierres des guerriers Tongans, que les guerres ont cessé entre les Tunga et les Samoa. Cette époque, malheureusement, est assez difficile à préciser ; mais il n'est pas moins vrai qu'il y a fort longtemps que ces guerres ont cessé.

Du temps de Mariner, vers 1807, il n'y avait, entre les deux archipels, que de bons rapports, et les Tongans allaient de temps en temps aux Samoa. Finau II, avant de succéder à son père dans les Tunga, y était allé passer six à sept ans ; il y avait pris deux femmes, ce qui ne l'empêcha pas d'en prendre deux autres, quand il fut de retour dans son pays.

Origine des cochons. Il y avait aux Fiji, à une époque reculée, un chef puissant et redouté, qui, tous les ans, allait lui-même lever un tribut d'hommes sur les îles Samoa. Ces hommes étaient destinés à lui servir de nourriture.

A la même époque vivait, aux îles Samoa, un homme appelé Cici, dont la femme, Sau, était sœur de Tiitii.

Ce couple ayant été pris, en même temps que beaucoup d'autres, par le chef des Fiji, fut emmené dans ces îles.

Là, la femme devint enceinte ; mais son ventre, au lieu d'acquérir le volume d'un ventre ordinaire de femme grosse, devint énorme et, au lieu de porter neuf mois, elle accoucha au bout de quatre.

Grande fut la surprise, quand on vit qu'elle mettait au monde plusieurs petits cochons. La mère les allaita elle-même et parvint à les sauver. Elle leur donna son nom et celui de son mari : elle les appela Sau et Cici. (1)

Cependant, quand ils les virent grands, les chefs des Fiji eurent la fantaisie d'en vouloir manger, afin, disaient-ils, de savoir s'ils étaient bons.

(1) Aujourd'hui encore, aux îles Samoa, on se sert des mots Sau, *Sau*, quand on veut appeler et faire venir les cochons, et l'on emploie celui de Cici quand on veut les faire fuir. Quant au mot cochon, il se dit *pua*.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

La pauvre mère, ne pouvant faire autrement, consentit à en tuer un.

Les chefs se réunirent quand il fut préparé : tous trouvèrent que cette chair valait mieux que la chair humaine. Ils furent enchantés de cette découverte, et le grand chef dit à la mère : « Ton fils était délicieux ; tâche donc d'accoucher une autre fois d'enfants pareils, et je te promets ta liberté. En outre je te laisserai un fils et une fille, que tu pourras emmener avec toi. »

La mère fit si bien qu'elle accoucha bientôt de nouveaux petits cochons.

Le grand chef tint parole. Par son ordre, une grande pirogue fut donnée et montée par de bons nageurs. Il y fit embarquer Cici et sa femme, leur fils et leur fille, avec des vivres en abondance.

Quelque temps après, l'heureux couple revoyait les îles Samoa, où la tradition dit qu'ils vécurent en bonne intelligence, faisant des enfants et mangeant du cochon cuit au four ; car le feu était déjà connu : il avait été apporté par Tiitii. La tradition ne dit pas si Sau continua à mettre au monde des petits cochons.

Le voyage de Sau et de Cici, revenant des Fiji, ne s'était pourtant pas passé sans épisode. Comme ils approchaient de Tutuila, leur pirogue chavira. Les matelots Fijiens adressèrent des imprécations aux dieux ; mais ceux-ci les changèrent en marsouins. Seuls, Sau, Cici et leurs enfants parvinrent à se sauver. C'est depuis ce naufrage que les marsouins sont appelés, aux Samoa, l'équipage de Sau-Cici.

Ainsi, les légendes recueillies par les missionnaires anglais attribuent aux îles Tunga l'introduction des cochons aux îles Fiji : ce sont donc les Polynésiens des Tunga ou des Samoa, qui ont fait connaître les cochons aux Mélanésiens des Fiji. Le nom même donné au cochon par les Fijiens vient, à notre avis, appuyer cette opinion.

Mais comment les Polynésiens se sont-ils procuré le cochon ? Si, comme on le prétend, ils l'avaient apporté de la Malaisie, ils l'auraient connu sous le nom malaï de *babi*, et non sous celui de *puaka*, *pua a*. D'un autre côté, il est à

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

peu près démontré, comme on le verra en temps et lieu, que le cochon était inconnu à la Nouvelle-Zélande avant que les Européens, et Marion le premier, ne l'eussent introduit dans cette contrée. Il faut donc supposer, et nous sommes disposé à admettre cette supposition, que les Polynésiens ont trouvé le cochon dans les premières îles rencontrées par eux lors de leurs migrations.

Il est certain que le cochon des îles polynésiennes, de même que certaines plantes et certains oiseaux, forme une espèce à part, tout-à-fait distincte. Ce qui prouve qu'il était inconnu des émigrants arrivant dans la Polynésie, c'est la surprise qu'ils éprouvèrent à la vue de cet animal dans les îles où ils le rencontrèrent pour la première fois. Cette surprise est parfaitement indiquée dans la légende tahitienne, relative au héros fabuleux appelé Hiro, qui devint plus tard le dieu des voleurs : La légende raconte longuement les combats de Hiro avec un cochon gigantesque. Bien évidemment, les émigrants n'auraient pas tant parlé de cet animal, s'il leur eût été familier ; si le cochon ne les eût pas autant frappés, ils n'en auraient probablement pas fait leur seul terme de comparaison et d'appellation pour tous les quadrupèdes qu'on leur a fait connaître depuis. On sait, en effet, qu'ils appellent le cheval *puaa horo fenua*, ou cochon qui avale la terre ; le bœuf, *puaa toro*, ou cochon qui rampe ; le mouton, *puaa ma moe*, ou cochon qui dort, qui rêve, etc.

Comme on le voit, si un pareil fait est défavorable luimême à une provenance malaisienne des Polynésiens, il est, au contraire, on ne peut plus favorable à leur provenance d'un lieu où le cochon était inconnu, tel que la Nouvelle-Zélande. Comme nous devons revenir longuement sur ce sujet, nous arrêterons ici ces remarques.

En lisant ces traditions, on remarquera que la première célèbre plus les hauts faits des Samoans que ceux des Tongans : c'était tout naturel, puisque cette légende est d'origine samoane. De même que plusieurs autres publiées par Pritchard, elle signale nettement l'invasion des îles Samoa,

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ou du moins de l'une d'elles, par les guerriers Tongans ; mais elle garde le silence le plus complet sur les attaques contre les Tunga et les Fiji, qu'auraient pu tenter les Samoans eux-mêmes. Il est inutile sans doute d'ajouter que les légendes tonganes célèbrent aussi davantage les chefs de leurs îles, et que, soit intentionnellement ou non, elles se taisent également sur les attaques que les Samoans auraient pu diriger contre les Tunga. De même, enfin, on a pu voir que toutes les traditions des Tunga s'abstiennent de parler des attaques qui auraient pu être faites contre ces dernières îles par les Fijiens.

La deuxième légende nous montre les guerriers des Fiji allant lever des tributs d'hommes dans les Samoa : elle semble indiquer, ainsi que nous l'avons déjà avancé, qu'ils ne restaient probablement dans ces îles que le temps nécessaire pour y faire quelques prisonniers, mais qu'ils renouvelaient fréquemment leurs attaques.

Quoi qu'il en soit, il résulte clairement de ces deux traditions que les Tongans et les Fijiens allaient, à certaines époques, porter la guerre et faire un coup de main aux îles Samoa. Pourtant ni les uns ni les autres n'ont probablement jamais soumis complètement les populations d'une île entière ; ainsi les indigènes d'Upolu montrent, même de nos jours, dans l'intérieur de leur île, des murailles en pierres, élevées par leur ancêtres pour résister aux envahisseurs : ces murailles, disent-ils, n'ont jamais été franchies par eux.

Sans doute, quand on connaît la forfanterie des indigènes de race polynésienne, on peut ne pas accepter une pareille assertion d'une manière absolue ; il est cependant probable qu'alors même qu'une île aurait été entièrement vaincue, le séjour des Fijiens n'y aurait jamais été bien long. Cela semble résulter du peu de traces d'anciens mélanges, ainsi que du nombre assez restreint de mots Fijiens qui se trouvent dans le langage des Samoans, quoique ce nombre soit plus grand qu'aux Tunga. Il est évident que ces mots auraient été beaucoup plus nombreux encore, si les Fijiens fussent restés à demeure dans les Samoa pendant une période assez longue.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Tout ce qu'on peut conclure de l'existence de ces mots, de celle de certains usages fijiens adoptés par les Samoans, et surtout de l'adoption, faite par ces derniers, de la lettre fijienne *s*, c'est que les Fijiens ont, presque certainement, séjourné plus longtemps dans les îles Samoa que dans les îles Tunga. Mais un pareil état de choses s'explique par la fréquence des guerres faites aux Samoans par les Fijiens, et il n'est pas nécessaire d'admettre que les Samoa ont été longtemps et complètement tenues en sujétion. En effet, s'il en eût été ainsi, les analogies auraient été plus nombreuses, et il se serait nécessairement produit ce qui a été observé dans les Fiji, à la suite du séjour des colonies polynésiennes.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

III.

RECHERCHES LINGUISTIQUES.

Différences fondamentales entre le Fijien et le Polynésien. — Il existe dans la langue fijienne une grande quantité de mots polynésiens. — Tableaux linguistiques. — Dialecte des îles Samoa. — Chants Samoans. — La philologie prouve que les Polynésiens ont civilisé les Fijiens et qu'ils sont restés longtemps en contact avec eux.

Recherches linguistiques. — La philologie vient, de son côté, appuyer les conclusions auxquelles nous avons été conduit par les récits des voyageurs et des missionnaires anglais, par les traditions et par nos propres observations. Elle établit, elle aussi, que les Polynésiens ont dû rester longtemps avec les Fijiens, avant que ceux-ci ne les aient expulsés des Fiji. Les recherches linguistiques qui suivent montrent, en effet, que non-seulement des rapports intimes ont existé entre les deux races, mais que ces rapports ont dû commencer à une époque reculée, peut-être même dès l'arrivée des Fijiens dans les îles qu'ils occupent.

Ces recherches montrent encore les différences qui séparent et les similitudes qui rapprochent les deux langues; mais les similitudes sont surtout nombreuses et frappantes; elles attestent plus particulièrement l'ancienneté des rapports entre les deux races. Il est évident que l'une des deux races a fourni à l'autre ces similitudes de mots : or, comme les mots semblables adoptés pour une foule de choses sont polynésiens, il faut nécessairement en conclure qu'ils sont dus à la race polynésienne.

Ainsi, ce serait donc cette dernière race qui aurait, pour ainsi dire, contribué à civiliser l'autre ; et nous pensons que

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

TABLEAU LINGUISTIQUE COMPARATIF

	FIJIEN	MAORI	TAHITIEN
Anguille	duna	tuna	tuna
Maison	vale	whare	fare
Poisson	ika	ika	ia
Fou, (oiseau de mer	gogo	koko (1)	ooea
Moule (coquillage)	kuku	kuku	uu
Chouette	huhu	ruru	ruru
Yeux	mata	kanohi	mata
Face	mata	mata, kanohi	mata
Frère ou sœur aînés	tuaka, tuakana	tuakana	tuaana, e
Arbre à fruits	maba	mapau	mape ?
Huit	valu	waru	varu
Dix-huit	tinikawalu	tekau ma waru	ahuru ma varu
Quatre vingts	valusagavulu	warutekau	»
Marsouin	babale	upokohue	oua
Chauve-souris	beka	pekapeka	»
Papillon	bebe	pepepe	pepe
Albatros	toro	toroa	toroa
Mouche	lago	rango	ra'o
Espèce de requin	daniva	taniwha	»
Grand requin	mego	mako	mao
Huitre de rocher	dio	tio	tio
Perroquet	kaka	kaka	aa
Pou	kutu	kutu	utu
Moustique	namu	namu	namu
Serpent	gata	mgata (*Samoa*)	»
Chien	koli	uri, kuri	uri
Volaille	toa	moa	moa
Coq	toa tagane	moa tane	moa oni
Poule	toa alewa	moa uwha	moa ufa
Homme	tamata	tangata	taata
Ancêtre	buna	tupuna	tupuna
Récif	kakau	akau	aau
Etoffe du pays	gatu	kahu	ahu
Vase à popoï	kumete	kumeti	umete
Ciel	lagi	rangi	raï
Oiseau	manumanu	manu	manu
Mort, malade	mate	mate	mate
Pisser	mi, mimi	mimi	mimi
Dormir	moce	moe	moe
Suivre, aller derrière	muri-a	muri, muri'ho	muri, muri ho
Le dernier	murimuri	muri	muri
Exclamation de désapprobation	aïti	kahore	aïta
Je, (pronom)	au	au	au
Enclos, défense	ba	pa	pa
Don, offrande	butu	utu	utu
Sacré, prohibé	tabu	tapu	tapu
Mer	taci tahi (*Tunga*)	taï	taï
Mâle	tagane	tane	tane
Crier	tagi	tangi	taï
Pousser, croître	tubu	tupu	tupu
Grand père	tuka, tukaria	tupuna	tupuna
Vieillard	tuka	hakoro, kara	ruau

(1) Surnom du *tui*, merle à cravate.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

TABLEAU LINGUISTIQUE COMPARATIF (*Suite.*)

	FIJIEN	MAORI	TAHITIEN
Forger, frapper en cadence	tuki	tuki (1)	tui, otui
Veine	ua	uaua	uaua
Pluie	uka	ua, awha	ua
Surprise (interj.)	ue, ueue	aue (*hélas!*)	aue
Tête	ulu	upoko	kauru, upoo
Penis	uti	ure	ure
Obéir, entendre	rogo	rongo	roo
Terre	vanua	whenua	fenua
Derrière	kimuri	muri	muri
Eclair	liva	uira	uira
Ecouter	vakarango	rongo	faaroo
Foie	iate	ate	ate
Lézard	moko	mokomoko	moo
Chevrette, lang.	urau	koura	oura
Vieux, ancien	makawa	tawhito	tahito
Poumons	iatemawa	puka puka	ufaufa
Mère	tina, nana (2)	matua wahine	metua vahine
Après (prép.)	emuri	muriiho	muri iho
Mauvais	ka	kino	ino
Ecorce	kuli	kiri	iri
Planche	papa	papa	puru, iri papa
Boue, marécage	lobolobo	repo	repo
Boueux marécageux	oruoru	taoru	repoa
Chenille	nuve	anuhe	he, hape
Hurler	ragi	tangi	tai
Sorte de poisson	damu	tamure	tamuri
Arbre	dawa (3)	tawa (4)	tava (5)
Balancier d'un canot	kama	ama	ama
Oui	ia, io	e	e
Barbe, menton	kumi	kumikumi	umiumi
Ile basse, récif	na motu	motu	motu
Eau	waï	waï	vaï, papo
Larmes	waï ni mata	ro i mata	roimata
Canot	waka	waka	vaa
1	dua	tahi	tahi (hoe)
2	rua	rua	rua (piti)
3	kau, kalu	toru	toru
4	va	wha	aeha (maha)
5	lima	rima	rima (pae)
6	ono	ono	ono (fene)
7	vitu	whitu	hitu
8	valu	waru	varu, vau
9	ciwa	iwa	iva
10	tini	ngahuru, tekau	ahuru

Il ressort de ce tableau que les Fijiens remplacent le *t* par le *d*: Ex : *dio* pour *tio*; le *h* aspiré par le *v* : ex : *vutu* pour *hutu*; le *k* par le *g*, mais pas toujours ; le *r* par le *l*; le *p* par le *b*.

(1) Marquer le temps dans un canot, en chantant.

(2) *Tina tina*, mère des animaux ; *nana*, locution employée par les enfants en parlant à leur mère.

(3) *Dawa*, sauter de branche en branche, sorte de *lichi*.— (4) *Laurus tawa*.

(5) *Tava*, préparer l'écorce d'un arbre pour vêtements.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

TABLEAU LINGUISTIQUE COMPARATIF.

PLANTES ALIMENTAIRES.	FIJIEN.	MAORI	POLYNÉSIEN
Broussonetia papyrifera	malo, masi	aute	ute
Artocarpus incisa	uto	»	uru, maiore
Barringtonia speciosa...	vutu	»	hutu
Cocos nucifera..........	niu	»	niu
Curcuma...............	rerega	»	hena, heka
Caladium esculentum...	dalo	taro	taro
Calophyllum inophyllum	dilo, damanu	»	tamanu
Convolvulus batatas.....	kumara	kumara	umara
Dioscorea alata.........	uvi	uwhi	uhi
Gossypium herbaceum ..	vauvau	»	vaivai
Hibiscus rosasinensis...	kauti	»	aute
Hibiscus (autre variété).	vau	»	hau
Inocarpus édulis........	ivi	»	ihi, mape
Maranta arundinacea..	yabia	»	pia
Musa sapientium......	vudi	»	meia
Piper methysticum.....	yaqona	kawakawa (1)	ava
Spondias dulcis.........	wi	»	vi
Zizyphoïdes argentea...	doi	toï	toï
Dracæna terminalis.....	marawe	ti (2)	ti
Aleurites triloba........	lauci	»	tiairi
Eugenia malaccensis....	kavika	»	ahia
Pandanus.............	kie, voïvoi	kiekie	fara
Pandanus odoratissimus	balawa	»	fara
Saccharum officinarum..	dovu	»	to
Cycas revoluta..........	balabala	»	para ?
Ficus religiosa..........	baka	»	puaveoveo
Santalum album........	yasi	»	ihahi, puahi

(1) Le *kawakawa* est le *piper excelsum*.

(2) Le *ti* est le *cordylina australis*.

On trouve en outre, aux Fiji, une foule de mots absolument identiques à des mots polynésiens, mais avec une signification différente. Nous nous bornerons à quelques exemples.

Moto, en Fijien, nom générique de toutes les espèces de canots ;

En Maori, boxer, coup de poing.

Mumu, en Fijien, aller en troupes, en grand nombre, par exemple, pour construire une maison ;

En Tahitien, bruit confus, grand nombre de personnes;

En Marquésan, bruit confus, bourdonner ; ce nom de *mumu*, donné aux chants marquésans, signifie donc, par extension, fête, assemblée.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

En Maori, ce mot n'existe pas.

Mua, en Fijien, le sommet, l'extrémité d'une chose ; en Maori, avant, devant ; de même en Tahitien, en Marquésan, etc.

Muri, en Fij ien, suivre, aller derrière, imiter ;
En Maori et en Tahitien, derrière.

Moko, F, embrasser, entourer avec les bras ;
M., tatouage.

Moko moko, F., maladie ;
M., espèce de lézard.

Moku, F., frapper, bâtonner :
M., pour moi (pronom).

Momoto, F., avant pointu d'un canot ;
M., né.

Moua F., cervelle ;
M., nœud d'arbre, pour lui (pronom).

Na, F., signe du futur, article ;
M., excepté, mais, voici, là, or, par, etc.

Nana, F., mot employé par les enfants en parlant à leur mère ;
M., de lui, par lui (pronom).

Namu, F., mâcher, ruminer ;
M., mouche de sable,

Neï, F., signe du cas possessif ;
M., ici. en vue.

Neke, F., frai des crabes de terre nommés *lairo* ;
M., serpent, canot, pièces de bois sur lesquelles les canots sont traînés à la mer.

Noa, F., adverbe de temps toujours précédé de la préposition *e* ;
M., commun, sans conséquence, en vain.

No, F., préfixe, lier ;
M., quand, de, appartenant à.

Noke, F., femme pêchant avec un panier ;
M., ver.

Noku, F., se redresser ;
M., de moi, à moi (pronom).

Nona, pronom possessif en Fijien, en Maori et en Polynésien,

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Naca, F., chagrin, peine ;
Naka, M., trompé, être trompé.
Naku, F., sable ;
M., distance, étendue, se mouvoir.
Nunu, F., plonger ;
Nunumi, M., disparaître, être hors de vue.
Ore, F., punition, amende, mettre à l'amende.
M., percer.
Ori, F., certaine manière de circoncire ;
M., mauvais temps, grain.
Oti, F., finir, arriver au bout, compléter.
M., être fini, partir avec l'intention de revenir.
Ora, F., étrangler, fleur non détachée ;
M., être sauf, être vivant.
Oka, F., compter ;
M., pique, piquet, fourche.
Oko, F., couvrir des bananes pour les faire mûrir,
M., tasse, vase en bois pour nourriture.
Toro, F., nuages qui paraissent marcher contre le vent, se mouvoir vers ;
M., brûler, se répandre, tirer les pierres chaudes d'un four, étendre, déployer, visiter, regarder, *Drimys axillaris* (arbre).
etc., etc., etc.

Enfin nous ferons remarquer qu'en Fijien le mot *adi*, qui signifie madame, se place devant le nom des femmes, de même que le mot *ratu* se place devant celui des hommes ; On sait qu'à Tahiti, ce mot *ati* signifie descendre, et nous montrerons plus tard qu'il dérive du Maori *ngati*, signifiant descendance, postérité.

Il résulte de cette comparaison entre le Fijien et le Polynésien, que les deux archipels Tunga et Fiji emploient non-seulement les mêmes mots pour désigner certains articles, certaines particules, quelques préfixes et, surtout les nombres cardinaux, mais qu'ils se servent aussi des mêmes mots pour désigner un grand nombre d'objets d'histoire naturelle, et, plus particulièrement, les plantes alimentaires.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Enfin, en outre des mots que nous avons cités, il y en a beaucoup d'autres qui sont absolument semblables dans les deux langues.

« Si les mots sont les mêmes, a écrit A. Rémusat, il n'y a pas à balancer : le hasard peut produire la coïncidence de trois ou quatre expressions, jamais de trois ou quatre cents. C'est à l'historien à s'arranger pour l'expliquer. La philologie pose le fait et le constate ; il n'y a point de tradition qui puisse faire révoquer en doute une communauté d'origine établie de cette manière. (1) » Il faudrait donc, si l'on prenait ces paroles au pied de la lettre, admettre une origine commune entre les Fijiens et les Tongans. Mais cette conclusion rigoureuse n'est certainement pas admissible.

En effet, tout le reste du langage Fijien n'a plus la moindre ressemblance avec les dialectes des îles orientales ; les mots n'ont plus la même racine ; la construction des phrases est tout-à-fait différente ; enfin, en outre de cette différence du langage, les coutumes, les mœurs et les caractères physiques des Fijiens dénotent également une origine tout autre (2). Aussi, quand on considère les différences

(1) Cité dans Balbi, *Introduction à l'Atlas*, etc.

(2) Nous avons avancé précédemment (t. I, p. 77), que la langue fijienne a une ressemblance frappante avec celle des habitants primitifs de Timor, tellement que l'on peut se demander si les deux populations n'ont pas eu une origine commune.

Timor, on le sait, est une des îles les moins bien connues sous les rapports anthropologique et linguistique. Crawfurd pensait que quarante dialectes au moins étaient parlés dans cette île ; Dampier prétendait qu'il en existait autant que de royaumes ; de Freycinet, en dehors du Malai, distinguait deux langues principales qui semblaient être la souche de plusieurs autres, mais il n'entre dans aucun détail ; d'autres écrivains enfin avancent que le Timorien est une langue particulière, ayant beaucoup d'analogies avec le Savu et le Basa-Krama. Il est donc difficile de dire quelle est la véritable langue timorienne primitive, puisqu'elle a été dénaturée, transformée au contact des divers langages des nombreuses populations qui se sont successivement établies sur Timor. Nous pensons pourtant que cette langue est celle que parlaient les peuples

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tranchées qui, sous tous les autres rapports, existent entre les deux populations, on doit plutôt supposer qu'une pareille analogie de mots n'est due qu'à l'existence, à une époque reculée, d'anciens rapports entre les deux archipels.

Ces rapports, nous venons de le voir, ne peuvent pas être mis en doute ; à notre avis, ils suffisent seuls pour expliquer un fait qui, sans eux, serait inexplicable. Nous croyons donc que c'est aux colonies polynésiennes, allant s'implanter parmi les populations mélanésiennes de quelques-unes des îles Fiji, que sont dus les nombreux mots polynésiens qui font partie de la langue fijienne.

Cette conclusion est un des arguments les plus forts contre ceux qui font venir les Polynésiens de la Malaisie et qui les regardent comme les derniers arrivés en Polynésie. Il est inadmissible, en effet, qu'ils aient reçu ces connaissances des Fijiens déjà fixés dans leurs îles. Si, comme on le prétend, les Polynésiens étaient des émigrants venus de la Malaisie, n'auraient-ils pas eu déjà des noms pour leurs plantes nourricières qui, presque toutes, existent également dans cette contrée, mais sous des appellations différentes ? Il est bien évident que si les Tongans eussent tenu, d'ancê-

des noires premières habitantes de l'île, et nous croyons pouvoir affirmer qu'elle devait être celle de la race noire papua.

Nous avons développé ailleurs (a) les raisons qui nous ont porté à admettre cette opinion ; nous avons montré comment les noms des provinces, des montagnes, des rivières, etc. de Timor, étant retrouvés dans la langue des îles Fiji, il était permis d'en inférer la communauté d'origine des deux populations. Nous nous bornerons donc ici aux conclusions générales suivantes :

1° La plus grande analogie semble exister entre le langage actuel des Fijiens purs et celui que parlait la population timorienne qui, la première, a dénommé les localités de Timor.

2° Puisque les Fijiens purs sont des Papua, cette population était elle-même probablement papua.

3° Dès lors, ce seraient des Papua qui auraient été les premiers occupants de Timor, ou, tout au moins, ce seraient eux qui, après avoir chassé, exterminé ou absorbé les Negritos, auraient remplacé les appellations de ceux-ci par les leurs.

(a) P. A. Lesson, *Les races noires de Timor*, in *Revue d'Anthropologie*, 1872.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tres malaisiens, les noms qu'ils donnent à, une foule d'objets, ces noms eussent été tout autres qu'ils ne le sont, puisque, en Malaisie, plantes et animaux sont dénommés différemment, et qu'ils n'auraient pas adopté d'autres termes que ceux usités en Malaisie.

Il n'y a qu'une seule contrée, éloignée de la Polynésie, où l'on retrouve les mêmes noms polynésiens donnés aux mêmes objets : cette contrée est la Nouvelle-Zélande. Pour expliquer ce fait, on a prétendu que la Nouvelle-Zélande avait reçu ses premiers habitants des îles Samoa : il eût été plus logique d'en conclure le contraire. Avec cette dernière conclusion, en effet, on comprend parfaitement la nécessité des noms polynésiens donnés en Polynésie à tous les objets existant à la Nouvelle-Zélande ; tandis que les objets inconnus aux émigrants de la Nouvelle-Zélande, lors de leur arrivée en Polynésie, ont été tout naturellement désignés par des mots polynésiens, forgés au fur et à mesure de leur découverte. Les langues ne se sont jamais formées autrement : leurs expressions varient et se multiplient avec la variation et la multiplicité des objets nouveaux qu'elles sont appelées à désigner. On comprend parfaitement que des colons, séparés de la mère-patrie, jetés dans une contrée où ils voyaient chaque jour des objets inconnus, aient créé des expressions nouvelles pour désigner ces objets. On ne comprendrait pas, au contraire, qu'ils eussent délaissé les noms différents qu'ils auraient nécessairement possédés, s'ils fussent partis de la Malaisie où existait une partie de ces objets.

Cela ne dit pas, il est vrai, pourquoi ces noms polynésiens ont été adoptés par les Fijiens ; mais, c'est un fait, ils l'ont été, comme on vient de le voir, et ils l'ont été presque certainement à la place d'autres noms précédemment employés. Puisque ces noms sont d'origine purement polynésienne, il en résulte nécessairement qu'ils y ont été portés par les émigrants polynésiens. Ainsi que Rémusat le dit fort bien : (1) « Les mots qui expriment des idées

(1) Ouvr. cité, *Discours préliminaire*.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

secondaires, les noms des animaux domestiques, des fruits, des plantes économiques, des armes, etc., jettent du jour sur la manière dont un peuple s'est policé et sur l'origine de ses connaissances. » Il faut donc en conclure que ce sont les Polynésiens qui ont policé les Fijiens.

Toutefois, il faut admettre que l'introduction de ces mots dans les Fiji a eu lieu pour ainsi dire au moment même de l'arrivée des Fijiens, et avant qu'ils n'aient pu eux-mêmes désigner dans leur propre langue les objets qu'ils voyaient pour la première fois. Mais alors il faut admettre aussi que les Fijiens, au lieu d'être arrivés dans leurs îles longtemps avant les Polynésiens, comme on le croit généralement, ne s'y sont présentés que lorsque les Polynésiens étaient déjà installés dans celles qu'ils occupent. Il est même supposable que les Polynésiens occupaient au moins quelques-unes des Fiji les plus orientales, lors de l'arrivée des Fijiens, et que ceux-ci les ont en partie expulsés, en partie absorbés.

Quelle que soit la valeur de ces suppositions, il ressort des données précédentes que le nombre des mots polynésiens, trouvés dans le langage des Fiji, est considérable. C'est même probablement ce fait qui a le plus porté les ethnologues à ne voir, dans les populations fijiennes, que de simples métis des races polynésienne et mélanésienne. Nous croyons avoir surabondamment démontré que ces métis ne forment qu'une très petite partie de la population qui occupe les îles Fiji.

Un nombre si considérable de mots ne peut être dû, évidemment, qu'à un long contact des deux races : tout annonce que ce contact s'est fait surtout dans les îles Fiji elles-mêmes. Mais, il faut l'avouer, cela n'aide guère à faire comprendre comment et pourquoi ces mots ont été adoptés dans toutes les îles Fiji : car on les trouve aussi bien dans les îles de l'Ouest que dans celles de l'Est. Si l'on s'explique assez facilement leur présence, là où le mélange des deux races a eu lieu, il est difficile de le comprendre, là où ce mélange n'existe pas, d'après les observateurs les plus compétents eux-mêmes.

Ce fait de l'adoption des mots polynésiens, par cette partie

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

de la population qui est de race mélanésienne, reste donc, à notre avis, l'un des problèmes polynésiens les plus difficiles à résoudre.

On a vu que nous ne sommes pas éloigné de croire que les îles Tunga ont dû être attaquées, mais non assujetties par les Fijiens, tandis que les îles Samoa ont été attaquées plus souvent, et peut-être même tenues en sujétion pendant quelque temps. Pour ces dernières, en effet, d'autres raisons semblent exister, en outre de celles que nous avons déjà données, telles que un plus grand nombre de mots fijiens, l'adoption de la lettre *s*, etc. Les Samoans, par leur teinte plus foncée que celle des Tongans, par la manière dont beaucoup se tatouent, par la nature et la disposition de leur chevelure, enfin par le plus grand nombre de mots fijiens qu'ils emploient, attestent qu'ils ont été, plus longtemps que les Tongans, en contact avec les Fijiens. Et pourtant, ainsi que le signale Pritchard, c'est dans les Samoa que le mélange est le moins apparent.

On sait aujourd'hui que l'alphabet Samoan se compose de 14 lettres : *a, e, i, o, u, f, g, l, m, n, p, s, t, v*. On pourrait même dire 15, car on a trouvé le *k* dans quelques mots. Le *f* remplace le *h* des autres dialectes qui, parfois aussi, est remplacé par le *s*. Le *l* remplace le *r* ; le *g*, le *ng* ; etc.

Pratt, dans la préface de son dictionnaire (1), dit que l'on trouve le *k* dans deux mots : *puketa*, exclamation de triomphe et *puke*, attrapez-vous. Il ajoute à ce sujet : « Il est certain qu'on entend le *k* prononcé au lieu du *t* par beaucoup de naturels, dans leurs conversations; mais ce changement est tout récent. Quand j'arrivai aux Samoa, en 1863, je n'entendis prononcer le *k* que dans l'île Tutuila, et sur une partie de la côte Est d'Upolu. Il est difficile de dire comment ce changement a commencé, mais son extension a été remarquée, et l'on a, sans succès, fait tout pour l'arrêter. Beaucoup d'indigènes n'ont pas conscience de ce changement. Les plus intelligents, quoique, en causant, ils tombent sou-

(1) *Dictionnaire Samoan-Anglais*, édité par le Rév. Withmee, London. 1878.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

vent dans la mauvaise habitude d'employer le *k*, se servent du *t* en écrivant ou en parlant en public. Mais l'habitude de transposer le *k* en *t* en écrivant croît rapidement. Dans les mots introduits où se trouve le *k*, beaucoup écrivent *t*. De même ils transposent *n* et *g* (*ng*). Ce changement a lieu également dans le dialecte hawaiien, où il existe depuis bien plus longtemps. »

Nous ferons remarquer que le *k* faisait primitivement partie de l'alphabet samoan. Ce qui le prouve, c'est que M. Withmee a soin de séparer les lettres par une virgule dans les mots où le *k* a dû exister, ou tout au moins le *h* : il indique aussi une prononciation particulière, une sorte de temps d'arrêt, d'accentuation, qui, pour nous, représente l'élision du *k*. Il faut donc admettre dans le dialecte samoan plutôt 15 lettres que 14.

Les Samoans, en revenant peu à peu au *k*, ne feraient que reprendre la lettre de leurs ancêtres, abandonnée petit à petit avec le temps, quoique persistant dans quelques mots. Ce changement a dû être favorisé par les Néo-Zélandais et les capitaines qui vont relâcher aux Samoa, et il a dû l'être d'autant plus aisément, que c'était le langage primitif. Il s'opère chaque jour davantage, malgré les missionnaires, qui ne paraissent guère se douter que les Samoans viennent de la Nouvelle-Zélande.

Quand M. Withmee dit que le même changement s'est opéré aux Sandwich, il paraît ignorer que le *k* était employé à Havaii, comme à Oahu et dans d'autres îles, où l'on dit, par exemple, *akua* pour *atua*. Dans l'île Tauai, au contraire on a, de tout temps, fait usage du *t*.

Les mêmes considérations s'appliquent à la transformation du *ng*. M. Withmee écrit partout *n* et *g* séparément ; Ex : *tagata*, *tagi*. Mais cela ne rend pas exactement la prononciation, qui doit être un peu nasale et qui prouve elle-même que, dans les premiers temps de l'émigration, le *ng* était employé par les Samoans, comme l'employaient tous les émigrants de la Nouvelle-Zélande.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Nous allons donner ici quelques chants qui aideront à faire connaître le dialecte des îles Samoa.

Chant de Cook (1).

Touti, soua ia,
Cook, tu t'en retournes,
Neï peapea fasia.
A moins qu'ils te tuent.
Oua itaita valea Samoa,
Grande est l'ignorante colère de Samoa,
Nia le taouri le oa.
Parce que tu n'apportes pas d'objets d'échange.
Touti, tou mae le foe,
Cook, donne-moi la rame,
Aou tala ala fia oe.
Afin que je rame pour toi.

Nous ferons remarquer qu'il est assez étrange qu'on ait fait, aux Samoa, une chanson sur Cook qui n'avait jamais visité ces îles. Quant à l'orthographe et à la traduction, quoiqu'elles soient d'un missionnaire, elles nous semblent parfois inexactes. On dirait que ce chant, ainsi orthographié, a été fait par un Polynésien, Tahitien ou autre. C'est ce que va montrer le mot-à-mot suivant :

Touti, pour Cook, a pu être réellement entendu ; mais tous les autres Polynésiens, visités par ce navigateur, l'appelaient *Tute*, (prononcez *Touté*.)

Soua, passé du verbe samoan *sou*, être rude ; écume de mer, écumer comme la mer. Aux Fiji, *sova* signifie verser, chavirer.

Ia, il, elle ; prép. à devant les pronoms. Aux Fiji, *ia* signifie faire, être fait.

(1) Cette chanson des îles Samoa a été donnée par le missionnaire anglais Mills à M. Desgras, secrétaire de d'Urville. Ce dernier l'a publiée dans les notes de son voyage, t. IV, p. 341. Nous transcrivons textuellement l'orthographe et la traduction de Mills.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Nei, ce ; maintenant, de peur, de crainte que. Aux Fiji, signe du cas possessif, préfixe de la 1re personne indiquant un sens exclusif.

Peapea, agir ainsi, continuer de la même manière. A Tahiti, chagrin, regret, contrarié, désolé.

Fasia, passé du verbe *fasi*, battre, frapper, tuer, massacrer.

Oua, pour *ua*, particule marquant les temps présents et parfaits.

Itaita, colère.

Valea, ignorant, être ignorant.

N ,un peu, quelque.

A, prép. marquant le génitif ; de, appartenant à ; quand : mais, si ; plein de, abondant, etc.

Le, article le.

Taauri, ce mot est mal écrit : c'est presque sûrement le mot *auri*, fer de toute sorte, devant lequel on a mis la particule *ta* pour *te*, employée devant les verbes au futur. En Samoan, les objets de fer se disent *le auli*, et en Polynésien, *te auri*.

Oa, riche en biens, objets d'échange étrangers, pour les distinguer des *toga*, biens naturels du pays, tels que nattes fines, siapo, etc.

Tau moe, sans nul doute pour *tau* ou *tuku mai*, qui, aux Marquises, signifie donne-moi. En Samoan, *tuu* signifie permettre de, prescrire, envoyer, placer. En Tahitien, permettre, rendre libre, délivrer. *Mai*, préposition dénotant action vers celui qui parle.

Foe, aviron, pagaye, pagayer. En Tahitien, c'est *hoe*.

Aou, doit être écrit *au*, je, moi.

Tala, dire, raconter, récit, nouvelle. En Fijien, échange de biens, de propriétés. En Tahitien, c'est *talaoa*, raconter, récit.

Ala, chemin, route, passage, en Samoan. Ce mot n'est ni polynésien, ni fijien.

Fia, vouloir, désirer : suffixe pour former le passif.

Oe, toi, vous.

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

En somme, ce chant, suivant nous, n'est qu'un chant improvisé par quelque naturel qui avait entendu parler de Cook, ou qui même l'avait vu aux Tunga ou dans les îles Manaia, et qui regrette que le grand navigateur ne se rende pas aux Samoa avec du fer et autres objets d'échange. Il le suppose dans son canot, et il demande à ramer pour le diriger.

Voici le texte et la traduction, tels que nouscroyons qu'ils doivent être rétablis :

Tute soua ia
Neï peapea fasia.
Ua itaita valea Samoa,
Ni a le auli le oa.
Tute, tuu maï le foe ;
Au tala ala fia oe.

Cook continue à courir la mer écumante de peur d'être tué. Grande est l'ignorante colère des Samoans, parce qu'il n'apporte pas d'objets en fer. Cook, permets-moi de prendre la rame ; je te ferai des récits en te montrant la route.

Chant de Tane.

Soufuna Sina, soufuna Sina,
Le tamafafine, le feagaiga !
Lota tuafafine, na e tagi i lau Tane, o le gogo sina !
E te manamea i ana tipa,
Iso vanu, ae vanu, au manu na.
A e ta alu ita, nei tapau, ta lilia e !

O ma chère Sina, ô ma chère Sina,
Ma sœur, mon épouse !
Ma sœur, écoute le chant de ton Tane, ô blanche hirondelle de mer.
O ma bien-aimée, je vole partout à ta recherche.
Je descends dans la vallée, je monte dans la vallée, comme un oiseau.
Je cours vers toi ; ne t'effraie pas ; n'aie pas peur de moi !

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Sau, mon, ton ; *fana*, épithète quand on parle à une femme ; *saufana*, terme d'appel à une femme.
Sina, nom de femme, blanc, blanche.
Le, article le.
Tamafafine, la mère de descendants, de postérité ; fille de mère seulement ; les enfants d'une sœur ; *fafine*, femme, épouse, femelle.
Feagaiga, parenté entre frères, sœurs et leurs enfants.
Lota, mon, ma.
Tuafafine, sœur de père.
Na, de.
E, exclamation, signe du vocatif après le nom, signe de l'impératif.
Tagi, cri, plainte, lamentation, chant.
I, dans, sur, avec.
Lua, ton.
Tane, homme, mâle, mari, nom d'homme.
Gogo, oiseau, hirondelle de mer.
Manamea, bien-aimée.
Ana, son, sa, caverne, chercher secrètement.
Tipa, couler, voler, nager.
Ifo, descendre.
Vanu, vallée.
Ae, monter.
Au, moi.
Manu, oiseau.
Ta, je, nous deux, préfixe dénotant une action répétée, prompte, pénétrante.
Alu, aller, aller en avant, en arrière, arrivée opportune.
Ita, je, moi.
Nei, ne, de peur que ; ce, cet, ces.
Pau, être craint, redouté, craindre, atteindre, arriver à.
Lilia, timide, effrayé, épouvanté, qui a peur.

CHANT DE SINA.

Sole Tui, sau i fale !
Tui e, sau i fale, i la gagase.
Nau valaau, o Tui, ma Tui !

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Oe mai ai le tasi Tui, o Tui le tafue!
Le moe nei! Le tofa i ou vae nei!
Tui e, sau i fale nei!

Cher Tui, viens dans la maison!
O Tui, viens dans la maison, je te le permets, ami,
Je t'appelle avec ardeur, ô Tui, mon Tui!
Toi, mon unique maître, ô Tui, mon appui!
Dormons ensemble! viens dormir dans mes bras!
O Tui, viens dans cette maison!

Sole, ami.
Tui, nom donné à un grand chef; roi.
Sau, venir.
I, dans, sur, avec.
Fale, maison.
E, exclamation; signe du vocatif après le nom; signe de l'impératif.
Ta, je, nous deux, préfixe dénotant une action répétée, rapide, pénétrante.
Gaga, permission.
Se, ami.
Nau, désirer ardemment.
Valaau, appeler, inviter.
Ma, nous deux, pour *maua*; préfixe, préposition.
Oe, toi.
Mai, particule dénotant une action vers celui qui parle; prép. de; venir de, s'élever de.
Ai, partie relative; pronom qui; probablement, sûrement.
Le, article.
Tasi, unique.
Tafue, la partie d'un arbre juste au-dessus du sol.
Moe, dormir, s'asseoir comme une poule sur ses œufs, cohabiter.
Nei, ce, cet, ces; ne, ne pas.
Tofa, nom donné au sommeil des chefs.
Ou, mon, ma, mes, dans, sur.
Vae, jambes, cuisses.

Digitized by Google — Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

MUALEVA, CHANT SAMOAN.

Aue mauga, mauga o Savaii, e tau fetaai !
E tiga mauga o Savaii, e tau fetaai !
E fetaitai ma fale,
Ma mauga loa ma Vaete,
Ma utu a lau fau.
Aue mauga, etc.

Se pule a le a,
Ma maluatea,
Ma muli mauga o Olomea,
Ma te vao na o masa tuai,
Lopa mai i le nuanua,
Ma le afia i muli mauga.
Aue mauga, etc.

Nous ne chercherons pas à traduire ce mualeva, dont le sens est fort obscur ; nous nous bornerons à en donner le mot-à-mot.

Aue, hélas ! oh !
Mauga, montagne.
O, préfixe possessive, de, appartenant à.
Savaii, Savaii.
E, signe du nominatif ; indicatif ; pron. pers. toi, vous ; interject. ; signe du vocatif ; particule affirmative ; pron. ceux, qui, etc.
Tau, cueillir certains fruits ; exprimer le suc ; champ, plantation, saison, année ; aller frapper ; feuilles qui servent à couvrir le four samoan ; etc.
Fetai ou *fetaai*, se battre avec des casse-têtes ; lutter avec des *lapalapa* (nervure principale des feuilles de cocotier ;) conduire les autres ; nom d'une plante rampante.
Taufetaai, se battre, lutter avec des casse-têtes ; aller par bandes ; s'entrevisiter de village en village.

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Tiga, en vain ; souffrir ; souvenir amer.

Fetaitai, marcher deux ensemble, les doigts entrelacés, bras dessus, bras dessous.

Ma, pron. pers. pour *maua*, nous deux ; prép. avec ; conj. aussi.

Fale, maison.

Loa, long ; longtemps, il y a longtemps ; de suite, incontinent.

Vaete, probablement nom de lieu.

Utu, fossé, trou, tranchée ; jonc ; être épuisé, cesser de couler ; sans cesse, incessamment.

A, quoi ? lorsque, si ; presque, sur le point de ; mais ; de la part de, par, de.

Lau, feuille, pousser des feuilles ; pron. possess. ton, ta, tes, mon, ma, mien, etc.

Fau, *Hibiscus* ; cordon fait au *liber* de cet arbre.

Se, s'égarer, se tromper ; effrayé ; cigale, insecte ; pron. et art. indéfini un, l'un, tel, quelque.

Pule, commandement, ordre, ordonner, commander, gouverner.

Le, art. le, la ; pron. relat. celui que, ce que ; adv. de négat. ne pas.

Malua, anfractuosité, trou dans un récif où se tient le *fee* (poulpe.)

Tea, être parti de ; déloger, quitter la place ; être débarrassé, privé, éloigné de ; etc.

Muli, le dernier, la fin, le derrière, le fond ; en dernier lieu.

Olomea, nom de lieu.

Te, le, art. le, la.

Vao, bois, forêt, endroit non cultivé, inhabité.

Na, pron. ce, cette ; caché, doux, paisible, apaiser.

Masa, basse mer ; avoir mauvaise odeur ; vide.

Tuai, tarder à, se faire attendre, être long ; il y a longtemps, vieux, ancien, d'autrefois.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Lopa, collier.
Mai, particule dénotant action vers celui qui parle.
I, prép. à, pour, de, avec.
Nuanua, arbrisseau, *melitis vitiensis*.
Afia, arbrisseau, *ascarina lanceolata*.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

IV.

TRADITIONS ET LÉGENDES.

Témoignages d'entraînements des Tongans et des Samoans aux Fiji. — Traditions relatives à ces entraînements, rapportées par Pritchard. — Légendes : Sina ; Rorandini ; origine des cocotiers ; origine du Taro ; origine du feu ; origine des serpents aux Samoa. — Autres analogies communes entre les trois archipels. — Croyance en un même Burotu. Discussion sur ce mot. — Conclusions générales.

Les conclusions précédentes, auxquelles nous avaient amené nos propres études, après un long séjour en Océanie, ont été confirmées plus tard par l'ouvrage si plein de faits publié par Pritchard. Cet écrivain, plus à même que tout autre de comprendre les traditions océaniennes, dont quelques-unes l'avaient bercé dans son enfance, a réuni toutes celles qu'il a pu se procurer pendant sa résidence, comme Consul, dans les deux archipels Samoa et Fiji. Nous allons examiner ces traditions, si importantes pour la thèse qui nous occupe.

On verra qu'elles appuient tout particulièrement les déductions auxquelles nous sommes arrivé par l'observation et par l'étude des dialectes, c'est-à-dire que les Tongans et les Samoans sont allés aux Fiji, mais entraînés d'abord par les coups de vent.

Si elles établissent que des entraînements ont eu lieu fréquemment des Tunga, des Samoa, et même parfois d'îles plus Ouest, telle que Rotuma, elles montrent aussi, qu'excepté le mélange opéré, dans les îles orientales des Fiji, entre les Fijiens et les Tongans, ce mélange n'existe pour ainsi dire pas dans les îles occidentales, où il se borne à la postérité d'un petit nombre des naufragés.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Ces traditions ne précisent pas l'époque des entraînements des Tongans et des Samoans aux Fiji ; mais elles semblent faire remonter à une date assez éloignée la détermination, prise par les Fijiens, de tuer tous ceux qui aborderaient dans leurs îles ; les motifs qu'elles en donnent sont trop vraisemblables pour n'être pas les véritables.

Elles prouvent enfin que les îles Fiji étaient connues des autres archipels depuis fort longtemps ; que les mélanges observés dans l'Est semblent dater eux-mêmes d'une époque antérieure à la loi d'extermination ; que les îles Samoa ne présentent pas ces traces de mélanges existantes entre les Fijiens et les Tongans ; etc.

Nous citerons d'abord quelques témoignages d'entraînements rapportés par le savant anglais :

On trouve, dit-il (1), sur la côte Nord-Ouest des Fiji, des traces de mélange avec la population de Rotuma, qui est située à 300 milles dans l'Ouest ; le souvenir de la venue de ces habitants de Rotuma est encore conservé dans les traditions de quelques familles. Mais il ajoute un peu plus loin : (2) « Sur cette côte, le mélange des races est borné à la postérité du petit nombre de ceux arrivés de Rotuma, des Samoa ou même des Tunga. »

Des hommes très-âgés lui ont rapporté la tradition de la venue de Samoans dans les environs du district de Mathuata, sur la côte Nord-Ouest des Fiji : ces Samoans avaient été entraînés pendant qu'ils étaient à la pêche ; mais, ajoute-t-il, « je n'ai jamais trouvé de descendants de ces hommes dans les localités indiquées. (3) »

Les lignes suivantes méritent surtout d'être remarquées, parce qu'elles expliquent l'existence, aux Fiji, du mot Samoa : (4) « Sur la côte Est de l'île Wakaia, c'est-à-dire tout à-fait au centre du groupe des Fiji, existe une vallée, dé-

(1) *Loc. cit.* p. 370.

(2) *Ibid.*, p. 381.

(3) *Ibid.*, p. 373.

(4) *Ibid.* p. 380.

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

bouchant sur le rivage, qui porte le nom de Samoa. Cette vallée est restée longtemps inhabitée ; il n'y a aucune tradition touchant le nom qu'elle porte. Aucune tribu n'a la prétention de l'avoir dénommée ou de l'avoir possédée autrefois. Mais les Fijiens sont si habitués au fait des migrations involontaires et, par suite, au mélange des races, qu'ayant interrogé à ce sujet un vieux prêtre, il me répondit, sans la moindre hésitation, que le nom de cette vallée n'était que le vestige de l'habitation de quelques pauvres Samoans, entraînés anciennement de leurs propres îles, et dont les descendants, après s'être mêlés aux naturels de Wakaia, avaient fini par être exterminés, dans les guerres fréquentes qui étaient survenues dans cette île. »

A la même page de son ouvrage, Pritchard cite un autre exemple d'entraînement : « Dans le district de Rewa (1) et dans l'île voisine Kandavu, sur les limites Sud-Est du groupe, il y a aujourd'hui, dit-il, une tribu connue sous le nom de Vasanamu : son état social et politique est tout-à-fait distinct de celui des autres îles Fiji ; elle attribue son origine aux gens qui formaient l'équipage d'une flotte de canots de guerre, entraînée plusieurs générations auparavant, de Tongatabou jusqu'à l'île Kandavu. Ceux qui échappèrent au naufrage s'unirent à des femmes fijiennes ; ils enseignèrent à leurs descendants la langue, les coutumes, les traditions et le culte des dieux de la terre d'où ils étaient partis malgré eux.

« Le plus grand orgueil des descendants de ces vieux naufragés sur une terre étrangère, est de passer pour être les plus habiles dans la manœuvre de leurs canots, et de chérir leurs ancêtres Tongans. »

Mais la tradition, la plus importante peut-être, rapportée par Pritchard, est celle qui fait connaître la cause de la loi d'extermination, promulguée contre tout étranger abordant les îles Fiji.

Suivant le savant anglais, cette coutume de tuer et de manger tous les naufragés jetés sur les Fiji, coutume qui

(1) Rewa se trouve sur l'île Na-Viti-Levu.

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

avait donné lieu à la maxime : « Les naufragés sont envoyés par les dieux pour fêter les chefs, » était de date récente, comparativement aux rapports existant entre les Polynésiens et les Fijiens : d'après lui, en effet, ces rapports dataient, au contraire, d'un temps très reculé. Ce qui le prouve, dit-il, c'est que les vieillards les plus âgés, les conservateurs des anciennes histoires, affirment unanimement qu'il y a eu un temps où n'existaient, dans leurs îles, ni cannibalisme, ni guerres.

Cette assertion est appuyée par le récit suivant, d'un vieux prêtre octogénaire, qui habitait la vallée de Namosi dans l'île Viti Levu, sur l'origine de la guerre, le cannibalisme et les visites anciennes des étrangers aux îles Fiji (1).

« Dans les anciens temps, bien longtemps avant que le grand-père de mon grand-père devint prêtre de Namosi, les guerres étaient inconnues dans les Fiji, et il y avait beaucoup plus d'habitants et de villages qu'aujourd'hui. Les chefs d'alors se contentaient de vivre sur leurs propres terres ; ils n'avaient pas appris à dérober la femme des autres, et ils ne se jalousaient pas. Les étrangers qui arrivaient aux Fiji dans leurs canots, et qui disaient avoir été entraînés par des coups de vents de leur pays, du pays que les dieux leur avaient donné, n'étaient pas tués. Il leur était permis de rester parmi les Fijiens, et on les considérait comme faisant partie de la famille du chef, sur la terre duquel ils avaient abordé. Quand les guerres commencèrent aux Fiji, ils aidèrent les chefs avec lesquels ils vivaient. Mais, plus tard, quelques-uns de ces étrangers causèrent des troubles : ils firent de mauvaises choses. Après être devenus membres de la tribu parmi laquelle ils vivaient, ils se crurent très puissants. Ayant traversé les tempêtes de la mer, ils pensèrent, par suite, pouvoir entreprendre quelque chose. Quelques-uns d'eux tuèrent les chefs des Fiji, avec lesquels ils demeuraient, et prirent leurs femmes, pendant que d'autres faisaient la guerre à quelques autres chefs. Quelques-uns essayèrent même de se faire chefs. Ils disaient

(1) *Reminiscences*, p. 381.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

que leurs dieux étaient plus puissants que les dieux des Fiji. Cela irrita les prêtres. Si bien que les prêtres dirent à leurs chefs, que les dieux étaient courroucés et qu'ils avaient ordonné qu'on tuât tous ceux qui viendraient aux îles Fiji. Les prêtres dirent encore que les dieux avaient envoyé ces étrangers pour tuer les chefs et prendre leurs femmes, parce qu'ils étaient irrités contre les chefs qui avaient permis à ces étrangers de vivre sur une terre que les dieux n'avaient donnée qu'aux Fijiens. De sorte que les chefs, effrayés de la colère de nos dieux, tuèrent toutes les personnes qui étaient venues aux Fiji dans leurs canots. Les prêtres avaient dit aussi que les dieux leur avaient fait connaître qu'aucun des chefs fijiens, qui seraient tués par un étranger d'une autre terre, n'irait vivre en Burotu, et que, quand les dieux seraient apaisés en voyant les chefs obéir aux prêtres, ils enverraient de grands vents pour pousser les peuples jusqu'aux Fiji, afin que les chefs pussent tuer tous les étrangers et prendre leurs canots et leurs femmes.

« Et ainsi les étrangers qui arrivaient aux Fiji étaient tués, parce que les dieux l'avaient ordonné. »

« Ce vieillard, ajoute Pritchard (1), pensait fermement que c'était véritablement la volonté des dieux que tous les gens de chacun des malheureux canots, entraînés sur les côtes des Fiji, fussent condamnés à mort, et, quoiqu'il ne voulût pas en convenir complètement, je vis clairement, par ses subterfuges, qu'il pensait également que c'était la volonté des dieux qu'ils fussent mangés. »

Il n'est certainement pas d'exemple prouvant mieux que celui-ci que les Tongans et les Samoans ne sont d'abord allés aux Fiji qu'entraînés par les vents, et non dans le but de les conquérir. D'après ce récit, ils n'auraient été que tolérés, jusqu'au moment de leur expulsion, à la suite de leur tentative d'usurpation du pouvoir. Mais quand on se rappelle le grand nombre de mots polynésiens qui existent dans le langage des Fiji, il est évident, comme nous l'avons dit, qu'ils avaient dû y séjourner fort longtemps avant

(1) *Ibid*, p. 383.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

qu'on ne prit cette mesure : c'est, comme on vient de voir, l'opinion de Pritchard lui-même. Cela avait dû se passer à une époque assez reculée, bien antérieure par conséquent à celle dont parle Mariner, et probablement, ainsi que nous l'avons supposé, dès le début de l'arrivée des Fijiens dans leurs îles.

A l'époque de Mariner, des rapports fréquents et intimes avaient bien lieu entre les Tongans et les Fijiens des îles orientales, c'est-à-dire avec les îles des Fiji où s'étaient établies depuis longtemps des colonies polynésiennes. Mais les rapports des Tongans avec les îles Fiji les plus occidentales, malgré les quelques faits cités, n'étaient guère qu'involontaires, tant, dès ce moment même, les Polynésiens avaient de l'éloignement pour les populations de ces îles C'est ce que nous avons pu observer nous-même, vingt ans plus tard, pendant l'exploration des îles Fiji, par l'*Astrolabe*, et c'est ce qui nous a été expliqué alors par l'ambassadeur de l'une d'elles, qui est resté plusieurs jours à bord. Ce n'est que depuis ce moment, c'est-à-dire depuis que le contact avec les Européens a augmenté chaque jour davantage, que les relations ont offert aux Tongans une sécurité plus grande. Néanmoins, ils n'aiment pas plus qu'autrefois aller dans les îles occidentales ; quand ils se dirigent vers les Fiji, c'est toujours dans le but d'atteindre l'une des îles les plus voisines, où ils se rendent, non pas seulement à cause de la facilité plus grande du commerce, mais surtout parce qu'ils sont certains d'être bien accueillis par les métis leurs compatriotes. D'un autre côté, il n'y a guère que ces métis qui, pour les mêmes raisons, aillent de temps en temps aux îles Tunga.

Nous l'avons déjà dit, et nous insistons encore sur ce fait, à l'exception de Rewa, de Kandavu, de Lakemba surtout et de quelques autres points, toutes les autres îles Fiji sont occupées par une population purement mélanésienne, de même que les îles Tunga le sont par une population purement polynésienne. A peine existe-t-il, dans les deux archipels, quelques métis perdus de toutes sortes de races, mais dont le nombre, au contact des voyageurs, aug-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

mente rapidement de jour en jour. Ce fait ne saurait être mis en doute : il a été signalé par Pritchard lui-même, malgré sa disposition à voir presque partout des mélanges de « Polynésiens-Malais » avec les « Fijiens-Papous, » ainsi que, à l'instar des missionnaires anglais, il appelle les deux races.

Une autre légende, rapportée par le même savant, prouve que non-seulement les Samoans connaissaient depuis longtemps les Fiji, mais que, de plus, des relations amicales s'étaient, à une époque reculée, établies entre les deux races.

A cette occasion, Pritchard fait remarquer que les îles Samoa ont plusieurs légendes, dont les héros et les héroïnes sont des dieux et des déesses, des princes et des princesses des îles Fiji. Ce qui implique, dit-il avec raison, que des rapports directs ont eu lieu de bonne heure entre les deux groupes. Mais aujourd'hui, ajoute-t-il, (1) « en comparant les caractères physiques des Fijiens et des Samoans, on ne trouve pas de traces apparentes d'un mélange direct, comme celui qui existe entre les Fijiens et les Tongans. »

Voici, du reste, cette légende, telle qu'elle lui a été donnée par Le-Pule, vieux chef orateur, (*Tulafale-Sili*,) de Saluafata, dans les Samoa (2) :

Sina, était une très belle princesse des îles Samoa, alliée à tous les grands chefs de son temps. Le plus beau et le plus brave des chefs Tongans n'avait pu parvenir à toucher son cœur ; le plus beau et le plus brave de son pays n'avait pas été plus heureux.

La réputation de sa beauté s'était d'abord répandue dans les îles Tunga, puis de là dans les îles Fiji. Tingilau, le fils du Tui-Viti, se décida à aller voir la jeune princesse, qu'aucun chef n'avait pu obtenir. Tingilau, paré de sa beauté, guidé par deux tortues favorites au service de ses dieux, et suivi par une flottille de canots de guerre, arriva à Samoa. Beau et brave, gai et éloquent, il gagna vite le cœur de la belle Sina.

(1) *Reminiscences*, p. 317.

(2) *Reminiscences*, p. 387.

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Les jeunes chefs Samoans, dans leur jalousie, s'opposaient à ce qu'elle suivit le chef étranger. Tingilau lui dit que, dans son pays, le désir du fils du Tui-Viti ne trouvait pas d'obstacle, et il prépara son équipage à combattre pour elle. Elle tempéra son ardeur impétueuse en lui disant : « Sina ne se rendra pas au canot de Tingilau à travers le sang de ses parents. »

Elle lui dit : « La lune est ronde et brillante. » Et elle lui demanda : « Combien faudrait-il d'hommes pour vaincre la résistance d'une femme et de quelques-unes de ses domestiques, si on les trouvait se promenant tranquillement sur le bord de la mer, au clair de cette pleine lune ? »

Tingilau garda le silence ; il cherchait dans son esprit. Puis il dit à la belle Sina qu'il se retirait pour aller boire le Kava avec les chefs de ses canots. Sina comprit : elle attendit que le temps fut venu d'aller se promener sur le rivage au clair de la lune.

Autour du bol à Kava étaient assis Tingilau, le fils du Tui-Viti, et ses chefs choisis, les fidèles capitaines de sa flotte. Tingilau, s'adressant à eux, dit : « Mon père Tui-Viti, votre chef, ne souffrira pas que nous abordions aux Viti si le son de la conque et du tambour ne proclame pas la présence de la belle Sina, que tous les autres chefs n'ont pu obtenir. Cette nuit, quand la marée atteindra les pieus auxquels les canots sont amarrés et que la fraîche brise de terre apportera le sommeil aux jeunes Samoans, que vos voiles soient prêtes et vos pagaies dehors. »

Tingilau, le fils du Tui-Viti, but son Kava, et il retourna vers la belle Sina.

Il lui dit tranquillement, tout bas à l'oreille : « Je pense qu'un chef, avec trois ou quatre esclaves fidèles, pourrait vaincre la résistance d'une princesse et de ses trois ou quatre suivantes, si elles se promenaient sur le rivage pour voir la marée montante et le coucher de la lune. » Sina lui dit à l'oreille : « Tingilau, le fils du Tui-Viti, peut s'en assurer en en faisant l'essai. »

Les suivantes de Sina chantèrent des chansons qui ouaient sa beauté : le refrain de chacune était qu'aucun

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

chef ne pourrait jamais toucher son cœur ou l'emmener.

Les suivants de Tingilau, le fils du Tui-Viti, chantèrent les actions de leur chef : le chœur répétait l'impossibilité de toucher le cœur de Sina, et la nécessité de retourner aux Fiji sans la belle princesse.

Le milieu de la nuit était passé ; la lune était dans l'Ouest; les jeunes Samoans dormaient. Sina et cinq filles étaient sur la plage de sable du rivage, leurs pieds battus par les flots montants.

Tingilau, le fils du Tui-Viti, était là avec cinq esclaves fidèles. Chaque homme enleva son fardeau, qui se taisait, et le porta dans le canot de Tingilau. Les pieus furent abandonnés ; la fraîche brise de terre enfla les voiles.

La belle Sina, qui avait attiré aux Samoa un si grand nombre de jeunes chefs des autres îles, parés de leurs belles nattes bordées de plumes de perroquet rouge, de leurs brillants ornements de tête en coquilles de nautilus, de leurs riches colliers de mères-perles éclatantes, la belle Sina, dont le cœur n'avait pu être touché par aucun chef des Samoa, par aucun chef des Tunga, partait et s'éloignait sur la mer, avec le beau et brave Tingilau, le fils du Tui-Viti.

Il résulte de cette légende que les Fijiens se rendaient en simples visiteurs aux îles Samoa, et cela probablement à une époque fort reculée : c'est du moins ce qu'indique le nom donné à la princesse, puisque Sina était, comme nous le verrons dans la légende relative à l'origine des cocotiers (1), la fille de Tagaloa, Dieu de l'Océan, l'un des dieux créateurs de la mythologie polynésienne, et l'Etre suprême aux Samoa.

Cet exemple prouverait tout particulièrement en faveur de l'assertion du vieux prêtre de Namosi que, avant la loi faite à l'occasion du soulèvement des Tongans

(1) Sina est, en effet, la même que Hina, les Samoans ayant emprunté le *s* aux Fijiens pour remplacer le *h*.

Quant au mot *tingi*, il n'est point Fijien ; il est là, sans doute, pour le *tangi* de la Nouvelle-Zelande. *Tani*, aux Fiji, signifie crier, pleurer ; *lau*, percer avec une lance, blesser, frapper.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

et des Samoans dans les Fiji mêmes, il n'existait dans ces îles ni guerre, ni cannibalisme.

On remarquera que l'enlèvement de Sina, par le chef fijien, fut couronné de succès, tandis que celui de la belle Hastepein des Marquises, que nous avons rapporté en son lieu et place, s'est terminé par la plus amère déception (1). La morale de cette tradition, disions-nous, c'est que les grandes dames ont tort de préférer les étrangers à leurs compatriotes. Il semble vraiment que les gens sensés des deux races avaient la même manière de voir, car une légende des Fiji, citée encore par Pritchard (2), montre que les Fijiens n'étaient pas plus disposés que les Samoans et les Marquésans, à laisser enlever leurs belles femmes par les étrangers. Cette légende, comme une foule d'autres, témoigne également de l'ancienneté des relations existant entre les Fiji et les Tunga.

Rorandini-nda-Veta-Levu vivait à Suva. Elle était admirée par les Fijiens et les Tongans ; les chefs surtout se disputaient la possession de ses charmes.

Quoiqu'elle fût fijienne, elle préférait les Tongans. Tous les chefs, l'un après l'autre, essayèrent de toucher son cœur. Elle refusa formellement de donner la préférence à l'un d'eux. Toutes ses faveurs étaient pour les beaux jeunes gens des Tunga.

Plusieurs chefs Tongans de Lakemba allèrent la visiter. Pour se préparer à la danse de la soirée, elle désira avoir des couronnes de fleurs odorantes. Elle envoya un messager demander à Ndandarakaï, grand esprit qui demeurait à Lami, près Suva, sur la côte Sud de Viti-Levu, des couronnes de fleurs, cueillies dans les bocages odorants de Burotu.

Ndandarakaï renvoya le messager : « Va dire à Rorandini qu'elle favorise les Tongans. Les couronnes de fleurs odorantes de Burotu ne sont pas pour eux, étrangers dans notre pays. »

(1) Voyez ci-dessus, *Origine des rats*, p. 223.

(2) Ouvr. cité, p. 384.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Confiante dans l'effet de ses charmes, Rorandini alla elle même à Lami, et supplia l'Esprit de lui accorder les couronnes qu'elle désirait : « Grand Ndandarakaï, lui dit-elle, donne-moi, pour la danse de cette nuit seulement, des couronnes, des fleurs odorantes des bocages de Burotu, et les Tongans ne seront jamais plus reçus à Suva par Rorandini. Donne-moi les couronnes odorantes pour la danse de cette nuit seulement, et à l'avenir Rorandini appartiendra au grand Ndandarakaï, à lui seul. »

« Alors, va danser, Rorandini, et rends les Tongans heureux pour la dernière fois, car demain je te réclamerai, comme m'appartenant, appartenant à moi seul, ici, à Lami, pour que tu y restes avec moi. »

« Mais, où sont les couronnes odorantes ? » demanda la beauté suppliante. « Va danser. Que les Tongans te voient telle que tu es. Pendant que tu danseras, les couronnes des bocages odorants de Burotu tomberont sur ta tête et couvriront le sol à tes pieds. Les Tongans verront ta beauté, et ils reconnaîtront alors que tu es à moi, à moi seul. »

Rorandini retourna à Suva.

Au coucher du soleil, les Tongans entrèrent en fête ; la danse commença ; la lune se leva : aucune couronne ne tomba sur la tête de Rorandini. Les Tongans étaient en admiration devant les charmes de la jeune beauté. Pendant ce temps, elle pensait que Ndandarakaï s'était moqué d'elle.

Tout-à-coup, d'en haut, couronnes sur couronnes, toutes composées des fleurs les plus choisies et les plus suaves des bocages de Burotu, descendirent sur sa tête et tombèrent sur le sol à ses pieds. Elle regarda en l'air et sourit. Les Tongans la trouvèrent plus belle encore.

Aussitôt elle suspendit la danse. Elle dit aux Tongans de préparer leurs canots et de l'emmener de suite à Tunga.

Fiers de leur prise, ils ne perdirent pas de temps : la flotte des Tongans s'éloigna ; à la pointe du jour, elle atteignait Lakemba.

Ndandarakai, au lever du soleil, se rappela les paroles de

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

la jeune beauté : « les Tongans ne seront jamais plus reçus à Suva par Rorandini. » Il vint pour voir sa nouvelle épouse : elle était partie.

Il appela aussitôt, au moyen d'une racine de yakona (1), un millier d'esprits charpentiers de Benga. « Construisez-moi un canot : la coque en kavika (2) ; le pont en wi (3) ; le mât en tarawau (4) ; les vergues en tawa (5). Quand ce yangona (6) sera bu, que le canot soit lancé, la voile hissée. »

Au moment même où les Tongans partaient de Lakemba avec la belle Rorandini, Ndandarakaï partait de Suva dans son nouveau canot. Il dit à ses timoniers : « Avec ce vent, le voyage pour Tonga doit se faire en passant par Lakemba : gouvernez sur Lakemba. »

Alors que le soleil se levait, le deuxième jour, Ndandarakaï atteignit la flotte des Tongans qui s'éloignait de Lakemba. Regardant aux cieux, il vit Levatu, la mère de sa mère, planant au-dessus de son canot. « Dis-moi, Levatu, comment je dois délivrer la belle Rorandini de ces Tongans fanfarons ? »

En entendant la prière de Ndandarakaï, tous tremblèrent de peur, au seul nom de l'impitoyable Levatu, et ils s'empressèrent de nager plus vite. Rorandini se cacha elle-même sous les paquets de fines nattes qui avaient été les prix de ses hôtes à la danse.

Tout-à-coup, le canot de Ndandarakaï se couvrit de fruits mûrs : La coque, le pont, le mât, les vergues, ayant chacun les fruits de l'arbre qui avait servi à les faire. Levatu, d'en

(1) *Piper methysticum.*

(2) *Eugenia malaccensis.*

(3) *Spondias dulcis.*

(4) Arbre à racines plates.

(5) Sorte de *Lichi*, arbre des Moluques. En Maori, *Tawa* est le nom du *Laurus Tawa.*

(6) Nom de la boisson faite avec le *Piper methysticum.*

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

haut, secoua le canot, et les fruits tombèrent parmi les Tongans.

Oubliant leur peur et leur capture, ils cherchèrent, en luttant, à s'emparer de ces excellents fruits : il y avait tant de bruit, tant d'empressement dans la lutte, qu'il était impossible de rien distinguer.

Ndandarakaï, assisté de Levatu, enleva lestement, du canot des Tongans, sa nouvelle épouse toute tremblante ; la déposant dans le sien, il fit aussitôt route pour Suva, et laissa les Tongans, avec leur avidité pour les doux fruits, se lamenter sur la perte de Rorandini-nda-Veta-Levu.

Nous croyons devoir transcrire ici quelques autres légendes, inédites pour la plupart, et qui sont d'autant plus dignes d'attention, qu'elles relatent des faits appartenant à une époque des plus reculées. Les noms des personnages qu'elles citent ne permettent pas d'en douter. Ces noms tels que Tangaloa, Mafuie, Pipi, Tiitii, Hina, etc., remontent aux premiers temps de la mythologie océanienne.

Origine du cocotier aux Samoa. — Les habitants de Savaii se plaignaient de n'avoir que de l'eau à boire.

Une jeune fille nommée Hina, fille de Tiitii, avait adopté une petite anguille, qu'elle nourrissait dane une calebasse. Tant que l'anguille fut petite, elle n'essaya point de sortir de sa demeure : Hina et elle grandirent ensemble. Mais dès qu'elle fut bien développée, peu reconnaissante des soins qu'on avait eus pour elle, elle se servit de sa queue pour violer la jeune fille, puis elle se sauva aussitôt à Upolu.

Hina la poursuivit jusque dans cette île ; elle finit par la trouver et elle voulut la tuer pour se venger : « Tue-moi si tu veux, lui dit l'anguille ; mais sache que si tu ne manges que mon corps et si tu plantes mon épine dorsale et ma tête, tu obtiendras un arbre qui te procurera des fruits bons à boire et à manger ; ces fruits te fourniront, en outre, de l'huile pour adoucir ta peau, préparer ta nourriture et te donner de la lumière pendant la nuit. En souvenir de moi,

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

rappelez-toi de ne boire ces fruits qu'en les suçant. »

C'est depuis lors que les indigènes ont l'habitude de boire les cocos, en débouchant l'un des œils qui, par leur disposition, rappellent si bien la tête et surtout les yeux et la bouche de l'anguille. C'est depuis lors aussi qu'existe le premier cocotier, créé par Hina, en se conformant aux recommandations de l'anguille.

ORIGINE DU TARO. — Tiitii (1) était le fils du petit-fils de Tangaloa (2). Ennuyé de ne pas manger de Taro, il se décida à faire la guerre à Tangaloa.

Tiitii avait appris l'existence du Taro pendant ses voyages au ciel. Les voyages y étaient alors assez facilement exécutés : il suffisait de passer par l'horizon appelé *fafa*. C'est le chemin que Tiitii avait pris pour se rendre au ciel.

Tangaloa refusa de lui donner le Taro qu'il lui demandait. Il est probable que ce refus provenait de l'esprit de prévoyance du vieux Tangaloa. La guerre fut donc décidée.

Tiitii partit avec toute sa famille pour le ciel ; le combat s'engagea, et Tangaloa fut chassé du champ de Taro qu'il gardait avec un soin si jaloux.

La paix fut bientôt conclue, et, malgré sa victoire, Tiitii s'engagea à ne pas toucher au Taro. Il est donc supposable qu'il ne vainquit Tangaloa que fort incomplètement.

Cependant Tiitii ne tint pas la promesse qu'il avait faite ; il s'empara, sans être vu de Tangaloa, d'un petit pied de Taro, et la légende ajoute qu'il ne trouva, pour l'emporter, d'autre moyen que de le cacher dans son urèthre (3).

(1) Tiitii est le Tikitiki de la Nouvelle-Zélande.

(2) Probablement Tangaloa, prononcé Tagaloa et mal orthographié par les Européens.

(3) Hésiode nous a transmis une légende analogue : Prométhée, fils de Japhet, trompa Zeus et cacha dans un roseau creux l'éclat du feu qu'il lui avait dérobé.

Une légende pareille à celle de Tiitii existe à la Nouvelle-Zélande.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Revenu sur la terre, Tiitii planta son Taro ; en peu de temps il en récolta beaucoup et il put en donner à toute sa famille.

Pourtant il lui manquait toujours le feu nécessaire pour faire cuire son Taro ; c'était pour lui un tourment incessant, et il est à croire que si Tangaloa en eût été le dispensateur, il eût recommencé à lui faire la guerre. La légende suivante va nous apprendre le moyen employé par Tiitii pour se procurer le feu.

Origine du feu aux Samoa (1) — Tiitii, à l'affut de tout ce qui pouvait le conduire à la découverte du feu, prenait à peine le temps de dormir.

Pendant ses veilles, il remarqua que son père, Pipi (2), sortait la nuit, une hache à la main. Il supposa d'abord qu'il allait travailler ; mais les sorties de son père se renouvelant chaque nuit, il le surveilla et il découvrit qu'il se dirigeait constamment vers une pierre près de laquelle il disparaissait.

Une nuit, il suivit Pipi avec précaution ; il l'entendit dire à la pierre : « Ouvre-toi ! » Il vit la pierre s'ouvrir à cet ordre et, une fois son père entré, se refermer sur lui.

Surpris, il attendit d'abord quelque temps, pensant que son père allait revenir ; puis il s'approcha de la pierre et, à son tour, il lui dit ; « Ouvre-toi ! » La pierre s'ouvrit aussitôt.

Sans hésiter, Tiitii se précipita par cette ouverture ; il s'avança ; il descendit jusque dans les entrailles de la terre ; là il aperçut son père très-occupé dans un champ de taro.

Il monta sans bruit sur un arbre, dont les branches s'étendaient au-dessus de la tête de Pipi ; il cueillit une petite pomme et la lança à son père.

(1) Cette légende est absolument la même que celle que nous nous sommes procurée aux îles Marquises, et elle est l'analogue d'une légende Maori, où Maui joue le rôle de Tiitii. Voy. ci-dessus, p. 212, 215.

(2) D'après Pritchard, ce serait Talaga.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

[illegible] que le fruit avait été jeté par l'oiseau [illegible] pas de son travail : il se contenta [illegible] Tinirau [illegible] je te lancerai des pierres. » Mais une [illegible] pomme l'ayant atteint, Pipi tourna la tête et [illegible] son fils sur l'arbre.

« [illegible] malheureux, lui dit-il ? N'as-tu pas peur de [illegible] qui demeure là, tout près, et qui garde le [illegible] — [illegible], sans doute, je n'en ai pas peur, répondit le fils [illegible] ce que tu me dis, car [illegible]. Comment ! nous mangeons [illegible] pendant qu'il mange les siens cuits ! [illegible] il m'en faut, ou [illegible] lui en demander. »

« [illegible] fils, [illegible] le père épouvanté. Mafuie est [illegible] puissant qui existe [illegible] aurait bientôt [illegible] — « Comment ! reprit Tinirau, j'ai pu [illegible] avec tous ses gens, et je ne [illegible] qui est tout seul ! c'est ce que [illegible] »

[illegible] et se dirigea vers la demeure [illegible] était encore à quelque distance, [illegible] Qui crie-t-il que [illegible] — « [illegible] demander du feu, » répondit Tinirau. — « [illegible] pas. Éloigne-toi au plus vite. » — [illegible] n'en donnes pas, j'en [illegible] » — « [illegible] tu te battras avec moi. » — « [illegible] » dit Tinirau. — « Comment veux-tu te battre [illegible] — « [illegible] il est égal, repartit Tinirau [illegible] » — « Eh bien, alors, [illegible] »

Le combat [illegible] Tinirau s'étant emparé de [illegible] premier coup. » [illegible] Tinirau, ayant saisi [illegible] ne lui pas pris le temps à le [illegible]

Mafuie, se reconnaissant vaincu, ne demanda pas à Tinirau

[illegible] Sir Maori, [illegible]

d'autres preuves de sa force ; il chercha, au contraire, à désarmer sa colère, et il lui dit : « Laisse-moi au moins la jambe droite et le bras gauche : l'un me servira à marcher, l'autre à toucher la main. Rappelle-toi que, lorsque tu seras de retour sur la terre, tu ne toucheras la main qu'avec la main gauche. » C'est depuis ce moment que les naturels ne donnent de poignée de main qu'avec la main gauche.

Le dieu vaincu ajouta : « Tiens, voilà un tison ; retourne sur la terre ; avec lui, tu pourras toucher (enflammer) tous les arbres. Mais tu ne toucheras pas celui sur lequel tu étais tout à l'heure. Quand aux autres, ils te donneront tous du feu, en les frottant l'un contre l'autre. Va donc, tu as maintenant du feu pour cuire tes aliments. »

Tiitii revint trouver son père et lui dit : « Père, voilà le feu ; chargez-vous de taro, et nous le ferons cuire. » Le père ne se le fit pas répéter, et ils remontèrent sur la terre.

C'est depuis lors que l'usage du feu est connu des humains.

Pritchard (1) a donné de la même légende une version un peu différente. Nous croyons devoir l'ajouter ici comme complément.

Tiitii était le fils déifié de Talaga.

Deux faits importants lui avaient gagné la gratitude et la vénération de la postérité, et l'avaient introduit dans la société des dieux. C'est lui qui, lorsque les cieux étaient tombés sur la terre, et que l'homme, pour marcher, était forcé de se traîner sur les pieds et les mains, avait posé ses pieds sur un rocher solide, sur lequel on voit encore leurs empreintes longues de six pieds, et l'avait soulevé jusqu'à la position qu'il occupe aujourd'hui. C'est lui aussi qui, le premier, avait obtenu le feu pour les Samoans. Voici ce que raconte la légende à ce sujet.

Autrefois, tous les aliments étaient mangés crus ; il n'y avait point de feu sur la terre habitée. Seul, Mafuie avait du feu, là où il habitait, sous Samoa.

Talaga, le protégé de Mafuie, était le seul homme sachant

(1) *Polynesian reminiscences*, p. 114.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ne que l'était que le feu. Mafuie lui avait permis d'avoir une plantation dans son « domaine de dessous. » Seul, il connaissait le chemin qui y conduisait, et personne ne savait où il allait.

Un jour, son fils Tiitii le surveilla. Il vit son père se diriger vers un gros rocher élevé et l'entendit dire : « Rocher, ouvre-toi ! Je suis Talaga. Je viens travailler sur la plantation qui m'a été donnée par Mafuie. » Le rocher s'ouvrit et Talaga disparut.

Le fils le suivit et, s'adressant au rocher avec la voix de son père : « Rocher, ouvre-toi, dit-il : je suis Talaga. Je viens travailler sur la plantation qui m'a été donnée par Mafuie. » Pour lui, comme pour Talaga, le rocher s'ouvrit. Tiitii suivit le sentier qui se trouvait devant lui, jusqu'à ce qu'il trouvât son père travaillant dans sa plantation.

Le père fut grandement surpris et fort effrayé. Il supplia son fils de ne pas parler haut s'il ne voulait pas être détruit par le dieu : « Si Mafuie apprend que tu es ici, où moi Talaga, son favori, je suis seul autorisé à pénétrer, sa colère sera grande. »

Pendant que son père parlait, Tiitii aperçut la fumée provenant du feu qui ne cesse jamais de brûler. « Qu'est-ce que cela ? » demanda-t-il ? » — « Le feu éternel de Mafuie, » répondit le père tremblant. — « J'en veux avoir, » s'écria le fils.

La profanation et la présomption de Tiitii troublèrent Talaga : « Si tu touches le feu de Mafuie, la colère du dieu sera grande. » Et il lui parlait tout bas. « Qu'est-ce que c'est ce Mafuie que Tiitii doive craindre ? » répliqua tout haut le fils. Son père tremblait en pensant au grand Mafuie, et, de nouveau, il lui dit tout bas. « C'est Mafuie, le dieu de ton père Talaga. Il mange l'homme qui lui déplaît. Tiitii, ne touche pas le feu éternel de Mafuie, le dieu de ton père Talaga. »

Le fils ne fit pas attention aux paroles de son père. Il se hâta de se rendre, en chantant, vers le point où s'élevait la fumée. « Qui es-tu ? » demanda le dieu, au moment où approchait le fils de son protégé Talaga. « Je suis Tiitii, le

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

fils de Talaga. Je viens chercher du feu. » Mafuie le regarda gravement et, tout-à-coup, lui dit : « Prends-le. »

Tiitii prit le feu et le porta à son père. Ils firent un four et préparèrent le taro pour le faire cuire. Quand le bois fut brûlé et que les pierres furent chaudes, ils placèrent le taro sur le four. La joie de Tiitii était grande ; mais son père tremblait encore à la pensée que c'était du feu du grand Mafuie.

Alors qu'ils étaient autour du four, prêts à le couvrir de feuilles, les pierres éclatèrent et le feu s'échappa. « Mafuie est en colère ! Ne t'avais-je pas dit, Tiitii, qu'il se fâcherait ? » s'écria le père tout tremblant. — « Tiitii ne craint pas Mafuie, » répliqua irrévérencieusement le fils. En disant cela, il s'éloigna et alla trouver le dieu auquel il s'adressa en ces termes : « Pourquoi Mafuie a-t-il fait éclater les pierres de notre four et répandre notre feu ? »

Le dieu, ne pouvant supporter l'insolence de cette question, le menaça de sa vengeance. Le fils de Talaga défia le dieu de son père. La colère du dieu était grande ; il se précipita sur Tiitii.

Ils luttèrent. Tiitii saisit le bras droit du dieu, et, employant toute sa force, il le brisa. Alors recommença la lutte. Tiitii s'empara de l'autre bras ; mais le dieu s'écria : « Tiitii est vainqueur ; laisse-moi ce bras pour contenir Samoa dans sa place, et tu auras une centaine de femmes. » — « Tiitii ne demande pas à avoir des femmes, » répliqua le fils de Talaga. — « Alors, dit le dieu, épargne mon bras et tu auras du feu pour cuire ta nourriture. » — « C'est bien ! c'est mon feu ! » dit Tiitii. — « Epargne mon bras, pour contenir Samoa à sa place, et tu trouveras du feu dans le bois qui pousse. » Ce furent les dernières paroles du grand dieu Mafuie, à Tiitii, le fils de Talaga.

Le fils appela son père, et tous deux retournèrent à la demeure des hommes, emportant avec eux le feu de Mafuie.

Depuis, les Samoans ont toujours trouvé du feu en frot-

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

[illegible] s'enflamme [illegible] *varua* (1).

[illegible] — Dans ce temps-là [illegible]

[illegible] « C'est [illegible] » — C'est [illegible]

[illegible]

[illegible] les oiseaux [illegible]

[illegible] milieu [illegible] temps [illegible]

[illegible] les oiseaux [illegible] pas le [illegible] toujours [illegible].

[illegible] Fidji, Tonga et Samoa. [illegible] légendes de ces trois [illegible] au [illegible] un rôle important [illegible] l'homme. Cet [illegible] aux Fidji [illegible] aux Tonga [illegible] aux Samoa. Aucun des autres archipels ne paraît avoir une pareille légende [illegible] même [illegible] aux Samoa. Nous ferons connaître cette légende dans le chapitre suivant.

(1) Le *Fuafua* est le *Kennaana* [illegible].

(2) Les serpents sont inconnus à Tahiti et dans le groupe des îles Hervey. Aux Samoa, au contraire, il en existe plusieurs espèces. Quelques-uns sont ornés des plus belles couleurs. [illegible]

(3) Hazlewood, *Dictionnaire Anglo-Fidjien*, p. [illegible] mangeur de [illegible], bananes et autres fruits.

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Dans les trois groupes encore, le serpent passe pour servir d'enveloppe à un dieu. Aux Fiji, le dieu Ndengei est représenté avec la tête et le corps d'un serpent et une queue de pierre, indice à la fois de sa prévoyance et de son éternelle durée (1). Dans les Tunga, Heamoana-Uliuli, le gouverneur de l'Océan, est représenté sous la forme d'un serpent, et dans les Samoa, Savea-Siuleo, le gouverneur de Pulotu, a la tête d'un homme, avec le corps et la queue d'un serpent.

Dans la cosmogonie des trois groupes, la même plante passe aussi pour avoir élevé les cieux à leur position actuelle (2) ; et tous les trois ont des traditions concernant la femme dans la lune.

Enfin, les trois groupes Samoa, Tunga et Fiji ont une croyance commune en une sorte de paradis nommé Burotu ou Pulotu. Cette croyance, qui n'existe plus dans les autres îles Polynésiennes, est d'origine fijienne.

Burotu (3), que l'on prononce Mburotu, est l'Elysée des Fijiens, le lieu où les âmes des morts jouissent des plaisirs les plus grands que puisse concevoir une imagination fijienne. Ils n'en parlent jamais qu'avec les expressions les plus exagérées. Leur dicton : « *Eda sa taraï Burotu sara*, nous vivons comme à Burotu, » signifie : nous vivonsj oyeusement, splendidement.

Le Mburotu fijien est, d'après la croyance indigène, placé sous la mer, à l'Ouest des Fiji. Les âmes, pour y aller, partent de Thombothombo, ou Naïcobocobo, petite île située à l'extrémité Ouest de Vanua-Levu. Là est le *tarawau* (4), sorte de pin devant lequel l'Esprit, avant de s'éloigner,

(1) Pritchard, *Polynesian reminiscences*, p. 401.

(2) Cette plante est le *Tacca phallyphera*, connu à Tahiti sous le nom de *Teve*.

(3) *Buro* semble ne pas être un mot fijien. Aux Fiji, le mot *tu* est surtout employé par les enfants quand ils s'adressent à leur père. Il signifie également être, rester, etc.

(4) Le *Tarawau* est un arbre à racines plates.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

accomplit certaines cérémonies. Au lieu de dire : « *Il est mort*, » les Fijiens disent : « *Sa laki tei tarawau ki Nalcobocobo.* » littéralement : « il est allé planter des tarawau à Nalcobocobo. » Là, ces arbres sont en si grand nombre, que l'on croit qu'ils n'ont pu être plantés que par les morts.

Il y a d'ailleurs, plusieurs points de départ pour les âmes : en outre de Thombothombo, les Fijiens citent un lieu appelé Cibaciba, où les esprits descendent dans le Bulu ou monde invisible. Il est même probable qu'il y en a autant que d'îles, ou tout au moins autant que de groupes.

Pour les Samoans, Pulotu, est aussi leur paradis futur. Comme les Fijiens, ils le placent sous la mer, dans l'Ouest des Samoa. Son entrée se trouve à Le Fafa, à l'extrémité Ouest de l'île Savaii. C'est là que les âmes se précipitent dans la mer pour arriver dans Pulotu, au milieu des plaisirs de toutes sortes et des débauches les plus effrénées. Près de Le Fafa croît le cocotier devant lequel s'accomplissent les cérémonies qui précèdent le départ définitif de l'esprit.

Enfin, pour les Tongans, le lieu appelé par eux Bulotu est à la fois le lieu d'où est sortie la souche de leurs chefs, et l'Elysée ou Paradis où retournent les âmes de ces chefs et des héros : naturellement, ils se le représentent comme un lieu de délices, de même que les Fijiens et les Samoans. S'il fallait en croire Pritchard, ils le placeraient dans l'Est des îles Tonga, contrairement à ce que font les Fijiens et les Samoans. Mais cette assertion n'est nullement fondée, puisque Pritchard dit lui-même que « le point d'où l'Esprit s'éloigne pour se rendre à Dulotu est à l'extrémité Ouest de Tongatabou, là où se trouve aussi un arbre devant lequel certaines cérémonies doivent être accomplies avant le départ de l'âme. »

On comprend très bien, en effet, que le départ ait lieu d'un point Ouest des Fiji et des Samoa, puisque c'est à l'Ouest que les indigènes placent leur Elysée ; mais ce qu'on ne comprendrait plus, c'est que les esprits partissent également du point le plus Ouest de Tongatabou pour aller à l'Est. Il est donc à supposer que Pritchard a mal compris, de même comme on verra qu'il a mal traduit le mot *Toerau*. Si le

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

deux autres archipels placent leur paradis dans l'Ouest, il est bien probable que les Tongans ne faisaient pas autrement, ainsi, d'ailleurs, que semble l'indiquer une légende rapportée par Mariner, et que nous donnerons plus loin.

Comme on le voit, ces renseignements établissent positivement qu'un même nom était donné au paradis, dans les trois archipels, et que, dans celui des Tunga seulement, ce mot signifiait, en outre, la patrie première des ancêtres. Il n'est pas possible, en effet, de douter que le mot Bolotou de Mariner ne soit le mot Bulotu, véritable nom de ce lieu aux Tunga, comme l'est celui de Pulotu aux Samoa (1). Ces mots, en résumé, sont identiques au mot Burotu des îles Fiji, car les Polynésiens des Samoa et des Tunga transforment, par euphonie, le *r* en *l*. Toutefois, il faut remarquer, à cette occasion, que les Samoans seuls auraient complètement suivi cette règle en remplaçant le *b*, que les Polynésiens n'emploient pas d'ordinaire, par le *p* qui est, au contraire, généralement usité en Polynésie. Si les Tongans ont conservé le *b* dans ce mot, alors qu'ils ne s'en servent dans aucun autre, il n'y a vraiment pas d'autre moyen d'expliquer cette exception, qu'en admettant qu'elle est due au voisinage plus grand, aux rapports plus anciens et peut-être plus intimes des Tongans avec les Fijiens. Non contents d'accepter la tradition, ils auraient adopté jusqu'au nom donné par elle au paradis fijien.

Ce qui nous semble démontrer que ces mots, avec leur signification, ne proviennent que des Fijiens, c'est qu'ils existent aussi dans les autres archipels polynésiens, mais avec une signification toute autre, quoique là, aussi, se retrouve la croyance en un paradis. Ainsi, dans l'île Tahiti, par exemple, où l'on croyait que les âmes de ceux qui avaient vécu dans un respect convenable des prêtres et des autels, se rendaient dans un paradis appelé Rohutu (2) et

(1) Nous écrivons ici ces mots avec l'orthographe adoptée par les missionnaires et par tous les ethnologues, dans laquelle l'*u* est toujours prononcé *ou*.

(2) Et non *Orohutu noanoa*, comme l'a dit M. de Bovis.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

surnommé Noanoa (1). Le mot *Purotu* signifie « convenable, agréable, belle personne, belle apparence, » et *Puroto*, au figuré, veut dire « la personne adorée. » Ainsi encore, à la Nouvelle-Zélande, *Purotu*, signifie, comme à Tahiti, « agréable, qui plaît, qui est bon, » et *Puroto* y veut dire « tranquille, calme. » Enfin, ce mot, sous la forme *Pootu*, signifie également, aux Marquises, « agréable, beau. » Belle femme s'y dit *Pootu Vahine*.

N'en faut-il pas conclure, puisque les Polynésiens ne pouvaient pas faire cette application, qu'elle est tout simplement due aux Fijiens. Pour nous, cela ne fait aucun doute.

Maintenant, pourquoi les Tongans, d'une manière certaine, et les Samoans, probablement, d'après presque tous les ethnologues (2), ne se sont-ils pas bornés, comme les Fijiens, à n'appliquer ce nom qu'au paradis ? Pourquoi en ont-ils fait l'appellation du pays d'origine des ancêtres de leurs chefs ? A notre avis, cela provient de ce qu'ils ont confondu, avec le temps, le nom qu'ils donnaient dans l'origine à la patrie première, avec le nom dont ils ont emprunté l'application aux Fijiens. Il est à peu près certain que l'époque de cet emprunt est postérieure au départ des colonies tonganes et samoanes, allant peupler les îles polynésiennes plus orientales.

En effet, la réflexion seule montre que les îles Tunga et Samoa devaient donner au pays d'origine un tout autre nom que celui de Pulotu et Bulotu, quand leurs colonies sont parties pour aller vers l'Est. Dans toutes les îles orientales, qu'on s'accorde à regarder comme peuplées par les Tunga et les Samoa, ces noms sont inusités avec cette signification ; on y trouve employé, comme nom de la pa-

(1) *Noanoa*, employé sans doute au figuré ; exprime une odeur suave.

(2) Seul Pritchard, par son silence à ce sujet, semble être d'avis différent ; mais nous croyons qu'ici encore il s'est trompé. Il est certain que Mariner, et dix autres écrivains, reconnaissaient que Bulotu et Pulotu sont les seuls noms que les Tongans et les Samoans donnent au pays d'origine.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

trie, un seul et même mot, le mot Havaiki, sous l'une de ses formes diverses.

Evidemment, des îles ne se servant pas de ce dernier nom, n'auraient pu le faire porter par leurs émigrants ; elles y auraient plutôt fait connaître celui de Bulotu, s'il eût été véritablement celui de la patrie, au moment du départ des colonies. Or, comme aucune des îles plus à l'Est que les Samoa et les Tunga, n'a reçu ce nom avec cette signification ; comme toutes, au contraire, aussi bien celles du Sud que celles du Nord, aussi bien la Nouvelle-Zélande que les Sandwich, ne se servent que de l'une des formes du mot Havaïki pour désigner le pays des ancêtres, il faut nécessairement reconnaître que les Tunga et les Samoa ne devaient pas posséder, avant l'envoi de leurs colonies, d'autre nom que ce dernier pour exprimer l'idée de patrie. Car si le mot Havaiki n'eût pas été celui que les Samoans et les Tongans donnaient à la contrée d'origine, on ne pourrait expliquer son existence dans les îles qu'elles ont peuplées. Dès lors, il faut admettre que ce mot était le seul employé, au début des migrations, dans les Samoa et dans les Tunga elles-mêmes.

Seuls, les Samoans et les Tongans font usage, en Polynésie, des mots Bulotu et Purotu, pour exprimer l'idée de patrie. Ils n'ont pu emprunter cette signification aux Fijiens qui, d'après les renseignemennts que nous avons rapportés, se regardent comme autochthones et n'appliquent absolument ce nom qu'à leur paradis. L'interprétation qu'ils en ont faite n'a donc dû se produire qu'avec le temps, par suite de leur penchant au merveilleux et de la tendance qu'ont toutes les populations polynésiennes d'adopter d'emblée, avec la plus grande facilité, des mots étrangers à la place des leurs. Cette application, en somme, s'est faite plutôt par confusion que par tout autre motif.

Il résulte de cette assertion que le remplacement du mot Havaiki par le mot Bulotu n'a dû s'opérer qu'après un assez long séjour de Polynésiens dans leurs îles. Ce serait alors dans ce long intervalle que les îles, colonisées par les Samoa et les Tunga, auraient reçu la véritable désignation de

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

la patrie première, primitivement adoptée par leurs ancêtres Samoans et Tongans.

On verra bientôt, du reste, que les Polynésiens des Samoa et des Tunga, n'ont pas fait ce seul emprunt aux habitants des Fiji et que, par suite de cette habitude que nous avons signalée, et qui n'a fait qu'augmenter au contact des Européens, ils leur ont encore emprunté le nom de leur premier chef religieux. On sait que, jusqu'au commencement de ce siècle, le nom de Tui-Tonga était donné, à Tongatabou, au pontife sacré qui était en même temps, autrefois, le premier chef civil. Le pouvoir de ce chef et son titre furent abolis, vers l'année 1806, par Finau II. Le même nom, ainsi que le montre une légende inédite que nous rapporterons plus loin, était également donné au chef d'Upolu dans les Samoa. Or, ce nom ou ce titre est celui qui, dans toutes les îles Fiji, est donné aux premiers chefs, au pouvoir suprême, au roi, en le faisant suivre immédiatement du nom de l'île. Ce nom n'étant usité que dans les deux archipels qui avoisinent les îles Fiji, il est évident que c'est d'elles qu'ils les tiennent.

Anciennement même, ils leur avaient emprunté l'habitude d'étrangler quelques femmes à la mort des chefs.

En résumé, bien que les légendes et les traditions des trois groupes varient un peu par les détails, toutes s'accordent sur le fond et toutes, par conséquent, tendent à appuyer le fait de communications anciennes et répétées entre eux. Aussi est-il inutile d'ajouter qu'ils possèdent de nombreuses coutumes communes, parmi lesquelles on peut citer :

1° L'usage du Kava, appelé Yangana aux Fiji ;

2° L'institution de la polygamie, provenant peut-être des Fiji, mais jamais générale aux Samoa et aux Tunga ;

3° La peine de mort contre l'adultère ;

4° La coutume de se couper une phalange des doigts, en signe de deuil, à la mort d'un parent ;

5° La circoncision ;

6° L'avortement, ou destruction systématique des enfants avant la naissance ;

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

6° La prééminence des prétentions des frères sur celles d'un fils, aux droits de succession ;

7° Le règlement du rang politique et social, plus d'après le rang de la mère que d'après celui du père ;

8° La dépendance mutuelle et réciproque du pouvoir des chefs et de l'influence des prêtres ;

9° Le système, appelé Vasu aux Fiji, Tamaha aux Tunga, Tamasa aux Samoa, par lequel les enfants d'une sœur s'approprient tout ce qui appartient à leurs oncles maternels et à leurs descendants ;

10° La désignation d'une personne par des noms complètement distincts ;

Et, plusieurs autres encore, telles que la défloration aux Samoa, mais non aux Tunga.

Enfin le tatouage est commun aux trois groupes, mais il diffère complètement entre les deux groupes polynésiens et le groupe fijien. Dans les premiers, il est pratiqué par piqûres ; dans le second, il l'est par incisions. Nous avons vu précédemment que cette différence, dans le mode du tatouage, était caractéristique entre la race polynésienne et la race mélanésienne.

En définitive, voici les conclusions qui découlent de toutes les considérations précédentes :

1° S'il est hors de doute que les trois archipels Samoa, Tunga et Fiji sont peuplés par deux races différentes, il est également démontré, contrairement à la croyance générale, que ces deux races ont eu entre elles des rapports longs et fréquents, dès l'époque la plus reculée.

2° L'une de ces races a envoyé, volontairement ou non, des colonies chez l'autre, et contribué de la sorte à sa civilisation ; cette race civilisatrice a été la race polynésienne ; mais elle n'a pas été une race conquérante, comme on le croit généralement ; elle a, au contraire, été souvent attaquée, sinon vaincue, chez elle, par la race mélanésienne.

Cela résulte surtout, nous le répéterons, du grand nombre de mots polynésiens retrouvés dans la langue des Fiji, et donnés aux choses les plus usuelles, ainsi que de l'ab-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

sence presque complète, au contraire, des mots fijiens dans la langue polynésienne. En outre, tout ce que nous avons dit conduit également à cette conclusion.

Il n'est, en résumé, qu'un seul fait difficile à expliquer : c'est l'adoption, dans les îles occidentales, îles à populations purement mélanésiennes, de l'usage des mots polynésiens, usage que l'on comprend si bien dans les îles orientales, où les mélanges se sont opérés et s'opèrent encore chaque jour. Peut-être, néanmoins, pourrait-on résoudre ce problème, en admettant que c'est justement dans ces îles qu'a eu lieu le fait de l'expulsion ou de l'extermination des Polynésiens dont parlent les légendes. Une pareille supposition permettrait, en effet, de comprendre le silence des traditions à ce sujet : elle expliquerait surtout la pureté de la race mélanésienne actuelle dans les îles de l'Ouest : car, quel qu'eût été le mélange dans les premiers temps, l'isolement dans lequel, après l'expulsion des Polynésiens, auraient vécu les habitants de ces îles, leur aurait permis de revenir peu à peu au type primitif de leur race.

Quoiqu'il en soit, il est un fait acquis, c'est que les métis Tunga-Fijiens n'occupent aujourd'hui qu'un petit nombre d'îles, surtout celles qui sont voisines des Tunga, et que toutes les autres sont peuplées par la race mélanésienne.

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

CHAPITRE DEUXIÈME

PEUPLEMENT DES ARCHIPELS SAMOA ET TUNGA

I.

PEUPLEMENT DES ILES SAMOA.

Les Samoans viennent-ils de l'Est ? — Examen de l'hypothèse de Pritchard. — Légendes relatives à la création de l'homme aux Samoa. — Les premiers habitants des îles Samoa n'ont pas eu une provenance orientale. — Viennent-ils du N.-O. ? — Traditions rapportées par Mariner. — Bulotu. — Réfutation de l'hypothèse de Hale et de ses partisans. — Les Samoans ne viennent pas du N.-O. — Viennent-ils de l'Ouest ? — Marche des émigrants d'après Hale et de Quatrefages. — Le peuplement des Samoa par l'Ouest est impossible. — Les îles Samoa n'ont pu être peuplées par l'O.-S.-O., ou l'Australie. — Leurs premiers habitants viennent du S.-O., c'est-à-dire des îles Tunga. — Preuves à l'appui de cette assertion. — Traditions relatives à ce sujet.

Les traditions des Sandwich, des Marquises, des Mangareva, de Tahiti, etc., que nous avons citées, nous ont toutes montré que les îles Samoa n'ont pas dû recevoir leurs premiers habitants d'îles placées au Nord, au Nord-Est ou à l'Est d'elles-mêmes et, à plus forte raison, d'îles placées au Sud. Ces traditions, de même que tous les faits que nous avons examinés jusqu'ici, semblent prouver, au contraire, que les îles situées dans ces diverses directions ont reçu leurs populations des archipels Samoa et Tunga. Tous les

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ethnologues, d'ailleurs, s'accordent sur ce sujet et, jusqu'à ces derniers temps, pas un seul d'entre eux, à l'exception toutefois des partisans si rares d'un continent submergé, n'avait eu l'idée que les Samoa eussent pu être peuplées par l'Est.

Il y a une quinzaine d'années pourtant, un écrivain anglais des plus compétents, a émis l'opinion que les Samoans ont une origine orientale. Nous commencerons donc par réfuter son assertion, avant de rechercher quel a été le véritable lieu d'origine des habitants de ces îles.

M. Pritchard, qui a avancé cette opinion, est le fils du fameux consul dont le nom eut tant de retentissement en France, lors de la prise de possession de Tahiti par l'amiral Dupetit-Thouars. Il est né en Océanie ; il en a parlé la langue dès son enfance ; puis il devint consul aux îles Samoa et plus tard aux îles Fiji. Il crut trouver dans une tradition samoane la preuve que les habitants de ces îles avaient une provenance orientale, et il la fit connaître en 1866 dans ses *Réminiscences polynésiennes* (1), livre plein de faits, mais qui, malheureusement, n'entraînent pas toujours la conviction, à en juger du moins par celui qu'il cite pour étayer son opinion. Il nous suffira, en effet, d'examiner le fragment de texte sur lequel il s'appuie, pour montrer que cette opinion n'a pas toute la certitude désirable.

C'est dans une tradition sur la création de l'homme, que se trouvent les paroles qui, suivant M. Pritchard, attestent que la première demeure des hommes était située à l'Est des îles Samoa. Ces paroles, les seules qu'il ait cru devoir citer textuellement, sont : *i le mata o le Toelau*, qu'il a traduites par « dans l'œil des vents alisés. »

A première vue, on peut croire en effet que cette citation tronquée est suffisante pour appuyer son opinion, puisque, d'après le dictionnaire samoan du missionnaire Pratt, qui a si longtemps résidé dans l'archipel Samoa, le mot *Toelau* signifie bien « vent alisé », mais vent alisé du Nord-

(1) *Polynesian reminiscences, or Life in the South Pacific*, by, W. E. Pritchard, 1 vol. in-8°. — London 1866.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Est seulement. Pourtant, quand on réfléchit qu'on ne trouve dans la direction du Nord-Est, par rapport aux Samoa, aucune terre capable d'avoir pu leur fournir des émigrants, et qu'il faudrait aller jusqu'aux Marquises, seul groupe un peu étendu d'où ils auraient pu partir ; quand on sait que les habitants de ce groupe, au lieu d'expédier des émigrants vers le Sud et le Sud-Ouest, croient eux-mêmes, comme on l'a vu, que leurs ancêtres provenaient de ces directions ; enfin, quand on remarque surtout que l'archipel Samoa est le seul de tous les archipels de la Polynésie qui appelle le vent du Nord-Est *Toelau*; il nous semble difficile d'admettre que l'interprétation du mot *Toelau*, par Pritchard, soit suffisante pour démontrer, ainsi qu'il le soutient, la provenance orientale des Samoans.

Qu'on le remarque, en effet : dans tous les autres archipels de la Polynésie, les mots équivalents au mot *Toelau* des Samoa, ont une signification différente ; ainsi :

Aux Marquises, sous la forme *Tokoau*, ce n'est plus au vent de Nord-Est, mais bien au vent d'Ouest qu'est donné ce nom ; à Futuna, sous la forme *Tokelau*, il signifie : vent de Nord, côte du Nord ; aux Sandwich, Nord se rend par *Kolau*.

Enfin, à Tahiti, le mot *Toerau*, n'a d'autre signification que vent d'Ouest ou de Nord-Ouest. Or, *Toerau*, comme on sait, est absolument le même mot que *Toelau*, le *r* des îles de la Société et autres groupes ayant été remplacé par le *l*, dans les trois seuls groupes Tunga, Samoa et Hawaii.

Ajoutons qu'on ne s'accorde même pas, aux Samoa, sur la signification exacte du mot *Toelau* ; car si le missionnaire anglais Pratt le traduit par vent du Nord-Est, le P. Violette, missionnaire français, le rend par vent d'Est, E.-E.-N. (1).

Il est bien à regretter que Pritchard n'ait rapporté textuellement que cette seule phrase de la légende : l'ensemble eût peut-être permis de découvrir quelle était la vérita-

(1) Il y a évidemment ici une faute d'impression, et il faut probablement lire E.-N.-E.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ble position qu'elle donnait à cette demeure première de Samoans.

Voici, du reste, cette légende, telle que la rapporte Pritchard (1).

« Les Samoans, dit-il, ont une tradition qui fait connaître leurs idées sur la création de l'homme, et qui implique une ancienne émigration venant de l'Est.

« Le dieu Tangaloa envoya, du ciel, sa fille, sous la forme d'un pluvier (*Tuli*), pour chercher un lieu de halte dans les basses régions, où tout était eau sans terre.

« Dans le cours de son voyage, elle trouva un rocher, dont la surface s'élevait au-dessus de la mer. Etant retournée vers son père, elle lui fit part de sa découverte.

« Plusieurs fois le dieu l'envoya visiter le rocher solitaire; elle remarqua qu'à chaque visite, il devenait plus grand et plus haut, tout en restant nu et stérile.

« Un jour, Tangaloa lui donna un *fue* (2) et un peu de terre pour le faire croître.

« Etant allée visiter son rocher quelque temps après, elle vit que cette plante rampante commençait déjà à le couvrir de verdure.

« Y étant retournée de nouveau, pour obéir aux ordres du dieu son père, elle trouva alors le rocher complètement vert ; mais, fait surprenant, la plante rampante, d'abord si bien venue et si verdoyante, s'était desséchée sur place ; et, quand la fille de Tangaloa retourna au rocher, les feuilles sèches s'étaient changées en vers. Elle y revint enfin une autre fois, et elle trouva que les vers étaient devenus des hommes et des femmes.

« Ce rocher, le lieu de repos de la fille du dieu Tangaloa, la première demeure de l'homme, n'a pas de nom.

« La tradition, ajoute qu'il est situé à l'Est des Samoa, *i le mata o le Toelau* « dans l'œil du vent alisé. »

« Un fragment de légende, dit Pritchard, en terminant,

(1) Ouvrage cité, p. 396.

(2) Le *fue* est le *pohue* des autres îles : *Convolvulus peltatus* (*nob.*)

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

établit que les ancêtres des Samoans atteignirent les Samoa en faisant voiles devant les vents alisés « *toelau* » de l'Est. Ils venaient d'une très belle île où le sable était très blanc, et où les cocotiers croissaient en épaisses forêts.

« Dans cette légende, le nom de l'île est également perdu ; mais les naturels ne doutent pas que ce soit la même île dont il est parlé dans la légende de la création de l'homme. »

L'interprétation de Pritchard, nous le répétons, ne nous semble pas assez explicite pour qu'on la préfèreà la croyance générale des Polynésiens qu'ils venaient de l'Ouest.

Or, comme on vient de le voir, il n'y a, dans le Nord-Est des Samoa, que les Marquises, dontles traditions ne parlent pas d'émigrants envoyés par elles vers les Samoa ; elles semblent plutôt dire qu'elles ont reçu leurs premiers habitants de ce côté. Mais dans l'Est, il est vrai, en tirant un peu vers le Sud, se trouvent les îles de la Société et les îles Paumotu, qui, pour la plupart, ont de belles plages de sable blanc, des forêts de cocotiers ; quelques-unes même auraient certainement pu, ainsi que le dit la légende, être le lieu d'origine des Samoans. On sait que quelques écrivains ont fait sortir les Polynésiens de Tahiti, longtemps avant que Pritchard ne fît connaître la légende qui nous occupe. Mais on a vu aussi que la croyance des îles de la Société, de même que celle des autres archipels, est qu'elles ont été peuplées par des émigrants venant de l'Occident. Il ne suffit donc pas, à notre avis, d'une légende comme celle qui est rapportée par M. Pritchard, pour détruire la croyance, pour ainsi dire générale, des habitants de la Polynésie.

En ne tenant compte que de la signification des mots *Tokelau*, à Futuna, et *Kolau* aux Sandwich, peut-être serait-il préférable de croire que les premiers habitants des Samoa sont venus du Nord, c'est-à-dire des îles Hawaii. Cette opinion a même été soutenue par un plus grand nombre d'écrivains que la première, et particulièrement par Dieffenbach, d'Urville, etc. Mais on a vu aussi, par tout ce que nous avons dit précédemment, que les Hawaiiens semblent attribuer leur origine aux îles mêmes auxquelles, d'après

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

cette interprétation, ils auraient fourni leurs premiers habitants.

Nous croyons donc qu'il faudrait s'en rapporter plutôt à la signification des mots *Tokoau* aux Marquises, et *Toerau* aux îles de la Société, et qu'au lieu de traduire : *i le mata o le Toelau* (1), par « dans l'œil ou la face du vent alisé de N.-E., » il serait préférable de le traduire par « dans l'œil ou la face des vents de N.-N.-O. ou Ouest : » cela du moins s'accorderait avec la croyance générale des Polynésiens, qu'ils sont venus de l'Occident.

Mais, quel que soit le choix que l'on fasse, il est certain que la légende rapportée par Pritchard, en ne s'appuyant que sur un seul mot, est loin d'apporter la conviction dans l'esprit, et qu'elle aurait besoin, à notre avis, de témoignages plus convaincants pour être acceptée.

Nous ferons remarquer, en passant, que Mariner, dans son vocabulaire Tongan, a dit au mot *matangi*, vent, que *matta le matangi* signifie *to windward*. Or ce mot veut dire, en anglais « vers ou contre le vent, le côté du vent ». *To get to windward*, » gagner au vent, monter contre le vent. » Ne pourrait-on pas voir là une preuve qu'au lieu de venir du Nord-Est, les premiers émigrants aux Samoa y seraient plutôt arrivés en remontant contre ce vent? Quand nous indiquerons avec quels vents principaux se sont faites les migrations vers l'Océanie, on sera peut-être de cet avis.

Plus loin d'ailleurs, on verra qu'en traduisant de la même manière une légende des Tunga sur la création de l'homme, Pritchard répète la même erreur, sur la provenance orientale des premiers habitants de ces îles, et qu'il les fait venir d'une île de sable, nommée Bulotu, placée, elle aussi, d'après lui, dans l'œil des vents alisés, alors que des légendes antérieures la placent dans le Nord-Ouest.

Il est du reste fort probable que Pritchard a confondu des légendes différentes, car nous possédons, depuis un grand

(1) Il faut, croyons-nous, préférer « face » à « œil » ; car, aux Fiji, on rend vent du Nord ou le Nord par *vualiku* : *na-mata ni vualiku* signifie : « la face du vent de Nord, du Nord. »

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

nombre d'années, la légende samoane sur la création de l'homme, et, quoiqu'elle soit plus complète que celle qu'il rapporte dans ses *Reminiscences*, elle ne fait pas la moindre allusion à la situation relative du rocher peuplé par Tangaloa ; elle dit seulement qu'il a été créé par le dieu, sur la demande de l'oiseau Tuli qu'animait sa fille Sina, mais sans indiquer dans quelle direction.

Notre légende possède un tel cachet de vérité, ou mieux de simplicité ; elle donne, à notre avis, une idée si exacte des croyances samoanes, que nous n'hésitons pas à la faire connaître, malgré son étendue. Toutefois, pour qu'elle soit mieux comprise, pour qu'on saisisse mieux les rapports qui unissent les Polynésiens entre eux, nous ajouterons encore que nous avons rencontré absolument les mêmes légendes dans les îles de la Société, aux Marquises, à la Nouvelle-Zélande.

Ellis cite la légende tahitienne d'après laquelle le premier homme fut créé par Taaroa avec l'Araea, c'est-à-dire avec de la terre ou du sable rouge (1). Nous avons précédemment relaté la légende des îles Marquises. Quant à celle qui concerne la Nouvelle-Zélande, on lit, dans Taylor (2), que l'homme passe pour y avoir été créé par Tiki avec de l'argile rouge, que le dieu malaxa d'abord et anima ensuite. Une autre légende néo-zélandaise dit également que l'homme a été fait avec de l'argile et de l'eau ocreuse des marais. Enfin il existe encore une légende, d'après laquelle, à la Nouvelle-Zélande, la première femme a été formée de terre par Arohirohi (3), ou la chaleur frissonnante du Soleil et de l'Echo. La femme de Tiki se nommait Marikoriko (4) et leur fille Kauatata (5).

Voici la légende relative à la création des îles Samoa et

(1) Ouvr. cité, t. II. p. 38. Ellis écrit à tort *areau*.

(2) Ouvr. cité, p. 23.

(3) *Arohirohi*, tourbillon, tourbillonner, tourner en rond.

(4) *Marikoriko*, crépuscule.

(5) *Kaua*, non, ne, pas ; *tata*, proche, escope pour vider l'eau.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

de l'homme, telle que nous l'avons recueillie sur les lieux mêmes.

Création des iles Samoa et de l'Homme. — L'oiseau appelé Tuli, qui était animé par Sina, la fille de Tangaloa, venait, suivant son habitude, de remonter au ciel après avoir erré tout le jour et s'être bien fatigué. Il demanda alors à Tangaloa, le dieu du ciel, de lui procurer sur la mer un lieu où il pourrait se reposer pendant le jour. Le dieu lui répondit : « Va-t-en : tu trouveras demain ce que tu demandes. »

Tuli s'en alla. Le lendemain il trouva une île sablonneuse où il pouvait se reposer.

Un soir qu'il était remonté au ciel, Tangaloa lui demanda s'il avait trouvé ce qu'il désirait. — « Oui, répondit l'oiseau, mais il n'y a que du sable. » — « Que voudrais-tu donc ? » lui dit le dieu ? — « Je voudrais, répartit Tuli, qu'il y eût des montagnes couvertes d'arbres et qu'on pût trouver toutes les choses nécessaires à la vie. » — « Retourne donc, reprit Tangaloa ; demain tu trouveras tout ce que tu demandes. »

Quand, le soir, Tuli remonta au ciel, Tangaloa lui renouvela sa demande : « J'ai trouvé tout ce que j'ai demandé, dit Tuli ; mais il manque encore quelque chose : Il faudrait quelqu'un pour gouverner l'île. » — « Que veux-tu ? » dit Tangaloa ? — « Je veux, répondit l'oiseau, un homme comme vous. »

Tangaloa, pour le satisfaire, prit un morceau de blanc, et traça sur une planche l'homme demandé. Quand il eut terminé, il dit à Tuli : « Tiens, voilà ton homme. »

L'oiseau insatiable lui répondit : « C'est bien son image, mais cela ne suffit pas : il faut d'abord lui donner un nom. » — « Eh bien, dit Tangaloa, appelons-le Tamaloa (1) ; nous nommerons sa tête Ulu. » — « Oui, dit Tuli, et nous appellerons le derrière de sa tête Tuli-Ulu, par ce qu'il ne faut pas m'oublier. » — « Accordé, » dit le dieu. — « Comment ap-

(1) A Tahiti, *Tamaroa* signifie garçon, mâle.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

pellerons-nous le corps ? » — « Tino, » dit Tangaloa. — « C'est cela, et comment nommerons-nous le dos ? » — « Tuli-Tua. » — « Les bras ? » — « Lima. » — « Les coudes ? » — « Tuli-Lima. » — « Les jambes ? » — « Vaevae. » — « Les genoux ? » — « Tuli-Vae. » « Et les pieds enfin? » — « Tapu-Vae. »

En un instant, toutes les parties du corps eurent leur nom.

« Cela ne suffit pas, dit l'oiseau ; il faut lui donner une femme. »

Tangaloa se mit aussitôt à l'œuvre : il prit l'homme, et il l'anima instantanément en lui soufflant dans une ouverture qui est destinée aujourd'hui, parmi nous, à recevoir autre chose que le souffle d'un dieu.

Cela fait, Tangaloa dit à l'homme ainsi animé : « Descends avec Tuli, tu trouveras une femme qui sera ta compagne, et une île où sera réuni tout ce qu'il faut pour vivre ; il te manquera pourtant une chose : du feu ; tu n'en auras que plus tard ; en attendant, tout ce que tu mangeras sera cru. »

L'homme descendit sur la terre ; il y trouva la femme et il eut d'elle plusieurs enfants.

Comment avait été créée cette femme ? d'où provenait-elle ? la légende ne le dit pas. A nos questions, le narrateur se borna à répondre : « Elle venait du ciel. » Tangaloa, qui avait pu si facilement animer un homme, avait également eu la puissance de créer tout aussi aisément un être inférieur à lui. La légende rapportée par Pritchard est plus explicite, puisqu'elle montre comment les feuilles pourries du *fue* se transformèrent en vers, et comment de ceux-ci naquirent des hommes et des femmes.

La légende est muette également sur ce qui survint dans ce nouvel Eden au couple primitif : on le perd complètement de vue, jusqu'à Tiitii, fils du petit-fils de Tamaloa, qui, ainsi que nous l'avons vu plus haut, se procura le taro et le feu.

En résumé, bien qu'elle ait été émise par un homme qui

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

devait être, plus qu'un autre, habitué aux dialectes polynésiens, cette opinion en une provenance orientale des premiers habitants des îles Samoa, est évidemment sans fondement, et les expressions invoquées en sa faveur, prouvent plutôt que le lieu d'origine se trouvait situé vers le couchant.

Il faut donc absolument chercher le point de départ des premiers émigrants vers les Samoa, dans les terres situées entre le Nord-Ouest et le Sud-Ouest, autrement dit, dans le quartier du globe qui constitue l'Occident. C'est là, en effet, qu'existent les plus grandes terres, et que se trouvent particulièrement celles que presque tous les ethnologues ont regardées comme le berceau des Polynésiens, c'est-à-dire les îles de la Malaisie. Il est bien certain, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, que les vents n'auraient pu être un obstacle à cette provenance, puisqu'il est démontré aujourd'hui que, dans le cours de l'année, ils changent à peu près complètement de directions, et parfois, pendant une période assez longue. C'est ce que, entres autres, ont démontré La Pérouse et Dillon, ainsi que M. de Bovis qui, dans son mémoire sur l'*Etat de la Société tahitienne*, dit textuellement : « Une connaissance plus exacte de ces mers a appris qu'à certaines époques de l'année, les vents d'Ouest règnent transitoirement par séries qui vont de trois à quinze jours, lesquels amènent quelquefois un temps magnifique et sont, dans ce cas, appelés *Arueroa*. » C'est enfin ce qui a été soutenu plus récemment par M. Philippe de Kerhallet, dans ses *Considérations générales sur l'Océan Pacifique.*

Nous allons donc rechercher de quel point, situé entre le Nord-Ouest et le Sud-Ouest, ont pu partir les premières colonies polynésiennes qui ont été peupler les îles Samoa.

Il faudrait admettre la provenance du Nord-Ouest, si Mariner a été exact quand, en relatant la légende qui donne Bolotou pour lieu d'origine des Tongans et des Samoans, il place cette île, résidence ordinaire des dieux, dans le N.-O. des Tonga.

On sait que, depuis la publication des observations de Mariner par le Dr Martin, la conjecture adoptée par pres-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

que tous les ethnologues est que les premiers émigrants vers les Samoa sont partis d'une île Bolotou. Mais ce que n'ont pas remarqué ou n'ont pas voulu remarquer les ethnologues, c'est que cette île Bolotou était placée, par la légende, autrement que celle qu'ils regardent comme le point de départ en Malaisie.

En effet, Mariner dit formellement que l'île à laquelle la légende donne le nom de Bolotou, légende que d'Urville appelle imaginaire, était située dans le Nord-Ouest de Tongatabou, c'est-à-dire dans un point qui ne pouvait être celui où les ethnologues ont cru la retrouver en Malaisie. En outre, ce point ne pouvait être, à la fois, le même lieu pour les Tunga et les Samoa, puisque ces dernières îles ne sont ni par la même latitude, ni par la même longitude que les îles Tunga: c'est déjà un motif de douter que les émigrants aient pu provenir d'un pareil lieu; et l'on peut en conclure que l'on a, à tort, placé, pour les besoins de la cause, l'île Bolotou dans une autre direction que celle qui lui est assignée par la légende.

Il n'existe, dans le Nord-Ouest des Samoa, en poussant jusqu'au Japon, que les groupes d'îles formés par les Carolines et les Mariannes : il n'est guère probable que l'un de ces groupes ait pu être la « grande île » dont parle la légende. C'est seulement dans le Nord-Ouest de Tungatapu et d'une partie des îles Tunga ou Hapaï, qu'on trouve quelques grandes terres, telles que les Fiji, les Nouvelles-Hébrides, les Salomon ; mais ces terres sont peuplées par une race différente qui n'a pu donner naissance à la race polynésienne des îles Tunga et Samoa.

C'est évidemment la difficulté de trouver, dans le Nord-Ouest des Samoa et des Tunga, le lieu nommé Bolotou par la légende, ainsi que l'impossibilité de placer ce lieu dans l'une des îles à populations mélanésiennes, qui ont fait délaisser par les ethnologues une indication qui contrariait si fort leurs idées préconçues. Ils ont donc cherché ce lieu dans une direction que n'indique pas la légende, mais qu'ils ont été habitués, pour ainsi dire, à considérer comme la direction constamment suivie par les migrations.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Tous, en effet, ont trouvé en Malaisie, dans l'O. 1/4 N.-O. des Samoa et l'O.-N.-O. des Tunga, la grande île Bolotou, source première des Samoans et des Tongans, que Mariner avait, d'après la légende, placée dans le Nord-Ouest.

Parmi les écrivains modernes, c'est le savant américain Horatio Hale qui, le premier, précisa le point de départ des émigrants. S'appuyant surtout sur la linguistique, il crut pouvoir désigner la Bolotou de la légende, et il en fit l'île Bourou des Moluques. Cette île, par rapport aux Tunga et aux Samoa, ne se trouve nullement située dans la direction indiquée par la légende : n'importe. Il n'y a maintenant, pour ainsi dire, plus d'autre opinion dans la science, surtout depuis que M. de Quatrefages est venu lui apporter la sanction de sa haute autorité. De même que le savant américain, le savant français croit que les traditions permettent de désigner cette île « avec une certaine probabilité, » et lui-même s'appuie surtout sur les recherches linguistiques de son devancier.

Ces recherches nous semblent inexactes : nous allons donc, pour le prouver, combattre à la fois l'opinion des deux savants. Nous tâcherons de montrer que les analogies trouvées par M. Hale ne consistent que dans une similitude de son, présentée par des mots n'ayant ni la signification ni l'origine qu'on leur a supposées, et que, par conséquent, Bourou, au point de vue linguistique, n'a pu être le Bolotou de la légende. Puis nous chercherons à établir que cette croyance des Samoans et des Tongans n'était probablement qu'un mythe, emprunté à la race mélanésienne voisine, mais qui n'aide en rien à fixer le point de départ des premiers habitants des deux archipels polynésiens.

Voici le texte de M. de Quatrefages : (1) « Lorsqu'on interroge les habitants des Samoa et des Tonga, ils répondent par des traditions d'où il résulte que leurs ancêtres vinrent, dans l'origine, d'une grande île située encore plus à l'Ouest. Cette indication, à elle seule, nous transporte bien loin des

(1) *Revue des Deux-Mondes*, année 1864, T. XLIX, p. 889.

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

limites de la Polynésie et nous rejette évidemment jusque dans les archipels indiens, car il ne peut être question de chercher des ancêtres aux peuples qui nous occupent chez les nègres, plus immédiatement à côté d'eux dans cette direction.

« Les traditions dont il s'agit permettent de désigner, avec une certaine probabilité, le point des archipels indiens d'où sortirent jadis les émigrants qui, les premiers, posèrent le pied sur le seuil de la Polynésie.

« Les Tonga et les Samoa désignent également cette île par le nom de Bourotou. Or, la dernière syllabe de ce nom *tou*, n'est, paraît-il, d'après M. Hale, qu'une sorte de particule exprimant l'idée sainte. Si bien que Bourotou, pourrait se traduire par Bouro-la-Sainte. S'il en est ainsi, il ne reste plus qu'à chercher une île Bouro dans la Malaisie orientale et là, en effet, nous en trouvons une qui porte un nom à peu près identique : c'est l'île Bourou des géographes, grande terre placée à l'Ouest de Céram et à une centaine de lieues à l'Est des Célèbes. »

Ainsi, d'après cette citation, M. Hale admettait que la première syllabe *Bouro* (1) était le nom de l'une des Moluques et que la seconde, *tou*, n'était qu'un qualificatif, une sorte de particule exprimant l'idée de sainte, divine, sacrée. Il en concluait que Bourotou voulait dire Bouro-la-sainte, la sacrée, comme on dit Tongatapu la Tunga sacrée. Pour nous, cette étymologie est inadmissible, et voici pourquoi.

Bourotou, on l'a vu, était placé, d'après la légende elle-même, dans le Nord-Ouest des Tunga ; par conséquent, le mot Bouro, obtenu en décomposant Bourotou, ne pouvait s'appliquer à l'île Bourou des Moluques, puisque cette île se trouve seulement dans l'O. 1/4 N.-O., ou tout au plus l'O.-N.-O des îles Tunga.

D'un autre côté, le mot *tou* n'est pas un mot malaisien. Il se trouve, il est vrai, dans le Sanskrit, qui aurait pu le faire connaître à la Malaisie ; mais, en réalité, c'est un mot tout-à-fait polynésien, ainsi que fijien. Peut-être même pour-

(1) *Bourou*, dérive de *Bouroung*, oiseau, en Malai. Stavorinus écrit *Boero*, le *œ* hollandais se prononçant *ou*.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tous les arbres chargés des meilleurs fruits et couverts des plus belles fleurs qui, comme toutes choses, animaux, oiseaux, etc., y sont immortels.

« Suivant eux, cette île est si éloignée, qu'il serait dangereux pour leurs pirogues d'essayer de s'y rendre, et même quand ils y arriveraient, ils ne pourraient pas, disent-ils, y aborder, parce que les dieux ne le leur permettraient pas. Ils sont même persuadés qu'ils ne l'apercevraient pas, à moins que ce ne fût par la volonté des dieux. »

Et il ajoute : « Ils conservent cependant une autre tradition qui dit qu'un canot des îles Tonga, en revenant des Viti, il y a bien longtemps, fût entraîné par les vents à Bolotou.

« Ils disent que les insulaires qui montaient ce canot, ignorant où ils se trouvaient, et manquant de provisions, abordèrent dans cette île en la voyant couverte de toutes sortes de fruits. Ils voulurent y cueillir des fruits à pain; mais, à leur étonnement inexprimable, ils ne purent pas plus les toucher que s'ils n'en eussent été que l'ombre. Le tronc des arbres n'arrêtait pas leur marche, et les murs des maisons, qui étaient construites comme celles des Tonga, ne leur opposaient aucune résistance. Les dieux leur commandèrent de partir immédiatement, attendu qu'ils n'avaient pas à leur donner de nourriture qui pût leur convenir ; ils leur promirent un vent favorable et un prompt retour dans leur pays.

« Ils se mirent donc en mer, et leur canot voguant avec une vitesse prodigieuse, ils arrivèrent en deux jours à Hamoa, où ils avaient besoin de relâcher avant de retourner à Tonga. Etant restés deux à trois jours aux Samoa, ils retournèrent dans leur île. Mais peu de jours après qu'ils y furent arrivés, ils moururent tous, non pas par punition d'avoir été à Bolotou, mais par suite naturelle du séjour qu'ils y avaient fait, l'air qu'il avaient respiré dans cette île étant mortel pour les hommes. »

Il est bien évident, dirons-nous, que s'il n'a fallu que deux jours pour arriver de Bolotou aux îles Samoa, cette île Bolotou ne pouvait pas être l'île Bourou des Moluques

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ou toute autre île de la Malaisie : un pareil voyage eût certainement été plus merveilleux que le récit même de la légende. Deux jours auraient, au contraire, parfaitement suffi pour aller des Fiji principales aux îles Samoa, ou même de tout autre point placé vers l'ouest, mais non aussi éloigné que Bourou. Nous qui savons, après l'avoir expérimenté dans plusieurs îles Mélanésiennes, et notamment à Vanikoro, que la plupart de celles qui se trouvent dans cette direction sont excessivement malsaines (1), nous ne pouvons que faire remarquer les dernières lignes de la tradition : elles semblent prouver que ce ne pouvait être qu'une de ces îles, ou seulement la Grande Fiji, qui, par ses criques à palétuviers et sa température humide, n'est pas plus saine, à certaines époques, et sur plusieurs points, que ne le sont les îles Hébrides et Salomon. Mais que ce soit l'une ou l'autre, il est bien certain qu'il est impossible de revenir en deux jours de l'île Bourou aux Samoa : c'est, par conséquent, à tort que l'on s'est appuyé sur cette légende pour soutenir cette provenance.

Bien mieux, on n'a même pas remarqué que cette légende ne donne pas le récit de l'arrivée des premiers émigrants, ainsi qu'on l'a cru, mais qu'elle donne tout simplement le récit du voyage merveilleux, fait involontairement à Bolotou, par une pirogue des Tonga, qui, revenant des Fiji, se trouva entraînée jusque-là, puis en revint. Les premières traditions zélandaises, données à Cook, rapportent des faits semblables : on y voit que des pirogues sont revenues, après avoir été entraînées fort loin, jusqu'à Ulimarao.

Cette légende n'est, en résumé, qu'une tradition des temps fabuleux : tout ce qu'on peut en inférer, puisque l'île abordée par le canot tongan était beaucoup plus grande que les Tonga réunies, c'est que cette assertion s'applique à l'une ou l'autre des grandes îles Fiji, ou même à quelque île des Hébrides ou des Salomon, plutôt qu'à Bourou qui, par toutes les raisons que nous avons données, ne peut pas être

(1) Nous avons vu les Tikopiens refuser, pour ce seul motif, de nous accompagner à Vanikoro.

regardée comme ayant envoyé les premières colonies qui sont arrivés aux Samoa. Il ne s'agissait probablement pas de la Nouvelle-Calédonie, qui gît directement dans l'Ouest des Tunga, et qui possède l'arbre à pain parmi ses plantes alimentaires ; car en partant de l'île, que la légende appelle Bolotou, le canot, pour arriver aux Samoa, aurait eu à traverser les Fiji, et s'y serait sans doute arrêté de préférence. D'un autre côté, il est à peu près certain qu'il ne pouvait s'agir de la Nouvelle-Hollande, puisque cette terre n'a pas les fruits qu'indique la tradition, et qu'elle est encore plus éloignée. A plus forte raison, il s'agissait encore moins de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Irlande et de la Nouvelle-Bretagne, qui gisent bien, comme le faisait le Bolotou de la légende, dans le Nord-Ouest des Tunga, mais à une telle distance qu'il est impossible d'admettre que le trajet ait pu en être fait en deux jours.

En somme, comme dans le Nord-Ouest direct, et justement à une distance qui peut être franchie en deux jours, il n'y a que la grande Fiji, nous pensons que la légende a probablement voulu parler de cette île plutôt que de toute autre.

Sans doute, ainsi qu'on s'accorde à le dire, on ne peut pas chercher les ancêtres des Samoans et des Tongans dans les îles à populations mélanésiennes, autrement dit dans les Fiji ; mais ici il ne s'agit pas d'origine : il s'agit tout simplement d'un voyage fait à Bolotou. Or, quand on remarque que cette croyance en une pareille île est absolument la même dans les trois archipels ; quand on remarque que le nom est tout fijien, et que la tradition semble avoir pris naissance dans les Fiji ; il nous semble qu'il est bien permis de supposer, sans trop conjecturer, que la légende n'a voulu parler que des îles Fiji. Celles-ci, en effet, sont placées dans le Nord-Ouest de Tongatabou, et exactement à une distance qui ne demande que deux jours pour aller d'un point à l'autre, que l'on parte de Vanua ou de Viti-Levu.

On a vu que Viti-Levu n'a pas moins de 90 milles de l'Est à l'Ouest, sur 54 du Nord au Sud, avec 50,000 habitants, et que Vanua a 115 milles de l'E.-N.-E à l'O.-S.-O, sur 25 milles de largeur, avec une population de 31,000 habitants. Pourquoi

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

donc ne serait-ce pas vers l'une de ces îles, et plus probablement à Na Viti Levu, que les Tongans, à une époque fort reculée, remontant au début de leurs rapports avec les Fijiens, auraient été entraînés, comme nous avons vu qu'ils l'ont été, à diverses époques, et qu'ils l'étaient encore il y a peu d'années ? Plus tard, avec le temps, et le merveilleux aidant, ils auront fini par voir des dieux dans les habitants du pays, qui leur ont refusé de la nourriture et leur ont ordonné de s'éloigner. Si donc ils sont arrivés en deux jours aux îles Samoa, c'est, nous le répéterons, parce qu'ils étaient partis d'une île qui ne pouvait pas être plus éloignée que ne l'est Viti-Levu, et parce que les vents qui les avaient poussés étaient presque certainement des vents venant de la partie de l'Ouest et soufflant probablement du Nord-Ouest.

Une autre preuve encore vient d'ailleurs appuyer cette supposition. Nous savons, en effet, que la croyance en un lieu appelé Balotu, résidence des dieux, et où se rendent les âmes des morts, a été plus particulière aux îles Fiji. Nous avons vu que les Fijiens appellent également ce lieu Burotu et qu'ils le prononcent Mburotu. Or, puisque, aux îles Tonga et Samoa, le *r* se change en *l*, comme cela, du reste, a lieu aussi aux Sandwich, puisque les Polynésiens remplacent d'ordinaire le *b* par le p (1), il est évident que le Burotu des Fijiens est le même mot que les Tongans rendent par Balotu, les Samoans par Pulotu, et non Bo-lotou, ainsi que Mariner avait cru l'entendre et qu'il a estropié, comme tous ceux qu'il a fait connaître. Nous voilà bien loin, on le voit, du Bourou de la Malaisie.

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit, dans le chapitre précédent, sur la croyance commune des trois groupes en un Balotu, ni sur les raisons qui ont conduit les Tongans, et peut-être les Samoans, à employer peu à peu ce mot dans le sens de patrie, tandis que, dans tous les archipels polynésiens, la patrie première se nomme Havaiki. Mais nous répéterons encore que les habitants des Samoa

(1) Nous avons vu plus haut que les Tongans ont, par exception conservé le *b* dans le mot *balotu*.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

n'ont pu venir d'un Bulotu placé dans le Nord-Ouest, puisqu'il n'existe pas, dans cette direction, de grandes îles capables de fournir des populations polynésiennes. Par conséquent, c'est ailleurs qu'il faut chercher leur lieu d'origine.

Non seulement, en effet, les Samoans ne peuvent être venus de ce côté, ainsi que Forster était porté à le croire, mais ce sont eux, au contraire, qui ont dû fournir les populations polynésiennes que l'on rencontre quand on se dirige vers le Nord-Ouest. Nous avons suffisamment traité cette question, quand nous avons étudié le peuplement des îles Carolines et Mariannes ; il est donc inutile d'y revenir.

Nous allons maintenant examiner si les Samoans ne proviendraient pas de l'Ouest.

Et d'abord, répétons que par Ouest, autant pour simplifier l'exposé que pour répondre aux exigences géographiques, nous entendons les trois directions O.-N.-O., O. 1/4 N.-O. et Ouest direct.

Or, presque tous les ethnologues, en s'appuyant sur une légende qui, ainsi qu'on vient de le voir, indique une direction différente, soutiennent que les Samoans sont venus de l'une de ces directions, en partant de Bourou ou de toute autre île Malaisienne. Il est certain que, depuis Hale surtout, il n'y a guère d'autre opinion, et qu'on s'accorde généralement à faire venir les Polynésiens de la Malaisie, qui est dans l'Ouest des Samoa et des Tunga, en suivant une route directe ou indirecte.

Thompson soutient que la route directe passait par le détroit de Torrès : de la sorte, en effet, il eût été facile d'éviter tous les obstacles, puisqu'on n'aurait pas eu besoin de traverser les Hébrides et les Fiji. Hale, de son côté, pense que cette route directe passait par le Nord de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Bretagne, de la Nouvelle-Irlande, et des îles Salomon. De là, avec moins de difficultés encore, les émigrants seraient arrivés aux îles Samoa. Cette hypothèse est celle qui est à peu près généralement admise.

La route indirecte aurait passé d'abord des îles asiatiques en Amérique ; de là aux Sandwich, et même à l'île de

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Pâques, pour se répandre ensuite, avec les vents alisés, dans toutes les autres îles Polynésiennes. C'est particulièrement ce que croyait Ellis. Cette dernière opinion étant toute conjecturale, nous ne nous y arrêterons pas.

Quand nous nous sommes occupé de l'origine asiatique des Polynésiens, nous avons montré qu'il était impossible que les migrations eussent pu partir des îles Malaisiennes. Nous pourrions donc nous borner ici à renvoyer aux raisons que nous avons données à cette occasion, ainsi qu'à celles que nous venons de présenter, dans les pages précédentes, contre le peuplement des îles Samoa par une provenance du Nord-Ouest. Cela seul suffirait, croyons-nous, pour qu'on fût convaincu que ces îles n'ont pu recevoir leurs premiers habitants de l'une des trois directions que nous comprenons sous le nom d'Ouest.

Comme cette opinion est générale, comme c'est celle qui a été soutenue par Hale, nous ne pouvons guère nous dispenser de peser au moins, à notre tour, les témoignages sur lesquels s'est appuyé le savant américain, témoignages qui ne sont d'ailleurs, comme les précédents, que ceux fournis par Mariner.

Hale, avons-nous dit, a placé la route directe par les îles Salomon : sans tenir compte de l'assertion positive de Mariner : que Bulotu était dans le N.-O. D'après la légende, il croyait avoir retrouvé ce Bulotu dans l'île Bourou des Moluques, qui gît seulement dans l'O. 1/4 N.-O. des Samoa. Prenant là les émigrants, il les fait passer d'abord au Nord de la Nouvelle-Guinée, en une seule colonne ; puis une fois les îles Salomon doublées, par le Nord aussi, il suppose que cette première colonne se partage en deux colonnes secondaires, qui vont peupler directement : l'une les îles Samoa, où elle se divise pour envoyer une colonie aux Tonga ; l'autre les îles Tonga encore, mais après s'être arrêtée aux Fiji pendant un temps plus ou moins long. C'est du moins ce qui résulte du texte des traducteurs du compagnon de Wilkes, et particulièrement du travail de M. de Quatrefages, publié en 1864, dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Aussi allons-nous, de préférence, emprunter encore ici, à l'illustre professeur français, une citation qui a le double avantage de faire si bien connaitre son opinion, en même temps que celle qui a généralement cours dans la science.

Après avoir expliqué l'origine du mot Bolotou, dont nous nous sommes occupé si longuement, M. de Quatrefages dit (1) : « Or, nous voyons l'émigration se scinder dès le début, soit que le même flot d'émigrants se soit partagé en deux courants après avoir dépassé les îles Salomon, soit que deux colonies contemporaines, ou se suivant de très près, se soient portées dans deux directions différentes au delà de ces îles. L'une est allée directement à l'archipel des Navigateurs ou Samoa et s'est étendue jusque dans celui de Tonga ; l'autre a gagné les îles Fiji ou Viti. Là, elle a trouvé le sol en partie occupé déjà par des populations nègres. Les deux races ont assez longtemps vécu côte à côte l'une de l'autre ; mais à un certain moment la guerre des couleurs a éclaté. Les blancs ont été vaincus et chassés. Or, soit que pendant leur séjour, ils se soient alliés aux noirs, soit qu'après leur défaite, ils aient laissé aux mains de leurs adversaires un assez grand nombre d'individus, et surtout des femmes, toujours est-il que la race nègre des Fiji a été profondément modifiée par des croisements dont on reconnait encore aujourd'hui les traces irrécusables (2). En même temps ils emportaient avec eux, dans leur langage, dans leurs mœurs, un certain nombre de traits spéciaux emprun-

(1) *Revue des Deux-Mondes* (1864), t. XLIX, p. 839.

(2) Dans son ouvrage sur les *Polynésiens et leurs migrations*, publié deux ans plus tard, M. de Quatrefages ajoute, après ce mot « irrécusable » : « Ces insulaires sont manifestement des métis de Nègres et de Polynésiens : sous le rapport du teint et de la chevelure, des caractères intellectuels et moraux, ils se rattachent à la fois aux deux races. C'est un point sur lequel s'accordent tous les voyageurs. Les Fijiens sont entre autres de hardis et habiles navigateurs, contrairement à tous les autres habitants de la Mélanésie. Enfin Hale a reconnu que la langue présentait des caractères en harmonie avec tout le reste ; un cinquième des mots en est décidément polynésien. »

Nous avons assez dit précédemment que les métis n'occupent

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tés à leurs vainqueurs, et qui, de nos jours encore, distinguent leurs descendants de toutes les autres tribus polynésiennes.

« Les Malaisiens, chassés des Viti, durent naturellement gagner l'archipel des Tonga, le plus voisin, et dont sans doute ils avaient déjà eu connaissance. Là ils trouvèrent la place prise par les colons venus des Samoa. Ces deux peuples de même race durent en venir aux mains, et, cette fois, la victoire se déclara en faveur des fugitifs. Ils surent en user comme l'ont fait en Europe les conquérants du moyen-âge : au lieu d'expulser ou d'exterminer les vaincus, ils les forcèrent d'exploiter à leur profit le sol conquis et les attachèrent à la glèbe. Ainsi s'explique l'existence, aux îles Tonga, du servage proprement dit, institution qui n'existe nulle part ailleurs dans la Polynésie ; ainsi se trouvèrent constituées, à l'extrémité occidentale de la mer du Sud, deux colonies, quelque peu différentes l'une de l'autre, à certains égards, quoique composées toutes deux d'éléments malaisiens (1) plus ou moins purs. Ce sont elles qui ont peuplé la Polynésie ; mais le rôle qu'elles ont joué a été fort inégal. Samoa, l'Hawaïki des Maoris, l'Havaii des Tahitiens, a fourni la presque totalité des émigrations. C'est à elle que se rattache, directement ou indirectement, l'immense majorité des populations insulaires et à ce titre, elle mérite vraiment la qualification que lui attribuait Tupaia. »

Certes, nul récit ne peut être plus clair, plus positif ; il semble vraiment, en le lisant, qu'on assiste à la marche des

que quelques-unes des Fiji et ne sont pas la population foncière de ces îles. Il est donc inutile de répéter que le mélange, qu'on a cru si général, se borne aux îles qui avoisinent le plus les Tunga, et que les populations des îles les plus occidentales ont conservé le type mélanésien pur.

(1) Par Malaisiens, M. de Quatrefages n'entend pas les Malais proprement dits, mais une des populations qui, tout en tenant de ces derniers, se rapprochent plus qu'eux du type blanc ; et il semble dire que ces populations avaient eu Timor pour origine

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

émigrants, depuis les îles Salomon, et l'on peut dire que si ce n'est pas un roman, il en a du moins tout le charme. Si un pareil récit était exact, il est évident que les Samoans auraient pu provenir de la Malaisie ; car, on l'a vu, les populations appelées malaisiennes, c'est-à-dire les Battaks, Dayaks, etc., ressemblent aux Polynésiens par beaucoup de mots de leur langage, qui est aujourd'hui foncièrement malai, et par les caractères physiques, là où elles sont restées pures ; mais on a déjà vu aussi que ces mêmes populations, d'après Crawfurd, Moërenhoüt et autres, proviennent elles-mêmes plutôt de la Polynésie.

Où sont d'ailleurs les témoignages qui pourraient aider à admettre que les Samoans proviennent de la Malaisie ? Il n'en existe aucun dans les traditions de toutes les îles polynésiennes ; aucun vestige important n'en a été rencontré dans les îles mélanésiennes. Dès lors, où M. Hale a-t-il pu trouver les matériaux de son récit ? Qui a pu lui apprendre que les Fiji particulièrement n'étaient qu'en partie occupées à l'arrivée des Malaisiens ? Que ces mêmes Malaisiens blancs, chassés des Fiji, sont allés battre et soumettre à la glèbe la colonie des Samoa qui, la première, s'était fixée dans les îles Tunga ?

Pas un des voyageurs qui l'ont précédé en Océanie, même parmi ceux qui y ont séjourné longtemps, n'en a parlé ; aucun des missionnaires anglais, qui ont si bien étudié les Fiji, n'a vu rien de pareil, rien rencontré non plus dans les traditions de ces îles, qui pût le lui faire croire. Tous, au contraire, et particulièrement Th. Williams, ont vu, dans les traditions, que les Fiji sont restées longtemps sans relation avec les archipels voisins, et que leurs habitants semblent croire que leurs ancêtres étaient autochthones. Ils reconnaissent, il est vrai, que leurs voisins les Tongans et les Samoans ont été fréquemment entraînés chez eux, mais cela ne dit pas du tout que les premiers arrivants blancs, pour nous servir de l'expression employée, venaient de la Malaisie. Bien mieux, le fait d'entraînement rapporté, prouve que ce ne pouvait être d'un lieu de provenance si éloigné.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Enfin, les traditions des Tunga et des Samoa elles-mêmes, ne font aucune allusion au fait capital de la venue de la Malaisie, bien qu'elles aient conservé le souvenir de faits beaucoup moins importants. Tout ce qu'elles disent à ce sujet se rapporte seulement à l'entraînement de quelques canots et aux rapports des ancêtres Samoans et Tongans avec les îles Fiji. Celles des Samoa signalent particulièrement les attaques de ces îles, par les Tongans et les Fijiens.

Plus loin, on verra que l'argument tiré du servage aux îles Tunga, dans le but d'appuyer cette hypothèse, est à peu près sans valeur, puisque, contrairement à ce qui est avancé, le servage a existé dans tous les archipels de la Polynésie, notamment à la Nouvelle-Zélande et dans les îles de la Société.

Comme on voit, tout cela ne témoigne guère en faveur de l'origine malaisienne des Samoans, et de leur venue de l'Ouest. Si M. de Quatrefages a cru pouvoir dire, en commentant l'assertion de M. Hale, que « deux colonies quelque peu différentes, quoique composées toutes deux d'éléments malaisiens plus ou moins purs, se sont trouvées ainsi constituées à l'extrémité occidentale de la mer du Sud, » nous craignons bien que cela ne soit encore ici uniquement pour les besoins de la cause : bientôt nous essaierons de le démontrer.

En attendant, nous regardons comme impossible le peuplement des îles Samoa par des émigrants venus par cette voie. Quant à l'assertion de M. de Quatrefages, que les îles Samoa ont fourni la presque totalité des migrations secondaires, nous pourrions demander sur quels témoignages elle s'appuie. Sur celui de Tupaïa, d'après lequel Savaii était la mère des autres îles ? Mais nous montrerons bientôt que Tupaïa n'a voulu et n'a pu parler que des îles qu'il connaissait plus à l'Est que les Samoa, et non de celles plus occidentales, telles que la Nouvelle-Zélande. Nous montrerons aussi que Samoa n'est pas plus l'Hawahiki des Maori qu'elle n'est l'Havaï des Tahitiens.

On va voir également que la tradition sur laquelle s'ap-

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

puie M. de Quatrefages, pour soutenir le départ des « blancs » des îles Fiji, chassés par la population mélanésienne, montre d'une manière certaine qu'elle ne s'applique qu'à un départ des îles Tunga.

A notre avis, il n'y a donc qu'une conclusion non douteuse à tirer du récit précédent : c'est que les Fiji étaient habitées lors des premières visites des Polynésiens dans ces îles ; mais cela ne dit pas du tout que les Polynésiens n'auraient pas pu être depuis longtemps fixés dans les leurs, et surtout, cela ne dit pas qu'ils fussent venus de la Malaisie.

Nous relèverons, en passant, les expressions « de nègres » et de « blancs » qui reviennent plusieurs fois dans le récit précédent : les Fijiens ne sont pas des nègres, dans l'acception ordinaire de ce mot ; ils ne sont pas semblables à des Africains, et les Polynésiens ne sont pas des blancs non plus. Ces mots étant opposés, n'ont été évidemment employés que pour indiquer la différence des couleurs ; mais cette manière de parler n'en est pas moins capable d'induire les ethnologues en erreur.

Sans nous arrêter à rechercher pourquoi les « blancs », chassés par les « nègres » fijiens, auraient « surtout laissé des femmes, » qui, suivant M. de Quatrefages, expliquent le métissage des Fijiens, nous nous bornerons à répéter que ces métis, qui n'existent que dans quatre ou cinq îles, ressemblent plus aux Fijiens qu'aux Tongans, et que cela tient à ce qu'ils ont presque tous des mères fijiennes : les femmes polynésiennes n'aiment pas généralement s'allier aux Fijiens et elles ne le font que par exception.

Nous pourrions aussi demander à M. de Quatrefages dans quelle île polynésienne les « blancs » chassés des Fiji auraient « emporté avec eux, dans leur langage, dans leur mœurs, un certain nombre de traits spéciaux, empruntés à leurs vainqueurs, traits qui, de nos jours encore, distinguent leurs descendants de toutes les autres tribus polynésiennes. » C'est aux Tunga surtout qu'on devrait trouver ces traits : or, après avoir vu les habitants de Tongatabou, ainsi que tous les autres Polynésiens, nous pouvons attester qu'ils

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

n'existaient pas en 1827 dans cette île. D'Urville, avec lequel nous nous trouvions, signale même, comme un fait digne de remarque, qu'aux îles Tunga, la race polynésienne semble offrir moins de mélange avec la race noire océanienne ou mélanésienne, qu'à Tahiti ou à la Nouvelle-Zélande (1).

Les Tongans ressemblent complètement à tous les autres Polynésiens, et si l'on trouve des mots fijiens parmi les leurs, ils se bornent à un petit nombre : car tous ceux cités par Mariner sont inexacts, c'est-à-dire ou mal entendus, ou mal orthographiés (2).

Enfin le récit de M. de Quatrefages passe sous silence ce qu'il y aurait eu de plus important à connaître, c'est-à-dire la marche depuis le point de départ, depuis Bourou jusqu'aux îles Salomon. On conviendra qu'il est difficile de comprendre qu'on ait commencé par faire longtemps route au Nord, pour revenir au Sud, au lieu de prendre d'emblée la route directe par le détroit de Torrès.

Si ce n'est d'aucune des directions précédentes, ni du N.-O., ni de l'O.-N.-O, ni de l'O., serait-ce donc de l'O.-S.-O,-autrement dit de l'Australie ? Pas davantage, et même encore moins, puisque l'Australie possède une population qui ne peut avoir donné naissance à la belle race polynésienne.

On a pu le supposer tant qu'on a ignoré les différences typiques des Australiens et des Polynésiens, et cette opinion était d'autant plus séduisante, que la Nouvelle-Hollande est un véritable continent, peu éloigné des terres polynésiennes. Aujourd'hui il n'est plus permis de le faire. Cook, Crozet et d'Urville, sont les navigateurs qui ont le plus donné lieu à cette conjecture par leurs assertions sans fondement. En effet, le premier a dit que, quelques années avant son arrivée à Tahiti, cette île avait encore des habitants plus noirs que le reste de la population et vivant à

(1) « Ce fait, ajoute-t-il, est d'autant plus remarquable, que les îles Tonga sont immédiatement suivies, à l'Ouest, par les îles Viti, qui sont demeurées au pouvoir de la race noire. » (V. p. 225. Tome IVe, Ire partie.)

(2) V. Dict. corrigé par nous, 2e vol. de l'édition anglaise. London, 1817. Lettre J, entre autres.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

l'écart, dans l'intérieur ; or nous avons montré que ce récit avait été mal compris et que ces hommes n'étaient pas d'une autre race, mais seulement des sauvages, relativement aux autres Polynésiens.

Crozet prétend avoir vu trois espèces d'hommes à la Nouvelle-Zélande : ce n'était qu'une erreur d'observation, comme nous le ferons voir bientôt ; ce qu'il avance lui-même suffit à le prouver, puisqu'il dit que ces trois espèces d'hommes sont beaux, bien faits, qu'ils ont tous de grands yeux et le nez aquilin. Aurait-il donné une semblable description, s'il avait eu sous les yeux des descendants des nègres de l'Australie, transplantés, comme il le suppose, à la Nouvelle-Zélande ?

D'Urville, enfin, n'a fait qu'appuyer cette dernière opinion, mais en la mitigeant, car il ne reconnaissait que deux espèces au lieu des trois de Crozet : lui aussi n'a pas moins contribué par son autorité à induire presque tous les ethnologues en erreur, malgré les assertions contraires de Moërenhoüt et de quelques autres écrivains.

On s'accorde, du reste, aujourd'hui, à considérer les Australiens comme n'ayant pu aider au peuplement des îles Polynésiennes, car ils ne sont nullement navigateurs.

Si les Samoans n'ont pu venir ni de l'Est, ni de l'Ouest, ni du N.-O ou de l'O.-N-O, ni de l'O.-S.-O. ils n'ont donc pu, afin de ne pas sortir des limites du couchant, où toutes les traditions s'accordent à placer leur point de départ, venir tout simplement que du Sud-Ouest, c'est-à-dire des îles Tunga.

C'est, en effet, dans le Sud-Ouest des îles Samoa que se trouvent les îles Tunga, et c'est de ces dernières îles que, contrairement à ce que l'on a cru jusqu'à ce jour, les Samoa ont reçu leurs premiers habitants. Il est facile de le prouver.

Il est surprenant que l'on ne se soit pas aperçu plutôt de cette provenance : cela tient, sans doute, à ce que les ethnologues, non moins moutonniers que les anciens navigateurs, se sont bornés à accepter une opinion toute faite, qui cadrait

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

si bien avec leur croyance préconçue en une origine malaisienne ou asiatique des Polynésiens.

On vient de le voir, il n'y a dans la science d'autre opinion que celle-là ; pour tous, les Tunga ont été peuplées par des colonies venant, en second lieu, des îles Samoa et des îles Fiji, ou même directement, comme le veut M. de Quatrefages, de la contrée d'origine première, qui est généralement placée, quel que soit le nom qu'on lui donne, dans les îles Malaisiennes. Nous répétons qu'il n'y a qu'une seule opinion, parce que si, plus récemment, M. Pritchard a cru trouver, dans une tradition, la preuve que les habitants des Tunga sont arrivés dans leurs îles en venant de l'Est, ce témoignage n'a pas l'importance qu'on pourrait être disposé à lui accorder, ainsi que nous le montrerons un peu plus loin.

Il n'y a donc qu'une seule croyance parmi les ethnologues, c'est que non-seulement les émigrants sont partis des îles Malaisiennes, mais que, de plus, ils ne sont arrivés aux Tunga, qu'après une étape dans les Samoa et les Fiji. En effet, puisqu'on supposait qu'ils avaient commencé par s'arrêter à Savaii et aux Fiji, il était tout naturel qu'on ne les fit arriver que consécutivement aux Tunga, de même, comme on le verra, qu'il était aussi naturel qu'inexact d'attribuer le peuplement de l'île du Milieu à l'île Nord de la Nouvelle-Zélande. Pourtant, en se basant surtout, pour soutenir cette opinion, sur la ressemblance des caractères physiques et du langage des deux archipels polynésiens, il eût été tout aussi naturel et tout aussi logique de supposer que c'étaient les Samoans qui provenaient des îles Tunga, plutôt que les Tongans des îles Samoa. Si on n'y a jamais songé, c'est que l'on s'est borné, en la paraphrasant tout au plus, à accepter l'hypothèse toute faite de Hale. Nous avons déjà dit que cette hypothèse, de même que l'origine malaise des Polynésiens, ne repose sur aucune base solide ; elle n'est que la suite d'une erreur anthropologique. Quant à l'hypothèse du peuplement des Tunga par les Samoa, elle a contre elle une tradition qui dit que les îles Samoa ont été peuplées par les îles Tunga.

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

C'est cette croyance, devenue générale depuis le savant américain, qui, seule, a empêché, jusqu'à ce jour, de donner une explication vraie du peuplement des Samoa. Dès qu'on voulait absolument que les Polynésiens fussent venus de la Malaisie, qu'ils fussent en un mot des Malaisiens, il était impossible qu'on expliquât le peuplement des Tunga autrement qu'on ne l'a fait.

Au surplus, la tradition, qui indique nettement le peuplement d'Upolu, l'une des Samoa, par les Tunga, n'est pas seule favorable à l'arrivée des premiers habitants des Samoa du Sud-Ouest, autrement dit des Tunga : cette provenance est encore mieux démontrée par la position des îles Tunga.

Les Tunga, en effet, sont à la fois et plus Sud et plus Ouest que les Samoa , c'est-à-dire qu'elles sont mieux placées que ces dernières, pour recevoir sans difficulté des émigrants d'une grande partie de l'Occident, d'où, on le sait, tous les Polynésiens s'accordent à faire venir leurs ancêtres. Aucun obstacle n'existe, pour ainsi dire, sur la route : on n'a qu'à jeter les yeux sur la carte pour s'en convaincre. En outre, si l'on consulte les traditions des Tunga, on voit qu'elles placent le lieu d'origine de leurs habitants dans un point, qui n'est pas du tout dans la direction des Samoa : bien qu'elles soient plus Ouest que ces dernières, elles le disent placé encore plus à l'Ouest qu'elles-mêmes.

D'un autre côté, ainsi que nous l'avons déjà dit, aucune des traditions des Samoa ne parle de l'envoi que ces îles auraient fait aux îles Tunga ; toutes, au contraire, montrent qu'à une époque éloignée, les Tongans allaient fréquemment guerroyer contre les Samoans, et que ces guerres ne semblent avoir cessé, momentanément du moins, qu'après le mariage des enfants des chefs d'Upolu et de Tongatabou. Nous avons rapporté une de ces traditions, d'après laquelle les Fijiens faisaient de même, et étaient peut-être plus redoutés encore que les Tongans ; enfin, on sait qu'on trouve encore, dans l'intérieur d'Upolu, des restes de fortifications, qui paraissent avoir été élevées pour résister aux attaques de ces derniers.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

La tradition la plus importante pour la thèse que nous soutenons, est celle qui dit nettement que l'île Upolu a été colonisée par les Tongans. Cette tradition, si favorable à une provenance tongane des Samoans, est rapportée par Pritchard, et, en raison de son importance, nous croyons devoir la donner *in-extenso*.

« L'île Upolu, dit-il, (1) est divisée en trois grands districts : L'un de ces districts occupe l'extrémité orientale de l'île et est appelé Atua ; un second occupe le milieu de l'île et porte le nom de Le Tua Masaga, ou Masanga ; enfin, le troisième occupe l'extrémité Ouest et est appelé Aana. »

« L'une des plus anciennes traditions des Samoa, ajoute-t-il plus loin (2), rapporte les aventures de deux sœurs, Ana et Tua, et de leur frère Sagana ou Sangana, qui firent voile de Tonga pour les Samoa, et allèrent atterrir à l'extrémité Ouest (3) d'Upolu, l'île australe du groupe. Aujourd'hui encore, c'est par ces trois noms que les districts politiques d'Upolu sont désignés.

« Ana, la sœur aînée, s'arrêta à l'extrémité Ouest, qui est toujours appelée Aana, et elle lui donna la massue et la lance pour emblèmes.

« Tua, la plus jeune sœur, alla jusqu'à l'extrémité Est et s'y fixa ; le district porte toujours son nom, A-tua, et il possède pour emblème l'*Oso* ou pieu à planter, qu'elle lui avait assigné.

« Enfin le frère s'établit dans le district intermédiaire, qui porte toujours son nom, Sagana (4) ; il a pour marque distinctive le *fue* (5) ou émouchoir de l'orateur, qu'il lui avait donné.

(1) *Reminiscences*, p. 71.

(2) *Ibid.*, p. 390.

(3) Cet atterrissement était tout naturel, puisqu'ils venaient d'un point encore plus occidental.

(4) Ce mot *sagana* ou *sangana* n'est bien probablement que le mot maori *hangana*. Il semble, du reste, y avoir une erreur dans le texte, puisque plus haut ce district a été nommé *Le Tua Masaga* ou *Masanga*.

(5) Le *fue* était le signe distinctif d'une famille princière ; il consistait en une baguette artistement ornementée, surmontée de

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

« Réunis, disent les indigènes, (1) ces trois emblêmes sont pleins de force : la massue et la lance protègent le plantoir ou bâton à planter, et le plantoir nourrit la massue et la lance. Séparés, au contraire, ils sont faibles et impuissants : le plantoir est brisé, parce que la massue et la lance ne sont pas là pour le protéger ; la massue et la lance sont affamées et affaiblies, parce que le plantoir n'est pas là pour les nourrir. »

Cette tradition fait mieux que montrer l'ancienneté des rapports établis entre les Samoa et les Tunga : elle prouve surtout, à notre avis, que ce sont les Tongans qui ont été peupler l'île Upolu ; elle prouve, par conséquent, le contraire de ce qu'on a cru jusqu'à présent, c'est-à-dire que les Tunga, au lieu d'avoir été peuplées par les Samoa, ont peuplé au moins une des principales îles des Samoa, si, ce qui pour nous est fort probable, elles ne les ont pas peuplé toutes.

Nous pourrions encore invoquer, à l'appui de cette assertion, un autre fait, cité également par Pritchard, (2) c'est qu'un chef Samoan, nommé Pulepule, descendait d'ancêtres Tongans qui, quelques générations avant, étaient venus se fixer dans les Samoa. Ce chef avait encore les caractères du mélange Tunga-Fiji.

Le vice-amiral Jurien de la Gravière cite un chant Tongan, qui vient également corroborer la thèse que nous soutenons (3):

« Taïti était la Lesbos et non la Sparte de l'Océanie : elle avait plus de chants d'amour que de chants de guerre. Les îles Sandwich, les îles Viti, préféraient l'épopée à l'idylle

touffes de plumes, et manœuvrée par des esclaves qui chassaien ainsi les mouches. La conclusion morale qui découle de cette légende, c'est que les deux sœurs étaient chargées de défendre et de nourrir leur frère.

(1) *Ibid*, p. 68.

(2) *Ibid*, p. 370.

(3) *Voyage de la corvette la Bayonnaise dans les mers de Chine.* Paris, 1872, t. II, p. 354.

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Les îles Tonga redisaient, sur un mode attendri, les plaintes maternelles de leur reine Fiti-Mau-Pologa, dont le fils fut emporté par les vents, loin de son île natale. Sa pirogue, longtemps errante sur les flots inconnus, aborda enfin aux rivages de Samoa.

« Un songe avait rassuré la reine, mais n'avait pas consolé sa douleur. Chaque matin, elle venait s'asseoir sur la plage, et, les yeux tournés vers le Nord, elle donnait un libre cours à son affliction.

« Regardez, disait-elle : le nuage du matin se lève. — Où repose ce nuage vermeil ? — Est-ce sur la baie d'Onenta ? Cette baie où est à présent mon fils ? — Mon fils chéri est loin de ma maison ! — Que mes larmes soient un océan ! — Mon fils est allé jusqu'à Samoa. — On dit qu'il joue aux boules sur le bord de la mer. — C'était un enfant qui gagnait tous les cœurs ; il était comme le Tiare (1), — dont le parfum, apporté par les vents, — réjouit au loin le voyageur qui passe. »

Enfin, si l'on remarque que, de tout temps, les habitants des Samoa ont tenu, comme ils tiennent encore aujourd'hui, les habitants des Tunga en grande considération, considération qui, chez les peuples à demi-sauvages, ne s'accorde guère qu'aux ancêtres ou à ceux qui ont été les plus forts et les ont tenu en sujétion pendant plus ou moins longtemps ; si l'on remarque que les migrations n'ont dû s'opérer, d'une manière générale, que suivant une route qui s'éloignait du couchant et avec des vents qui, ainsi que nous le démontrerons bientôt, poussaient vers l'Orient ; si enfin, on remarque que les Tongans sont des navigateurs hardis et entreprenants, qu'ils sont allés de tous côtés faire des visites ou établir des colonies, tout cela, certes, est bien suffisant pour faire supposer que ce sont plutôt les Samoa qui ont reçu des colonies des îles Tunga, que les Tunga des îles Samoa.

Les Tongans, du reste, tiennent également les Samoans

(1) Le *Tiare* est le *Gardenia florida*, que les Polynésiens placent dans leurs cheveux, à cause de son odeur suave.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

en grande estime : c'est aux Samoa que les princes et les fils de famille allaient séjourner plusieurs années, pour compléter leur éducation. Il semble que, pour eux, ces îles étaient ce qu'étaient, pour les Romains, la Grèce antique et surtout Athènes : car ils y recherchaient principalement le beau langage et les belles manières.

On s'accorde généralement à reconnaître aujourd'hui que la marche des migrations s'est faite du Couchant vers le Levant. C'est déjà une présomption pour que les îles Samoa aient été peuplées de la même manière, c'est-à-dire pour qu'elles aient reçu leurs premiers habitants d'îles plus occidentales qu'elles-mêmes. Or, on vient de le voir, c'est ce que dit formellement la tradition qui fait peupler l'île Upolu par le frère et les deux sœurs, et nous sommes convaincu que les autres îles Samoa n'ont pas été peuplées différemment.

On verra bientôt que les migrations vers l'Ile Nord de la Nouvelle-Zélande ne se sont pas faites autrement non plus, malgré tout ce qu'on a dit de leur départ des îles Samoa.

En résumé, nous croyons pouvoir conclure, de tout ce qui précède, qu'au lieu d'être les ancêtres des Tongans, comme on le dit généralement, les insulaires des Samoa sont plutôt leurs descendants ; en un mot, que les îles Samoa ont été peuplées par les îles Tunga.

Mais une pareille hypothèse ne fait que reculer la difficulté sans la résoudre. Nous allons donc, dans les pages suivantes, essayer d'indiquer d'où provenaient les premiers émigrants qui se sont établis dans l'archipel des îles Tunga.

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

II.

PEUPLEMENT DES ILES TUNGA.

—

Examen des deux hypothèses opposées : provenance orientale ; provenance occidentale. — La première hypothèse n'est pas admissible. — Les îles Fiji auraient été un obstacle presque insurmontable à une provenance occidentale de la Malaisie. — Réfutation de l'opinion de M. de Quatrefages. — Examen critique des traditions recueillies par Marsden et Pritchard. — Ces traditions ne justifient en rien les conclusions qu'en ont tiré les ethnologues modernes. — La provenance malaisienne des Polynésiens n'est pas admissible. — Les émigrants polynésiens sont venus du Sud-Ouest. — C'est par la Nouvelle-Zélande qu'ont été peuplées les îles Tunga, puis, successivement, les autres îles polynésiennes.

Nous devrions, pour rechercher l'origine des premiers habitants des îles Tunga, suivre la même marche que pour l'étude du peuplement des îles Samoa, c'est-à-dire passer en revue chacune des directions indiquées précédemment ; mais comme les arguments dont nous nous sommes servi contre le peuplement des Samoa par l'Est, par l'Ouest ou par toute autre direction, s'appliquent aussi bien au peuplement des Tunga, nous croyons devoir nous borner à compléter ici les objections que nous avons faites, et à examiner, à notre tour, les quelques légendes dont nous n'avons point encore parlé, et sur lesquelles, cependant, on s'est appuyé pour soutenir que les îles Tunga ont été peuplées directement, soit par l'Est, soit par l'Ouest, autrement dit par la Malaisie.

Il suffirait, sans doute, pour montrer l'impossibilité

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

du peuplement des Tunga, aussi bien que des Samoa, par cette dernière voie, de dire, ainsi que nous n'avons cessé de le répéter, que les Tongans, pas plus que les Samoans et les autres Polynésiens, n'appartiennent point à la race Malaise. Cependant, comme le peuplement par la Malaisie est l'opinion généralement adoptée ; comme c'est celle que soutenait M. de Quatrefages, au moment même où M. Pritchard soutenait l'opinion contraire, nous ne croyons pas pouvoir nous dispenser d'examiner attentivement ces deux hypothèses si diamétralement opposées. Il importe, en effet, de montrer que les traditions invoquées par ces deux autorités si compétentes, bien qu'à des titres différents, ont été interprétées inexactement, et qu'elles sont, par conséquent, plutôt contraires que favorables aux provenances admises. Il nous sera facile, après cet examen, de montrer quelle est la terre occidentale qui, pour nous, a été, d'une manière presque certaine, le lieu d'origine des premiers émigrants aux îles Tunga.

Toutefois, dès à présent, nous allons établir que ces émigrants, fussent-ils venus de la Malaisie, comme on le croit, auraient eu certainement plus de peine à atteindre les Tunga que les Samoa. Quelle qu'eût été la route suivie par eux, même la plus directe, par le détroit de Torrès, ils auraient rencontré sur leur chemin l'obstacle, suivant nous insurmontable, des îles Fiji. Ces îles, en effet, forment une barrière qu'il faut absolument traverser, pour arriver aux Tunga quand on vient de la Malaisie.

Nous savons que ces îles sont au nombre de 225, dont 80 sont habitées. Les plus grandes et les plus peuplées, et en même temps celles dont les populations sont le plus pures, occupent le côté occidental de l'archipel, c'est-à-dire celui qu'il eût nécessairement fallu aborder le premier. Or, ces populations appartiennent à une race guerrière, mais surtout redoutable par le nombre. Il n'est dès lors guère probable qu'elles auraient permis, comme le veut M. Hale, aux émigrants malaisiens d'y séjourner d'abord, puis de s'éloigner, une fois la bonne entente disparue entre les deux races.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

On a vu, par tout ce que nous avons dit précédemment, que la population des îles Fiji n'est pas uniquement le mélange de Polynésiens et de Mélanésiens, mélange admis par tous les écrivains, depuis Hale, et particulièrement M. de Quatrefages; mais qu'elle est mélanésienne pure dans toutes les îles de l'Ouest, et pour ainsi dire dans toutes les autres : car il n'y en a que quatre ou cinq, parmi les plus orientales, qui présentent le mélange dont il a été tant parlé. En un mot, plus on se rapproche de l'Ouest et du Nord-Ouest, plus cette population est distincte de la race polynésienne, plus elle devient nombreuse. L'inverse eût nécessairement eu lieu si des Malaisiens fussent arrivés par ce côté. Ce fait, à lui seul, suffirait pour détruire la conjecture admise par tous les ethnologues, s'il n'y en avait pas tant d'autres concourant au même résultat.

Il est inutile de le répéter : cette population se regarde comme la seule et première occupante des îles Fiji ; elle n'a conservé aucun souvenir d'étrangers, venant de loin par l'Ouest, mais au contraire celui d'entraînements d'îles voisines, telles que Rotuma, dans l'Ouest, et surtout les Samoa et les Tunga, dans l'E.-N.-E. et le S.-E. ; enfin pas une de ses traditions ne fait allusion à une pareille provenance. On a vu aussi que les missionnaires anglais ont attribué la pureté de race, que cette population paraît avoir conservée pendant longtemps, à l'observance de la coutume de tuer tous les étrangers. Si donc, des mélanges ont fini par se produire dans les îles de l'Est, ces mélanges n'ont eu lieu qu'à la longue, par l'arrivée successive, volontaire ou non, d'indigènes de race polynésienne, s'unissant aux femmes fijiennes, et produisant en plus grand nombre, là seulement où ils se rendaient de préférence, ces métis qu'on croit, à tort, être la population entière de l'archipel. Sans doute le nombre de ces métis a beaucoup augmenté avec le temps et, par leurs croisements, soit avec les Européens, soit avec de vrais Fijiens ou de vrais Polynésiens, ils ont donné lieu à une grande variété d'autres métis ; mais nous le répéterons encore, les premiers et véritables métis de Mélanésiens et de Polynésiens, sont bornés aux îles Fiji les plus orientales

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

et ne constituent pas, ainsi qu'on ne cesse de le dire, la population entière. Ils la constituent si peu que les purs Fijiens et les purs Tongans distinguent ces métis par un nom qui ne signifie pas autre chose que métis de Tongans et de Fijiens : Tunga-Fiji.

Voilà ce qu'on ignorait il y a quelques années encore, et ce qu'ont démontré les missionnaires anglais fixés dans ces îles. Après cela, il n'est certainement plus possible de mettre en doute que la grande majorité de la population des Fiji appartient à la race mélanésienne pure.

Mais s'il est vrai, comme l'a avancé d'Urville, que cette race mélanésienne, ou si l'on veut fijienne, a été un obstacle à la marche des Tongans vers l'Ouest, et les renseignements acquis depuis ses voyages semblent lui donner raison, qu'en conclure ? Que les émigrants, s'ils fussent venus de la Malaisie, comme on le croit, c'est-à-dire de l'Ouest vers l'Est, auraient eux-mêmes, à plus forte raison, trouvé ce même obstacle beaucoup plus insurmontable encore, puisqu'ils seraient forcément arrivés sur celles des îles Fiji qui sont les plus populeuses, et alors les indigènes se seraient presque certainement opposés à leur descente, sinon à leur passage.

Il nous semble, en somme, que ces diverses difficultés auraient dû suffire à rendre impossible un peuplement par la Malaisie des îles Tunga et des autres îles Polynésiennes. Mais comme l'assertion que nous avançons n'est pas une preuve suffisante, nous allons l'étayer par l'examen critique des raisons qui ont porté M. de Quatrefages à soutenir que les Tunga et les autres îles de la Polynésie ont été peuplées par la Malaisie.

A l'époque où le savant français a publié son remarquable travail dans la *Revue des Deux-Mondes* (1), il admettait purement et simplement l'opinion de Hale, et il se contentait de dire que les îles Tunga avaient été peuplées par deux colonies de Malaisiens : l'une, la première arrivée, venait des Samoa ; l'autre, fixée d'abord aux Fiji, en était chassée

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1864.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

et, à peine rendue aux îles Samoa, soumettait celle qui s'y était précédemment établie.

Quelques années après, dans son ouvrage sur les *Polynésiens et leurs migrations*, (1) il ajouta une colonne spéciale venant directement du lieu d'origine première, c'est-à-dire de Bulotu qui, pour lui, nous le savons, est l'île Bourou des Moluques.

Enfin, plus récemment, M. de Quatrefages, tout en conservant toujours la croyance en l'hypothèse de Hale, ajoute une nouvelle colonne qui se serait attardée en Nouvelle-Guinée. Voici, en effet, les paroles que le savant professeur prononçait, en 1877, dans la séance publique annuelle de la Société d'acclimatation de Paris : (2) « Aux temps dont nous parlons, Bouro devint le point de départ d'un courant d'émigration qui se porta d'abord au Nord-Est, et envoya probablement quelques rameaux en Micronésie. Mais la majorité des émigrants se dirigea vers le soleil levant. Un petit nombre, inclinant bientôt au Sud-Est, gagna l'extrémité orientale de la Nouvelle-Guinée, où leurs descendants ont été récemment découverts par le capitaine Moresby. Le gros de l'émigration dépassa les îles Salomon et se scinda en trois branches. La première gagna l'archipel des Samoa ; la deuxième, celui des Tonga ; la troisième descendit jusqu'aux îles Viti. »

Où est la preuve de ces assertions ? M. de Quatrefages la trouve dans deux importantes traditions que nous allons, malgré leur longueur, rapporter en entier, afin que les ethnologues soient mieux à même de les interpréter.

Nous commencerons par celle sur laquelle M. de Quatrefages s'est surtout appuyé pour soutenir que la Malaisie était bien le lieu d'origine des Polynésiens. C'est Mariner qui l'a fait connaître.

Cette tradition fait venir de Bulotu les habitants de Tongatapu, et elle leur fait envoyer des colonies vers l'Est,

(1) *Les Polynésiens et leurs migrations*, in-4°. Paris, 1866.

(2) *Les migrations et l'acclimatation en Polynésie*, in *Revue scientifique* du 9 juin 1877. Voy. aussi *L'Espèce Humaine*, p. 141.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

c'est-à-dire dans la direction du groupe des îles Hervey, des îles Australes, de la Société, et Paumotu. Elle rapporte que Tungatapu a été peuplée par Tangaloa, ce dieu qui, suivant elle, pêcha les îles Tunga à la ligne. Et ici, remarquons en passant que les légendes Maori disent également que les émigrants d'Hawahiki se sont dirigés vers l'Est ; elles disent absolument de même que l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande a été pêchée par Maui, émigré, lui aussi, de l'Hawahiki ; et, pour plus de ressemblance, on montre à Hoonga, dans les Hapai, le roc saisi par l'hameçon de Tangaloa, comme on montre, près du cap Est, celui auquel s'était accroché l'hameçon de Maui, quand il tirait Aotearoa du fond de l'eau.

Voici ce que rapporte Mariner (1) : « Ils n'ont que des notions très vagues sur l'origine de la terre. Ils croient qu'autrefois il n'y avait, au-dessus des eaux, d'autre terre que l'île de Bolotou qui, probablement, de même que les Dieux, le Firmament et l'Océan, avait toujours existé.

« Un jour Tangaloa, le dieu des arts et des métiers (2), sortit pour pêcher dans le Grand-Océan. Ayant laissé tomber, du haut du ciel, sa ligne et son hameçon dans la mer, il sentit tout-à-coup une résistance puissante. Pensant avoir pris un immense poisson, il employa toutes ses forces, et il vit paraître, sur la surface de l'eau, diverses pointes de rochers, dont le nombre et la grandeur augmentaient à mesure qu'il tirait sa ligne : Il était donc évident que l'hameçon était accroché au fond de l'Océan.

« Il aurait fini par tirer ainsi un vaste continent du sein des eaux, mais sa ligne se cassa, et les îles Tonga sont la preuve que l'entreprise de Tangaloa n'a pas complètement réussi.

« Le roc dans lequel l'hameçon s'était arrêté était déjà sorti de l'Océan. Il se trouve dans l'île de Hunga, et l'on y montre encore le creux dans lequel l'hameçon s'était

(1) *Histoire des naturels des îles Tonga*, etc., t. II, p. 184.

(2) A la Nouvelle-Zélande, Tangaroa était le 6e fils du Ciel et de la Terre, le père des poissons et le dieu de l'Océan.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

anglais. Cet homme qui était en bois : il a été, de tout temps, conservé dans la famille de Toui-tonga ; mais il a été consumé dans un incendie, il y a environ trente ans.

« Tangaloa ayant ainsi découvert la terre, la couvrit de plantes et d'animaux semblables à ceux de Bouloutou, mais d'une nature inférieure, puisqu'ils étaient sujets à la mort.

« Voulant alors que Tonga-tabou fût habitée aussi par des êtres doués d'intelligence, Tangaloa dit à ses deux fils :
« Emmenez vos femmes avec vous, et allez demeurer à
« Tonga. Divisez le pays en deux portions et que chacun de
« vous en prenne une. » Ils partirent.

« L'aîné se nommait Toubo et le plus jeune Vaka-aku-uli. Ce dernier était plein d'intelligence : il le prouva en inventant la hache, les étoffes, les miroirs et les colliers. Toubo, au contraire, n'était qu'un paresseux et un envieux. Lassé d'être obligé de demander sans cesse à son frère ce dont il avait besoin, il résolut de le tuer. Un jour, il mit son projet à exécution : l'ayant rencontré à la promenade, il le battit jusqu'à ce qu'il fût mort.

« Tangaloa accourut de Bouloutou fort en colère. Il lui dit :
« Pourquoi as-tu tué ton frère ? Ne pouvais-tu pas travailler
« comme lui ? Pars, misérable ! Va dire à sa famille de
« venir immédiatement me trouver. »

« Les divers membres de la famille étant arrivés, Tangaloa leur dit : « Mettez vos canots à la mer ; faites voile
« du côté de l'Est, vers la grande terre que vous trouverez,
« et fixez-y votre demeure. Votre peau sera blanche, parce
« que vos cœurs sont purs. Vous aurez de la sagesse, des
« haches, toutes sortes de biens, et de grands canots. J'irai
« commander aux vents de souffler de la terre que vous ha-
« biterez, pour vous conduire à Tonga ; mais les habitants
« de Tonga, avec leurs petits canots, ne pourront vous y
« aller joindre. »

« Quant à vous, dit-il à Toubo et à sa famille, vous serez
« noirs, parce que votre cœur est méchant ; vous serez sans
» sagesse, et vous manquerez de ce dont jouiront vos frères ;
« vous n'irez jamais dans la grande terre qu'ils habiteront,
« car vos canots ne pourront vous y conduire. Vos frères, au

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

« contraire, pourront venir à Tonga et faire le commerce « avec vous quand il leur plaira. »

Il faut bien remarquer que ce fait se passe à Tunga-tapu ; c'est là que, d'après la légende, accourt Tangaloa ; c'est là qu'il prescrit à ses protégés, aux descendants de Vaka-aku-uli, d'abandonner Tunga-tapu pour aller se fixer dans une grande terre située vers l'Est. Or, il n'y a dans l'Est, à mesure qu'on s'éloigne des îles Tunga, que l'archipel de Cook, les îles Tubuai, Paumotu, et enfin l'Amérique. La dernière phrase de la légende montre surtout qu'il n'a pu être question des Fiji, car les vents d'E. et de S.-E. auraient été un obstacle à la venue de canots, partant de ces îles pour aller aux Tunga.

Pritchard donne, de la même tradition, une version qui n'en diffère que par le nom de celui qui a pêché les îles : au lieu de Tangaloa, c'est Maui, absolument comme à la Nouvelle-Zélande.

« Le dieu Maui, dit-il (1), quitta Bulotu pour aller pêcher. Pendant que son hameçon était à la traine de son canot, il éprouva une forte secousse ; il se mit aussitôt à tirer la ligne : l'hameçon, amené jusqu'à la surface de la mer, se trouva fixé dans une île, et il appela cette île Ata (2). Ayant jeté une autre fois sa ligne, il tira, cette fois, Tongatabou avec les nombreuses îles qui sont sur ses récifs. Ayant descendu de nouveau son hameçon, il ramena Lofanga et les îlots environnants, qu'il appela collectivement Haapai. Puis, ayant encore une fois descendu son hameçon, il amena cette fois Vavau (3) avec les îlots et les récifs qui l'entourent.

(1) *Polynesian Reminiscences*, p. 399.

(2) En Tahitien, *ata* signifie : nuage, ombre, certaine prière, ustensile de pêche. En Maori, *ata* signifie : matin, ombre, réflexion.
Tongatabou est ici pour *Tunga*, station ; *tapu*, sacrée.
Lofanga ne pourrait être, en Maori, que *roanga*, longueur, ou *rohanga*, l'étendue.
Haapaï est ici pour *hapaï*, les bonnes, les agréables.

(3) *Vavau*, aux Samoa, signifie ancien temps, longue durée, pe r

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

« Après avoir passé en revue chacune de ces îles, il choisit Tongatabou pour sa résidence. C'est de là que vient son nom : « La Tonga sainte ou sacrée Tonga. » Partout où le dieu posa ses pieds, la terre devint basse et plate : Elle resta montueuse entre ses pas. »

Bien que cette légende soit rapportée par Pritchard, nous croyons qu'il est plus vraisemblable d'admettre que les Tonga ont été pêchées ou découvertes par un Tangaloa, c'est-à-dire par un chef qui, suivant la coutume, avait pris le nom d'un dieu de la mythologie et avait probablement été adoré après sa mort, sinon de son vivant. En effet, d'après les traditions Maori, Maui, originaire de l'Hawahiki, serait mort à Aotearoa, qui est l'Île-Nord de la Nouvelle-Zélande : c'est cette île qu'il avait pêchée ou mieux soumise.

Dans cette légende, Maui, de même que Tangaloa, part de Bulotu ; or, dans les légendes de la Nouvelle-Zélande, son point de départ est Hawahiki : Bulotu et Hawahiki sont donc un seul et même lieu sous deux noms différents. Il faut remarquer également la situation relative des îles successivement pêchées par Maui : la première est Ata, l'île la plus Sud du groupe ; puis viennent Tongatapu, Lofanga, Haapai et Vavau, échelonnées dans la direction du S.-O. au N.-E. Cela seul semblerait bien indiquer que Maui, ou plutôt Tangaloa, venait du S.-O.

Sans donner à la légende de Mariner plus d'importance que n'en méritent toutes les légendes ; sans nous arrêter à cette phrase, si européenne : « Votre peau sera blanche, parce que vos cœurs sont purs » ; sans chercher pour le moment non plus, quelle pouvait être, dans l'Est, la terre à laquelle il était fait allusion, il est certain que cette tradition indique d'abord, mais sans la préciser, une provenance occidentale ; puis, elle montre qu'en quittant Tonga, les émigrants de cette île se sont, par ordre de Tangaloa, dirigés vers l'Est, et, probablement, vers le Sud-Est ; le

petani, écraser, tuer une personne. *Vavau*, en Samoan, veut dire prohibition, bruit confus ; en Tahitien, séparer deux combattants, espèce de taro, noix de coco qui ne contient plus de lait.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

dieu dit, en effet, qu'il fera souffler les vents de la terre qu'ils habiteront. Or, l'on sait que les vents régnants pour les Tunga sont les alisés du Sud-Est.

Mais, en désignant Bulotu comme le lieu d'où étaient venus Tangaloa ou Maui, lorsqu'ils ont pêché les îles Tunga, cette légende ne détermine, pas plus que les autres, la situation que ce lieu occupait véritablement. C'est cependant sur elle que M. de Quatrefages s'est appuyé tout particulièrement (1) pour soutenir que les Tunga ont été peuplées en partie par cette portion de Malaisiens, que Hale disait s'être arrêtée d'abord aux Samoa et aux Fiji. Cette interprétation, il faut en convenir, est aussi ingénieuse qu'utile pour l'hypothèse qu'on veut faire accepter ; malheureusement, cette hypothèse ne repose sur aucune donnée satisfaisante. Rien, dans les autres traditions, ne lui vient en aide ; bien mieux, elle est contredite par le texte même de la légende, lorsqu'il détermine les vents nécessaires pour aller facilement aux Tunga. En effet, quoique M. de Quatrefages croie pouvoir avancer que les Tongans se sont à tort appliqué cette légende, que lui-même, pourtant, reconnaît avoir été le résultat d'une véritable enquête de Mariner, et être, par conséquent, d'origine toute locale ; quoiqu'il croie pouvoir dire que les Tongans se sont évidemment calomniés ; que l'application qu'ils ont faite est erronée, qu'elle ne s'explique que par l'oubli des origines premières, et surtout par la confusion qu'a dû laisser l'identité des noms de l'archipel Tonga et du Tonga de Viti-Levu, il est pourtant positif que, d'après les propres termes de la légende, les vents souffleront de l'Est pour permettre aux partisans de Vaka-aku-uli qui, sur la recommandation de Tangaloa, s'étaient portés plus à l'Est, de revenir à volonté trafiquer à Tungatapu ; tandis qu'il sera impossible, au contraire, aux fils de Toubo, restés dans cette île, d'aller les trouver avec leurs petits canots. Or, d'après la légende, le fait s'est passé à Tungatapu, qui est elle-même plus orientale que les Fiji : il ne s'agit donc que des émigrants restés

(1) *Les Polynésiens*, p. 142, 143.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

avec Toubo et de ceux qui, sur l'ordre de Tangaloa, se sont portés encore plus à l'Est; il ne saurait être question ici, comme on le croit, ni des Fijiens, ni des îles Fiji.

Rien, d'ailleurs, dans cette légende, pas plus que dans toutes celles que nous avons citées, ne permet de supposer que l'on a voulu parler des îles Fiji; tout, au contraire, indique formellement qu'il ne s'agissait que de Tungatapu. Les noms de Toubo et de Vaka-aku-uli, sont eux-mêmes un témoignage en faveur de l'opinion que nous soutenons, car ces noms sont tout Polynésiens (1).

D'après cela, on est autorisé à conclure que M. de Quatrefages n'a appuyé son opinion que sur des renseignements inexactement interprétés : cette opinion ne peut avoir, par conséquent, toute l'importance qu'on lui accorde.

Il ajoute, il est vrai, que s'il l'a adoptée, c'est parce que les renseignements recueillis par Mariner reportent la tradition dont il s'agit « au-delà du voyage de Cook, et que ce navigateur, dans les trois visites qu'il fit à cet archipel Tonga, n'eut qu'à se louer des habitants, ce qui lui fit donner au groupe entier le nom significatif d'îles des Amis. » Mais d'abord, en quoi l'ancienneté des renseignements pourrait-elle aider à prouver qu'il s'agissait plutôt des îles Fiji que des Tunga, comme point habité par Toubo (2), et par Vaka-aku-uli? Puis, qu'il nous soit permis de dire, à cette occasion, s'il est vrai que Cook n'a eu qu'à se louer des habitants de Tunga, il ne l'est pas moins que, dans ce même archipel, le grand navigateur a échappé, comme par miracle, au massacre prémédité contre lui par les indigè-

(1) *Toubo* est probablement ici pour *Tu-po*, ou mieux pour *Tupu*, croître, pousser, rejeton, lieu natal. En Fijien, *Tubu* signifie ancêtres.

Vaka-aku-uli, signifie « ma pirogue noire : » *Vaka*, pirogue; *aku*, mon, ma, mes; *uli*, noir, noire. Peut-être pourrait-on lire *ako*, enseigner, instruire.

(2) Nous avons vu, à Tungatapu, le représentant de cette famille, portant le même nom : c'était le chef d'un district de l'île; il était déjà converti au Christianisme en 1827. (V. d'Urville, *Voyage de l'Astrolabe*, t. IV, 1re partie. Edit. in-8°, p. 75.)

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

nes. On sait que c'est là que fut massacré l'équipage du navire sur lequel se trouvait Mariner ; c'est là également que Bligh et plusieurs autres navigateurs ont été attaqués, sans parler de l'*Astrolabe*, sur laquelle nous nous trouvions nous-même avec d'Urville en 1827. Ces faits suffisent à démontrer la perfidie des indigènes de tout le groupe, et, par conséquent, le peu de justesse du nom donné par Cook à ces îles, bien que ce nom leur soit resté jusqu'à ce jour (1).

En somme, nous croyons que ce que M. de Quatrefages appelle «une contradiction» (2), n'en est pas une aussi grande qu'il le dit. S'il trouve, en compagnie de Hale, que cette opinion est légitimée parce que le nom de Tonga est rencontré à Viti-Levu, où il désigne une localité de la côte Ouest ; si, d'après lui, tout annonce que là débarquèrent les colons venant de Bulotu, nous reconnaîtrons, encore une fois, combien une pareille interprétation est commode, mais nous ferons remarquer qu'elle ne s'appuie que sur un fait sans importance. En effet, si l'on se reporte aux légendes, précédemment citées, recueillies par W. Williams, Pritchard et autres, on verra combien il est simple et facile d'expliquer comment un point, situé sur la côte Ouest de Viti-Levu, a pu recevoir le nom de Tonga : Quelque canot tongan y aura été entraîné, et son équipage s'y étant fixé, les naufragés eux-mêmes ou les indigènes lui auront donné ce nom. On a déjà vu que des naufragés samoans ont appelé Samoa un point de l'île Wakaia, à une époque si éloignée que le souvenir en est pour ainsi dire perdu ; on a vu également que quelques familles entraînées de Rotuma ont laissé leurs traces et surtout leur souvenir sur la même côte Ouest de Viti-Levu. Ces faits ne prouvent d'ailleurs absolument rien, quant à une provenance

(1) Voir d'Urville, t. IV. 1re partie, p. 230; voir aussi Mariner, pour le martyrologe des Européens dans la Polynésie, ainsi que la fin du volume de John Williams, qui, en l'écrivant, ne se doutait guère qu'il était si près de l'augmenter.

(2) *Les Polynésiens*, p. 144.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

malaisienne, puisque Rotuma, par exemple, n'a été peuplée qu'assez tard, par les Samoa et peut-être les Tunga.

Encore une fois, aucune des traditions des Fiji relatant les faits anciens, ne parle de la venue des Malaisiens ; aucune ne permet de supposer cette venue ; pas une d'elles ne fait allusion à la légende tongane qui est bien purement tongane ; pas une surtout ne laisse croire qu'il s'agit plutôt des Fiji que des Tunga. Toutes, au contraire, ou du moins la plupart, parlent des entraînements involontaires ou des voyages faits aux îles Fiji par les Tongans et les Samoans.

Il est donc à croire, en définitive, que si elles ont laissé la seule provenance de la Malaisie dans l'oubli, c'est que cette provenance n'a jamais eu lieu.

M. de Quatrefages, avons-nous dit, ne se borne point, pour le peuplement des Tunga, aux faits avancés d'abord par Hale. Tout en trouvant que ces faits sont hors de doute, il ajoute, après la discussion des preuves, qu'un seul point lui semble soulever des difficultés et nécessiter une correction.

« M. Hale, dit-il (1), n'admet que deux colonies, venues directement de Bourotou, et peuplant d'abord, l'une la côte orientale des Fiji, où elle se trouva en contact avec les nègres ; l'autre, l'archipel Samoa, probablement inoccupé jusque-là. Tonga aurait été peuplée, comme nous venons de le voir, par les émigrants venus de ces deux centres primitifs.

« Je crois, au contraire, qu'il faut regarder Tonga comme ayant reçu, elle aussi, ses premiers habitants de la Malaisie (2).

Et il s'appuie sur une tradition recueillie également par Mariner ; cette tradition, qui lui paraît on ne peut plus explicite, est ainsi rapportée (3) :

(1) *Les Polynésiens et leurs migrations*, p. 146.

(2) Nous avons rapporté plus haut les paroles qu'il a prononcées à ce sujet.

(3) *Histoire des îles Tonga*, par Mariner, t. II, p. 189.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

« A une époque où les îles Tonga existaient déjà, mais n'étaient pas encore peuplées d'êtres intelligents, quelques-uns des dieux inférieurs de Boulotou, désireux de voir les terres pêchées par Tangaloa, partirent dans un grand canot au nombre d'environ deux cents, mâles et femelles, et arrivèrent à l'île de Tonga.

« La nouveauté du lieu eut tant d'attraits pour eux, qu'ils résolurent d'y fixer leur séjour. En conséquence, ils brisèrent leur grand canot pour en faire plusieurs petits.

« Au bout de quelques jours, deux ou trois d'entre eux moururent. Ce phénomène alarma les autres, car l'idée de la mort ne pouvait venir à des êtres immortels.

« Dans le même moment, l'un d'eux, se sentant inspiré par un des dieux supérieurs de Boulotou, annonça que les dieux avaient décrété que, puisqu'ils étaient venus à Tonga, en avaient respiré l'air et s'étaient nourris de ses productions, ils étaient devenus mortels, comme tout ce qui les entourait.

« Cet arrêt les jeta dans la consternation, et ils se prirent à regretter d'avoir brisé leur canot.

« En ayant fait un autre, quelques-uns d'entre eux s'embarquèrent dans l'espoir de regagner Boulotou, après avoir promis, s'ils réussissaient dans cette entreprise, de revenir chercher leurs compagnons. Mais ils s'efforcèrent en vain de retrouver la terre des dieux et ils durent revenir à Tonga. »

Mariner ajoute : « Il existe dans cette histoire une petite inconséquence, puisqu'ils croient que leurs dieux n'ont pas de canots, attendu qu'à l'instant où ils le désirent, ils se trouvent transportés où ils veulent aller ; manière de voyager infiniment supérieure à toutes celles que nous connaissons. »

Telle est la tradition, de laquelle M. de Quatrefages a cru pouvoir déduire une provenance malaisienne.

Certainement, d'après elle, une compagnie de deux cents personnes, divines ou non, est bien arrivée directement de

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Bulotu à l'île de Tunga (1), sans passer par les Samoa et les Fiji. Sous ce rapport, on ne peut qu'être de son avis. Mais, ce qu'il faut remarquer, c'est que cette légende ne parle, pas plus que les autres, de la situation de Bulotu. Or si Bouro, dans les Moluques, n'a pu être, comme nous croyons l'avoir démontré, le lieu d'origine des Polynésiens, il faut bien reconnaître qu'on persisterait à tort à les faire venir d'aussi loin, et surtout d'une île aussi peu étendue, comparativement à ses voisines.

Il est évident, comme nous allons le montrer tout-à-l'heure, que les émigrants auraient pu venir d'un tout autre point, sans sortir des limites du couchant, et aborder directement les Tunga, sans avoir besoin de passer par les Samoa, et même par les Fiji.

Toutefois, M. de Quatrefages a raison quand, interprétant le voyage à Tungatapu des dieux inférieurs de Bulotu, il dit : « Ces prétendus dieux inférieurs mâles et femelles, venus de Boulotou à Tonga, n'étaient évidemment que des hommes ; c'étaient les premiers colons malaisiens arrivés dans ces îles. La preuve en est que, pour voyager et franchir l'océan, ils ont besoin d'un canot. Or, ces moyens humains ne sont nullement nécessaires aux dieux pour se transporter d'un lieu dans un autre, d'après les croyances des Tongans eux-mêmes, très explicites sur ce point. Un dieu n'a qu'à vouloir pour franchir les plus grands espaces. Les premiers habitants de Tonga se montrent donc très nettement dans cette tradition, avec ce caractère à demi-humain et à demi-divin, que presque tous les peuples, et les Polynésiens en particulier, ont attribué aux héros de leur histoire primitive.

« Il me paraît difficile, ajoute-t-il, de ne pas voir dans cette tradition un véritable document historique, racontant les temps de la première colonisation de Tonga, les difficultés de l'établissement, peut-être même la mortalité qu'entraîna chez les émigrants un changement de patrie, et leur inspira

(1) On sait que Martin dit, dans son *Histoire des îles Tonga*, p. 93, 1er vol., que quand ils se sert du mot Tonga seul, il faut entendre l'île Tongatabou.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

le désir d'un retour qu'ils ne purent effectuer. La différence que cette légende présente avec celle des fils de Tangaloa, vient d'ailleurs à l'appui de l'interprétation que Hale a donnée de la première partie de cette dernière, et de l'ensemble de ses conclusions. »

Nous sommes complètement de l'avis de M. de Quatrefages sur ce document, et nous sommes convaincu qu'il n'est que le récit légendaire de l'une des premières visites faites aux Tunga, après la découverte. Comme lui, encore, nous pensons que « rien n'autorise à voir dans Tonga, comme dans Tahiti, une fille de l'Ohevai, de Tupaia ou de Forster. » Mais nous différons nécessairement d'avis quand il dit que « ce document nous montre, en même temps, une colonie sortant de Bouro-la-Sainte, et arrivant directement à Tonga, sans passer par l'intermédiaire des Samoa. » Nous avons déjà trop souvent dit pourquoi; il n'est pas nécessaire d'y revenir.

En somme, M. de Quatrefages, après avoir ainsi corrigé la carte de Hale, termine en disant : « Cette manière de voir s'accorde d'ailleurs, aussi bien que celle de l'ethnologue américain, avec tous les faits qu'il a si bien mis en lumière. En particulier, elle satisfait entièrement aux exigences de la linguistique, puisque les Samoans et les Tongans primitifs, venus les uns et les autres de la même île, devaient avoir le même langage. Elle a même, ce me semble, l'avantage d'expliquer, plus aisément que celle de Hale, la suprématie spirituelle du Toui-Tonga et du Veachi. Ces descendants des dieux seraient pour nous les successeurs des premiers chefs, colonisateurs de Tonga, respectés encore à cause de leur origine, mais dépouillés du pouvoir temporel, passé presque tout entier aux petits-fils de ceux qui, chassés des Fijis, vinrent combattre et vaincre leurs ancêtres. »

Nous ne ferons qu'une courte remarque à cette occasion : s'il est certain que cette manière de voir s'accorde avec celle de Hale, il n'était guère possible qu'il en fût autrement, puisqu'elle n'en est que le complément. De plus, si elle satisfait les exigences linguistiques, il faut pourtant reconnaître que, puisque les colonies étaient parties d'un même point, ces colonies devaient nécessairement parler une mê-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

me langue, ce point de départ eût-il été tout autre que Bouro-la-Sainte.

Quant à l'avantage incontestable que M. de Quatrefages lui trouve d'expliquer, plus facilement que celle de Hale, la suprématie du Tui-Tonga et du Veachi, il est impossible de le nier ; mais, si on avait réfléchi que les émigrants étaient conduits par les pontifes et les prêtres expulsés en même temps qu'eux, peut-être eût-on trouvé une explication plus simple encore, et, par cela même, plus probable. C'est ce que nous essaierons d'expliquer prochainement quand nous serons arrivé à dire pourquoi les Tunga et les Samoa, de même que les îles de la Société, Mangareva, Marquises et Sandwich, ont fait choix du mot Ariki, pour désigner le chef suprême.

En somme, l'hypothèse de M. de Quatrefages est on ne peut plus commode pour expliquer le peuplement des Tunga ; mais elle n'est pas plus fondée que celle de Hale, quant à la situation du lieu d'origine, et tout indique que ce lieu d'origine, appelé Bulotu, ne pouvait pas être en Malaisie.

On est, du reste, si peu fixé sur sa position, que tout récemment encore, nous l'avons vu plus haut un écrivain anglais plaçait ce Bulotu dans l'Est des Tunga, c'est-à-dire dans une direction tout-à-fait opposée à celle admise par MM. Hale et de Quatrefages. Cela semblait résulter pour lui d'une légende tongane qui, disait-il, indiquait que les Tongans étaient venus d'une île de sable située dans l'Est. Nous avons déjà montré que ce n'était qu'en s'appuyant surtout sur un mot, qu'il était arrivé probablement à émettre l'opinion que les îles Samoa elles-mêmes avaient été peuplées par l'Est. Nous pourrions donc nous dispenser de nous y arrêter plus longtemps. Toutefois, en raison de son origine, nous croyons devoir faire connaître textuellement cette légende, afin que le lecteur puisse lui-même l'apprécier.

Voici les paroles de Pritchard : (1) « La tradition tongane de la création de l'homme, qui implique aussi une ancienne migration de l'Est, est ainsi rapportée :

(1) Pritchard, *Réminiscences*, p. 397.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

« Sur une île de sable, dans l'Est de Tonga, dans l'œil du vent alisé, un Kiu (chevalier ou pluvier) cherchait sa nourriture dans le sable du bord de la mer. Dans le cours de son excursion, il trouva un Fue (1).

« Ayant gratté le sable parmi les feuilles, celles-ci se changèrent en vers. En grattant parmi les vers il les vit se transformer en hommes et en femmes (2).

« Le nom de l'île est perdu ; mais c'est probablement la même que cite la tradition qui rapporte la migration à Tonga. »

Et Pritchard rapporte cette tradition dans les termes suivants : « Dans l'œil du vent alisé, est une île appelée Bulotu, la demeure des dieux.

« Environ deux cents des dieux et déesses inférieurs, ayant appris que des îles venaient d'être tirées des profondeurs de la mer par le dieu Maui (3), pendant qu'il était à la pêche, partirent dans un grand canot, sans en demander l'autorisation aux dieux supérieurs, pour aller visiter les nouvelles terres (4).

« Ces îles leur plurent tant, qu'ils résolurent de s'y fixer, et, dans ce but, ils brisèrent le grand canot qui les avait amenés, pour en faire de plus petits, destinés à être employés dans les lagons de leur patrie d'adoption.

« Cette escapade déplut aux dieux supérieurs : pour punir les déserteurs, d'immortels qu'ils étaient, ils les rendirent mortels ; de dieux et de déesses, ils en firent, par le fait, des hommes et des femmes, et ils les assujettirent à la mort pour les punir de leur désobéissance.

« On voit encore, à l'extrémité Est de Tongatabou, le point où les dieux débarquèrent à leur arrivée; ce point porte le nom de « Lavenga-Tonga, l'atteinte ou point d'arrivée à Tonga. »

(1) *Convolvulus peltatus*, plante rampante.

(2) C'est la répétition de la même légende aux Samoa.

(3) Remarquer que c'est encore ici Maui, au lieu du Tangaloa de la légende précédente.

(4) C'est la même légende que celle rapportée par Mariner, t. II., p. 189, et par M. de Quatrefages, p. 146.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

« Dans cet endroit, les rochers saillants, que les naturels appellent « Haamonga Maui, la charge de Maui, » passent pour avoir été apportés là, de Bulotu, par le dieu Maui.

« Une fois, ajoute Pritchard, ayant fait remarquer à un chef que cette légende ne s'accordait pas avec celle de la création de l'homme par des vers, comme on le voit dans l'histoire du Kitu ou pluvier, ce chef me répondit aussitôt, et avec un air de dédain, que cette légende n'était que le récit de la création des esclaves, tandis que la dernière était celle de l'origine des chefs. »

Ainsi, d'après cette tradition, Bulotu n'aurait plus été dans le N.-O. de Tungatapu, comme le dit la légende rapportée par Mariner, ni dans l'Ouest ou dans la Malaisie, comme le disent M. Hale et ses partisans, mais bien dans « l'œil du vent alisé », c'est-à-dire dans l'E. et le N.-E. de l'île Tungatapu. Or, à notre avis, cette assertion entraîne un doute identique à celui qui nous a paru résulter de la légende, citée par Pritchard, sur l'origine orientale des Samoans.

Ce qu'il faut remarquer, en effet, c'est que la légende que nous venons de rapporter, est la seule qui donne une pareille provenance aux Tongans ; toutes les autres, au contraire, s'accordent à leur donner une origine occidentale, et l'on a vu que les divers archipels examinés jusqu'à présent, s'accordent tous à cet égard.

Dès lors, n'est-il pas préférable d'admettre la croyance générale des Polynésiens, plutôt que d'accepter celle qui résulterait de la légende citée par Pritchard, et qui ne s'appuie, en résumé, que sur un mot dont la signification est douteuse.

A cette occasion, nous ferons remarquer que Pritchard ne nous semble pas avoir bien traduit les mots *Lavenga, Tonga* et *Haa monga Maui* (1) : il rend la première phrase par « l'arrivée à Tonga, » et la seconde par « la charge de Maui. » Or *lavenga* paraît signifier charge, fardeau, plutôt que *haa monga*. Celui-ci semble être le mot *maunga*, mont,

(1) En Maori, ce mot *lavenga* doit s'écrire *kawenga* : il signifie charge, fardeau. Peut-être a-t-il été mal entendu. *Unga*, en Maori, signifie arrivée.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

montagne ; il doit, par conséquent être traduit par « les monts de Maui. »

Peut-être y a-t-il eu inversion, et faudrait-il lire : Lavenga Maui et Haamonga Tonga. Quant au mot Tonga, nous avons déjà expliqué qu'il ne doit pas être écrit ainsi, mais bien Tunga, comme l'avait fait d'ailleurs Mariner, avant que l'erreur de Martin n'eût fait adopter le mot Tonga par tous les ethnologues.

Quoi qu'il en soit, qu'il y ait eu ou non transposition des mots et fausse interprétation, nous croyons qu'on peut inférer de ce que « l'on voit encore, à l'extrémité Est de Tongatabou, le point où débarquèrent les dieux, » que ces dieux n'avaient pu venir directement de l'Ouest : dans ce cas, en effet, ils seraient nécessairement arrivés sur la côte Ouest au lieu de le faire sur la côte Est. On le voit, c'est un nouveau témoignage contre la possibilité d'une provenance malaisienne ; mais comme il est fourni par une tradition sans valeur, il ne saurait avoir une grande importance.

On comprend très bien, au contraire, que venant du Sud-Ouest, par exemple, ils auraient pu être forcés d'aborder sur ce point de l'île plutôt que sur tout autre. Il leur aurait suffi pour cela d'être « sous-ventés », comme on dit en marine, et il est probable que c'est ce qui devait arriver souvent aux émigrants, quand ils étaient emportés par les vents d'Ouest et de Nord-Ouest.

Mais si l'on pouvait accorder quelque valeur à cette circonstance, ce serait déjà un témoignage favorable à une provenance du Sud-Ouest, c'est-à-dire de la Nouvelle-Zélande, de même que le nom donné au dieu par la légende est un autre témoignage non moins favorable, puisque, d'après cette tradition, au lieu de Tangaloa, c'est Maui qui pêche les îles Tunga : or l'on sait que Maui est le héros qui passe, à la Nouvelle-Zélande, pour avoir pêché l'Ile-Nord, et nous avons vu que ce mythe est connu jusqu'aux îles Sandwich.

En résumé, que conclure de tout ce qui précède ? Que les îles Tunga n'ont pu recevoir leurs premiers habitants de l'une des directions que nous avons indiquées, en parlant

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

des Samoa, et qu'elles ne les ont pas plus reçues de l'Ouest, en particulier, que de l'Est : c'est donc encore dans une autre direction qu'il faut chercher le point de départ des émigrants vers les îles Tunga.

Or, il y a une autre direction, dont nous n'avons point parlé jusqu'à présent, et qui appartient toujours à l'Occident : c'est, en effet, dans le Sud-Ouest que se trouve une grande terre, qui est même assez peu éloignée des Tunga, puisque l'intervalle qui sépare les deux groupes n'est que de 900 à 1100 milles.

Cette terre est l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande ou Ikana-Maui des indigènes. Elle est, comme tout le groupe, peuplée par la race qui occupe les îles Polynésiennes ; c'est elle, comme nous espérons le démontrer, qui a fourni les émigrants qui sont allés peupler les îles Tunga, d'abord, et les autres îles Polynésiennes, ensuite.

A priori, il n'est certainement pas de terre qui semble mieux faite que la Nouvelle-Zélande pour être le berceau des Polynésiens : non-seulement elle est grande, populeuse ; mais de plus, les vents qui y règnent sont ceux qui poussent avec force vers la Polynésie ; c'était ce que d'Urville lui-même avait bien remarqué, quoiqu'il se soit arrêté à l'opinion contraire. Pour nous, nous sommes surpris qu'en raison de son étendue, de sa situation, sous un climat tempéré, mais exposé aux grands vents, en raison du grand nombre de ses habitants, de leur vigueur, et de leur courage bien connus, de leurs coutumes et de leurs idées religieuses, enfin de leur langage, ce groupe n'ait pas fixé, plus qu'il ne l'a fait, l'attention des ethnologues, et que quelques-uns d'entre eux, au moins, parmi les modernes, n'aient point été amenés à supposer que là pouvait, ou devait se trouver la patrie première des Polynésiens en général, et des Tongans en particulier.

Cela tient surtout à ce qu'on a toujours voulu sauver la Bible et le Monogénisme. On n'a sans doute pas remarqué, ou l'on n'a pas voulu voir que les caractères physiques, moraux et intellectuels des Polynésiens en font une race distincte, tout-à-fait à part, qui diffère véritablement trop

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

des races malaise et américaine, pour que, désormais, on persiste à faire descendre les Polynésiens de l'une ou de l'autre de ces races.

On a bien reconnu l'étonnante similitude qui existe entre les Polynésiens et les Nouveaux-Zélandais, et l'on en a conclu, avec raison, que les uns et les autres provenaient d'une même source. Mais naturellement, on s'est contenté de supposer que c'étaient plutôt les Polynésiens qui avaient peuplé la Nouvelle-Zélande, que la Nouvelle-Zélande la Polynésie : car c'était l'opinion émise par Forster, et il n'était guère possible, en effet, d'en avoir une autre, en voyant qu'elle était la seule soutenue par Hale, Dieffenbach, Thompson et d Urville lui-même.

Cependant, c'était une erreur, ainsi que nous allons le démontrer ; erreur due surtout, avons-nous dit, à ce qu'on confondait deux races parfaitement distinctes : la race malaise et la race polynésienne.

Les développements dans lesquels nous aurons à entrer devant être fort longs, les témoignages qu'il nous faudra fournir devant être fort étendus, nous renvoyons à un autre chapitre l'étude de cette question, à notre avis si importante. En effet, il sera nécessaire de présenter, sur la Nouvelle-Zélande, des considérations préliminaires, destinées à faire comprendre la possibilité d'une pareille provenance, et qui ne peuvent être présentées qu'à part.

Nous commencerons donc, avant tout, par bien établir ce que l'on doit entendre par Nouvelle-Zélande. Puis, successivement, nous rechercherons quels sont les véritables noms indigènes des principales îles et quelle est leur étymologie ; nous indiquerons, avec le plus grand soin, quels sont les vents régnants, dont la direction aide si bien à comprendre celle des migrations ; nous rechercherons quel est le chiffre de la population ; quels sont ses caractères physiques et à quelle race elle appartient ; nous réfuterons surtout les assertions erronées qui, depuis Crozet, ont cours dans la science à ce sujet : cette réfutation est indispensable pour qu'on puisse comprendre, plus tard, comment l'Ile-Nord, que nous regardons comme la contrée

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ayant peuplé la Polynésie, a pu être peuplée elle-même par une contrée encore plus à l'Ouest qu'elle.

Nous avons pu nous procurer les renseignements les plus variés et les plus récents qui aient été publiés sur la Nouvelle-Zélande ; nous avons traduit la plupart des ouvrages anglais qui les ont fournis, et nous espérons que les ethnologues nous pardonneront l'étendue des développements dans lesquels nous serons forcé d'entrer, en raison de l'intérêt présenté par quelques-uns.

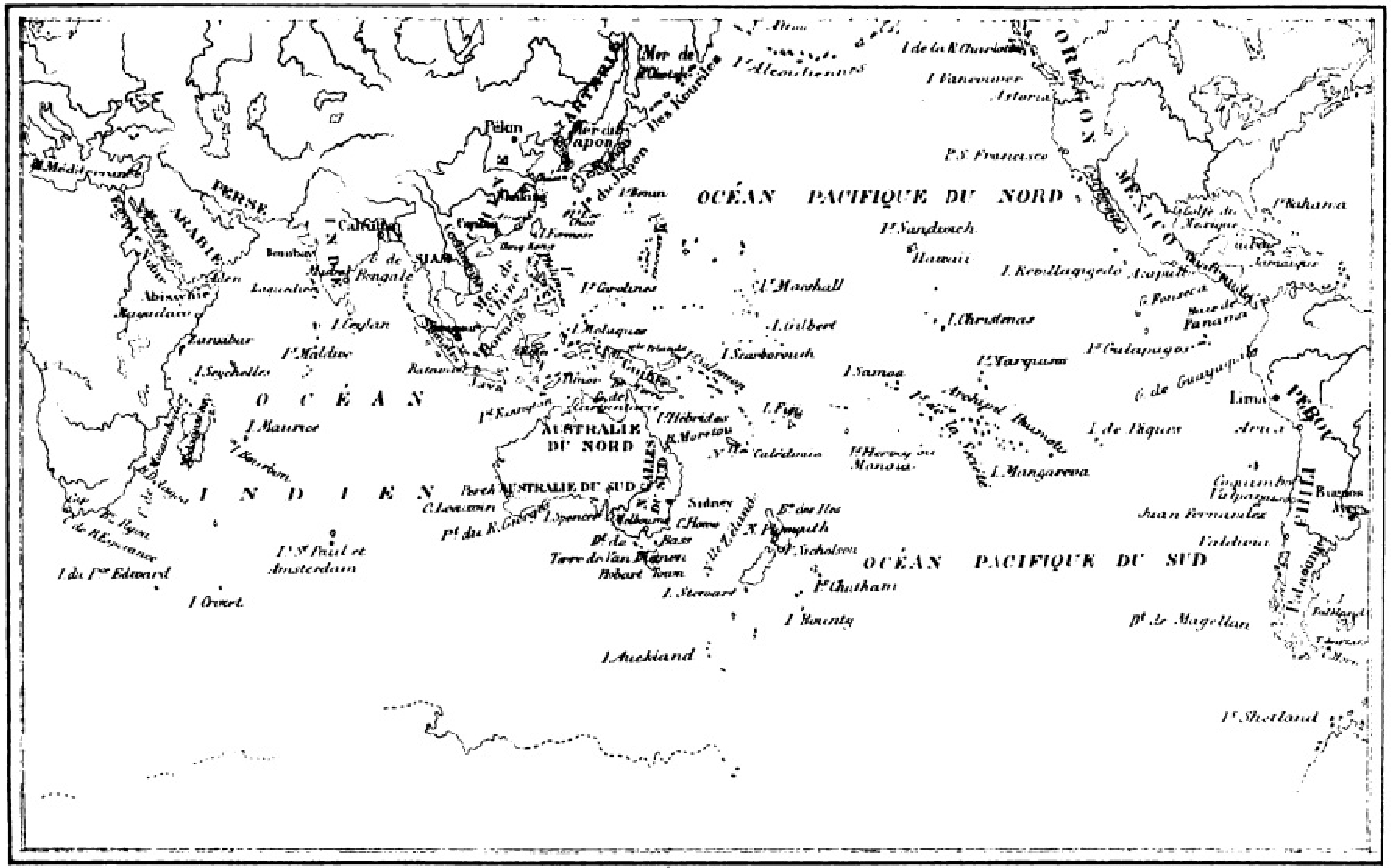
L'opinion que nous avons adoptée, tout opposée qu'elle soit aux idées généralement reçues, n'est cependant pas nouvelle : il y a déjà bien longtemps, et, pour ainsi dire, dès le début des premiers voyages en Polynésie, c'était celle de Banks, le compagnon de Cook, et de Crozet, le lieutenant de Marion ; c'était également celle de l'érudit comte Carli, et du savant Bory de Saint-Vincent. Tous, il est vrai, ne l'appuyaient que sur des témoignages insuffisants, puisque, fait bien remarquable d'ailleurs pour l'époque, ils ne l'appuyaient que sur l'analogie de langage reconnue par eux entre le Tahitien et le Maori. Mais tous les autres écrivains ont, au contraire, combattu cette opinion ; tous ont cherché, par les faits et les raisonnements, à démontrer l'impossibilité du peuplement de la Polynésie par la Nouvelle-Zélande. Parmi eux, d'Urville est celui qui a fait le plus d'objections à une pareille provenance, et, comme ce sont, en même temps, les objections les plus sérieuses, il nous suffira de les réfuter, pour que toutes celles faites par les autres écrivains le soient également.

Ce ne sera qu'après cela que nous accumulerons les témoignages et les déductions qui, à notre avis, démontrent l'origine Néo-Zélandaise des Tongans et des autres Polynésiens.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

CARTE DES OCÉANS INDIEN ET PACIFIQUE



Gravé par A. Martin, 48 R. Mˡᵉ le Prince, Paris. ERNEST LEROUX Éditeur, 28 Rue Bonaparte Imp. E. Dufrenoy

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Table des Matières

DU

SECOND VOLUME

DEUXIÈME PARTIE

LIVRE PREMIER

CHAPITRE III

TROISIÈME THÉORIE

ORIGINE ASIATIQUE DES POLYNÉSIENS.

Bases sur lesquelles repose cette hypothèse : révélation biblique ; usages, coutumes, langues ; direction des vents ; proximité plus grande, les unes des autres, des terres avoisinant l'Asie. — Exposé, par ordre chronologique, de l'opinion de tous les auteurs partisans de l'origine asiatique ou malaise des Polynésiens : de Guignes ; de Bougainville ; Court de Gebelin ; Cook ; R. Forster ; de La Pérouse ; Marsden ; Molina ; Claret de Fleurieu ; de Chamisso ; Raffles ; Crawfurd ; R. P. Lesson ; Balbi ; Bory de Saint Vincent ; Beechey ; Lütke et Mertens ; Ellis ; Dumont d'Urville ; Dunmore-Lang ; de Rienzi ; J. Williams ; Dieffenbach ; H. Hale ; Gaussin ; W. Earl ; Shortland ; de Bovis ; sir Grey ; Taylor ; Thompson ; de Quatrefages. — Objections opposées à cette théorie : J. Garnier. — Résumé des opinions de tous les auteurs cités. — Conclusions générales : les Polynésiens ne descendent ni des Malais et des Javanais, ni des Malaisiens ; ils sont plutôt les ancêtres des uns et des autres. — Tableau linguistique 1

LIVRE DEUXIÈME

RECHERCHE DE L'ORIGINE RÉELLE DES POLYNÉSIENS.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Les théories jusqu'ici émises sur le lieu d'origine des Polynésiens sont insuffisantes. — Nouvelle théorie basée sur l'étude de toutes les données anciennes et récentes : anthropologiques ; philologiques ; traditionnelles ; spéciales. — Marche suivie dans cette étude. 142

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

CHAPITRE PREMIER

ILES SANDWICH OU HAWAII

Considérations géographiques et historiques. — Epoque des premières visites des Européens. — Caractères physiques des Hawaiiens. — Traditions favorables à une origine polynésienne et relatives à l'arrivée d'étrangers polynésiens : Paao, Manahini. — Traditions relatives à l'arrivée d'étrangers européens. — Voyages lointains des Hawaiiens : Kamapiikai. — Examen et discussion des légendes. — Chant de Tauai. — Les premiers émigrants fixés dans les îles Sandwich semblent être venus des îles de la Société. — Iles existant entre les Sandwich et Tahiti........... 151

• CHAPITRE DEUXIÈME

ILES MARQUISES

Caractères physiques des Marquésans, d'après A. Lesson ; Le Bâtard. — Leurs caractères crâniens. — Légendes relatives à l'origine des habitants des îles Marquises. — Havaiki. — Voyages lointains des Marquésans : carte de Tupaia.— Légende de Maui ; origine du feu.— Origine des jours et des nuits. — Légende de Tiki.— Origine des cochons et des poules. — Origine des chiens et des chats. — Origine des cocotiers.—Origine des rats. — Origine de la première femme. — Origine des arbres à fruits comestibles. — Traditions diverses. — Texte polynésien de la légende de Maui. — Mumu Marquésans. — Les Marquésans sont venus de Tahiti, des Tunga, et probablement aussi des Samoa. — Leur pays originaire était situé plus à l'Ouest que l'archipel des Marquises... 195

CHAPITRE TROISIÈME

ILES PAUMOTU ET MANGAREVA

I

ILES PAUMOTU OU TUAMOTU.

Caractères physiques des habitants des îles Paumotu. — Ce sont de véritables Polynésiens, qui semblent être anciennement venus de Tahiti. — Etymologie du mot Paumotu 258

II

ILES MANGAREVA OU GAMBIER.

Considérations géographiques et historiques : Juan Fernandez. — Caractères physiques des Mangaréviens, d'après A. Lesson ; Beechey. — Les habitants des îles Gambier sont des émigrants Polynésiens venus d'archipels plus occidentaux. — Etymologie du mot Mangareva... 263

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

CHAPITRE QUATRIÈME

ILE DE PAQUES.

Considérations historiques. — Caractères physiques des habitants anciens et modernes. — Ces caractères les rangent parmi les Polynésiens, et les rapprochent surtout des Néo-Zélandais. — Ils s'en différencient par la distension lobulaire des oreilles et l'usage de la poterie, d'origine mélanésienne. — Discussion à ce sujet. — Traditions relatives à l'île de Pâques. — Le langage de l'île est polynésien et se rapproche surtout du Maori. — Liste des rois de Pâques. — Description des statues et autres monuments de Pâques. — Les habitants de Pâques sont des émigrants d'îles polynésiennes situées plus à l'Ouest, et probablement des îles de la Société et de Raiatea.. 275

CHAPITRE CINQUIÈME

ILES TAHITI ET MANAIA

I

TAHITI

Exposé général. — Vents régnants à Tahiti. — Caractères physiques des Tahitiens. — Couleur de leur peau. — Forme de leur tête et de leur nez. — Type des habitants de Tahiti. — Leurs caractères crâniens. — Traditions relatives au peuplement de Tahiti. — Création du premier homme : Tii. — Création de l'île : Maui. — Lieu de provenance des Tahitiens : Oro. — Discussion sur le mot Havaï. — Considérations linguistiques. — Tahiti n'était pas habité par une race mélanésienne avant l'arrivée des émigrants polynésiens. — Preuves à l'appui de cette assertion. — Tahiti a été peuplée par Raiatea. — Chants Tahitiens.. 300

II

ILES MANAIA

L'archipel des îles Hervey a joué un rôle intermédiaire dans le peuplement de Raiatea et de Tahiti. — Aperçu géographique. — Considérations philologiques. — Caractères anthropologique — Croyance des habitants des Manaia en un Avaiki, patrie originaire, située plus à l'Ouest encore que leurs îles............. 362

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

LIVRE TROISIÈME

RECHERCHE DU PAYS D'ORIGINE DES SAMOANS ET DES TONGANS

CHAPITRE PREMIER

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES ARCHIPELS SAMOA, TUNGA, FIJI

Considérations préliminaires. -- Les deux archipels Samoa et Tunga diffèrent géographiquement et historiquement. — Les îles Tunga et Fiji ne sauraient être confondues dans un même groupe.— Situation relative des terres occidentales par rapport aux Samoa et aux Tunga.— Ces terres ne sont pas dans une même relation géographique avec les deux archipels............ 371

I

DESCRIPTION PARTICULIÈRE DES TROIS GROUPES

Aperçu géographique sur les trois groupes : Iles Samoa ; vents régnants. — Iles Tunga ; vents régnants. — Iles Fiji : vents régnants. — Caractères physiques des Samoans, d'après Bougainville; La Pérouse ; Roggeween ; Hamilton ; d'Urville; A. Lesson. —Caractères physiques des Tongans, d'après nos propres observations ; d'après Pritchard. — Caractères physiques des Fijiens, d'après A. Lesson ; Quoy et Gaimard ; Pritchard. — Des différences profondes séparent les Fijiens des Samoans et des Tongans.. 378

II

ANTAGONISME ET RAPPORTS DES POLYNÉSIENS ET DES MÉLANÉSIENS

Influence réciproque des deux races. — Opinion des missionnaires anglais sur l'origine des Fijiens. — Les Fijiens se disent autochthones . légendes relatives à ce sujet. — Peuples visités par les Fijiens ou qui les ont visités. — Succession des rapports entre les deux races : ces rapports ont été d'abord involontaires, puis volontaires — Traditions rapportées par Mariner. — Loi d'extermination. — Métis dus au mélange des deux races. —Les métis Tunga-Fiji n'existent que dans quelques-unes des îles Fiji ; réfutation de l'opinion contraire de M. de Quatrefages. — La race polynésienne n'est pas une race conquérante. — Les Polynésiens n'ont pas assujetti les Fijiens ; ils n'ont jamais été complètement assujettis par eux. — Traditions relatives à ce sujet : guerres entre les Tongans et les Samoans : origine des Cochons au Samoa. — Conclusions............................ 403

Digitized by Google | Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

III

RECHERCHES LINGUISTIQUES.

Différences fondamentales entre le Fijien et le Polynésien. — Il existe dans la langue fijienne une grande quantité de mots polynésiens. — Tableaux linguistiques. — Dialecte des îles Samoa. — Chants Samoans. — La philologie prouve que les Polynésiens ont civilisé les Fijiens et qu'ils sont restés longtemps en contact avec eux.. 441

IV

TRADITIONS ET LÉGENDES

Témoignages d'entrainements des Tongans et des Samoans aux Fiji. — Traditions relatives à ces entraînements rapportées par Pritchard. — Légendes : Sina ; Rorandini ; origine des cocotiers ; origine du Taro ; origine du feu ; origine des serpents au Samoa. — Autres analogies communes entre les trois archipels. — Croyance en un même Burotu ; discussion sur ce mot. — Conclusions générales.. 463

CHAPITRE DEUXIEME

PEUPLEMENT DES ARCHIPELS SAMOA ET TONGA

I

PEUPLEMENT DES ILES SAMOA

Les Samoans viennent-ils de l'Est ? — Examen de l'hypothèse de Pritchard. — Légendes relatives à la création de l'homme aux Samoa. — Les premiers habitants des îles Samoa n'ont pas eu une provenance orientale. — Viennent ils du N.-O ? — Traditions rapportées par Mariner. — Bulotu. — Réfutation de l'hypothèse de Hale et de ses partisans. — Les Samoans ne viennent pas du N.-O. — Viennent-ils de l'Ouest ? — Marche des émigrants, d'après Hale et de Quatrefages — Le peuplement des Samoa par l'Ouest est impossible. — Les îles Samoa n'ont pu être peuplées par l'O.-S.-O, ou l'Australie. — Leurs premiers habitants viennent du S.-O., c'est-à-dire des îles Tunga. — Preuves à l'appui de cette assertion. — Traditions relatives à ce sujet........... 491

II

PEUPLEMENT DES ILES TUNGA

Examen des deux hypothèses opposées : provenance orientale ; provenance occidentale. — La première hypothèse n'est pas admissible — Les Fiji auraient été un obstacle presque insurmontable à une provenance occidentale de la Malaisie. — Réfutation de l'opinion de M. Quatrefages. — Examen critique des traditions re-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

cueillies par Mariner et Pritchard. — Ces traditions ne justifient en rien les conclusions qu'en ont tiré les ethnologues modernes. — La provenance malaisienne des Polynésiens n'est pas admissible. — Les émigrants polynésiens sont venus du Sud-Ouest. — C'est par la Nouvelle-Zélande qu'ont été peuplées les îles Tunga, puis, successivement, les autres îles Polynésiennes.................... 524

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU SECOND VOLUME.

Clermont (Oise). — Imprimerie A. Daix, rue de Condé, 27.

Digitized by Google

Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY